Jean-Paul Desbiens (1927-2006)

Alias Le Frère Untel
Professeur de philosophie

(2004)

Comme un veilleur

Journal 2002-2003

Un document produit en version numérique par Laurent Potvin, bénévole,
Frère mariste, Château-Richer, Québec

Courriel: potvinlt77@gmail.com

[Page web de l'auteur](#) dans Les Classiques des sciences sociales.

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: <http://classiques.ugac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.ugac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES](#).

Cette édition électronique a été réalisée par Laurent Potvin, bénévole, frère mariste, Château-Richer, Québec,

Courriel : potvinlt77@gmail.com

à partir du livre de :

Jean-Paul Desbiens (alias Le Frère untel)

COMME UN VEILLEUR. JOURNAL 2002-2003.

Montréal : Les Éditions Septentrion, 2004, 371 pp.

[Autorisation formelle accordée, le 20 janvier 2005, par l'auteur de diffuser toutes ses publications dans Les Classiques des sciences sociales.]

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : Lettre US, 8.5" x 11".

Édition numérique réalisée le 5 juillet 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.

Jean-Paul Desbiens (2004)

Frère mariste, alias "Frère Untel."

COMME UN VEILLEUR

Journal 2002-2003.

Montréal : Les Éditions Septentrion, 2004, 371 pp.

Du même auteur

Du courage (De fortitudine). Présentation et traduction française du commentaire de saint Thomas d'Aquin sur *L'Éthique à Nicomaque*, 1957. *Cahiers de Cap-Rouge*, vol. 3, no 4, p. 63-96, 1975.

Du maître (De magistro). Présentation et traduction française de la question XI du *De veritate* de saint Thomas d'Aquin, 1958. *Cahiers de Cap-Rouge*, vol. 2, n1l 2, p. 13-73, 1974.

Les Insolences du Frère Untel, les Éditions de l'Homme, Montréal, 1960, 158 p.

The Impertinences of Brother Anonymous, Miriam Chapin, Harvest House, Montréal, 1962, 126 p.

Sous le soleil de la pitié, les Éditions du Jour, Montréal, 1965, 122 p.

For Pity's Sake, Frédéric Côté, Harvest House, Montréal, 1965, 134 p.

Introduction à un examen philosophique de la psychologie de l'intelligence chez Jean Piaget, Presse universitaires de Laval et Éditions universitaires de Fribourg (Suisse), 1968, 189 p.

Sous le soleil de la pitié, les Éditions du Jour, nouv. éd. rev. et aug., Montréal, 1973, 167 p.

Dossier Untel, les Éditions du Jour et les *Cahiers de Cap-Rouge*, Montréal, 1973, 329 p.

Appartenance et Liberté (entretien avec Louise Bouchard-Accolas), les Éditions Jean-Claude Larouche, Saint-Nazaire (comté de Chicoutimi), 1983, 208 p.

L'Actuel et l'Actualité, les Éditions du Griffon d'argile, Sainte-Foy, 1986, 438 p.

Les Insolences du Frère Untel, rééd. annotée par l'auteur, préface de Jacques Hébert, les Éditions de l'Homme, Montréal, 1988, 258 p.

Se dire, c'est tout dire. Journal), *L'Analyste*, Montréal, 1989, 238 p.

Jérusalem, terra dolorosa. Journal), les Éditions du Beffroi, Beauport, 1991, 225 p.

Comment peut-on être autochtone ? Secrétariat aux Affaires autochtones, gouvernement du Québec, 1993, 36 p.

Journal d'un homme farouche (1983-1992), les Éditions du Boréal, Montréal, 1993, 360 p.

L'École, pour quoi faire ? les Éditions LOGIQUES, Montréal 1996, 146 p.

Les Années novembre. Journal 1993-1994-1995, les Éditions LOGIQUES, Montréal 1996, 542 p.

À l'heure qu'il est. Journal 1996-1997, les Éditions LOGIQUES, Montréal, 1998, 491 p.

Ainsi donc (journal 1998-1999), les Éditions Logiques, Montréal, 2000, 411 p.

Entre Jean (correspondance Jean O'Neil et Jean-Paul Desbiens, 1993-2000), Livre Expression, Montréal, 2001, 347 p.

Je te cherche dès l'aube (journal 2000-2001), Stanké, Montréal, 2002, 358 pages.

PRÉFACES

Place à l'homme (Henri Bélanger, HMH, 1972)

Le Thème de notre temps (Ortega y Gasset, le Griffon d'argile, 1986)

Un cri dans le désert (Gérard Blais, le Griffon d'argile, 1987)

Les Insolences du Frère Untel: un best-seller de la Révolution tranquille (Alain Fournier, Creliq, Université Laval, 1988)

Vérités et sourires de la politique (Doris Lussier, Stanké, 1988)

Le Monopole public de l'éducation (Jean-Luc Migué et Richard Marceau, PUL, 1989)

Le Québec et ses cloches (Léonard Bouchard, chez l'auteur, 1990)

Les Frères éducateurs (Georges Croteau, HMH, 1996)

[6]

Les éditions du Septentrion remercient le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC) pour le soutien accordé à leur programme d'édition, ainsi que le gouvernement du Québec pour son Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres. Nous reconnaissons également l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIE) pour nos activités d'édition.

Photo de la couverture : Serge Gingras

Encre grattée : Bruno Hébert

Révision : Solange Deschênes

Mise en pages et maquette de couverture : Folio Infographie

Table des matières

[Quatrième de couverture](#)

[Avertissement](#)

[ANNÉE 2002](#)

[Janvier](#)

[Février](#)

[Mars](#)

[Avril](#)

[Mai](#)

[Juin](#)

[Juillet](#)

[Août](#)

[Septembre](#)

[Octobre](#)

[Novembre](#)

[Décembre](#)

[ANNÉE 2003](#)

[Janvier](#)

[Février](#)

[Mars,](#)

[Avril.](#)

[Mai](#)

[Juin](#)

[Juillet](#)

[Août](#)

[Septembre](#)

[Octobre](#)

[Novembre](#)

[Décembre](#)

DOCUMENTS

- Document 1. [Déjeuner de la prière](#) (Québec, Château Frontenac, 31 octobre 2002)
- Document 2. [Conférences Notre-Dame de Québec](#). Nos défis pour le nouveau siècle (16 mars 2003)
- Document 3. [Vrai comme neige](#)

Table onomastique

COMME UN VEILLEUR**Journal 2002-2003.****QUATRIÈME DE COUVERTURE**[Retour à la table des matières](#)

Le titre du présent volume s'inspire du psaume 130 : « Mon âme attend le Seigneur, plus que veilleurs le matin. » Il n'est pas difficile de s'imaginer que les guetteurs, les veilleurs, les sentinelles en poste durant la nuit devaient avoir hâte que l'aurore se pointe. Cela était le cas du temps de David ; c'était le cas durant la guerre de 1914-1918 ; c'est le cas maintenant en mille lieux de la planète. « *Custos, quid de nocte ?* Veilleur, où en est la nuit ? » (Isaïe 21,11). C'est au point que les sentinelles romaines devaient se tenir l'index sur les lèvres afin de se réveiller si leur bras venait à tomber de sommeil.

L'auteur ne dramatise pas sa condition de brave petit diariste. Il reste qu'il est aux aguets de l'actualité et de l'actuel. Dans son journal, il accompagne l'actualité, comme un pianiste de Party accompagne une vieille chanson, quand tout le monde est un peu parti, profitant de la lucidité conique qui perce le fond des êtres quand les gardes de l'urbanité relâchent leur surveillance. Il a cependant toujours la préoccupation de s'affranchir de l'actualité en tâchant à rappeler l'actuel.

L'actuel, c'est ce qui est toujours en acte, toujours agissant. Or, le passé et l'avenir sont toujours agissants, toujours actuels. Léon Bloy écrivait : « De toutes les facultés humaines, la mémoire paraît la plus ruinée par la chute. Une preuve bien certaine de l'infirmité de notre mémoire, c'est notre ignorance de l'avenir. »

Bref, Jean-Paul Desbiens reste fidèle à lui-même. Il n'y a rien à faire. Et c'est bien ainsi.

Jean-Paul Desbiens est né à Métabetchouan au Lac-Saint-Jean en 1927. En 1961, il a reçu le prix Liberté pour *Les Insolences du frère Untel*, ouvrage qui a connu un immense succès et qui a valu à son auteur un séjour à Fribourg où il a complété un doctorat. Il fut l'un des responsables de la création des cégeps avant de devenir éditorialiste au journal *La Presse*. Il retourna par la suite au monde de l'enseignement d'où il suit l'actualité d'un regard critique.

[7]

COMME UN VEILLEUR

Journal 2002-2003.

AVERTISSEMENT

[Retour à la table des matières](#)

À la fin de cette tranche de mon journal, on trouve une table onomastique. Elle contient quelque 700 noms. Il s'agit des noms des auteurs cités et des personnages historiques mentionnés. On y trouve aussi les noms de certains correspondants, journalistes, hommes politiques. Elle ne contient cependant pas les noms des personnages de la *Bible*.

Elle contient également les noms de mes parents et amis. Dans le corps du texte, je me contente souvent de ne mentionner que leur prénom. Or, il s'agit, à toutes fins utiles, de purs inconnus. Ainsi, un de mes frères se prénomme Mozart. Le 2 février, je fais état d'une visite à Mozart. Il ne me serait pas venu à l'esprit d'écrire : Visite à Mozart *Desbiens*. Je mentionne souvent aussi les noms de Claudette Nadeau, Thérèse Gagné, François Caron, etc. Dans le corps du texte, je me contente souvent de ne mentionner que leur prénom. Le contexte indique bien qu'il s'agit d'amis. Eût-il fallu que je précise leur état civil, la nature de leur bénévolat, leur sport ou leur passe-temps préféré ? Non sens !

Par ailleurs, il eût été impossible de ne pas les mentionner : ils sont mêlés à ma vie quotidienne, et un journal, par définition, enregistre la vie quotidienne de celui qui l'écrit. Et tant qu'à mentionner ceux que je rencontre le plus souvent, il fallait aussi que je fasse mention de ceux que je ne rencontre qu'occasionnellement. Il eût été odieux d'établir une hiérarchie parmi les « inconnus ».

Le cas de Jean-Noël Tremblay est exemplaire en ceci que ce nom est porté par l'ancien ministre des Affaires culturelles et par le directeur général actuel du Campus Notre-Dame-de-Foy. Ce n'est tout de même pas de ma faute si la moitié des Québécois sont des Tremblay ! La table onomastique en compte dix !

[9]

COMME UN VEILLEUR

Journal 2002-2003.

ANNÉE 2002

[Retour à la table des matières](#)

[11]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

Janvier 2002

1er JANVIER 2002

[Retour à la table des matières](#)

Hier soir, coucher à 20h 30. Ce matin, le nez dehors à 05h 30. Il fait -15 et vent léger. N'importe, vu que la messe est à 9h, promenade d'une heure et routine habituelle. Il faut confier le plus de choses possibles à la routine. Montaigne écrivait : *Me voici devenu grammairien, moi qui n'appris jamais langue que par routine et qui ne sais encore que c'est d'adjectif, conjonctif et d'ablatif. C'est Montaigne qui parle, contemporain de Jacques Cartier. Cela n'autorise personne à parler joul en 2002. Car enfin, nous sommes quatre cents ans plus tard. Plus tard, mais plus haut ?*

Vers 16 h, souper chez Jean-Noël et Marie-Claude. Marie-Claude et Claudette s'installent pour jouer au scrabble. À 21 h 30, je suis couché, et fort heureux de m'être sorti, sans trop de dommages, du « syndrome des Fêtes ».

2 JANVIER

Cent quatre-vingt-cinquième anniversaire de la fondation de la communauté des Frères Maristes, à La Valla, en 1817. La Valla (environ 40 km au sud-est de Lyon) comptait alors quelque 2 300 âmes. Marcellin Champagnat y était vicaire. Il installe ses deux premières recrues dans une petite maison située non loin du presbytère. Né en 1789, Marcellin Champagnat est mort le 6 juin 1840. Il a été canonisé le 18 avril

1999. Beaucoup d'institutions prestigieuses, des Restaurations, la Société des nations des empires même ont été créées et sont disparues depuis l'humble fondation de Marcellin Champagnat.

4 JANVIER

Time Magazine a choisi Rudy Giuliani comme l'homme de l'année, mais le titre se lit ainsi : *Person of the Year*. Stupide concession au féminisme. S'agissant d'une femme, qu'est-ce qui empêcherait d'écrire : *Woman of the Year* ?

Dîner avec Didier Fessou dans un restaurant de Sillery. Je l'avais longuement rencontré le 12 novembre dernier. Par la suite, et dans l'exercice de son nouveau mandat de chroniqueur littéraire au *Soleil*, il avait publié un article fort sympathique sur mes écritures. Corrigeant ce qu'il m'avait dit lors de notre première rencontre, au moment où je le quitte, il m'informe qu'il m'invite à son compte et non à même ses frais de représentation. Ce qui m'amène à lui écrire, en date du 6 janvier :

Merci pour votre invitation du 4 courant, nonobstant le fait que je déteste manger avec un non-fumeur, un hypocrite buveur de Virgin Mary et un lapin, i.e. un mangeux de salade. Si « j'aurais su », j'aurais payé ma « cote » part. N'importe, en fin de « compte ». Vous ne m'aurez plus.

[12]

Mais il arrive ceci : vous m'avez donné Thucydide. Or, j'avais lu dans *Time Magazine* du 31 décembre (et je cite) : Web hits for his poem Sept. 1, 1939.

En suite de quoi, j'ai demandé à Jean O'Neil de me courrieler ledit poème. En suite de quoi je « m'ai mis » dans la tête de le traduire. Entreprise téméraire, la témérité étant l'excès du courage ; la crainte étant l'autre. Or, dans ledit poème, il est question de Thucydide. C'est ben pour dire !

Ma téméraire traduction vaut ce qu'elle vaut. Vous êtes autorisé à tenter la vôtre.

6 JANVIER

Fête de l'Épiphanie du Seigneur. Récit de la visite des Mages.

Après le 11 septembre 2001, un poème de W. H. Auden intitulé *September 1, 1939* a fait l'objet d'un nombre record de visites sur le Web. Je passe l'après-midi à tenter une traduction. (Cf *Je te cherche dès l'aube*, p. 343)

8 JANVIER

Nous n'avons pas encore eu de gros coups de froid. À ce moment-ci de l'hiver, on entend régulièrement de forts craquements causés par la contraction des barres d'acier enrobées dans le béton de la galerie. On entendait ce genre de craquements dans la maison de bois que j'habitais enfant. Mon père disait : *C'est les clous qui pètent*. N'en sachant pas davantage, je me disais que la maison finirait par s'écrouler. On n'a jamais que les peurs de son ignorance.

Évangile du jour : une multiplication de cinq pains et de deux poissons, telle que rapportée par Marc. Il précise qu'il y avait cinq mille hommes. Je me demande comment Jésus pouvait se faire entendre de cinq mille hommes, sans haut-parleurs, et même à supposer que cette foule fût rassemblée de façon compacte. Il est vrai que la foule se trouvait sur le bord du lac ; que le littoral est peut-être en pente auquel cas, l'eau et la pente pouvaient faire office d'amplificateurs. Les disciples avaient suggéré à Jésus de renvoyer la foule avant la fin de l'après-midi. Il leur avait répondu : *Donnez-leur vous-mêmes à manger*. À quoi ils répliquent : *Allons-nous dépenser le salaire de deux cents journées pour acheter du pain et leur donner à manger ?* Un calcul sommaire m'amène à dire que ce gros pique-nique aurait coûté entre deux et trois dollars par tête.

De 14 h à 16 h 30, rencontre avec John White, professeur de philosophie au cégep de Sainte-Foy avec qui je me suis lié du temps que j'y travaillais, de 1984 à 1986. Depuis, nous nous rencontrons régulièrement une ou deux fois par année. Homme rigoureux dans l'exercice de son métier et catholique aussi fidèle que discret. Il me parle longuement de son enseignement et me dit qu'il n'a encore jamais connu autant de liberté dans son enseignement et un accueil [13] aussi réconfortant de la part des

élèves. Une jeune fille lui a dit spontanément qu'il l'avait détournée de ses idées de suicide.

9 JANVIER

Pureté. La pureté est d'abord affaire d'intelligence. Est pur celui qui possède une intelligence rectifiée, sans préjugés, sans idées préconçues. Je dirais sommairement : celui qui distingue les concepts et qui se rend à l'évidence. Pureté signifie aussi ce qui est sans mélange ; celui qui n'a pas le cœur divisé ; celui qui n'a pas le cœur double. Enfin, et nonobstant la réduction que la prédication a longtemps faite de la pureté à la correction sexuelle, il demeure, en 2002 comme en 1940, que la pureté a également affaire à la conduite sexuelle ; je dirais plus : à la condition sexuée de l'homme. Dans l'Évangile, toutefois, il est clair que Jésus, sans rien céder par rapport à l'exigence radicale, manifeste une forme de tolérance hautaine à ce sujet.

Les sans-abri. En attendant le chocolat de la Saint-Valentin, et après les guignolées sentimentales de Noël, les premiers coups de froid amènent médias et politiciens à verser un pleur sur les sans-abri. Or, une longue enquête menée par Patrick Declerck (*Les naufragés*, Plon, 2001) me confirme dans l'idée que les sans-abri exercent une forme de « choix de vie ». Ce que l'auteur appelle « une folie particulière » en est la manifestation. Ces hommes-là rejettent toute forme de contrainte. Mais les maisons d'accueil sont bien obligées d'imposer un minimum de règles quant à l'heure du coucher, du lever, de l'usage d'alcool. Imaginons simplement ce que deviendraient les résidences d'accueil où 30, 50, 100 clochards agiraient à leur guise.

Le fait est que ces êtres nous dérangent et même nous angoissent. On peut faire semblant de ne pas les voir ; on peut se donner bonne conscience en leur jetant un trente sous ou un dollar, mais on n'est pas à l'aise de le faire en sortant ou en entrant dans un restaurant ou un hôtel, comme j'ai souvent fait dans les environs du terminus Voyageur, à Montréal. Lors de mon premier séjour à Paris, à l'été 1961, je donnais une pièce de monnaie à tous les clochards que je rencontrais. Mon compagnon d'alors, un Québécois qui vivait à Paris depuis un an, m'avait dit : « *Si tu continues comme ça, tu vas te ruiner.* »

L'auteur de l'étude dont je parle, diplômé en philosophie, docteur en anthropologie et membre de la Société psychanalytique de Paris, déclare qu'en 15 ans il n'a jamais vu un clochard se réinsérer dans la société et que les concepts à la mode de

SDF (sans domicile fixe), d'exclusion et de sans-abri n'expliquent rien : être clochard, c'est une folie particulière.

C'est l'humanité tout entière qui erre dans la nuit à l'ombre de la mort. L'Incarnation et la Rédemption de Jésus laissent de la place pour ceux qui ont choisi de « suivre leurs projets (Ps 81, 13).

[14]

17 JANVIER

Je veux proposer la publication de mon journal pour les années 2000 et 2001 avant la fin du mois. Ces derniers jours, je passe beaucoup de temps à faire la toilette du « tapuscrit », comme on dit maintenant : vérifications diverses, assemblage des documents que je veux placer en annexes, établissement de la table onomastique. Thérèse et Claudette me donnent un bon coup de main. À lui seul, l'établissement de la table onomastique aura demandé quelque 20 heures de travail à Claudette. Je ne maîtrise pas les opérations nécessaires à cette fin. Et je ne les maîtrise pas parce que je n'ai pas pris la peine de les apprendre.

L'auteur d'un volume est bien le seul à savoir le nombre d'heures qu'il aura investies dans sa composition et sa mise en forme. J'ai déjà écrit, mais il me plaît de répéter que, depuis l'avènement de l'ordinateur et du « traitement de texte », le travail s'est déplacé de l'éditeur vers l'auteur. En fait, je ne suis pas obligé d'écrire et de publier.

18 JANVIER

Sécurité et liberté. Depuis le 11 septembre 2001, l'Occident est placé devant le dilemme : sécurité ou liberté. Les États-Unis et le Canada au premier chef. Je suis incapable de résoudre ce dilemme en ce qui me concerne. En clair : est-ce que je préfère une réduction de ma liberté au prix d'une augmentation de ma sécurité ? Il faut ramener le dilemme à ce niveau de concrétude. Et il faut commencer par la sécurité. Encore faut-il distinguer sécurité physique et sécurité financière.

Je ne peux rien dire au sujet des végétaux, mais il est clair que la sécurité physique est prioritaire chez les animaux. Oublions les étoiles de mer et autres crevet-

tes. Pensons aux mammifères familiers, y compris les grands fauves. Une grande menace détournera l'animal de suivre l'instinct le plus véhément : l'accouplement.

Il n'en va pas de même chez l'homme. La sécurité physique peut être subordonnée à la liberté. Les martyrs en sont la preuve. Et je ne discrimine pas, ce disant, entre les martyrs chrétiens et les martyrs islamiques du 11 septembre. Martyr veut dire témoin.

Mais qui sont les martyrs qui font preuve ? Réponse : les martyrs au nom de la vérité, car seule la vérité rend libre. Mais cette réponse ne fait que reculer la question : qu'est-ce que la vérité ?

On peut poser cette question comme Pilate, c'est-à-dire sans vouloir obtenir une réponse autre que : la vérité, c'est la force. Et cette réponse est définitive bien qu'elle soit toujours provisoire. C'est la vérité de l'Histoire.

La réponse au dilemme « sécurité/liberté est donc « la vérité », puisqu'il est convenu que la liberté est subordonnée à la sécurité, laquelle est subordonnée à la vérité.

[15]

Je parlais plus haut des sans-abri. Au moment où j'écris ces lignes, je n'ai ni froid ni faim, mais les portes de mon appartement sont fermées à clé pour la nuit. Je ne vis pas (loin de là) dans un milieu hostile. C'est quand même un milieu où il se commet souvent de menus ou gros larcins. Mais si j'apprenais que le pénitencier de Donnacona, situé à quelque 30 km de la résidence, s'est tout à coup vidé de ses pensionnaires, je me sentirais comment ? Libre ou insécure ? Je n'ai ni froid ni faim parce que la société m'assure le chauffage et la police. Je paye pour ça : je paye mon loyer et ma nourriture. Fort bien. Mais, si j'avais choisi de vivre en marge de la société, il faudrait que j'assume.

Or, la société assume difficilement son propre système. Si deux clochards s'arrangent à leur gré sous un viaduc, on ameute les belles âmes. Les médias crient au scandale et les politiciens s'affairent. Je préviens ici une possible objection : que faites-vous de la parabole du bon Samaritain ? Je réponds que le blessé de la parabole n'avait pas choisi sa mésaventure, tandis que le sans-abri est quelqu'un qui a choisi son style de vie. Puis-je lui imposer son bien, c'est-à-dire ma conception de son bien ?

La société a le droit de se protéger contre ceux qui l'attaquent par la violence (meurtres, viols, vols). Elle a le devoir de protéger contre eux-mêmes ceux qui risquent ou menacent de se nuire et même de se détruire. Cette protection imposée par

la société prend mille formes : de l'inspection des aliments aux limites de vitesse sur les routes jusqu'à l'enfermement des frénétiques.

Ces jours-ci, un mini-débat a lieu à propos du droit au châtiment corporel dans les écoles. En clair : la fessée. Georges Allaire a publié un bref article sensé dans *Le Soleil* du 17. Il faudrait citer ici l'article au complet, comme il faudrait citer l'éditorial bêtifiant de Brigitte Breton dans *Le Soleil* d'aujourd'hui sur le même sujet. Mais elle se garde bien de réfuter la position de Georges Allaire. Elle en serait tout à fait incapable. Elle parle « à côté ».

À la maison et à l'école, j'ai connu des « châtimements corporels ». Je n'ai jamais eu le sentiment d'une injustice ou d'une dégradation. Les châtimements étaient mérités et précédés d'avertissements. Un après-midi où moi et quelques camarades avons été particulièrement dissipés, le frère nous avait mis en retenue après la classe et il était parti pour ses exercices communautaires et son souper, je suppose. Précisons que la résidence des frères était contiguë à l'école. Nous étions debout, face au tableau, attendant qu'il revienne. Il était revenu et nous avait administré quelques bons coups dans les mains avec un bâtonnet de deux ou trois pieds de long et d'un bon pouce d'épaisseur. En l'occurrence, je pense que la longue retenue debout et la crainte que nous avons eue auraient suffi.

Georges Allaire dans son « éloge de la fessée » écrit justement : *Le bon sens de la fessée, c'est qu'elle ne brise pas le lien personnel (comme la punition psychologique), elle l'établit. Il faut apprendre à se sentir mal dans sa peau à court [16] terme pour être bien à long terme.* Par association d'idées, il me vient cette remarque de Choderlos de Laclos : On acquiert rarement les qualités dont on peut se passer.

Curiosités : je lis un texte d'un certain Noël Lepaire et un autre de Noël Mamère.

22 JANVIER

Longue rencontre avec Andréa Bouchard et Guy Dion. J'ai travaillé avec l'un et l'autre au ministère de l'Éducation. Je n'avais pas revu Andréa depuis plus de deux ans. Quant à Guy Dion, notre dernière rencontre remonte à plus de 30 ans. En fait, je l'avais complètement perdu de vue. Nous passons plus de cinq heures à retracer nos années de communauté de travail et à nous informer mutuellement de ce que nous sommes devenus ! Peut-on encore parler d'amitié entre trois êtres aux rencontres aussi distendues ? On le peut certes au moins en ceci que nos « retrouvailles » furent aisées et de plain-pied.

23 JANVIER

À la messe du jour, récit du combat de David contre Goliath. Je revois une illustration d'un manuel d'Histoire sainte ou d'un Livre de lectures. On y représentait David tenant en main la tête du géant Goliath qu'il venait de trancher avec l'épée de ce dernier. Dans le récit on trouve cette curieuse notation : David était beau et roux. *Erat autem adulescens rufus et pulcher aspectu.*

Le passage de l'Évangile raconte une guérison de Jésus dans une synagogue, un jour de sabbat. Le récit de Marc se termine ainsi : Une fois sortis, les pharisiens se réunirent avec les partisans d'Hérode contre Jésus, pour voir comment le faire périr. On est presque au début de l'Évangile de Marc !

26 JANVIER

Dans la section des notices nécrologiques de La Presse, je lis ceci sous la photo d'un jeune homme de 23 ans :

À mi-chemin du voyage de ma vie
J'ai pris une pause, je me suis assis
J'ai songé un peu, puis je me suis dit
Que ma vie n'avait pas besoin de l'autre moitié.

Tout indique que ce poème faisait partie du message final du jeune homme. À la fin de la notice, il est précisé de ne pas envoyer de fleurs, mais de faire un don à un organisme qui s'appelle Phobies-Zéro avec l'adresse appropriée.

[17]

On me dit que la démarche conduisant au suicide est bien différente chez un jeune et chez un adulte. Ces derniers temps, Gérard Dionne, professeur retraité de philosophie au Collège de Lévis, et que je ne connaissais pas, m'a demandé de lire le manuscrit d'un essai sur les effets et les causes du suicide. Il distingue le suicide de délivrance, le suicide de scandale, le suicide de choix. Le suicide de délivrance reprend la remarque de Pascal : Tout homme veut le bonheur, même celui qui va se pen-

dre. Le suicide de scandale pourrait s'appeler suicide « politique ». Ce que l'auteur appelle le suicide de choix résulte d'une longue rumination d'inspiration manichéenne où le corps finit par devenir la bête à abattre. La remarque de Pascal « coiffe » tous les cas.

Je me demande seulement au nom de quoi le jeune homme de 23 ans estime qu'il avait atteint la mi-chemin du voyage de sa vie et qu'il n'avait pas besoin de l'autre moitié.

27 JANVIER

Évangile du jour : Matthieu (chapitre quatre) rapporte le choix de quatre apôtres : Pierre, André, Jacques et Jean. C'est seulement au chapitre 10 que le même Matthieu donne la liste des douze, dont lui-même. On peut penser que l'introduction de Matthieu parmi les douze a pu susciter quelques réticences. Parmi eux, en effet, se trouvaient des zélotes. Or, Matthieu était un publicain, percepteur d'impôts pour les Romains. Un « collaborateur », comme on dirait aujourd'hui.

28 JANVIER

Fête de saint Thomas d'Aquin. Avant la réforme du calendrier liturgique, cette fête tombait le 7 mars, qui est le jour de mon baptême. Vu mon goût pour la philosophie, cette coïncidence ne me déplaisait pas.

Je reçois ce matin une lettre de Charles-A. Roberge de Trois-Rivières, que je ne connais pas. Il m'écrit après une lecture d'une remarque que je faisais dans Ainsi donc... à propos de la sépulture de Julien Green dans une église d'Autriche. Il m'envoie une photo du texte gravé sur la pierre tombale :

Si j'avais été seul au monde,
Dieu y aurait fait descendre son Fils unique.
Afin qu'il fût crucifié et qu'il me sauvât.
Voilà me dira-t-on un étrange orgueil.
Je ne le crois pas. Cette idée
A dû traverser plus d'une tête chrétienne.

Mais qui donc l'aurait jugé,
Condamné, battu et mis en croix ?
N'en doutez pas une seconde,
C'est moi.

[18]

J'aurais tout fait.
Chacun de nous peut dire cela.
Tous tant que nous sommes et de tous les coins du monde.
S'il faut un juif
Pour lui cracher au visage,
Me voilà.
Un fonctionnaire romain pour l'interroger,
Un soldat pour le tourner en dérision,
Un bourreau pour le fixer avec des clous sur le bois
Afin qu'il reste jusqu'à la fin des temps,
Ce sera encore moi. Je saurai faire tout ce qu'il faudra.
Un disciple pour l'aimer,
Voilà le plus douloureux de toute cette histoire,
Le plus mystérieux aussi.
Car enfin, tu sais bien que ce sera moi.

JULIEN GREEN

J'expédie le manuscrit de mon journal aux Éditions Logiques. J'y ai investi des centaines d'heures, je l'ai toiletté, mais au moment d'expédier mon manuscrit, accompagné évidemment d'une disquette, j'ai une petite crise d'aquoibonite : à quoi bon ? Le même jour, je reçois une lettre d'un inconnu de Trois-Rivières qui me dit beaucoup de bien sur les tranches déjà publiées. Il ajoute que lui-même s'est mis, depuis 1980, à tenir un journal. Il est notaire de formation et fut pendant 30 ans conseiller juridique au Mouvement Desjardins.

Je fais précéder cette nouvelle tranche de mon journal de l'avertissement suivant :

Lors de la publication d'autres tranches ou extraits de mon journal, ou de recueils d'articles ¹, je me suis longuement expliqué sur le genre littéraire que je pratique. J'ai écrit des « avertissements », des « avant-propos », des « introductions ² ». En cours de rédaction du présent volume, j'ajoute encore de brèves remarques sur la nature et l'utilité d'un journal.

J'estime en effet qu'un livre (sauf pour quelques amis et familiers de l'auteur) a besoin d'être présenté, au sens où un inconnu a besoin d'être présenté dans une famille, un cercle, une réunion, un club, un party.

La présente tranche de mon journal offre un intérêt particulier en raison du passage à l'an 2000, mais surtout en raison du 11 septembre 2001. On sait maintenant que cette date aura marqué le véritable début du troisième millénaire. On s'est plu à répéter que depuis le 11 septembre 2001, « plus rien ne sera pareil. »

Ce jour-là, le Web recevait un nombre record de visites pour le poème de W. H. Auden intitulé *September 1, 1939*, jour où l'aviation allemande rasait [19] Dantzig et qui déclencha la Deuxième Guerre mondiale ³. Je le place en annexe, accompagné d'un essai de traduction personnelle (cf document # 10). Par ailleurs, dans le *Harper's* de février 2002, je trouve un long article de Jean Baudrillard intitulé « L'esprit du terrorisme » (en français dans le texte) ⁴. Baudrillard écrit que la Première Guerre mondiale a mis fin à la suprématie européenne ; la seconde, au nazisme ; la troisième (la guerre froide), au communisme. La guerre où nous sommes engagés, la Quatrième Guerre mondiale, c'est la résistance à la globalisation. La tactique du terrorisme, c'est de faire s'écraser le système sous son propre poids. On peut observer ce phénomène à l'échelle québécoise. Il suffit de penser au système scolaire et au système hospitalier.

Mais les avertissements ne servent à rien. Tels furent les jours de Noé, comme dit Jésus.

¹ Notamment, *L'Actuel* et l'actualité.

² *L'Introduction* la plus élaborée se trouve dans *Les Années novembre*, sous le titre *Apologia pro diurno*.

³ Source : *Time Magazine* du 31 décembre 2001

⁴ L'article a d'abord été publié dans *Le Monde* du 2 novembre.

29 JANVIER

Dans une série d'articles publiés récemment dans *Le Soleil*, on décrit l'école comme « le microcosme de la société ». Les articles illustrent la chose. On y fait état de toutes les activités et de tous les services organisés (y compris un voyage d'une semaine en Floride, évidemment), pour faire oublier qu'une école est une école. La directrice se vante des résultats obtenus par cette nouvelle approche. Cette année, dit-elle, le vandalisme est à la baisse. Et quand un élève aura tué deux ou trois élèves, elle dira quoi ?

Le fait est (je dis le fait) que l'école s'est mise à la remorque de la société. Or, l'école doit marquer la rupture d'avec la famille et, a fortiori, d'avec la société. L'école doit être le lieu de la rupture entre le toit et la loi. Sous le toit, je veux dire la famille, la maison, règne la prière. Je ne parle pas ici de prière religieuse ; je parle du règne de l'enfant-roi. Sur le toit, je veux dire hors la famille et la maison, règne la raison. Quelle raison ? Réponse : la raison du plus fort.

On trouvera ces deux évidences insoutenables. Insoutenable, en effet, la légèreté des légers. Mais le réel est lourd, et il ne pardonne pas. Tôt ou tard, le réel nous rejoint. La fonction de l'école, c'est de rompre avec la « prière » et la « magie ». Le réel est sourd et muet. La prière ne le trouble pas. Trépigne et frénétise si tu veux, *no way*. Je parlais plus haut de la « fessée » à l'école. La fessée à l'école, c'est trop tard. Mais on peut y remplacer la fessée par d'autres mesures. Par davantage de rigueur, notamment. Par le respect implacable de l'horaire et des dates de remise des travaux. On peut aussi distinguer le « droit à l'éducation » de « l'obligation de la fréquentation scolaire ».

Dans un autre ordre de considération (mais est-il tellement différent ?), je note une remarque de Guitton : *Les synthèses ne se font pas sans dégagement d'énergie ou de souffrance.*

[20]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

FÉVRIER 2002

2 FÉVRIER

[Retour à la table des matières](#)

Hier, voyage à Chicoutimi avec Alain Bouchard pour rencontrer Mozart. Depuis trois jours, les orphelins de catastrophes, je veux dire les frénétiques de la météo, je veux dire les oracles de la météorologie, je veux dire les pythonisses d'Éole nous annonçaient une tempête épouvantable. Vérification faite auprès d'Alain vers 8 h, il est décidé que nous partons tel que convenu. Au pis aller, le signal lumineux de la voirie nous obligera à rebrousser chemin à la hauteur de Charlesbourg. Il n'en fut rien. À peine si le trajet nous aura pris un petit quart d'heure de plus qu'en temps normal. Il fallait ralentir pour garder une bonne distance avant de doubler les camions-remorques qui soulevaient une bulle blanche qui empêchait complètement de les voir.

N'empêche que le Cégep de Limoilou a annoncé la fermeture du collège dès 7 h. Un cégep n'est quand même pas une garderie ! En soirée chez Jean-Noël, j'apprends qu'il a fermé le campus à midi. Jean-Noël n'est pas un « fermeux » pour cause de flocons. Le problème, c'est que la plupart des professeurs et des élèves avaient décidé de rester chez eux !

Le Québec est en manque de catastrophes. Il est tout content de s'en fabriquer avec trois flocons de neige.

3 FÉVRIER

Évangile du jour : le *Sermon sur la montagne*. Le « bienheureux les pauvres, les doux, etc. » ne désigne pas un statut ; il désigne un programme. Chouraqui traduit d'ailleurs « bienheureux » par « en marche ! ». Élisabeth salue Marie en l'appelant « bienheureuse ». Je note que, durant les trois ans de la vie publique de Jésus, il n'est fait mention qu'une seule fois de la présence de sa mère parmi les auditeurs de Jésus : le passage où une femme déclare bienheureuse la femme qui l'a porté en son sein. À quoi Jésus répond qu'il ne reconnaît comme père, mère, frère ou sœur que ceux qui font la volonté du Père des cieux.

6 FÉVRIER

Hier, séminaire de lecture : *La refondation du monde* de Jean-Claude Guillebaud (Seuil, 1999). Échange stimulant, mais frustrant aussi, par manque d'ordre, de direction. Richard Gervais avait, pour sa part, préparé un long texte. Cet après-midi, je lui envoie un mot :

[21]

En sortant du séminaire de lecture d'hier, j'ai lu ton texte sur la Refondation du monde. Nous n'y avons guère fait honneur, du moins séance tenante. C'est pourtant un texte qui ne déparerait pas un ouvrage collectif du type (Hommage à Jean-Claude Guillebaud). J' imagine que tu dois avoir plusieurs textes comparables dans tes tiroirs. Tu les recueilleras peut-être un jour dans un « recueil ». En attendant, je vois assez bien que la dernière séance du présent séminaire porte sur la critique du texte que tu nous as remis hier.

Tes remarques initiales d'hier étaient de l'ordre de la synthèse : inspiration religieuse et surfing de Guillebaud. Il n'y a pas de synthèses sans dégagement de souffrance ou d'énergie. Ta force, c'est l'esprit d'analyse.

Dans ton dernier paragraphe, tu te declares coincé dans le problème du pouvoir politique. La réponse est pourtant bien simple : organiser la Planète selon la règle de saint Benoît ! Léon Bloy le savait : le 5 décembre 1892, un anarchiste avait fait exploser une bombe dans un poste de police de Paris,

rue des Bons-Enfants (tel quel), tuant cinq policiers. Léon Bloy avait écrit un article intitulé : L'archiconfrérie de la bonne mort. L'article se terminait ainsi : LE CATHOLICISME OU LE PÉTARD. Les capitales sont de Bloy. Ainsi donc (titre d'un ouvrage remarquable) on a le choix entre Saint-Benoît-du-Lac, une boîte de carton sous un viaduc après la visite des poubelles, et une suite princière dans un pénitencier évidemment fédéral.

Avant Noël, les cœurs saignants font la guignolée ; présentement, et jusqu'au 14 courant, on nous bourre de chocolat de la Saint-Valentin ; entre temps, les médias nous sortent les sans-abri. Les sans-abris ne veulent rien d'autre que d'être laissés tranquilles.

Le 21 novembre 1998, quelques jours avant l'élection, François Caron et moi-même avons publié dans *La Presse* un article intitulé « Encore un scrutin référendaire ». Bernard Landry, qui était alors vice-premier ministre et ministre des Finances, m'avait téléphoné *from* sa limousine pour m'engueuler avec sa voix de sergent-instructeur qui engueule un peloton de recrues. Or, ces derniers jours, il parle d'une élection référendaire à propos de la prochaine.

Évangile du jour : Jésus n'est pas reçu dans sa ville de Nazareth parce que tout le monde connaît son père, sa mère, ses frères, ses sœurs. Or, *nul n'est prophète dans son pays*. Ce proverbe tient toujours la route et Jésus lui-même l'invoque dans le passage de l'Évangile de Marc que la liturgie nous propose aujourd'hui. Marc ajoute cette remarque étonnante : *Et là, il ne pouvait accomplir aucun miracle*. La puissance de Jésus était rendue inopérante à cause du manque de foi de ses concitoyens. La « production » d'un miracle présuppose la foi.

Dans le Credo, on dit que Jésus reviendra pour « juger les vivants et les morts ». Les morts ne sont donc pas encore jugés ? D'où le fondement de la prière pour les morts.

[22]

8 FÉVRIER

Évangile du jour : rappel de la décollation de saint Jean le Baptiste. Les circonstances sont connues : Hérode avait épousé Hérodiade, la femme de son frère Philippe. Jean avait dénoncé publiquement la chose. Hérode l'avait fourré en prison, mais il allait souvent le visiter dans sa geôle, même s'il en sortait toujours embarrassé. On

peut comprendre que Hérodiade redoutait l'influence de Jean et voulait le faire assassiner. Lors d'un grand banquet d'anniversaire, Salomé, la fille d'Hérodiade, avait dansé devant les convives et les avait fort impressionnés. Pour honorer la prestation de la jeune fille, Hérode lui fait une promesse inconditionnelle. La jeune fille consulte sa mère pour savoir quoi demander. Celle-ci lui dit : *Rien de moins que la tête de Jean, tout de suite, sur un plat*. Hérode est fort contrarié, mais il n'ose pas se dédire. Il donne l'ordre à un garde de procéder. La tête est amenée sur un plat. Quelques heures plus tard, les disciples de Jean viennent prendre le corps et le déposent dans un tombeau. Écoutant ce récit, ce matin, je me posais une question peut-être incongrue : a-t-on récupéré la tête ? J'essayais de me représenter aussi les sentiments de Jean : il entend les pas du garde qui s'approche. Il voit entrer le garde avec son épée. Hérodiade est la seule femme que les Évangiles présentent sous des traits négatifs.

9 FÉVRIER

Jean Lapointe. Deux grandes photos de Jean Lapointe dans *Voir* : l'une, en page-couverture, le montre en costume de scène, sous le titre : *The singing sénateur* ; l'autre accompagne une entrevue. La vie torrentielle de cet homme est gravée sur son visage et, dans l'entrevue, il révèle ses dernières misères, ses plus récentes douleurs. Dans *Le Soleil* de jeudi, Régis Tremblay ponctue la critique de son dernier spectacle avec des remarques du genre : *facile, mais imparable* ; *facile, mais rentable* ; *facile, mais habile*. Lors du spectacle qu'il avait donné au Campus l'automne dernier, j'avais noté ses interventions racoleuses. N'importe : j'aime ce visage qui n'est pas sans me rappeler celui de Claude Blanchard. Je préfère de loin cet affichage (c'est le cas de parler d'affiche !) aux *liftings* et autres chirurgies jouvenciennes des éternelles belles. Il reste qu'il y a quelque chose de pathétique dans cet accrochage ; dans cette volonté de « se survivre ».

Hier, mes deux confrères et moi, nous recevons deux confrères de Château-Richer. L'un d'eux a 82 ans. J'ai vécu avec lui, ici même dans la résidence Champaignat. Il s'occupait de la maintenance. Il est de la génération des frères qui ont connu Marie-Victorin et ses disciples. J'ai passé bien des heures avec lui dans le boisé qui a été vendu, depuis, à un promoteur. Il me faisait identifier les trilles, les blanches et les rouges ; les sabots de la Vierge, [23] l'ail des bois, *jack-in-the-pulpit*, etc. Il est également bon connaisseur des oiseaux. Il parle par saccades et il a toujours parlé de même. Il ne déteste pas le scotch. Mais il ne faut pas parler de politique avec lui : le temps de le dire, il est au plafond !

10 FÉVRIER

Dimanche. Évangile du jour : *Vous êtes le sel de la terre, la lumière du monde*. Le mot « salaire » vient de sel. Une partie de la solde des légionnaires romains leur était versée en sel. Le sel conserve ; il donne du goût ; il relève les saveurs. Par contre, il stérilise et rend l'eau imbuvable. Ça tombe bien : les Olympiques ont lieu à Salt Lake City.

En France, sous l'Ancien Régime, il existait un impôt indirect (la gabelle) frappant la vente du sel, monopole d'État. Les habitants devaient acheter une quantité déterminée de sel, au prix imposé. Étrange : quand j'étais enfant, nous manquions parfois de tout. De bois de chauffage, en hiver ; d'électricité, faute d'avoir pu payer la Saguenay Power, de sucre, parfois. Je ne me souviens pas que l'on ait manqué de sel.

La lumière dissipe les ténèbres. Le chrétien, sel de la terre, doit donner la saveur de l'Évangile. Sagesse vient de saveur. Lumière du monde, le chrétien doit crever le mensonge.

12 FÉVRIER

Démission de Gilles Baril, à la suite des révélations au sujet de ses rapports avec un gros lobbyiste. Il annonce sa démission à la télévision. Il pleure à chaudes larmes. Il parle de sa « relation filiale » avec Bernard Landry et, pour finir, bien sûr, qu'il se consacrera désormais davantage à sa famille. Il finit même en disant à sa femme et à son fils : « Papa arrive ! », ou quelque chose du genre. Bernard Landry lui-même a une larme à l'œil. Ma foi de Dieu ! c'est plus un gouvernement qu'on a ; c'est une maternelle.

Pour rafraîchir l'atmosphère, notons que l'hiver a été fort clément jusqu'à samedi dernier, mais que nous avons franchi, ces quatre derniers matins, ce que j'appelle la ligne du partage du froid que je fixe, quant à moi, à -20, sans tenir compte du « facteur éolien ».

13 FÉVRIER

Mercredi des Cendres. Avant la messe, rite de l'imposition des cendres qui nous rappelle notre condition de pécheurs et de mortels. En imposant la pincée de cendre sur le front ou le dessus de la tête, le célébrant dit : *Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière*. Dans une invocation de l'Office, on trouve une variante : *Souviens-toi, Jésus, que nous sommes poussière*.

[24]

Au Canada, il n'y a plus que deux jours de jeûne et d'abstinence : le mercredi des Cendres et le Vendredi saint. Autour, et très près de moi, on ne sait plus trop ce que veut dire abstinence, dans l'expression « jeûne et abstinence ». Quand j'étais jeune, on disait « jours maigres » et c'est bien de là que vient mardi gras, pour désigner la veille du mercredi des Cendres. Sur les calendriers d'autrefois, tous les mercredis et vendredis du carême étaient barrés par un poisson. Le poisson, c'était du « maigre ». Les « bines au lard » aussi, à condition de ne pas manger les morceaux de lard. Mais, si on les écrasait, ça pouvait encore aller ! Et on se permet de rigoler sur les exigences du ramadan.

Le terme « jeûne » vient du latin *jejunus* (le verbe étant *jejunare*) qui signifie « à jeun ; qui n'a rien mangé ; qui est affamé ». Déjeuner signifie littéralement : déjeûner : *disjejunare* (comme faire, dé-faire). Le mot dîner également. Les mots « jeune » et « jeûne » ont la même racine indo-européenne, mais voyez comme ils se prononcent différemment. C'est l'accent circonflexe sur le « u » qui commande la différence. Et encore, jeûner prend accent circonflexe sur le « u », mais déjeuner n'en prend pas. Valéry pouvait bien écrire : *L'absurdité de notre orthographe est une des fabrications les plus cocasses du monde. L'italien est parfaitement phonétique, cependant que le français, qui est riche, possède deux manières d'écrire « f », quatre manières d'écrire « k », deux d'écrire « z », etc.*

La cendre comme symbole de pénitence est bien antérieure au christianisme. Dans le livre de *Jonas*, le roi de Ninive s'assit sur la cendre à la suite de la prédication de Jonas. La liturgie catholique, en tout cas, est pleine de rappels de notre condition précaire. *Sans toi, Seigneur, nos vies tombent en ruine*. Tous les jours, je demande d'être délivré du mal et de la mort éternelle. Nul qui est dans son sens ne demande d'être délivré de la mort physique. C'est la mort éternelle qui doit nous inquiéter. En fait, que peut bien vouloir dire « mort éternelle » ? Avant la naissance, on peut dire d'un être vivant qu'il est « en route » depuis le fond des âges et

qu'après sa mort il retourne dans le « commerce des cellules », comme disait Bos-suet, sans plus de détails ! Et cela est vrai de la dépouille d'un être humain. Mais si l'Église nous invite chaque jour à prier pour être délivrés de la mort éternelle, elle ne nous invite certainement pas à prier pour empêcher la remise de nos cendres et autres gaz dans le « commerce de la nature » ou dans les potentialités de la matière, comme aurait dit Aristote. La mort éternelle serait un « retour au néant » ? Quand on éteint une ampoule électrique, sa lumière disparaît, et on peut la faire réapparâ-tre. Mais, quand une âme humaine « s'éteint », retourne-t-elle dans les potentialités de la matière ? La foi catholique nous assure qu'à la mort la vie ne nous est pas enle-vée, mais transformée : *Vita mutatur non tollitur*. Je lisais récemment *La Dernière Leçon* (Mitch Albom, Laffont, 1998). Son vieux [25] maître, Morrie Schwarz, lui di-sait : *En fait, on sait bien qu'on doit mourir, mais on ne le croit pas*.

Depuis le début de l'année, il a beaucoup été question de la nouvelle monnaie eu-ro péenne « l'euro ». *Le Nouvel Observateur* (semaine du 27 décembre 2001-2 jan-vier 2002) y allait déjà d'un premier calembour : *Qu'est-ce qu'on attend pour être euro ?* On précisait aussi que le terme euro reste invariable sur les billets de la Ban-que de France. Quant aux subdivisions, tout est possible. *Sur les pièces, c'est le terme « euro cent » qui est gravé. Cent, euro cent, eurocentime*.

Il y a davantage à dire sur l'avènement de l'euro. Il s'agit d'un événement mar-quant, préparé depuis un quart de siècle. La circulation de l'argent, le symbolisme de l'argent sont comparables à la circulation et au symbolisme du sang. L'argent est *le sang du pauvre*, disait Léon Bloy. Je pense ici au piège que les pharisiens et les héro-diens voulurent tendre à Jésus en lui demandant s'il était permis ou non de payer le tribut à César. Jésus leur demande de lui montrer la monnaie du tribut. On sort un denier. Jésus poursuit : *De qui est cette effigie et cette inscription : cujus est ima-go haec, et superscriptio ?* On répond piteusement : *De César*. Le piège est désamor-cé.

16 FÉVRIER

Dans l'Évangile du jour, Jésus dit qu'il n'est pas venu appeler les justes, mais les pécheurs. Fort bien ! Il n'est vraiment pas difficile de se reconnaître pécheur, même pour un athée. En effet, même pour un athée, il n'est pas difficile de reconnaître que l'on a péché. Je veux dire : avoir offensé sa propre dignité ou celle d'un autre hom-me. C'est une question de lucidité ou mieux, de vérité envers soi. De sensibilité, dira-t-on. Je peux toujours bien répondre à cette objection qu'on ne manque guère de

sensibilité vis-à-vis d'une offense à soi-même. Jésus dit qu'il est venu pour appeler les pécheurs, *pour qu'ils se convertissent*. Jésus n'est pas un psychothérapeute ; il est le grand renverseur.

Ces semaines-ci, l'État d'Israël referme de façon de plus en plus serrée ses mâchoires d'acier sur les Palestiniens. Hier ou avant-hier, cependant, et le détail importe, pour la première fois depuis 1948 en tout cas, les Palestiniens ont réussi à faire sauter un tank israélien, tuant trois membres de l'équipage. Cette nouvelle me ramène à l'esprit une remarque de Jünger lors du blitz allemand de 1940. On sait que les tanks de Heinz Guderian jouèrent un rôle décisif dans la déroute de l'armée française en mai 1940. Jünger rapporte une conversation avec un maigre petit chauffeur en combinaison trempée d'huile.

Nous nous entretenîmes d'un sujet proche de ses pensées : le danger du feu. Mon interlocuteur avait pris part jusqu'alors à sept attaques et avait vu brûler plusieurs chars. Il arrivait, dit-il, que l'on réussît à débarquer, comme avait fait récemment [26] un de ses camarades, en laissant toutefois une bonne partie de sa peau à l'intérieur. Le feu est un sujet qui me préoccupe depuis longtemps ; il atteste des changements profonds chez les combattants.

Durant la guerre de 1939-1945, tous les pilotes de la Royal Air Force étaient des volontaires. Et il n'en manqua point. Et durant plusieurs mois, ils savaient qu'ils étaient en position d'infériorité. J'ignore si les équipages des divisions blindées allemandes étaient tous formés de volontaires. Quoi qu'il en soit, on voit, ces jours-ci, à Kaboul, des soldats « non talibans » fouetter à tour de bras des « fans » qui enjambent un mur en ruine pour assister *gratis* à un match de soccer (je pense). Moralité ? D'où voulez-vous que je tire ma « moralité » ? La Fontaine a déjà siphonné toutes les morales. Relisez les *Animaux malades de la peste* ; ou bien *Le Loup et l'agneau*. Jésus n'a pas été pape. Le premier, ce fut Pierre, le seul qui ne l'ait jamais demandé, contrairement à Jacques et à Jean, par leur mère interposée. Jésus n'a jamais été directeur de mines, non plus.

Nul n'est obligé d'être boss. Mais il faut des boss. On ne peut même pas organiser un pique-nique de trois personnes sans boss. Allez donc organiser un cégep sans boss ! Une province, un État. Et si l'on est le boss des États-Unis, peut-on se contenter d'une homélie en faveur de la paix, du dialogue ? Et même dans un dialogue entre deux personnes, où est l'arbitre, sinon l'évidence ? Quelle évidence ? L'évidence de la raison ? La raison n'est jamais humiliante, aussi longtemps qu'il s'agit de géométrie : un triangle a trois angles. Et la somme des angles intérieurs d'un triangle égale deux droits. Bon ! Par contre, quand on est placé devant l'évidence de sa propre sot-

tise, devant une faille dans son propre raisonnement, on est humilié. C'est sans doute pourquoi Pascal disait que *tout bon raisonnement offense*.

Mais il est rarement question de cela même dans la plus amicale des conversations. Lesquelles sont la chose la plus rare au monde, comme il me semble avoir déjà dit. Et disant cela, qui n'est pas en droit de déplorer ma tyrannie en la matière ? Et après ? Après, c'est tout le reste, c'est-à-dire l'irréductibilité de l'homme, sauf sous la Transcendance. « Transcendance » étant d'ailleurs le terme environ admis en lieu et place de Dieu.

Dieu, tu es mon Dieu. Je te cherche dès l'aube (ps. 62, 2). J'aurais donc « mon » Dieu ? Le mien à moi tout seul ? Et les autres hommes, qui donc est « leur » Dieu ? À l'époque où le psalmiste chantait ce psaume, les peuples avaient chacun leur dieu. C'est en Jésus-Christ que le seul vrai Dieu s'est manifesté. Et son nom est Amour.

[27]

17 FÉVRIER

Ciel clair, ce matin. La lune en est presque à son premier quartier. Elle est couchée sur son divan ; le « D » qu'elle fait quand elle nous fait croire qu'elle croît. Et quand elle décroît, elle fait « C », comme dans croître. D'où l'on dit : « menteur comme la lune ».

Premier dimanche du carême. L'Évangile du jour rapporte les trois tentations de Jésus au désert, après ses 40 jours de jeûne. Je me souviens qu'au juvénat, donc à 14 ou 15 ans, j'avais demandé au frère Maître si un habitant de Jérusalem avait pu voir Jésus au pinacle du Temple où Satan l'avait porté. Le frère Maître ne sut trop quoi me répondre, et je n'en éprouve aucun ressentiment rétrospectif. De toute façon, ma question ne me troublait pas outre mesure. Mais aujourd'hui, en écoutant le même récit (d'ailleurs précédé par celui de la fameuse pomme, dans la *Genèse*), je trouvais les ruses de Satan proprement risibles. Jésus n'argumente aucunement avec Satan. Il réplique en citant la parole de Dieu. Il était « à même » : la Parole de Dieu, c'est lui.

Thérèse m'a fait connaître l'éloge de Jean Guitton par Jean Baechler, son successeur à l'Académie des sciences morales et politiques. Cela m'a donné l'idée de relire *Mon testament philosophique* (Presses de la Renaissance, 1997). Je l'avais lu à l'époque et j'en avais longuement parlé avec François et Jean-Noël. Je viens d'en

finir la relecture, presque cinq ans, jour pour jour, après ma première lecture. Je suis ébloui et par le discours de Baechler et par Guitton.

Gaspillage et prodigalité de la pensée. Dans les quelque 300 pages du *Testament* de Guitton et de l'hommage de Baechler, quel concentré de réflexion ! Et il en existe de comparables dans combien d'autres langues, revues, volumes. C'est ce que j'ai déjà appelé « la seconde atmosphère ». Biologiquement, nous ne pourrions pas vivre en dehors de l'atmosphère : oxygène, azote, qu'en sais-je ? Intellectuellement et spirituellement, je ne pourrais pas vivre en dehors de cette seconde atmosphère constituée par l'énorme trésor de réflexion où je puise directement ou par traductions. Et je n'ai accès qu'à une infime partie de ce trésor. Les journaux et la télévision donnent déjà plus à penser que je ne peux suffire à comprendre.

À propos des jeux d'hiver de Salt Lake City, et seulement à propos du cafouillis de la « médaille d'or » de Jamie Salé (quand même ! faut le faire exprès pour s'appeler comme ça !) et de David Pelletier, quelle dérision ! Ils auraient dû refuser hautainement la « médaille de consolation » que le Comité des Jeux a fini par leur accorder sous la pression de l'opinion publique. La médaille accordée à la foule, comme disait justement Foglia dans *La Presse* d'hier. N'est-ce pas Napoléon qui disait que l'on gouverne les hommes avec des hochets. David Pelletier, après son « or » manqué, avait pourtant tout dit,

[28] avec fierté. Deux jours plus tard, il est tout content d'avoir la médaille d'or bis. Quelle risée ! De toute façon, ni lui ni Jamie ne se retrouveront demain matin sur le BS. En outre, et cela ne gêne rien, tous les deux sont très beaux.

Dans l'Office de ce soir, je lis :

« Vous savez bien que, dans les courses du stade, tous les coureurs prennent le départ, mais un seul gagne le prix. Alors vous, courez de manière à l'emporter. Tous les athlètes à l'entraînement s'imposent une discipline sévère ; ils le font pour gagner une couronne de laurier qui va se faner, et nous, pour une couronne qui ne se fane pas. » (I Co 9, 24-25).

19 FÉVRIER

Dans l'Évangile du jour, Jésus dit à la foule : *Quand vous priez, ne rabâchez pas comme les païens : ils s'imaginent qu'à force de paroles ils seront exaucés. Vous donc, priez ainsi.* Et Jésus dicte le *Pater*. Quelques minutes plus tard, lors de la conclusion du Canon, on récite de nouveau le *Pater*. La cocasserie, c'est que la version

donnée par Matthieu est assez différente de la version en français que nous disons depuis Vatican II. Moralité - ne multipliez pas les paroles, mais vous gênez pas pour multiplier les traductions ou les versions à l'intérieur d'une même langue vernaculaire. Et dire qu'on n'a pas touché à la Vulgate de Jérôme pendant près de 17 siècles !

22 FÉVRIER

Honor, onus. Jeu de mots latins qui signifie : *Tout honneur est un poids.* En septembre dernier, lors du Salon du livre de Jonquière, une jeune journaliste du *Quotidien* m'a demandé une entrevue pour le *Cahier des ambassadeurs*, que le Salon publie chaque année sur des auteurs de la région. L'entrevue a bien dû durer une couple d'heures. Par la suite, j'ai communiqué avec la journaliste et je lui ai fait parvenir quelques photos avec légende appropriée. Le 17 février, je reçois un courriel avec sept pages attachées, mais ce n'était pas la bonne version. Le lendemain, nouveau courriel, et version corrigée. Et on me demande une réaction rapide. J'avais complètement oublié cette affaire. À la lecture des documents, je remarque beaucoup d'erreurs et de contresens. Je réponds à la journaliste que je ne sais plus par quel bout reprendre la chose et qu'on pourrait fort bien oublier toute l'affaire, quant à moi. Nouveau courriel, où la jeune journaliste se déclare « dévastée » (sic). Elle me rejoint par téléphone hier soir, et je passe une bonne heure à lui signaler des corrections. De plus, je lui promets de lui faire parvenir (demain) un document par télécopie. Je m'exécute ce matin. Et je devrai encore prendre connaissance de la version finale dimanche ou lundi. J'aurai donc consacré six ou sept heures à fournir du « matériel » en mon honneur !

[29]

Je suis en train de lire *Stalingrad* d'Antony Beevor (Éditions de Fallois, 1999). J'avais déjà lu passablement sur ce sujet, mais la particularité de cet ouvrage, c'est que l'auteur est le premier qui a pu accéder aux archives soviétiques, jalousement tenues secrètes jusqu'à la chute du régime, qu'il a confrontées aux archives allemandes, ainsi qu'à d'innombrables témoignages. On sort de ce bilan magistral abasourdi par l'ampleur et l'horreur des destructions humaines, mais aussi par le temps qu'il a fallu à l'Histoire pour qu'elle reprenne ses droits sur un tel sujet.

J'ai la curiosité d'aller voir ce que Jünger écrivait dans son *Journal de guerre*, en date du 31 décembre 1942, au moment où il se trouvait sur le front de l'Est. Il note simplement que

la situation a encore empiré à Stalingrad et aussi que l'on évoque devant lui les tunnels à gaz où pénétraient des trains chargés de Juifs. Mais ce sont là des rumeurs : mais des meurtres sur une grande échelle doivent sûrement se commettre. Je suis alors pris de dégoût à la vue des uniformes, des décorations, du vin, des armes, choses dont j'ai tant aimé l'éclat. La vieille chevalerie est morte qui, au temps des guerres impériales et même encore pendant la Grande Guerre, conférait de la noblesse à la puissance. Les guerres d'aujourd'hui sont menées par des techniciens.

La skieuse de fond russe, soupçonnée de dopage, a été disqualifiée. Le président du Comité olympique russe estime que le taux élevé d'hémoglobine pourrait s'expliquer par le fait qu'elle était en période de règles. Dans le même cahier, je vois une réclame pleine page avec la photo du couple Jamie-Pelletier et la légende suivante : *Dans la victoire ou dans la défaite... heureusement, il y a les mouchoirs KLEENEX. À peu que l'on ait eu droit au Tampax !*

24 FÉVRIER

Dans *Entre Jean*, je mentionne que j'ai dû supprimer et remplacer 40 000 fois le mot « phénomène » dans une lecture que j'avais faite d'une thèse de doctorat. Je ne le nommais pas, mais il s'est reconnu. Il s'agissait de la thèse de Jean-Noël Tremblay, publiée en 1997. Depuis, périodiquement, mais de façon toujours appuyée, Jean-Noël revient là-dessus. La dernière fois, c'était mercredi dernier. Il vient de terminer la lecture de *Je vois Satan tomber comme l'éclair*, de René Girard. Je lui ai prêté le volume, et il a beaucoup aimé, ce dont j'étais sûr. Il me glisse, cependant, mine de rien, que René Girard emploie souvent le mot « phénomène ». Le message était clair, et il s'est rendu ! Il me resterait à faire le test suivant et à dire à Jean-Noël : dans le livre de René Girard, remplace le mot « phénomène » sans perte de sens. Mais répliquer de la sorte, ce serait justement vérifier la thèse de René Girard sur le mimétisme, c'est-à-dire la rivalité meurtrière entre « égaux ». Je désire le désir de l'autre ; je [30] dois tuer mon jumeau. Aussi longtemps que deux êtres ne « jouent » pas sur la même patinoire, aucun risque. Mais si l'un embarque sur la même patinoire que l'autre, il faut que l'un des deux meure. Ma façon de m'en tirer, c'est par le retrait. Je ne « joue » que si je suis sûr de gagner. Sinon, je pose des questions et je finis par enferrer l'autre, car il n'y a pas de questions idiotes ; il n'y a que des réponses idiotes. Et ma question est presque toujours la même : « Qu'est-ce que tu veux dire » ? Je me rends facilement devant l'évidence. Le reste est affaire de

caractère, ce qui revient à dire : devancer tout adieu. Je me sens assez près de la chose, tout en sachant que seuls les dieux et les bêtes peuvent vivre seuls.

Le jugement dernier. Dans Matthieu, les bons sont à droite du juge et les méchants, à gauche. Le juge énumère les bonnes actions des bons et les mauvaises actions des méchants : j'avais faim, j'avais soif, j'étais étranger, j'étais nu, j'étais malade, j'étais prisonnier. De quoi s'agit-il, dans cette énumération ? Il est question des besoins fondamentaux du corps (faim, soif, habillement) et des exigences psychologiques fondamentales (hospitalité et liberté). Le plus étonnant dans ce tableau, c'est que les « bons » tout autant que les « méchants » ne se reconnaissent pas. Jamais nous n'avons fait ou omis de faire ces gestes. Le juge répond : *Chaque fois que vous l'avez fait ou omis de le faire, c'est à moi que vous l'avez fait ou omis de le faire.*

Le port de la cravate. Il suffit bien de feuilleter, entre autres, le *Larousse du xxe siècle*, pour se faire une idée de l'évolution de la « cravate ». Quant à moi, en tout cas, j'ai toujours porté la cravate, tout le temps que je fus en fonction officielle, même par grande chaleur. Depuis que je suis à la retraite, je ne porte plus la cravate, sauf le dimanche, même si je n'attends personne. Sauf aussi lorsque je dois présider une assemblée du comité exécutif du Campus ou un conseil d'administration. Le débraillé et les « jeans », très peu pour moi. Mais le dimanche, je « m'endimanche ». Mon père le faisait, même si, vers les 16 h, il devait revêtir ses vêtements de travail pour aller faire « le train » chez le fermier pour qui il travaillait.

25 FÉVRIER

Mémoire et fidélité. Dans la brève monition qu'il fait chaque matin avant la messe, Gérard établit le lien entre mémoire et fidélité. Faire mémoire, garder mémoire des grâces et des pardons reçus engagent à la fidélité envers Dieu et aux préceptes qu'il nous a donnés.

Dans le calendrier juif (le 13 du mois d'adar), on célèbre aujourd'hui l'intervention d'Esther auprès d'Assuérus, en vue de sauver ses compatriotes du massacre prévu ce jour-là même par le grand vizir Aman. C'est la fête dite du Pourim (le jour du mauvais sort). De là, peut-être, la crainte superstitieuse [31] du chiffre 13 qui fait, par exemple, qu'il n'y a pas d'étage numéro 13 dans certains hôtels : le Reine-Élisabeth, notamment.

Gros titre à la une du *Devoir* : « La douceur de l'or. L'équipe canadienne de hockey a attendu 50 ans avant d'y retoucher. » Je ne ferai pas semblant de ne pas com-

prendre ce titre. Il reste qu'il ne résiste pas à l'analyse. En effet, l'équipe dite canadienne est composée de joueurs de diverses nationalités et appartenant à divers clubs de la ligue. De plus, on considère l'équipe comme un sujet permanent. «L'équipe d'il y a 50 ans » n'existe plus ; elle n'a donc pas pu « attendre » tout ce temps.

Dans le même numéro du *Devoir*, on annonce une émission du canal Historia sur l'histoire de l'alcool au Québec : *Vvoizi l'hi l'hizhtouaaare de l'algoool au Guébec*.

Dans une autre gazette, je vois : *Pas Jojo le « BS »*. Ce coup-ci, j'avoue que je n'ai pas compris. L'article est pourtant sérieux : il met en lumière la gêne qu'éprouvent beaucoup de personnes qui bénéficient de l'assistance sociale. La gêne, par exemple, qu'elles éprouvent quand elles se trouvent au milieu de gens qui parlent de leur travail et la peur qu'elles ont du moment où viendra la question : *Pi, toi, comment ça va dans ta job ?* Eh ! Il m'arrive d'être un peu gêné de dire que je suis retraité. Ou bien de me hâter de le dire pour « justifier » devant un employé de la maintenance, par exemple, que « j'ai tout mon temps » et qu'il n'a donc pas à se presser de répondre à ma demande.

Je viens de parler de titres de journaux. Je pourrais en relever des dizaines chaque jour. La mode est de titrer avec des calembours. Dans une critique de film, l'auteur termine par : *Voyage au bout de l'ennui*, ce qui n'est pas mal trouvé, mais je me demande combien de lecteurs auront subodoré l'allusion à *Voyage au bout de la nuit* de mon cher Céline, qui n'était pas une femme. Je n'ai pas écrit « ma chère Céline », ce qui aurait été de l'humour au second degré.

Et tant qu'à parler des jeux, ajoutons que Jean Dion, du *Devoir*, a signé tout au long des jeux de petits bijoux d'articles. Dans un de ses premiers (je cite de mémoire) il mentionnait Ultramar en suite quoi il citait un philosophe, vu qu'il venait de parler « d'essence ».

28 FÉVRIER

À la fin d'un chapitre de *Stalingrad*, l'auteur rapporte l'apologue de Tolstoï intitulé : *Combien de terre faut-il à un homme ?*, écrit en 1866. Il met en scène un riche paysan nommé Pahom, toujours avide d'accroître ses biens. Il apprend qu'en Bachkirie, au-delà de la Volga, il y a d'excellentes terres qu'il pourrait acquérir à moindre prix, les Bachkirs étant des gens simples et sans malice. Il se rend donc en Bachkirie, et, là, on lui dit que, pour mille roubles, il [32] pourra avoir autant de terre qu'il sera capable d'en parcourir en une journée. Exultant et raillant intérieurement la naïveté de ses interlocuteurs, Pahom se met en route, certain qu'il va pouvoir ainsi

acquérir un immense domaine. Mais il se prend vite au jeu, apercevant, chemin faisant, de multiples endroits qui excitent sa convoitise et l'incitent à aller toujours plus loin. Puis, soudain, il remarque que le soleil commence à se coucher. Se rendant alors compte qu'il risque de tout perdre, il se met à courir de plus en plus vite pour essayer de revenir à temps. J'en ai voulu trop, se dit-il, et j'ai tout gâché. Épuisé par sa course, il meurt et est enterré sur place. Et Tolstoï de conclure : *Six pieds de la tête aux talons, c'était tout ce dont il avait besoin.*

Dès le début de l'invasion de l'URSS, les Allemands firent des centaines de milliers de prisonniers et, par la suite, un grand nombre de déserteurs. Faisant peu confiance à ses propres troupes, Staline avait doublé chaque unité de ses armées d'agents du NKVD (commissaires du peuple aux affaires intérieures). Le plus célèbre d'entre eux s'appelait Khrouchtchev. Ces hommes étaient chargés d'abattre tout soldat tentant de s'enfuir ou tout simplement d'avoir été entendu tenir des propos « défaitistes » ou porter des jugements sur la qualité des stratégies ou des tactiques de leurs chefs.

Les Allemands ne cessaient de s'étonner de la facilité avec laquelle les chefs militaires russes sacrifiaient la vie de leurs hommes. L'un des exemples les plus frappants put être relevé durant les combats défensifs à l'ouest du Don. Trois bataillons d'élèves-officiers furent envoyés, sans armes ni vivres contre la 16^e division blindée allemande. Leur commandant, qui se rendit après un véritable massacre, déclara que lorsqu'il avait protesté contre cette mission insensée, son général, qui était visiblement ivre, lui avait hurlé de se taire et d'exécuter les ordres.

Je m'étonne que, dans sa copieuse bibliographie, Antony Beevor ne fasse pas état du témoignage de Soljenitsyne dans *L'Archipel du Goulag*. Soljenitsyne est pourtant la plus célèbre victime du NKVD.

Dans le *Journal* de Claudel, en date du 4 février 1943, je relève ceci :

Achèvement de la destruction de l'armée allemande de Stalingrad. Le maréchal Paulus et 15 généraux faits prisonniers, le lendemain, quatre autres généraux, 330 000 morts ou prisonniers. On prend près de 800 avions, 6 000 canons, 65 000 camions, 1 500 chars, etc. C'est la plus grande défaite qu'une armée d'aucune nation ait jamais subie. Cela pour le 10^e anniversaire de la prise de pouvoir de Hitler. À Berlin où une réunion solennelle se prépare à écouter Goering, une averse de bombes lancées par les Mosquitoes anglais s'abat sur Berlin. On nous fait entendre cela à la radio. L'Allemagne prescrit trois jours de deuil pour le désastre de Stalingrad. La radio joue la Marche

funèbre de Siegfried. Un nouveau Ragnarok à ajouter à sa collection. Note : Ragnarok est le nom scandinave du Crépuscule des dieux.

[33]

Il y a un mois, j'ai envoyé aux Éditions Logiques le manuscrit de la tranche de mon journal qui couvre les années 2000-2001. Aujourd'hui, je me décide à demander où en sont les choses. On me répond que le volume pourrait être publié en septembre 2002, mais, plus probablement, en septembre 2003 ! On me répond d'ailleurs de façon fort embarrassée. Je m'étais adressé aux Éditions Logiques parce que mes contrats antérieurs avec cette maison leur donnaient un « droit de premier refus ». Ce « droit » est de pure forme et je doute fort qu'un éditeur y ait recours contre un auteur comme moi. C'est par souci d'élégance que je me suis d'abord adressé aux Éditions Logiques, car entre-temps j'ai été sollicité par un autre éditeur. Je me donne quelques jours de réflexion, et je tente ma chance ailleurs.

[34]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

MARS 2002

3 MARS

[Retour à la table des matières](#)

Dimanche. Évangile du jour : Jésus et la Samaritaine. Je note un échange entre les deux. La Samaritaine dit : « Je sais qu'il vient, le Messie. » Jésus lui rétorque : « Moi qui te parle, je le suis. *Ego sum, qui loquor tecum.* » La Samaritaine est la première personne qui tient, de la bouche même de Jésus, qu'il est le Messie. Objection : Ne l'aurait-il pas d'abord révélé à Marie ? Mon opinion est que Jésus a voulu conserver l'intégrité de la foi de Marie : immaculée dans sa conception, immaculée dans sa foi.

Durant l'après-midi, concerts d'orgue en reconnaissance du don que les Frères du Sacré-Cœur et les Frères Maristes ont fait de l'orgue de leur chapelle au Campus Notre-Dame-de-Foy. Une vingtaine de frères des deux communautés et une dizaine d'invités assistent aux deux concerts de 45 minutes chacun. C'est Danny Belisle qui est l'organiste. Pour ma part, ce qui m'émerveille, c'est la capacité d'un homme comme M. Belisle de « lire » simultanément des milliers de signes, chose que le meilleur lecteur serait bien incapable de faire devant un texte écrit.

5 MARS

Avec Marie-Claude et Jean-Noël, j'assiste à la première du documentaire *Vue du sommet* dans une salle de la bibliothèque Gabrielle-Roy. Nous sortons tous les trois fort déçus du documentaire. Il s'agit d'une série de séquences discontinues où la police et ses porte-parole paraissent ridicules. Par contre, on accorde une large place aux propos des meneurs anti-sommet ; à la dénonciation du « mur de la honte ». Pas un mot ni une seule séquence sur le « sommet des peuples » qui eut lieu parallèlement. On sait par ailleurs que, dans les heures et les jours qui suivirent, le comportement de la police a été qualifié d'exemplaire par les chroniqueurs de la presse écrite.

L'organisation de sommets de ce genre pose les questions suivantes :

- Est-il nécessaire d'en organiser ?
- Si l'on répond « oui », il est dès lors nécessaire de protéger non seulement les acteurs officiels (les chefs d'État et leurs principaux conseillers), mais aussi bon nombre d'édifices symboliques, de commerces, etc. Bref, de déterminer un périmètre de sécurité et de mobiliser le bras séculier de l'État qui est l'hôte du sommet.

Il n'y avait rien à comprendre dans les propos des principaux meneurs de la casse. Une jeune femme déclare qu'elle est anticapitaliste depuis l'âge de 14 [35] ans. On en sait long, à 14 ans, sur le capitalisme ! De toute façon, cette jeune femme ne se promène pas à pied. Mais le pire du pire, ce fut d'entendre une femme enceinte se plaindre d'avoir été bousculée et d'avoir respiré un peu de gaz lacrymogène. Seigneur ! Quand on est enceinte, on commence par rester à la maison.

Coq-à-l'âne : dans une lettre de sollicitation de la Fondation de l'Université Laval, je lis cette remarque hypocrite qui ne sert qu'à sauver le *politically correct* : *Dans ce document, veuillez considérer l'emploi du genre masculin comme notre simple volonté d'en simplifier la lecture.* Ah ! bon. La féminisation intégrale, systématique et radicale de la langue conduirait à « complexifier » la lecture. Ben alors ! pourquoi ne pas laisser l'usage trancher ? Dès les premières femmes « volantes » (Maryse Bastié, Amélia Earhart), on n'a pas mis long à dire « aviatrices ». On n'a pas dit « aviateure ». On n'hésite pas à dire « soldate ». On dit aussi « un enfant ou une

enfant » ; « un élève, une élève », mais tous les mots ne sont pas des épiciens. En allemand, « soleil » est féminin et « lune », masculin. En hébreu, « esprit » est féminin. Faudrait-il féminiser au carré par « Sainte-Haleine » ? Bêtise est un mot du genre féminin. La job est faite ! Par contre, « salaud » ne fait pas « salade » au féminin, mais salope. Et ce n'est pas demain que l'on dira « la ministresse » au lieu de la ministre, qui ne fait pas difficulté.

7 MARS

J'entreprends aujourd'hui mon dernier quart de siècle. Il arrive que c'est aussi l'anniversaire de naissance de Claudette. Marie-Claude et Jean-Noël nous invitent à souper. Je n'échappe pas complètement à l'influence du nombre « 75 », non pas que je veuille masquer mon âge ni que j'en prenne acte avec nostalgie ; au contraire, je me « vieillis » volontiers. À partir d'aujourd'hui, je répondrai à quiconque me demandera mon âge : j'ai 76 ans. Si j'accuse l'influence du nombre « 75 », c'est pour la raison qu'il marque une division spontanée et quasi automatique de la centaine.

Ce à quoi j'ai pensé davantage en ce jour, et cela ne date pas d'aujourd'hui, c'est aux innombrables fautes, erreurs, péchés que j'ai commis. Et, pour m'en tenir uniquement à ma « loterie génétique », aux erreurs et aux errements de mon éducation familiale et communautaire. Le sentiment qui domine, c'est d'avoir été « tiré », « halé » au point où le moins que je peux dire, c'est que je suis sans ressentiment envers qui ou quoi que ce soit. J'espère seulement que ceux que j'ai croisés ou accompagnés (frères, sœurs, élèves, compagnons d'études, amis) soient déjà ou arrivent au point de non-ressentiment envers moi. Quant à la miséricorde de Dieu, elle est l'objet même de ma foi, qui est l'objet même de mon espérance.

[36]

9 MARS

Avec une trentaine d'invités, je passe la journée sur la base militaire de Valcartier, pour le programme Exécutrek, « grâce auquel des employeurs peuvent visiter des installations militaires, voir des réservistes en pleine action et constater de première main la valeur de l'entraînement militaire ». Nous étions les hôtes du 10^e escadron du Génie des Voltigeurs de Québec.

La journée fut rude. J'étais de beaucoup le plus vieux du groupe. De 10 h à 16 h, nous avons été debout ou en plein air. Le simple fait pour moi de monter dans un camion de l'armée, représentait un effort considérable. Nous avons dîné dehors avec la ration réglementaire du soldat. Je passe quelques dizaines de « détails ».

L'armée est la plus grande réussite de la raison pratique de l'homme, par opposition à la raison spéculative : théologie, philosophie, sciences expérimentales, logique.

Je sortais tout juste de la lecture de *Stalingrad*, dont j'ai parlé plus haut. Si Hitler avait disposé de la technique permettant de construire un pont de 52 pieds en 32 minutes, et capable de porter 60 tonnes, il aurait gagné la bataille de Stalingrad. Il arrive aussi qu'en 1945 j'étais au scolasticat de Valcartier, dont la limite Ouest est contiguë au camp de Valcartier. Dieu sait que j'ai marché « outre frontière » dans le camp militaire! Bref, il faut être bien léger ou bien innocent pour rigoler de l'armée ou de la police. On ne s'en prive pas, au Québec, sauf durant la crise d'Octobre 70 ; la crise d'Oka, en 1990 ; le « déluge au Saguenay » en 1996 ; le verglas de 1998. Sans parler de l'inondation de la rivière Rouge. Bref, dès que les trois premiers hommes ont dû traverser leur première nuit, ils ont dû instituer une police. *Custos, quid de nocte ? Police, où en est la nuit ?* L'homme peut vivre plus longtemps sans manger que sans dormir. La sécurité est un préalable à la liberté.

10 MARS

Dimanche. Messe à FideArt, dans la chapelle historique des Sœurs du Bon-Pasteur. C'est mon ami Gérard Blais qui est présentement le président du conseil d'administration et qui préside régulièrement l'Eucharistie. Vu que l'anniversaire de Gérard tombe mardi prochain, le 12, on m'avait demandé de prononcer un bref témoignage après la messe. J'ai proposé quelques remarques sur l'anniversaire en général et sur les premières vêpres de l'anniversaire de Gérard.

L'ANNIVERSAIRE EN GÉNÉRAL

En latin, le terme anniversaire est composé de deux mots : le mot ANNÉE et le mot TOURNER VERS ou RETOURNER VERS. On célèbre les anniversaires de [37] faits historiques, de victoires militaires, d'événements politiques, religieux, familiaux. C'est ainsi que l'on célèbre le 101, le 251, le 501, le 100^e ou le 1 500^e anniversaire de tel ou tel événement. Il peut s'agir de l'anniversaire d'un mariage, d'une

profession religieuse, d'une ordination sacerdotale, de l'érection d'un diocèse, de la fondation d'une ville, d'une prise de pouvoir politique, d'une révolution. S'il s'agit d'une personne, on parle de l'anniversaire de naissance. En anglais, le mot est soudé : birthday.

Dans ma génération et dans celle de Gérard, on faisait coïncider la naissance biologique et la naissance spirituelle. Les certificats de naissance précisait que l'enfant était né tel jour et avait été baptisé le même jour. À l'époque, les registres paroissiaux tenaient lieu de registres civils. Notons ici que l'Église célèbre l'anniversaire des saints le jour de leur mort, c'est-à-dire de leur naissance à la vie éternelle.

L'ANNIVERSAIRE DE GÉRARD

Mardi prochain, Gérard célébrera son statut de CITOYEN, c'est-à-dire son appartenance à une organisation politique, à un État. La belle affaire dira-t-on ! Eh bien ! des dizaines de millions de personnes de par le monde sont privées de ce statut. On les appelle des réfugiés, des personnes déplacées, des immigrants clandestins. Saint Paul lui-même a invoqué son statut de citoyen romain : *Civis romanus sum*. Je suis citoyen romain, déclara-t-il au moment où le procureur romain voulait le faire flageller, à la grande stupéfaction du procureur qui prit à l'instant même les dispositions pour l'expédier à Rome (Cf. Actes, 22, 28).

Gérard est un CHRÉTIEN. Vous vous en doutiez ! Fort bien ! Mais il reste que c'est seulement une ou deux générations après la Pentecôte que les disciples de Jésus furent appelés « chrétiens ». Et encore, c'est plutôt par dérision qu'ils furent appelés ainsi (Cf. Actes, 11, 26).

Gérard est devenu chrétien le jour de son baptême. Je suis allé voir la définition du baptême dans le catéchisme de mon enfance. Je lis : « Le Baptême est un sacrement qui efface le péché originel, nous fait chrétiens, enfants de Dieu et de l'Église, et héritiers du Ciel. » Voilà déjà quelques affirmations énormes et mystérieuses.

Gérard est un PRÊTRE. Notre rencontre d'aujourd'hui nous permet donc de nous réjouir avec lui du don qui lui a été fait de l'existence et de la grâce qui lui a été faite de devenir enfant de Dieu et de l'Église. De plus, Gérard a été appelé au ministère sacerdotal. Il lui a été confié des pouvoirs exclusifs : il est ministre du corps et du pardon du Christ. Voilà bien ce qui fonde pour l'essentiel que nous nous réjouissons avec lui à l'occasion de son anniversaire.

Si je veux maintenant personnaliser mon témoignage, je dirai que je connais Gérard depuis plus de 25 ans. Pour caractériser sa personnalité, le terme qui s'impose à

mon esprit, c'est celui de créateur. Je dirais volontiers entrepreneur, si ce terme n'avait pas une connotation affairiste.

Quand je dis « créateur » ou « entrepreneur », je veux rappeler quelques-unes des entreprises de Gérard : la quinzaine de séjours prolongés en Israël qu'il a organisés ; la création du Centre biblique du Campus Notre-Dame-de-Foy ; les [38] célébrations du Seder qu'il a préparées et qu'il dirige depuis une quinzaine d'années ; l'organisation de séminaires de lecture, toujours au Campus Notre-Dame-de-Foy ; l'animation et la présidence de FideArt. À ce sujet, je n'ai rien à vous apprendre, sauf à dire que vous ne soupçonnez pas le nombre d'heures qu'il doit y investir chaque semaine. Enfin, en plus de l'avoir fait lui-même, depuis deux ans, il organise le Chemin de Compostelle (selon une tradition plausible, Compostelle signifie : camp des étoiles). Vous vous doutez bien aussi que Gérard consacre des centaines d'heures par année à des rencontres de tout genre : célébration de baptême, de mariages, de funérailles. Le prêtre est un homme mangé, comme disait saint Antoine Chevrier, fondateur du Prado.

Pour certaines personnes, un anniversaire peut être le souvenir d'un deuil. Devant un deuil, respect et silence. Un anniversaire peut aussi être le souvenir d'un mal que l'on a fait ou que l'on nous a fait. La grâce du pardon est le remède. Certains anniversaires peuvent nourrir la nostalgie qui est le « mal du retour ». Le « mal du pays », par exemple, pour un exilé. Ce sentiment est légitime, mais il ne doit pas être entretenu. Il tourne vite au radotage sur le « bon vieux temps ».

Un anniversaire de naissance doit être de l'ordre de la reconnaissance, de la gratitude, comme le suggère si bien une des acceptions françaises du terme : le (temps) présent est un (présent) cadeau.

12 MARS

Vers 15 h, je suis chez Thérèse. Je lui avais demandé il y a un bon moment d'enregistrer le film *La vie est belle*. J'avais lu plusieurs critiques et Jean-Noël m'avait donné quelques clés d'interprétation. Mais je ne suis vraiment pas un « bon public ». Trop cérébral ou trop primaire, au choix. Mais toujours est-il que je ne supporte pas un anachronisme d'ordre historique, par exemple. Ni non plus une « bêtification » *a posteriori* des Allemands. Si les Allemands avaient été aussi « épais », ils ne seraient pas venus à deux doigts de conquérir l'Europe et l'Afrique du Nord. Et encore, ce sont les États-Unis qui ont fait la « différence ». Quand on sort, comme je viens de faire, de la lecture de *Stalingrad*, on voit dans quelle estime les Allemands tenaient

les soldats italiens ! En écoutant le film, je n'arrivais tout simplement pas à comprendre le dialogue. Ni le sens de telle ou telle pirouette de l'acteur principal. À tout moment, il fallait que Thérèse me répète une réplique ou m'explique telle ou telle séquence.

15 MARS

Inventaire de ma bibliothèque biblique :

J.-E D'Allioli, *Nouveau Commentaire littéral, critique et théologique*, traduit de l'allemand par M. l'abbé Gimarey, texte latin et la version française en regard, huit volumes, Paris, Louis Vivès, 1881.

[39]

L.-CI. Fillion, *La Sainte Bible*, texte latin et traduction française, commentée d'après la *Vulgate*, huit volumes, Paris, Letouzey et Ané, 1925.

Biblia Sacra iuxta Vulgatam versionem, Deutsche Bibelgesellschaft, Stuttgart, 1983.

Émile Osty, *La Bible*, Mame, 1973.

La Bible, Bayard-Médiaspaul, 2001.

The Holy Bible, King James Version, Riverhills Plantation, 1979.

La Bible de Jérusalem, Fleurus/Cerf, 2001.

André Chouraqui, *Le Nouveau Testament*, Brepols, 1984.

Les Évangiles, les Éditions Bellarmin, 1982.

D. Eberhard Nestle, *Novum Testamentum Graece et Latine*, Württembergische Bibelanstalt Stuttgart, 211 édition, 1960.

Nouveau Testament et psaumes, TOB, Société biblique canadienne, 1988.

Pierre de Beaumont, *Les quatre Évangiles et les Actes des Apôtres*, Fayard-Mame, Paris, 1975.

The Living New Testament, The Canadian Home Bible Ligue, Weston, Ontario, 1971.

Victor Lecoffre, *Concordantiarum SS. Scripturae Manuale*, 22^e édition, Paris, 1950.

Concordance des Saintes Écritures, 5^e édition, Lausanne, Société biblique du canton de Vaud, 1954.

Concordance de la Bible TOB, les Éditions du Cerf, 1993, 1261 pages.

Xavier Léon-Dufour, *Dictionnaire du Nouveau Testament*, Éditions du Seuil, coll. Livre de vie, 3^e édition, 1996.

Ce que j'appelle ici « ma bibliothèque biblique » est fort modeste, mais elle présente l'avantage que je l'ai sous la main. En outre, elle contient quelques ouvrages assez anciens que l'on ne trouverait plus facilement. La *Bible* de D'Allioli, par exemple, offre de précieux commentaires des pères de l'Église ; celle de Fillion contient, entre autres, des illustrations (des dessins à la plume) émouvants dans leur naïveté tout autant que par leur caractère informatif, compte tenu de l'époque. Enfin, les *Concordances* de Le Coffre n'ont rien de comparable avec la *Concordance de la Bible TOB*, mais pendant 40 ans ce sont les seules dont je disposais et j'y ai toujours trouvé les références que je cherchais. Et elle a été établie en 1851, au moment où l'auteur ne disposait pas des outils contemporains comme les ordinateurs, pour parler globalement. Elle est précédée d'une « approbation » du cardinal Louis-Jacques-Maurice De Bonal (1787-1870) qu'il me plaît de transcrire :

[40]

Librum cui titulus : *Concordantiarum SS. Scripturae manuale*, pro nostra diocesi approbamus, et in votis habemus ut in universi Cleri nostri manibus versetur. Lugduni, 10 Maii 1851.

Tout cela ne fait pas de moi un bibliste ni un exégète. Pourvu du moins que je ne tombe pas sous les objurgations de saint Jacques : *Estote factores Verbi* : Mettez l'Écriture en pratique et ne vous contentez pas d'en être des lecteurs superficiels et agités, ô homme au cœur double !

16 MARS

Jean-Paul Riopelle est mort le 12, à l'âge de 78 ans. Il aura des funérailles nationales lundi prochain en l'église de l'Immaculée-Conception. Bien que je sois profane en la matière, je ne doute aucunement de l'œuvre colossale de ce peintre, laquelle vaut plusieurs centaines de millions de dollars. À sa mort, Mozart ne « valait » rien : il fut enterré dans une fosse commune. Depuis, il a fait vivre des milliers d'interprètes, de disquaires, de biographes. Il a beaucoup ajouté à la beauté du monde et à la joie des hommes. Mystérieuse prodigalité du génie.

Mon point au sujet de la mort de Riopelle est le suivant : bon nombre de ses amis et admirateurs se scandalisent que ses funérailles aient lieu dans une église catholique, alors qu'il s'était déclaré athée. Pour ce que cela veut dire ! Être anticlérical est une affaire classée : je suis anticlérical. Mais que veut dire être « athée » ? De quel dieu ? De l'argent ? Riopelle n'a jamais signé un seul chèque de sa vie, raconte-t-on. De la nation ? Riopelle a passé le gros de sa vie hors Québec. De la démocratie ? Riopelle se vantait de n'avoir jamais voté. On nous incite pourtant, à même nos taxes, à voter à chaque élection. « Votre vote compte », nous dit-on, à pleines pages des gazettes. Je comprends que mon vote compte : on « compte » les votes par tranches d'âges, par « ethnies », par sexe(s). J'écris « sexes » au pluriel, car je pense qu'il y en a deux. En fait, et depuis toujours, il y en a trois : le troisième « comptant » pour environ 10 %. Mais ce 10 % est déterminant. Plusieurs députés ou anciens députés sont à « voile et à vapeur ». Il se trouve présentement un ministre désigné qui est de cette orientation. Et en plus (ou en moins), il est Juif. Tout ce que je souhaite, quant à moi, c'est que l'on ne fasse acception de personne. Je suis Blanc, catholique, frère mariste et membre de la majorité hétérosexuelle.

Note postérieure : Dans *La Presse* du 7 avril, je vois l'explication suivante de « être à voile et à vapeur » : *Terme de marin au long cours à qui l'on prête des pratiques homosexuelles à bord, et hétérosexuelles au port. Synonyme d'être « bique et bouc ».* Les Anglais ne sont pas en reste avec. AC/DC : *alternative current, direct current.*

[41]

Revenons à Jean-Paul Riopelle. Où aurait-il fallu célébrer les funérailles nationales de Riopelle ? Dans son hangar de l'île aux Grues ? Pourquoi pas ? Dans un aréna ? À supposer qu'il en ait manifesté la volonté, on aurait pu disposer de sa dépouille en l'enterrant derrière son hangar, avec une oie blanche. Clémenceau avait demandé,

par testament, d'être enterré debout, avec son chien. Ce qui fut fait. Riopelle a peut-être « joué » son personnage jusqu'à la dernière seconde. Mais une seconde suffit pour passer de Mauvais Larron à Bon Larron. Dismas, de son prénom, selon la légende.

Hé ! En feuilletant *La Presse* du jour, une figure retient mon regard : celle de Samir Abboud. J'ai passé plusieurs dizaines d'heures avec lui, en diverses rencontres. Il vient de mourir, à 55 ans. Il était Palestinien et blond. Nous avions des atomes crochus. Mais nous étions convenus, lui et moi, de ne jamais parler des Juifs ensemble. Il était un « concentré » d'intelligence, au sens où l'on dit (je m'excuse de la métaphore) - du lait concentré. Ou du Bovril, tant qu'à dire. Il était catholique de la branche grecque orthodoxe. Je n'en démêle pas davantage. Je retiens qu'il était un être généreux. Généreux et unifié. Un être simple. La simplicité est un des attributs de Dieu.

Détail amusant : l'école des pompiers du Campus Notre-Dame-de-Foy avait organisé aujourd'hui un examen d'admission des candidats : grande échelle, et tout le tremblement. Mais il y a eu rupture de l'aqueduc. Voilà donc des pompiers privés d'eau ! Je m'approche des deux hommes qui creusent et cherchent où se trouve la fuite d'eau. L'un d'eux me dit : *On est à 10 pieds de la fuite*. Je lui demande : *Il doit bien exister un instrument pour déceler ce genre de chose*. Réponse. *Oui, mais il est à Sainte-Foy*. Et il ajoute : *Les économies d'échelle !* Moralité : nous vivons tous dans le précaire, l'extrême fragilité. Le progrès technique est cannibale : il se dévore lui-même. J'écris cela en utilisant un ordinateur dont je ne comprends rien et dont j'utilise environ 10 % de la capacité.

Et tant qu'à y être, ajoutons : on nous avait annoncé, pour hier, la nuit dernière et aujourd'hui, neige, pluie et vent de tempête. Il est tombé quelques timides flocons ; il fait doux, et le soleil se couche présentement (17 h 44) sur la rive nord du fleuve géant, comme un gros bébé sur le sein de sa mère. *Sicut ablactatum super matre sua. Un nourrisson repu sur le sein de sa mère*. En fait, notre planète, quand nous mourrons, n'aura jamais été rien d'autre que *le berceau définitif que le Verbe de Dieu balance avec tendresse parmi les constellations* (Léon Bloy). J'avoue ici que cette remarque de Léon Bloy pose l'énorme problème de la pluralité des mondes. N'y aurait-il donc que notre petite planète pour avoir « intéressé » le Fils de Dieu ?

Le problème de la pluralité des mondes ne me gêne pas. Y a-t-il de la vie sur Mars ? Je lisais récemment que des savants croient qu'il s'y trouve de l'eau. Il peut exister d'autres formes de vie que celles que nous connaissons. Il peut même exister de la vie consciente quelque part dans les milliards d'étoiles. [42] Thomas d'Aquin affirme que le nombre des êtres invisibles est plus grand que celui des êtres visibles.

Les anges sont des êtres vivants et intelligents. Quoi qu'il en soit, la foi nous enseigne que Jésus est le premier-né d'entre les morts et que Marie est la reine des anges. Par rapport à l'humanité, les anges sont les serviteurs et les précepteurs du « Dauphin » : provisoirement plus forts et plus intelligents que le Dauphin, mais c'est le Dauphin qui héritera de la royauté.

18 MARS

Dans sa chronique du *Journal de Québec*, Pierre Bourgault s'étonne que des amis de Riopelle refusent d'assister aux funérailles parce qu'elles auront lieu dans une église. Il est pourtant déjà décidé qu'il s'agira d'une cérémonie purement laïque : pas de sermon, pas de curé. Bourgault se déclare athée, mais il termine son article par ces mots : *le ne suis pas certain qu'il [Riopelle] ne regrettera pas l'absence de ses amis*. Drôle de remarque d'un athée à propos d'un athée ! Si Dieu n'existe pas, où et comment un trépassé peut-il bien regretter quoi que ce soit ? Ou avoir quelque connaissance de quoi que ce soit de ce qui se passe autour de sa dépouille ?

19 MARS

Fête de saint Joseph, époux de la vierge Marie, patron du Canada. On y trouve le plus célèbre sanctuaire dédié à saint Joseph : la basilique du Mont-Royal. On sait de reste que c'est un humble frère, le bienheureux frère André, qui en fut le portier instigateur ! Les hommes de ma génération portent tous le nom de Joseph sur leur certificat de naissance. C'est ainsi que je m'appelle Joseph-Gérard-Jean-Paul. Jean-Paul, en prévision de Jean-Paul II ! En fait, ma mère m'appelait toujours Paul, vu que saint Paul fut l'apôtre des Gentils, et que je l'étais ! En tête de tous nos devoirs d'écoliers, nous écrivions V.J.M.J ! : Vive Jésus, Marie, Joseph. Le *Nouveau Testament* fait mention de saint Joseph, mais nous laisse dans l'ignorance en ce qui a trait à sa vie après l'épisode de la fugue de Jésus, alors qu'il avait 12 ans. L'iconographie du saint nous porte à voir en lui un vieil homme, une manière de faire-valoir effacé et négligeable. Le peu qui est rapporté à son sujet révèle pourtant un homme déterminé, aux décisions énergiques et promptes.

Hier, un rendez-vous m'empêche de regarder les funérailles de Riopelle à la télévision. En soirée, j'en vois quelques extraits aux bulletins de nouvelles. Dans les journaux d'aujourd'hui, je prends connaissance de quelques réactions. Retransmise en

France, la cérémonie suscite le commentaire suivant d'un ami parisien de Riopelle : « Une singerie. »

En fait, beaucoup de chroniqueurs qui connaissent peu ou prou l'œuvre de Riopelle ou qui l'ont rencontré une fois ou l'autre y vont de leur [43] témoignage dont la plupart dégobillent une vieille hargne contre l'Église. Une Église dont ils n'ont pas porté « la chape de plomb » dénoncée par le *Refus global* de 1948. Dans *Le Soleil* du jour, Luc Archambault, peintre, sculpteur, céramiste, signe un article intitulé : *Riopelle ou les obsèques nationales de la honte*.

Ces trépignements infantiles m'affligent. Lors du Sommet des Amériques, on a parlé du mur de la honte ; à propos des obsèques de Riopelle, on parle d'obsèques nationales de la honte. Il s'en est trouvé pour écrire que l'on aurait dû tenir la cérémonie au Musée des beaux-arts. Enfantillage. Comme si l'on pouvait réunir plusieurs dizaines de chefs d'État sans assurer leur protection. Comme si on avait pu improviser les obsèques de Riopelle dans le Musée des beaux-arts ! Il aurait fallu tout un service d'ordre, ne pensez-vous pas ? C'est le moment de citer le *Refus global* lui-même : *Il faudra bien un jour en finir avec l'assassinat massif du présent et du futur à coups redoublés du passé. À l'occasion de la mort de Riopelle, on nous assomme avec un document qui date de plus d'un demi-siècle !*

Dans *Les Montérégiennes* (Libre Expression, 1999), Jean O'Neil écrit un chapitre dévastateur intitulé *La Bosse de la peinture*. Je cite un paragraphe : *De 1948 à 1998, 50 ans de palabres sur le Refus global qui marque l'accès du Québec à la modernité. Sans Borduas, nous serions tous demeurés avec nos mitaines de laine et nos souliers de bœufs*. O'Neil signale qu'Ozias Leduc, à la même époque, gagnait son sel par des travaux alimentaires dans les églises. Et combien de dizaines d'autres (peintres, architectes, sculpteurs). Détail amusant : Riopelle lui-même déclarait que c'est Ozias Leduc qui fut son maître.

20 MARS

Avouons : jour de honte pour moi ! En juillet dernier, je me suis engagé à prononcer une conférence devant les membres du Cercle d'affaires des Bleuets de Québec. Plusieurs conversations téléphoniques, télécopies et autres « virtualités » sont intervenues par la suite. Je n'avais pas oublié mon rendez-vous, mais j'avais noté que la rencontre devait avoir lieu à 17 h 15, alors qu'elle était prévue pour 7h 15. C'est un ancien élève d'Alma (1961) qui m'a appris qu'il m'avait « remplacé » au pied levé, à

partir de ses souvenirs d'élève de philo II. C'est la première fois de ma vie que je fais faux bond.

Je suis en train de relire le journal de l'abbé Mugnier (1853-1944). Le journal, cependant, est un choix d'entrées couvrant les années 1879-1939. Il est édité par le Mercure de France, 1955. J'en avais fait une première lecture en 1986.

On sait que l'abbé Mugnier a fréquenté le Tout-Paris littéraire de son époque tout en étant simple vicaire de plusieurs paroisses de Paris. La table [44] onomastique contient plus de 900 noms : d'Apollinaire à Zola, en passant par Bloy, Huysmans, Verlaine, 20 comtesses ou duchesses, Renan, Renard, etc. Il fut le confident, le conseiller et le confesseur d'écrivains célèbres, Marie Noël, notamment. Nonobstant ses innombrables fréquentations mondaines, il s'acquittait fidèlement de ses devoirs de vicaire de paroisses, où il n'avait guère affaire qu'à des femmes et des enfants. *Je crève de solitude morale*, écrivait-il. Et encore :

,Ceux qui ont inventé l'enfer peuplé manquent de cœur. Ils ont imaginé un Dieu qui leur ressemble. Une immense pitié doit régner dans l'au-delà. Il y a dans le monde assez de chagrins, de deuils, de désespoirs pour faire pleurer Dieu lui-même. La justice s'exerce suffisamment ici-bas.

23 MARS

Récollecion du carême au couvent des Dominicains de la Grande-Allée. Le thème de la rencontre : le livre de *J'Exode*, événement fondateur du peuple hébreu et de son histoire. L'événement lui-même, c'est-à-dire la sortie d'Égypte, a pu se produire au xiii^e siècle avant Jésus-Christ, mais sa rédaction définitive résulte de traditions successives. Elle a été achevée après l'exil, donc au Ve siècle avant Jésus-Christ.

Quand j'étais écolier, on nous présentait *l'Exode* comme une série de faits prodigieux : les dix plaies d'Égypte, la traversée de la mer Rouge « à pied sec », la rencontre de Moïse avec Dieu sur le Sinaï ; les tables de la loi, le veau d'or, la manne, etc. Cette présentation et ces images étaient dans l'ordre des choses. Comme bien d'autres images ont marqué notre mémoire : les exploits de Samson, le combat de David contre Goliath. Un participant (un Gaspésien !) me faisait part de ses questions d'enfant : la queue ou la tête des poissons « dépassaient-elles » les « murailles » d'eau de chaque côté ?

Moïse est le personnage central de *l'Exode* : il parle avec Dieu, il argumente avec lui, il pratique une forme de chantage pour le faire revenir de sa colère après l'épisode du veau d'or : *On dira de Toi que tu as piégé ton peuple !* Mais l'essentiel du livre, c'est la révélation de l'alliance de Dieu avec Israël et l'humanité. Cette alliance trouvera son accomplissement en Jésus en qui nous sommes passés, en qui nous continuons de passer de « la servitude au service », pour reprendre l'admirable titre de Georges Auzou pour son commentaire de *l'Exode* (Éditions de l'Orante, 1961).

Je risque ici un rapprochement « accommodatrice » : dans *Le Soleil* du jour, je lis : *Un peuple d'endormis. Guy Chevrete et Jacques Brassard sont unanimes : les Québécois semblent incapables de faire face à leur destin.* Comme les Hébreux qui renâclaient dans le désert ! Coïncidence amusante : dans *Harper's* d'avril, je vois, en épigraphe à l'éditorial de Lewis H. Lapham, la fameuse [45] remarque de Bertolt Brecht : *Would it not be simpler if the government dissolved the people and elected another ?*

Dans *Le Devoir*, je lis : *L'Église catholique américaine plongée dans la tourmente* à cause des récents scandales de prêtres et d'évêques coupables de pédophilie. Le diocèse de Boston a déjà versé plusieurs dizaines de millions de dollars pour engager les victimes à retirer leur plainte. Le *Time Magazine* daté du 1^{er} avril publie un dossier sous le titre : *Can the Catholic Church save itself ?* Dans le même temps, on apprend que Mgr Juliusz Paetz, archevêque de Poznan, vient de démissionner, à 67 ans, à la suite de révélations d'anciennes victimes.

C'est un fait que l'Église catholique pratique la politique du silence à ce sujet ; qu'elle cherche à « acheter » le silence des plaignants ; qu'elle se contente souvent de « déplacer » les prêtres fautifs ; qu'elle voudrait juger de ces « affaires » à l'intérieur de son propre système judiciaire. Toutes excuses, toutes explications bues, il est pourtant clair qu'il s'agit là, à proprement parler, du scandale des petits, si durement dénoncé par Jésus.

À ce sujet, on soulève régulièrement la question du célibat des prêtres : *Si le célibat était facultatif, y aurait-il moins de scandales de ce type dans le clergé ?* La femme comme solution ! *Donnez-leur des femmes*, ironisait déjà Johann Adam Møhler (Hervé Savon, collection « Théologiens et spirituels contemporains », Fleury, 1965). À l'époque, en effet (1830), Møhler avait combattu le mouvement qui mettait officiellement en cause le principe du célibat ecclésiastique. Des professeurs d'université faisaient circuler des pétitions, avec l'appui d'une grande partie du clergé et des élèves des séminaires.

En tout cas, il ne semble pas que Céline aura « réglé » le problème de René Angélil, et ce dernier n'a rien gagné en cherchant à acheter le silence de la plaignante. Il

y a pire que le chantage ; c'est de céder au chantage. On ne peut flotter que sur un océan de silences.

Pour faire diversion. Un médecin russe à un autre : *Doit-on soigner ce patient ou le laisser vivre ?*

26 MARS

Ces jours-ci, la liturgie nous rappelle le reniement de Pierre et la trahison de Judas. Le reniement de Pierre est un cas clair : les Évangiles le racontent avec force détails. Pierre a renié et il s'est repenti. L'affaire est traitée au seul niveau

de la personne de Pierre. Judas a livré Jésus ; il s'est repenti en reconnaissant avoir livré « un sang innocent » et il se pend. J'entends, à ce sujet, la distinction entre le repentir de Pierre et le remords de Judas. L'affaire est plus complexe.

La trahison de Judas est présentée, chez Jean en particulier, dans un contexte antisémite. Gérard vient de me faire lire un exemplaire du Service [46] international de documentation judéo-chrétienne (SIDJC). Le numéro tout entier (février 2002) porte sur *L'Évangile de Jean : conflits et controverses*. Une montagne de documents, de références à de multiples colloques confessionnels et inter-confessionnels à seule fin de lever l'hypothèque antisémite qui grève l'Évangile de Jean.

Il y a longtemps que cela m'agace, moi aussi. On sait, par exemple, que Judas tenait la bourse commune des Apôtres. Or, Jean l'accuse nommément d'avoir profité de cette fonction pour voler. Je trouve curieux que personne ne se soit aperçu du manège durant les trois ans de leur vie commune ! Selon l'enseignement même de Jésus, n'importe qui d'entre eux, s'étant aperçu de la chose, aurait dû aller pratiquer discrètement la « correction fraternelle » auprès de Judas lui-même. Quelques semaines après Pâques, il fut question de combler la vacance du siège de Judas. Luc raconte que Pierre fit alors un bref rapport de la trahison et du suicide de Judas ; un rapport dénué de toute compassion. Il me semble que Pierre ne pouvait pas, tout en parlant, ne pas avoir à l'esprit son triple reniement. Il aurait pu rappeler son propre crime et ajouter que le vrai tort de Judas fut de juger son crime plus grand que la miséricorde de Jésus.

Samedi dernier, lors de la récollection du Carême, nous avons été placés devant la question de Moïse à Yahvé : Que répondrai-je à ceux qui me demanderont ton nom ? Yahvé répond : *Je suis qui Je suis*. Là-dessus, cinq ou six participants font valoir autant de versions différentes de cette réponse, selon les traductions qu'ils

ont en main. Ainsi, après 2000 ans de christianisme, après les immenses travaux exégétiques, archéologiques, historiques, linguistiques, sémiotiques, sémantiques, psychanalytiques, on en est encore à se chicaner, parfois sur des détails, mais parfois aussi sur des interprétations fondamentales touchant la personne et le message de Jésus.

En fait, l'essentiel est clair : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. Ne jugez pas. Faites aux autres tout ce que vous voudriez que l'on vous fit. » Des centaines de millions de chrétiens se sont sanctifiés dans l'ignorance de ces débats.

27 MARS

La Création, l'Incarnation, la Rédemption du monde ne sont pas des « faits », des « événements » passés. Dieu nous crée sans cesse ; il nous sauve sans cesse ; il a choisi, irrévocablement, d'habiter parmi nous. *In mundo conversatus : il est venu partager notre condition humaine.* La fulgurante remarque de Pascal tient toujours : *Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde.*

[47]

29 MARS

Vendredi saint. En traversant dans mon bureau ce matin, je vois la pleine lune de Pâques. Je me dis : à supposer que Jérusalem et Québec soient dans le même fuseau horaire, Jésus, à cette heure-ci, aurait connu son agonie au jardin, la trahison de Judas, le reniement de Pierre et il serait sur le point de comparaître devant Pilate.

À 15h, Office du Vendredi saint au pavillon Saint-Rédempteur dont la chapelle est une succursale (faut-il dire antenne, satellite ?) de l'église-mère de Cap-Rouge. La distance est d'un bon mille et le chemin est montant. Je me donne donc un coussin d'une demi-heure. J'arrive tout juste à temps, suant et soufflant. En l'occurrence, il est assez normal que je pense au chemin de croix de Jésus. Le chemin qu'il a dû faire est comparable, mais, lui, il a dû le faire en portant la croix, et après une nuit et une matinée éprouvantes : procès, promenade de Pilate à Hérode et d'Hérode à Pilate, flagellation, couronne d'épines. Les soldats ont dû réquisitionner Simon de Cyrène

pour s'assurer qu'il se rendrait au Calvaire. Les Romains ne faisaient pas les choses à moitié.

Durant les trois ans de sa vie publique, Jésus était traqué, mais on ne l'a pas touché avant ce qu'on appelle la Passion. Je me disais aussi que Jésus n'a pas connu la maladie ni les aménités du vieillissement, même d'un vieillissement normal : diminution de la vue, de l'ouïe, de la résistance ; raideurs ici, arthrite par là, denture ébréchée, prostate et autre équipement inobédient et d'autant plus tyrannique. Je me disais de plus que des centaines de millions d'êtres humains ont souffert davantage que Jésus. Je ne blasphème pas. Je pense aux galériens d'Athènes ou de Rome, et jusqu'à Louis XIV. Je revois des images de films comme Ben Hur ou Monsieur Vincent. Je pense à toute l'horreur des deux guerres mondiales, du Goulag, des camps nazis ; à l'horreur qui a lieu en Afghanistan ; à l'horreur quotidienne dans le pays même que Jésus a marché. Pour ne rien dire des tremblements de terre, des inondations et autres catastrophes naturelles. Il serait facile et complaisant de continuer cette énumération. Mais que répondre, sinon que l'humanité *complète en sa chair ce qui manque aux afflictions du Christ (Col 1, 24)*. Je viens d'écrire que « l'humanité complète, etc. » Saint Paul écrit : *Je complète, etc.* je ne suis pas autorisé à parler au nom de l'humanité. J'espère m'appliquer le « je » de saint Paul, au sens mystique qu'il utilise.

Quant à la célébration de cet après-midi, ce fut plutôt navrant. Tout, mais tout était improvisé. Improvisé, je veux dire sauf une lecture d'Isaïe, qui se trouve dans le *Prions en Église*. Le reste, ce fut chansonnettes, invocations sentimentales, en lieu et place des 10 grandes prières traditionnelles et actuelles, que l'on trouve dans le *Prions en Église*. Et il va de soi que le récit de la Passion selon Jean était « remplacé » par un *digest*, façon *Sélection du Reader's Digest*. [48] Et tout ça, accompagné au piano. Il est bien fini le temps où les « cloches partaient pour Rome », le jeudi saint, pour revenir le jour de Pâques. Nous en sommes à *La Fureur* dans une église. Vive Véro !

Qui dénoncera assez fort la colonisation de la liturgie par la télévision ? On pourrait m'objecter que le pape ne « néglige » pas la télévision. Fort bien ! Mais il consent à s'y montrer dans l'extrême décrépitude où il se trouve. Il est le vicaire flageolant d'un Jésus qui est mort jeune. J'entends régulièrement des réflexions du genre : « Pourquoi ne démissionne-t-il pas ? » Réponse : on ne démissionne pas d'être père. Jean-Paul II, « complète en sa chair » ce qui a manqué aux détresses du Christ. Jésus n'a jamais été pape, ni directeur de mines de sel ou de charbon ni tout bonnement directeur d'une école. Ou père de famille, tiens !

Père ou mère de famille, en 2002. J'en croise chaque semaine dans les supermarchés. Il faut voir comment on « pousse » les enfants à consommer. On leur offre leurs propres chariots. Et on entend : « Maman (ou papa), je prends ceci ou cela. » C'est le *Numbing of the American mind* (Harpers, avril 2002). rabêtissement, l'engourdissement, l'anesthésie du simple bon sens dont le corollaire est la judiciarisation des rapports sociaux. On invoque même le « droit » à naître sans défauts. Ou, inversement, on poursuit en justice le médecin (l'écographie) qui n'a pas su déceler telle tare ou telle malformation d'un fœtus.

En sortant de l'office, un employé du Cégep de Sainte-Foy, que j'ai connu en 1985, me salue et m'informe que X, qui fut mon successeur dans le service que j'occupais alors, est atteint du cancer et « qu'il porte un sac. » Cela dit tout. Cela dit, en tout cas, que l'employé en question portait dans son esprit la misère de X. Comme je m'efforçais de porter les confrères de notre infirmerie dont je connais la situation, en attendant la même. Quant à la misère de ce vieil Afghan que l'on nous montrait hier au bulletin de nouvelles, elle coule sur moi. Il disait : *J'ai vendu deux de mes enfants pour manger*. Il ne disait pas à qui il les avait vendus.

On n'en est pas là, en haut du Rio Grande. Sauf que l'on nous informe chaque jour de contrats faramineux de Bombardier, et que les employés de Bombardier viennent de voter une grève. Et je viens de recevoir un exemplaire de la revue *Échange*, rédigée pour les « cadres » du gouvernement du Québec, où je lis un article sur les « valeurs Bombardier ». *Bullshit*. L'affaire est que les « biens participables » s'augmentent de par leur participation même : plus on est nombreux à aimer la musique de Mozart, mieux c'est ! Tandis que les « biens partageables » diminuent à mesure que l'on se partage la « tarte ».

Et tant qu'à faire : La Fondation québécoise du cancer organise une exposition-bénéfice de photos sous le titre *Vendredi-sein*. On ne pouvait quand même pas rater une aussi bonne *joke*, dans le pays du musée Juste pour rire. Subventionné par le PQ.

[49]

La réalité, le réel, bref, le vrai, nous rejoint toujours. Heureux alors ceux qui auront devancé tout adieu. Non pas par indifférence, mais par détachement. Seule la vérité rend libre. Et seule la liberté rend vrai. Et seul l'amour fait les deux.

31 MARS

Pâques. Durant la matinée, j'écoute du chant grégorien... J'ai toujours aimé *L'Exultet*, le *Haec dies*, la séquence *Victimae Paschali laudes*. Mais je suis bien loin d'exulter. Je ne souhaite pas « d'émotions » religieuses ; je m'en méfierais plutôt. Vers 15 h, Claudette m'invite. Cette fin de semaine-ci, elle accueille sa sœur (62 ans) qui est très handicapée, physiquement et mentalement. Elle retient cependant des détails surprenants de nos rencontres antérieures, qui remontent parfois à plusieurs années et elle a des réparties étonnantes de liberté, la liberté des enfants. Elle remarque que je porte une cravate rouge, que je croyais brune ! Je suis sans entrain à cause, peut-être, d'une bronchite que je traîne depuis plusieurs jours. Je rentre tôt.

La reine-mère est morte hier à 101 ans. La princesse Margaret est morte il y a quelques semaines. *The Tablet* rapporte qu'elle voulait se convertir à la religion catholique, mais qu'elle n'a pas donné suite pour ne point embarrasser la reine Élisabeth *As Supreme Governor of the Church of England*. Pour des raisons analogues, Bergson n'a pas voulu quitter la religion juive durant la guerre de 1939-1945.

Avec la mort de la reine-mère, c'est un puissant symbole qui disparaît, au moment où l'on s'apprête à célébrer les 50 ans de règne d'Élisabeth II. Il faut lire dans le *Voir* du 4-10 avril, « l'éditorial » de François Desmeules. Brillant, mais inculte. Inculte, je veux dire sans poids d'histoire. Léger, pour tout dire. Léger comme sont leurs « bulles » de BD. BD est devenu un substantif. Nous en sommes sans doute là : aux bulles de BD. Mais le monde se passe « hors bulles ».

[11]

COMME UN VEILLEUR

Journal 2002-2003.

AVRIL 2002

1^{er} AVRIL

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'Évangile du jour, Matthieu rapporte que Jésus croise les femmes qui revenaient du tombeau vide. Il leur dit : *Je vous salue !* Ce style de salutation me surprend. Vérification faite, c'est bien ce que rapportent mes diverses traductions.

Ce matin, il pleuvait légèrement. Dans le courant de la matinée et toute l'après-midi, il neige à plein ciel. Les flocons sont très gros. On dirait des rognures de « cheveux d'ange » qui se désagrègent d'ailleurs rapidement en touchant la rampe de la galerie.

Les nouvelles sont accablantes : tueries en Israël, scandales à répétition à propos des révélations sur la pédophilie de nombreux prêtres et évêques, un peu partout dans le monde. Certaines accusations remontent à plus de 40 ans. Aux États-Unis, depuis 1985, la plupart des diocèses ont choisi d'acheter le silence. Ils ont versé plus de 500 millions de dollars pour régler des plaintes contre une centaine de prêtres. Un groupe de 10 professeurs catholiques de Harvard ont demandé publiquement la démission du cardinal Bernard Law sous l'accusation de *cover-up*.

Pendant ce temps, le « tourisme sexuel » est en pleine expansion : trafic des enfants, mais aussi de femmes. Je lis dans *The Tablet* du 2 mars que *Czech women make one of the largest groups of forced prostitutes in Austria, the Netherlands and Germany*.

Je continue ma relecture du *Journal* de l'abbé Mugnier. Je note une réflexion qu'il rapporte de Jean Cocteau : *Il faut coïncider ou se suicider*. Cette remarque reflète assez bien mon expérience des rencontres sociales qui m'emmène à répéter : *Three is a crowd*. D'où il suit qu'en telles rencontres il faut coïncider ou s'anesthésier. Plus noblement, on peut adopter l'adage : *Quidquid agas fortiter ex animoque*. Fais ce que tu dois faire résolument et d'une âme équilibrée.

Valéry : *Le christianisme a joué deux grands tours à l'homme, celui d'abord de supprimer la polygamie puis d'exiger le pardon des injures. On se tiendrait mieux, si l'on rendait injure pour injure. On craindrait plus*. Il disait aussi : *L'apologétique, c'est l'art de faire de bons chrétiens avec de mauvais raisonnements*. Dès lors, on peut comprendre qu'il détestait Pascal : *Il désespère de l'humanité, c'est un gosse au point de vue mystique*.

C'est par centaines que je pourrais citer des jugements aussi pauvres, aussi courts. De même que les jugements que les hommes et les femmes que fréquentaient l'abbé Mugnier portaient les uns sur les autres, en leur absence, [51] quitte à se montrer bons amis autour de la même table. Mais que gagne-t-on à connaître les bassesses, les félonies, les « bons mots » assassins d'écrivains que l'on admire par ailleurs ?

En 1926, Mugnier écrivait : *Notre époque peut se résumer ainsi : usines, banques, cinémas, dancings, palaces, enseignes lumineuses, réclames, automobiles, téléphones, etc. C'est-à-dire matérialisme, argent, plaisir et tout le contraire de la simplicité et de la modestie*.

Je ne comprends pas pourquoi Mugnier a choisi de mener cette course de dîners en dîners, lesquels réunissaient parfois jusqu'à 40 convives et dont il prend la peine de noter le menu ! Il écrit souvent : *Après le Salut* (du Saint-Sacrement chez les religieuses) *dîner chez tel ou telle*. Toujours du grand monde, toujours ce qui « compte » dans le Paris de l'époque et qui a continué de compter : Cocteau, Maurois, Mauriac, Barrès, Valéry, la comtesse de Noailles, Claudel, etc. Le 11 novembre 1928 (il avait alors 75 ans), il exprime pourtant une espèce de remords quand il compare sa vie avec celle des religieuses dont il était l'aumônier. À l'occasion d'une cérémonie de profession de quatre sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, il note :

Voici dix-huit ans que je côtoie de près ces femmes héroïques, et je n'ai pas l'air de m'en douter. J'ai juxtaposé à mes devoirs professionnels des lectures, des relations, toute une existence tellement différente de celle qui se déroule sous mes yeux ! Je n'ai su ni observer de près ces âmes de saintes

femmes ni m'attendrir sur elles. Et je n'ai eu qu'à me louer d'elles, tant leur bienveillance à mon égard a été aveugle !

Dix ans plus tard (10 décembre 1938), il prévient le reproche de « curé mondain » dont Léon Bloy, entre autres, l'estampillera féroce :

Un lecteur qui ne connaît pas ma vie s'imaginera en me lisant que je me promenais chaque jour, que je déjeunais et dînais ici et là, que lisais beaucoup et que c'était là toute mon existence. [...] Les lecteurs de mon journal finiraient par croire que chez moi l'accessoire débordait le principal et qu'en effet je courais toujours par monts et par vaux. Je proteste énergiquement contre cette assertion. Ma vie de prêtre a été des plus actives. J'ai baptisé, marié, prêché, confessé, catéchisé, assisté aux offices, mené la vie d'un vicaire. J'ai mené cette vie multiple intensément. Je m'imaginais qu'il était inutile de préciser, mais je m'aperçois aujourd'hui qu'on pourrait croire le contraire et c'est pourquoi je préviens les lecteurs, s'il y en a, qu'ils doivent me prendre pour un prêtre qui aimait à remplir son devoir et qui l'a rempli en effet sur une très grande échelle. Je ne m'en fais pas gloire, loin de là, mais je ne veux aussi scandaliser personne.

En date du 10 avril 1923 (il avait alors 70 ans), Mugnier se laisse aller à un bilan amer de ses années de formation au séminaire. *Je n'étais pas fécondé* : « *Adore et tais-toi !* » *C'était trop cela. J'étais isolé intérieurement et muré.*

[52]

Mugnier parle rarement de l'actualité politique. Quelques rares entrées sur la guerre de 1914-1918. Il devait pourtant bien en être question dans les milieux qu'il fréquentait. Des hommes comme Aristide Briand, Georges Clémenceau (pour n'en nommer que deux) sont très souvent mentionnés dans la table onomastique. Cela m'étonne. Mais enfin, nous n'avons, dans son journal, que ce qu'il retenait de ses rencontres. On pêche avec le filet que l'on tend. *Ce que mon filet ne peut pas attraper n'est pas poisson.*

6 AVRIL

Misère de la vie d'artiste. Après le refus déguisé des Éditions Logiques (cf entrée du 28 février), j'ai contacté Alain Stanké au début de mars. L'affaire semblait bien engagée. Mais il y a un os. Le 3 avril, Stanké me demande soit « d'abrégé beaucoup » les documents que je place à la fin du journal, soit de les « sucrer carrément ». J'ignorais le sens argotique du mot « sucrer ». Il veut dire : supprimer. De plus, je ne suis pas d'accord avec le titre retenu par Stanké. Robert Brisebois, qui fait partie du comité de lecture, avait pourtant fourni un rapport de lecture très favorable. Je demande conseil à Jean O'Neil, qui me répond de façon superficielle. Il traverse une période difficile de sa propre « vie d'artiste » et je comprends facilement son indifférence. Nul ne peut consoler un inconsolable ! Je communique également avec Robert Brisebois qui me signale, mine de rien, des « réticences » que je n'avais pas décelées à la lecture de son rapport.

Hier, j'envoie un courriel à Stanké :

1. Mon numéro d'assurance sociale apparaît bel et bien en p. 1 de mon CV. Le revoici, à toutes fins utiles.
2. Les documents placés à la fin du journal.

Je trouve étrange la suggestion de les « abréger beaucoup. » Qu'est-ce que cela pourrait bien vouloir dire ?

Je ne veux pas non plus les « sucrer ». Raisons : ils donnent de la profondeur (de l'épaisseur, si vous préférez), du poids, tant qu'à faire, à mon journal. De « l'avis général » des lecteurs des tranches précédentes, lesdits documents sont bienvenus.

Mon journal, en effet, reflète mon activité *ad intra* et *ad extra*. La postérité, rien de moins, saura gré à l'éditeur perspicace qui en aura permis la publication, fût-elle à la remorque du journal, selon le jugement d'un membre éminent de votre comité de lecture. On pourrait dire tout aussi bien que ces documents constituent l'originalité de mon journal.

3. Le titre : Silence à l'aurore

Ce titre fait référence aux multiples entrées du journal où je fais état de mes promenades quotidiennes et très matinales dans un luxe de silence. J'avais même pensé à un verset du psaume 62 : Je te cherche dès l'aube. Mais je craignais que [53] cela ne parût prétentieux. D'autres diaristes (Julien Green, Marcel Ciry) choisissent ainsi un titre à des tranches de leur journal qui en donnent le « la ».

4. Devant un éditeur, l'auteur est un peu comme un jeune amoureux transi qui se tient sur le perron de la porte de sa bien-aimée, avec son petit bouquet de fleurs derrière le dos. Je fais cette dernière remarque pour obtempérer aux objurgations de Robert Brisebois à l'effet que je devais éviter toute forme d'arrogance envers vous dans la position où je suis.

Au moment où j'écris ces pathétiques péripéties, j'ignore ce que sera la réponse de Stanké, mais j'ai l'intention de rester sur mes positions.

Dans les passages des Évangiles que nous soumet la liturgie de la semaine après Pâques, on rapporte diverses manifestations de Jésus. Je ne m'attache pas, ici, aux variantes des évangélistes. Les Évangiles ne sont pas des procès-verbaux. Me frappe, cependant, la familiarité de Jésus. Aux femmes qui revenaient du tombeau vide, il dit : *Je vous salue !* Il interpelle de loin les disciples qui rentraient d'une pêche infructueuse en disant : *Hé ! les enfants*. Sur les instructions de Jésus, les disciples jettent de nouveau le filet du côté droit. Le côté droit ! Étrange précision. Mais il y a plus : le filet ramassa 153 gros poissons. Pas un de plus, pas un de moins ! Là-dessus, Bernard Dubourg dans *L'Invention de Jésus* (Gallimard, 1987) applique les règles de la gématrie, c'est-à-dire *la mise en relation de termes, de groupes de termes ou d'expressions, ayant la même valeur numérique. Toute lettre hébraïque est, à la fois, de soi, une lettre et un nombre* (tome I, p. 13 1). Selon ces règles, les 153 poissons ont la « valeur » de : « les fils de l'Élohym. », « les fils de Dieu », « la Pâque », « l'Agneau pascal ».

Je sais de reste que les Évangiles, Matthieu surtout, vu qu'il s'adressait principalement à des judéo-chrétiens, *portent un grand intérêt aux chiffres cinq et deux. Après le trois, vient le sept : sept demandes du Pater, sept béatitudes, sept paraboles, sept invectives, trois groupes de deux fois sept pour la généalogie de Jésus, obtenus d'ailleurs non sans peine*.

Sur ces questions (j'en ai d'autres !), je suis ouvert et je ne m'estime pas trop mal informé. Je suis surtout vigilant et critique quand j'écoute les monitions, commentaires et homélies. Si ce que j'entends résiste à l'analyse, je l'accueille avec gratitude. Le reste, je le mets au « frigo ». Des centaines de millions de chrétiens se sont (ont été) sanctifiés sans même comprendre le latin de la *Vulgate*, qui a quand

même *toffé* pendant 17 siècles. Aujourd'hui, on est devant 40 (chiffre biblique) traductions en français ! Faut voir quel français, des fois ! Quant au français, je ne me sens pas misérable. Je me dis surtout qu'il n'y a rien, mais rien, de surprenant, qu'après 2 000 ans de gloses et de commentaires, on n'ait pas « épuisé » le Verbe de Dieu.

Me frappe aussi le fait que Marie Madeleine ne reconnaît pas Jésus. Elle le prend pour le jardinier ! Les disciples d'Emmaüs ne le reconnaissent pas non [54] plus. C'était pourtant des familiers de Jésus. Marc précise que Jésus se manifestait sous un aspect inhabituel : *In alia effigie*. Matthieu, pourtant, nous avertit que Jésus, c'est le pauvre, le prisonnier, le mal vêtu, le sans-abri, le handicapé. (Le correcteur automatique de mon ordinateur m'avertit qu'il faut écrire « le » et non pas « l' », vu que le « h » est aspiré !)

La Dictée des Amériques. La neuvième présentée par Télé-Québec. On écrit « dictée » avec un D majuscule. Il s'agit, en effet, d'une raison sociale, d'une espèce d'institution. C'est Robert Charlebois qui l'avait concoctée. Elle était particulièrement vicieuse. Elle réunissait 105 finalistes venant de 14 pays, mais 38 000 élèves de quatrième et cinquième secondaire s'étaient préalablement pointés sur la ligne de départ en prenant des « dictées » éliminatoires, je présume. *La Dictée des Amériques* est un événement culturel qui équilibre tant et tant d'émissions ravalantes.

7 AVRIL

Anniversaire de naissance de mon frère Lucien, mort le 23 juillet 1991. J'ai été bien maladroite envers lui. Sur le plan financier, je l'ai beaucoup aidé. Mais je l'ai toujours fait de façon paternaliste, en cherchant à lui imposer des manières « rationnelles » de s'administrer. J'étais conscient de la bulle de mensonge dans laquelle il s'était enfermé. Il s'y était enfermé pour flotter sur lui-même et vis-à-vis des autres. Je ne dirai pas qu'il a menti ni qu'il s'est menti à lui-même. Qu'il ait engendré mensonge sur mensonge, qui suis-je pour en décider ? Mais je ne peux pas ne pas connaître son désastre et les désastres qu'il a engendrés. Qui connaît les désastres qu'il a commis ? Les désastres dont il a été victime ? Que les « têtes heureuses et les belles âmes » s'arrangent avec elles-mêmes !

Je ne pense d'ailleurs pas qu'il existe tellement de « têtes heureuses et de belles âmes ». En Afghanistan, à Jérusalem ou à Pont-Rouge, le poids de malheur de chaque vie doit être équipollent. Les êtres ne sont pas heureux ou malheureux en même temps. *Idem* pour les « vacances ». Tel travaille pendant que l'autre est en

« vacances ». *So what ?* Il n'est d'ailleurs pas évident que celui qui est en vacances est davantage en vacances que celui qui ne l'est pas.

Qu'ai-je à dire de plus ? Je n'ai présentement ni faim ni soif. Je suis en sécurité. Mon ordinateur fonctionne. Je viens d'écrire que je suis en sécurité. Fort bien ! Mais le vieil homme que l'on vient d'abattre à Pont-Rouge (à 30 km d'ici) se sentait-il en sécurité ? Et ne parlons pas d'un accident cardiovasculaire qui peut d'ailleurs frapper.

L'Évangile du jour revient sur les manifestations de Jésus après sa résurrection. C'est le récit de Thomas, le douteur. Jean précise que Thomas veut dire « jumeau ». Je me demande bien ce que vient faire cette « précision ». Quoi qu'il en soit, quand je fais la gémulation, en entrant dans une chapelle ou une [55] église, je dis, comme Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu !* Mon problème, qui n'est pas d'ordre théologique, c'est que j'ai de plus en plus de misère à flexer mon genou droit jusqu'au sol !

10 AVRIL

Hier, à titre de président de la corporation du Campus Notre-Dame-de-Foy, j'avais rendez-vous avec le directeur général à 12 h pour revoir une dernière fois le déroulement des réunions de l'après-midi : une réunion spéciale du conseil d'administration qui fut suivie d'une réunion spéciale de l'assemblée générale. Les deux réunions étaient particulièrement importantes puisqu'elles avaient pour objet la discussion et l'approbation de recommandations du comité exécutif en vue du changement de statuts de la corporation actuelle. Ce projet est à l'étude depuis 1997 et des développements considérables sont intervenus ces derniers mois.

L'ensemble du personnel a été dûment informé au fur et à mesure du déroulement des démarches de la direction du Campus. Mais le syndicat des professeurs et le syndicat des professionnels du Campus, de leur côté, sur les conseils des centrales auxquelles ils sont affiliés, ont entrepris des manœuvres parallèles qui ont semé la confusion et engendré beaucoup d'insécurité chez leurs membres. Les deux réunions se sont bien passées, même si l'atmosphère était tendue.

À 18 h 30, j'avais une rencontre à la bibliothèque municipale de Sillery. La rencontre s'est terminée à 20 h 30. Depuis le déjeuner, je n'avais trouvé que le temps de manger un sandwich. J'avais accepté cette invitation en octobre dernier parce qu'elle venait d'Élisabeth Golaneck, nièce de Michel, dédicataire des *Insolences*. Je me suis retrouvé devant une douzaine de personnes, dont deux hommes. J'avais prévenu Mme Golaneck que je ne ferais pas d'exposé formel ; que je me contenterais de

répondre aux questions. L'échange a été fort stimulant. Les personnes présentes posaient des questions intelligentes ; des questions qui allaient « me chercher ». Je n'ai pas vu le temps passer. Nous étions dans une petite salle. En sortant, une femme me dit que j'avais des mains d'enfant. Tout au long de la rencontre, cette femme m'avait posé de fort bonnes questions. Mais allez savoir dans quel mystérieux alambic elle a bien pu distiller sa remarque sur mes mains d'enfant.

12 AVRIL

Le temps s'est un peu réchauffé, ces derniers jours, mais surtout il a beaucoup plu hier, de sorte que ce matin le chemin asphalté est grouillant de vers qui ondulent leur taille de « capellini ». Je fais attention pour n'en écraser aucun, mais les corneilles et les goélands sont moins respectueux.

[56]

Je passe toute la matinée à transvaser les comptes de la communauté dans le « logiciel » imposé qui ne renseigne pas davantage les « supérieurs » que les « écritures manuscrites » de naguère. Sauf qu'elles rendent possibles, à l'infini, les « pourcentages » de ceci et cela, toutes informations qui n'empêchent aucunement les « cachettes » ni non plus d'énormes erreurs de jugement en matière de « placements ». Je pense ici aux « combines » dont furent victimes les Sœurs du Bon-Pasteur et de Notre-Dame-du-Bon-Conseil (on les a, les noms !) il y a trois ou quatre ans. Un détail : plus de cent millions de dollars. L'affaire refait surface, ces jours-ci. Le propre de l'argent, c'est de diviser. Et quand je dis « cachettes », je veux dire que, selon le « code » informatisé, je dois inscrire, sous le même code : « objets personnels, cadeaux, tabac ». D'une façon, cela fait mon affaire ! Il reste que j'ai toujours inscrit clairement mes dépenses pour le gin et la boucane. Grand bien fasse à quiconque s'intéresse à la chose que j'inscrive maintenant tout cela sous un code passe-partout.

L'affaire est que « l'informatisation » rassure qui le veut bien, par l'extrême précision, dans le même temps qu'elle occulte la vérité. Je veux dire que les combinaisons à l'infini des « données » masquent le visage du vrai. La multiplicité des informations (ou des « nouvelles », si l'on préfère) brouille la vérité, de même que la multiplicité des biens de consommation assomme les satisfactions fondamentales. *Là où les biens sont en plus grand nombre il est offert aux hommes plus de risque de se tromper sur la nature de leur joie* (Saint-Exupéry). Dieu est simple ; il n'est pas compliqué. *Que votre oui soit oui ; que votre non soit non.* Dieu n'est pas « binaire ».

Le Décalogue n'est pas un catalogue. Jésus a comprimé les 613 prescriptions des pharisiens en un seul commandement. Il n'a pas réduit la difficulté en multipliant les décimales après l'article un. L'Évangile n'est pas compliqué ; il est exigeant. Son exigence n'est pas négociable. Le Dieu de Jésus s'appelle Amour. Dès les premières pages de la *Genèse*, le Diable négocie.

13 AVRIL

De 10 h à 17 h, visite de Christian Nolin. Sa visite était évidemment prévue depuis un bon moment, mais la rencontre ne « lève » pas. La veille au soir, Christian, dans l'exercice de ses fonctions à la Chambre de commerce de Québec, avait assisté à la cérémonie dite des Grands Québécois et il était en mode « récupération » !

14 AVRIL

Dimanche. Évangile du jour : *Les disciples d'Emmaüs*. Je relis la longue méditation de Marcel Légaut dans *Méditation d'un chrétien du XXe siècle* (Aubier, 1983). Sa lecture revient à ceci : les deux disciples se disent leur tristesse et leur [57] désespoir à la suite de la passion de Jésus. Ils se remémorent l'espoir que Jésus avait fait naître en eux ; leur attachement à sa personne. Ils sont ainsi amenés à relire *l'Écriture*. D'après le récit, il arrive qu'ils sont rejoints par Jésus, mais ils ne le reconnaissent pas. Ils l'invitent à passer la nuit chez eux et c'est à la fraction du pain que leurs yeux s'ouvrent.

Dans la manifestation de Jésus, Légaut voit la réalisation de la promesse de Jésus selon laquelle si deux ou trois hommes se trouvent réunis en son nom, il est au milieu d'eux. *Ils comprirent que toujours il en serait de même, tout absent qu'à jamais Jésus demeurerait, quand, dans le ressouvenir de celui que Jésus avait été, ils se réuniraient en son nom et ainsi se le rendraient présent.*

15 AVRIL

À 5 h 30, en entrant dans la salle à manger, je m'aperçois qu'un œuf est écrasé sur le plancher. Intrigué, j'examine les autres pièces. Un peu partout, des œufs écrasés sur les murs. Les portes de ces pièces sont pourtant fermées à clé. Mais ce n'est pas une bien grosse affaire que de crocheter une serrure. Je sais bien qu'il y a pire que cela : un incendie, un bris d'eau. Mais il reste que ce type de bêtise est déprimant. Cette malfaisance gratuite, qui n'a même pas l'excuse d'une forme quelconque de vengeance, me laisse pantois.

Dans *The New Republic* de cette semaine, je lis plusieurs analyses pénétrantes sur le conflit israélo-palestinien. J'emprunte maintenant quelques réflexions particulièrement éclairantes :

Pour la première fois depuis la création de l'État d'Israël (1948), il s'agit d'une guerre *pour* la Palestine *en* Palestine, alors que les guerres précédentes furent des guerres conduites par les États arabes contre Israël.

- Israël dispose d'une puissante machine militaire et les Palestiniens, d'une puissante machine de terreur. À ce compte-là, la guerre antiterroriste entreprise par les Américains est vouée à l'échec. Les bombes et les forces terrestres saupoudrées ici et là ne viendront jamais à bout d'un nombre potentiel d'un milliard de kamikazes.
- Le paradoxe de la situation actuelle en Israël, c'est que les Juifs sont littéralement « ghetthoisés » dans leur propre pays.
- Combien de temps une société (les Juifs) peut-elle résister sans se désintégrer sous la menace constante du terrorisme ? Durant la guerre du Golfe, le maire de Tel Aviv accusait ses concitoyens de lâcheté parce qu'ils fuyaient les attaques des missiles irakiens ; maintenant, il leur recommande de rester dans leur maison et d'éviter les lieux publics.

[58]

D'après l'encyclopédie *Catholicisme*, on peut diviser l'histoire de la Palestine en 10 périodes bien tranchées. La cinquième, la période romaine, s'étend de 63 avant J.-C. à 315 après J.-C. C'est la seule période où l'ensemble de la Terre sainte porta

officiellement le nom de Palestine. Et encore, ce nom prit, sous l'empereur Hadrien, une connotation délibérément offensante, puisque le terme « Palestine » dérive de Philistins, vieux ennemis des Hébreux. Détournement de mot : dès l'âge de 14 ans, peut-être même avant, j'ai entendu la phrase de Tertullien (155-222) : *Le sang des martyrs est une semence de chrétiens*. Arafat, de son côté, vient de déclarer qu'il souhaite mourir martyr de la guerre sainte musulmane. Il faut tout de même noter que les martyrs chrétiens n'étaient pas des terroristes. Ils acceptaient de mourir pour leur foi, mais ils n'entraînaient pas dans leur sacrifice la mort des convives d'une célébration religieuse ou de passants anonymes d'un marché public.

Pause-respiration : *L'amour que je vous voue nous noue* (Bruno Coppens, humoriste belge).

Il vaut mieux qu'il pleuve aujourd'hui plutôt qu'un jour où il fait beau (Pierre Dac).

Apologue de Rabindranath Tagore : un mendiant fait du porte à porte dans une rue d'un village. Il aperçoit de loin un carrosse princier. Voilà la chance de ma vie, se dit le mendiant. Il s'assied et tend sa besace, sûr de recevoir une aumône sans même avoir à le demander. Quelle ne fut pas sa surprise de voir le carrosse s'arrêter devant lui et de voir le prince en descendre, tendre la main vers lui en lui disant : « Qu'avez-vous à me donner ? » Troublé et hésitant, le mendiant mit la main dans sa besace et offre un grain de riz au prince. À la fin de la journée, le mendiant ouvre sa besace et trouve un grain d'or. Et il pleura amèrement de n'avoir pas donné tout le riz qu'il avait dans le fond de sa besace.

25 AVRIL

Le 23, à 13 h, départ pour Montréal où je dois donner une conférence en début de soirée à Pointe-Saint-Charles. La conférence est organisée par les religieuses de la Maison Saint-Gabriel qui est maintenant un musée situé dans la métairie concédée à Marguerite Bourgeoys en 1662. Je transcris ici quelques remarques préliminaires :

Je ne compte plus les articles que j'ai écrits, les conférences que j'ai prononcées, les entrevues que j'ai accordées aux médias, les colloques auxquels j'ai participé sur la réforme scolaire. Je me demande si je ne devrais pas m'appliquer la règle que l'Église impose aux évêques de soumettre leur démission quand ils atteignent 75 ans. Or, ce mois-ci, j'en suis à ma deuxième conférence, bien que j'aie franchi [59] la seconde ligne de partage des vieux. La première ligne se présente à 65 ans, au moment où l'on reçoit le premier

chèque de la pension de vieillesse ; la seconde est celle où l'on comprend qu'à trop vouloir se maintenir sur la brèche, on finit par encombrer les remparts.

Des conférences que la Maison Saint-Gabriel organise depuis trois ans, vous avez retenu, cette année, le thème Regard sur l'éducation. M. Jacques Lacoursière a déjà promené son projecteur sur le Régime français, et M. Jean-Pierre Charland a promené le sien sur les deux siècles qui vont de 1760 à 1960.

On n'en a jamais fini avec l'histoire. Chaque génération fait sa relecture d'une époque plus ou moins longue, sous l'influence d'écoles historiques avec des lunettes de teintes diverses. Et même pour des événements récents (je pense au rapatriement de la Constitution de 1982), il est pratiquement impossible de connaître la vérité. Qu'en est-il de la « nuit » abusivement appelée « des longs couteaux » ? Valéry disait que l'histoire est le produit le plus dangereux que la chimie de l'intelligence ait élaboré. Ses propriétés sont bien connues. Elle fait rêver, elle enivre les peuples, leur engendre de faux souvenirs, exagère leurs réflexes, entretient leurs vieilles plaies, les tourmente dans leur repos, les conduit au délire des grandeurs ou à celui de la persécution, et rend les nations amères, superbes, insupportables et vaines. L'Histoire justifie ce que l'on veut. Elle n'enseigne rigoureusement rien, car elle contient tout, et donne des exemples de tout.

Nonobstant les remarques comminatoires de Valéry, je vous entretiendrai du grand tournant de l'éducation que l'on date de 1960.

Nous sommes dans l'Histoire, l'histoire de l'humanité ; nous sommes aussi dans l'histoire du Québec. Dire que l'on est inscrit dans une histoire, c'est tout de suite dire qu'aucun événement personnel ou collectif n'est un commencement absolu. Il est commode et sans doute même nécessaire de fixer une date sur un changement que l'on s'accorde à reconnaître important, décisif. C'est ainsi que l'on date de 1960 le grand tournant de l'éducation.

Quelle que soit l'époque considérée, il est bon de rappeler que l'éducation est la technique collective par laquelle une société initie sa jeune génération aux valeurs et aux techniques qui caractérisent la vie de sa civilisation. L'éducation est donc un phénomène secondaire et subordonnée par rapport à celle-ci dont, normalement, elle représente comme un résumé et une condensation. Cela suppose évidemment un certain décalage dans le temps : il faut d'abord qu'une civilisation atteigne sa propre forme avant de pouvoir engendrer l'éducation qui la reflétera ⁵.

⁵ Henri-Irénée Marrou, *Histoire de l'éducation dans l'antiquité*, Seuil, 1958.

Au moment où je m'apprête à héler un taxi, un jeune homme m'aborde. Il a une main pleine de pièces de monnaie. Il me dit : « Il me manque cinquante cennes pour mon billet d'autobus. » Je les lui donne. Il me dit aussitôt : « Vous auriez pas un autre trente sous ? » Je refuse. Selon l'apologue rapporté plus haut, aurais-je dû vider mes poches ? Il n'est pas sûr, toutefois, que mon [60] chauffeur de taxi m'aurait conduit gratis. J'ai été « puni » comme le mendiant de Tagore : le cachet que m'a remis la religieuse couvrait à peine mes frais de déplacement et de séjour. De la « monnaie de sœurs », comme me disait, il y a très longtemps, un vieux frère. « Monnaie de sœur » voulant dire : *Nous vous portons dans nos prières.*

Le 24, en matinée, je fais une brève visite à André Naud que je n'avais pas revu depuis novembre 1997. Quand je l'ai appelé pour prendre rendez-vous, j'avais cru déceler une espèce d'hésitation chez lui. En fait, il est très éprouvé par la maladie, mais il conserve une grande activité intellectuelle. J'abrège ma visite et je me demande s'il ne m'a pas reçu par pure élégance.

Dans le terminus Voyageur, j'observe plusieurs hommes de la maintenance. Quel beau mot ! Et tellement parlant. Dans les conventions collectives de travail, on l'a remplacé par « techniciens de surface ». Un gain net de la langue de bois. Ils font un travail pénible, guère valorisant et sans doute contre une rémunération misérable. Je vois aussi beaucoup de jeunes qui traînent allègrement des monceaux de bagages. Dans l'autobus, on est sans cesse agressé par les téléphones cellulaires. Dans les boîtes à peuple, il est devenu difficile de lire ou tout simplement de roupiller. La boucane est le seul interdit absolu.

27 AVRIL

Avec Thérèse, visite au Salon du livre. Passer une couple d'heures à circuler dans le Salon du livre ou dans les hangars d'Expo-Québec pour admirer les plus beaux chevaux ou les meilleures vaches, comme j'ai fait en septembre dernier, sont des activités comparables, sauf qu'en face d'un animal d'exposition on est sûr de se trouver devant un bel exemplaire, même si l'on ne connaît rien en matière d'élevage de chevaux ou de bovins, tandis que l'on n'est jamais sûr devant un ouvrage écrit.

28 AVRIL

Je termine la lecture de *Que Freud me pardonne !* du psychiatre Jacques Voyer (Libre Expression, 2002). À 21 ans, Jacques Voyer se rompt le cou en plongeant dans une piscine. Depuis, il est quadriplégique. Dans son récit autobiographique, il raconte sa double remontée : celle de son terrible handicap et celle de la profession qu'il a choisie. Cet après-midi, je lui envoie un courriel. Dans la dernière page de son volume, il y invite ses lecteurs.

Vous savez peut-être que je « fréquente » Jean O'Neil depuis une dizaine d'années. En fait, je ne l'ai rencontré que deux ou trois fois. Mais j'ai lu presque tous les volumes qu'il a publiés chez Libre Expression. Parallèlement, nous avons échangé, [61] depuis février 1993, une assez copieuse correspondance qui a été publiée chez Libre Expression en février 2001 sous le titre *Entre Jean*. Cela pour vous dire que c'est Jean O'Neil qui m'a fait connaître votre Freud.

Il arrive que j'étais au Salon rouge quand on vous a remis l'insigne de chevalier de l'Ordre national du Québec. J'y étais pour saluer Jean O'Neil. Je ne vous connaissais pas. J'ai donc passé « à côté » de vous. On passe « à côté » de bien du monde, dans une vie. Précisons que j'ai 75 ans révolus, si tant est que quoi que ce soit est révolu.

Je sors « honteux » de la lecture de votre livre. Je m'explique : vous avez doublement surmonté votre énorme (énorme, c'est-à-dire hors normes) misère : votre handicap physique et tout ce qui en découle ; la misère des autres et votre compassion dans l'exercice de votre ministère. Honteux, dis-je, de mon attitude devant les « aménités » de ma propre condition.

Mon exemplaire de votre Freud est tout noirci de soulignés. Bien plus, j'ai déjà promis de le prêter à deux de mes amis. Autant de droits d'auteur en moins pour vous !

Je ne veux surtout pas tomber dans l'homélie, mais je me permets de vous dire que Jésus est entré librement dans sa Passion et vous, dans la compassion. Jean O'Neil, à qui je viens de téléphoner, me disait : Jacques Voyer est beaucoup plus sain que vous et moi.

L'Église catholique et la pédophilie. L'Église américaine traverse ces mois-ci l'une des plus graves tourmentes de son histoire. Le *Time Magazine* du 1^{er} avril en faisait sa page-couverture et son dossier, sous le titre : *Can the Catholic Church Save Itself* ? Le 23 avril, le pape convoquait tous les cardinaux des États-Unis. À la télévision, on a pu voir la cérémonie de l'accueil des cardinaux par le pape. Indépendamment de l'objet de la rencontre, j'éprouvais un malaise à voir tous ces hommes portant calotte et large ceinturon rouges défiler devant le pape pour baiser l'anneau de Pierre. C'est bien le moment de répéter que *cérémonie fait orthodoxie* (Alain). Je n'ai rien contre les cérémonies. La société tient par cérémonie ou, plutôt, par les centaines de cérémonies qu'elle exige. La remise des insignes de l'Ordre national du Québec est une cérémonie. Une réception à l'Académie française, de même. Les fêtes nationales, partout dans le monde, sont des cérémonies. Les remises des diplômes dans les universités ou dans les écoles sont des cérémonies. Les funérailles, les mariages et même un repas dans un restaurant sont des cérémonies.

Il reste que la condamnation de la pédophilie par le pape est venue bien tardivement et qu'elle est jugée bien timide par les médias de même que par quelques-uns de mes amis qui sont bien loin d'être hostiles à l'Église. Je pense que l'opinion publique manifeste, en l'occurrence, une surcompensation morale : on s'empresse de juger sévèrement l'Église pour se dispenser de s'accabler soi-même. La remarque de Jésus, dans le cas de la femme surprise en adultère, s'applique : *Que celui qui est sans péché lui lance la première pierre*. [62] On peut n'être pas coupable de pédophilie, mais être coupable de bien d'autres forfaits. Roland Jacquard, dans sa présentation d'extraits du *Journal d'Amiel* (Éditions Complexe, 1978) écrit :

... courage de faire face à nos démons, mais aussi courage d'admettre nos mesquineries, nos petitesse, ces mille saloperies qui sont autant de bouées de sauvetage pour notre survie. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, récitez-nous, enfants. Adultes, nous savons qu'il serait plus honnête de nous écrire : Donnez-nous aujourd'hui notre meurtre quotidien.

Titre du *Devoir* : *La conscience ne serait pas spécifique à l'humain. Les scientifiques découvrent les fondements biologiques de l'expérience consciente*. Un beau cas d'affirmation-massue. On dit « les scientifiques », alors qu'il s'agit d'une communication d'un neurophysiologiste lors d'un récent congrès tenu à Paris. De plus, dans la conclusion, citée entre guillemets, je lis : *Il y a la réalité neuronale d'un côté et la conscience de l'autre. Les deux choses sont étroitement corrélées mais ne sont pas identiques. Un problème philosophique fondamental subsiste donc*.

Depuis Noé jusqu'aux ivrognes contemporains, on sait que l'alcool, par exemple, affecte la conscience, pour ne rien dire de l'administration des anesthésiques lors d'une intervention chirurgicale. On sait donc depuis toujours que la conscience est fonction d'un support physique logé dans le crâne. Les plantes et les animaux réagissent à des stimuli externes : lumière, froid, chaleur, douleur, odeur, sons. On sait aussi que les animaux gardent mémoire. D'où le proverbe *Chat échaudé craint (même) l'eau froide*. On est d'ailleurs encore bien loin de savoir comment les animaux connaissent ce qui est bon pour eux et évitent ce qui leur est mauvais. Mais, chez l'être humain, la conscience déborde la sensation immédiate. Elle déborde par en avant et par en arrière. Quant à la sensibilité au blâme ou à la louange, elle peut conduire l'être humain jusqu'au-delà de la crainte de la mort.

30 AVRIL

Sylvain Lelièvre est mort à 59 ans, des suites d'un cas rare d'ACV survenu au cours d'un voyage en avion. Il avait derrière lui 40 ans de carrière de chanteur-compositeur. Il n'a jamais fait partie de la cohorte des grands médiatisés qui furent ses contemporains : Vigneault, Leclerc, Ferland, Léveillé, mais il tenait sa route à lui. Je n'ai point lu ou entendu le rappel qu'il était le fils de Roland Lelièvre, grand annonceur à Radio-Canada dans les années 1950. J'ai assez bien connu ce dernier ; je fus même déjà invité chez lui. Sylvain se souvenait de cette rencontre où je n'ai sûrement pas fait de « numéro », puisque Roland Lelièvre était un militant « Lacordaire » !

Avec Claudette, je me rends au Musée de la civilisation pour le lancement du livre de Jacques Voyer *Que Freud me pardonne !* et pour la conférence qui [63] suit. Ayant déjà lu le volume, j'avoue que je tenais à me rendre sur place par curiosité. La curiosité de voir comment cet homme se tire d'affaire. Cette curiosité est naturelle. Un beau visage de femme attire la curiosité, même si aucune convoitise ne s'y mêle. Un visage abîmé fascine aussi. Je voulais aussi savoir comment Jacques Voyer répondrait à la question « *Comment faire l'amour avec un handicapé et toute autre question que vos regards ont du mal à dissimuler* », qui figurait sur le carton d'invitation. Il s'est avéré que la question « *Comment faire l'amour avec un handicapé* » était un piège. Le conférencier l'a rappelée pour ajouter aussitôt : *Je n'en dirai rien, et tant pis pour votre curiosité vicieuse !*

Durant la séance de signature, j'ai essayé de m'approcher du Dr Voyer, mais les demandeurs de signature étaient trop nombreux. Je pouvais voir cependant comment

il arrive à écrire. Il y arrive au moyen d'une pièce en plastique qui lui enserre le pouce, l'index et le majeur de la main droite et dans laquelle est fixé un crayon. Voyant que je n'arriverais pas à lui faire autographier mon exemplaire de son livre, je me risque à lui dire que je voudrais lui remettre un mot. Il me répond : *Glissez-le dans ma poche*. Mais une femme à côté de lui me dit : *Remettez-le-moi*.

La conférence elle-même porte longuement sur l'histoire des préjugés et leur signification. À propos d'un enfant handicapé à la naissance, il utilise l'apologue d'une femme qui prépare soigneusement un voyage à Paris et qui se retrouve en Hollande. Il lui reste à découvrir laborieusement les secrets et les beautés de la Hollande...

Une période de questions suit la conférence. Comme j'en ai souvent fait l'expérience, les questions sont confuses et embarrassées. Le conférencier ne manque d'ailleurs pas de lancer quelques remarques assez cavalières. Nonobstant ce qu'il écrit touchant son état, il affiche une certaine arrogance : l'arrogance des vainqueurs, car il a vaincu. Échangeant avec Claudette après la conférence, je lui dis que je demeure obsédé par l'état de dépendance où se trouve le Dr Voyer : il lui faut l'aide d'un préposé ou d'un proche pour s'habiller, faire le nœud de sa cravate, procéder à sa toilette intime, etc.

Claudette me fait remarquer, et cela m'avait échappé, que Jacques Voyer ramène la réflexion suivante, que l'on trouve dans son livre : *Faisant la queue quelque part, je remarque que l'on vouvoie mon préposé et que l'on me tutoie*. Claudette me dit : *Il pense donc qu'il mérite le « vous » davantage que son préposé !*

Dans la salle de conférence, je me trouve à côté d'un homme qui me reconnaît. Aussitôt, il entreprend de me raconter le cauchemar que lui et sa femme vivent à cause de leur fils (32 ans), schizophrène, qui menace tantôt de se suicider, tantôt de les tuer eux-mêmes. Des interminables attentes dans divers hôpitaux, qui se renvoient le malade l'un à l'autre. Séjourant pendant [64] quelques mois avec un colocataire, le malade, en l'absence de son « coloc », fit une crise, composa le 911 avec le résultat que son « coloc », en rentrant, trouva la porte de son appartement enfoncée par les policiers qui n'avaient d'ailleurs pas d'autre choix dans les circonstances.

Plus de 300 personnes assistent à la conférence. Je remarque que plusieurs sont en fauteuil roulant électrique. Et il ne s'agit là que de la misère visible. Rien n'indiquait, par exemple, que mon voisin de chaise vivait un cauchemar. C'est à se demander quel est le pire handicap pour le handicapé lui-même ou pour ses proches : la quadriplégie, qui laisse la tête intacte, ou l'autisme ou l'alzheimer, par exemple. Il n'existe ni balance, ni microscope, ni échographie pour peser ou voir la souffrance.

[65]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

MAI 2002

1^{er} MAI

[Retour à la table des matières](#)

Grande demande virtuelle. Un soldat canadien présentement en service en Bosnie-Herzégovine a fait sa « grande demande » par l'entremise du *Soleil* à son amie Dominique Cimon, élève du Campus Notre-Dame-de-Foy. On la voyait hier soir téléphoner son « Oui » dans une salle de classe. On la revoit aujourd'hui chez elle, en pyjama, au moment où *Le Soleil* lui transmettait la demande du soldat Kevin O'Neil. Dans son message électronique reproduit hier, le soldat écrivait :

Depuis le premier jour de notre rencontre, mon cœur n'a cessé de chavirer. Tu as su combler mes désirs, il est temps aujourd'hui de t'offrir ma loyauté, ma sincérité, mon amour, ma fidélité, mon cœur ! Je te demande aujourd'hui de me donner ta main, ton cœur pour le reste de nos jours ! Comme tu vois, je me mets à genoux devant toi et des milliers de personnes pour te dire et te demander : Dominique Cimon, veux-tu m'épouser ?

Comme quoi, le courrier électronique n'a guère affecté le « style » des grandes demandes d'autrefois ! Dans *À l'heure qu'il est*, en date du 26 janvier 1997, j'avais reproduit la « grande demande » du père de Thérèse, datée du 27 août 1927.

4 MAI

Je ne connaissais d'Amiel que le nom. Je ne me souviens pas d'avoir jamais lu de lui autre chose que de brèves citations. Le petit essai de Roland Jacquard dont je parlais plus haut, s'intitule *Du journal intime*. On y trouve des jugements sévères sur l'énorme entreprise d'Amiel. On y parle de « la maladie » du journal intime. Et Amiel n'est pas loin de souscrire à l'avance à ce verdict. Il écrit : *J'arrive à m'absorber (selon le mot brutal d'Ampère), à m'absorber dans mon crachat, à me plonger dans l'absurde contemplation de mon néant, à m'inclure magiquement dans le point imperceptible de ma subjectivité*. Il avait alors 44 ans, et plusieurs milliers de pages de son journal derrière lui. Son journal compte plus de 17 000 pages.

Je ne vois pas bien ce qu'Ampère vient faire dans cette étymologie. Avec ou sans Ampère, la racine du mot « absorber » signifie avaler. S'absorber, c'est s'avalier !

Mais revenons au « procès » du journal intime. J'y ai quelque intérêt ! En fait, je ne tiens pas un journal intime. Certes, je fais parfois mention de mes états d'âme, mais j'enregistre plutôt mes réflexions sur l'actualité, mes lectures, mes rencontres, la vie religieuse et la vie spirituelle. Quant à mes autres [66] écritures, il s'agit principalement de ma volumineuse correspondance et des centaines de conférences ou articles, dont un certain nombre ont été publiés dans divers recueils. Quant à ma correspondance, hormis celle que j'ai publiée avec Jean O'Neil (et qui n'a guère quitté la rampe de lancement), elle est en partie détruite ou bien elle dort dans mes « chemises » de rangement.

Je me suis déjà longuement expliqué sur le « genre littéraire » que l'on coiffe sous le chapeau « journal ». Jünger a écrit un journal. C'est le journal d'un homme d'action. Guitton a publié son journal, qui est un journal intellectuel ; un journal d'idées. Bloy, Green, j'en passe, ont publié des journaux que je ne qualifierais pas « d'intimes ». Pour ne rien dire des Essais de Montaigne. Quoi qu'il en soit, si je m'en rapporte seulement à Jünger et à Guitton, il reste que ces deux diaristes ont publié, en plus, une œuvre.

Parlerai-je maintenant des mémoires ? Un journal peut être une imposture, mais les mémoires sont toujours des « postures ». Saint Augustin, après ses *Confessions*, a écrit ses *Rétractations* sur lesquelles je n'ai pas encore pris soin de mettre la main.

De la paranoïa. Dans une bande dessinée (et Dieu sait que celle-là dure depuis longtemps !), on voit Têtebêche (Blondinette, dans les bulles en français) qui se présente enragé dans son restaurant coutumier en disant :

- * Têtebêche : Mon patron ne remarque jamais mes bons coups.
- * Le cuisinier : Quels bons coups ?
- * Têtebêche : Vous voyez ! Vous aussi !

J'ai déjà noté que même les paranoïaques ont des ennemis. Je le maintiens. En fait, je ne pense pas que je suis schizophrène (c'est toujours ça qu'ils disent), mais je sais que je suis un paranoïaque léger. Léger, par opposition à « cas d'hôpital ». De toute façon, on « désinstitutionnalise ». Le mot a été comprimé en « désins », comme métro, pour métropolitain.

La solitude conduit ou induit à la paranoïa. Je dis « induit » au sens que ce mot a en électricité. Le soliloque est le commencement de la folie !

Aujourd'hui, fête de Marie-Léonie Paradis, béatifiée en 1984, par Jean-Paul II, à l'occasion de sa visite au Québec. Elle a fondé la congrégation des Petites Sœurs de la Sainte-Famille, destinée au service des prêtres. Dans sa brève monition coutumière avant chaque messe, Gérard n'a pas mentionné cette finalité propre à cette congrégation. Sans doute, par pudeur. N'importe ! Je me souviens très bien, par contre, des protestations des mouvements féministes du Québec, à l'époque. Protestations du genre : encore la glorification, par l'Église, de l'abaissement des femmes. Seigneur ! Comme si on ne savait pas, de toujours à toujours, que ce sont les femmes qui *runnent*. Suffit bien d'observer la condition de « mari ». Et peu importe l'avant ou l'après. « Mari » veut dire dompté. Tous les maris que je connais se « rapportent » beaucoup plus [67] ponctuellement que je ne me rapporte à mes supérieurs. En échange, les maris ont le *To cure and to care*, qui est la définition du mariage. Mais qu'a-t-on besoin du mariage, à ces fins ? C'est tout plein d'œuvres pour cela.

Et que faites-vous de l'amour, cher frère vous-même ? Réponse : connaissez-vous quelqu'un qui veut être objet de charité ? Ou de pitié ? L'amour, tout un chacun en parle ou s'en réclame. Laissons porter. Quant à la pitié, je veux bien. Mais la pitié de Dieu. La « douce pitié de Dieu », comme Bernanos écrivait à Maurras, sourd comme un pot, et néanmoins condamné à mort, après la Libération. Il fut gracié par de Gaulle. Comme le général Salan, d'ailleurs. Lequel avait maintenu sa dignité tout au long de son procès. Képi sur la tête, et pas un seul mot. Il s'était tout simplement trompé du lieu, fort provisoire, du pouvoir.

Et demain (maintenant, selon le fuseau horaire), la France est placée devant Chirac et Le Pen. Il est bien clair que Chirac va emporter le morceau. J'écris ces lignes (et je ne les changerai pas à 16 h 03, heure normale de l'Est).

5 MAI

Dimanche. Les outardes font halte sur le bord du fleuve à une couple de milles de la résidence. Ce matin, une volée d'outardes venait de reprendre la direction du Nord. Elles volaient bas et, peut-être à cause de ma présence, elles ne poussaient pas leur cri tragique. Par contre, je pouvais distinctement entendre leur bruissement d'ailes.

Lors de la visite que je lui ai faite le 24 avril, André Naud m'a remis sa plus récente publication : une brochure intitulée *Pour une éthique de la parole épiscopale* (Fides, 2002). J'en termine la lecture aujourd'hui et je lui écris :

Je veux d'abord vous remercier de m'avoir accordé une audience (je vous parle comme à un pape) le 24 avril, malgré les misères de votre « condition humaine ». J'espère n'avoir point abusé de votre élégance. Je dis « condition humaine » ayant à l'esprit une des invocations de l'Office : Fais-nous aimer notre condition d'homme. Si l'on doit prier pour l'aimer, ça doit vouloir dire qu'elle n'est pas toujours aimable !

Je viens de terminer la lecture de votre « Pour une éthique de la parole épiscopale ». Vous commencez avec Simone Weil (crucifiés sur le temps) et vous terminez avec elle (le patriotisme d'Église). Paul VI disait que le corps est l'horloge de notre existence dans le temps. Voici donc quelques notes en vrac, elles-mêmes résultant de mes soulignés dans votre brochure.

Je ne vous apprendrai pas que vous savez écrire. Dans votre introduction, vous appliquez la règle de Jean Guitton : Annoncer ce que l'on va dire ; le dire ; dire qu'on l'a dit. Tout au long du texte, si vous annoncez deux ou trois remarques, vous les traitez. Quand je lis un texte, je me contente de plus en plus de souligner les articulations.

[68]

Vous faites référence à *De la considération* de saint Bernard. Or, il arrive que j'ai lu ce livre (même traducteur) en 1961, publié par les Éditions Valiquette de Montréal, sans indication de date, mais avec la mention : La vente de ce livre est restreinte au continent américain. L'introduction de Pierre Dalloz est datée de 1943. Quand j'ai lu ce livre, j'étais moi-même sous le coup d'une condamnation de la Sacrée congrégation des religieux, signée par le secrétaire, Paul Philippe, o.p.

La purification de l'unité. Cette purification ne se réalisera que si l'on met au premier plan l'unité que suscite la charité. Saint Paul dit : *Vinculum perfectionis*.

Vous parlez aussi de la « hiérarchie des vérités », idée chère à Jean Guitton.

Une remarque de pion de ma part : vous écrivez tantôt « si on », tantôt « si l'on ». Quant à moi, je place toujours le « l » explétif pour l'euphonie, ou bien pour éviter la confusion avec Sion.

Il est bien sûr que votre brochure se situe dans le prolongement de votre réflexion et de vos ouvrages antérieurs. Elle représente le produit d'une triple distillation, comme on dit de certains alcools, cognac, scotch, vodka.

Je suis davantage « papiste » que vous, mais je ne crois pas être papolâtre. Je suis de ceux qui « craignent une sorte de cacophonie » (p. 57). Déjà que j'ai bien du mal à supporter le catinage homilétique. Du temps d'Athanasie et d'Hilaire, le tiers des évêques étaient ariens et qu'est-ce que les simples fidèles en savaient ? Et comment pouvaient-ils se « démêler » ? Il y a déjà eu des papes guerriers, des papes dissolus, mais je ne crois pas qu'il y ait eu des papes hérétiques. Est-il vraiment trop « facile » de penser qu'en ce qui a trait au maintien du cap doctrinal (la protection du dépôt de la foi), le pape jouit d'une assistance spéciale du Saint-Esprit ? Malgré les remous provoqués par *Humanae vitae*, Paul VI confiait à Jean Guitton qu'il ne regrettait pas cette intervention. Malgré les tempêtes, le Seigneur est le maître et de la barque et des flots. Nous ne devons pas priver l'homme de sa liberté intime, légitime, intangible. Le jeu est extrêmement risqué, mais tel est le sort de l'homme, de la société, de l'histoire (Paul VI, 1972). L'ordre viendra à la fin, comme il est écrit en Mt 13,29.

7 MAI

À 14 h, réunion du comité exécutif du Campus Notre-Dame-de-Foy. À l'ordre du jour : les prévisions budgétaires qu'il faut examiner maintenant, mais qui seront à refaire si le projet d'une réorganisation administrative radicale se concrétise. Vers 17h30, souper chez Jean-Noël avec Marie-Claude et Claudette.

8 MAI

Je viens de mentionner *De la considération*, recueil de lettres de saint Bernard au pape Eugène III, et que l'on considère comme le testament spirituel de saint Bernard. Eugène III était moine de l'abbaye de Cîteaux (qui comptait plus de 700 moines, du vivant même de saint Bernard, abbé-fondateur) quand il fut élu pape. Depuis 1143, le peuple de Rome était en révolte contre [69] l'autorité pontificale. En février 1145, le pape Lucius III, à la tête d'une troupe armée, attaqua le Capitole. Blessé d'un coup de pierre, il mourut peu après. Le même jour, les cardinaux choisirent Bernardo Pignatelli qui prit le nom d'Eugène III, mais fut sacré au monastère bénédictin de Farfa (40 km au nord de Rome) pour éviter les troubles. En décembre de la même année, Eugène III pouvait rentrer à Rome. Un mois plus tard, il était obligé de se réfugier à Viterbe. Au début de 1147, il est encore obligé de quitter l'Italie pour se réfugier à Dijon. Après plusieurs autres tentatives de remontée vers Rome, il se réfugia à Tivoli, où il mourut en juillet 1153. C'est donc à l'un de ses anciens moines et sujets que saint Bernard écrivit son traité où chacun peut trouver profit, qu'il soit évêque, homme d'État, clerc ou laïc, simple mortel. Saint Bernard écrivait d'ailleurs : *Pour être le destinataire de cet écrit, il ne faut pas que tu en sois le seul bénéficiaire.*

Antisémitisme. Il y a quelque 10 ans, Esther Delisle avait publié sa thèse de doctorat sur l'antisémitisme des chefs de file du nationalisme canadien-français de l'entre-deux-guerres et au-delà. On vient de produire un documentaire sur le sujet. Au moment de la publication de la thèse, unanime protestation des successeurs des chefs de file mis en question. Or, on vient de produire un documentaire sur le même sujet. Dans *Le Devoir* du 7 mai, longue réplique de Pierre Trépanier, du département d'histoire de l'Université de Montréal. Non, dit-il, ni *Le Devoir*, ni Esdras Minville, ni Lionel Groulx, ni François-Albert Angers ne furent jamais antisémites. Tant mieux ! Ce dernier avait quand même suggéré que seuls les Québécois de souche devraient avoir le droit de vote lors d'un référendum sur la sécession du Québec.

Je me demande quand même pourquoi ma mère, quand je faisais un mauvais coup, me traitait de « p'tit Juif ! » Sa besace d'insultes était pourtant bien remplie. Pourquoi, revenant d'Israël à l'automne 1990, mon supérieur m'accueillit en me disant : *Te voilà revenu de ton voyage en juiverie.* Pourquoi un de mes amis, homme de grande culture et *very well-travelled* me disait qu'il doit réprimer des bouffées d'antisémitisme quand il a à travailler avec des Juifs. Pour ne rien dire de Guy Bouthillier, président de la Société Saint-Jean-Baptiste (SSJB) de Montréal. Pour ne rien dire non

plus du « vote ethnique » de Parizeau, en 1995. Faut-il enfin rappeler que c'est Jean XXIII qui décida, en 1963, de supprimer *motu proprio* l'expression « peuple décide » de la liturgie du Vendredi saint.

Dans l'ordre politique, mon sentiment, c'est que l'antisémitisme affleure vite sous la couche du nationalisme. Mais l'intelligentsia québécoise refuse de reconnaître ce trait de notre visage. On a peut-être la face picotée, mais on n'a jamais eu la vérole !

[70]

9 MAI

Salon annuel de la mode au Campus Notre-Dame-de-Foy. J'assiste au défilé des finissants et finissantes. Notons qu'il s'agit d'un programme de trois ans. Les modèles présentés sont le produit final des élèves. Leur « chef d'œuvre », comme on disait du temps des artisans-maîtres et des compagnons-apprentis. La même jeune fille, qui hurlerait d'être surprise vêtue seulement de sa (toute) petite culotte et d'un soutien-gorge, défile impudemment devant 300 personnes. Le mâle : *animal imprudens* ; la femme : *animal impudens*.

10 MAI

Je reçois dans mon bureau une dizaine d'élèves du Cégep de Sainte-Foy. Ils se sont inscrits à un concours patronné par la France à l'occasion du deux centième anniversaire de la naissance de Victor Hugo. Leur thème était une citation des *Misérables* : *Vaincre la matière est le premier pas ; réaliser l'idéal, le second*. Ils avaient apporté leur bataclan, mais ils sont arrivés en ordre dispersé. Les deux premiers sont arrivés à 15 h 15, tel que prévu, et les derniers, vers 16 h 30. Leurs moyens de transport avaient été mal planifiés. N'importe ! Ils sont doux, polis, dociles. Dociles, je veux dire « aptes à recevoir un enseignement ». Mais ils sont en déficit de maîtres. Chacun est son propre maître. Ils sont surtout « maîtres » de la technique, ce qui revient à dire qu'ils sont les outils de leurs outils. Voulant faire mon fin, je leur cite une phrase de Hugo dont j'ignorais la source. Une jeune fille m'informe qu'il s'agissait des *Travailleurs de la mer* et que Victor Hugo avait créé le mot « pieuvre » en lieu et place de « poulpe ».

12 MAI

Fête de l'Ascension. La fête tombe un jeudi. Naguère, c'était jour chômé. La réforme liturgique a reporté la fête au dimanche suivant. Et bien le bonjour aux fameux « 40 jours » de la tradition biblique ! Quarante jours de jeûne, quarante années dans le désert, les « quarante-heures », mettez-en !

L'Évangile du jour rapporte la dernière phrase de Matthieu : *Et moi, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde*. J'ignore tout à fait pourquoi, à 16 ou 17 ans, cette affirmation m'avait tant frappé. Un psy pourrait me débobiner l'affaire. Les psy, c'est comme les garagistes : si vous ne connaissez rien de rien en mécanique, ils prennent votre vieille auto et ils vous en vendent une neuve. L'auto neuve est garantie pour x km. De toute façon, vous n'y comprenez rien, et ils le savent. Eux-mêmes ne comprennent pas grand-chose. Ils vous remplacent un « bloc » de ceci ou cela ; vous payez et vous partez tout rassurés.

[71]

La première lecture du jour donne le début des *Actes des Apôtres*, selon Luc. Je me souviens encore de l'introït : *Viri Galilaei : hommes de Galilée. Pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ?*

Jean O'Neil vient de me téléphoner. Je lui dis que c'est le jour de l'Ascension, aujourd'hui. Il me répond : *Faut pas me parler de ça. Le jeudi, au séminaire de Sherbrooke, c'était jour de congé hebdomadaire. Le jour de l'Ascension, nous perdions un congé*. Il me dit aussi que la nuit dernière, il a rêvé qu'il assistait à mes funérailles et que l'on y chantait *l'hymne mariste*. Je décide de lui expédier une photocopie de l'hymne en question, paroles et musique !

13 MAI

Dernière séance du séminaire de lecture. Nous terminons donc *La Refondation du monde* de Jean-Claude Guillebaud. En fait, nous commentons une longue analyse de Richard Gervais qui contient un parallèle entre *Le Désenchantement du monde* de Marcel Gauchet et l'ouvrage de Guillebaud.

Le terrorisme des kamikazes. Ces dernières semaines, on apprend que des attentats-suicides surviennent dans plusieurs pays, et pas seulement en Israël : en Tuni-

sie, au Pakistan, en Égypte. Cette forme de terrorisme est une arme absolue en ceci qu'elle est pratiquement imparable, mais surtout parce qu'elle est accomplie par des êtres qui sacrifient d'avance leur propre vie. Celui qui n'a plus rien à perdre est le plus dangereux des hommes.

14 MAI

Séance du conseil d'administration du Campus Notre-Dame-de-Foy. À cause du projet de transformation de la Corporation, la fonction de président est devenue une job à temps complet !

Fête de saint Matthias. Pour combler la « vacance » du siège de Judas, quelque 120 disciples procédèrent à l'élection d'un remplaçant. Deux critères furent retenus : il fallait choisir un homme qui avait accompagné Jésus depuis le baptême de Jean jusqu'à l'Ascension et qui avait été témoin de la Résurrection. Deux hommes furent inscrits sur la liste des candidatures. On tira au sort et le sort tomba sur Matthias. La technique du tirage au sort ne fut plus jamais appliquée. Saint Matthias est le patron des bouchers, des charpentiers et des taillandiers.

15 MAI

Le pape est converti à Internet ! Il vient de se déclarer tout à fait favorable à Internet et il annonce son intention de proposer cette année une réflexion sur le thème « Internet, un nouveau forum pour proclamer l'Évangile ». Un site [72] réservé au pape a été ouvert. Le pape est aidé par sœur Judith Suzoebelein qu'on n'a pas manqué d'appeler Mère Cyber.

Un tribunal d'Ontario a interdit à la Commission scolaire de Durham d'empêcher un élève gai d'accompagner son ami au bal des finissants. Interdiction d'empêcher ! Sauf les pétuneux ! Relisant *L'Apprentissage de la sérénité* (Louis Pauwels, France-Amérique, 1980), je tombe sur une remarque qui n'a rien à voir : Il *est poli d'être gai*. Mais Pauwels n'emploie pas le mot « gai » selon le détournement de sens qui nous vient de l'anglais. Je communique cette citation à Jean O'Neil qui me renvoie au volume de Jacques Voyer.

Quelques heures plus tard, je me souviens que je possède une édition de luxe, exemplaire numéroté, de *Louange du tabac*, de Pauwels. Avec des illustrations à couper le souffle de Fontanarosa.

17 MAI

En matinée, visite inattendue de Gilles Martineau. Nous ne nous étions pas vus depuis plus de 25 ans. J'étais alors directeur général du Campus Notre-Dame-de-Foy et lui, président du conseil d'administration. Le 14 février 2001, je lui écrivais :

Voilà plus d'un quart de siècle (ce n'est pas rien dans une vie d'homme !) que nous ne nous sommes point rencontrés. Je savais cependant que tu avais travaillé à Frampton et que tu étais au Cameroun depuis un bon bout de temps. On se perd vite de vue quand on ne partage plus un métier commun. [...] De ton côté, tu m'apprends que tu es en année sabbatique en pastorale et que tu reprendras du service comme provincial auxiliaire en juin prochain. L'ère est aux fusions. Les corporations industrielles et commerciales fusionnent au nom de « l'économie d'échelle » et les provinces religieuses fusionnent au nom de quoi ? La chose n'est point trop claire pour moi. Du 11 septembre au 11 novembre, j'ai participé à une session de ressourcement spirituel et mariste, partie en France (près de Lyon) et partie à Rome. Par là aussi, on fusionne à tour de bras et personne n'a trop l'air de savoir pourquoi. Les voies de Dieu sont insondables et les voies romaines résultent de sondages !

Je souhaite que nous puissions nous rencontrer un de ces jours. J'aimerais en savoir un peu plus sur ce qui est arrivé aux FEC d'Éfok, notamment.

Entre-temps, il a subi un quadruple pontage. Il me raconte les circonstances qui l'ont obligé à quitter le Cameroun. Un véritable roman policier. On l'accusait d'avoir critiqué la corruption du gouvernement. À son insu, toutes les lettres qu'il avait écrites à des confrères ou à des amis du Québec avaient été ouvertes et photocopiées par les services de renseignements camerounais. Il se savait sous « filature » constante.

J'apprends que le frère Claude Thibault, s.c., vient de mourir presque subitement, à l'âge de 77 ans. Il demeurait dans une des maisons de sa [73] communauté à Rivière-à-Pierre. Je l'ai connu dans les années 1972-1978. Il était professeur d'an-

glais et il enseignait comme un militaire. Je ne dis pas cela négativement : *Seuls les militaires savent instruire* (Alain). Il n'était point trop « aimé » des élèves, mais avec lui les élèves apprenaient.

Quelques heures auparavant, j'apprenais que le frère Laurent Prémont, s.c., qui se trouvait lui aussi à Rivière-à-Pierre, vient d'être frappé d'un ACV. Étrange mécanique du cerveau : à son insu, frère Prémont dit à ses visiteurs qu'il n'est plus capable de parler et qu'il devra s'astreindre à une réadaptation. Je l'ai connu comme professeur et, par la suite, comme provincial de sa communauté et membre du conseil d'administration.

18 MAI

Jean-Claude Scraire, président de la Caisse de dépôt, vient de démissionner, trois ans avant la fin de son mandat. Avant de quitter, il propose au gouvernement que son successeur ne soit pas choisi par le gouvernement, mais par un conseil d'administration indépendant. Un de ses adjoints, Claude Blanchet, touche une rémunération de 100 000 \$ supérieure à la sienne. Il arrive que M. Blanchet est le mari de Mme Pauline Marois, laquelle fait un travail de sape sous les pieds de Bernard Landry. De toute façon, Scraire, Blanchet ou n'importe qui d'autre ne se retrouveront pas dans la rue demain matin. Le gouvernement actuel peut difficilement : a) soit ne pas remplacer M. Scraire ; b) soit nommer M. Blanchet, bien que d'autres noms circulent, comme on dit.

Je n'ai aucune information à ce sujet, autres que celles des gazettes. Mais mon point est le suivant : Comment parler d'un conseil d'administration qui gère des dizaines de milliards de dollars et qui serait indépendant de la politique ? Et la politique, est-elle indépendante de l'argent ? Je sais très bien que non. L'argent lui-même est-il indépendant ? On sait qu'une défaillance physique d'un chef d'État fait plonger l'indice Dow Jones. Je vote quand même à chaque scrutin : fédéral, provincial, municipal, scolaire. Et alors ?

L'abstention n'est pas une réponse. Les 28 % d'électeurs français qui se sont abstenus lors des élections présidentielles en France se sont retrouvés coincés entre Chirac et Le Pen. Au point que Jospin lui-même a été amené à recommander un vote pour Chirac au second tour. Chirac n'est pas un Enfant-Jésus de Prague. Et Jospin est une face à claques. Cela se passe en France, mais nos médias ont soigneusement couvert la chose. La chose étant que si *les locomotives étaient conduites comme l'État, le machiniste aurait une femme sur les genoux* (Alain).

Plus je m'englué dans l'actualité ; plus je regarde la télévision et plus je suis renvoyé à *La Révolte des masses* d'Ortega y Gasset. Il n'est tout simplement pas possible que l'homme (je devrais dire l'Humanité) n'éclate pas en une [74] gigantesque révolte contre les spots, les clips, les pictogrammes, la musique d'enfer qui nous affolent et dont il n'y a pratiquement aucun moyen de se protéger. Non pas tant de se protéger, soi, mais de protéger l'homme. Ni l'œil ni les oreilles de l'homme n'ont été faits pour tant d'images et tant de décibels.

20 MAI

Avec Jean-Noël, visite au salon mortuaire des frères du Sacré-Cœur, à Champigny, où se trouve la dépouille du frère Claude Thibault. Nous avons l'occasion de réciter l'office des Vêpres avec la quarantaine de frères qui résident dans cette immense maison qui loge une école secondaire privée, une infirmerie communautaire, un groupe de frères retraités, mais autonomes. Après la visite, souper chez Jean-Noël, où se trouvent déjà Marie-Claude et Claudette.

21 MAI

Dîner au restaurant avec les membres du Comité de régie du Cégep de Sainte-Foy au moment où j'y travaillais. Nous ne nous étions pas rencontrés depuis 1986. Ces retrouvailles ressemblent, j'imagine, à des rencontres d'anciens combattants. On se raconte quelques vieilles plaisanteries, quelques « opérations » importantes (le démantèlement d'un réseau de *pushers* de drogue), etc. Tous ces hommes, sauf Jean-Noël, sont maintenant retraités de l'enseignement. Ils sont tous autour de 55 ans, sauf M. Michaud (73 ans). J'étais donc le doyen.

22 MAI

Présentation de Socratès Goulakos qui deviendra bientôt président du Campus Notre-Dame-de-Foy, en raison du projet de transformation de la corporation actuelle en une corporation à but lucratif. Comme président du conseil d'administration de la corporation actuelle, je dois être présent. Rôle de potiche. Après la cérémonie de

présentation, nous sommes cinq à dîner au restaurant Rascal, mot anglais qui signifie « vaurien, fripon, polisson ».

26 MAI

Première visite du colibri.

28 MAI

Brume épaisse, ce matin. Les cornes de brume des navires émettent leurs longs cris lugubres. À marée basse, en effet, les navires doivent suivre un étroit chenail, et ces grosses charrues ne peuvent ni stopper ni changer de sillon rapidement.

[75]

Messe du jour : *L'accomplissement des prophéties vous a été proclamé par ceux qui vous ont apporté l'Évangile sous l'action de l'Esprit-Saint envoyé du ciel, alors que les anges eux-mêmes voudraient bien pouvoir scruter ce message.* La Bible de Jérusalem traduit : *Sur lequel les anges se penchent avec convoitise. In quem desiderant Angeli prospicere.* Les hommes sont provisoirement inférieurs aux anges, comme le Dauphin est inférieur à sa nourrice ou à sa gouvernante. Mais l'héritier, c'est lui. Il arrive même que j'aie un ange gardien. Il n'est heureusement pas syndiqué, ni incorporé dans un CLSC. Sinon, que deviendrais-je après 17h, sans parler des fins de semaine ? Où ai-je lu que la révolte de Lucifer, qui emporta le tiers des anges, vint de son refus d'accepter l'Incarnation du Fils de Dieu ? On dira, là contre : *How come ?* puisque ce débat s'est produit avant la création du monde ? Réponse : *Dieu nous a choisis, dans le Christ, avant que le monde soit créé.* Cette réponse n'est pas scientifique. La météo non plus. Quel temps est-il ?

Une petite heure plus tard, je tombe sur une réclame d'un soutien-gorge. On précise que la bretelle se porte sur une épaule, sur les deux épaules, détachée, et (c'est la meilleure !) en licou. On sait que le licou est une pièce de harnais qu'on met autour du cou des bêtes de somme pour les atteler. Dans ce manège, qui attelle qui ?

Le 22 mai, le pape se trouvait en Azerbaïdjan, pour rencontrer quelque 150 catholiques. Cent cinquante. On se souviendra que lors de son voyage au Canada, en 1984, il avait été empêché de se rendre à Fort Simpson, à cause du mauvais temps. L'année suivante, à l'occasion d'un autre voyage en Amérique, il avait fait un détour

exprès pour s'y rendre. Il y avait rencontré quelque 4 000 autochtones, mot qui ne veut absolument rien dire. Adam est le seul autochtone. Ève elle-même, la mère des vivants, a été soustraite de sa glaise.

Le lendemain de sa visite-éclair en Azerbaïdjan, le pape se trouvait en Bulgarie, pays à 80 % de confession orthodoxe. Le patriarche Maxim l'a accueilli avec tiédeur, se bornant à lui serrer la main, mais sans lui donner la traditionnelle accolade de paix, alors que le pape lui avait pourtant ouvert les bras. Les relations entre l'Église de Rome et celles de l'Orthodoxie ne sont pas faciles à dater. Sommairement, disons que la rupture date de Michel Cérulaire (1054-1081). En 1190, le patriarche de Constantinople déclarait : *Tout Grec, même s'il a tué dix autres Grecs, obtiendra du ciel son pardon, pourvu qu'il parvienne à tuer cent Latins*. Quand on connaît cette attendrissante réflexion, on ne s'étonne pas du tiède accueil du patriarche Maxim.

Dirai-je ici que j'honore cette longue et inflexible mémoire ? Ces hommes-là ne naviguent pas dans la culture de la dérision. La culture du « Juste pour rire ». Écrivant cela, bien tranquille dans mon bureau, je pense à une longue citation de Chesterton, rapportée dans *Jérusalem, terra dolorosa*. Il s'agissait de *La Nouvelle Jérusalem*, écrite en 1926. Je ne dispose pas de la [76] patience de la reproduire ici. Cela se trouve dans quelque bibliothèque. Chesterton terminait en disant : *Les gens qui se souviennent ont des droits*. La Palestine, à l'époque, était sous protectorat britannique. Quand j'étais écolier, les cartes géographiques représentaient, colorés en rose, les territoires de l'empire britannique. Le Canada était rose. Je dis « rose ». Étant environ daltonien, je devrais peut-être dire mauve. Qu'importe, si vous voyez ce que je veux dire.

[77]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

JUIN 2002

1^{er} JUIN

[Retour à la table des matières](#)

Fête de saint Justin, premier apologiste chrétien. Né en Palestine, il se rend à Rome vers 138. Simple laïc, il ouvre une école pour l'enseignement et la défense de la foi. Il est décapité en 165.

La mention de Justin m'amène à rappeler que, dans l'un des Canons de la messe que l'on ne dit plus guère (Gérard le dit généralement, et précisément les jours où la liturgie célèbre un des saints mentionnés dans le Canon en question), on mentionne le nom de saint Lin, immédiatement après ceux des apôtres. Saint Lin fut donc le successeur de Pierre à titre de pape, suivi de Clet et Clément.

Il se tient présentement au Campus la rencontre annuelle des membres du Tiers-Ordre franciscain. Dans le courant de la matinée, une dame frappe à ma porte. L'année dernière, elle n'avait pas osé venir me rencontrer. Par la suite, elle m'avait écrit une fort belle lettre à laquelle j'avais répondu. Je ne retrouve plus ni sa lettre ni ma réponse. Je me souviens qu'elle s'appelle Tétreault. Elle s'est donc présentée cette année. Née d'une famine nombreuse, mère de famille, elle a été élevée et elle a vécu pauvrement. C'est une femme de mon âge, bien mise, « sans instruction », comme elle dit, mais grande liseuse. Elle demeure à Saint-Jean. De Longueuil jusqu'ici, elle a été covoiturée avec deux ou trois autres membres du groupe. Mais, à l'aller comme au retour, elle doit voyager en autobus, du terminus de Longueuil à Saint-Jean. Ce n'est pas rien, à son âge et avec une ou deux pièces de bagage personnel. J'ai feuilleté devant elle l'horaire de la rencontre. Je ne m'astreindra pas à

un tel voyage et un tel horaire ! Elle me raconte un souvenir d'enfance : son beau-père était libéral (on disait « rouge », à l'époque). Il était « rouge » au point de refuser de porter une cravate bleue. Dois-je préciser que les « bleus », c'étaient les partisans de Duplessis ?

Dans *Le Devoir* du jour, plusieurs articles sur l'Action démocratique du Québec (ADQ) et Mario Dumont. Dans une longue entrevue, ce dernier déclare : *Arrêtons de mentir*. Tous les Crétois sont menteurs, dit le Crétois. En octobre 1974, j'avais été invité à participer à un colloque tenu au lac Delage et organisé par Jean-Paul L'Allier qui était alors ministre des Communications du gouvernement Bourassa. J'avais intitulé ma communication : *Est-il utile de mentir au peuple ?* Cette question avait été imposée (au sens où l'on dit « figures imposées » en patinage olympique) par Frédéric II. L'Académie des sciences et des lettres de Berlin (Berlin, oui, et en français, re-oui) l'avait soumise à son concours, en 1780. Neuf ans avant la Révolution française qui nous a légué la Liberté, l'Égalité, la Fraternité. C'est mieux que rien. Toujours [78] fut-il que, sur les 33 concurrents, 13 avaient répondu « oui » et 20, « non ». Les 13 qui avaient répondu « oui » avaient raison et les 20 autres n'en pensaient peut-être pas moins. Mais ils avaient sans doute *guessé* la réponse souhaitable de la part des « correcteurs ».

Je pourrais gloser là-dessus, et je l'ai souvent fait. N'importe ! Il n'est pas totalement exclu que M. Dumont sorte deux ou trois vérités. Je dis « sortir », car enfin, quand on touche le fond de la piscine, on a le réflexe du gros orteil, pour aller chercher quelques bouffées d'oxygène. Quant à savoir ce qu'il pourrait faire s'il se trouvait au pouvoir, c'est tout vu : il mentirait.

Je suis en train de lire *Ce que je crois*, de Louis Pauwels. Le livre a été publié en 1974. Quelques semaines auparavant, j'avais relu *Apprentissage de la sérénité*. En quatrième de couverture de son *Ce que je crois*, il écrit : *Je crois que j'ai une âme*. C'est toujours ça de pris ! Aristote se doutait de la chose ! Il n'en faisait pas un objet de foi. Pauwels écrit aussi : *Je ferai de la sérénité avec mes incertitudes. Je demanderai la grâce d'éprouver de la joie*. À qui demander cette grâce ? Il écrit aussi, citant Renan, mais sans le dire : *Il se peut que la vérité soit triste*. La vérité n'est pas triste ; elle rend libre. C'est fatigant. Mais Pauwels pratique l'optimisme cosmique. Tout finira par aller pour le mieux dans les meilleurs de tous les mondes. On peut pas être contre ça. Mais on croit savoir et voir qu'il n'y a pas grand-chose qui marche comme il faut. Pour tout dire, je n'aurai bien jamais eu que deux problèmes : la bêtise et le mensonge. J'affirme tranquillement que la bêtise n'est pas mon fort. Le mensonge non plus, ce qui revient pas mal au même.

Je parlais de Pauwels. Je n'ai pas à préciser que Pauwels écrit bien. Je ne le relis pas par obligation. Il reste que je suis agacé par son style exalté. Son style agité. Je ne lui appliquerai pas la remarque assassine de Céline à propos de Sartre : *Un agité du bocal*. Céline, n'y touche ! Mon « âme » a ses goûts et ses dégoûts.

La mention de Céline, qui était médecin de formation, m'amène à parler du docteur Bertrand Savoie, omnipraticien à Plessisville pendant une vingtaine d'années. Le 20 mai, il m'a téléphoné pour me demander de préfacer une manière d'autobiographie professionnelle. J'accepte. Je lis son manuscrit. Il m'avait d'abord demandé de me l'expédier par courriel. J'ai refusé. Il aurait fallu que je le tire sur mon imprimante, avec mon papier et mon encre. À 40 \$ la cartouche. J'ai exigé le papier. Je l'ai rencontré pendant trois heures, jeudi dernier, pour lui faire part de corrections d'ordre typographique et lui faire lire mon projet de préface. Il vient de me téléphoner. Il voudrait que j'ajoute une explication au sujet de l'abbé Mugnier et de ses relations avec la comtesse Anna de Noailles. En clair, que je précise que les relations en question étaient d'ordre psychosomatique. Tu parles ! Il me demande aussi de changer, dans mon texte, la préposition « pour » par la préposition « vers ». Il ne veut surtout [79] pas que je parle de « faces à claques » à propos de certains « chers collègues » dont il fait mention dans son ouvrage. À l'âge qu'il a, quels arrières veut-il bien protéger ?

Le docteur Savoie a 75 ans. Je ne le connaissais ni d'Adam ni d'Ève. Je ne lui ai rien demandé. J'ai écrit une préface élogieuse, car son ouvrage m'avait accroché. Au téléphone, cet après-midi, je lui ai dit sèchement que je ne lui avais justement rien demandé et que, si ça lui chante, il est tout à fait libre de se bûcher un autre préfacier. Il me paraît interloqué par mes réactions à son appel téléphonique. Je comprends : le médecin, le « docteur » par excellence, c'est celui qui rend verdict. J'ai longtemps été malade, patient et, par la suite, bénéficiaire. Je retomberai bien entre leurs mains. En attendant, je mange n'importe quel « docteur », avant de déjeuner, en ce qui touche l'usage des prépositions et des virgules.

2 JUIN

Il vente et il pleut depuis un siècle. L'abreuvoir des colibris est tellement secoué qu'il se vide sans profit. Par un temps pareil, Dieu sait que les colibris apprécieraient, mais ils ont grand-peine à se maintenir sur les perchoirs.

Fête-Dieu. Maintenant, cette fête s'appelle *Le Saint-Sacrement du Corps et du Sang du Christ*. Repeat after me. Seigneur Jésus, qu'est-ce qu'on a gagné avec ces

changements de noms ? Les vieux fidèles se démêlent comme ils peuvent. Je ne pense pas que l'on ait racolé beaucoup de jeunes dans cette opération. Ils sont ailleurs. Ils seront quelques centaines de milliers à Toronto, en juillet prochain. Jean-Paul II n'y sera peut-être pas, sinon sur écran géant, tremblotant et inaudible. N'importe ! Lors du « Sermon sur la montagne », les cinq ou six mille personnes qui étaient là ne pouvaient voir commodément, et encore moins entendre, ce que Jésus disait. Les haut-parleurs n'existaient pas. Seuls les quelques centaines d'auditeurs les plus proches ont pu entendre. Et la version écrite a été fixée quelque 30 ans plus tard. Le « Sermon » tient la route, car il est fort simple. Je ne dis pas qu'il est facile.

La Fête-Dieu, à Métabetchouan, c'était quelque chose. Une année (c'était vers 1938), le « reposoir » était chez Sixte Bouchard. Combien de jeunes sapins furent coupés, combien de jeunes feuillus ? Le lendemain, j'étais allé ramasser le long du parcours tous les arbustes coupés que je pouvais. Je m'étais bâti une cabane dans la cour. Je pensais bien qu'elle durerait longtemps. Ce ne fut pas le cas et je n'en suis pas mort. De toute façon, je le comprends maintenant (en fait, ça fait un sacré bout de temps), que les Fêtes-Dieu de l'époque étaient des cérémonies populaires, incarnées dans une société donnée, avec leurs limites, leur naïveté, l'indélogeable instinct de comparaison. C'est ainsi, par exemple, que l'on se demandait où et chez qui s'était déjà trouvé le plus beau reposoir. [80] On en parlait dans les chaumières ! C'était plus beau, l'année dernière chez X ou Y. De toute façon, à part les enfants de chœur et les fillettes en robes blanches et des ailes d'ange fixées dans le dos je ne sais trop comment qui jetaient des pétales de fleurs devant l'ostensoir porté sous le dais doré, il y avait presque autant de gens qui regardaient la procession, assis sur leur galerie, qu'il y en avait dans le cortège. Le jour des Rameaux, Jésus s'est prêté à une modeste « entrée triomphale » à Jérusalem. *Une gentille parodie, un peu ironique, des magnificences impériales*, comme dit Bernanos.

Dais rouge liseré d'or, curé en chape dorée, ostensor en or, il reste que Jésus dans l'hostie est davantage anéanti que sur la croix. Sur la croix, en effet, seule sa divinité était cachée, mais dans l'hostie son humanité même est cachée : *In cruce latebat sola deitas ; at hic latet simul et humanitas* (Thomas d'Aquin). Génial raccourci que je récite chaque matin au moment de l'élévation.

3 JUIN

Jean Chrétien « démissionne » Paul Martin, son seul rival possible à la tête du Parti libéral. Le pauvre Chrétien se cramponne. Il se projette jusqu' en 2004 ! Il est incapable de saisir l'occasion de partir avec élégance. Pendant ce temps, les médias gonflent Mario Dumont et l'ADQ.

4 JUIN

À 7 h 30, en rentrant de la messe, j'ouvre la porte de la résidence à une jeune fille qui me dit venir participer à une session préparatoire pour les moniteurs du camp d'été Keno. Une heure plus tard, elle est toujours assise dans le hall. Je lui demande si elle est bien sûre que la rencontre a lieu ici. J'appelle à la réception de l'école et on me dit que la rencontre a peut-être lieu au séminaire Saint-Augustin. Je téléphone, mais je tombe dans le fond d'une boîte vocale. Je lui demande si elle est en voiture. Elle me dit que non. C'est son père qui est venu la conduire ce matin, et elle demeure à Charlesbourg ! Je n'ai pas envie de lui dire d'aller vérifier au séminaire Saint-Augustin, à un bon km d'ici. Je lui demande le nom de la personne qui lui a donné rendez-vous. Elle l'ignore. Je finis par lui dire de se rendre à l'école où l'on finira peut-être par la renseigner. Elle ne semble point trop frustrée. En plus d'un gros sac, elle tient à la main une cassette et elle est branchée. En fin d'après-midi, j'ai l'occasion de vérifier que la jeune fille a fini par rejoindre le groupe qu'elle cherchait.

Vers 9 h, je me plante devant la TV pour regarder à la chaîne anglaise de Radio-Canada la cérémonie de clôture du jubilé d'Élisabeth II. Très bon reportage. Minimum de *placoting* de la part des commentateurs. Une télévision qui montre au lieu de se montrer. Quelques brefs retours sur la cérémonie du [81] couronnement, il y a 50 ans. Quelques brefs extraits des nombreux voyages de la reine au Canada. Dans la parade et dans la foule, beaucoup d'enfants et beaucoup de *colored*. On a voulu une cérémonie inclusive, donc cosmopolite. On a mobilisé tous les groupes du Commonwealth que l'on a pu. Les policiers, en bras de chemise et cravatés, ont l'air tout à fait décontractés. Dans la foule et tout au long du parcours, une mer d'Union Jack. Je ne m'étais jamais demandé d'où vient ce nom. Je trouve que c'est à cause du roi Jacques 1^{er}, qui l'a dessiné ou parce que, sur les navires de guerre, il est obligatoire-

ment le pavillon de beaupré (en anglais *jack*). Il est de la superposition de la croix de saint George (rouge sur fond blanc) ; de saint André (blanche sur fond bleu) ; de saint Patrick (rouge sur fond blanc). Un des trois Beatles vivants, Paul McCartney, chante *He Jude*, qui est bien leur seule chanson que j'aime, ce qui ne prouve rien contre eux ! La célébration fut donc bel et bien un bilan, une rétrospective. Dans son discours à la cathédrale Saint-Paul, Tony Blair a pris la peine de dire que l'on soulignait la « qualité » davantage que la « quantité » de ce règne. Pour sa part, la reine a résumé ses sentiments en trois mots : gratitude, respect, fierté.

La reine est manifestement intéressée par la parade finale et, par moments, elle semble émue. William et Henry semblent plutôt ennuyés.

Les Britanniques savent évoluer dans la continuité. Ils sont capables de faire des « Lords » avec des excentriques ou de tourner à leur avantage une situation désespérée. Durant une terrible tempête, la BBC déclarait : « Le continent est isolé ».

6 JUIN

Visite à mes deux sœurs à Roberval, avec Alain Bouchard. Temps splendide. Juste avant d'entrer à Métabetchouan, le lac nous bascule dans le visage, Aujourd'hui, il est bleu de prusse. Partis à 7 h 45, nous sommes de retour à 20 h 30, après un détour par Tewkesbury et Valcartier.

Vers midi, la fille de Margot se présente avec sa fillette qui est en 3^e année du primaire. Aussitôt arrivée, elle se plante devant la télévision et Margot (77 ans) va lui porter à dîner. En outre, Margot et Reine assument en rotation plusieurs heures de garde chaque jour chez la fille de Margot. Je dois préciser ici que Margot a élevé cinq enfants ; qu'elle est devenue veuve alors que son plus vieux avait 12 ou 14 ans. Dans *The Tablet* du 4 mai, je lis ceci : *Marriage calls for even greater commitment and selfgiving than celibacy*. Je ne savais pas cela, au moment de mon engagement en communauté. Je le sais maintenant, sans ressentiment ni fierté. Je dis « sans ressentiment », en pensant à l'ignorance où j'avais été enfermé ; je dis « sans fierté », dans la connaissance où je suis de mon histoire postérieure ! Je dis « histoire postérieure » en regard de [82] ma propre histoire et en regard de ce que je connais de l'histoire de mes amis et de mes amies. Pour tout dire, je sais maintenant que j'ai été *porté sur la main des anges*, comme dit le psaume 91.

Sur le chemin du retour à Québec, lors d'un bref arrêt à l'Étape, un inconnu m'interpelle. Nous causons quelques minutes. Il est professeur de morale ou d'enseignement religieux à Alma. Il est né à Chambord. Il s'appelle Delaunière. Je lui dis :

Vous avez un nom à particule. Moi aussi : Je m'appelle De Bien. Il enseigne en 3e secondaire, une « année » dure : il a devant lui des jeunes « lions à tête de porc », comme disait Bloy. Ou de jeunes lionnes, comme la Séraphita de Bernanos. Le *Curé de campagne* avait remarqué qu'elle l'écoutait plus attentivement que les autres lors des leçons de catéchisme. Il en était tout réconforté. Il finit par lui demander pourquoi elle est si attentive. Elle lui répond : « *C'est parce que vous avez de beaux yeux* ».

Toujours est-il que le professeur me dit qu'il achève une des plus belles années de sa carrière. Il a 56 ans. Il se rend à Montréal avec sa femme et ses deux enfants pour assister à la Formule 1. Il pète le feu. Il me dit : *J'enseigne à mes élèves qu'il n'y a qu'un seul Seigneur. Ils mangent dans le creux de ma main.* Et voilà : cela se passe à Alma en 2002.

Proverbe espagnol : *Al ladron que roba al que roba, Dios siempre perdona.* Dieu ferme les yeux sur le voleur qui vole un voleur. J'applique au moins une fois par année cette maxime, notamment quand j'embauche celui qui pose et dépose le garage d'hiver de l'auto. Sans un pli sur ma « conscience » sociale-démocrate. Mon poseur de garage travaille « au noir ». Il me dit chaque année : *C'est tant, si vous payez cash ; c'est tant, si vous me faites un chèque.*

7 JUIN

Hier soir, souper chez Jean-Noël avec Claudette. Les deux femmes plongent dans le spa, mais comme il fait plutôt frais, je rentre avec Jean-Noël. La misère noire ! Une bonne heure plus tard, elles nous rejoignent. Entre-temps, nous avons réglé les problèmes de Jean Chrétien, Jean Charest et Mario Dumont. Au menu du souper, du homard. Je déteste le homard : aliment surfait, sauf, chez les femelles de l'espèce, le réservoir d'œufs, portion que je réclame, faute d'autres preneurs. Quoi qu'il en soit, les deux femmes, même une fois rentrées du spa, se retrouvent au fond de la cuisine et elles n'en finissent plus de « se parler ». Jean-Noël me dit : *Elles font de l'éternité avec leur quotidienneté.*

Hormis cette réserve d'œufs, le homard, ça goûte le bran de scie. En France, on dénonce la « gauche-caviar ». Hormis Céline, Bloy et Bernanos, la « gauche » est une gauche-caviar. Sauf en Afrique, pour dire vite. En Haïti aussi. Je n'y peux quand même rien si ces quelques centaines de millions d'êtres préfèrent le banjo ou la guitare à s'organiser rationnellement. La [83] raison, ça se bat pas. Ou bien on s'organise rationnellement, ou bien on joue de la guitare.

Hier soir, j'avais été prévenu : j'avais apporté mon lunch. Jean-Noël me dit : *Ce qui se brasse, ces jours-ci, au Québec et au Canada, est très mauvais pour Jean Chrétien, Bernard Landry et Jean Charest, mais excellent pour la démocratie.* Je suis assez d'accord, bien que je ne sois ni démocrate, ni aristocrate, ni ploutocrate. Mais qui donc êtes-vous, cher frère ? Réponse : je suis celui qui devance tout adieu. J'ai l'âge pour !

8 JUIN

Il est 17 h 20. Le temps est bas. Zéro soleil, zéro pluie, zéro vent. De quoi me plaindrais-je ? Le bruit et la bêtise sont mes deux ennemis. Or, il fait silence parfait et je n'ai entendu ni bruit ni bêtise depuis que je suis levé. Et je vois un colibri perché sur l'abreuvoir.

11 JUIN

Fête de saint Barnabé. Originaire de Chypre et de famille lévitique, il s'appelait Joseph, mais fut surnommé Barnabé (fils de la consolation). Il fut l'un des premiers convertis au christianisme. L'un des premiers aussi, à Jérusalem, il vendit un champ qu'il possédait et en apporta le prix aux Apôtres. Il servit de « caution morale » à Paul. Des *Actes apocryphes* racontent qu'il prêcha longtemps à Chypre, après sa séparation assez houleuse d'avec Paul, et qu'il finit par être pris et lapidé à Salamine par des Juifs venus de Syrie.

Depuis Clément VIII (pape de 1592 à 1605), qui régularisa la procédure de canonisations, 747 saints furent proclamés, dont 174 femmes. De ces 747 canonisations, 451 furent proclamées par Jean-Paul II, dont 111 femmes. Je tire ces statistiques d'un article publié dans *The Tablet* du 18 mai, sous la signature de sœur Joan Chittister. Je comprends que la signataire ait tenu à dégager le nombre de femmes en regard de celui des hommes ! Dans le numéro du 25 mai, on passe de 451 à 461, dont deux femmes.

14 JUIN

Ces jours-ci, je lis par saccades *Histoire du Moyen Âge*, de Victor Duruy (Hachette, 1877). L'ouvrage couvre donc les 10 siècles qui séparent la ruine de l'empire romain jusqu'à la chute de Constantinople, en 1453. Bon nombre de faits, de dates et de noms flottaient certes dans ma mémoire : les grandes invasions des barbares, Attila le Hun, Clovis, Charlemagne, les croisades, Tamerlan, etc. Ce qui me frappe maintenant, c'est la dimension et la férocité des massacres qui eurent lieu, souvent avec la bénédiction des papes ou des évêques.

[84]

Tamerlan, par exemple, entra dans Ispahan en 1387 et fit égorger 70 000 personnes. Plus tard, avant d'arriver à Delhi, 100 000 captifs l'embarrassaient. Il les égorgea. Il se plaisait à élever aux portes des villes des pyramides de vingt et trente mille têtes. Un esthète ! Lors d'un festin, un certain roi lombard avait contraint une convive à boire dans le crâne de son père. Il va sans dire qu'il ne manquait pas de père pour faire assassiner un fils qui relaquait la succession ou, inversement, un fils qui égorgeât son père pour le remplacer.

Il faudrait avoir ces tendres rappels à l'esprit quand il nous arrive de nous étonner des luttes tribales en Asie ou en Afrique.

J'ai déjà dit que le XXe siècle aura été le plus meurtrier de l'Histoire. En quantité, certes, parce qu'il y avait davantage de monde à tuer ou à laisser mourir de faim, et que la technique est plus efficace. Encore que les massacres du Rwanda se sont faits à la machette ! Je retiens en tout cas que les massacres contemporains, la confusion religieuse et l'insécurité n'ont rien de comparable aux turbulences du Moyen Âge. Même si je l'ai déjà cité (*Ainsi donc...*, p. 386), je rapporte de nouveau un passage de Henri de Lubac :

Toute époque a toujours été la pire. Et s'il y en a qui furent vraiment pires, c'est elles qui enfantèrent les plus grandes choses.

Saint Augustin, cette lumière qui nous éclaire encore, c'était, sur sa fin, un petit évêque assiégé par les Barbares, qui voyait crouler le grand empire dont l'histoire semblait se confondre avec celle du monde. C'est au VIe siècle, époque de perpétuelle menace et d'affliction, l'Italie étant livrée aux Goths et aux Lombards, que la Liturgie romaine, cette merveille, s'est le plus

enrichie. Au milieu du XIII^e siècle, ce grand siècle de la chrétienté, le plus grand, le seul, celui qui éveille tant de nostalgies, celui qui ne reviendra plus, la chrétienté crut son dernier jour arrivé. Nul cri de détresse universelle n'est peut-être comparable au discours prononcé par le pape Innocent IV, en 1445, à Lyon, dans le réfectoire de Saint-Just : mœurs abominables des prélats et des fidèles, insolence des Sarrasins, schisme des Grecs, sévices des Tartares, persécution d'un empereur impie... : telles sont les cinq plaies dont meurt l'Église ; pour sauver ce qui peut être sauvé, que tous se mettent à creuser des tranchées, seul recours contre les Tartares. « Ce siècle est un siècle de fer ! » gémissait Marsile Ficin, au XVe, siècle, à Florence. (*Nouveaux Paradoxes*, 1958).

Pour ne pas avoir à se trouver en session lundi prochain, le 17, et à devoir « commenter » les résultats des quatre élections complémentaires, le PQ met fin aujourd'hui aux travaux parlementaires, mais non sans avoir balayé sous le tapis des projets de loi importants et avoir amendé le *Code civil*. Je parle ici du projet de loi anti-pauvreté, du projet de loi sur le lobbying et sur l'assurance médicament. Rien n'aura été sérieusement débattu. On a fait le calcul que les « grandes vacances » auront creusé la « grande vacance » des préoccupations citoyennes.

[85]

En ce qui a trait au mariage, on a supprimé la définition du *Code civil* où il est dit que « le mariage ne peut être contracté qu'entre *un homme et une femme* qui expriment leur consentement libre et éclairé à cet égard ». Désormais, le mariage n'est plus qu'un contrat entre deux personnes, ce qui rend possible le mariage entre homosexuels.

Entre-temps, on augmente de 15 \$ le prix d'une cartouche de cigarettes. Déjà qu'il n'y a plus guère d'endroits publics où l'on peut fumer, on n'en finit plus de sur-taxer les fumeurs. Corvéables à merci, les fumeurs. Je reconnais que nul n'est obligé de fumer. Je reconnais que c'est une dépendance. Mais je dis que l'État n'a pas le droit de tabler sur cette dépendance. À ce compte-là, il faudrait taxer la boulimie, ce qui ne serait pas facile, à moins de verrouiller les garde-manger et les frigos et ne les ouvrir qu'à heures fixes, comme les voûtes des banques. Ou mieux encore, mettre à l'amende, périodiquement, toute personne dépassant un poids déterminé par une *Régie des poids, tailles et mesures*, comme on fait au début du printemps pour les camions. Quant au bruit, qu'est-ce qu'on attend pour taxer les producteurs de décibels ?

15 JUIN

L'Assemblée nationale donne son appui à la requête des Acadiens voulant que le gouvernement britannique reconnaisse les torts historiques causés au peuple acadien lors de sa déportation en 1755. Bernard Landry, qui est d'origine acadienne, déclare que la Déportation équivalait à un crime contre l'humanité. Il ajoute qu'on doit se souvenir du sort réservé aux Acadiens par les Britanniques tout comme on se souvient de l'Holocauste, du génocide arménien ou rwandais, pour éviter que de tels événements ne se reproduisent.

On est en pleine définition rétroactive, d'une part ; d'autre part, il est indécent d'amalgamer la Déportation des Acadiens et l'Holocauste. Bernard Landry *surfe* allègrement sur les vagues des métaphores historiques. *La simple vue d'un micro provoque chez lui une éjaculation précoce de la parole. Et de la pensée. À la fois acteur et commentateur, politicien et journaliste, il devra sa perte à sa facilité logorrhéique* (Jean Paré, *Journal de l'An I du troisième millénaire*, Boréal, 2002).

Avec Thérèse, je vais voir *Amen*, le film de Kontandinos Costa-Gravas, d'après *Le Vicaire*, de Rolf Hochhuth. On sait déjà que l'affiche du film (amalgame de la croix gammée et de la croix chrétienne) a fait l'objet de vigoureuses protestations de la part de groupes catholiques, en France notamment. Il faut convenir que l'affiche est rudement maligne.

Costa-Gravas traite le sujet avec équilibre en ce sens qu'il ne place pas Pie XII dans le collimateur. En fait, le film repose sur deux pôles : le chimiste [86] allemand, simple spécialiste de la désinfection des casernes et hôpitaux, en vue de combattre le typhus qui ravageait les troupes allemandes lors de la bataille de Stalingrad, et un jeune Jésuite, fils d'un diplomate romain très proche de la Curie romaine.

Le chimiste allemand avait mis au point un gaz fort efficace contre la vermine (le Ziklon-B). Il apprend un jour que la « vermine », c'était les Juifs, les Gitans, les « improductifs ». Il est promu officier SS. Le jeune Jésuite, de son côté, à cause même de ses contacts avec la haute diplomatie romaine, devine ce qui se passe. Il se lie d'amitié avec l'officier SS et tous les deux tâchent d'amener Pie XII à dénoncer clairement ce que l'on appelle maintenant l'Holocauste. Ils essaient tous les deux de convaincre Pie XII de lâcher le morceau. L'ambassadeur américain pousse dans ce sens. Il se fait répondre par un cardinal qu'il ne serait peut-être pas mauvais de dénoncer Staline, soutenu par les Américains, alors que Hitler, lui, combat le communisme ! Et toc, comme dit La Fontaine.

À la fin, le jeune Jésuite est « gazé ». De la sorte, il « sortira » plus près du ciel, dans la fumée des fours crématoires. L'officier SS (personnage historique) se pendra dans sa chambre, à Berlin, lors d'un voyage expressément autorisé par son supérieur SS. Il fut réhabilité vingt ans après la fin de la guerre. Entre-temps, il avait été raflé par les Soviétiques et il avait passé sept ans dans un camp de prisonnier.

On ne résume pas un film. Je ne tolère pas longtemps qu'on le fasse devant moi. On voit un film et on peut en parler avec ceux qui l'ont vu. Et encore ! J'ai enregistré telle repartie qui avait échappé à Thérèse et inversement. Par exemple, au moment où l'officier SS rencontre sa femme brièvement, mais sans pouvoir lui dire où il allait, celle-ci lui demande : *Il y a une autre femme dans ta vie ?* Remarque aidante ! Dans de brefs échanges, on mentionne des noms. Par exemple : Thomas Mann, qui a su quitter l'Allemagne en temps utile. Ou encore qu'on ne trouve pas assez d'argent pour « acheter » et sauver quelques milliers de Gitans hongrois. Le problème, c'est qu'il ne se trouvait aucun pays libre et démocratique pour accepter de les accueillir. Cela nous renvoie, par *backlash*, à *Exodus*.

Note postérieure (24 juin) : Depuis qu'elle a vu le film, Thérèse a fait des recherches sur Internet. Elle me remet des dizaines de pages de textes et de références, ce qui m'amène à penser que le film de Costa-Gravas n'est pas aussi « équilibré » que je le disais plus haut. Par exemple, le nombre de Juifs sauvés par les interventions ciblées de Pie XII varie entre 150 000 et 800 000, selon les historiens de cet épisode de l'histoire.

La clé du film, si je peux dire, est dans le titre et, dans le film, quelqu'un la fournit : *Dans le déroulement de l'Histoire, il ne sert à rien de dire ce que les [87] choses devraient être ; il faut dire Amen devant ce qu'elles sont.* Lors de la croisade contre les Albigeois (1208), Simon de Montfort s'empara de Béziers. Les vainqueurs hésitaient à frapper, ne pouvant discerner les hérétiques. *Tuez-les tous, dit le légat du pape, Dieu saura bien reconnaître les siens.*

Pie XII a dit *Amen*. Il a vécu avec son « amen » pendant 18 ans. Nul ne saura jamais combien de centaines de milliers de Juifs il aura sauvés par son « silence » et par ses instructions secrètes à ses collègues des évêchés étrangers. Il n'est pas nécessaire d'être pape, et en des circonstances aussi dramatiques, pour dire « amen ». Je suis le président potiche de la Corporation du Campus Notre-Dame-de-Foy. Cette semaine, j'ai appris, par hasard, le congédiement d'un concierge que j'ai souvent croisé. Il est Allemand ou Bulgare, je ne sais. Il travaille au Campus depuis une dizaine d'années. C'est à peine si j'arrive à le comprendre, quand je lui parle. On vient de le congédier. Je suis président de la Corporation. Je laisse porter. Amen.

Dans *La Presse* du jour, Luc Perreault intitule sa recension : *Bêler avec les loups*. Le titre n'est pas innocent ; il implique un jugement-massue en réponse à la question posée par le film. On savait depuis longtemps qu'il faut « hurler avec les loups ». Sans hurler ni bêler, on peut tâcher d'échapper à la meute. Cela mène déjà assez loin. Assez loin ou, en tout cas, hors la meute. Et il n'est déjà pas facile de demeurer hors la meute, même dans un groupe de vieux, où les plus jeunes loups ont 50 ans. En réponse à un « communiqué » du futur Provincial des deux provinces qui ne seront fusionnées qu'à partir du 30 juin, à minuit, j'ai écrit à toutes les communautés de la province encore existantes :

Cher confrère,

Le 16 mai, j'ai reçu par courriel les « résultats complets du vote des Frères en vue de la formation du Chapitre provincial », avec un mot daté du 8 mai. Voici quelques réactions à ce sujet :

Comment expliquer que l'on ne nous a pas communiqué la liste des votes de la province d'Iberville ? Où est passé le « souci de transparence ? ». Il s'agissait pourtant du chapitre de la province du Canada.

Vous parlez de « certains choix regrettables ». Lesquels ? En quoi le ou les votes obtenus par le Fr. X étaient-il plus « regrettables » que les votes obtenus par le Fr. Y ? S'agissait-il d'un vote libre ou bien avait-on une liste occulte que l'on eût souhaité voir se dégager ?

Vous parlez de « certains inconvénients ». Décidément, vous aimez le mot « certains ». Deux emplois en trois lignes. Vous vous dérobez derrière ce mot comme la seiche derrière sa sépia. Quels choix redoutiez-vous ? Si 67 frères sont éligibles et électeurs, il faut vivre avec ça. Ou bien on tranche entre les électeurs et les éligibles. En déterminant une fourchette d'âges pour les éligibles, par exemple. Ou bien en déclarant éligibles les seuls frères de vœux de stabilité. Cette pratique a déjà existé. Ou encore, en établissant une liste d'exclusion ; les fumeurs, par exemple. Cela aussi s'est déjà pratiqué.

[88]

En clair, je suis d'opinion qu'il eût été préférable de ne pas publier une telle liste. Ni même une liste par ordre alphabétique. J'espère que vous vous doutez un peu des déductions et commentaires qui résultent déjà de la liste partielle communiquée aux fils de Marie et de Champagnat.

Si l'on objecte (on a fait cette objection devant moi) que les résultats des élections civiles sont publiés, je réponds que les élections civiles se font à partir d'une liste de candidats préalablement annoncée. Et qu'il existe des critères publics à ce sujet. À ma connaissance, on n'a jamais publié les résultats des sondages en vue de la nomination d'un provincial. Chaque frère électeur indique trois choix. C'est le Conseil général qui décide, et il n'est pas lié par le plus grand nombre de votes obtenus. Celui qui est retenu dispose du droit de dire oui ou non. Nul n'est tenu d'être boss. Mais s'il accepte, il doit assumer.

« Le désir de partager les nouvelles de famille » ne tient pas la route. Vous n'aurez jamais ni le devoir ni le droit de partager toutes les « nouvelles de famille ». Le devoir de réserve existera toujours. Sinon, la confiance est ruinée avant, pendant et après. Si l'on ne peut pas se fier absolument au devoir de réserve d'un Provincial et, par extension, d'un conseil provincial, on est broyé par la machine à rumeurs, qui est fort bien huilée. Sans avoir cherché quelque information que ce soit, et après avoir signifié, par écrit, au Provincial, que je ne participerais pas aux réunions du Chapitre, si vous saviez tout ce que j'ai appris !

Par association d'idées avec le mot « chapitre », je fais mention de la session de ressourcement spirituel et mariste de septembre-novembre 2000. Lors de ladite session, il n'y avait aucun exemplaire de la Bible dans nos chambres. Par contre, on y trouvait le volume de sœur Joan Chittister *Le Feu sous les cendres* qui avait déjà fait l'objet d'une intense promotion par le conseil provincial. Mon exemplaire est daté de juin 98 ! À la fin du volume, on trouve une série de questionnaires-guides ou de guides-questionnaires. Je n'ai pas été capable de répondre à ces questionnaires, sauf peut-être à la question 7 du questionnaire intitulé Devenir flamme. Encore que je ne me sens pas « devenir flamme », ni emporté « par un torrent d'amour ». Je laisse ce langage aux batteurs de plumas. Et voilà bien la raison pour laquelle je me dispense généralement d'assister aux funérailles, aux jubilés et autres séances de battage de plumas à Château-Richer.

Pour faire bonne mesure, j'ajoute que j'ai déjà stipulé dans mon testament que je ne veux surtout pas que l'on pousse des chansonnettes en celluloïd lors de mes funérailles. S'il n'y a plus assez de frères pour chanter en grégorien, que l'on fasse tourner le disque *La Messe des morts : les funérailles par le chœur des moines de l'abbaye Saint-Pierre de Solesme*, Decca, SXL 20.217. On trouvera facilement le disque dans ma discothèque.

16 JUIN

Avant même de « passer aux Juifs », Hitler « s'était pratiqué » comme disent tous les commentateurs de Radio-Canada sur les mongoliens allemands et autres déficients. L'opération n'avait pas soulevé beaucoup de protestations.

Elle n'était d'ailleurs évidemment pas médiatisée. Mais enfin, quelques pères [89] et mères ont bien dû se rendre compte que leur mongolien s'était évanoui. Hitler a inventé l'euthanasie. Il l'a, par la suite, industrialisée. Or, il arrive ceci que l'euthanasie est maintenant légale dans les Pays-Bas. Il est bien clair que le développement de la biotechnologie pose déjà d'énormes problèmes (clonage, suicide assisté, intervention sur l'embryon humain) qui ont d'ailleurs donné naissance à une nouvelle branche de la théologie : la bioéthique.

Jean-Paul II est opposé à l'avortement et, symétriquement, à l'euthanasie. Je dis « symétriquement », car il s'agit des deux « bouts » de la vie sous la lune. Il est aussi contre le mariage des prêtres, et le sacerdoce des femmes. Mon idée, c'est que ni le mariage des prêtres ni, par conséquent, le sacerdoce des femmes ne constituent un problème d'ordre dogmatique. Il demeure que le mariage n'est pas une solution. C'est un grand mystère, comme dit saint Paul. Ce qui se dégage du pontificat de Jean-Paul II, c'est qu'il est pour la vie, contre la mort. *Choisis la vie*, comme dit Moïse (Dt 30, 19).

17 JUIN

Évangile du jour : Jésus dit de tendre la joue gauche à celui qui t'a frappé la droite ; d'abandonner ton manteau à celui qui te réclame ta tunique ; de faire deux milles avec celui qui te réquisitionne pour un mille. Je vois d'abord là une forme de hauteur, de noble désinvolture. À l'inverse, toute la gadgetterie contemporaine nous invite à nous procurer non pas des objets qui répondent à des besoins précis, mais des objets à « options » multiples. On achète des options. Les ordinateurs sont un bon exemple : ils nous permettent cent fois plus d'options qu'on ne peut utiliser et qui ne répondent à aucun besoin.

18 JUIN

De 11 h à 18 h, je suis en réunion au Campus, d'abord avec Jean-Noël et l'avocat qui nous pilote dans les dernières démarches en vue de la transformation administrative dont j'ai parlé plus haut. Vers 12 h 30, nous sommes rejoints par M. Socratès Goulakos et ses trois avocats. Tout en poursuivant la discussion, nous dînons avec des sandwiches et autres cochonneries commandés à la cafétéria. À 15 h, je préside le conseil d'administration et à 16 h, l'assemblée générale. C'est la dernière réunion de ces deux organismes. En clair, il s'agit pour les membres, dont moi-même, de nous saborder selon les règles de l'art.

Dans notre petit milieu, il s'agit d'un événement historique. Ce que je retiens des échanges entre les avocats, c'est qu'ils jouent entre eux, même s'ils sont d'équipes adverses. Leur « ballon », c'est les lois. Ils ne cherchent pas tant à dégager une orientation qu'à verrouiller toutes les issues possibles. Ou, pour dire les choses autrement, à désamorcer tous les pièges imaginables. Par pièges, il faut entendre notamment tous les recours possibles dans l'avenir, même des [90] recours portant sur des situations ou des faits passés. Et dans tous les cas, il faut produire les preuves notariées originales.

Toutes explications bues et rebues, il faut encore se prêter à une fiction juridique : la création d'une manière de « navette légale » qui assurera la « migration » entre la corporation actuelle et la nouvelle corporation.

Si la culture est un système de références, la politique est un système de déférences. L'autre jour, durant un creux de temps, j'ai demandé à l'avocat du Campus : *Est-ce que les avocats n'allongent pas un peu la sauce ?* Réponse : *Nous vendons du temps.*

19 JUIN

Souper au Continental avec un groupe d'hommes d'affaires : banquiers, avocats, agents d'assurances, directeurs d'entreprises. Je suis l'invité de Maître Jean Côté. Sauf ce dernier, je n'avais jamais rencontré que deux autres invités : Jean-Guy Paquet, ancien recteur de Laval, et Jean-Paul L'Allier, maire de Québec. J'ignore pourquoi on m'avait invité. Je ne vends rien et je ne suis acheteur de rien.

20 JUIN

Dans un encart du *Soleil*, message du maire de Québec et de Bernard Landry, à l'occasion de la Fête nationale du 24 juin. Messages sans hauteur. Aucune référence à celui qui a donné son nom à notre fête nationale. Je ne demande pas d'homélies aux politiciens, mais enfin il n'est pas interdit de « se souvenir » ailleurs que sur les plaques d'immatriculation des autos.

Je devais, ce matin, me rendre au CLSC voisin pour des prises de sang prescrites par mon médecin. Mon rendez-vous avait été fixé à 10 h, et je devais être à jeun depuis 12 heures. Demeurer à jeun jusqu'à l'heure du rendez-vous ne me pesait guère. Mais j'ai vérifié ma dépendance vis-à-vis du café matinal. J'étais en état de manque léger, certes, mais manque quand même, et que je n'éprouve guère, hormis le matin. Il n'en va pas de même vis-à-vis du pétun. Les États, qui nous aiment à mort, le savent bien : *ils frappent de droits, impitoyablement, les alcools consolateurs*, comme disait Bernanos, dans sa préface aux *Grands Cimetières sous la lune*.

Bernanos parlait de la boisson. J'ignore s'il pétunait, et qu'importe ! Mais je sais très bien que nos *puissantes Républiques* se font une virginité morale sur le dos des fumeurs. Seigneur ! si on lâchait un peu les fumeurs pour taxer les émetteurs de décibels. Il est bien évident qu'au CLSC, ce matin, on voyait partout des affiches ou des pictogrammes indiquant l'interdiction de fumer. Par contre, et dans le même CLSC, on nous impose une musique que je n'ai vraiment pas demandée. Et qui n'est d'ailleurs pas de la musique. Ce sont des [91] hurlements de loups aux abois. Oh ! ramenez-moi Tino Rossi ou Rina Ketty !

Aujourd'hui, c'était pas ma journée. À 14 h, j'entends de la zizique sur la galerie. Guitare électrique. Précisons (ça me défoule de l'écrire pour la postérité, rien de moins) que la galerie est en ciment. C'est une caisse de résonance. J'essayais de lire. Je m'en vais demander aux deux ziziqueux, non pas de s'en aller, mais de « baisser » le ton. Je me fais « recevoir ». Je leur dis que c'est la quatrième fois que je leur demande de « baisser » le son. L'un d'eux me dit : *C'est juste la deuxième fois. On travaille ici, nous autres. Je paye mon loyer. Y a pas de prise électrique sur le gazon.* Je ne trouve rien à leur répliquer. J'étais enragé, donc en déficit de dignité, donc en déficit d'autorité. *L'âge est partout respecté, et très exactement, pourvu que le pouvoir ne déshonore pas l'âge* (Alain).

Dans une telle circonstance, mon réflexe aurait été de les étamper tous les deux sur la galerie. La force prime le droit. Le droit est toujours à la remorque de la for-

ce. Je ne disposais pas de la force, et les deux jeunes le savaient. Et même si j'avais disposé de la force physique, cela ne m'aurait pas avancé. J'aurais été traduit en cour et condamné. Qu'aurais-je pu invoquer à ma défense ? Mon droit au silence ? Qui a « droit » au silence ? Les deux jeunes avaient « droit » à leurs décibels. Droits contre droits (au pluriel ou au singulier) ne fait pas société. Seule une transcendance fonde une société. C'est toute la thèse de René Girard.

Cela dit, pour l'information des galaxies, il me reste à me retirer avant d'être évacué. Allons-y gaiement : la mer se retire. L'amer se retire. S'il ne se retire pas, il sera évacué. *Silence, ou j'évacue !* C'était une des reparties favorites de Miville Couture, du temps qu'il jouait un juge dans les sketches radiophoniques de Jovette Bernier, du temps d'avant la télévision. À l'hôpital Laval, écoutais ce quart d'heure avec délice.

Est-ce que je me retire ou bien suis-je évacué ? Il est sûr que je me retire. Mais jusqu'à quel point se retire-t-on ? Jusqu'à soi-même ? Mais se réduire à soi-même, c'est le commencement et la fin de la folie. C'est se peindre dans un coin. Quant à être évacué, on ne s'en rend compte que trop tard. Trop tard, je veux dire quand ça fait un sacré bout de temps que tu ne comptes plus.

Je suis en train de lire *Les Naufragés*, de Patrick Declerck (Plon, 2002). Il s'agit des résultats d'une recherche ethnographique sur les clochards de Paris, étalée sur 15 ans. Texte et photos insoutenables. L'auteur cite Céline et certains chapitres sont de style célinien. Le chapitre intitulé *Un dîner en ville* (qui est sans doute une distillation de plusieurs dîners du genre) ramasse les sentiments et les impressions que j'ai déjà eus les quelques fois où j'ai « dîné en ville ».

[92]

24 JUIN

Les animateurs du camp d'été qui se tient au Campus sont à pied d'œuvre depuis une bonne semaine. Ce sont surtout des jeunes filles. Elles décorent ; elles font des tunnels en tissu ; elles montent des décors de théâtre. Elles ont quatre ans. Comme dit Alain, dans un groupe quelconque, *par la seule présence d'un enfant de quatre ans, tous ont quatre ans*. J'ajoute que, dans une maison où il y a un chien, tout le monde se met à parler chien. Il y a un animateur pour 10 ou 15 jeunes. C'est un camp de luxe, il va sans dire, même si les animateurs ne reçoivent guère plus que le salaire minimum. Je voyais ce matin deux jeunes animatrices ramasser un par un les éclats de verre qui brillent au soleil, résultat de bouteilles de bière émiettées sur la surfa-

ce asphaltée. Il faut bien protéger les enfants qui tantôt marcheront pieds nus sur le terrain.

Dans la cabane près de la fenêtre de mon bureau, les « parents » se succèdent pour nourrir les trois oisillons qui ne sont que becs à ce stade de leur développement. Les trois becs se présentent ensemble dans l'ouverture. C'est au point que les pourvoyeurs ont de la peine à se tenir agrippés près du trou. Je vois un pourvoyeur tenant dans son bec une libellule dont je distingue nettement les ailes à contre-jour, et sa longue carlingue effilée. La paix de la nature !

Jean O'Neil m'a téléphoné récemment pour me faire goûter une amuserie d'Ogden Nash, intitulée *Ice breaking*, qui peut se traduire par « pour rompre la glace, pour faire connaissance » :

Candy
Is dandy
But liquor
Is quicker.

Durant son enfance à Boston, ma mère avait appris un *limerick* du genre (en fait, un *limerick* est censé compter cinq vers). N'importe ! Je l'ai retenu comme suit :

I am rough
And tough.
Every time I spit
I break a brick.

Et tant qu'à être en mode de plaisanterie, voyons ceci :

- Le condamné, au bourreau qui le conduit à la guillotine, un lundi, à l'aube : *Ça commence bien la semaine !*
- Le Titanic a frappé la pointe de l'asperge.

[93]

25 JUIN

J'apprends la mort du frère Louis-joseph Hébert (73 ans), à la suite de sévères attaques cardiaques. Je le connais depuis longtemps. De 1978 à 1983, je lui avais demandé de travailler au secrétariat provincial, à Desbiens. Il était alors en disponibilité car mon prédécesseur ne savait plus qu'en faire. Il était en effet fort difficile à atteler car il était extravagant. Quand j'avais informé le Conseil provincial de lui proposer de venir travailler à titre de secrétaire, on m'avait prédit que je ne l'endurerais pas trois semaines. Nous avons travaillé ensemble pendant cinq ans et il m'a rendu de très bons services.

Visite-éclair du Provincial désigné. Il avait annoncé qu'il dînerait et souperait avec nous, mais le décès du frère Louis-joseph Hébert l'oblige à partir à 15 h 30. Je n'ai donc pas eu le temps d'aborder avec lui certains problèmes touchant le gouvernement de la province du Canada qui sera officiellement érigée le 1^{er} juillet prochain. Aurait-ce été possible ? J'en doute. Nous ne parlons pas le même langage.

Après souper je me rends à la Maison du Renouveau, à Charlesbourg, pour ma retraite annuelle. Je fais une retraite personnelle. La Maison du Renouveau a été créée et est dirigée par l'Institut séculier Saint Pie X. Sur la porte d'entrée et dans le hall, on voit des pictogrammes non fumeurs bien avant de voir un crucifix. Ma chambre mesure 9' x 10'. Le plafond est à 7'6". L'ameublement comprend un lit, une chaise, un évier, un bureau de travail du type bureau d'écolier des années 1950 : couvercle légèrement incliné, que l'on peut soulever, retenu par une chaînette. Une cavité pour recevoir un crayon ou une gomme à effacer. L'ameublement n'est d'ailleurs pas le même d'une chambre à l'autre. Il doit être constitué de dons divers ou d'achats aux comptoirs d'Emmaüs. Ma chambre est située sous les combles ; il fait très chaud et il n'y a qu'une petite fenêtre qui n'ouvre qu'à moitié.

La Maison peut accueillir une soixantaine de personnes. Le personnel est composé de trois permanents ; les autres sont des bénévoles pour des durées diverses. Il s'y trouve aussi deux ou trois déficients mentaux légers pour assurer l'entretien interne et externe. La décoration est à l'avenant, je veux dire quétaine. Un petit bouquet de fleurs artificielles sur chaque table ! Esthétique de marché aux puces.

Bruit jour et nuit : tondeuses à gazon, fouets à moteur, sonneries de téléphone, intense circulation sur le boulevard Bourg-Royal jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Au bout du compte, je suis dans des conditions de travail et de recueillement bien inférieures à celles de ma résidence.

Vendredi, le 28, je me rends aux funérailles de Louis-Joseph Hébert à Château-Richer. Pour les trois confrères de Québec qui s'y rendaient eux aussi, il ne s'agit que d'un détour d'à peine un quart d'heure. Après dîner, je monte [94] à l'étage de l'infirmierie où je peux rencontrer assez longuement le frère Louis Ferland, 90 ans, grand cardiaque, mais l'esprit vif.

Le frère Louis-Joseph a demandé que sa dépouille soit incinérée avant d'être déposée dans la crypte communautaire. C'est la première demande du genre. En revenant de la crypte, un confrère m'exprime son étonnement à ce sujet. Je lui écris quelques jours plus tard :

Pour donner suite au bref échange que nous avons eu le 28 juin, après les funérailles du frère Louis-joseph Hébert, au sujet de l'incinération/inhumation/chauffage, voici un document tiré de l'encyclopédie Catholique. Ce document date de 1952. Il est donc en retard vis-à-vis des nouvelles dispositions du Droit Canon à ce sujet. Il est clair cependant que la millénaire opposition de l'Église à la crémation (ou incinération) remonte à la tradition des premiers siècles du christianisme. Il s'agissait, pour l'Église, d'affirmer la résurrection des morts et le respect que l'on doit manifester à la dépouille d'un baptisé. L'encensement du cercueil que l'on pratique encore relève de la même symbolique. Or, les symboles sont importants dans toutes les religions et toutes les cultures. Le symbole, c'est ce qui rassemble. Le contraire du symbole (symbolum), c'est le diable (diabolum) c'est-à-dire ce qui divise. N'importe qui fait la différence entre fouler au pied une quelconque pièce de tissu et fouler au pied un drapeau, par exemple. Ou encore : on peut pisser contre un arbre avec un air d'éternité ; mais il faudrait être tordu pour pisser contre une pierre tombale dans un cimetière.

Personnellement, si les circonstances le permettent, je désire être inhumé dans le lot des Frères dans le cimetière de Desbiens, après des funérailles chantées en grégorien.

Je lis Jacques Loew : *Le Bonheur d'être homme*, entretien avec Dominique Xardel (Centurion, 1988). Jacques Loew raconte son enfance ; son long séjour comme tuberculeux dans un sanatorium suisse ; sa conversion à 24 ans ; sa formation chez les Dominicains ; son apostolat comme fondateur des prêtres-ouvriers à titre de docker pendant 12 ans dans le port de Marseille ; son long séjour au Brésil où il fut, à

toutes fins utiles, l'initiateur des « communautés de base » ; la genèse de ses innombrables publications, etc. Et puis, bien sûr, les douloureux épisodes de la condamnation du mouvement des prêtres-ouvriers et, plus tard, celle de la théologie dite de la libération. À 80 ans, il se retire chez les Cisterciens-trappistes de Tamié. Je n'avais lu de lui que son livre *Comme s'il voyait l'invisible* (Cerf, 1970). Sortant d'une telle lecture, habité par la pensée d'une vie aussi pleine, je n'ai pas besoin d'homélie sur l'humilité.

Dans Jacques Loew, je note cette remarque de saint Thomas d'Aquin :

Dieu, comme un excellent maître, a pris soin de nous laisser deux écrits parfaits, afin de faire notre éducation d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Ces deux livres divins sont la Création et l'Écriture. Le premier ouvrage a autant de chapitres excellents qu'il y a de créatures et il nous enseigne la vérité sans mensonge. [95] Quelqu'un ayant demandé à Aristote où il avait appris tant de si belles vérités, il répondit : « Dans les choses, car elles ne savent pas mentir. »

À titre documentaire, je donne ici l'horaire quotidien de l'abbaye où il s'est retiré :

3 h 30, matines ; 6 h 45, laudes ; 7 h 15, messe ; 9 h 45, tierce ; 12 h 15, sexte ; 14 h 45, none ; 17 h, vêpres ; 19 h 30, complies.

Depuis saint Benoît (vers 529) des dizaines de milliers d'hommes et de femmes ont choisi ce genre de vie. Ce sont eux qui ont fixé les barbares et qui ont assuré la transmission de la civilisation judéo-chrétienne. Le mont Cassin, par exemple, fut l'école du Moyen Âge. Et non seulement les moines ont-ils assuré la transmission de la civilisation malgré les Vandales, les Huns et autres Tamerlans, mais ils se faisaient vivre. Ils n'émargeaient pas au BS. *Ora et labora. Prie et travaille*. Telle était la devise des Bénédictins. À dix milles du camp militaire de Valcartier, il y a un monastère de cisterciennes. Elles ne font pas beaucoup de bruit. Mais ces êtres-là sont les paratonnerres du monde. Les « rappeurs » et les « raveurs » aussi ont leurs matines, leurs vêpres et complies. Mais je ne vois pas bien en quoi et comment ils assurent une transmission. Je verrais plutôt qu'ils sont le bouillonnement annonciateur des énormes craquements de la civilisation. Ou encore, des convulsionnaires comme le jeune homme dont parle l'Évangile de Marc (ch. 5) qui devint d'autant plus frénétique que sa délivrance par Jésus était plus imminente.

Transmission : quel beau mot ! Entre le barrage du lac Saint-Jean (construit en 1927) et Québec, on avait construit la route de la transmission pour transporter le « surplus » d'électricité vers Québec, justement. C'est la route non asphaltée à l'époque qui m'a amené de Métabetchouan à Lévis, le 2 juillet 1941. Il fallait passer entre les *Portes de l'enfer* (nom qui existe encore) du fait que la route passe, serrée de près, entre deux montagnes coupées à la verticale. J'étais tout à l'émerveillement de faire mon premier grand « tour de machine ». Nous disions « machine » pour désigner une automobile. Quelque dix heures plus tard, on m'a vite désintoxiqué. J'ai été mis en « rang », comme les fils tendus de pylônes en pylônes sur une route de transmission.

[96]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

JUILLET 2002

1" JUILLET

[Retour à la table des matières](#)

Dix-huitième pique-nique annuel avec Robert Trempe et Christian Nolin. Voilà déjà une modeste tradition. J'ai déjà décrit les règles de ces tournées annuelles.

Nous sommes partis à 9h. Première station : les marais Provancher, réserve ornithologique et botanique non loin de Neuville.

Deuxième station, l'église de Neuville que personne de nous trois n'avait encore visitée. Une merveille. Des peintures d'Antoine Plamondon, mur à mur, c'est le cas de le dire. Y compris sa dernière. Il avait alors 91 ans et il était presque aveugle.

Troisième station : l'église de Pont-Rouge. Elle était ouverte pour raison de funérailles. Un très beau vaisseau. Les églises, c'est ce que nous avons fait de plus beau, un peu partout au Québec. Détail qui n'a rien à voir avec l'architecture : en lettres de neuf pouces de hauteur, une affiche sur un confessionnal : Salon de beauté. On voudrait croire qu'il s'agit d'un graffiti de Vandales. Mais non ! Il s'agit de la décision du curé. La marguillière à qui nous signalons cette trouvaille, après le service des funérailles, nous assure qu'elle en a honte. Et voilà ce que donne le cocktail de la bêtise avec un zeste de charisme.

Quatrième station : l'église de Cap-Santé. Nous y demeurons longuement, accompagnés par un jeune guide. Je note seulement que cette église, construite de 1754 à 1763, est l'un des rares temples datant du Régime français subsistant au Québec.

Vers 13 h 30, nous filons, passé Deschambault, vers une halte pour dîner. La chaleur est accablante : il doit faire 40 incluant le facteur humidex, comme on dit maintenant.

2 JUILLET

En vidant ma boîte vocale, j'apprends la mort d'André Naud, survenue le 28 juin. Les funérailles auront lieu demain, mais, vu l'heure de la célébration, il faudrait que je parte aujourd'hui et que je couche à Montréal, ce qui me paraît prohibitif. Je me propose d'écrire un hommage à ce grand serviteur de la liberté intellectuelle, fort peu connu, en fin de compte, en dehors du milieu ecclésiastique. Il y a trois ou quatre ans, j'avais proposé son nom au Conseil de l'Ordre national du Québec. Il n'avait pas été retenu.

Je termine la lecture des *Naufragés* (Patrick Declerck, Terre humaine, Plon, 2001). En annexe, une longue lettre de Jean Malaurie, directeur de la [97] collection, et la réponse, encore plus longue, de Patrick Declerck, dans laquelle il se déclare totalement athée, totalement désabusé de l'humanité.

Bardamu, mon frère, écrit-il, par allusion à Céline dont il copie, par moments, le style syncopé. La nature est une horreur, une boucherie sans fin, et la vie des animaux, une longue terreur. L'humanité est une tentative ratée de l'expérience de la vie. L'homme me semble voué à un échec inéluctable. Il conclut ainsi sa missive à Malaurie : Ne voyez dans tout cela que les tentatives fragmentaires et contradictoires d'un homme qui, refusant les béquilles de l'illusion, s'efforce de penser sa vie, avec pour horizon l'angoissante interrogation de Tolstoï : Que devons-nous faire ? Comment devons-nous vivre ? Un homme qui tente, généralement en vain, d'être un peu moins mauvais, un peu moins médiocre, un peu moins bête, qu'il a naturellement tendance à l'être.

Un bref chapitre intitulé *Un dîner en ville* aurait pu être signé par Céline. Je venais pour ainsi dire de sortir d'un « dîner en ville ». J'en dis un mot plus haut. Il consacre également un hors-d'œuvre intitulé *Intermezzo* au père Damien, son compatriote. On lisait sa vie au juvénat : *Le Père Damien, apôtre des lépreux*, d'Omer Englebert (Albin Michel, 1963). Il doit s'agir d'une réédition. Declerck est né en 1953 ! J'ai donc connu la vie du père Damien une douzaine d'années avant lui. Et lui-même ne l'a certes pas lue en 1963 !

Tant qu'à faire état de mes lectures, je note que je viens de lire *Journal de l'An I du troisième millénaire* (Jean Paré, Boréal, mai 2002). Brillamment écrit. Le style journalistique à son meilleur. Je m'étonne toutefois des pointes de ressentiment contre le catholicisme de son enfance.

17 JUILLET

De 10h à 12h, avec Jean-Louis Morgan, réviseur chez Stanké, pour la correction des épreuves de la tranche de mon journal qui couvre les années 2000-2001. Vu la correction serrée que j'avais déjà faite avant d'envoyer le manuscrit (il faudra bien finir par dire : tapuscrit), cette dernière révision est aisée. Nous prenons seulement soin de tourner chaque page pour prendre en compte quelques corrections, suppressions ou ajouts mineurs. Je dîne sur place avec M. Morgan dont j'apprécie l'expérience. C'est un homme de métier.

Note postérieure : Par la suite, il n'a fait parvenir un texte pour la quatrième de couverture, qui ne me plaisait guère. Le 1^{er} août, je lui ai proposé ce qui suit :

Dieu, tu es mon Dieu. Je te cherche dès l'aube. Mes yeux devançant l'aurore et j'implore. Tu m'as tissé dans le sein de ma mère. Mes jours étaient formés avant que pas un n'eût paru. Je subsiste en toi et je marche en ta présence. Tu es la lampe de mes pas et c'est par ta lumière que je vois la lumière. Je bénis la pluie et [98] la neige, la chaleur et le froid et le vent de tempête qui accomplit ta parole. Je bénis la lourde corneille qui se moque de moi et la mésange effrontée qui réclame son morceau de pistache.

J'entends le vaillant battement de cœur des navires qui remontent le Fleuve, ce long « escalier liquide » qui descend de Thunder Bay à l'Atlantique. Et de l'autre côté du « doyen des fleuves », je vois les phares des autos qui vont de Bernières à Québec et je dis : Ceux qui s'éveillent, qu'ils s'éveillent à toi ; ceux qui vont au travail, qu'ils travaillent pour toi ; ceux qui restent à la maison, qu'ils y restent avec toi ; ceux qui rentrent du travail, qu'ils se reposent auprès de toi ; ceux qui sont malades ou désespérés, qu'ils se tournent vers toi ; ceux qui vont passer la mort, qu'ils meurent en toi.

Je te cherche dès l'aube et je n'ai pour seule offrande que l'accueil de ton amour.

M. Morgan ne l'a pas accepté, ne le trouvant pas assez accrocheur, pas assez commercial. En fait, il s'agit de citations de divers psaumes et du livre d'Office. Mais je trouvais que mon texte constituait un bel écho au titre lui-même.

À 16 h, j'avais rendez-vous au Campus avec Jean-Noël, Philippe Jobin et notre avocat, Simon Hébert, en ce qui concerne la transformation de la corporation du Campus. Vers 15 h 30, je reçois la visite de deux professeurs qui donnent présentement des cours à une centaine de membres des Forces navales canadiennes, réguliers ou réservistes. L'un d'eux est un Iranien (Ali G. Dizboni), professeur de sciences politiques à l'UQAM ; l'autre (Éric Bédard) est un doctorant en histoire à McGill. Au hasard de leur temps libre, ils viennent presque tous les jours dans mon bureau. Nos rencontres sont fort animées. Tant et si bien que j'oublie mon rendez-vous au Campus. À 16 h 10, Jean-Noël me téléphone. Moi qui me pique de ne jamais être en retard à un rendez-vous ! Je file vers l'école et j'arrive comme le renard à la queue coupée de La Fontaine. C'est d'ailleurs avec cette référence que je me présente, non moins « honteux et confus » que le corbeau bien connu d'une autre fable.

La réunion terminée, Jean-Noël et moi, nous refaisons le monde et le Campus. Vu qu'il est passé minuit, je l'invite à coucher dans mon bureau, comme il a souvent fait. Il refuse. J'apprends le lendemain qu'il est rentré chez lui « par cœur ». Le lendemain, nous devons partir pour notre séjour annuel à la villa des Pins, dans notre propriété de Valcartier, avec les Beaudoin et Claudette.

18 JUILLET

Séjour à Valcartier. Vers 9 h, Claudette me téléphone pour me dire que je pars avec elle, et non pas avec Jean-Noël, comme convenu. Il semble que le lever du corps, chez les Tremblay-Gauvreau a été un peu orageux. Nous arrivons à [99] Valcartier vers 10 h, et nous commençons l'installation : ouverture des fenêtres, changement de la literie, rangement de l'épicerie dans les frigos. À 12 h 30, Claudette et moi étions assis à l'ombre d'une majestueuse épinette. Les quatre autres invités sont arrivés vers les 14 h.

Je donne ici beaucoup de détails qui montrent bien que nous n'étions pas dans la misère noire. Mais qui montrent aussi que je n'ai guère de « variables » dans ma vie, hormis moi-même, qui ne suis pas une « variable ». Marie-Claude a trouvé moyen de dire, un certain matin, que je n'étais pas « adaptatif ». Je suppose que, dans son jargon de psy, cela veut tout simplement dire que je manque de souplesse. L'astuce est bien connue : Si tu accuses l'autre de manquer de souplesse, cela veut dire qu'il

n'épouse pas tous les méandres de ton « moi ». Mais toi, tu peux renverser l'affirmation : Épouses-tu tous les méandres de mon moi à moi ? À l'indéfini. Je ne dis pas à « l'infini ». L'infini, c'est l'amour.

Les femelles de l'espèce humaine, tout autant que les mâles, appartiennent à une espèce pauvre en amour. À ceci près que les lions dorment beaucoup ; les lionnes, jamais. Un soir de grand vent, Jean-Noël me disait. *Les femmes ne dédouanent jamais*. L'amour-vallée ; l'amour qui enferme, qui enserre, qui clôtüre. *Don't fence me in*.

Jean-Noël me disait aussi : *Il faut se fier à ce que l'autre ne sait pas faire*. Cela faisait fort bien mon affaire, justement. Quand il est bien connu que, si l'on ne sait rien faire, on peut regarder les autres faire. Il disait aussi, à peine relevé d'une veille torrentielle, alors que nous cherchions vainement à mettre les appareils de musique en état de fonctionnement : *Il faut mettre un homme là-dessus*. Il le fit.

À Valcartier, j'étais, tous les matins, le premier levé. Mon office était de faire le café. Or, j'aime que le bon soit bon. Je faisais percoler le café ; je faisais chauffer les tasses, afin qu'il y ait le moins d'échange possible de calories entre le café et les tasses. Je fournissais à peine à faire le café, y compris le mien, car je prends toujours soin de moi-même. Nous passions deux bonnes heures, selon le nombre des « arrivages », dans la plus petite pièce de la maison. Le Québécois aime vivre dans une cuisine. Tout le monde mangeait passablement. Je dirais : beaucoup. Beurre d'arachide, rillettes de veau, pain, beurre. C'était les plus belles heures de chaque jour. Les plus libres. La liberté se lève tôt. Sinon, il est trop tard.

Malheur à ceux qui veillent trop tard, ne se méfiant pas de la percolation conique de la vérité. La percolation du café, le matin, est une bénédiction ; la percolation nocturne de la vérité est dangereuse. Un certain soir, Jean-Noël et moi nous défonçâmes la nuit. La conversation tourna à l'aigre. Tant et si mal que Jean-Noël me quitta subitement en disant : *Je pars demain*, ce qui voulait dire « aujourd'hui », à l'heure qu'il était. Je restai seul un bon moment devant [100] le foyer éteint. J'étais tout à fait prêt au pire. Les choses s'arrangèrent autrement, et fort bien, selon toute apparence. Mais ce qui est vécu est vécu. Une blessure peut se refermer, comme un bacille de Koch dans un poumon. Elle peut aussi sortir de sa coque à l'occasion d'une agression analogue à son premier développement. C'est comme un nœud dans une planche de bois : la planche de bois peut fort bien faire sa vie de planche, mais, si elle a à rompre, ce sera à l'endroit du nœud.

Jean-Noël affirmait qu'il ne se souvenait plus de quoi que ce soit de précis. Mais moi, je me souvenais de lui avoir rappelé un certain 16 mai de l'année 2001, autre soir de grand vent, où il m'avait dit, parlant du Campus, que « les Frères l'abandon-

naient ». L'abandonnaient, dis-je, dans leur soutien financier du Campus. Ce soir-là, j'avais laissé passer l'orage avec magnanimité ! Mais quant à l'orage dont je parle ici, j'ai bien dû attacher quelques wagons à la locomotive du 16 mai.

Moralité no 1 : Toute vérité n'est pas bonne à dire. Mais quand est-ce qu'une vérité est bonne à dire ? Réponse : on ne sait jamais. Seuls les sots, les enfants et les ivrognes disent toujours la vérité. Il demeure que toute vérité n'est pas bonne à dire. Jésus lui-même a différé certaines vérités, non pas touchant son message fondamental, mais quant à l'avenir de Pierre, notamment. Ce dernier venait tout juste de confesser la divinité de Jésus. Quelques minutes plus tard, Jésus le rabroue en le traitant de Satan. On trouve ce passage dans saint Matthieu. Dans l'Évangile de Jean, Pierre pose une question à Jésus à propos de Jean. Jésus lui répond cavalièrement : *Cela ne te regarde pas. Tu comprendras plus tard.*

Moralité no 2 : la vie commune, même dans un grand espace et une grande maison, est une épreuve. Je veux dire un test. La promiscuité n'assure en rien la proximité. *Vita communis, maximum periculum.* Dans les monastères, on disait : *maxima paenitentia.* Je m'étends sur cet incident pour l'information des psychologues du dimanche et de tous les autres jours de toutes les semaines.

Un soir, vers 18 h, j'ai reçu la visite du frère Stephen Minogue, mariste américain d'origine irlandaise. Je l'ai connu à Fribourg en 1962, alors qu'il était directeur du second noviciat anglophone. Par la suite, il devint assistant général et je l'ai souvent rencontré à Rome, à Desbiens, au Campus. Il a maintenant 82 ans. Il était de passage à Valcartier, en provenance de New York, pour accompagner deux de ses confrères américains. En réponse à un courriel daté du 3 août, je lui répondais ceci :

Stephanus autem (Ac. 6,8),

En 1945, je faisais partie du premier groupe de scolastiques de l'école normale de Valcartier, où j'ai passé l'année scolaire 1945-1946. La propriété avait été [101] achetée quelques mois auparavant. Le frère Lorenzo était le principal (directeur des scolastiques et des études). En 1949, il devint provincial de Lévis, puis assistant général. C'est lui qui eut à « gérer » l'affaire des Insolences qui m'a amené à Rome (1961-1962), puis à Fribourg, où je vous ai rencontré. Vous connaissez le reste de l'histoire, y compris la nuit des longs scotches dans mon bureau à Desbiens, en 1979, de laquelle vous sortîtes avec un estomac aussi « délicat » que votre conscience. Et voici que je vous retrouve à Valcartier, 40 ans après notre première rencontre. J'ai peine à croire que je survole ainsi une aussi longue période. Mais je ne suis pas étonné que nous nous soyons revus de plain-pied. Le propre des amis, c'est

justement de pouvoir se retrouver, même après une longue absence, comme s'ils s'étaient quittés la veille.

J'ai su que vous aviez fait le voyage de New York à Iberville pour assister aux funérailles du frère Olivier Sentenne, il y a deux ou trois ans. Même si vous confondez parfois le « le » et le « la » ou le « un » et le « une », votre générosité de cœur couvre ces « péchés ». D'un homme, on se souvient de son intelligence, de ses dons d'administrateur, etc. Mais on se souvient surtout de sa bonté de cœur. L'ami avec qui je me trouvais l'autre soir à Valcartier a été frappé de votre qualité d'écoute et de votre air « avenant ». Mon dictionnaire anglais me donne une version plate : *pleasing, welcoming*. Je dirais plutôt, comme nos vieilles Règles communes, que vous avez un « air de piété et de bonté répandu sur tout le visage ».

La brève rencontre que nous avons eue l'autre soir m'a fait une grande joie. On ne vérifie pas souvent le *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (Ps 133, 1), quoi qu'en dise la « littérature » officielle.

Je bénis le Seigneur de m'avoir placé sur votre chemin.

Jean-Noël s'était mis dans la tête de construire une petite galerie et une main courante pour faciliter les entrées et les sorties de la villa. Il y a mis cinq ou six heures, car il ne disposait que d'une hache, d'une égoïne et d'un marteau. Il fallait même décrocher de vieux clous rouillés. Je jouais le rôle de gérant d'estrade.

Nous avons quitté Valcartier dimanche, le 28, à midi. Marie-Claude et Jean-Noël reprenaient le collier le lendemain. Quant à moi, je n'ai pas fait grand-chose le reste de l'après-midi, sauf vider ma boîte vocale et lire mon courriel, mais sans avoir le goût de donner incontinent aucune suite.

[102]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

AOUT 2002

6 AOÛT

[Retour à la table des matières](#)

Dîner au Club de la Garnison avec Me Jean Côté, Jean-Guy Paquet et Alain Dubuc. Ça tombait bien, puisque la nouvelle du jour, c'était le désistement de Pierre Moreau comme candidat au rectorat de Laval, dont Jean-Guy Paquet fut recteur pendant 10 ans. La présence d'Alain Dubuc, par ailleurs, nous a permis de connaître les impressions d'un Montréalais sur Québec et d'apprendre de délicieux détails sur le petit monde journalistique du Québec en général. Je dis « le petit monde ». En fait, tous les « mondes » sont de petits aquariums quand on y tourne. Le tout-Paris ou le tout-New York sont une collection d'aquariums. Et que fais-tu, petit poisson ? Réponse : Je nage ! Et de quelle couleur sont les petits pois ? Réponse : *Les petits pois sont rouges*. Ce calembour vaut bien la « ronde perfection » de celui que rapporte Nourissier : *Si t'es gai, ris donc !*

Détails : *La Presse* reçoit environ 15 000 lettres de lecteurs par année ; *Le Soleil*, environ 3 000. Quand j'étais à *La Presse*, nous avions parfois de la peine à remplir le rez-de-chaussée. Il est vrai qu'à l'époque le courriel n'existait pas. Maintenant, chaque journaliste fournit son adresse électronique. Et il est autrement plus facile d'envoyer un courriel que de tremper sa plume dans l'encre, avoir du papier à lettre sous la main, une enveloppe, des timbres.

La Presse du samedi vend quelque 3 000 exemplaires à Québec ; *Le Devoir*, autant, sinon davantage. Les tirages respectifs n'ont pourtant rien de comparable. *La Presse* tire dix fois plus que *Le Devoir*. Mais la tradition, le préjugé, le snobisme font qu'il est plus prestigieux de signer dans *Le Devoir*.

9 AOÛT

À 11 h, je pars avec Claudette pour le festival de la Nouvelle-France. Mon objectif numéro 1, c'était de faire le tour des bouquinistes installés sur la terrasse Dufferin. Premier problème : le stationnement. Nous trouvâmes facilement, mais à la sortie il fallait payer 13 \$. Ensuite, descente lambineuse vers la place Royale. Nous nous arrêtons au Rabelais, situé à mi-côte, pour dîner. Claudette avait à peine déjeuné, ce qui n'était pas mon cas. Nous mangeâmes. Et, chose surprenante, le menu n'était pas gonflé *ad usum touristarum*. Nous marchâmes ensuite toute la place Royale et remontâmes par le funiculaire. Claudette déteste les ascenseurs fenestrés. Je lui offre de monter à pied et de m'attendre en haut. Mais c'est une femme brave. Je ne dis pas une brave femme. Nuance ! Après quoi, nous étions convenus d'assister à la parade de la Nouvelle-France. Mais Claudette avait une soif terrible. Je [103] partis quérir une bouteille d'eau Perrier. Faut mettre un homme là-dessus ! Le dépanneur qu'elle avait identifié, mine de rien, se trouvait, non pas à deux coins de rues, là où nous avions choisi nos places pour voir la parade, mais passablement plus loin vers l'est.

Que de travail, que de planification faut-il pour préparer autant de spectacles. Il y en a à chaque trois cents pas. Les moins spectaculaires sont ceux de tel musicien qui joue de sa harpe ou de son luth, juste en face d'une cochonnerie de bruit, rue Saint-Jean, qui « enterre » sa harpe ou son luth, sous des millions de décibels américains.

- La plupart des personnes costumées selon l'époque ont confectionné elles-mêmes leur costume et souvent celui des enfants et, tout cela, bénévolement. Là-dessus : de deux choses l'une :
- Ou bien l'homme s'ennuie. Ce qui serait terrible, et qui est la règle. Car, si l'on s'ennuie, cela veut dire que l'on est en fort mauvaise compagnie, si l'on est seul. Et si l'on est deux, idem.
- Ou bien l'homme est un être festif

Réponse : l'homme est un être festif *Quand Dieu assignait ses limites à la mer, j'étais comme un enfant chéri jouant devant lui en tout temps* (Prov. 8, 30-31).

Assis à la terrasse du Rabelais, je voyais monter et descendre des pères et des mères avec leur enfant, les uns dans une poussette. Je remarquai un homme, qui descendait l'escalier avec sa fillette sur les épaules. Il ne cherchait pas la main courante, lui, comme je dois faire ! Et la fillette faisait pleine confiance.

Parmi cent saynètes, acrobaties, jongleurs, je fus un long moment à regarder un monocycliste haut perché, et baratineur de première force. Il jouait à même son expertise, avec des couteaux et, surtout, avec nous-mêmes. Son baratin était d'ailleurs d'une grande finesse linguistique. Il traduisait le minimum en anglais, à tout hasard touristique. Mais il prenait soin de dire aux quelque cinq cents spectateurs, qu'il n'était pas payé par la ville, donc qu'il invitait les spectateurs à déposer quelques écus dans le chapeau. Ce que nous fîmes.

Remontant ensuite la rue Saint-Jean, nous nous approchâmes le plus près possible du lieu de départ de la parade. Nous sommes assis sur le bord du trottoir. La parade comprenait des gens costumés selon l'époque. Un peu de musique toujours d'époque. Quatre ou cinq échassiers hauts de 12 à 15 pieds, etc. Et de toutes jeunes filles, belles à croquer, séance tenante. Elles le furent. Elles le seront.

Je me disais : ville touristique, ville servile. Un touriste est un exploité. On n'est pas obligé d'être touriste. Cependant, il est sain qu'une ville soit festive. [104] Je disais à Claudette, une fois assis chez elle, que la foule n'était, en aucun moment, menaçante. C'était une foule paisible, bon enfant. Deux ans plus tôt, à Rome, il fallait surveiller son porte-monnaie ou son passeport. Nous étions 26 et fort bien avertis. Six d'entre nous furent élégamment délestés. Il ne manque jamais de « saints innocents ». Et n'être point un « saint innocent » n'arrange absolument rien. Tu sors plus pantoute, ou bien, on ne t'invite plus nulle part. Pourvu encore que tu t'en rendes compte. Et à ce compte-là, le plus tôt est le mieux.

Je disais, hier soir, à Thérèse :

Je suis toujours surpris que l'on m'endure. Réponse :

Restez toujours surpris, parce que ça camoufle le pire.

C'est quoi, le pire ?

La vérité.

10 AOÛT

Fête de saint Laurent. Le nom du fleuve a d'abord été donné à une baie (rebaptisée baie des Chaleurs) par Jacques Cartier qui y arriva le 10 août 1535.

À cause de l'instrument de son martyre (un gril), saint Laurent est le patron des cuisiniers et des rôtisseurs.

14 AOÛT

Les Journées mondiales de la jeunesse (JMJ).

J'ai différé jusqu'à aujourd'hui mes remarques et réflexions sur les 17^e JMJ tenues à Toronto du 23 au 28 juillet, le temps de lire sur le sujet et surtout de laisser ma propre réflexion prendre corps.

Rappelons que les JMJ furent instituées par Jean-Paul II, à Rome, le jour des Rameaux 1985. Vinrent ensuite :

- 1987, Buenos Aires : *Nous avons reconnu l'amour que Dieu a pour nous et nous y avons cru.* (1 Jn 4, 16)
- 1989, Saint-Jacques-de-Compostelle : *Je suis la Voie, la Vérité, la Vie.* (Jean 14,6)
- 1991, Czestochowa : *Vous avez reçu un esprit de Fils.* (Ro 8, 15)
- 1993, Denver (Colorado) : *Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.* (Jn 10,10)
- 1995, Manille : *Comme le Père m'a envoyé, moi aussi, je vous envoie.* (Jn 20, 21)
- 1997, Paris : *Maître, où demeures-tu ? Venez et voyez.* (Jn 1, 38-39)
- 2000, Rome : *Le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous.* (Jn 1, 14)
- 2002, Toronto : *Vous êtes le sel de la terre et la lumière du monde.* (Mt 5, 13-14)

[105]

Les prochaines JMJ auront lieu à Cologne en 2005. Cette liste donne à voir qu'il faut distinguer la journée mondiale de la jeunesse, instituée en 1985, et les JMJ, dont la périodicité est variable et qui durent plusieurs jours. C'est ainsi qu'au Campus des groupes de jeunes sont arrivés dès le 21 et le 22 et que les derniers groupes sont partis le 3 août. Ils furent plusieurs centaines à coucher dans les salles de classe. Le jour du départ des Brésiliens, 13 groupes se sont réunis un peu partout sur le Campus dont l'un, composé d'une soixantaine de jeunes, a fait plus d'une heure de méditation et de chants dans la chapelle de la résidence Champagnat.

Depuis l'annonce de ces JMJ, les médias et tout un chacun spéculaient sur la capacité du pape de s'y présenter en personne, vu l'état de sa santé. On peut même dire de sa décrépitude. Or, non seulement il y fut présent, mais il a semblé puiser un regain de vigueur au contact de l'énergie même de la jeunesse. Un sondage qui demandait aux jeunes ce qui les avait le plus impressionnés plaçait le courage du pape bien au-dessus de sa foi ou de son enseignement. Ainsi, cet homme qui ne recule pas devant l'exposition de sa faiblesse au monde entier suscite précisément l'admiration, là où d'autres se déroberaient, préférant laisser d'eux-mêmes l'image du sportif, de l'alpiniste, du skieur en montagne qui furent son image de marque des 10 ou 12 premières années de son pontificat.

À cause même de l'incertitude entretenue par les médias quant à la présence du pape, les inscriptions aux JMJ s'annoncèrent d'abord bien inférieures aux prévisions des organisateurs. Mais, au total, on estime que le nombre des participants s'établit entre 600 000 et 800 000, provenant de 170 pays. Sans faire du nombre de participants un critère de succès ou d'échec, on peut bien noter que l'Écriture en fait grand usage, soit pour souligner le rôle décisif de Dieu (comme dans le cas de l'armée de Gédéon), soit pour manifester la puissance de contagion de l'Esprit. Le jour de la Pentecôte, les disciples, d'ailleurs apeurés, étaient une vingtaine dans le Cénacle. Le même jour, après le discours de Pierre, 3 000 personnes furent baptisées. Un journaliste faisait d'ailleurs remarquer que le jour de la fierté gaie, à Toronto, à Montréal ou ailleurs rassemble facilement un million de spectateurs. Les journaux ont désigné les JMJ comme un « Woodstock de la religion catholique ».

La couverture médiatique. Près de 4 000 journalistes ont couvert l'événement. On trouve des « couvertures » aussi considérables lors des Jeux olympiques, par exemple. Mais il ne s'agissait pas ici de prouesses sportives ni de rivalités masquées entre des blocs idéologiques. Il s'agissait de prière, de recueillement, d'un enseignement exigeant. Lors du point culminant (la célébration de la messe de clôture du

28), il ne s'agissait pas de célébrer des vainqueurs d'épreuves sportives, mais de la présentation à la foule d'une rondelle de farine.

[106]

En ce début du troisième millénaire, le pape a fait lui-même la corrélation entre les grands rassemblements du jubilé de l'An 2000, à Rome, et la tragédie du 11 septembre 2001. La vie de l'Église n'en est pas à son premier contraste entre le triomphe et la déroute ; entre le dimanche des Rameaux et le crucifiement.

Je note encore deux choses :

- Le renouvellement de la sévère condamnation des prêtres pédophiles, accompagnée, il est vrai, d'une demande de pardon. Certes, l'Évangile est très dur à ce sujet, mais enfin je ne suis pas à l'aise vis-à-vis des condamnations dont certaines portent sur des fautes commises il y a 30 ou 40 ans. L'Église s'est maintenant résolue à remettre les auteurs de ces fautes entre les mains de la justice civile. Fort bien ! Mais il faut se rappeler aussi ces paroles de saint Vincent-de-Paul, à un frère mourant, écrasé par ses péchés : *Le trône de la miséricorde de Dieu est la grandeur des fautes à pardonner.*
- La définition de la jeunesse comme l'avenir de l'Église. Seigneur ! s'il s'agit ici de l'avenir biologique, démographique, bref, de la pyramide des âges, qu'ai-je à dire là contre ? Les partis politiques aussi organisent des « comités-jeunesse ». Et les partis totalitaires, en particulier, notamment le nazisme, se sont toujours préoccupés de former leur « mouvement » de jeunes. Mais l'avenir de l'Église ne dépend ni de la jeunesse, ni de l'âge mûr, ni de l'âge dit d'or. L'avenir de l'Église est déjà présent : c'est l'éternelle jeunesse de Dieu. Avant la création du monde, la sagesse de Dieu se jouait parmi les enfants des hommes.

Des journalistes ont souligné la fugacité de ce genre de démonstrations. On a fait allusion, par exemple, au célèbre Congrès eucharistique tenu à Québec en 1910. Avant la radio, avant la TV, mettons. Et l'on posait la question : « Qu'en est-il resté ? » Je n'en sais rien. Mais je peux bel et bien poser la question à l'envers : Jean-Paul II aurait-il pu se rendre à Toronto incognito ? Ou même : Aurait-il pu y faire une apparition-surprise ? En clair, on dénonce la théâtralité de l'événement, faute d'avoir le courage de le dénoncer tout court.

L'homme a toujours été un spectacle pour l'homme. Quant à moi, en tout cas, je ne m'ennuie jamais dans une gare d'autobus. J'y éprouve parfois de la pitié ; le plus

souvent, de l'admiration devant des êtres infirmes, difformes, surchargés et toujours pressés. Des hommes et des femmes traînant des valises à roulettes et un ou deux enfants, insouciantes et sans pitié. Je dis pitié. Faut-il vraiment préciser que pitié n'est pas mépris ? Jésus a dit qu'il avait pitié de la foule.

[107]

Le mépris, c'est une posture ou une imposture. *Le mépris outrage plus que la haine, et la haine le sait bien.* Le mépris est une imposture chez les parvenus ; disons les snobs ; il est une posture qui ne manque pas d'allure chez les stoïciens, par exemple. Marc-Aurèle ne manquait pas d'allure.

Théâtralité, donc. La théâtralité d'un homme qui fut grand sportif, alpiniste, etc., comme je disais plus haut, mais qui se présente dans sa décrépitude à la face du monde et des jeunes qu'il a précisément invités.

Je sais très bien que ces jours-ci on rassemble des dizaines de milliers de personnes à l'occasion du 25^e anniversaire de la mort d'Elvis Presley. *Love me tender.* La vieille détresse humaine est toute là. Je cite ici Guardini :

Oui, l'homme a été à sa perte. Devant l'efficacité des réussites humaines, tout cela a longtemps passé inaperçu ; peu à peu, on en reprend conscience. Nous en vivons les conséquences, et tout ce qui fut perdu annonce à nouveau sa venue (la perte des images et des symboles d'avant la Renaissance), ne fût-ce, pour le moment, que sous la forme de la détresse (Romano Guardini, *Les Fins dernières*, Cerf, 1951).

Après, ne serait-il pas survenues la guerre de Corée, celle du VietNam, celle du Golfe, celle de l'Afghanistan. Pour ne rien dire de la guerre contre l'obésité du président Bush junior. On l'a l'affaire ! La guerre contre le terrorisme et la guerre contre l'obésité.

Du vêtement. Pendant les cinq ou six heures que j'ai passées emmi (je dis ça par exprès) la foule, le 9 août, je n'en revenais pas du débraillé vestimentaire. Le vêtement est une maison mobile. Tu n'as pas le droit de te promener dans une foule comme tu peux le faire chez toi, et préférablement en pleine nuit. Tu dois respecter ton « allure » à toi et respecter les autres. Or, l'autre jour, c'était tout plein de bedaines débordantes et de sacs d'avoine vides.

J'ai toujours pris soin de toujours me présenter portant veste et cravate devant les professeurs du Campus, quelle que fût la température. L'habillement actuel des jeunes n'est qu'un conformisme. Il faut le contrer. Les écoles sont là pour cela mêm-

me. Et les jeunes ne demandent que cela même : être définis. L'école, c'est le lieu de la rupture. La rupture entre la maison, où règne la « prière », et la société, où règne la loi. Sous le toit, la prière ; hors du toit, la loi.

Là-dessus, on peut être tranquille. Jeudi dernier, à Château-Richer, j'ai été témoin du règne de la loi. La serveuse avait mal découpé le gâteau. Survint le chef, assez enragé. Il a fallu attendre un bon moment avant que le gâteau soit tranché au goût du chef. Et grande obéissance de la part de la pauvre coupeuse du gâteau ! Salaire minimum. Je n'avais ni faim ni soif, et j'avais chaud, exactement comme tout le monde présent. Mais j'observais l'éternel écrasement du petit par un autre provisoire petit. Car, enfin, les grands ne le sont que fort [108] provisoirement. Les vrais grands durent. Pascal est mort à 39 ans. Et il n'est pas mort « dopé ». Je retiens cependant que le rôle du Provincial, en semblable circonstance, ne consiste pas à s'adresser aux invités, dans la chapelle, décravaté. Quand il fait chaud, il fait chaud pour tout le monde. Et le chef doit être le dernier à tomber veste et cravate.

15 AOÛT

Célébration de la fête patronale de la communauté à Château-Richer. Après bien des hésitations, car je redoute ce genre de célébration, je me décide à demander aux confrères de la rue des Braves de me voiturer. Je rencontre plusieurs anciens confrères que je n'avais pas revus depuis fort longtemps. Le programme prévoyait la réception officielle de deux affiliés à la communauté : Hélène Brière et Luc Rancourt. L'affiliation est une marque de reconnaissance de la communauté envers des personnes qui ont rendu des services signalés. Elle ne comporte aucune obligation de leur part, mais elle leur assure une participation spéciale aux prières des frères. Elle n'a de sens, bien sûr, que dans la foi en la communion catholique.

Cette remarque m'amène à citer ici un long développement de Guardini sur le mot « éternel » :

Le mot éternel est un de ceux que l'usage de la langue moderne a le plus profondément ruiné. Il prend toutes sortes de sens, jusqu'à être la simple expression de quelque chose d'important ou de mystérieux. Ceci est grave, car un mot donné n'est pas seulement un signe explicatif sur lequel on s'est mis d'accord, mais aussi une figure vivante à la fois corporelle et spirituelle. Joint aux autres mots, il constitue le langage et, comme tel, l'espace où l'homme vit, le monde des formes mentales d'où la vérité ne cesse de s'élever, lumineuse, pour l'homme. C'est pourquoi lorsqu'un mot se désagrège, ce

qui arrive là est autrement grave que le fait que des gens, conversant ensemble, ne sont plus certains de se comprendre. C'est une des structures où se situe l'existence de l'homme qui se désagrège ici. Une des indications significatives, indispensables à l'homme pour qu'il puisse marcher droit, perd sa netteté. Une lumière s'éteint, et le jour mental de l'homme s'assombrit. C'est donc rendre service à l'existence humaine que de remettre en lumière des mots que l'indifférence de l'usage quotidien a ruinés.

18 AOÛT

À 5h 45, je m'aperçois qu'il commence à pleuvoir à moins d'un mille vers l'ouest. Je distingue la vague rumeur que la pluie fait en tombant sur le boisé et qui va s'amplifiant à mesure qu'elle augmente et se rapproche de la résidence.

Messe à FideArt, chapelle du Bon-Pasteur. Gérard m'avait demandé de donner un bref témoignage sur l'Assomption. Je le reproduis ici :

[109]

Jeudi dernier, l'Église célébrait la fête de l'Assomption de Marie. Durant les cinq premiers siècles du christianisme, il n'existe aucun témoignage clair et explicite sur l'Assomption telle que l'entend aujourd'hui la croyance catholique.

Jusqu'au début du septième siècle, on célébrait la fête de la Dormition de Marie, ce qui impliquait déjà que l'enseignement de l'Église, la pratique des saints, la piété des fidèles, les œuvres des artistes pressentaient et annonçaient que Marie a échappé à la condition commune des hommes en ceci que son corps n'a pas connu la malédiction consécutive au péché originel : Tu es poussière et tu retourneras en poussière (Gen 3, 19).

Ce que le dogme de l'Assomption met en lumière, c'est le fait unique et exclusif que Marie, dès l'instant de sa mort, a été élevée, corps et âme, dans la gloire éternelle où elle est reine des anges, des patriarches, des prophètes, des apôtres et de tous les saints. Saint Thomas note que déjà, à l'Annonciation, l'archange Gabriel s'incline devant elle.

À propos de Jésus, l'Église parle de résurrection et d'ascension ; à propos de Marie, elle dit « assomption ». La glorification de Jésus s'exprime par le terme actif d'ascension, ce qui signifie qu'elle s'est faite par sa propre puissance, tandis qu'à celle de la Vierge, œuvre de la toute-puissance divine, est réservé le terme passif d'assomption.

On ne connaît ni le lieu ni la date de l'Assomption de Marie, bien que la tradition mentionne soit Éphèse, soit Jérusalem, mais l'on sait qu'elle a vécu plusieurs années après l'Ascension de Jésus.

C'est seulement le 1^{er} novembre 1950 que Pie XII a proclamé le dogme de l'Assomption de Marie. Il est à noter que ce dogme est le dernier en date à être proclamé par l'Église.

La racine du mot dogme signifie « recevoir ». Traversant le grec et le latin, le terme dogme prend le sens de « récipient », de « vase ». Un dogme de foi catholique devient ainsi le vase précieux de la Parole de Dieu. Certes, aucun dogme ne renferme toute la Parole de Dieu, mais une Église sans dogmes deviendrait vite une coupe vide. L'Église a toujours pris soin de greffer ses dogmes sur le tronc de l'Écriture.

Voyons maintenant le texte même de la proclamation de ce dogme : Nous affirmons, déclarons et définissons comme un dogme divinement révélé que l'Immaculée Mère de Dieu, Marie toujours vierge, après avoir achevé le cours de sa vie terrestre, a été élevée en corps et en âme à la gloire révélée. Dans cet énoncé, on voit le lien organique et pour ainsi dire chronologique entre l'Immaculée- Conception, l'Incarnation de Jésus et l'Assomption.

C'est donc une fille de notre race qui a été élevée en corps et en âme à la gloire éternelle. Elle n'en demeure pas moins la sœur des pécheurs et leur avocate auprès de Dieu. La prière de l'Église donne à Marie l'un des titres de l'Esprit-Saint : dans le Salve, Regina, on invoque Marie comme notre avocate, de même qu'on invoque l'Esprit-Saint comme Paraclet. La racine des deux mots est identique ; elle signifie « appeler ». L'avocat, c'est celui que l'on appelle pour être défendu. Sinon pour obtenir justice, du moins pour obtenir miséricorde. Dans le Salve, Regina, nous demandons à Marie de tourner vers nous ses yeux miséricordieux : *misericordes oculos ad nos converte*. Bernanos écrivait :

[110]

« Pour bien prier Marie, il faut sentir sur soi ce regard qui n'est pas tout à fait celui de l'indulgence, car l'indulgence ne va pas sans quelque expérience amère, mais de la tendre compassion, de la surprise douloureuse, d'on ne sait quel sentiment encore, inconcevable, inexprimable, qui la fait plus jeune que le péché, plus jeune que la race dont elle est issue, et bien que Mère par la grâce, Mère des grâces, la cadette du genre humain » (*Journal d'un curé de campagne*, Plon, 1936).

J'ai déjà noté que l'interjection OK a d'abord été employée dans l'armée américaine pour signifier que tel ou tel engagement n'avait entraîné aucun mort : O (*zero*) *Killed*. Le contraire de OK serait alors KLA : *Killed in Action*.

Visite d'adieu du pape à Cracovie. Après la dernière messe, la foule criait : *Restez avec nous !* À quoi le pape a répondu « Vous voulez que je déserte Rome ? » L'allusion au roman de Sienkiewicz *Quo vadis ?* ne pouvait pas échapper à un auditoire polonais. Le pape avait d'ailleurs cité ce roman lors d'une de ses premières audiences publiques, place Saint-Pierre.

25 AOÛT

Claudette, Jean-Noël, Marie-Claude et moi-même sommes invités à dîner au Club de la Garnison après quoi nous nous rendons au consulat de France pour assister au défilé du festival international des musiques militaires. Chaque musique exécute une ou deux pièces devant le consulat avant le regroupement de clôture devant le Château Frontenac. Les 500 musiciens exécutent d'abord les hymnes nationaux américain, canadien et français et quelques autres pièces, y compris *Amazing Grace*. Cette pièce est manifestement l'une des préférées de la foule. À un moment donné, la foule accompagne spontanément les musiciens à bouche fermée. On distingue nettement le sourd murmure de la foule. Au même moment, on entend les cloches de la basilique. Il fait très beau et tous les drapeaux claquent au vent. Le monument de Champlain se détache sur le bleu du ciel.

[111]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

SEPTEMBRE 2002

5 SEPTEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

Grand ménage de mon appartement. L'année dernière, il n'a pas été fait ; de plus, voilà sept ans qu'il n'a pas été repeint. Depuis deux jours, j'ai commencé à déplacer mes livres dans une autre pièce et à décrocher tout ce qui pend aux murs. Samedi, 7 septembre, Claudette m'aide à replacer mes livres sur les tablettes. L'opération prend plus de cinq heures.

Les journaux et les revues publient des cahiers ou des numéros spéciaux en vue du premier anniversaire de la tragédie du 11 septembre dernier. Je note simplement que le bilan officiel des victimes de l'attaque du World Trade Center s'établit à 2 801 victimes.

20 SEPTEMBRE

Je m'attelle à dédicacer quelques exemplaires de *Je te cherche dès l'aube*. Puisqu'il s'agit d'amis, je ne peux pas me contenter d'une formule passe-partout. Or, je n'ai pas la main heureuse en la matière. Quoi qu'il en soit, j'arrive à écrire une phrase ou deux dont je sais qu'elles font écho à nos échanges, taquineries, plaisanteries. Ainsi :

À Thérèse Gagné : Deux années de « passé », à un être qui ne croit qu'à l'instant présent.

À Claudette Nadeau : Où il est question de ma « peur de m'augmenter », opération amorcée, mais non mesurée.

- À Jean O'Neil : Je ne suis pas celui qui publie trois livres à chaque deux ans ; je suis celui qui a essayé d'accrocher sa wagine à la locomotive O'Neil. Je me risque avec la prière-titre, dont la suite se trouve dans les cinq lignes et demie de la quatrième de couverture.
- À François Caron : Puisque tu méprises la plage Jacques-Cartier et « l'œuvre de la soupe » ; puisque tu ne te rends au Campus que pour les « périodes supplémentaires », il me reste à t'expédier ce volume par la voie transfluviale.
- À Andrée et Dollard Beaudoin : Je ne joue ni au scrabble ni au poker, mais Dollard et moi, quelles merveilles nous sommes !
- À Borromée Caron : Comme un arbre planté près d'un ruisseau (Ps 1).
- À Robert Brisebois : *Experto Roberto crede*. Sans ton influence oc(cul)te, ce livre ne serait pas sorti.
- À Martin Desmeules : Compte-toi parmi ceux que tu dois aimer. Partage ta chlamyde avec toi-même.

[112]

- À Joyce Cochrane : L'indomptable. *Jugum accipere non potest*. (Elle ne supporte aucun joug.)
- À Marie Careau : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* (Mt 11, 28). C'est le verset que l'on peut lire au bas de la coupole de la cathédrale de Chicoutimi. Elle m'en avait demandé la traduction après les funérailles de Raymond Tremblay, le père de Jean-Noël, dont je parle plus loin.

22 SEPTEMBRE

Depuis le début du mois, j'ai négligé mon journal, me contentant de prendre quelques notes à faire infuser plus tard.

Du 12 au 15 septembre, mes amis et moi, nous sommes retournés à Valcartier. Les jours sont de plus en plus courts et d'autant plus du fait que le soleil disparaît derrière les montagnes, alors qu'ici je peux le voir descendre jusqu'à la ligne de l'horizon. Il va de soi que les nuits et les matinées étaient fraîches, car la villa dite des Pins ne possède pas de chauffage central. Par contre, nous pouvons jouir d'un immense foyer.

De retour dans mon bureau, j'ai ouvert la boîte qui contenait les exemplaires d'auteur de *Je te cherche dès l'aube*. Le lendemain et les jours suivants, il a fallu replacer sur les rayons les livres que j'avais dû déplacer pour le grand ménage. Claudette et Thérèse, à tour de rôle, m'ont aidé. Seul, je me demande combien de temps il m'aurait fallu, encore que cette opération a exigé une quinzaine d'heures.

Le 17, j'ai passé plus de cinq heures au Campus Notre-Dame-de-Foy pour préparer et présider un conseil d'administration « supplémentaire ». Je dis supplémentaire, car il a fallu le tenir, vu que la « migration » administrative du Campus, engagée depuis novembre 2001, n'est pas terminée.

Franklin disait que deux déménagements équivalent à un incendie. Il n'y a pas eu d'incendie dans mon appartement. Et je sais bel et bien qu'il y a eu inondations, glissements de terrain, ouragans dévastateurs un peu partout dans le monde. Quelque part en Provence, j'ai vu, à la télévision, des hommes que des sauveteurs en chaloupes sortaient littéralement d'un premier étage d'une maison inondée. Ces milliers de personnes ont connu bien pire qu'un « grand ménage » comme celui dont je fais état. À ce sujet, je reviens toujours à la remarque suivante : les vrais malheurs purgent des petites inquiétudes. Et cela est vrai de sa petite santé. *On a son petit péché pour le jour ; son petit péché pour la nuit, mais on ménage sa santé* (Nietzsche). Les journaux sont pleins de conseils-santé : attention au cochon ; attention aux carottes ; attention aux suppléments de vitamines, etc. Et vous apprenez tout à coup qu'un homme dans la petite quarantaine, sportif, non fumeur, non buveur, non coureur (de [113] jupons) est cancéreux en phase terminale. Cela ne prouve rien ni pour ni contre quoi que ce soit en matière de santé.

Je veux loger ici la remarque suivante tirée de *The Tablet* : L'homme est un animal vertical. On savait ça. Depuis que l'homme est homme, dans toutes les cultures, toutes les religions, il a construit des tours, des autels, des stèles, à titre de monument, c'est-à-dire ce qui fait penser, ce qui fait mémoire, ce qui rappelle le souvenir. On ne sache pas que l'homme ait jamais creusé un immense trou à titre de monument, de trace de son existence et de son histoire. Ce que les Américains ont nommé Ground Zero en lieu et place du WTC ne restera pas Ground Zero. Je disais l'autre jour à un ami : imagine que le Château Frontenac soit soufflé comme l'ont été les

tours jumelles du WTC, ou par un glissement de terrain. La ville de Québec serait méconnaissable. Elle serait défigurée, comme un visage rongé par un cancer ou une brûlure profonde.

Restons dans les symboles. Le pape vient de demander de replacer des crucifix dans les lieux publics, notamment dans les salles de classe des écoles. Or, au Campus Notre-Dame-de-Foy, il n'y a plus beaucoup de crucifix, si même il y en a encore un. Cela s'est fait sans haine et sans amour. Cela s'est produit du temps que j'étais directeur général. Pour raison de commodité, pour faciliter les projections de diapositives ou quoi que ce soit du genre. Mais cela est arrivé.

Symbole encore : en France, on vient de sortir de prison le plus vieux prisonnier du monde : Maurice Papon. Il a servi sous Vichy (comme Mitterand, d'ailleurs) ; il a servi sous De Gaulle. On est revenu sur son cas. On l'a fourré en prison. On vient de l'en sortir, pour raison de santé ou cause de maladie (les deux se disent). Et cela divise la France ! Vive la liberté et vivent les brocolis !

Jeudi, 19 septembre, après une couple d'heures de rangement de mes livres, j'ai commencé à dicter à Thérèse quelques dédicaces de *Je te cherche dès l'aube*. Dans son journal, Léon Bloy fait état de ses séances de dédicaces. Il consigne ses mieux réussies. L'opération n'est pas si simple ! Dans une cage à signatures, lors d'un Salon du livre, on peut se contenter d'écrire « bonne lecture ! » et de signer son nom. Mais, s'il s'agit d'une dédicace à un ami, on n'a pas spontanément la « main heureuse ». Ainsi, j'ai remis un exemplaire à Gérard Blais. J'ai écrit, ce qui ne me semble pas si bête : *À Gérard Blais. Avec toi, je LE cherche dès l'aube. Je le dis, en tout cas, par mode de prière.* » Il me répond, le lendemain : *je n'aime pas lire le journal d'un autre, mais dans ton cas c'est différent.* Je comprends que c'est un peu « différent » : je le mentionne 21 fois ! Mais que peut bien vouloir dire « Je n'aime pas lire le journal d'un autre. » Le journal de qui, alors ? Jacques Tremblay m'avait déjà dit qu'il n'aimait pas le « genre journal ». Point. Il va de soi que je ne lui envoie pas un exemplaire d'auteur !

[114]

Cet après-midi, je remarque, pour la première fois, une erreur révélatrice de notre inattention. En page-couverture, il est imprimé « journal 2001-2002 ». Or, il s'agit des années 2000-2001 ! Cette coquille ne changera pas le cours de l'Histoire ! Il reste que ni Claudette, ni Thérèse, ni moi n'avions remarqué la chose. Et probablement que personne de mon immense lectorat ne la remarquera.

Dans exactement six heures et 56 minutes (il est présentement 18 h), et selon l'horloge astronomique, nous passerons de l'été à l'automne. Naguère ou jadis, l'équinoxe d'automne, c'était le 21 septembre. Point. Hier, c'était la pleine lune.

Mais sous quelle latitude ? Ma question n'est pas frivole. Les Rois Mages, rapporte-t-on, se sont mis en route vers Jérusalem, à partir de leur considération des étoiles. Considérer, c'est se tenir du côté des étoiles (*considera*). Et que fais-je de l'horoscope, dont toutes les gazettes tiennent rubrique ? Réponse : rien. On me dit cependant que beaucoup de personnes, en se rencontrant, se demandent sous quel signe elles sont : poisson, cheval, cochon, ventriloque.

On peut rire de ces inquiétudes ou enquêtes. Il ne faut pas. Alain écrivait sous le titre *Prédications* :

Je connais quelqu'un qui a montré les lignes de sa main à un mage, afin de connaître sa destinée ; il l'a fait par jeu, à ce qu'il m'a dit, et sans y croire. Je l'en aurais pourtant détourné, s'il m'avait demandé conseil, car c'est un jeu dangereux. Il est bien aisé de ne pas croire, alors que rien n'est encore dit. À ce moment-là, il n'y a rien à croire, et aucun homme peut-être ne croit. L'incrédulité est facile pour commencer, mais devient aussitôt difficile ; et les mages le savent bien. Si vous ne croyez pas, disent-ils, que craignez-vous ? Ainsi est fait leur piège.

Pour apprendre, il faut commencer par croire. *Oportet addiscendum credere*. On commence tout naturellement par croire que ses père et mère sont ses père et mère. Et, généralement, c'est la vérité. Je connais pourtant quelques personnes qui ont appris, le jour de leur mariage (grâce aux registres paroissiaux), qu'elles n'étaient pas l'enfant de leurs père et mère. *So what!* Si jamais j'apprenais que j'ai du « sang » montagnais quelque part dans ma loterie génétique, j'en serais le plus heureux des hommes.

Thomas d'Aquin reconnaissait l'influence des « astres ». Élémentaire, docteur ! Si la lune et le soleil, en conjonction, influencent le fleuve, comment pourrais-je le nier ? Et la fameuse lune de miel, elle dure combien de temps ? Quatorze jours et demi dans la meilleure conjoncture ou conjonction. Encore faut-il ne pas échapper le thermomètre dans la salle de bain. L'incident me fut rapporté. Il datait de l'époque où la future belle-mère exerçait son office.

[115]

27 SEPTEMBRE

Le 10 mai dernier, j'ai participé à la création d'un vidéo à la demande de Louis-André Richard, promoteur du projet (cf entrée du 10 mai). Le vidéo comprenait trois volets de la carrière de Victor Hugo : l'écrivain, l'artiste, le politique. Hier soir, Louis-André invitait chez lui la dizaine d'étudiants qui ont collaboré au projet, de même que Luc Archambault, sculpteur, qui avait contribué au vidéo. Michel Vastel était censé être présent ; c'est même en fonction de son agenda que la date du 26 avait été retenue, mais il a dû se désister. Cela faisait pas mal de monde dans la maison, vu que le couple Richard a 11 enfants. Après le souper, tentative de projection du vidéo. Bernique ! Louis-André n'arrive pas à faire fonctionner la machine. Je n'ai donc aucune idée de cette production. N'importe ! Le peu que j'ai pu en voir et entendre après une projection branchée sur l'écran d'un ordinateur par je ne sais quel raboudinage me donne à penser que le montage final est bien étranger à ma conception des choses. Je suis de la vieille école : l'école linéaire. A, B, C, ou 1, 2, 3. La sensibilité ou la mentalité contemporaine est fluide, ondulante, liquide.

L'échec de la « projection » m'indiffère. Mon émerveillement, c'est d'avoir vécu quelques heures dans une famille de 11 enfants où la liberté, l'amour mutuel des parents et des enfants sont manifestes. De même que la liberté et la fluidité (je ne trouve pas de meilleur mot) des étudiants invités. Avant de partir (je déteste les embrassages qui n'en finissent plus), je fais le minimum. Quand Léo part, léopard ! Devant une jeune fille, que j'avais déjà saluée, je dis « C'est déjà fait », et je passe. Or, elle revenait avec moi dans l'auto de Louis-André. Je me sens obligé de m'excuser de l'avoir un peu rembarée. Elle me répond : « Je vous trouve franc. »

Fête de saint Vincent de Paul. J'ai encore à l'esprit quelques images du film *Monsieur Vincent*, que j'ai dû voir à l'occasion d'une projection spéciale destinée aux religieux et religieuses, au Palais Montcalm, si ma mémoire est bonne. Je relis ce que l'on dit à son sujet dans l'encyclopédie *Catholicisme*. Je note que saint Vincent de Paul (1581-1660) a connu ou aurait pu croiser Pascal, Racine, Corneille, Bossuet, François de Sales, pour ne rien dire de Louis XIV soi-même. Il fut aumônier général des galères.

Vers 17 h 30, je suis avec Alain Bouchard. Il était venu me consulter en regard d'un « saut » qu'il s'apprête à faire en politique. Il y a deux ou trois jours, il m'avait laissé plusieurs centaines de pages sur les programmes politiques de l'ADQ et sur le

choix qu'il veut faire du Parti progressiste conservateur, en vue des élections partielles qui auront lieu au Saguenay-Lac-Saint-Jean avant le 20 novembre. Il allait partir, tel que convenu entre nous deux, au moment où je reçois un appel téléphonique. La personne qui m'appelle se nomme. Le nom ne me dit rien. Elle est déjà dans le hall. Je lui dis : « Je vous rejoins à l'instant. » Il s'agit d'une ancienne pensionnaire de la [116] résidence Champagnat, en 1988. J'étais alors directeur général du Campus. La jeune fille était enceinte, et je le savais. Mais ce dont je ne me souvenais plus, c'est que je lui avais envoyé des fleurs à l'hôpital où elle avait accouché. Je la reçois donc dans mon bureau. Elle me demande de lui dédicacer *Je te cherche dès l'aube*. Elle a 35 ans ; elle est belle comme un cœur ; elle a élevé son fils qui a maintenant 14 ans (à titre de monoparentale). Elle travaille à la DPJ de Sainte-Anne-des-Monts. Elle est inscrite à des cours de perfectionnement dans un collège privé de Québec. Chaque semaine elle monte donc à Québec pour se perfectionner. Elle loge chez une copine. Je cause avec elle un bon moment, tout en cherchant ce que je peux bien lui écrire comme dédicace. J'arrive à ceci : « À X, pour son courage et sa vitalité. »

Cette rencontre, que j'ai acceptée par politesse élémentaire, me laisse ébloui. En fait, le mot « rencontre » signifie, entre autres, « hasard, événement fortuit ». Et « fortuit » veut dire « hasard ». *Fortuita oratio* : discours improvisé. Si l'on savait ce que l'on dit, il suffirait de peu de mots. Mais chaque mot serait terriblement chargé. Chaque mot serait une grenade dégoupillée. Elle éclate dans ta main ou dans l'oreille de l'autre. Le risque n'est pas considérable. Je disais, l'autre jour à une amie : « Heureusement que je ne suis pas comme mes semblables. » Elle n'a pas compris l'antiphrase. Au nom de quoi faudrait-il comprendre mes antiphrases ?

Antiphrase : *Manière de s'exprimer qui consiste à dire le contraire de ce qu'on pense, par ironie ou euphémisme*. On y est ! Et qu'est-ce que l'ironie ou l'euphémisme ? Quelle est la différence entre l'ironie et l'humour ou le sarcasme ? J'ai bien dû lire quelque part que *l'humour est la politesse du désespoir*. Quant à l'ironie, il faudrait retourner aux *Soirées de Saint Pétersbourg*, de Joseph De Maistre. Voltaire fut un maître de l'ironie. Joseph de Maistre lui demande : « Dors-tu content, Voltaire ? » On n'en finirait pas de savoir ce que l'on dit. On ne dirait peut-être plus rien. Léon Bloy écrivait qu'il y a dix parties du discours et que la onzième, le silence, les dévorera toutes.

Or, je viens d'apprendre qu'il y a une nouvelle grammaire en usage dans les écoles. J'ignore s'il y est question des « dix parties du discours ». Je sais qu'il est impossible de sortir des dix parties du discours. Et pourquoi cela est-il impossible ? Pour la raison très simple que le réel, le réel j'insiste, se loge dans les dix catégories du discours. Point. En tout cas, c'est ce que l'on m'a enseigné quand j'étais écolier.

Au moment d'écrire ce qui précède, l'idée me vient d'aller voir mon *Grevisse*, édition de 1953. Surprise ! On y dénombre neuf parties du discours, avec la concession d'une dixième (le participe).

De toute façon, on apprend sa langue de sa mère. Quand on en a eu une. Je sais, je sais. Nul ne sait qui fut son père. Mais une mère sait qui fut son enfant, même si elle fut conduite à l'abandonner sur le seuil d'une « crèche » ou dans une poubelle. Mais laissons ces réflexions qui me mèneraient trop loin.

[11]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

OCTOBRE 2002

2 OCTOBRE 2002

[Retour à la table des matières](#)

Fête des anges gardiens. Une strophe de l'hymne de l'office des lectures :

Aucune veille dans la nuit
Qu'ils n'entourent de leur silence,
Et point de course vers l'aurore
Qu'ils ne tracent et ne devancent.

Jadis, à la fin de la messe des funérailles, on chantait : *In paradisum deducant te Angeli. Que les Anges te conduisent au paradis.*

One thing that distinguished American talk about 11 September from elsewhere, including England, is its easy resort to the language of psychotherapy. It is probably not true that at any one time half of New York is paying the other half to listen to its troubles, but their common acceptance of psychoanalytical perspectives must surely make Freudianism and its offshoots a candidate to be the real New York religion. It does after all offer to perform the most difficult social role that characterises religion : dealing with death. (The Tablet, 14 sept.)

Dans le même numéro, cette capsule pince-sans-rire : *The Daily Gospel's invitation on the internet to sign up for a free email service giving the day's Bible reading looked innocuous enough until we took a closer look. It began : «Dear Fiends ».*

12 OCTOBRE

Lu dans un article qui vantait la diversité des cadeaux d'une boutique : *Il n'y avait pas un cadeau identique*. Les autres cadeaux, ils étaient quoi ?

Dans sa chronique du *Devoir* du 21 avril 2001, intitulée *Deux réactionnaires*, Louis Cornellier éreintait *Entre Jean*. Aujourd'hui, il éreinte *Je te cherche dès l'aube*. Le titre de sa chronique : *Le frère réac*. Il a la critique-réflexe : Dites Desbiens, il jappe « réactionnaire ». Dans la critique d'*Entre Jean*, nous étions deux à porter la « charge ». Cette fois-ci, je suis seul ! Je pourrais répondre, riposter, me défendre. L'entreprise serait énorme. Citant une de mes remarques (manifestement exagérée dans son contexte), il écrit : *Cela porte un nom : la bêtise suffisante*. Il écrit aussi : *Jean-Paul Desbiens n'a pas vraiment d'idées ; il n'a que des opinions qu'il prend pour des vérités*. Je pourrais lui répondre que, dans toute une vie, on n'invente pas beaucoup d'idées, fût-on génial. Je pourrais lui demander ce que c'est qu'une opinion, au sens où l'entendait, disons (pour être convenablement pion) Aristote. Je pourrais lui demander poncepilateusement (sic) : *Qu'est-ce que la vérité ?* Mais cela mènerait à quoi ?

[118]

Je n'ai pas le goût de me « défendre ». Si ce que je publie ne « se défend » pas tout seul, qu'y puis-je ? Qui aura jamais amené qui que ce soit à son « point de vue ? » Convaincre, c'est vaincre. Or, on ne se rend jamais, sans être humilié, sauf devant l'évidence. Mais les évidences sont rares, en dehors de la géométrie. Restent la persuasion et l'exemple. Cependant, il faut lutter.

Dans *L'archipoème* de Kipling, intitulé *If*, je lisais, j'avais 15 ans :

Si tu peux être fort, sans cesser d'être tendre,
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre.

J'ai lu aussi, dans Jünger : *Chaque remarque de polémique que l'on garde pour soi est un mérite que l'on s'acquiert, et cela d'autant plus qu'elle contenait plus d'esprit*. Jünger écrivait cela à propos de Bernanos. Je possède un volume de la Pléiade intitulé *Essais et écrits de combat*. Va pour les *Essais*. Mais ses polémiques avec Maurras, par exemple, ne peuvent guère intéresser qu'un « doctorant » bernanosien. Le *Journal d'un curé de campagne* suffirait à la gloire de Bernanos. J'ajouterais *Les Grands Cimetières sous la lune*. Pour la préface et pour son hommage à Thérèse de Lisieux. Il reste que c'était un livre polémique.

Il faut lutter, dis-je. Mais, si l'on se mêle de lutter, il faut tirer pour tuer. Bernard Landry me disait, il y a bien 20 ans : *En politique, on tire pour tuer*. Encore que ces derniers jours, dans sa polémique avec Jean Chrétien, son chargeur contient quelques balles blanches. On m'a dit, mais qu'en sais-je, que parmi les soldats chargés d'exécuter un camarade il y a toujours un fusil chargé d'une balle blanche. De la sorte, chacun peut penser qu'il n'a pas tué. *Idem* dans le cas d'une lapidation : le lapidé meurt, mais qui a lancé la pierre décisive ?

J'aimerais assez rencontrer Louis Cornellier, seul à seul, texte contre texte. Il n'irait pas virer loin ! Pour l'heure, il vire. Chose amusante, Lise Bissonnette aujourd'hui s'en prend au *Devoir*, à propos de la Bibliothèque nationale du Québec (BNQ). Même les hirondelles se battent entre elles.

Dans la foulée du grand ménage de mon appartement (commencé le 3 septembre), cet après-midi, je faisais faire le nettoyage de quelques meubles (divan-lit, fauteuils). Le nettoyeur se présente, à l'intérieur de la fourchette de temps annoncée. Son camion est équipé d'un aspirateur très puissant. Passons les détails techniques. Le nettoyeur est efficace et drôle. Il est marié, il a deux enfants. Je lui dis mon âge. Il me rétorque : devinez le mien. Il a 35 ans. Aujourd'hui, c'est l'anniversaire d'une de ses filles.

J'allais oublier que Lucien Bouchard et Gérard, son frère, ont reçu la Légion d'honneur, à quelques degrés près. Si ma mère savait ça ! Elle qui m'a reproché d'avoir refusé, en 1968, l'Ordre du Canada. J'avais mes raisons, qui [119] ne manquaient pas de panache. Elle n'en voulait rien savoir. Elle disait : « T'aurais ben pu me donner la médaille ; je l'aurais montrée à mes amies. » Elle était alors dans un foyer de vieux, à Métabetchouan. Les mères vivent par procuration. Les pères, par projection. La seule fois où j'ai vu mon père « chaudette », il m'a dit : Toi, *je va te faire instruire*. Il n'en avait pas les moyens financiers et il ne savait ni lire ni écrire. C'est les frères qui m'ont ramassé.

15 OCTOBRE

La réorganisation administrative du Campus Notre-Dame-de-Foy dont j'ai déjà parlé (cf entrée du 22 septembre) s'avère plus difficile que nous ne pensions au départ, c'est-à-dire quelque part en février dernier. Certes, il s'agit d'une réorganisation en profondeur et qui engage des investissements de plusieurs millions de dollars. Mais il reste que « l'autre partie » est à la remorque des avocasseries. Le Campus, pour sa part, avait fixé le 15 octobre à 16 h comme date butoir au-delà de laquelle il se considérerait libre de revenir à la case de départ et de chercher un autre investisseur. Ce midi, nous étions convenus d'une dernière rencontre. Jean-Noël, Philippe Jobin et moi-même, nous sommes quand même allés dîner au restaurant, mais en l'absence du principal représentant de l'autre partie qui pouvait toujours nous joindre par téléphone cellulaire. En fait, tout le long du dîner, Philippe a reçu plusieurs communications.

Tout cela me paraît un peu enfantin car enfin les positions du Campus sont claires depuis longtemps.

17 OCTOBRE

Enregistrement, dans mon bureau, d'une émission de télévision d'une demi-heure pour la série *Parole et vie* animée par l'abbé Roland Leclerc. La télévision est une technique lourde, nonobstant les raffinements technologiques. L'opération a duré de 13 h 30 à 17 h. Ce n'est pas (et de loin) ma première expérience, mais chaque « prélèvement » me met sur les dents. Surtout les dernières prises de vue qui ne serviront qu'aux fins du montage et où j'ai vraiment l'impression « d'acter », pour employer une expression anglaise. On disait « il acte », pour signifier : il joue la comédie. Comme de juste, après l'enregistrement, il me vient telle ou telle réflexion que j'aimerais avoir faite.

Souper chez Claudette avec Marie-Claude et Jean-Noël.

18 OCTOBRE

Dîner au restaurant avec Me Jean Côté, sœur Jeannine Plamondon et Mme Lefebvre, Germaine Martel, secrétaire de Me Côté. Sœur Plamondon est assistante générale des Sœurs de la Charité de Québec. Elles sont 400 dans [120] l'immense maison située sur les hauteurs de Beauport. Mme Lefebvre est manifestement la *factotum* et l'agenda vivant de Me Côté.

21 OCTOBRE

Ces derniers jours, je passe beaucoup de temps à préparer l'intervention que je dois faire le 31 octobre pour le *Déjeuner de la prière* qui aura lieu au Château Frontenac ! Je transcris ici l'introduction du témoignage que je me propose de faire :

NATURE DE LA RENCONTRE

Les déjeuners de la prière sont une institution américaine adoptée par le Québec il y a environ un quart de siècle. Il en va de même de la Fête du travail (1886) et de celle de l'Action de grâce (1936). Les déjeuners de la prière réunissent pendant une couple d'heures (stationnements inclus) ceux que l'on appelle les chefs de file d'une ville, avant ou après fusion. C'est moins long qu'une partie de golf.

Vous êtes tous des hommes à l'agenda chargé. Vous êtes des hommes pressés. Pour la rencontre de ce matin, vous vous êtes dégagés du « filet de l'oiseleur », comme dit un psaume. Il est bien sûr que vous savez dégager, chacun par-devers soi, d'autres îlots de silence, de réflexion, de recueillement. La caractéristique de la rencontre de ce matin, c'est d'abord qu'elle est collective ; ensuite, elle est placée sous l'invocation de la prière, si vous me passez ce pléonisme. Soit dit en passant, le mot « prière » et le mot « précaire » ont la même racine étymologique, ce qui est déjà un enseignement.

Notre-Seigneur n'a pas placé la barre très haute quand il a dit que partout où deux ou trois seront réunis en son nom, il serait au milieu d'eux. Mais qu'est-ce que veut dire « se réunir au nom de Jésus ? » Ne faisons pas la pe-

tite bouche à ce sujet. Il peut fort bien arriver que des hommes soient réunis ou agissent au nom de Jésus sans le savoir ou le sachant après coup. C'est tout l'enseignement du chapitre sur le jugement dernier présenté par saint Matthieu. Les élus s'étonnent d'avoir accueilli, soigné, nourri, visité Jésus. Les condamnés s'excusent (ce qui veut dire : se mettre hors de cause) en disant qu'ils n'ont jamais eu l'occasion d'accueillir, soigner, nourrir, visiter Jésus.

RENDRE RAISON DE SON ESPÉRANCE

Témoigner de sa foi, devant une assemblée comme celle que vous formez, et en ce lieu, n'exige pas un courage à la hauteur du mot « courage ». Jean-Marie Domenach écrivait que toute profession de foi publique, si elle n'est pas faite en présence du bourreau, risque d'être délicate si elle n'est pas une imposture. Il m'arrive, durant une messe, au moment de l'Élévation, de me demander ce que je ferais si deux ou trois hommes armés surgissaient et me demandaient si je crois à ce qui « se passe » à l'instant même.

Saint Pierre disait : Soyez toujours prêts à vous défendre devant quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous, mais avec douceur et [121] crainte ». La foi est la substance des choses que l'on espère. Saint Pierre s'adressait à des chrétiens d'origine païenne et de provenance modeste.

23 OCTOBRE

Insomnie. Je me lève à 2 h 30, je me fais un café ; je récite l'office des lectures et je commence à feuilleter *Les Couronnements de Montréal* de Pierre Phillippe Brunet (photographe) et Jean O'Neil, illustrateur littéraire, qui m'en a fait cadeau (Hurtubise HMH, 2002). Il s'agit d'un volume de luxe présentant les mille et une façades, corniches, mansardes, puises et parapets de Montréal. On aurait besoin d'être avec quelqu'un pour savourer pleinement les beautés largement méconnues présentées dans ce volume et qui, pourtant, sont offertes à quiconque prendrait la peine de les regarder. Mais je dois ajouter que « l'on ne voit bien que ce que l'on nous montre ». L'art combiné du photographe et de l'écrivain nous montrent ici davantage que ce que l'on verrait sans ces deux guides.

Communication. Je n'ai pas à démontrer le progrès des communications depuis seulement un quart de siècle : téléphone à clavier, afficheur, boîte vocale, cellulaire,

Internet. Le problème, c'est que c'est le diable de joindre une personne humaine. Le paradoxe des paradoxes, c'est la compagnie Bell en personne. Depuis quelques jours, mon téléphone fonctionne mal : friture, bruit de fond. Je compose le 611 pour signaler le problème. Une voix me répond d'abord : Si vous voulez un service en français, faites le 1. Je fais. On m'énumère ensuite une série de problèmes, avec le numéro qu'il faut presser, dont chacun offre quatre ou cinq options. Une voix finit par me dire de nouveau : Faites le 1. J'entends ensuite de la musique et une voix fort obligeante qui me dit que l'on sait que mon temps est précieux et que je dois rester en ligne afin de ne pas perdre ma priorité d'appel. Enfin, j'entends une voix humaine qui n'est pas en conserve. J'explique mon problème. L'homme m'indique à l'instant que je peux m'abonner à tel ou tel service à tant par mois. Pour en finir, je m'abonne à un service d'entretien à 3,75 \$ par mois, pour au moins 12 mois. À ce compte-là, on me promet qu'un technicien se présentera chez moi entre 8 h et 17 h demain.

24 OCTOBRE

Depuis une vingtaine de jours un tueur fou a fait 13 victimes dans les environs de Washington. On ne connaît pas l'homme. On ne sait pas s'il agit seul. C'est seulement aujourd'hui que la police s'est décidée à publier un portrait-robot. À supposer qu'il y ait un lien entre ces meurtres et le terrorisme islamique, cela montrerait qu'il est facile d'humilier et de tenir en respect les États-Unis.

[122]

Dans un livre qui vient de sortir en Italie, deux journalistes font l'inventaire des mensonges de la Bible. L'ouvrage est cautionné par le Vatican. Les journaux publient une liste des mensonges en question.

Ainsi, selon les résultats de leurs travaux, Jésus n'est pas né le 25 décembre, et encore moins dans une grotte avec un bœuf et un âne pour le réchauffer. Il avait une quarantaine d'années, voire davantage quand il est mort. Il était petit, brun et pas très beau. Son père, Joseph, n'était pas un vieillard, mais il avait entre 18 et 24 ans lorsqu'il a épousé Marie. Il était en outre beaucoup plus qu'un simple menuisier. Plutôt un expert en bâtiment et d'une bonne culture. Quant au déluge universel, il n'a pas duré 40 jours, mais un an. Les Juifs n'ont jamais traversé la mer Rouge. David n'a pas tué Goliath. Jonas n'a pas été avalé par une baleine et, à Jéricho, personne n'a pu entendre des trompettes au moment où les murs s'écroulaient, car à l'époque de Josué la cité n'existait plus depuis longtemps. Saint Pierre n'a pas été

crucifié la tête en bas et saint Paul n'est jamais tombé de son cheval sur la route de Damas et, si Ève a bien mangé un fruit, il ne s'agissait pas d'une pomme, mais plutôt d'une figue ou d'une orange. (Source : AFP, rapportée par *Le Soleil*).

On ne pourra plus dire « pomme d'Adam ! » Il va falloir aussi revoir une bonne partie de l'iconographie religieuse. Et que vont devenir les trois jours fériés de Noël ? Mais trêve de blagues ! Tout cela est enfantin et reconnu depuis longtemps. Il n'a jamais été sérieusement question de considérer comme vérités révélées le récit de la création en six jours, du dialogue d'Ève avec le serpent, de la construction de la tour de Babel, etc. La fixation du jour de Noël au 25 décembre, par exemple, date de 354.

27 OCTOBRE

Collation des grades au Campus Notre-Dame-de-Foy. À titre de président de la corporation du Campus Notre-Dame-de-Foy, je préside la cérémonie. Je dois d'abord prononcer un petit laïus et ensuite, et surtout, remettre quelque 200 diplômes ou attestations. Je dois donc demeurer debout et environ immobile pendant plus d'une heure. Mon vrai problème n'est pas là. Mon problème, c'est que je dois monter sur un praticable d'environ 14 pouces de hauteur. Or, je souffre d'un léger vertige. J'avais averti Jean-Noël de me présenter, discrètement, une secourable « main courante ». Ce qu'il fit.

Cette collation des grades fut un succès monstre. Quelques jeunes diplômés sont venus de Montréal à cette fin. Pour ne rien dire des parents. Or, pour la plupart des parents, ce dimanche après-midi était leur seul après-midi libre. Comme quoi, les êtres ont besoin d'être proclamés. Si l'on n'est pas proclamé, on tue ou on se tue. Gagné moi-même par l'atmosphère festive, je me suis assez bien tiré d'affaire. Je transcris ici quelques extraits de ma brève allocution ayant en mémoire le ridicule attendrissant de quelques discours du [123] genre prononcés naguère par de vénérables vieillards ; littérature attendrissante comme les vieilles photos de mariage.

Pourquoi êtes-vous ici, cet après-midi ? Vous, c'est-à-dire les parents, les invités, les diplômés eux-mêmes.

Vous êtes ici pour la célébration d'une récolte. Un diplôme, c'est une récolte, une victoire. Ce n'est pas une victoire définitive, mais c'est une attestation publique d'un acquis, d'une valeur. C'est comparable à un billet de banque. C'est ainsi qu'il est écrit sur nos billets de banque : ce billet a cours. Sa valeur est garantie par la société.

Une société ne tient ensemble que par la confiance. Même la plus petite cellule sociale : la famille. Quand la confiance s'effondre, il y a crise. Les hommes de ma génération ont connu la crise mondiale de 1929. Très jeune, et sans comprendre ce que cela voulait dire, j'entendais parler de la Crise, que l'on dénommait ainsi, comme une espèce d'absolu.

Les parents qui sont ici cet après-midi forment, en gros, ceux qu'on a appelés les baby-boomers, c'est-à-dire ceux qui sont nés après 1945. J'avais alors 18 ans. J'avais l'âge moyen des diplômés de cet après-midi. Or, dans les résultats publiés récemment par Statistique Canada, on dégage les traits suivants : le Québec se retrouve aujourd'hui avec le plus grand nombre d'unions libres ; avec le plus grand nombre de suicides chez les jeunes hommes ; le plus grand nombre d'avortements au Canada ; le pourcentage le plus élevé de familles monoparentales et le taux le plus élevé de décrochage scolaire au secondaire. Je tire ces informations d'un éditorial de Jean-Robert Sansfaçon publié dans *Le Devoir* du 25 octobre, sous le titre : Une société désarticulée.

Sur les documents qui accompagnent les mille et un produits du marché, on trouve toujours un « mode d'emploi ». Quel est le mode d'emploi de la jeunesse ? Le mode d'emploi de la jeunesse était écrit depuis le fond des âges, si j'ose dire, en ligne droite. A-t-on perdu le mode d'emploi de la jeunesse ? Je ne suis point trop inquiet à ce sujet, nonobstant le film Tanguy, qui n'est rien d'autre qu'un instantané, à l'échelle de l'évolution d'une société.

Je sais une chose : la jeunesse doit être définie. Et toute définition est une contrainte, comme le cuivre d'une trompette ou d'un trombone ou le bois d'un hautbois ou la corde d'une guitare est une contrainte pour le souffle ou le doigt de l'instrumentiste. Mais cela fait toute la différence entre un bruit ou de la musique.

Le rôle de l'école, c'est de définir la jeunesse, relayant, accompagnant ou corrigeant le rôle de la famille. Mais qu'est-ce que l'école ? Je ne me prive pas, en réponse à cette question, de reprendre Jean-Claude Milner : Parler d'école, c'est parler de quatre choses : 1) des savoirs ; 2) des savoirs transmissibles ; 3) des spécialistes chargés de transmettre ces savoirs ; 4) d'une institution reconnue, ayant pour fonction de mettre en présence, d'une ma-

nière réglée, les spécialistes qui transmettent et les sujets à qui l'on transmet (De l'école, Seuil, 1984).

Le même Jour, Vladimir Poutine devait régler un problème d'une tout autre portée. Il s'agissait pour lui de faire vider un théâtre situé en plein [124] Moscou dans lequel une cinquantaine de Tchétchènes tenaient en otage quelque 800 spectateurs. La plupart des Tchétchènes étaient des veuves de leurs maris tués par les Russes. Elles étaient ceinturées d'explosifs. Le 3 novembre, on apprenait que les Tchétchènes avaient trouvé moyen de faire diffuser un message qui disait : *We are more keen on dying than you are keen on living*.

On connaît maintenant le dénouement de l'affaire : utilisation d'un gaz « incapacitant ». C'est précisément « l'argument » utilisé par le président américain en vue d'une guerre « préemptive » contre l'Irak. Le coûteux succès de la riposte russe n'a aucunement empêché les Tchétchènes d'abattre deux hélicoptères russes, ces dernières heures. Les gaz « incapacitants » venaient d'où ? Et les kamikazes tchétchènes, comment ont-ils pu pénétrer jusqu'au cœur de Moscou, à 1000 km de leur base ?

Lors de la déroute des armées belge, française et anglaise, Hitler aurait pu gazer la force expéditionnaire anglaise à Dunkerke. Il aurait pu tuer quelque 300 000 soldats anglais. Il s'est retenu, dans l'espoir d'amadouer l'Angleterre. Ce fut pour lui un mauvais calcul. On sait ça après.

29 OCTOBRE

Démission fracassante de Paul Bégin, ministre de la Justice. Dans le conflit (en fait, une grève illégale) qui oppose le gouvernement avec les procureurs de la Couronne, Paul Bégin refusait de nommer un médiateur. Bernard Landry en nomme un, alors que Paul Bégin est hospitalisé pour une opération à un œil. Bégin n'avait pas d'autre choix que de remettre sa démission. Il y a d'ailleurs longtemps que Landry et Bégin étaient à couteaux tirés. N'empêche que le geste de Landry manquait pour le moins d'élégance.

Le Soleil rapporte un propos antérieur de Bégin : *Ce n'est pas à la population de nous dire ce que nous devons faire*. Ah bon ! Pourquoi alors les partis politiques sont-ils à la remorque des sondages ?

30 OCTOBRE

Évangile du jour : *Des pharisiens s'approchent de Jésus pour lui dire : Va-t-en, pars d'ici : Hérode veut te faire mourir.* Démarche délicate de la part de ces pharisiens, quand on sait leur hostilité envers Jésus et la sévérité de Jésus envers eux.

31 OCTOBRE

Déjeuner de la prière dans la salle de bal du Château Frontenac. Toutes les interventions sont strictement minutées. On m'avait demandé de choisir les deux lectures qui font partie de ce type de rencontre. J'avais choisi le psaume [125] 16, pour *l'Ancien testament*, et des extraits de *L'Épître aux Hébreux* (chapitre 11) pour le *Nouveau testament*. Le formidable chapitre sur la foi ; chapitre d'un souffle d'ouragan. Ces deux lectures furent faites par des personnes différentes. Mon allocution était limitée à 20 minutes. Or, je connais mon débit. Et Dieu sait comme j'ai eu de la misère à couper dans le texte que j'avais préparé (document numéro 1).

Après mon allocution, un juge à la Cour du Québec devait proposer une brève réflexion. Durant le déjeuner, il m'avait dit qu'un de ses enfants s'était suicidé il y a plusieurs années. Durant sa brève intervention, il a trouvé moyen de dire :

Il y a mille et une façons d'aimer son prochain. Notre marge d'action est donc grande. La marque de commerce d'un authentique chef de file est la passion avec laquelle il aime son prochain, pas seulement ses proches, ses amis, ses associés, mais tout le monde, surtout les personnes démunies, les personnes exclues et les gens qui s'excluent eux-mêmes en se disant « échec ».

Après la cérémonie, je me donne l'occasion de lui rappeler la phrase que je viens de citer en caractères gras. Il me répond : *J'ai eu un peu de misère à la dire.*

Dirai-je encore que c'est Jean-Noël Tremblay qui avait été chargé de me présenter et que la présidente d'honneur était Mme Paule Gauthier avec laquelle j'avais siégé, il y a 10 ou 15 ans, à (autour, dans ?) un comité chargé de redéfinir la vocation du musée du Petit Séminaire de Québec. Le Québec est tricoté serré. Il est probable que le « tout-Paris » est tricoté serré, lui aussi. J'en suis même sûr : il suffit de lire *L'Express*, le *Point* ou le *Nouvel Observateur*. Ajoutons que j'ai appris, au hasard

de la mention d'un nom, que tel invité, haut placé de telle grosse banque, est un homme fort engagé dans des activités bénévoles de son milieu.

Il serait facile de rigoler « juste pour rire » d'un Déjeuner de la prière, dans la salle de bal du Château Frontenac. Il y a aussi les galas de l'ADISQ. Que cela soit ! Quand une vache « à l'herbe » meurt crevée pour avoir « sauté dans le trèfle », mille mouches et autres asticots prolifèrent. Proliférer : se multiplier. Le problème, c'est qu'il n'y a plus de vache. La société où je suis est une vache crevée. Elle ne se protège plus guère que contre la boucane secondaire. Ce matin même, ce fut le diable pour trouver un espace où un chrétien pouvait fumer. Au Château Frontenac ! Haut lieu de dépenses somptuaires et d'orgies de toutes natures. Que cela soit, pour l'heure. Viendra le temps, et il n'est pas loin, où les chiens eux-mêmes hurleront à la lune pour réclamer un mot d'ordre et, bien avant, la libération de leur conscience. Conscience, je veux dire : la présence de soi à soi qui domine toute espèce de dogme. Au début de sa *Somme théologique*, Thomas d'Aquin demande tranquillement - *Dieu existe-t-il ?* [126] Il répond assez longuement. Il va jusqu'à dire que si un homme, en son âme et conscience, ne croit pas en Jésus, il est tenu de ne pas y croire.

Thomas d'Aquin est mort à 49 ans, d'une rage de dents. Traduisez : une forme d'empoisonnement. Les antibiotiques n'existaient pas. On rapporte qu'il avait dit, vers la fin de sa vie, que tout ce qu'il avait écrit et enseigné, c'était « de la paille ». *Sicut palea*. Dans une manière de révélation mystique, il avait entrevu l'au-delà de sa longue et méthodique quête et enquête de la vérité. C'est toujours à la fin que l'on trouve la méthode. Et c'est ce dont on aurait davantage besoin en commençant. Méthode voulant dire : ce qui mène au-delà du chemin ». *Meta odos*. Pensez à l'odomètre des autos.

[127]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

NOVEMBRE 2002

1^{er} NOVEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

La Toussaint. Lecture de l'Évangile des béatitudes. Il faut noter que le mot « bienheureux » est rendu en hébreu par les mots « En Marche ! » Ainsi, les pauvres, les doux, les pacifiques, etc., sont déclarés bienheureux parce qu'ils se seront résolument engagés sur le droit chemin. Autrement dit, leur béatitude n'est pas une donnée de départ, mais une direction à maintenir. Les pauvres ne sont pas déclarés bienheureux, parce qu'ils sont pauvres ; ni les doux, parce qu'ils sont doux. La pauvreté n'est pas un bonheur. Saint Augustin disait : *Bienheureux les pauvres, mais vienne le jour où il n'y aura plus de pauvres !* Ce n'est pas non plus un bonheur d'être un agneau parmi les loups. Isaïe prophétisait le temps où *le loup séjournera avec l'agneau ; le veau et le lionceau pâtureront ensemble ; la vache et l'ourse lieront amitié...* (Is 11, 5-9). « Le prophète, c'est celui qui se souvient de l'avenir » (Bloy).

2 NOVEMBRE

Quand j'étais enfant, on disait « la fête des morts ». Cette expression résiste à l'analyse. Dans le *Prions en Église*, on dit : *Commémoration de tous les fidèles défunts*. Dans mon idée, l'expression « tous les fidèles défunts » rassemble exactement tous les hommes, depuis le premier homme jusqu'au dernier qui est mort, quelque part aujourd'hui, jusqu'au dernier homme qui mourra quelque part sur notre pe-

tite sphère aplatie aux deux pôles, qui se promène dans *le silence éternel des espaces infinis*, qui effrayait Pascal. Valéry ironise longuement à ce sujet. Je trouve ce « numéro » un peu *cheap* de sa part. Il a eu droit à des obsèques nationales sur l'ordre de De Gaulle. Alain, athée déclaré, ne se moquait pourtant pas de la vieille femme qui égrène son chapelet. Alain avait vécu la guerre de 1914-1918. N'empêche qu'il raconte que, vers l'âge de dix ans, il visita la *Grande Trappe*.

Je vis ces tombes qu'ils creusaient un peu tous les jours, et la chapelle mortuaire où les morts restaient une bonne semaine pour l'édification des vivants. Ils avaient voulu trop prouver. Ces images lugubres et cette odeur cadavérique me poursuivirent longtemps. Je sortis du catholicisme. Il n'est pas possible que ce soit là le vrai secret de la vie. Tout mon être se révoltait contre ces moines pleurards. Et je me délivrai de leur religion comme d'une maladie (Propos, 10 octobre 1909).

Je fréquente allègrement et Valéry et Alain depuis plus de 40 ans.

[128]

3 NOVEMBRE

Dimanche. Dans l'Évangile du jour, Jésus dénonce les scribes et les pharisiens qui *lient de pesants fardeaux et en chargent les épaules des gens : mais eux-mêmes ne veulent pas les remuer du doigt*. Dans la monition du début de la messe et dans son homélie, le célébrant flotte dans la « charismatie ». Pauvre homme ! Il a devant lui une douzaine de vieux frères et exactement une vieille sœur. Il me charge, en tout cas, d'un « pesant fardeau ! » Le fardeau d'être pogné pour l'écouter ! De plus, il trouve toujours moyen de changer un mot ou deux du canon de la messe. Il se fait plaisir ! Et encore, il prononce mal. Si j'en avais le pouvoir, j'obligerais les prêtres à suivre des cours de diction. Et ensuite, à écrire leurs homélies au complet sur le modèle de « la poule pond » : un sujet, un verbe, un complément d'objet, direct ou indirect. Devant des auditoires captifs (et les prêtres sont toujours en présence d'auditoires captifs), on n'a tout simplement pas le droit d'improviser et d'imposer ses états d'âme.

Le célébrant de ce matin a dit : *Quand on a 20 ans, on veut changer le monde. À votre âge (à vol d'oiseau, je dirais qu'il est l'un des plus jeunes du groupe que nous formions), on sait que c'est le monde qui nous a changés. Dans la vie, il faut s'adap-*

ter. Ah bon ! Faut croire que je ne suis pas très adaptatif ! Et à partir de ce que je viens d'écrire, on peut imaginer que j'avais une sacrée peur que le célébrant nous oblige à faire notre « jour de l'An » avant d'aller communier. Ça n'est pas arrivé. J'avais d'ailleurs décidé de fermer les yeux et de ne pas bouger ! D'où il suit que je n'étais pas dans des dispositions convenables.

Comme je le fais depuis une dizaine d'années, je prépare avec Claudette la question dite « à développement » du Concours d'excellence du Campus Notre-Dame-de-Foy qui aura lieu le 17 novembre.

Vous savez que l'attaque contre le World Trade Center a provoqué ce que le président américain a appelé « la guerre contre le terrorisme ».

20 points

- 6 1) Donnez 3 exemples de terrorisme survenus en dehors du Canada depuis le 11 septembre 2001.
- 2 2) Que veut dire le mot « kamikaze » ?
- 12 3) Il existe d'autres formes de terrorisme (« taxage », chantage, etc.). Pouvez-vous donner quelques exemples de ce genre de terrorisme dont vous auriez été victime, ou témoin ou dont vous auriez entendu parler ?

[129]

Note postérieure (25 novembre) : Ayant demandé à prendre connaissance des réponses, je note cette réponse à la troisième question :

Dans mon enfance, qui ne remonte pas à si longtemps, j'ai été témoin et même victime d'actes terroristes, bien qu'à cette époque j'ignorais ce que signifiait ce mot. Dans cette petite école primaire paisible où j'allais, j'ai vu des choses qui m'ont presque traumatisé à l'époque. J'ai vu des jeunes enfants se faire frapper par des plus grands pour avoir une friandise, j'ai vu un frère pousser sa sœur dans un trou d'eau pour ensuite lui voler sa boîte à lunch. J'ai été là lorsqu'un de mes amis s'est fait voler son argent de poche par un de ces grands. Mais le pire de tout cela, ah oui ! ma propre mère qui ne savait que faire d'autre que du chantage pour avoir ce qu'elle désirait. Combien de fois n'aurai-je pas eu de dessert, n'aurai-je pas sorti de la semaine ? J'ai arrêté le compte, car à cet âge je ne comptais qu'à cinquante. Avoir su plutôt ce qu'était le terrorisme, ma mère ne m'aurait pas privé de dessert,

les voyous n'auraient pas eu notre argent de poche et ma vie n'en serait pas différente pour autant.

Le gouvernement québécois annonce l'injection de plus d'un million de dollars dans la lutte contre le taxage à l'école.

4 NOVEMBRE

Séminaire de lecture. Nous sommes trois : Gérard Blais, Gilles Drolet et moi-même. À ma suggestion, nous échangeons sur l'ouvrage posthume d'André Naud : *Les Dogmes et le respect de l'intelligence. Plaidoyer inspiré par Simone Weil* (Fides, 2002). Je pense bien que la formule du séminaire de lecture telle que nous la pratiquons a fait son temps.

5 NOVEMBRE

Je reçois une demande pour une conférence lors des *Conférences Notre-Dame* qui ont lieu dans la basilique de Québec les dimanches après-midi du Carême. Je donne mon accord de principe. Il reste à déterminer la date et à préciser le thème que je pourrais aborder.

9 NOVEMBRE

Les journaux rapportent une remarque de Gilles Vigneault selon laquelle *l'accession de Mario Dumont au pouvoir ferait reculer le Québec de 25 ans*. Platitude ! On ferait reculer une société comme on fait reculer une aiguille d'horloge quand on revient à l'heure solaire, le dernier dimanche d'octobre !

De 10 h à 18 h, rencontre avec Christian Nolin. Je lui prépare un copieux déjeuner, puis nous passons dans mon bureau. Il me parle durement et injustement de *Je te cherche dès l'aube*. En fait, il n'en a pas terminé la lecture. [130] Il en a lu une centaine de pages. Tenant le livre devant moi avec une espèce de solennité, il me dit : Vous ne sortirez plus jamais un livre comme ça. Et de commencer à me signaler les coquilles, les redites, etc. Ses remarques sont toutes surlignées au crayon marqueur

jaune. Pas une seule remarque positive. Je concède que j'aurais dû supprimer quelques redites. Par exemple, je répète trop souvent *Three is a crowd*. Ou encore : *Je devance tout adieu*. Tiens ! c'est peut-être l'occasion d'appliquer mon « je-devance-tout-adieu » !

Je ne sais plus trop comment nous sommes amenés à parler du livre d'Office *Prière du temps présent*. Il me demande où il pourrait se procurer un exemplaire. Or, il arrive que j'ai un autre exemplaire en fort bon état. Je le lui donne. Nous discutons aussi longuement de « droite », de « gauche », de « délation ». À ce sujet il m'apprend qu'il existait à Rome, et ailleurs sans doute, des masques sculptés dans la bouche desquels on introduisait de petits billets délateurs. Ces masques s'appelaient « bouches de vérité ». Nous cherchons vainement une référence à cette fin.

Au total, je garde une impression un peu amère de la rencontre. Pour l'heure, je note qu'il y a danger de rupture. Pas d'amitié sous respiration artificielle ! Une fêlure, c'est une cassure différée.

Récemment, je disais à Claudette que je dis souvent, par mode d'oraison jaculatoire : *Dieu, viens à mon aide ! Seigneur, à notre secours !* Elle réplique : *Il n'est pas près d'être en chômage !*

Hier soir, souper au Continental, sur l'invitation de Me Jean Côté. Étaient présents, par ordre alphabétique : Louis Balthazar, politologue ; Yvan Caron, ex-président de la Fédération des caisses populaires de Québec ; Alain Dubuc, président et éditeur du *Soleil* ; Gaétan Gagné, de l'Entraide, assurance-vie ; Guy Laforest, président de l'ADQ ; Jean-Guy Paquet, président-directeur général de l'I.N.O. ; Jacques Rouleau, cardiologue ; Alphonse Roy, médecin plasticien. J'étais placé au bout de la table avec, à ma droite, mon ange gardien et, en face, le docteur Alphonse Roy. À ma gauche, Gaétan Gagné, qui m'a mené et ramené dans sa limousine conduite par son chauffeur privé.

Je ne suis pas très à l'aise dans ce genre de rencontre. Je ne suis pas à l'aise de commander une entrée d'huîtres à 15 \$. Il y avait exactement cinq huîtres. Ne parlons pas du reste du menu. Précisons que je ne paye rien. Je n'accepterais d'ailleurs pas de payer 60 \$ de taxi et une centaine de dollars pour un souper. Dès la première rencontre, j'avais d'ailleurs informé Me Jean Côté à ce sujet. Et puis, allons-y gaiement : placés comme nous étions, il n'y a pratiquement pas moyen d'engager et de soutenir une conversation.

On pourrait me demander pourquoi j'accepte ces invitations. Je comprends que, dans un certain monde, il importe d'entretenir son réseau, d'échanger des cartes d'affaires, de convenir d'un rendez-vous. Il y a aussi des parties de golf pour cela. Mais moi, je n'ai rien à vendre et rien à demander. Je [131] suis par contre fort inté-

ressé à apprendre. Mais alors, il faudrait que s'établisse un véritable échange sous la gouverne d'un meneur de jeu, d'un président d'assemblée, appelez ça comme vous voudrez. Pour être bien mesquin, j'ajoute que j'ai eu droit, de la part du médecin placé en face de moi, à un commencement d'homélie anti-boucane au moment où j'ai allumé une cigarette. J'ai fait une sèche contre-homélie.

11 NOVEMBRE

Hier, souper avec Claudette chez Jean-Noël et Marie-Claude. J'étais un peu curieux de savoir où en étaient les tractations en vue du changement de statut du Campus Notre-Dame-de-Foy. À titre de président de l'actuelle corporation du Campus, j'avais d'ailleurs reçu, vendredi dernier, une mise en demeure d'un avocat engagé dans la mise sur pied d'une « antenne » du Campus à Hull, en collaboration avec le Petit Séminaire de Québec, du collège Mérici, de l'Institut Teccart. La lettre de l'avocat demande le paiement de 103 688,82 \$, à verser le ou avant le 18 novembre. Je n'avais jamais entendu parler de cette affaire.

Jour du souvenir. Je suis justement à lire *Le Boqueteau 125*, de Jünger (Christian Bourgois, 2000). Ce texte complète, en l'approfondissant, un chapitre d'*Orages d'acier*. Comment cet homme-là a-t-il pu trouver le temps et surtout le courage de griffonner quelques notes, entre deux éclats d'obus, tout en commandant une compagnie d'assaut et participer lui-même à des combats corps à corps ? Le texte final est daté de 1925, mais il a bien fallu que Jünger note les détails précis, ne serait-ce que le nom d'un village ou d'un blessé de sa troupe.

Dans le courant de l'après-midi, je reçois un appel téléphonique de sœur Jacqueline Blais, augustine de Roberval. L'été dernier, au cours d'un voyage en Angleterre, elle a rencontré, Dieu sait comment, Martin Molyneux avec qui j'ai vécu deux ans à Fribourg, en 1962-1964. Converti de l'anglicanisme, il étudiait alors en vue de la prêtrise. Depuis lors, nous avons échangé une ou deux lettres, mais j'avais perdu sa trace depuis une quinzaine d'années. Martin s'informe donc de moi et, vu que la religieuse connaît son adresse électronique, je lui envoie un bref courriel ce soir. Il ne me déplâit pas que ces retrouvailles virtuelles se produisent en la saint Martin de Tours !

12 NOVEMBRE

Dans *Le Soleil* du jour, on fait mention d'un numéro récent de *La Gazette des femmes* où la sociologue Marie-André Roy fait état de la relecture féministe de la Bible. L'auteure porte un nom prédestiné : Marie et André (André veut dire homme). L'article lui-même s'intitule *Dieue (sic) existe-t-elle ?* Pour mon [132] compte, en tout cas, je me souviens très bien (je pouvais avoir 11 ou 12 ans) que je comprenais inchoativement que Dieu n'est pas un être sexué. Ma mère, par contre, me disait que Dieu est un homme et que ça paraît !

À table, ce midi, je faisais rappel de cet entrefilet et un confrère me dit par mode d'objection : Mais Jésus, lui, *est bel et bien un homme*. Aurait-il souhaité que Jésus fût un androgyne ? Comme cette « personne » dont les journaux parlent ces jours-ci. Il s'agit d'un avocat qui, après plus de cinq ans de bataille juridique, a obtenu le droit d'ajouter le prénom Micheline à son acte de naissance. Désormais, l'avocat aura pour nom officiel Joseph-Pierre-Micheline-Yves Papineau Montreuil. Il s'agit d'un cas de « transgenre », les transgenres étant des personnes qui, sans changer de sexe, décident de vivre sous l'apparence vestimentaire de l'autre sexe d'une façon régulière et non pas juste à l'occasion, comme un travesti. Cette personne peut désormais travailler sous le prénom de Micheline, vêtue en femme. Doit-on dire que Micheline est heureux ou heureuse ? Les trois juges n'ont rien fait pour éclaircir la situation. L'une des juges utilise le féminin en parlant de l'appelante ; le deuxième juge utilise le masculin ; le troisième juge commence à expliquer ses motifs de la façon suivante : *La personne qui se pourvoit devant notre cour est un homme*. Il utilise par la suite le masculin.

Elle n'est pas simple, la condition sexuée de l'être humain. Heureusement, elle est provisoire. On connaît le piège tendu à Jésus par les Sadducéens à propos de la femme dont les sept maris étaient morts. À *la résurrection, demandent-ils, duquel des sept sera-t-elle la femme, car tous l'ont eue ?* (Mt 22, 23-33) Jésus répond : *À la résurrection, on ne prend ni femme ni mari, mais on est comme des anges dans le ciel. Neque nubent neque nubentur sed sunt sicut angeli Dei in caelo.*

Dans l'Évangile du jour, Jésus dit aux Apôtres : *Quand vous aurez fait tout ce que Dieu vous a commandé, dites-vous : Nous sommes des serviteurs inutiles.* (Lc 17, 10). Je me souviens que lors de mon séjour à Jérusalem, en 1990, je côtoyais régulièrement un père Oblat de Marie-Immaculée qui avait fait du ministère au Cameroun

dans un milieu musulman pendant une douzaine d'années sans aucun résultat tangible. Il acceptait fort mal la remarque sur « les serviteurs inutiles ».

14 NOVEMBRE

Prière circulaire. L'oraison de la messe du jour porte ceci : *Dieu éternel et tout-puissant, augmente en nous la foi, l'espérance et la charité ; et pour que nous puissions obtenir ce que tu promets, fais-nous aimer ce que tu commandes.* Cette oraison revient plusieurs fois durant l'année.

[133]

15 NOVEMBRE

The British Broadcasting Corporation a procédé à un large sondage pour savoir quels sont les 100 plus grands Britanniques (*the greatest Britons ever*). Le sondage retient trois personnes seulement qui ont eu un rapport direct avec la religion dans l'histoire de l'Angleterre : William Tyndale, John Wesley et William Booth. Exit saint Patrick, Newman, Manning. Il apparaît clairement des résultats de ce sondage, et notamment en ce qui a trait à la religion, que « le passé est un pays étranger ». L'article conclut : *And so its greatest men and women, whatever their worth, are no longer to be counted as Great Britons. How very disconcerting. How very demeaning* (*The Tablet*, 26 octobre 2002).

Hier, j'ai demandé à mon libraire s'il avait les deux volumes de *Mon journal du concile* d'Yves Congar. Ce matin, il me téléphone pour me dire que oui, ils sont disponibles, mais qu'ils se vendent dans un coffret au prix de 150 \$. Je réponds que je vais attendre une édition un peu plus « populaire ». Qu'ai-je besoin de volumes de luxe dans un coffret de luxe ? Ma modeste bibliothèque n'est pas une exposition sous vitres. Il existe des bibliophiles comme il existe des collectionneurs de timbres ou de hiboux. Mais un livre, pour moi, c'est un instrument de travail. Je possède quelques dizaines de volumes de valeur, soit en raison de leur relative rareté, soit pour de certaines dédicaces. Je souhaite seulement qu'ils ne soient pas vendus « au poids » après ma mort. Je sais, en effet, comment on a disposé de milliers de volumes pour « faire de la place » à Château-Richer.

Sur cette rampe de lancement, je note une fois de plus que nous sommes inondés de « littérature pieuse ». Chaque semaine apporte son lot de brochures, de modèles de « célébration », d'invitations à former des « chaînes de prières », etc. Vente pyramidale ! Et puis, technique aidant, je recevais récemment un disque compact (un CD) de chants maristes. Je suis peut-être en rupture de sensibilité, mais toujours est-il que je suis incapable de supporter cette littérature. Faut voir d'ailleurs la qualité de la langue ! Le braille et le débrillé, très peu pour moi.

18 NOVEMBRE

Évangile du jour : après la multiplication des pains, Jésus renvoie la foule. Plusieurs milliers de personnes. Comment a-t-il fait ? Il ne s'agit pas ici d'une vedette qui se retire dans sa loge après un spectacle. Matthieu continue : Jésus se rendit à l'écart pour prier. Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers ses disciples qui étaient dans une barque battue par les flots. Il vint vers eux en marchant sur la mer. Les disciples eurent peur. Ils disaient : c'est un fantôme. Jésus leur dit : « Confiance, c'est moi. » Pierre dit à Jésus : « Si c'est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur l'eau. » Jésus lui dit : « Viens ! » Mais Pierre prend peur et [134] s'enfonce. Jésus lui tend la main et lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

Comment faut-il croire tout cela ? Je dis « comment ». La foi nous place devant le mystère. Devant le mystère, il n'y a pas rien à comprendre ; il y a toujours à comprendre. Tel est le sens de l'adage : *fides quaerens intellectum* : la foi à la recherche de l'intelligence de la foi.

Selon les exigences de mon contrat avec mon éditeur, je dois participer à certaines activités promotionnelles. Les 16 et 17, je me suis donc rendu au Salon du livre à Montréal, place Bonaventure. Je note d'abord que la signalisation dans cet immense édifice est faite pour ceux qui savent déjà ! C'est le diable pour se retrouver. Et je n'étais pas le seul à devoir m'informer. Les concepteurs de signalisation se font plaisir. *Idem* pour ceux qui fabriquent les feuillets d'horaires d'autobus ou de train. Ils devraient demander l'avis du plus innocent des visiteurs ou des voyageurs et placer les indications en conséquence. Je pourrais leur être un aide précieux !

Arrivé à ma cage à signature, je remarque une jeune femme et deux jeunes hommes. La jeune fille me dit : « Jérôme » ! Aussitôt, je reconnais Francesca, la fille de Bruno Bellone. Il est tout de suite question de l'un de nos plus beaux souvenirs à Bruno et à moi. C'était en 1961. J'étais à Rome et j'étudiais au Latran. Bruno fréquentait une autre université. Les jours de sortie, je visitais Rome avec lui. Une fin

d'après-midi, nous nous trouvons sous l'arc de Titus. Bruno attire mon attention sur maints détails qui m'auraient échappé. Deux touristes américains déchiffrent un graffiti écrit en hébreu et qui disait ceci : *Les Romains ont disparu ; Israël vit encore !* Or, à ce moment même, de la position où j'étais, je vois la pleine lune très précisément sous l'arc de l'Arc. Pour la première fois de ma vie, j'ai eu le réflexe de serrer Bruno dans mes bras. En anglais : *to hug*. C'est ce fait-là que Bruno racontait à sa fille lors d'une visite qu'elle lui fit l'été dernier. Et qui plus est, l'un des deux compagnons de Francesca est natif de Saint-André-de-l'Épouvante.

Mon amitié avec Bruno a commencé quelques semaines après mon arrivée à Rome, à la suite de l'affaire des *Insolences*. Chaque semaine, nous faisons l'exercice de la coulpe qui consiste à s'accuser publiquement de fautes du fors externe. Bruno s'était accusé d'avoir fumé. Après la cérémonie, je lui avais dit : *Vous avez été noble*. Plusieurs années plus tard, Bruno a quitté la communauté. Mais nous sommes restés en contact. Je lui avais rendu visite à Gênes en 1965 et beaucoup plus tard alors qu'il était attaché culturel de l'ambassade d'Italie à Ottawa. Il a exercé les mêmes fonctions à Buenos Aires, à Téhéran, à Barcelone, à Istanbul. Depuis deux ou trois ans, j'avais perdu sa trace. Je remets ma « carte d'affaires » à Francesca. Aucune prétention dans ce geste, mais tout simplement la certitude que toutes les coordonnées sont claires et qu'il n'y a pas de fautes d'orthographe.

[135]

Plusieurs enfants font le tour des stands d'éditeurs pour demander un autographe aux auteurs en présentant un signet. D'aucuns collectionnent des photos d'athlètes. Dans 50 ans, un autographe de JPD vaudra peut-être une piasse, en dollar constant.

Je parle longuement avec Georges Daigle, que je connais depuis plus de 40 ans et avec qui j'ai travaillé tout un été, juste avant son départ pour le Congo où il a vécu des aventures considérables : c'était au moment de la crise qui a suivi la libération de l'ex Congo-Brazza. Avec deux ou trois confrères, il était passé au Cameroun avec je ne sais plus trop quels véhicules. Georges est maintenant grand-père et il porte sur lui une photo de son petit-fils. Comme dédicace, j'écris de mémoire : *Tel un aigle excitant sa nichée, planant au-dessus de ses petits, il déploie ses ailes et le prend, le porte sur ses plumes.*

Un Algérien se pointe. Nous engageons conversation. Il n'est pas encore citoyen canadien. Je n'ose lui demander quel statut il possède pour l'instant. Réfugié politique ? Je fais allusion aux égorgements quotidiens dont les agences de presse nous informent. S'il s'était agi d'un Anglais, je dirais qu'il fait *poker face*. Curieusement, il me dit à brûle-pourpoint : Vous êtes *gaucher* ? Or, je ne faisais aucun geste de

gaucher, bien que c'est un fait que je suis un gaucher converti. Au tout début de mes écolâtries, j'écrivais de la main gauche. À l'époque, on convertissait les gauchers. Mais je suis encore gaucher pour l'usage de certains instruments : marteau, ciseaux, pelle. Et si j'indique une direction au chauffeur d'une voiture, il vaut mieux pour lui de regarder mon pouce que d'écouter ce que je dis, car je peux fort bien dire « gauche », voulant dire « droite ».

Les maisons d'édition sont regroupées selon un ordre qui m'a échappé dans des aires délimitées par des paravents. C'est ainsi que les Éditions Stanké sont maintenant associées avec les éditions Libre Expression et que les deux sont chapeautées par Québecor. Chaque auteur est assis devant un comptoir identique à tous les autres. Durant mes deux séances de signatures (cinq heures), j'étais donc assis sur un tabouret de bar. Or, je m'applique toujours à bien m'appuyer le dos quand je suis assis et que dossier il y a.

Les salons du livre sont des événements culturels qui en valent bien d'autres. Il reste qu'en y entrant j'avais l'impression d'entrer dans une grande pharmacie du genre Jean Coutu. Si vous y entrez pour vous procurer un produit précis, avec un peu d'aide, vous trouverez. *Idem* pour un salon du livre. Quelque 115 000 personnes y sont venues. Et puis, l'homme est un spectacle pour l'homme, encore qu'il soit plutôt décourageant si l'on s'arrête à l'accoutrement. Le mépris de soi et donc des autres est devenu une mode. Le conformisme de l'anticonformisme.

J'ai dédicacé une quinzaine d'exemplaires de *Je te cherche dès l'aube* ; un vieil exemplaire des *Années novembre* (maintenant pilonné) et un exemplaire [136] d'*Ainsi donc...* J'ai parlé un bon moment avec un curé de Montréal, petite cinquantaine, dont j'oublie le prénom. Je me souviens qu'il s'appelle McDuff. À cause de la tempête, le voyage de retour à Québec a duré une demi-heure de plus. Et pour embarquer dans (ou débarquer de) un taxi, il faut pilasser dans la sloche (gadoue, gadoue) jusqu'aux chevilles.

Dimanche, je vais à la messe à la cathédrale Marie-Reine-du-Monde. Une petite centaine de fidèles. Chose rare, le lecteur et la lectrice ont lu comme du monde. Je veux dire qu'on les comprenait sans avoir besoin de suivre dans le *Prions en Église*. Chose rare, je dis. Quant aux chants, c'était dans l'ordinaire des choses en nos temps éclatés. Aucun fidèle ne connaît ni l'air ni les paroles. Le chanteur avait une très belle voix. Mais il chantait tout seul, pour se faire plaisir. *C'est toujours ça de pris*, comme chantaient Ray Ventura et son orchestre, quelque deux ou trois ans avant la guerre de 1939-1945. Un de ces grands succès de l'époque, c'était : *Tout va très bien, Madame la marquise*. Ça ne manquait pas d'esprit, mais pendant ce temps Hitler préparait sa *blitzkrieg*.

En ces semaines-ci, sommes-nous plus « avancés » ? Nous sommes plus avancés en ceci que les États-Unis sont une démocratie. Encore que je ne fais pas de la démocratie une idole.

Note postérieure, mais que je dois placer ici : hier soir (22 novembre), j'étais chez Claudette. Nous avons parlé de la « confession » de Jean-François Bertrand, mais surtout de la crise de la pédophilie chez les prêtres. Elle était au courant, comme on l'est aujourd'hui, de la position de l'épiscopat américain à ce sujet, et de la correction imposée par le Vatican à la prise de position de l'épiscopat américain à ce sujet. J'ai eu beau invoquer mes réflexions et mes lectures de sources américaines et britanniques, Claudette, qui n'est pas une « agitée du bocal », était impeccable. Moralité : il ne sert à rien d'avoir raison devant quiconque ne veut pas entendre raison.

Dans les journaux et à la télévision, confession publique de Jean-François Bertrand. J'ai entendu sa confession à *Maisonneuve à l'écoute*. Ce dernier avait tout à fait le ton et la posture d'un confesseur. Quant à Jean-François, il a fait un bon examen de conscience préparatoire. Il n'accuse personne ; il se charge à fond de train. Il s'exprime d'ailleurs avec une parfaite correction grammaticale et syntaxique. J'ai lu par la suite sa confession écrite dans *Le Devoir* du 17 novembre. Je me pose quelques questions : comment a-t-il pu être ce qu'il dit avoir été pendant 22 ans, sans que personne ne s'aperçoive de rien ou sans que personne n'intervienne ? Et comment s'est-il procuré les deux millions de dollars qu'il a flambés dans ses voyages en toxicotopie ?

[137]

19 NOVEMBRE

Presque pleine lune couchante, ce matin. Ciel dégagé. Je peux donc observer quelques étoiles filantes dites léonides parce qu'elle paraissent irradier de la constellation du Lion. Me vient spontanément à l'esprit la célèbre remarque de Pascal : *Le silence éternel des espaces infinis m'effraie*. J'ai appris par la suite que les léonides sont causées par les débris de la comète Tempel-Tuttle, qui fait le tour du soleil à chaque 33 ans. La prochaine visite aura lieu en 2035. J'espère pouvoir la voir « de haut » !

20 NOVEMBRE

Funérailles du père de Jean-Noël Tremblay dans la cathédrale de Chicoutimi. Départ à 7 h. Je voyage avec Marcel Brien et Pierre-Henri Robitaille. Claudette voyage avec Andrée Beaudoin et Marielle Lafleur ; Philippe Jobin, avec Christiane Falardeau et Marie Careau. Cocktail de bruine, de neige, de gadoue. Nous croisons, suivons ou sommes doublés par des dizaines et des dizaines de trains routiers qui soulèvent des nuages de neige et de gadoue, de sorte que les essuie-glace sont presque continuellement en action. J'ai pas mal de kilomètres dans le corps depuis samedi dernier. Je suis de retour à 15 h 30, passablement fourbu et affamé. Affamé, parce que je suis tanné des éternels sandwiches triangulaires aux œufs ou aux cretons. Je sais très bien que la famille du défunt ne peut guère s'en tirer autrement. Reste le café. Précisons que j'avais fort solidement déjeuné avant de partir. Et que, sur le chemin du retour, j'avais acheté un V8 à l'Étape.

24 NOVEMBRE

La secrétaire du Provincial me demande d'écrire un bref témoignage sur la vie du frère Louis-joseph Hébert, décédé en juin dernier. On prépare un cahier-souvenir sur sa vie. Je courrielle ce qui suit :

Peu après avoir été nommé provincial de Desbiens, en juillet 1978, j'eus l'idée de demander au Frère Louis-Joseph Hébert de venir travailler avec moi à titre de secrétaire du provincial. Il était alors membre de la communauté de Saint-Félicien, mais sans aucune affectation particulière. J'avais fait part de mon projet aux membres du conseil provincial et l'un d'eux m'avait dit : Vous ne l'endurerez pas trois semaines ! Il est bien connu, en effet, que le Frère Louis-joseph n'était pas commode. Il était extravagant et, dans sa façon de s'habiller, il frisait parfois les frontières de l'exhibitionnisme. Je viens d'écrire « extravagant » ; j'aurais pu dire « fantasque », en éclairant ce terme par ses antonymes : égal, équilibré, raisonnable, posé. *Le Robert* ajoute « banal ». Retenons que le frère Louis-joseph n'était pas banal ! Disons positivement qu'il était original. Original, il le fut jusqu'à la fin, étant le premier frère québécois, je pense, à demander d'être incinéré. Demande tout à fait légitime et qui fut honorée.

[138]

Nous avons travaillé ensemble pendant cinq ans et il me fut un aide précieux. Il était généreux de son temps, méticuleux, attentif, entreprenant. Dans l'exercice de ses fonctions et, à plusieurs reprises par la suite, il pratiqua envers moi ce que l'on appelait autrefois l'ouverture de cœur, notamment avant l'un de ses séjours au Cameroun et, plus tard, au moment où il dut subir une intervention chirurgicale dont il connaissait la gravité et les prévisibles séquelles. Il les « survolait ». Bref commentaire sur cette attitude, qui peut être une altitude : dans une communauté comme dans une armée, ce genre de caractère a besoin d'être couvert. Le frère Louis-Joseph ne cherchait pas à se mettre à couvert. Le destin de celui qui ne songe qu'à une chose : se mettre à couvert, c'est d'être survolé. Jünger formulait cet aphorisme à propos de la guerre des tranchées, mais il la généralisait. Sur cette lancée, je dirais que le frère Louis-Joseph avait le sens de la fête. Preuve en soit les amitiés qu'il a levées tout au long de sa vie.

J'ai reçu, de la part de l'auteure (89 ans), un volume intitulé *Bianca, un pétard dans l'azur* (Anne Sigier, 2001). Ma réponse à l'envoi dit assez de qui et de quoi il s'agit :

Madame, Blanche L. Paquet,

J'ai bien reçu votre Bianca, un pétard dans l'azur. Je vous remercie de votre délicate attention. Vous pensez bien que j'ai noté votre dédicace (p. 89). J'ai noté aussi l'article que Didier Fessou vous a consacré le 24 avril dernier. J'étais à Montréal, la veille et l'avant-veille, de sorte que cet article m'avait échappé. Je le lis pourtant régulièrement et je suis en relation amicale avec lui.

Je n'entrerais pas en discussion avec vous à propos de la misogynie de saint Paul. L'Écriture est pleine de mystère. On n'a jamais le choix qu'entre l'absurde et le mystère, comme dit Jean Guittou. J'ai choisi le mystère et je place au congélateur bien des questions qui deviendront « passées date », comme il est écrit sur les contenants de charcuterie ou de yogourt, car l'âge périme bien des questions.

Votre travail au Brigand, cependant, me ramène à mes années de postulat et de noviciat à Saint-Hyacinthe (1943-1945). Tous les repas, sauf quatre ou cinq par année, se prenaient en silence. Il y avait donc lecture au réfectoire. Une de mes préférées, c'était justement *Le Brigand*. Lors de la lecture du

Brigand dans le réfectoire du noviciat, vous l'aviez probablement quitté, si je m'en rapporte à la quatrième de couverture. N'importe ! Il me plaît assez que vous mentionniez l'immense Marie Noël, que je fréquente depuis longtemps. Pour ne rien dire de votre Charitable lexique.

Je dois préciser ici que *Le Brigand* était un périodique publié par les Jésuites pour appuyer les « missions » en Chine. Mme Bianca y a travaillé pendant 15 ans. Qu'est-ce que cela aura produit ? Même question à propos du « sou de la Sainte-Enfance ». Je ne ris point rétroactivement de ces choses. Le cardinal Roy m'avait dit un jour, mine de rien : *Vous savez, le sou de la Sainte-Enfance, c'était l'ACDI de cette époque*. Me suffit bien de lire l'hebdomadaire [139] *Voir*, tout ce qu'il y a de plus branché et de *plus in*. Ou les gazettes de fin de semaine : *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Devoir*. Tout ce que l'on nous propose de voir ou d'écouter, à la radio, à la télé, au cinéma. Je n'écoute jamais la radio. J'insupporte les commerciaux. Depuis 20 ans, j'ai dû aller au cinéma sept ou neuf fois. Je n'ai pas appris grand-chose. Car, ou bien j'avais lu l'œuvre portée à l'écran, comme on dit ; ou bien, ayant lu les recensions, mon idée était faite. Catherine Deneuve, montrez-la-moi tant que vous voudrez. Je note qu'elle épaissit. Ben ! Tu meurs, tu sèches ou t'épaissis. Point. Mais plus moyen de voir Marina Vlady ou Viviane Romance, dans le film *Naples au baiser de feu*, ou Brigitte. Cette dernière s'occupe des phoques, maintenant. Et son profil figure comme emblème de la République française sur les pièces de monnaie et dans les mairies. En fait, elle vient d'être remplacée par Laetitia Cara. Une Corse, comme mon Tino Rossi qui, lui au moins, déclarait : *Quel con je suis !*

Écrivant cela, après avoir prié misérablement et assez rapidement l'Office du jour, la fête du Christ-Roi, j'ai pitié de la pitié de Dieu. Je suis en train de lire *Mal-doror*, de Lautréamont., dans une édition de 1963, d'une maison qui n'existe plus. Lautréamont fut un des inspireurs de Bloy. J'ai retrouvé la fameuse remarque : *Je suis le fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Ça m'étonne je croyais être davantage. Si cela avait pu dépendre de ma volonté, j'aurais voulu être plutôt le fils de la femelle du requin, dont la faim est amie des tempêtes, et du tigre, à la cruauté reconnue : je ne serais pas si méchant.*

Note postérieure : (27 mars 2003) : Dans la conférence qu'il prononçait le 14 mars 1999 lors des conférences du carême à la basilique de Québec, le cardinal Paul Poupard citait la première partie seulement de ladite remarque, qui se termine par « Je croyais être davantage ». On peut le comprendre !

25 NOVEMBRE

Évangile du jour : l'obole de la veuve. Jésus observe des gens riches qui déposent avec ostentation leurs offrandes dans le trésor du Temple. Il remarque une pauvre vieille qui dépose deux pièces de menue monnaie. Il appelle ses disciples pour attirer leur attention sur le fait que les riches ont donné de leur superflu, mais que cette pauvre veuve a donné tout ce qu'elle avait pour vivre.

Au moment de remplir l'une ou l'autre des petites exigences de mon travail, il m'arrive de me dire, par mode de prière oblique : « C'est l'obole de la veuve. »

Aujourd'hui, c'est la Sainte-Catherine. Autrefois, et jusque vers les années 1960, on fêtait la Sainte-Catherine. C'était la journée de la « tire Sainte-Catherine ». Les magasins vendaient des « kiss », c'est-à-dire des bonbons faits avec de la mélasse cuite et enveloppés avec du papier ciré. On nous engageait [140] à dire « papillote » au lieu de kiss. J'apprends ce midi que la Sainte-Catherine est encore fêtée dans des garderies et certaines écoles primaires.

On raconte que Marguerite Bourgeoys aurait été la première à célébrer la Sainte-Catherine au Québec, pour retenir ou attirer les jeunes Autochtones à son école. Pour les empêcher de « décoller ».

Quant au personnage lui-même, Catherine d'Alexandrie, il relève de la légende selon laquelle Catherine aurait été instruite en grammaire, en rhétorique et en philosophie au point de confondre et de convertir une assemblée de savants que l'empereur Maxence avait réunis pour la contrer. Furieux, Maxence lui fit subir divers tourments et la fit enfin décapiter. Saint Louis fit bâtir à Paris l'église Sainte-Catherine-du-Val. Elle devint la patronne des jeunes filles de 25 ans et outre, d'où l'expression « coiffer sainte Catherine » (Source, *Encyclopédie Catholisme*).

Bernard Landry vient de décréter que le troisième lundi de mai sera désormais la fête des Patriotes de 1837-1838, délogeant Adam Dollard des Ormeaux. C'est le chanoine Groulx qui doit se retourner dans sa tombe, lui qui avait écrit à la fin des années 1950 une brochure où il établissait que la bataille du Long-Sault (1660) avait sauvé la Nouvelle-France. On rapportait même les propos apocryphes des Iroquois à savoir que, si une poignée d'hommes leur avaient résisté si longtemps, c'était peine perdue de chercher à s'emparer de Ville-Marie. La fête de Dollard ne disait plus rien à personne et le *Victoria Day* n'excitait guère les francophones.

Sous la mouvance des « fêtes », je note que l'Association des étudiants du Campus organise un gros Party de fin de session le 28 novembre. Nous sommes ici dans un cégep privé. En fait, les parties se succèdent. Il y en a un tous les jeudis soirs.

Le Devoir du 26 rapporte que les élèves vietnamiens et russes de la commission scolaire de Montréal réussissent mieux que les francophones. Sur dix groupes, les francophones arrivent au troisième rang *en français* ; au sixième en mathématiques ; au huitième en anglais. Je rapproche ces données de celles que je rapportais plus haut en provenance de Statistique Canada.

29 NOVEMBRE

La construction du siège social de la Caisse de dépôt et placement du Québec coûtera trois fois plus que les prévisions autorisées ; celle de la Grande Bibliothèque de Montréal dépassera de sept millions. Nul ne sait plus trop de combien de dizaines de millions de dollars la construction du Stade olympique aura dépassé les budgets initialement prévus. Et qui pense encore au saccage de la Baie-James ?

[141]

30 NOVEMBRE

Récollecion de l'Avent au couvent des Dominicains, Grande-Allée. Je quitte la résidence à 9 h, avec Georges Lamy ; je suis de retour vers 17 h. La rencontre se déroule comme à l'accoutumée : deux séances en matinée, avec une pause d'un quart d'heure ; dîner à midi avec la communauté ; reprise à 13 h 30 et célébration de l'Eucharistie. Nous sommes le groupe habituel, le groupe des réguliers : 13 personnes, y compris une nouvelle recrue, Arthur Marsolais. J'avais déjà croisé ce dernier à plusieurs reprises du temps qu'il travaillait au Collège Ahuntsic et, par la suite, au Cégep de Jonquière et au ministère de l'Éducation du Québec, mais je l'avais perdu de vue. Au Québec, passé un certain âge, et pour peu que l'on ait été dans le trafic, tout le monde finit par avoir rencontré tout le monde !

Le thème de la rencontre d'aujourd'hui, c'était la pauvreté. On nous avait fait tenir à l'avance quelques textes pour amorcer la pompe : le chapitre de saint Matthieu sur le jugement dernier ; la déclaration de Vivian Labrie au nom du collectif pour une loi sur l'élimination de la pauvreté (projet de loi 112), etc. Comme il fallait

s'y attendre, la discussion dégage rapidement la distinction entre la pauvreté économique et les autres formes de pauvreté : solitude, ignorance, maladie, détresse spirituelle, péché, suicide et mort.

Un participant rappelle la distinction entre le dû, qui renvoie à la justice, et le don, qui renvoie au gratuit, à la grâce. À propos du péché, on fait allusion au tout nouveau film *Un homme et son péché*, qui traîne au Québec depuis 1933 et qui a déjà fait l'objet de deux ou trois films, pour ne rien dire de son saucissonnage à la radio, à compter de 1939 et, par la suite, à la télévision. Au point que « séraphin » est devenu synonyme d'avare.

À propos du péché, quelqu'un remarque que l'Église québécoise avait tellement réduit la notion de péché au péché de la chair que la libéralisation du sexe a conduit à l'évacuation du péché tout court. Il n'y a plus de péché. Donc, on n'a plus besoin de Sauveur, plus besoin de pardon. Et que viennent la psychanalyse et tous les experts en psychopathie. J'ai déjà noté que, dans l'annuaire téléphonique, il y a autant d'annonces de psy que de garagistes. Tout le monde a une auto ou une âme en panne et les ateliers de réparation ne chôment pas.

Je ne prends guère de notes durant ce genre de rencontres. Je percole après coup le peu de notes que je prends. Ainsi :

- * Le suicidaire, c'est celui qui a trop de « valeurs » (ambitions, surmoi hypertrophié) et pas assez de « moyens », c'est-à-dire autocritique, amitiés, recours externes disponibles.

Le martyr, qui accepte de souffrir et de mourir pour ne pas se dissocier de Dieu et protéger son union, son unité, est le pôle renversé du suicidé qui se [142] dissocie de lui-même, se quitte, pour cesser de souffrir. L'être du martyr s'illumine en devenant un signe sensible de la foi et de l'amour, un concentré de sa plénitude de vie ; celui du suicidé s'éteint en manifestant un rejet de la vie, dévoré par le bacille de son désespoir. Mais, dans les deux cas, seul Dieu peut voir le fond du cœur (Fernand Ouellette, *Le Danger du divin*, Fides, 2002).

- * La vie du croyant, c'est la pratique de l'espérance, au sens où l'on dit pratiquer le tennis.
- * Il faut donner aux autres la charge de son propre bonheur.

Tout au long des échanges, j'étais un peu embarrassé par la mise entre parenthèses de la pauvreté économique car, enfin, toutes les autres formes de pauvreté dérivent prochainement ou lointainement de la pauvreté économique. Vers la fin de la rencontre, je pose donc la question : comment concilier le « bienheureux les pauvres » avec l'effort de l'Église pour combattre la pauvreté. Effort qui se dégage de la vie des saints, des entreprises des communautés religieuses, de l'enseignement de l'Église, de son appui aux mesures étatiques en ce sens. On me répond que, oui, il y a le « bienheureux les pauvres », mais qu'il y a aussi le « malheur aux riches ». Au bout du compte, la pauvreté proclamée et la richesse dénoncée, c'est une seule et même attitude fondamentale : la renonciation à la maîtrise complète de son destin. Le pauvre, c'est celui qui attend, qui espère une Rédemption, un rachat ; le riche, c'est celui qui prétend tout gérer, tout seul ou pouvoir acheter ce qui lui manque. J'ai déjà lu quelque part que, si les riches pouvaient le faire, ils paieraient les pauvres pour mourir à leur place.

[143]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

DÉCEMBRE 2002

1^{er} DÉCEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

Premier dimanche de l'Avent. Dans le passage de l'Évangile du jour, je remarque que la seconde venue de Jésus est comparée à un homme parti en voyage et qui, avant de partir, remet tout pouvoir à ses serviteurs. Les serviteurs, c'est-à-dire les chrétiens d'abord et aussi tous les hommes, sont les gérants du Royaume en attendant le retour du maître. *Ce que je vous dis là, précise Jésus, je le dis à tous : veillez !*

À 8 h 45, je pars pour la messe chez les Pères Maristes avec Thérèse chez qui je me rends ensuite pour regarder l'émission *Parole et vie* enregistrée le 17 octobre avec Roland Leclerc et Lise Garneau. Nous regardons d'abord l'émission précédente avec Jacques Grand'Maison. Thérèse l'avait enregistrée à toutes fins utiles, sachant que je ne suis pas câblé. Quant à l'émission de la vedette du jour, je n'en suis pas mécontent, bien que l'on est toujours mauvais juge de sa propre performance. Comme tout un chacun, et peut-être davantage, j'ai l'esprit de l'escalier. Il me vient des réparties que je n'ai point faites.

Nous échangeons sur les deux émissions que nous venons de regarder, mais aussi sur la récollection d'hier. Tout est profit pour moi en cette affaire, car je suis amené à synthétiser les réflexions auxquelles j'ai participé hier. Si j'ajoute à cela le compte rendu que j'ai fixé dans mon journal, il arrive que j'aurai mis autant de temps

à rendre compte de la récollection que j'en aurai mis à y participer. Feuilletant, pour les fins de ce que j'écris ici, un volume de *Grand'Maison Une philosophie de la vie* (Leméac, 1977), je note la dédicace que Thérèse et Lucien avaient écrite en me donnant ce volume : *Aucune raison ne peut donner l'existence ! Aucune existence n'est tenue de donner ses raisons !* Je note aussi un passage que j'avais souligné à l'époque : *La télévision nous a peut-être davantage assis que le clergé d'autrefois.* Et encore : *Il n'y a d'espérance que dans les brèches du hasard.* Cette dernière formule, toutefois, ne résiste pas à l'analyse. L'espérance chrétienne, en tout cas, ne se glisse pas entre les fentes du hasard. Ce que l'on appelle hasard, c'est ou bien l'ignorance des causes ou bien la grossièreté de l'échelle d'observation. Si je trouve un billet de 20 \$ en marchant dans la rue, j'appelle cela un hasard ; si j'en trouve trois matins de suite, au même endroit, je n'appelle plus cela un hasard. Deux pâquerettes peuvent éclore en même temps dans une prairie mais, en fait, elles n'éclosent en même temps que par rapport à mon instrument de mesure. Plus fin, mon instrument de mesure aurait enregistré une différence de micro-seconde. Je n'étais jamais retourné à ce volume et je suis bien sûr que Thérèse ne se souvenait plus de me l'avoir offert. À l'époque, Lucien, son mari, vivait encore.

[144]

3 DÉCEMBRE

Françoise Ducros, l'attachée de presse de Jean Chrétien, aurait traité George Bush de moron dans un échange privé, mais le propos a été saisi par un journaliste. La dame a perdu sa job. Ce que je veux signaler ici, c'est que moron vient du latin *maurus* et du grec *moros* qui signifie « peau sombre » et qui désignait les habitants de Mauritanie et, plus généralement, les Arabes. Le mot espagnol *matamore* signifie littéralement : tueur de Maures. Et Saint-Augustin-de-Desmaures signifie Saint-Augustin-des-Arabes ou des Berbères ! En fait, saint Augustin était un Maure.

Sigles *versus* démocratie. Dans une seule page du *Devoir* (29 novembre), je relève les sigles suivants : CDP (Caisse de dépôt et placement) ; CVMQ (Commission des valeurs mobilières du Québec) ; PME (Petite ou moyenne entreprise) ; BCE (Banque centrale européenne) UN et RBC, dont je n'ai pas pu décrypter la signification. Je sais seulement que ce sont des groupes financiers. Je vois aussi VSOP (logiciels vers solution orientée processus). On avait déjà VSOP (Very Superior Old Pale) pour désigner une marque de cognac. Mentionnons encore VDFR (virage à droite sur feu rouge).

Je comprends que l'usage des sigles représente une économie d'espace et de temps ; quelques-uns finissent d'ailleurs par devenir familiers, tels CEGEP ou CSN. Mais la prolifération des sigles est une barrière pour l'intelligence d'un texte, donc un barrage du trafic des informations : le gros des lecteurs de gazettes se contentent du cahier des sports, de l'horoscope et des mots croisés.

J'apprends aussi qu'il existe telle chose que le « taux de divorcialité », c'est-à-dire la fréquence des divorces après x ou y années de mariage. Le Québec est champion dans ce « créneau » !

Jean O'Neil m'écrit :

Si je me souviens bien, vous ne dites pas que vous êtes un génie, mais que vous en avez. Si j'ai bien compris, pour devenir un génie, il faut s'autoproclamer ou alors avoir une amie ou un copain pour le faire. Il faut également être un casse-pieds à la pointure hénaurme, semble-t-il. Merci pour moi, je reste un neutrino.

J'ignore ce qui a provoqué ce rappel. Peut-être une conversation téléphonique récente où il m'avait dit que j'étais toujours absolu dans mes affirmations. Je le suis en effet, sinon, je pose des questions ! Quoi qu'il en soit, je réponds à l'O'Neil : *D'un génie à un neutrino.*

- À propos de ma génialité (ou génitalité, puisque ces deux termes poussent sur une racine commune), j'ai dû écrire naguère que je n'étais pas intelligent ; que je n'étais que génial.

[145]

- Vous dites : Si j'ai bien compris, pour devenir un génie, il faut s'autoproclamer ou alors avoir une amie ou un copain pour le faire. Vous avez mal compris : On ne devient pas un génie ; on naît tel ou on est tel. (C'est aussi joli que votre « ni ne nie ».) Comme les poètes : *Nascuntur poetae, fiunt oratores.*
- Vous êtes tout (*tota simul*) : poète, prosateur, oratorien.
- Merci de m'avoir dit subliminalement que j'étais un casse-pieds à la pointure hénaurme.

- Et malin, en plus, car vous vous auto-proclamez neutrino. Or, le neutrino est « une particule (lepton) électriquement neutre, de masse infime, capable de traverser toute matière ». Comme le corps glorieux de Jésus après sa résurrection. Mine de rien, Monsieur se dénude d'une main, et de l'autre, il revêt un corps de gloire.
- Mon drame, c'est que j'ai souvent côtoyé des intelligences océanes (on voit pas le fond) n'étant moi-même qu'une intelligence-piscine. Cela étant, tu es conduit à confesser que tu n'es qu'un génie. Et le monde, ils pensent que tu te vantes.

De l'article de *The Atlantic*, je retiens entre autres :

- Qu'on a déjà établi un lien entre les « génies » et le fait d'être gaucher. Or, j'étais gaucher avant ma « conversion » scolaire et forcée et je le suis demeuré (demeuré vous-même !) pour l'usage des ciseaux, du marteau, de la pelle. Je dis mon chapelet de la main gauche, comme mon père.
- Que j'ai beaucoup d'admiration et de gratitude envers les inventeurs du velcro, des agrafeuses, du scotch tape, etc.
- Que j'abomine les psy et les vœux à dates fixes (*conventional social greetings*).

5 DÉCEMBRE

Pour la première fois au Canada, un évêque demande un indult de laïcisation.

M. Raymond Dumais, 52 ans, a été ordonné prêtre en 1976, puis consacré évêque en 1993. Il avait quitté son poste d'évêque en juillet 2001.

Son mandat d'évêque avait commencé dans la controverse parce que Mgr Dumais avait signé deux mois plus tôt, avec 60 théologiens, une lettre ouverte aux évêques du Québec dans laquelle ils exprimaient leurs préoccupations et des questions à propos de l'encyclique *Splendor Veritatis*. Si bien que sa consécration à Gaspé n'avait eu lieu qu'en mai 1994. En témoignage de solidarité, une vingtaine d'évêques québécois s'étaient rendus à Gaspé pour la cérémonie, dans le même avion, ce qui était fort imprudent. Advenant un [146] accident, l'épiscopat québécois aurait été « étêté ». À l'époque, on en fit la remarque.

Par la suite, Mgr Dumais avait dû gérer plusieurs crises. Notamment, le cas de l'assassinat d'un de ses prêtres dont on apprit qu'il menait une double vie : sa vie de

curé et celle d'homosexuel pratiquant. De plus, monsieur Dumais, comme il veut maintenant être appelé, vient de révéler qu'il entretient une relation amoureuse avec une femme et qu'il envisage un mariage religieux. À compter de janvier prochain, il enseignera à l'Université du Québec à Rimouski. Cette affaire va sûrement relancer le débat sur le mariage des prêtres.

En ce qui a trait au mariage des prêtres, rappelons d'abord que le célibat des prêtres est une loi de l'Église et non pas une obligation découlant du donné révélé. Il faut dire ensuite que le mariage n'est pas une solution mécanique à la pédophilie ou aux liaisons amoureuses d'un prêtre avec une femme. Le mariage (civil ou religieux), comme institution naturelle, n'est pas très « rougeaud ». (N'être pas rougeaud : être en peine, être dans une impasse. Cf. *Glossaire du parler français au Canada*.) Il suffit de constater le taux de « divorcialité » au Québec, notamment. Il est stupide de comparer une union matrimoniale réussie à une vie sacerdotale abîmée ou ratée. Ou, inversement, une vie sacerdotale sublime avec un échec matrimonial. À ce sujet, Fernand Ouellette écrit dans *Le Danger du divin* (Fides, 2002) : *Il me semble que ceux qui préconisent le mariage pour les prêtres ne connaissent rien au mariage.*

Mon opinion, c'est que ce débat connaîtra bientôt des développements surprenants. Et, plus généralement, toute la question des ministères. Hans Küng demandait à une assemblée d'évêques, lors du concile Vatican II : *Qui célèbre l'Eucharistie, à Corinthe, quand saint Paul n'était pas là ?*

6 DÉCEMBRE

Fête de saint Nicolas. Il serait né vers 270. Il est un des saints les plus populaires dans les Églises d'Orient et d'Occident. Dans la légende qui entoure son nom, on raconte, entre autres, qu'il ressuscita trois écoliers tués par un aubergiste et conservés dans un saloir. Au cours des siècles, de nombreuses coutumes populaires se sont greffées sur le culte de saint Nicolas. Le personnage dont la popularité s'est universalisée est le père Noël, dans le monde latin, et Santa Claus, dans le monde germanique. D'où, sans doute, cette chanson que ma mère chantait :

Saint Nicolas, patron des écoliers,
Apportez-moi des pommes plein mon p'tit panier.
J'irai à l'école, j'apprendrai mes leçons
Et je serai sage comme un p'tit mouton.

[147]

Le Soleil du jour consacre encore beaucoup d'espace à « l'affaire Dumais », pour dire comme en France, où une « affaire » n'attend pas l'autre. Je note deux ou trois choses :

- Les déclarations de Mgr Bertrand Blanchet, ancien évêque de Gaspé et celles de Mgr Jean Gagnon, le successeur de Mgr Dumais. Mgr Blanchet et Mgr Gagnon refusent de commenter l'affaire Dumais, sous prétexte que cela regarde la vie privée de ce dernier. Dérobade ! S'il s'agit de dire que personne n'a le droit de juger M. Dumais, cela va de soi. Mais faire semblant que cette affaire ne pose aucune question d'ordre public, c'est une pieuse restriction mentale. Cette affaire pose bel et bien la question du célibat des prêtres. Dans la même foulée, la question du sacerdoce pour les femmes.
- Précisons qu'il s'agit du célibat des prêtres séculiers, par opposition au célibat des pères. En effet, le célibat ne fait pas partie du concept de prêtre, ni du concept d'évêque, ni même du concept de pape : saint Pierre était marié. Par contre, le célibat fait partie du concept de la vie religieuse consacrée, celle des pères, des frères ou des sœurs.
- Il semble que le Droit canon n'a rien de prévu pour le cas d'un évêque qui demande sa « réduction » à l'état laïc. D'où il suit qu'une crise est toujours un jugement comme le suggère l'étymologie du mot crise. On ne sort d'une crise (intellectuelle, psychologique ou physique) que « par en haut ». Sinon, on n'en sort justement pas,
- On signale que M. Dumais, pour l'heure, est pratiquement sans argent. Il a plongé sans s'occuper de savoir s'il y avait un filet pour le recevoir, contrairement aux acrobates de cirque. C'est peut-être un signe de noblesse. Le diocèse de Gaspé, en effet, n'a aucune obligation juridique d'ordre financier envers lui. Je peux bien dire ici qu'il en allait de même pour les frères qui quittaient la communauté avant 1960. Le « viatique » n'était pas élevé. On donnait l'argent nécessaire pour l'achat d'un complet civil et une couple de centaines de dollars. Par contre, un frère qui quittait la communauté, se re-

trouvait sans aucune dette, ce qui n'était pas le cas des laïcs, âge pour âge. « l'hémorragie » a commencé au moment où un frère pouvait compter sur un salaire de laïc et un emploi garanti par conventions collectives. À ce sujet, Marcel Légaut écrit :

Ce n'est pas sans tristesse ni indignation que je vois le comportement de certaines Congrégations vis-à-vis de leurs membres qui les quittent après de longues années de dévouement, de sacrifice. Quand, par exemple, une religieuse est ainsi amenée à quitter sa Congrégation, celle-ci a l'impérieux devoir, non seulement de la soutenir spirituellement sur sa voie difficile, mais aussi, en justice, de l'aider [148] matériellement, compte tenu des nombreuses années de travail antérieures. On voit encore des religieuses qui, pendant vingt ans, ont travaillé comme institutrices ou comme infirmières, et qui se retrouvent au moment où elles quittent leur Congrégation sans argent et sans retraite assurée. Sans nul doute, ce respect de la justice indispensable, qu'il s'agisse de faire droit à des décisions dues à une fidélité fondamentale, ou de pallier les conséquences d'une politique de recrutement qui a fait bon marché du discernement des vocations et de l'intérêt spirituel de ceux qui les enrôlaient (*Patience et passion d'un croyant*, le Centurion, 1976).

Longue et stimulante rencontre avec Didier Fessou. Il se présente, tel que convenu, à 9 h 30. Il apporte son lunch. Voyez un peu : une tourtière du lac Saint-Jean (sa femme est une Gagnon de Jonquière), un pain de fesses et un gâteau aux fruits de sa fabrication, plus une bouteille de vin d'un sien parent, producteur et exportateur de beaujolais. Ayant quelques courses à faire à Québec, il revient à 11 h 30. Pour l'avoir déjà rencontré, je savais qu'il est un homme de petit-boire et de petit-manger. Quant à moi, je pratique la « vertu apéritive des dés », celle du gin. Pascal se moquait de la vertu apéritive des clés, mais il ne parlait pas de cette clé-là. Nous dînons ensemble et nous conversons, c'est le cas de le dire. Il part à 16 h.

Nous faisons la revue de presse, notamment de ses articles de critique littéraire dans *Le Soleil*, de l'affaire Dumais, de l'apostolat des OMI dans l'Ouest canadien et, notamment, dans le Nord-du-Québec. Il connaissait le père Joveneau, oblat Belge, planté sur un carré de sable pendant près de 40 ans à La Romaine, avec le drapeau belge qui battait au vent. Or, il arrive que je suis allé à La Romaine, et que j'ai connu le père Alexis Joveneau. Il était l'homme de toutes les ressources et de tous les recours. Il signait tous les actes de décès, peu importent les circonstances, d'un « arrêt cardiaque ». Ce jugement est, d'une part, indéfonçable et, d'autre part, il court-circuite d'interminables enquêtes qui ne servent à rien sauf à engraisser les avocats de la Couronne et ceux de la Défense. Après quoi, on convoquera les « ex-

perts ». Une fois la Transcendance congédiée, il ne reste plus que des frères ennemis. Et toujours, ce qui divise et divisera les ayants droit d'un mort, prenez ça par le bout que vous voudrez, ce sera une question de « trente sous ».

D'entrée de jeu, Didier Fessou me demande pourquoi je suis frère et non pas père. Je me rends compte qu'il ignore totalement la différence entre un « père » et un « frère ». Lui-même est un ancien élève des Pères Maristes, quelque part dans les montagnes du Pilat, qui est justement la région des premières implantations des Frères Maristes. Et si j'ajoute que je vais à la messe tous les jours, chez les Marianistes, je le perds complètement. On le serait à moins. Je ne me demande pas de distinguer toutes les fleurs sauvages d'une prairie. Ni tous les oiseaux de mon entourage. Je laisse ce soin aux botanistes, aux ornithologues et autres entomologistes. Mais je suis [149] reconnaissant envers quiconque m'apprend à désigner un arbre par son nom propre. *Idem* pour un oiseau ou une fleur. Et je ne l'oublie pas. Mon bagage demeure mince, mais non pas mon émerveillement.

7 DÉCEMBRE

Fête de saint Ambroise de Milan, le « convertisseur » d'Augustin. En l'espace de quelques jours, il est baptisé, ordonné prêtre et sacré évêque. C'était en 374. Or, je viens de lire qu'il y a encore des « excités du bocal » qui s'opposent au sapin de Noël et à la mention « a.d. » (annos Domini), pour la remplacer par « BCE » (*Before Common Era*) et « CE » (*Common ERA*). Bien, mais qu'est-ce qui est « common » ? Réponse : le calendrier universel. Que vous soyez Juifs, Chinois, Grecs, Américains, catholiques, bouddhistes, islamistes, ou rien de tout cela, si vous signez un contrat aujourd'hui, vous allez le dater selon le calendrier occidental, lequel est établi à compter de la naissance de Jésus, qui se promène entre + ou - 4 ou 7 années. Mais toujours est-il que je suis aujourd'hui le 7 décembre 2002. Et vous aussi.

Et voici ce qui n'est pas sans lien : dans les gazettes du jour, on retrouve le vieux procès des curés abuseurs. Il s'agit aujourd'hui d'un OMI (et on le nomme). Il aurait agressé neuf enfants entre 1982 et 1997. Quatre de ses présumées victimes se sont suicidées. Tout cela s'est passé chez les Attikameks, quelque 120 km au nord-ouest de La Tuque. Mon père a déjà bûché dans ce coin-là. Il me disait : *On y traitait les chevaux mieux que les hommes*. La raison est simple : un cheval coûtait cher et les hommes, presque rien. La « vanne » mangeait tout. « Vanne » voulant dire tout ce que le « jobbeur » fournissait, contre retenue sur le salaire : mitaines, manche de hache, bottes, etc. Enfant, j'ai vu de mes yeux un « jobbeur », marié à la sœur de mon père,

remettre à ma mère à même une liasse de billets de banque, exactement 26 \$, sur les instructions de mon père, qui bâchait dans les chantiers du jobbeur en question. Et quand mon père revenait des chantiers, sale et pouilleux, c'était la chicane. Ma mère disait : *Tu passes tout en « vanne »*. Enfant, tu t'arranges avec ça. Tu en souffres beaucoup, sans pouvoir trancher entre père et mère. Plus tard, tu sauves et ton père et ta mère dans ton cœur.

Revenons à l'Oblat en question. Il a maintenant 69 ans. Il a été expulsé de sa communauté. Statistiquement parlant, il lui reste une quinzaine d'années à vivre. Où est-il ? Par qui est-il soutenu, financièrement, d'abord ; spirituellement, ensuite, et dans cet ordre. D'abord les « trente sous ». Grâce m'a été donnée de n'avoir jamais à m'occuper des trente sous. L'héritage de mes père et mère se ramenait à quelques milliers de dollars, que ma mère avait « sauvés », à même sa pension de vieillesse. C'est mon frère Mozart qui en a « hérité ». Cela couvrait à peine les dépenses qu'il avait assumées pendant 21 ans pour [150] voyager de Chicoutimi à Métabetchouan, du fait qu'il se rendait visiter ma mère tous les dimanches.

8 DÉCEMBRE

À compter de 13 h. 30, je travaille avec Claudette à « soulager » la mémoire de mon ordinateur. Je m'exprime en termes anthropomorphiques, comme on est forcé de faire au sujet de Dieu. Vis-à-vis de mon ordinateur, en effet, j'ai la foi charbonnière. À 16 h. 30, Marie-Claude et Jean-Noël viennent nous rejoindre. Musique, conversations bi-polaires et souper à quatre.

9 DÉCEMBRE

Froid intense. Cette nuit, formidables détonations de la galerie, à la suite de la contraction des tiges d'acier engainées dans le ciment. À 5 h, ce matin, il faisait -26 avec le facteur éolien.

La fête de l'Immaculée-Conception a été déplacée à aujourd'hui, vu que les dimanches de l'Avent ont priorité. Dans la première lecture, Yahvé dit au serpent - *Je mettrai une hostilité entre toi et la femme, entre sa descendance et ta descendance : sa descendance te meurtrira la tête, et toi, tu lui meurtriras le talon.*

Dans la bible de Jérusalem, on lit : *le mettrai une hostilité entre ton lignage et le sien. Il t'écrasera la tête et tu l'atteindras au talon*. L'iconographie (peinture et sculpture) conduit à penser que Marie écrase la tête du serpent. Mais en quoi et comment a-t-elle été mordue au talon ? En fait, il faut comprendre que le « lignage » de la femme, c'est l'humanité. Le dogme de l'Immaculée-Conception déclare que Marie fut exempte du péché originel. Mais la proclamation de ce dogme est récente (Pie IX, 1854). Saint Bernard y était hostile, au moment de l'introduction de la fête à Lyon, vers 1138. Saint Thomas d'Aquin, quelques siècles plus tard, argumentait contre (*Somme théologique*, III, q. XXVII, a.2).

Ainsi donc, proclamation du dogme en 1854. Et en 1858 la Vierge apparaît à une bergère illettrée et malingre de Lourdes : Bernadette Soubirous, qui ne parlait que le patois local. Au cours d'une série d'apparitions, la Vierge lui dit en patois : *Je suis l'Immaculée-Conception*. Bernadette est bientôt soumise à de multiples interrogatoires, elle est menacée d'internement. Elle donne chaque fois son témoignage : *Je suis chargée de vous le dire ; je ne suis pas chargée de vous le faire croire*. Dans les écrits qu'on lui demande par la suite, on ne constate aucune contradiction ; on constate même un certain appauvrissement dans les détails. La courbe de ses souvenirs suit la courbe normale décroissante de tout souvenir. En 1860, elle est reçue par les religieuses de l'hospice de Lourdes, mais elle ne prononce ses vœux qu'en 1866. On l'utilise comme aide-infirmière et ensuite à la sacristie, mais la maladie finit par la [151] réduire à l'impuissance. Ô paradoxe : celle qui fut à l'origine d'un des hauts-lieux de pèlerinages et de miracles mourut dans l'obscurité et l'impuissance.

À 14 h, séminaire de lecture. Nous sommes trois : Gérard, Gilles Drolet et moi-même. D'un commun accord, nous nous informons d'abord du dégât d'eau survenu vendredi dernier dans la chapelle historique du Bon-Pasteur où Gérard préside chaque dimanche la messe dite des artistes. Le dégât d'eau est survenu à la suite du bris du tuyau principal situé dans l'entre-toit et qui alimente tous les gicleurs de la chapelle, y compris ceux de l'entre-toit. Avant que les pompiers fussent prévenus et eussent fermé la valve d'approvisionnement, l'eau avait inondé les jubés, la nef et même le sous-sol. Il y avait deux pouces d'eau sur le plancher de la nef. La messe qui devait avoir lieu hier a été annulée.

Nous échangeons ensuite assez longuement sur « l'affaire Dumais ». C'était couru ! Le temps qu'il nous reste, nous le consacrons au volume d'André Naud : *Les Dogmes et le respect de l'intelligence. Plaidoyer inspiré par Simone Weil*. Naud considérait ce livre comme « l'oeuvre de sa vie ». C'est moi qui l'avais suggéré et je continue de penser que c'est un maître-livre, bien que Naud y attache d'une manière un peu trop serrée le train de sa longue réflexion sur le magistère romain à la locomotive de Simone Weil. La couverture de l'ouvrage présente *L'Image en soi*, de René

Magritte. Elle illustre (c'est le cas de le dire) merveilleusement le thème de Naud. Les peintures de Magritte m'ont toujours séduit.

10 DÉCEMBRE

À 13 h. 30, rencontre avec John White. Il est professeur de philosophie au Cégep de Sainte-Foy. Je le connais depuis 1984. Depuis lors, nous nous rencontrons régulièrement une ou deux fois par année. Nous parlons de son enseignement. Il me rapporte le témoignage d'une de ses élèves qui lui écrit spontanément, à la suite d'un examen, qu'elle n'avait pas encore compris qu'il y a telle chose que la vérité, *puisque* tout le monde reconnaît que l'erreur existe. Si l'on dit, en effet, « tu fais erreur » ou « j'ai fait erreur », on reconnaît implicitement une forme de vérité. Saint Augustin disait : *J'ai rencontré beaucoup de gens qui voulaient tromper, mais personne qui voulait se faire tromper.*

11 DÉCEMBRE

Avec Thérèse, je me rends à la librairie Anne Sigier qui propose, ces jours-ci, des aubaines alléchantes. Je suis plutôt déçu. Pour certains auteurs (qui sont j'imagine de bons « vendeurs »), sept ou huit titres différents sont exposés. Je vois mal qu'un même homme puisse produire autant. D'un titre à l'autre, je soupçonne qu'il y a pas mal de fricassée. Pour ne rien dire des centaines de [152] bibelots en plâtre, de disques de chansonnettes pieuses, de *posters*. Ou alors des encyclopédies religieuses qui ne sont guère que des arrangements d'internautes.

12 DÉCEMBRE

Visite du Provincial. Depuis son entrée en fonction le 1^{er} juillet dernier, il a dû passer une quinzaine de jours à Rome. Il part demain pour Haïti. Entre-temps il a présidé deux sessions du chapitre provincial, procédé à l'acquisition et au réaménagement d'une maison provinciale à Drummondville, visité les 24 communautés locales, présidé quelques funérailles. De plus, lui et les conseillers provinciaux n'en finissent plus de créer de nouveaux comités, qu'il doit forcément superviser. Je comprends que le rôle d'un Provincial est un rôle d'animation. Mais, au train actuel, nous ne

sommes plus « animés » ; nous sommes « agités ». Jusqu'en 1943, la province du Canada comptait quelque 800 frères. Le Provincial de l'époque (que j'ai connu comme écolier) visitait toutes les communautés et il n'avait même pas d'auto ! Présentement, nous sommes 208, et la moyenne d'âge est de 74 ans !

13 DÉCEMBRE

- * *En vrac.* Vrac vient de varech qui signifie épave. Harengs en vrac.
- * Téléphone cellulaire ou téléphone sans fil : « laisse électronique » ou « cordon ombilical électronique ». Qui ne possède pas maintenant son cellulaire ? On se fait accroire que cet appareil libère. En fait, il attache. Avec un cellulaire à la ceinture ou à la main, on est aussi libre qu'un chiot au bout d'une laisse ou, plus précisément, qu'un homme au bout d'une laisse de chiot.
- * Je demande à un pensionnaire de venir m'aider à déplacer un meuble trop lourd pour moi. Il vient volontiers. Je n'ai même pas besoin de l'aider un peu. Après, il est tout fier de me dire : *J'ai des gros bras, hé !* La remarque m'enchant.
- * Titre : *Un plan de santé qui mettrait le système de santé sens dessus dessous.* On pourrait tout aussi bien dire : sans dessus ni dessous.
- * Titre : *Cherie Blair, la pin-up et l'escroc.* L'escroc en question aurait négocié pour elle une remise sur l'achat de deux appartements où leur fils aîné fait ses études. L'opération, « commission » incluse, a coûté près d'un million de dollars. Quand on est la femme de Tony Blair, premier ministre travailliste, une information de ce genre fait la manchette. Soit dit « préemptivement », le mariage des prêtres n'empêcherait pas des accidents de ce type.
- * Lu : *Le silence est la seule chose en or que les femmes détestent.*

[153]

- * Procès du sergent Jocelyn Hotte. Il a tué son ex-amie et blessé trois autres passagers de l'auto qu'il avait prise en chasse. Au moment où un policier lui communique l'acte d'accusation dans une salle du poste de police, on voit et on entend le prévenu sur vidéo. Il se frappe la tête sur le mur et disant *Non ! Non ! Non !* Il se couche sur le plancher en position

foetale. Cela me fait penser au jugement que la Bible met dans la bouche des damnés : *Ergo erravimus. Nous nous sommes donc trompés* (Sag 5,6).

- * Messe du jour : désinvolture de Jésus. Il dit aux pharisiens : *Vous me faites penser à des gamins assis sur les places et qui en interpellent d'autres : Nous vous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé. Nous avons entonné des chants de deuil, et vous ne vous êtes pas frappé la poitrine. Jean est venu ; il ne mange pas et il ne boit pas, et vous dites : c'est un possédé. Le Fils de l'homme mange et boit, et vous dites : c'est un glouton et un ivrogne.*
 - * Qu'il s'agisse de l'affaire Dumais, de la nomination de Mgr Marc Ouellet, de la mise en vente de l'ancienne crèche Saint-Vincent-de-Paul, etc., je note que le « courrier des lecteurs » est de plus en plus musclé, pour ou contre telle déclaration gouvernementale, tel événement, telle autre opinion publiée dans la même rubrique. Ce phénomène est encourageant. Il faut savoir qu'une lettre de lecteur représente (au sens où un député est réputé représenter ses électeurs) plusieurs dizaines ou centaines d'opinions semblables, compte tenu du tirage du journal en question. Or, pour isoler un seul cas, l'affaire Dumais aura donné lieu à des expressions d'opinions équilibrées, c'est-à-dire fermes et claires. Dois-je en conclure que le lectorat québécois, qui est le même que l'électorat, ne se laisse pas empâter et empoter par la langue de bois des politiciens.
 - * Il est 17 h 45. Je viens d'ouvrir mon courriel et le bulletin de nouvelles sur Internet. Comme « courriel », j'ai eu droit à une lettre du Provincial. Je dis « lettre ». Je veux dire un peu de texte en langage d'imprimerie Guttenberg (1394-1468), et le reste, c'est-à-dire beaucoup d'espace-papier, est constitué de dessins « scannés ». Communication de Souris Miquette. Le Provincial est tout fier de ça. Mais ça ne l'empêche pas d'écrire le mot « chapitre » avec un accent circonflexe, entraîné par le mot « épître », qui en prend un. Vétilles, dira-t-on. Fort bien. Mais, si le Provincial passait autant de temps à lire en caractères d'imprimerie guttenbergienne qu'il en passe à « scanner » des Souris Miquettes, il écrirait peut-être tout bonnement en français.
 - * On ne me fera pas accroire qu'à l'âge moyen où nous sommes (74 ans), il est requis de communiquer avec nous avec des Souris Miquettes.
- [154]
- * C'est ma journée ! Internet m'apprend que (je cite) *Céline Dion et son mari appuient la campagne de financement de l'hôpital Sainte-Justine*. Ça doit compromettre leur fin de mois ! Personnellement en personne, pour avoir contribué, à quelques reprises, un pauvre 20 \$, à ladite campagne, j'ai des timbres *ad hoc* qui vont périmer mon adresse postale actuelle.

- * Où pourra-t-on me joindre demain ou dans dix ans ? Réponse : exactement de la même manière que j'espère joindre ou rejoindre les galériens de Domitien ou de Louis XIV. Par la prière. Car la prière agit dans l'éternité. Nous vivons et agissons dans la « cage du temps », comme des écureuils dans une trépineuse. Prier pour tous les morts, prier pour un ami ou une simple connaissance, et prier pour soi-même, c'est la même chose. C'est se définir et définir les autres comme un aiglon porté sur les ailes de sa mère. *Tel un aigle excitant sa nichée, planant au-dessus de sa nichée, il déploie son aile et le prend, le porte sur ses plumes (Deut 32, 11).*
- * Si Jésus revenait parmi nous et *in mundo conversatus* vivant parmi nous et comme n'importe qui parmi nous, porterait-il une barbe de « deux jours » ou une grosse barbe ? ; porterait-il une queue de cheval anglaisé sur la nuque ? ; porterait-il des pantalons « cargo » ? Si je m'en rapporte aux Évangiles, je ne pense pas qu'il chercherait à se distinguer par sa coiffure ou son habillement.

14 DÉCEMBRE

De 9 h à 12 h 30, transcription, avec Gaétan Fecteau, économiste provincial, des comptes de la communauté locale dans le programme informatisé. Les montants en cause ont beau être modestes, il s'agit quand même de plusieurs milliers de codes et de chiffres. Pour le mois de septembre, les comptes ne balancent pas : il manque 0, 10 \$. Mauvaise lecture de ma part ou erreur de frappe de sa part, il n'importe. Il faut trouver l'erreur. Je veux prendre un café. L'économiste me dit : *Attends au mois d'octobre !*

Des erreurs de cette sorte se produisaient du temps que les professeurs devaient inscrire à la main, dans leur rapport à la commission scolaire, les présences quotidiennes des élèves, les résultats d'examens, etc. En 1946, les calculatrices n'existaient pas. Les photocopieurs non plus. On reproduisait un stencil sur une espèce de gelée que l'on appelait « machine à alcool ». Le fin du fin, c'était la Gestetner, une machine à encre sur laquelle on installait un pochoir mince comme un chorion. Dans les *Insolences*, je dénonçais cette obligation d'inscrire de petits chiffres dans de petites cases. Depuis, on a déplacé le travail des professeurs aux secrétaires, mais on ne l'a pas diminué. On l'a [155] multiplié de façon exponentielle. Mais personne n'est affranchi de l'asservissement à l'informatique. C'est ainsi que les coupons de caisse et autres documents sont datés en fonction de l'informatique. Si j'ai

à dire la date du jour, je dirai 14 décembre 2002. Mais sur le coupon de caisse, je lirai : 2002-12-14.

18 DÉCEMBRE

Depuis hier, et jusqu'au 23 inclusivement, la liturgie ramène les Grandes Antiennes Ô, car elles commencent toutes par le vocatif « Ô » : Ô Sagesse, Ô Adonaï, Ô Rejeton de Jessé, Ô Clef de David, Ô Orient, Ô Rex, Ô Emmanuel. Lues en commençant par la deuxième lettre de la dernière antienne, on trouve les mots latins ERO CRAS, ce qui veut dire : *le serai là demain*. Comme quoi la liturgie ne répugne pas aux jeux de mots ! J'ai déjà noté que l'hymne *Ave, maris stella* fait un jeu de mots avec *Ave* et *Eva*. Marie, l'Ève nouvelle. Nous chantons les Grandes Antiennes à la messe et ce sont, à toutes fins utiles, les seules pièces notées et chantées en grégorien que l'on peut encore entendre. Je suis ramené à l'époque de mon juvénat !

Dans l'Évangile d'hier, on lisait que Joseph, homme juste, ne voulait pas dénoncer Marie publiquement, mais la répudier sans bruit. Il faut comprendre que c'est Marie elle-même qui a dû informer Joseph du fait qu'elle était enceinte. La dénoncer publiquement aurait entraîné la lapidation, selon la loi de Moïse. Jusque-là, je comprends la délicatesse de Joseph. Mais je ne vois pas en quoi le fait de la répudier secrètement eut « arrangé » quoi que ce soit pour Marie. Sa parenté et son village se seraient aperçu de son état cinq ou six mois plus tard. Et alors il se serait toujours agi d'une femme non mariée et enceinte. Pas question d'imaginer « un autre homme l'aurait épousée, à moins d'être le frère du mari défunt sans descendance, auquel cas, la loi de Moïse l'obligeait à marier la veuve en question. Peut-être ce passage de l'Évangile selon Matthieu veut-il dégager l'immense amour de Joseph pour Marie, sa délicatesse virile, sa force de caractère. Cela déjà redresserait l'image traditionnelle d'un Joseph beaucoup plus vieux que Marie, naïf et bonasse.

En soirée, concert de la musique des Voltigeurs de Québec. D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours aimé la musique militaire. J'ai été bien servi. On a joué l'*Ô Canada* et la marche de parade des Voltigeurs, de même que la marche *Radetzky*, de Strauss. On a joué aussi plusieurs arrangements d'airs populaires de Noël, notamment la pièce de musique « descriptive » de Leroy Anderson : *Sleigh Ride*. Les musiciens sont des professionnels, tous des réservistes. Ils nous en ont mis plein les yeux et les oreilles. Les percussionnistes jouaient alternativement de plusieurs instruments. Je sais très bien que chaque instrumentiste doit respecter une extrême précision, mais il me semble [156] que les percussionnistes y sont davantage tenus, à

cause de la brièveté de leurs interventions et aussi du fait que leur jeu n'est pas noyé dans le flot des sons apparentés à celui qu'ils doivent produire. Le chef, lui, doit posséder dans tout son corps les milliers de signes et d'indications. Il est, pour reprendre une image de Guitton, *le soleil des sons*.

20 DÉCEMBRE

Je reçois quelques amis : les Laurendeau, les Tremblay, les Beaudoin, Claudette et sa sœur Margot. Le *party* lève mal : au début de l'après-midi, Jean-Marie Laurendeau a fait une vilaine chute dans l'escalier du Champagnat. Il est tombé sur le côté, sur son cellulaire et son immense trousseau de clés. Il retourne quand même à l'école, mais la douleur augmente. Sur le conseil d'un médecin qui craint une rupture de la rate, il se rend à l'urgence. Il vient nous rejoindre vers 19 h 20, rassuré. Aucun dommage interne, mais les muscles intercostaux sont sensibles. Marie-Claude, de son côté, est retenue à l'école à cause d'un bogue de l'informatique. Elle arrive peu après les Laurendeau, mais elle est claquée. À 23 h 30, on ferme boutique.

22 DÉCEMBRE

Jean O'Neil me dicte au téléphone quelques palindromes. Rappelons qu'un palindrome est un mot, un groupe de mots qui peut être lu indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche en conservant le même sens. La règle de cet amusement exige cependant que l'on fasse abstraction des accents et des majuscules. Quelques exemples de palindromes. Il en existe des recueils.

- * resasser, laval, non.
- * leon a trop par rapport a noel
- * elu par cette crapule
- * esope reste ici et se repose

24 DÉCEMBRE

Même avec un ami, il faut parfois s'expliquer. On n'a jamais besoin de s'expliquer avec Jésus, puisqu'il s'est anéanti pour assumer la condition de l'homme, hormis le péché. Ni avec Marie, puisqu'elle est la sœur immaculée des pécheurs. Cela dit, Seigneur, que de niaiseries, que de sentimentalo-christianisme dans les homélies, dans les médias durant la période dite des fêtes ! Ce matin, Gérard nous invitait à prier pour ceux qui souffrent de solitude. La solitude est une grâce. Et, à l'heure même où j'écris ces lignes, des milliers de femmes et autant d'hommes ne demanderaient rien d'autre qu'un peu de solitude, un peu de silence.

[157]

En faisant quelques photocopies dans le hall de la résidence, je croise un jeune homme. Je lui demande où il demeure. Il me répond qu'il demeure ici, même durant les fêtes et durant les semaines de relâche, précise-t-il. Or, je m'enquerais de son lieu de naissance ou de la demeure de ses parents. Il finit par ajouter, sans que j'insiste le moins du monde, qu'il ne s'entend pas avec sa mère. Il me demande à son tour où je demeure ! Je lui dis que je demeure ici. Il rétorque : « Ah bon ! Vous êtes un des frères. » D'où je conclus que ce n'est pas mon air de piété répandu sur tout mon visage qui l'a renseigné !

Mercredi : Noël

Dans l'Évangile de Luc, écrit quelque 80 ans après la naissance de Jésus, on lit que Marie enfanta son fils, le premier-né, qu'elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans l'hôtellerie : *Quia non erat eis locus in diversorio*. On n'est pas tenu de penser que Marie et Joseph furent repoussés à cause de leur pauvreté ou de la malveillance de l'hôtelier. On sait en effet que César Auguste avait ordonné un recensement et que chaque Juif devait se présenter dans sa ville natale. Or, Bethléem était une toute petite ville. Il ne devait pas y avoir de Hilton. Bien d'autres Juifs furent sans doute obligés, eux aussi, de se trouver des abris de fortune. Saint Matthieu d'ailleurs, à propos de la visite des Mages, parle d'une maison (2,11).

La grotte, la crèche, la mangeoire illustrent l'anéantissement de Jésus dans son incarnation. On peut aussi penser que l'on ne fait pas sa place à Dieu ; que l'on ne

fait pas une place à Dieu. rÊtre absolu réclame toute la place, toute l'extension de l'Amour. *Quel est celui qui aime qui ne veut pas avoir tout ce qu'il aime ?* (C Claudel)

26 DÉCEMBRE

Hier, souper dans la communauté de la rue des Braves, à Québec. Nous étions une vingtaine de confrères des environs. La rencontre était bien organisée et fut bien menée. Après le souper, un groupe de frères se sont retrouvés dans une pièce pour la conversation, pendant que d'autres jouaient aux cartes. Avec une couple d'autres lépreux, je trouve moyen d'aller boucaner au sous-sol. Jadis, les lépreux devaient agiter une clochette pour que les purs puissent s'éloigner d'eux. Aujourd'hui, si vous sortez une cigarette, on vous flanque à la porte.

Fête de saint Étienne, premier martyr chrétien. Sa lapidation se situe entre l'année 31 et l'année 36. Une strophe de l'hymne de l'Office porte :

[158]

De la pierre qui te perce
à la pierre qui transperce,
tu vois venir la mort,
Étienne le fort,
et dans le temps qu'elle pardonne,
ton âme au Seigneur s'abandonne.

Je viens de lire *Lettres de prison*, de Marie Gagnon (vlb éditeur, novembre 2002). L'auteure est née en 1966. Elle a mené une jeunesse d'errance, de petits vols à l'étalage, d'alcool et autres ivresses. La première lettre est datée du 21 août 1997, de la Maison Tanguay, à Joliette. La dernière, du pénitencier de Joliette, le 6 mai 2002. Elle a beaucoup lu et elle écrit fort bien. Elle décrit l'enfer carcéral, il n'y a pas d'autre mot pour le dire. À plusieurs reprises, je me suis longuement promené dans Joliette. J'ignorais qu'il y avait un pénitencier et une prison. Quant à la prison, j'aurais pu m'en douter, vu qu'il y en a une à Roberval qui est une ville beaucoup plus petite. À propos du pénitencier (qu'elle appelle le Club fed), elle écrit :

Notre société se veut civilisée. Elle a condamné toute cruauté physique envers ses parias. On les enferme, mais on les chouchoute comme des enfants malades. La prison étant le reflet de la société, notre société est très malade. Le pénitencier de

Joliette engendre un cancer de l'esprit, une tumeur de l'âme. Prison bourgeoise qui désire tellement faire mieux qu'elle fait pire (que la vieille prison). On nous rend folles, on nous détruit à coup de pseudo-psychologie et de harcèlement de tout ordre.

Il est question de réduire considérablement le nombre de patients de l'hôpital (il faudrait dire carrément l'asile Robert-Giffard). On veut augmenter la « désins » (la désinstitutionnalisation). Fort bien ! Mais on augmente du même coup les sans-abri au sujet desquels les médias crient régulièrement au scandale dès les premiers jours de novembre.

Dans notre infirmerie, on est obligé de « contentionner » des frères parfois pendant plusieurs mois. C'est un spectacle accablant de voir un confrère attaché à son lit ou bien confiné dans une chambre dont la partie inférieure de la porte ne peut être ouverte que de l'extérieur. Ou encore certains malades sont « contentonnés » à l'intérieur de leur corps par une camisole de force chimique. Comment faire autrement ? Il s'agit, en effet, de la protection des malades ou de leur entourage.

Enfer, donc. Voici comment Fernand Ouellette parle de l'enfer dans *Le Danger du divin* :

Ceux qui sont sortis du temps dans un état de refus de l'Amour se rendent compte avec stupéfaction, après leur mort, que l'Amour est, qu'il irradie dans tout, et attire tout ce qui pénètre dans son champ d'attraction. Mais ils sont morts [159] « auprès de la vie », ont quitté le temps, ou l'espace du réparable, des actes possibles. La mort a marqué leur vie du sceau de l'irréversible, de l'irréparable. Ils ont changé de champ de gravitation. Ils s'éloignent déjà hors de Dieu, dans l'état où ils étaient, s'éloignent à jamais hors de la Lumière. S'ouvre un vide qui s'élargit sans cesse, à jamais entre Dieu et eux. Personne ne les aime et ils n'aiment personne. Ou, pour parler comme von Balthasar, ils se rétractent en un « présent désespérément immobile », hors de l'éternité de Dieu. Messori écrit : « On ne va pas en enfer, on y reste. »

Ces réflexions me font un peu penser au *Toujours (brûler), jamais (en sortir)* qui terrorisait mon enfance. Cela me ramène aussi à Origène (185-254) dont le nom signifie « l'homme d'acier », comme Staline ! On sait qu'Origène n'admettait pas l'éternité du châtiment divin. C'est la raison pour laquelle il n'a pas été retenu dans la liste des pères de l'Église. Des travaux récents l'ont cependant réhabilité. Et il est actuellement parmi les écrivains ecclésiastiques de l'Antiquité le plus étudié après Augustin.

28 DÉCEMBRE

Fêtes des saints Innocents. Hérode, voyant qu'il avait été joué par les Mages, entra dans une grande fureur. Il ne prend pas de risque : il envoie massacrer tous les enfants de Bethléem et de tout son territoire, depuis l'âge de deux ans et en-dessous, selon le temps qu'il s'était fait préciser par les Mages (Mt 2, 16). Ces derniers, en effet, lui avaient demandé « où est le roi des Juifs qui vient de naître. Car nous avons vu son étoile au Levant et nous sommes venus nous prosterner devant lui ». Poser une telle question à Hérode, qui avait fait massacrer sa femme et son propre fils ! Et dont Auguste, qui n'était pas lui-même un tendre cœur, disait « qu'il était meilleur d'être le pourceau d' Hérode, que son fils ». L'hymne du jour porte :

L'Enfant Dieu
Est l'un d'entre eux,
Et les hommes tremblent.
Son amour
Les a pris de court.
À quoi sert de supplicier
Les innocents par milliers,
Quand le Royaume est à ceux
Qui leur ressemblent ?

De nos jours, on fait mieux : au Libéria, en Somalie, en Côte d'Ivoire, en Amérique du Sud, on conscrit des enfants, on leur remet une mitraillette et on les envoie massacrer ou se faire massacrer. Lors de la prise d'otages dans un théâtre de Moscou, je remarquais que les soldats russes qui encerclaient le théâtre étaient presque tous des jeunes hommes d'à peine 20 ans. Et, [160] contrairement aux Marines américains ou aux soldats canadiens, les soldats russes sont des conscrits et non des volontaires.

La manchette des médias, hier et aujourd'hui, c'est le premier cas connu de clonage humain. C'est une fille. On lui a donné le nom d'Ève. C'est la porte-parole de la secte des Raéliens qui a annoncé l'événement au monde entier. La communauté internationale dénonce le fait. Le clonage humain était pourtant fatal : tout ce qui est techniquement possible finit par devenir une réalité. Claude Vorilhon, le fondateur de la secte des Raéliens, se dit le Messager de l'infini. La naissance de la nouvelle Ève est un premier pas vers la vie éternelle, dit-il. Il précise qu'il reste encore à

franchir l'étape de la « croissance accélérée, en quelques minutes, sans avoir besoin de neuf mois dans le ventre de la mère, et de 18 ans pour en faire à peu près un adulte. En vous clonant à chaque fois que vous mourez, et en transférant votre mémoire et votre personnalité dans un corps neuf, à ce moment vous vivez éternellement à travers plusieurs corps ».

Cette annonce survient au moment où l'Église célèbre la naissance de Jésus. Me vient à l'esprit la mise en garde de saint Paul à Timothée contre ceux qui se détournent de la vérité et se tournent vers les fables. *Languens circa quaestiones. De là viennent envie, querelle, injures, mauvais soupçons, disputes interminables d'hommes à l'intelligence corrompue, privés de la vérité, et pensant que la piété est une affaire* (1 Tim, 6, 4-5).

30 DÉCEMBRE

Le 28, dans le courant de l'après-midi, je me rends avec les Tremblay chez les Laurendeau à Deschaillons-sur-leFleuve. Les Beaudoin y sont déjà. Les Laurendeau viennent d'y acheter une maison plus que centenaire qu'ils sont en train de rafistoler. Le plafond est bas, d'où je déduis que les premiers occupants devaient avoir 5' 6" de taille, ce qui est tout à fait plausible. J'ai noté la même chose dans la maison occupée par Louis Hémon à Péribonka. *Idem*, en visitant quelques musées militaires en Europe : la dimension des armures montrait bien que les porteurs n'étaient pas des géants. Durant la guerre de 1939-1945, la taille moyenne du soldat québécois était de 5' 10". La plupart des jeunes que je croise dans la résidence Champagnat, garçons ou filles, mesurent entre 6' et 7". Ils ont été *boostés* aux protéines, mais ils sont allergiques à la boucane et au « beurre *de peanuts* ». L'information à ce sujet est obligatoirement écrite sur tous les contenants. Cela dit, je dois monter l'escalier qui conduit à l'étage comme un crabe et en redescendre comme un crapaud ou un pingouin : marche par marche, sur les fesses, *because* mon vertige.

Le lendemain, dimanche, je vais à la messe avec Jean-Noël, Doris et Dollard. La vieille église est « passée au feu » il y a quelques années. Elle a été [161] remplacée par une église moderne. Une église « jetable », je veux dire sans âme, sans racines. Ce que j'écris ici n'a rien à voir avec mon « esthétisme », mais cela a tout à voir avec ce que j'ai de culture. Les cathédrales d'Europe n'étaient pas des champignons qui poussaient en une seule nuit. Les champignons, des « cauchemars végétaux ». Elles étaient la longue construction d'une longue foi, d'une longue espérance. Pour appuyer mon dire, il suffit bien de voir et de visiter l'église de la paroisse voisine : Sainte-

Croix-de-Lotbinière. Les plus beaux monuments du Québec, ce sont les églises. Je doute fort qu'un ado contemporain trouve nourriture à son âme en visitant l'église de Deschaillons-sur-Saint-Laurent.

31 DÉCEMBRE

Ces derniers jours, j'ai lu que Bernard Landry et sa conjointe sont en vacances quelque part très au Mexique. Et une chroniqueuse du *Devoir* : « Je m'en vais vers des cieux plus cléments. » Bon ! On est « péquissime », on injecte des centaines de millions de dollars en publicité pour attirer les Américains au Québec et pour inciter les Québécois à « touristiser » *in Quebec*. Mais on se pousse au Sud !

Sur le T-shirt d'un jeune Ivoirien dont on publie la photo, je lis : *J'ai plus peur de la vieillesse que de la mort.*

J'ai peur de la mort. Je suis vieux. Hier, je suis allé aux funérailles d'un très vieux frère (Alphonse Bertrand) que j'ai bien connu et avec qui j'avais des atomes crochus. Je l'appelais le « frère sourire », car il portait toujours le sourire du chat du conte de Lewis Carroll. Mais le célébrant nous fit part dans son homélie d'une frayeur que le frère défunt avait eue quelques heures avant de mourir. Il « voyait » le diable. Cela fut rapporté à titre d'anecdote. Ainsi parlent les homélistes en bonne santé !

Ce qui me frappait, moi, durant ces quelques heures, c'est le spectacle de notre vieillesse. Celle des frères de la communauté locale, des parents et amis. La mienne. Seigneur ! Nous sommes tous vieux ! Vieux, je dis : les confrères présents, plusieurs anciens frères. Assister à des funérailles c'est se dire, subliminalement : C'est pas moi, le cadavre.

À 18 h, je regarde brièvement le bulletin de nouvelles à la télévision. On fait la tournée des capitales. On parle de foules solidement « contentionnées » par la police : deux ou trois fois plus de policiers qu'en pareille célébration avant le 11 septembre 2001. La tournée commence par Sydney. C'est l'été aux antipodes et il fait jour. Je pense à une hymne de Complies :

Déjà levé sur d'autres terres,
Le jour éveille les cités ;
Ami des hommes, vois leur peine
Et donne-leur la joie d'aimer.

[163]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

ANNÉE
2003

[165]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

JANVIER 2003

1^{er} JANVIER

[Retour à la table des matières](#)

Coucher vers 21 h, l'année dernière ! À Montréal, comme j'ai pu voir au bulletin de nouvelles, il pleuvait. Ici, je ne sais trop s'il pleuvait à 18h, mais je sais que ce matin le sol était recouvert d'une mince couche de glace. Je fais ma promenade avec des précautions considérables. Heureusement qu'il fait encore nuit : je ne souhaite pas être vu marchant comme un pingouin. Je devrais trouver une autre image, mais la meilleure, je l'ai déjà utilisée : je marche comme une pyramide. Rappelons, pour la pertinence de la métaphore, qu'une pyramide est une construction déjà tombée ; déjà en tas. D'où qu'elles sont pour ainsi dire éternelles.

À 14 h 30, je me rends chez les Tremblay avec Claudette et sa sœur Margot. Nous passons l'après-midi le plus rétro-qubécois possible : nous jouons aux cartes. À 21 h 30, je suis dans mes quartiers.

2 JANVIER

De 14 h à 17 h, je reçois Luc Gagnon. Je l'avais déjà rencontré en 1988 (c'est lui qui me le rappelle). Il m'avait consulté sur sa vocation (ses mots). Il envisageait, entre autres orientations, des études en médecine. Je lui avais conseillé la médecine. Il a étudié deux ans en médecine, ce qui ne mène pas loin dans cette discipline. En-

suite, il a baguenaudé en théologie : Allemagne, Italie (Florence). Il a 33 ans. Il est habillé comme un hassidim. Déjà, quand il m'a appelé pour prendre rendez-vous, sa voix cérémonieuse et onctueuse m'intriguait. Je lui offre un café, qu'il accepte volontiers. Je le lui prépare « corsé ». Ensuite, je lui pose des questions afin de baliser l'aire de la conversation.

Je sais qu'il écrit dans *L'Homme nouveau*, le périodique publié par Marcel Clément. Il connaît le bulletin *Itinéraires*, et Madiran. Je connaissais ce bulletin auquel un inconnu m'avait abonné à mon insu. On parle forcément de Mgr Marcel Lefebvre, l'évêque schismatique que Jean-Paul II a longtemps « patienté ». Patienté jusqu'à envoyer Jean Guitton en médiateur personnel et ultime. Seigneur ! à ce sujet, j'ai déjà cité Jean Sullivan : *Qu'avez-vous à tant vous occuper de quelques Monseigneurs rebelles parce que fidèles à ce qu'on les a obligés de croire et d'enseigner sous peine de péché mortel !* (*La Traversée des illusions*, Gallimard, 1977). La vieille mère Église étonnera toujours nos patiences tout comme nos impatiences.

Le jeune homme m'étonne par la qualité de son langage, ce qui n'est pas rien. Mais il m'ntrigue, non point par sa ferveur, mais par sa fébrilité. Je n'aime pas les fiévreux. Je veux bien que l'on soit poli chez un étranger. Mais il y a un bout à dire « merci » ou « pardon » à tout propos.

[166]

Au bout du compte, j'apprends que le pas-si-jeune homme est président d'un mouvement du type pro-vie. Je lui pose des questions sur le *membership* de son mouvement. Il me répond comme en rêve. Il veut pourtant lancer un périodique. Je lui demande s'il a un « pot ». Il comprend « marijuana ». Je précise : « argent ». Il me demande s'il serait possible de fonder une école catholique à 100 % au Québec. Il me donne des exemples américains : un « college » de 150 élèves. Où tous les élèves vont à la messe tous les matins. Je lui demande s'il a déjà vécu 15 jours dans l'une ou l'autre de ces écoles. Juste pour voir si les 150 étudiants vont à la messe tous les jours. Il me répond que non. Je l'informe qu'il n'y a aucune école au Québec, ni à l'élémentaire, ni au secondaire, ni au collégial qui peut vivre avec 150 élèves.

De toute façon, je me rends bien compte qu'il ne prend guère en compte les questions d'argent. Nous convenons qu'il me fera parvenir le premier numéro du bulletin qu'il envisage de lancer, et que je suis tout à fait prêt à y collaborer, le cas échéant. Comme je suis prêt à donner une conférence lors d'un colloque qu'il envisage pour l'automne prochain. Mais il devra payer mes frais de déplacement et de séjour ! Je viens de noter que j'avais déjà rencontré ce jeune homme en 1988. Il avait donc 18 ou 19 ans. Ajoutons sans complaisance qu'il a pratiquement tout lu de ce que

j'ai pu publier. N'empêche qu'il ne correspond pas à l'idée que je me fais d'un jeune catholique militant en ce début du troisième millénaire !

Aujourd'hui, c'est justement la fête de saint Basile le Grand (329-379) et de saint Grégoire de Naziance (335-390). L'Église était plongée dans l'hérésie de l'arianisme. Pour des raisons de stratégie politico-religieuse, Basile fut amené à rompre avec son vieil ami Grégoire. Rupture qui fut cruelle au cœur de Basile. Mes sources ne me disent rien des sentiments de Grégoire ! Sauf que ce dernier accepta à contrecœur d'être consacré par Basile, mais s'enfuit dans la solitude sans prendre possession de son siège. Il répéta ce manège quelques années plus tard, revint quand même à titre d'évêque de Constantinople, dont il démissionna je ne sais en quelle année. En juin 381, il reprend l'administration de Naziance jusqu'à l'élection de son cousin Eulalius.

Je n'ai ni la documentation appropriée ni la patience pour démêler cette période agitée de l'histoire de l'Église. Ce que j'en rapporte ici vise simplement à relativiser les « affaires ecclésiastiques » contemporaines dont nous sommes informés. L'affaire de Mgr Jacques Gaillot (janvier 1995), l'affaire de Mgr Raymond Dumais et plusieurs dizaines d'autres dont nos journaux font brèves mention ou dont je prends connaissance en lisant des revues américaines, britanniques ou françaises.

L'énorme différence, cependant, entre l'époque d'Origène, de Basile et jusqu'à l'invention de la radiophonie (Marconi, Prix Nobel 1909), c'est la rapidité de la diffusion de l'information. Mais il y a plus : il y a maintenant la [167] télévision, Internet, le « cellulaire ». On voit tout, on entend tout, on se dit tout, de n'importe où à n'importe où et à n'importe qui en « temps réel ». Nous sommes « fœtalisés » dans l'arnios des communications instantanées. Au bout du compte, nous sommes mieux informés des malheurs de Michèle Richard avec l'alcootest ou du remplacement d'un animateur ou d'une animatrice de la radio ou de la télévision, qu'au sujet de la guerre en Tchétchénie ou de celle qui se monte contre l'Irak. Ou de l'état du budget du Québec, tant qu'à ne rien savoir.

6 JANVIER

Durant la période des fêtes, j'ai fait le minimum, à moins de me réfugier à la Trappe de Mistassini et d'être obligé de fumer en cachette. J'ai dû rencontrer quelque 20 personnes, y compris quelques confrères. À un moment ou l'autre, quelqu'un ou quelqu'une m'a dit (je fais exprès pour écrire à la mode de *Prions en Église*)

qu'il/elle en avait plein le dos ; qu'il/elle avait hâte que ça finisse. Eh ben ! Une fête, pourtant, ça ne peut être qu'une triple rupture :

- * Rupture dans l'habillement. Quand on sait vivre, on s'endimanche pour une fête. On ne le fait plus guère, sauf les femmes, mais, ça, c'est une tout autre histoire et qui n'a rien à voir avec la période des fêtes.
- * Rupture dans l'horaire : on défonce sa petite routine quotidienne. On emprunte sur le « lendemain de la veille ».
- * Rupture dans le boire et le manger. On sort ses meilleures bouteilles, et on en parle pesamment ; ce qui fait assez « parvenu » ; on mange « vieux », je veux dire que l'on mange des mets du bon vieux temps. Ce sont toujours les meilleurs. Aristote notait que l'idée même du « bon », l'idée, venait du goût du sein maternel Mais ce n'est pas une idée. C'est une première certitude. La langue est, inséparablement, l'organe du goût et de la sécurité ou de la discrimination. Un cheval « à l'herbe », si vous lui présentez une poignée d'herbes prises n'importe où, fera son choix, sans vous insulter. Le même cheval laissera bien tranquille une grive qui trouve son bien à trois pouces de sa mâchoire, sans qu'elle soit inquiète. Mais la même grive (ou merle, si vous y tenez absolument), ne vous laissera pas l'approcher à plus de 30 pieds. Moralité : l'homme est l'être le plus dangereux qui soit. Depuis Caïn, le meurtre est accroupi à sa porte (*Gen 4,7*).

Addition à la « triple rupture » : on fait volontiers tourner de très vieux airs. Je note ou je répète qu'il y a très peu de « jeunes airs » de Noël. *Petit Papa Noël*, interprété par Tino Rossi ? *Le Petit Renne au nez rouge* ? par je ne sais pas qui. Ajoutez deux ou trois *tunes* de Guy Lombardo, si cela vous chante, [168] justement. De toute façon, personne n'écoute quoi que ce soit ni qui que ce soit. Et encore, fêtes ou pas, au-delà de trois personnes, c'est le tohu-bohu. Le chaos primitif. Le champagne dans les granges !

7 JANVIER

Gérard Arguin m'a envoyé son dernier livre *Voyage autour de ma planète* (éditions Inter Universitaires, 2002). Je lui écris :

Je viens de terminer votre *Voyage autour de ma planète*. Je trouve que vos deux fils, de même que votre femme (mais à un titre différent), sont bien chanceux de tenir ainsi une part de leur héritage. Mon père, comme la majorité des hommes de sa génération, ne savait ni lire ni écrire. Mais Dieu sait que j'aimerais avoir reçu une part d'héritage analogue à celle de vos fils.

Votre livre tient du journal, de la correspondance et de l'autobiographie. L'idée est ingénieuse. Je pourrais bien ajouter que votre livre retrace aussi l'aventure de la réforme scolaire. Nous y fûmes tous les deux longuement et passionnément engagés. Avec d'autres, bien sûr : c'est par dizaines que vous rappelez les noms des acteurs de cette immense aventure collective. Je me souviens encore des séances du COPEPP pendant lesquelles votre talent de « dormeur » se manifestait. En fait, vous étiez plutôt un « renard d'assemblée », comme dit Alain : les renards d'assemblée sont des hommes qui dorment pendant que l'on dispute, et qui se trouvent encore assez frais quand les autres ne pensent plus qu'à ôter leurs bottes.

J'ai bien aimé votre description de vos études au séminaire de Chambly et, plus tard, de votre travail comme directeur des études. Votre réflexion sur le rôle de « directeur spirituel » (p. 87-88) reflète bien votre personnalité discrète. Dans le même ordre d'idées, j'admire la transparence, le respect et la simplicité avec lesquels vous traitez ce que vous appelez votre « cheminement vers la sortie ».

Je vous connais depuis 1966 et nous avons beaucoup travaillé ensemble. Cependant, j'étais loin de connaître (ou bien j'avais oublié) tous les méandres de votre périple professionnel. Je souscris à la remarque de Bernard Angers à l'effet que « l'humilité du personnage (i.e. vous-même) ne donne pas la vraie mesure et la réelle portée de son rôle ». Je n'avais aussi qu'une bien vague idée de vos voyages autour de la planète, tout court ou tout rond.

En ce moment de l'année, je vous redis, à vous et à la compagne de votre vie : Que le Seigneur vous bénisse et vous garde ! Que le Seigneur fasse briller sur vous son visage, qu'il se penche vers vous ! Que le Seigneur tourne vers vous son visage, qu'il vous apporte la paix ! (Nombres 6, 22-27)

Évangile du jour : une multiplication des pains selon Marc (6, 30-44). Nombreux détails : la foule est composée de cinq mille hommes. L'après-midi est avancé. Les disciples ne peuvent trouver que cinq pains et deux poissons. Jésus leur dit de faire s'allonger la foule par « tabléés » sur l'herbe verte. Marc fait mention de la couleur de l'herbe. La scène se passe donc en mars-avril. [169] Quant aux « tabléés », cela peut vouloir dire par groupes d'un même village ; par groupes de connaissances. Dans

n'importe quelle réunion, d'ailleurs, les hommes se regroupent spontanément selon leur métier, leur position sociale, leurs intérêts communs.

9 JANVIER

Hier et aujourd'hui, je partage le sort de quelques dizaines de milliers de citoyens : je mouche mon nez.

Bien qu'il ait été imprimé en 2001, c'est la première fois aujourd'hui que j'ai entre les mains un billet de 5 \$. Au recto, il porte la photo de Wilfrid Laurier, premier ministre de 1896 à 1911. Au verso, un texte de Roch Carrier : *Les hivers de mon enfance étaient des saisons longues, longues. Nous vivions en trois lieux : l'école, l'église et la patinoire, mais la vraie vie était sur la patinoire.* Carrier est né en 1937. À ce compte-là, les illustrations de gamins jouant au hockey sur la glace d'une rivière et portant des casques à la Guy Lafleur sont anachroniques. En 1937, rares étaient les gamins qui possédaient une paire de patins et les casques protecteurs étaient tout simplement inconnus.

12 JANVIER

Vendredi, le 10, je me rends à Roberval et à Chicoutimi avec Alain Bouchard. Départ à 6 h. Il fait nuit. La route est belle. Nous voyons le soleil frapper le haut des montagnes, phénomène tout à fait conforme aux lois de l'optique. J'arrive chez mes deux sœurs vers 9 h 15. À 13 h, je suis à Chicoutimi, à l'hôtel des Gouverneurs, où j'avais donné rendez-vous à Mozart. Ce que Mozart et moi ignorions, c'est que depuis le 31 décembre, l'hôtel des Gouverneurs ne tient plus ni bar ni salle à manger. Nous allons dîner un demi-mille plus loin. Mais il faut revenir à l'hôtel des Gouverneurs, car c'est là qu'Alain Bouchard doit me cueillir à 15 h. je suis chez moi vers 18 h.

Tout le long du trajet, nous suivons et nous sommes généralement doublés par des camions-remorques à 20 roues. Tout ce qu'il faut de camions pour fournir en essence ou en nourriture une région comme celle du Saguenay-Lac-Saint-Jean ! Et aussi, pour apporter du bois ou que sais-je? de Chicoutimi à Québec. Durant ces trois heures, très peu de voitures individuelles. Je n'ai remarqué qu'un seul autobus en direction de Québec. Détail révélateur : à l'Étape, je voulais acheter une bouteille de V8. Impossible : on est en rupture de stock !

Samedi, le 11 : réunion des supérieurs locaux de la province du Canada qui regroupe, depuis le 1^{er} juillet dernier, les provinces de Québec et d'Iberville. Départ à 7 h 10 pour la Maison des Montfortains, à Drummondville. La réunion commence à 9 h. Tous les supérieurs locaux sont présents, plus les [170] membres de l'État-major, qui étaient en réunion depuis la veille. Et quand je dis « les supérieurs locaux », cela couvre, géographiquement parlant, de Saint-Sixte (région de Hull) à La Baie.

Je ne connaissais guère que trois ou cinq frères de la feue province d'Iberville. Je prends place, au hasard, autour de la grande table. Je me trouve à gauche de Normand Cloutier, avec qui j'ai longuement correspondu en vue de la préparation d'une manière de « bottin » des deux provinces. Je remarque que plusieurs frères portent une bague au doigt. Je suppose que c'est l'annulaire ! À quand l'anneau à l'oreille ?

Je répète que je ne connaissais presque personne. Je me présente donc au fur et à mesure des rencontres. Et je dis : « je ne vous ai jamais vu. » On me répond : « Comment se fait-il que, moi, je vous connais ! » Je réponds : « Je suis dans le trafic médiatique. » Un confrère me rappelle que j'ai écrit (citant) Hegel : *Toute conscience veut la mort de l'autre*. Cette affirmation me paraît élémentaire. Mais le confrère voudrait connaître la référence exacte. Je lui donne quelques exemples qui illustrent la remarque de Hegel, mais j'ignore si je l'éclaire à ce sujet. Quoi qu'il en soit, c'est une sacrée bonne affaire que ladite remarque l'ait rejoint !

À 15 h 30, l'ordre du jour était « épuisé ». Moi aussi. Mais il y a toujours un *smart* qui veut continuer à placoter. Je dis (et c'était ma première « prise de parole ») : *Congé de l'Inspecteur*. Un bon tiers des membres se lèvent et commencent à ramasser leurs documents. Le vice-provincial demande quand même au Provincial de dire un « dernier mot ». Il fut bref. En fait, le Provincial a laissé toute la place, tout le long de la réunion, au vice-provincial. Erreur !

Ici, il faut préciser à toutes fins utiles que les frères de Montréal se comportent en Montréalais. Or, les frères « de province » ont été, depuis longtemps, tirés vers le « haut » du système scolaire québécois, tandis que la plupart des frères montréalais ont enseigné au primaire et au secondaire. Cela paraît dans le « discours » que j'ai enduré pendant six heures. Discours d'enfants ! Et quand je dis « discours d'enfants », je ne parle pas d'âge. Nous sommes tous vieux. Mais il existe telle chose que de vieux enfants.

Tout au long de la réunion, j'observais le Provincial. Je notais qu'il n'a pas de lèvres. Sa bouche n'est qu'un mince trait. Et il a toujours l'air de ne rien survoler. Toujours le front plissé. Il a laissé tout le champ au vice-provincial (un Montréalais) qui est un m'as-tu-vu bagué. Son nom de baptême, c'est Fabio. Il a changé pour Ber-

nard ! Et il pond des brochures, des livres, des poèmes, même. Des poèmes ! Mon Dieu ! A-t-il la moindre idée de ce que c'est qu'un poème ? Distingue-t-il un poème de (from) 20 lignes de « bouts rimés ». Et il signe. Et il distribue ça aux supérieurs locaux. Et il a la bouche fendue jusqu'aux oreilles. Se doute-t-il que seuls les supérieurs locaux, frères, sœurs, moines sont porteurs de la liberté de l'Évangile ? Que seuls, il leur a été donné, [171] pour un temps déterminé, de rendre libres leurs sujets. Et non pas de les « planifier ».

Sortant de cette réunion, je me dis que je ne me sens plus « mariste ». Je ne me reconnais plus dans ce *placoting*. Je vais mourir indigné, mais je ne mourrai pas révolté. Le devoir, la responsabilité d'un supérieur, ce n'est certainement pas d'alourdir le poids du joug. Le joug de Jésus est doux, et son fardeau léger.

Fête du baptême du Seigneur. Jean le Baptiste prêchait depuis quelques mois ou quelques années. Les foules accouraient se faire baptiser dans le Jourdain pour signifier leur volonté de conversion et de purification. Jésus pouvait avoir une trentaine d'années. Jean était son cousin. Jésus descend dans le Jourdain pour se faire baptiser. Selon le récit de Marc, en sortant du Jourdain, Jésus vit le ciel se déchirer et l'Esprit descendre sur lui comme une colombe. Du ciel une voix se fit entendre : *C'est toi mon Fils bien-aimé ; en toi j'ai mis tout mon amour.*

On est autorisé à comprendre que Jésus a pris une connaissance progressive de sa nature et de sa mission. En termes de psychologie contemporaine, on peut penser que Jésus, ce jour-là, a eu une révélation soudaine de la volonté de Dieu sur lui. Une révélation analogue à celle de milliers de saints. Révélation qui ne fut d'ailleurs pas fulgurante au point d'abolir tout doute. Preuve en soit qu'après cette révélation Jésus se retire longuement au désert pour « tester » son illumination. Quelques mois plus tard, Jean le Baptiste, du fond de sa prison, envoie deux de ses disciples demander à Jésus s'il est le Messie ou si l'on doit en attendre un autre. Le Baptiste avait pourtant proclamé, le jour où il baptisa Jésus, que c'était lui, l'Agneau de Dieu, qui porterait et emporterait le péché du monde.

L'Agneau de Dieu ! Anne-Marie Malavoy, qui était une mystique point trop épeurante pour moi, me disait souvent qu'elle fondait de tendresse à simplement répéter ces mots : *Agneau de Dieu !* Durant ces quelques secondes, je pense à elle et je la prie.

15 JANVIER

Évangile du jour. Jésus guérit la belle-mère de Pierre. Le soir venu, après le coucher du soleil, on lui amène tous les malades. La ville entière se pressait à la porte. Le lendemain, bien avant l'aube, Jésus s'en va prier dans un lieu désert (Mc 1, 29-39). A-t-on idée de la prière de Jésus ? Fernand Ouellette écrit : *Nous avons un Dieu qui pense moins à lui qu'à nous*. En fait, nous ne connaissons qu'une seule prière de Jésus *pour lui-même* : Sa prière au Père dans le jardin de son agonie. Auparavant, il avait épuisé ses autres « ressources » : il avait demandé à Pierre, Jacques et Jean de demeurer avec lui. Mais [172] ils s'endormirent à un jet de pierre de Jésus. Là-dessus, Pascal : *Jésus a prié les hommes et il n'a pas été exaucé*.

16 JANVIER

Depuis lundi, premiers jours vraiment froids de la saison. Hier, avec le facteur éolien, il faisait -30. Revenant de la messe, vent de face, je me sens le front brûlé.

En novembre dernier (cf entrée du 24), à la demande du Provincial, j'avais écrit un bref témoignage sur le frère Louis-Joseph-Hébert, pour la notice nécrologique qu'on lui destinait. Ce matin, je reçois une lettre de sa sœur, religieuse des Sœurs du Bon-Conseil. Elle manque de mots pour qualifier mon témoignage : « Pénible, douloureux, négatif. Chez nous, au Bon-Conseil, on ne pourrait se permettre des écarts du genre. » Je suppose que leurs notices nécrologiques sont du genre hagiographiques. Je m'étais pourtant efforcé d'être « positif ». Moralité : on ne me prendra plus à écrire ce genre de témoignages. En fait, j'ai manqué à une vieille règle : *De mortuis nil nisi bonum* : Des morts, rien, sinon du bien.

Par association d'idées, peut-être, je rapporte ceci, cité par Fernand Ouellette dans *Journal dénoué* (PUM, 1974) : *Ceux qui ne se sentent pas le cœur à témoigner par le sang ne peuvent être tenus pour renégats. Autre est d'abandonner sa foi par perversion de l'esprit, autre d'en affecter l'abandon sous l'effet d'injustes violences* (Maïmonide, *Lettre sur l'apostasie*). Ouellette enchaîne : *Cette pensée du philosophe juif, exprimée il y a huit siècles, n'a pas encore été saisie et demeure l'une des manifestations les plus profondes de la compréhension du cœur de l'homme*.

Le même jour, je reçois une plaquette de Bruno Hébert sur le sculpteur Louis-Philippe Hébert, dans la collection *Célébrités* (Lidéc, 2002). Je lui écris :

J'ai reçu ton Louis-Philippe Hébert ce matin et je veux te dire tout de suite mon admiration pour cet ouvrage. Louis-Philippe Hébert voulait immortaliser dans le bronze les grandes figures de notre histoire (p. 22). Toi, tu veux faire connaître ou reconnaître ceux qui ont « immortalisé dans le bronze » (ou autrement) le Québec. Disant cela, je pense à ta ferveur pour Corbeil, Boucher ; à ton Viateur illustré, à Monuments et patrie, pour ne rien dire des simples notices biographiques de certains de tes confrères.

Je pense t'avoir déjà dit que tu es un impresario, mais sans la connotation de vouloir partager un « pourcentage sur les bénéfices », selon la définition du terme ! Je ferais mieux de dire que tu as réussi à faire de Louis-Philippe Hébert le « commémorateur commémoré ». J'ignore s'il t'arrive de penser que tu es « paresseux » ou s'il arrive qu'on le pense à ton sujet, mais je vois bien que tu travailles beaucoup. Il y a un immense travail de recherche derrière ton dernier ouvrage et, ce qui ne gêne rien, c'est superbement écrit. Tu parles quelque part d'un « peuple de [173] statues » (p. 19). Le chapitre sur le terreau de l'enfance est une réussite de brièveté et d'informations non seulement sur ton sujet, mais aussi sur l'époque. Et tout au long de ton portrait, tu sais faire état des cheminements, des faiblesses, des doutes de Louis-Philippe. Faut-il dire ici que nous partons de loin ? Et encore, que ce que nous avons fait de plus beau, ce sont nos églises ?

17 JANVIER

De 11 h à 15 h, visite de Didier Fessou. Nous dînons ensemble sur place. Je lui suggère d'écrire une chronique sur *Le Danger du divin*, le dernier volume de Fernand Ouellette.

19 JANVIER

Dimanche. En lisant *Dieu au-delà de Dieu*, de Jean Sullivan (Gallimard, 1968), je note :

Quand Spinoza écrivait : « Non ridere, non lugere, non flere neque detestari sed intelligere », il exprimait déjà cette pensée qu'il faut se détourner de nos joies, de nos tristesses, des espoirs et des angoisses en faisant rentrer toutes choses dans l'universalité. Après des siècles de christianisme, il

ne faisait que réaffirmer la pensée des stoïciens en niant ainsi la pensée biblique qui, elle, continue de crier : « De profundis clamavi. »

Dieu est le contraire de la nécessité. Il n'y a rien d'impossible à Dieu. Le fondement de la prière est là.

Le 16 mars prochain, je dois donner une conférence à la basilique de Québec lors des Conférences Notre-Dame de Québec qui existent depuis une dizaine d'années. J'y pense tous les jours ; cet engagement aimante mes lectures : je ramasse des coupures de journaux ; je prends quelques notes, mais je n'ai encore rien fait. Aucun plan en tête. Je verse de l'eau dans le tuyau pour amorcer la pompe, mais pour l'heure j'actionne le bras à vide.

20 JANVIER

Avec Claudette, je vais voir le film *Le Pianiste*, de Roman Polanski. Le film est basé sur le journal de Vladyslaw Szpilman que j'avais lu il y a plusieurs mois. J'avais lu auparavant le *Stalingrad* de Trevor ; deux livres de Primo Lévi ; j'avais vu le film *Amen*, sans parler des dizaines de documentaires sur ces années d'horreur. Dans *Le Pianiste*, on fait expressément allusion à la bataille de Stalingrad. Le héros du film se réfugie même un moment dans un édifice à demi ruiné qui sert d'hôpital pour les soldats allemands blessés à Stalingrad. Au moment de la révolte du ghetto de Varsovie, les Juifs attaquent l'hôpital en question. Szpilman est contraint de sortir, mais il porte la capote qu'un officier allemand mélomane lui avait donnée quand il avait surpris Szpilman caché [174] dans un grenier. Les Juifs le prennent donc pour un soldat allemand et veulent le tuer.

Il n'y a pas de héros de type hollywoodien dans ce film. Il y a de mauvais et de bons Polonais, tout comme de mauvais et de bons Juifs, de mauvais et de bons Allemands. Szpilman lui-même, au début du film, pour gagner quelques zlotys, joue du piano dans un club tenu par un Juif et fréquenté par des Polonais plus ou moins collaborateurs des Allemands. Durant les dernières semaines de la guerre, il n'y a plus que des survivants, des fuyards, dans une ville et un pays en ruines.

23 JANVIER

Je passe la matinée avec Gaétan Fecteau, économiste provincial, pour l'établissement des comptes des derniers six mois.

Souper chez Claudette avec Marie-Claude et Jean-Noël.

24 JANVIER

Souper avec Me Jean Côté, Jean-Guy Paquet, Michel Gervais, Gaétan Gagné, Guy Laforest, le docteur Jacques Rouleau, cardiologue, le docteur Alphonse Roy, esthéticien, Louis Balthazar et M. Poiré, un jeune avocat, à ce qu'il m'a semblé, mais avec qui je n'ai pas échangé un seul mot, vu que nous étions, lui et moi, aux deux bouts de la table. Faudrait réinventer les tables rondes ! Ces rencontres sont sûrement profitables. Mais je ne vois toujours pas ce que j'y apporte ni ce que j'en retire.

27 JANVIER

Sébastien Bovet interviewe Mgr Marc Ouellet, intronisé hier. Il le mitraille de questions qui ne sont qu'une reprise des commentaires des médias depuis l'annonce de la nomination de Mgr Ouellet : le mariage des prêtres, le sacerdoce des femmes, le remariage des divorcés, l'interdiction faite aux divorcés de communier, les positions de l'Église touchant la contraception. Il est impossible de répondre à de telles questions en quelques minutes. Il faut beaucoup d'humilité (ou de diplomatie !) de la part de Mgr Ouellet pour se laisser traiter ainsi. On s'écroule beaucoup trop facilement devant l'effronterie des petits boss de la télévision. Il suffirait d'une remarque un peu altière de l'interviewé pour déstabiliser un petit bonhomme comme Sébastien Bovet ! De Gaulle utilisait les « petites lucarnes », mais à ses conditions.

[175]

28 JANVIER

De 15 h à 18 h, conseil d'administration du Campus. Comme prière d'ouverture de la séance, je choisis une prière de saint Thomas d'Aquin dont c'est la fête aujourd'hui.

Créateur ineffable, vous êtes la vraie source de la lumière et de la sagesse. Daignez répandre votre clarté sur l'obscurité de mon intelligence. Chassez de moi les ténèbres du péché et de l'ignorance. Donnez-moi la pénétration pour comprendre, la mémoire pour retenir, la méthode et la facilité pour apprendre, la lucidité pour interpréter, une grâce abondante pour m'exprimer. Aidez le commencement de mon travail, dirigez-en le progrès, couronnez-en la fin, par le Christ Jésus Notre Seigneur.

J'ignore avec quel degré de piété je fais cette lecture. Je redoute en fait de me plaire davantage dans « l'économie » intellectuelle du texte.

29 JANVIER

Dans une lecture que je faisais ce matin, l'auteur commente la triple confession d'amour de Pierre à Jésus, après la résurrection. Le passage est émouvant. Avec une infinie tendresse, Jésus donne à Pierre l'occasion d'effacer son triple reniement. Je n'avais pas encore remarqué que Jésus demande d'abord à Pierre : *M'aimes-tu plus que ceux-ci ?* À la troisième demande de Jésus, Pierre est peiné. Il répond : *Seigneur, tu sais tout, tu sais bien que je t'aime.* Ce dialogue est fait en présence des autres disciples. Étonnant, le « plus que ceux-ci ». Mais c'est la condition du pouvoir donné à Pierre d'être le pasteur des brebis.

[176]

COMME UN VEILLEUR**Journal 2002-2003.****FÉVRIER 2003****4 FÉVRIER**[Retour à la table des matières](#)

Claire Pépin m'envoie une longue lettre et de nombreuses coupures d'articles. Claire Pépin est la sœur de Jean-Luc Pépin, plusieurs fois ministre dans le gouvernement Trudeau et qui fut coprésident de la Commission royale d'enquête sur l'avenir du Canada avec John Robarts, en 1977. J'ai peine à croire qu'il y a 25 ans de cela ! Robarts s'est suicidé en 1982 ; Trudeau est mort en 2000 ; je ne me souviens plus de la date de la mort de Jean-Luc Pépin, mais je me souviens que c'était un homme d'allure décontractée et toujours souriant. La commission Pépin-Robarts est bien oubliée aujourd'hui, mais la question de l'avenir du Canada est toujours à l'agenda des politiciens.

Dans sa lettre, madame Pépin me déclare d'abord son intérêt à la lecture de *Je te cherche dès l'aube*. Mais elle avoue sa « stupéfaction » devant le proverbe espagnol que je cite quelque part : *Peindre le ciel, labourer la mer, discuter avec une femme*. Elle me demande ce qu'en pensent Claudette, Marie-Claude, Thérèse, Andrée. Je lui réponds que mes amies ne se formalisent guère de mes numéros à répétition et qu'elles me mettent en boîte régulièrement. J'ajoute :

Le fait est que je prends grand soin d'utiliser les mots au plus juste possible. Les femmes s'occupent moins des concepts que les hommes. Ces derniers, par contre, « rationalisent » volontiers. Je dis « homme » et « femme ». Mais sous le féminisme régnant, je devrais dire les mâles ou les femelles de l'espèce humaine. Je connais quelqu'un qui s'est déjà fait demander par une femme si, dans son exposé, le mot « homme » incluait les femmes !

Dans un groupe, je m'ennuie rapidement. Quand je me retrouve avec deux hommes et deux femmes, il arrive régulièrement que les deux femmes parlent entre elles et les deux hommes, entre eux. Les conversations dignes de ce nom sont choses rares et donc précieuses. Je ne sais plus qui a dit « J'irais au bout du monde pour un bout de conversation ».

Je ne trouve pas la phrase que vous m'attribuez p. 32. Soit dit en passant, *Je te cherche dès l'aube* est tout plein de coquilles dont la « plus pire » est en page couverture. Il est écrit : journal 2001-2002. Or, cette tranche couvre les années 2000-2001. Cela ne devrait pas trop perturber « le silence éternel des espaces infinis ».

Lors du récent Conseil national du PQ à Trois-Rivières, Bernard Landry a promis que, si son gouvernement est réélu, il accorderait la semaine de quatre jours aux parents qui ont des enfants de moins de 12 ans et une troisième semaine de vacances payées aux travailleurs qui ont accumulé trois ans de service continu. Ces promesses sentent la démagogie électorale à plein nez. Il va de soi que les syndicats se dépêchent d'applaudir. Le patronat, lui, s'inquiète [177] des coûts de ces mesures. Mais qu'importent les coûts ? Prenez du bon temps, vous paierez plus tard. En fait, que feront les « libérés » du travail avec leur temps libre ? Une partie se trouveront du travail au noir. Les autres consommeront des loisirs coûteux. Il est bien connu, en effet, qu'il en coûte plus cher de vivre en vacances que de travailler.

Ces informations me rappellent une remarque de Jünger à propos des Français :

Le degré d'aveuglement qui s'est manifesté par exemple dans la réduction de la semaine de travail (sous le gouvernement de Léon Blum) peu avant le grand départ est un fait assez surprenant. Lorsqu'on veut mener si bonne vie, il faut renoncer aux armes (*journal de guerre*, Julliard, 1965).

Si je transpose pour le Québec, je dirais qu'il faut renoncer à la sécession.

La désintégration en vol, samedi dernier, de la navette spatiale *Columbia* demeure un mystère pour l'instant si, du moins, les experts de la NASA nous disent tout ce qu'ils savent. On nous a montré hier une photo prise par l'astronaute israélien où l'on voyait clairement la trace de l'impact de la tuile qui s'est détachée de la fusée peu après le lancement.

« La rumeur est la structure de l'inconnu. » Un internaute anonyme affirme qu'il se passait dans cette navette des choses inavouables. Un des membres d'équipage

travaillait pour la Mossad et il avait pour mission de ramasser un satellite espion construit par Israël pour la Chine, à l'insu de ses collègues. Ce qu'il ne savait pas, c'est que le satellite en question était piégé pour ne pas permettre à l'armée américaine de mettre la main dessus. Après l'écroulement des deux tours du WTC, une rumeur avait circulé voulant que tous les employés juifs avaient été prévenus de ne pas se rendre au travail le 11 septembre 2001. Mentez, mentez ; rumorez, rumorez, il en restera toujours quelque chose.

Sur un mode moins tragique : l'Association des gourmands de France prépare une pétition pour demander au pape de supprimer la gourmandise de la liste des sept péchés capitaux. On suggère de remplacer « gourmandise » par « gloutonnerie ». Là-dessus, *The Tablet* se prononce en disant que la gloutonnerie is *far closer to the English word « gluttony » and would be a far better word to describe the sin*. Mais alors, il faudrait « désapprendre » la réponse du *Petit Catéchisme* à la question : Quelle est la gourmandise la plus dangereuse ? Réponse : L'ivrognerie, qui rend l'homme semblable à la bête et souvent le fait mourir. Et tant qu'à y être, ajoutons un huitième péché capital : la vitesse, car « la vitesse tue ». C'est le gouvernement qui l'affirme. Il va falloir inclure la vitesse dans le cinquième commandement du Décalogue.

Hier soir, au bulletin de nouvelles, on nous annonçait une tempête formidable. Tempête il y a eu dans le bas du fleuve, mais rien d'inédit. On nous [178] annonce la « tempête du siècle » trois ou quatre fois par hiver. Dans la région de Québec, trois fois rien. Avant de sortir, ce matin, je me préparais au pire. Toutes les écoles furent fermées et même quelques cégeps. En fait, quelques autobus seulement ont subi des retards insignifiants. À défaut de vrais malheurs, on se fabrique des appréhensions de malheurs. Les mignonnes de la météo à la télévision nous en mettent plein la vue : la vue d'elles-mêmes habillées par des commanditaires.

5 FÉVRIER

Je me suis moqué un peu légèrement de la tempête d'hier. Il a venté très fort toute la nuit et ce matin j'ai eu quelque peine à ouvrir la porte du tambour devant l'entrée de la résidence. Elle était bloquée par un bon pied de neige foulée et refoulée par le vent. Ensuite, j'étais incapable de tenir debout sous les rafales du vent d'ouest. Je demande donc à Jean-Paul Dion de me conduire en auto pour la messe chez les Marianistes. Mais le chemin qui fait le tour de la résidence n'avait pas été

dégagé par la voirie locale. Résultat : l'auto s'embourbe et nous devons la laisser sur place et je dois rentrer dos au vent.

Harcèlement psychologique. On sait déjà qu'il est dangereux de dire à une employée qu'elle est bien habillée ou qu'elle est « donc ben belle à matin ! » Il y a risque de dénonciation pour harcèlement sexuel. Et voici qu'en vertu des nouvelles dispositions issues de la loi 80 modifiant la Loi sur les normes du travail (loi votée à la vapeur le 19 décembre dernier) nous naviguerons désormais dans la brume, entre les mille récifs du harcèlement psychologique. Voyons la définition de la chose :

Conduite vexatoire se manifestant soit par des comportements, des paroles, des actes ou des gestes répétés, qui sont hostiles ou non désirés, laquelle porte atteinte à la dignité ou à l'intégrité psychologique ou physique du salarié et qui entraîne, pour celui-ci, un milieu de travail néfaste. Une seule conduite grave peut aussi constituer du harcèlement psychologique si elle porte une telle atteinte et produit un effet nocif continu pour le salarié.

Ces nouvelles dispositions seront réputées faire partie intégrante de toute convention collective. Une mine d'or pour les avocats ; une réserve inépuisable de griefs pour les syndicats. Je me demande si un patron ou un sous-chef quelconque pourra, lui aussi, dénoncer le harcèlement psychologique de la part d'un salarié subalterne qui lui fait la tête.

Des lois de ce genre rétrécissent en fait l'espace proprement humain d'un milieu de travail. Elles aseptisent les relations. À trop vouloir définir le « périmètre de sécurité », on supprime toute liberté. *They that can give up essential liberty to obtain a little temporary safety deserve neither liberty nor safety.* (Benjamin Franklin).

[179]

La règle d'or de la Bible est plus simple. On la trouve exprimée négativement chez Tobie : *Ne fais à personne ce que tu n'aimerais pas subir* (4, 15). On la trouve exprimée positivement chez Matthieu : *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux* (7, 12).

Du 31 janvier au 2 février, retraite de trois jours à Valcartier. La formule est nouvelle ; elle fait partie d'un plan provincial d'animation des communautés locales sous l'impulsion du dernier chapitre général. Cette retraite regroupait les communautés de Beauceville, Saint-Augustin-de-Desmaures et Valcartier. Nous étions 14 frères et les deux animateurs étaient le Provincial et le vice-provincial. Moyenne d'âge des participants : 74 ans. Le plus vieux a 89 ans ; le plus jeune, 61. Les deux

animateurs étaient sensiblement plus jeunes (58 et 61 ans) que la moyenne. Convient-il de citer à ce sujet *Ecclésiaste 10, 16 : Malheur à la ville dont le prince est un gamin ?*

J'ai trouvé l'expérience éprouvante et je ne suis pas le seul si je m'en rapporte aux jugements exprimés lors de la séance d'évaluation et à quelques autres qui m'ont été rapportés depuis. Que j'aie trouvé l'expérience éprouvante ne tient pas seulement au fait que les deux animateurs étaient plutôt jeunes. Cela tient au fait qu'ils appartiennent à l'école des batteurs de plumas. Tous les deux ont animé depuis plusieurs années des groupes de jeunes selon le style « charismatique ». Ils s'adressaient à nous et nous imposaient des chants et des gestes de scouts autour d'un feu de camp. Ou comme on s'adresse à des élèves de 3^e secondaire.

Les exposés des animateurs duraient une heure. Une fois, l'animateur a demandé : *Êtes-vous tannés ?* J'ai répondu : Oui. Il a semblé interloqué, mais tout le monde a gagné quelques minutes de paix ! Au fond, les animateurs avaient peur que nous ne sachions pas quoi faire seuls. L'horaire, les célébrations mariales et autres cérémonies obéissaient à la loi de « l'occupationnel » appliquée dans les garderies. On fait du catinage ou du coloriage pour garder les gamins tranquilles.

Vendredi et samedi, il n'y avait pas de messe. On avait remplacé par une célébration au terme de laquelle un frère distribuait la communion. Lors de la première célébration, les deux animateurs s'étaient réservé les prières universelles qui trouvent leur place, le dimanche, juste avant l'offertoire. Je n'ai rien là contre, pourvu qu'on détire pas trop la sauce. Ce qui m'agaçait, c'est le changement de ton des animateurs. Ce n'était plus leur voix habituelle, mais un ton artificiel, onctueux, sirupeux.

Lors de la seconde célébration, les animateurs nous ont imposé le « rite pénitentiel ». Le supérieur de chaque communauté devait poser à chaque frère de sa communauté la question : *Fr N., que veux-tu que le Seigneur fasse pour toi ?* Le frère N. devait répondre : *Qu'il ouvre mes yeux à son amour et pardonne mon péché.* À l'inverse, le supérieur-adjoint devait poser la même question au [180] supérieur. Après quoi, chacun était invité à *donner à chaque frère, en silence, une « chaude » poignée de main ou une accolade, en signe de pardon mutuel et pour expérimenter l'accueil du pardon de l'autre.*

Je demeure étonné de la facilité avec laquelle on réussit à manipuler un groupe captif. Lors de la clôture, une période d'évaluation était prévue. Chacun répondait d'abord par écrit à un bref questionnaire qu'il remettait (sans être tenu de signer sa feuille) aux animateurs. Ensuite, chacun était invité à formuler son évaluation publiquement. Trois frères seulement ont pris la parole pour exprimer des critiques. À croire que tous les autres étaient enchantés ! Nulle menace ne pesait pourtant sur

personne ; nul risque de nuire à sa « carrière ». Mais elle est forte, la pression morale sur un groupe comme celui que nous formions. Il est plausible de penser que les choses se seraient passées autrement avec un groupe de frères de 25-35 ans. Mais justement, un tel groupe n'existe pas dans la province communautaire. Et un groupe comme le nôtre a été coulé dans un tout autre moule ! Précisons que j'ai signé le formulaire écrit et que j'ai exprimé mes critiques publiquement à deux reprises.

J'allais oublier de dire que nous avons eu droit, pour finir, à un « rite d'envoi », comme si nous partions pour quelque périlleuse mission. Au cours de ce rite, on remettait à chaque communauté une reproduction laminée (d'ailleurs fort belle) de la statue dite *Notre-Dame de l'Hermitage*, de même qu'une croix portant le logo de l'Institut. Chaque frère recevait une petite croix du même modèle pouvant se porter au cou par-dessus la chemise ou le tricot ! Quelques frères en portent déjà une. Et tant qu'à y être, j'ai remarqué que l'un des animateurs porte deux anneaux (ou deux bagues) aux doigts. En attendant le *piercing* !

6 FÉVRIER

Le discours de 90 minutes que Colin Powell a prononcé hier devant les membres du Conseil de sécurité de l'ONU n'apportait aucun fait nouveau. Un « fait » aurait été la découverte de laboratoires de produits d'armes de destruction massive, biologiques ou atomiques. Powell n'a présenté que des preuves circonstanciées. Personne ne doute de la mauvaise foi de Saddam Hussein. Personne ne croit non plus en l'absolue bonne foi de l'administration américaine. Pour l'heure, la France, la Russie et la Chine s'opposent à la guerre. Il est peu probable que l'ONU accorde une mainlevée aux États-Unis. Et ces derniers insistent pour dire qu'il est minuit moins cinq. En clair, les États-Unis sont prêts à agir seuls, avec l'Angleterre probablement. On a suggéré l'exil forcé de Saddam et celui d'Arafat dans le cas du conflit palestinien. Cela ne réglerait rien.

[181]

Je trouve simpliste l'argument antiaméricain d'une aventure pour mettre la main sur le pétrole irakien. Juvéniste ou novice dans les années 1942-1943, on lisait au réfectoire les articles d'Alexandre Dugré, s.j., contre la conscription sous prétexte que nous n'avions pas d'affaire à défendre l'Empire britannique. L'enjeu était tout autre. En France et en Angleterre, au moment des accords de Munich (1938), le slogan pacifiste était qu'il ne fallait pas mourir pour Dantzig. Il est quand même à noter que la guerre au terrorisme a cédé la place à la guerre contre l'Irak.

17 FÉVRIER

Je reçois une demande de prêcher une retraite aux Pères du Saint-Sacrement, à Québec, en mai 2005 ! Quand on connaît mon amour des retraites prêchées ! Il est vrai que donner une instruction de retraite et en écouter, c'est toute la différence au monde.

18 FÉVRIER

Récit de la *Genèse* : Après son mystérieux sommeil, Adam découvre Ève : *Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair. On l'appellera : femme. À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère. Ce qui est un peu étrange, ici, c'est qu'à ce moment-là les concepts de père et de mère ne pouvaient rien vouloir dire, puisque Adam et Ève étaient sans enfants !*

Quelques versets plus loin, on lit que *le Seigneur vit que la méchanceté de l'homme était grande. Le Seigneur regretta d'avoir fait l'homme. On ne peut pas concevoir que Dieu regrette. En effet, on regrette un péché, une bêtise, une erreur. On regrette parce que l'on reconnaît avoir péché, avoir fait une erreur, par faiblesse, manque d'information, étourderie, légèreté. En fait, ce qu'il faut comprendre ici, c'est que le rédacteur du récit transfère sur Dieu le sentiment de l'humanité. Le péché est le plus vieux souvenir de l'homme. Le regret attribué à Dieu est tout de suite aboli par le sauvetage dans l'arche (c'est le moment d'utiliser une métaphore maritime) de Noé, de sa famille et de tous les animaux.*

Je reçois aujourd'hui le chèque annuel de la *Commission du droit de prêt public*. La lettre d'accompagnement précise que je fais *partie des 13 889 auteurs qui se partagent la somme de 9,40 millions de dollars.*

Le taux de référence de cette année représente une diminution de 5,2 % attribuable au fait que cette année, 620 auteurs additionnels reçoivent un paiement, alors que le budget est le même que celui de l'an dernier. Le taux de référence est le montant qui vous est payé chaque fois que votre titre est répertorié dans l'une des bibliothèques échantillonnées.

20 FÉVRIER

Visite de Marie Gérin-Lajoie. Elle est la sœur de Jean Gérin-Lajoie qui fut longtemps le grand boss des Métallos. J'ai connu Marie Gérin-Lajoie du temps que je travaillais au ministère de l'Éducation du Québec. Elle faisait partie d'un des nombreux comités de préparation et de révision des programmes des cégeps. Détentrice de deux doctorats en psychologie, elle était principalement engagée dans les milieux d'assistance sociale et d'enfants handicapés. Par la suite, elle a longtemps travaillé dans les CLSC. Depuis une vingtaine d'années, elle vit retirée à Saint-Nérée-de-Bellechasse. J'avais complètement perdu sa trace, mais un hasard fit que j'ai repris contact avec elle le 25 mars 1999. Je lui écrivais alors :

Pour d'obscures raisons, il y a un bon moment que je songe à te faire signe, mais sans donner suite à cette velléité. J'avais deux cartes d'adresse à ton nom, avec deux adresses différentes et sur l'une d'elles, il était écrit : pas de téléphone. Ça devait être à l'époque de ta fugue hippie. Or, lundi dernier, j'ai passé la journée avec Léon Debieu qui prépare un ouvrage sur la contestation étudiante de 1968-1969. Il y avait 23 ans que je ne l'avais ni vu, ni lu, ni entendu. En quittant, il m'a demandé si j'avais de tes nouvelles. Or, il y a bien 14 ou 15 ans que je n'en ai aucune. Et réciproquement ! Léon m'a donné ton adresse et ton numéro de téléphone. Je ne téléphone pas : le téléphone est brutal. C'est l'équivalent d'entrer quelque part sans s'être annoncé, tandis qu'une lettre, on peut ne l'avoir point reçue ; on peut ne pas la lire ; on peut décider de n'y point répondre.

Marie Gérin-Lajoie est tout le contraire de moi. À son sujet, je pense à une remarque de Renan sur saint Paul : *Les êtres de réflexion et de raison ne changent pas ; ils se transforment. Les êtres d'émotion et de passion changent, mais ne se transforment pas.*

21 FÉVRIER

Pendant plus de sept heures d'affilée, je travaille avec Thérèse sur le brouillon de la conférence que je dois donner à la basilique de Québec le 16 mars prochain. Je lui avais courriélé mon brouillon il y a trois jours. Lecture à haute voix, correction des coquilles et opération « couper-coller » directement à l'écran. Et je suis encore loin d'en avoir fini. Il est vrai que la bouchée est grosse : *Nos défis pour le nouveau siècle*.

23 FÉVRIER

Tempête. Hier, le vent d'est a commencé à souffler dans le milieu de l'après-midi. Vers 20 h, on entendait gronder le vent. À plusieurs reprises, durant la nuit, je l'entendais frapper dans les fenêtres. En sortant dehors, ce matin, je me suis vite rendu compte que je ne pourrais pas faire ma promenade [183] quotidienne : j'aurais été déporté. Je suis rentré et j'ai fait mon ramonage sur la galerie, à l'abri du vent. À 8 h, mon confrère et moi avons convenu que nous ne pourrions pas nous rendre à la messe de 9 h en auto. De son côté, mon autre confrère ne pouvait pas lui non plus libérer son auto embourbée dans la rue Richelieu. Nous avons dû remettre la réunion communautaire prévue pour ce matin à 10 h. Il n'y a pas d'anémomètre sur le toit de la résidence, mais j'ai cru entendre que la radio parlait de rafales de 80 à 100 km/h. Des avions décollent quand même. Je ne vois rien à cause de la poudrerie, mais j'entends les vrombisements rageurs.

Claudette, qui revient d'un séjour de trois semaines en Floride, me décrit l'atmosphère qui règne aux États-Unis touchant la guerre du Golfe, prise deux. Doit-on parler de psychose ou d'hystérie, je ne sais.

On a, sciemment, créé dans le pays, ce que vous autres médecins vous appelez une psychose ; la psychose de la guerre. Et quand on a éveillé dans une nation cette anxiété collective, cette fièvre et cette peur, ce n'est plus qu'un jeu de la pousser aux pires folies (Martin du Gard, dans la série *Les Thibaut* écrite entre 1922 et 1940).

Claudette me dit que l'on voit des drapeaux américains partout ; que les autos en portent fichés aux fenêtres, au point que, les premières fois, elle se croyait au milieu d'un cortège officiel où les limousines portent des fanions ! On l'avait aussi avertie qu'elle ne devait exprimer aucune critique, aucune réserve devant son beau-frère (un Américain) touchant la politique de George W. Bush.

Cette remarque m'amène à faire état du dossier de *La Presse* d'hier sur l'antiaméricanisme. Le dossier était intitulé *Vivre avec un géant*. Cela s'applique au monde entier. On a vu ces derniers jours que l'Otan a failli être déchirée ; que la France, l'Allemagne et la Belgique se sont publiquement déclarées contre la guerre en Irak ; que les grands journaux injurient les États respectifs comme des gamins qui se « crient des noms » de bord en bord d'une rue. Au Québec (et je l'ai noté dans ce journal dans les heures qui ont suivi l'attaque du WTC), l'antiaméricanisme s'est manifesté hargneusement.

Je connais tout plein de politiciens, d'intellectuels de gauche, de journalistes, de simples citoyens qui sont antiaméricains et qui vont régulièrement en vacances au Sud : Mexique, Floride, Cuba, Haïti, Saint-Domingue. Tout ce beau monde s'en va dépenser des milliers de dollars qui se retrouvent dans les poches des dictateurs honnis. Mais ils prennent bien soin de se pointer au Québec, à l'intérieur des 183 jours prévus par la Régie de l'assurance maladie du Québec (RAMQ), afin de demeurer « couverts » par la « carte soleil ».

Je n'ai jamais été antiaméricain. Mais je ne suis jamais allé passer des vacances au Sud. En 1963, pour mon travail de recherche, j'avais dû me rendre [184] à Berlin-Ouest. Et pour m'y rendre, j'avais dû traverser la zone de Berlin-Est. Voyageant de nuit en chemin de fer, je fus réveillé trois ou quatre fois pour le contrôle de mes papiers. Sur le bas des fenêtres des wagons, on pouvait lire les indications de sécurité habituelles : « Ne pas sortir la tête en dehors du wagon ; ne pas sortir la main, etc. » Ces indications étaient écrites en français, en anglais, en allemand et en russe ! Rendu à Berlin-Ouest (donc en zone « libre »), j'avais refusé d'aller voir le Mur. Je trouvais ça indécent. Une photo de « Moi et le Mur » !

Une dizaine d'années plus tard, lors du premier voyage de Nixon en Chine, j'avais écrit un éditorial intitulé : *Les Enfants de Chine*, dans lequel je me gaussais un peu des reportages des journalistes québécois qui faisaient partie de la flopée des journalistes accrédités ! MOI et MAO ; MAO et MOI. J'avais été rudement pris à partie par un de ces journalistes qui devint par la suite directeur de l'information à Radio-Canada.

J'ai bien de la misère à me fabriquer une opinion personnelle sur la position américaine vis-à-vis de la guerre appréhendée contre l'Irak. Le pape est contre la guer-

re. Imagine-t-on un pape contemporain qui soit pour la guerre ? Il s'est pourtant trouvé des papes et des saints (saint Bernard, entre autres) pour prêcher la Croisade contre l'Islam. Dans une capsule du dossier de *La Presse* dont je parlais plus haut, je lis : *À écouter certains intellectuels, ces temps-ci, on jurerait que George W Bush est le tyran et Saddam Hussein, la victime.*

Me trouvant en Israël, quelques semaines avant la guerre du Golfe prise 1, un curé québécois s'indignait de croiser des patrouilles de soldats israéliens à chaque 200 pas. Je lui avais dit fort sèchement : *S'ils n'étaient pas là, tu n'y serais pas, toi non plus.* Il logeait dans un hôtel de luxe. Servi à table. L'hôtel où logeaient d'ailleurs quelques militaires canadiens membres des Casques bleus stationnés au Golan ! Je ne lui ai jamais plus adressé la parole par la suite.

La revue américaine *Harper's* est anti-Bush. Je doute fort qu'une revue analogue soit publiée en Irak.

Il est 15 h. Par simple curiosité, je viens tout juste d'appeler le « Service météorologique du Canada ». La réponse que j'ai eue, et qui s'étend jusqu'à mardi prochain, ne correspond en rien à ce que je vois par ma fenêtre. Pour l'heure, en tout cas, le vent est tombé sans faire de bruit et il ne neige presque plus.

24 FÉVRIER

Ce matin, nous sommes sortis de la tempête ; le vent a viré de bord et il souffle de l'ouest à je ne sais combien de km/h. Bien que la souffleuse soit passée, j'ai peine à faire le tour de la résidence. Je décide de ne pas aller à la messe, afin de [185] ne pas obliger mon confrère à pelleter devant la porte du garage et peut-être à s'enliser.

À 9 h, j'ai rendez-vous chez le dentiste, mais j'appelle un taxi dès 8 h 10. Je dois ensuite aller à la Caisse populaire et à la clinique médicale. Je suis de retour vers 11 h. À 14 h, séminaire de lecture. Nous échangeons sur *Lettre aux successeurs de Jean-Paul II*, d'Olivier Le Gendre (Desclée de Brouwer, 2002). Le titre est prétentieux : les politiciens et même les économistes ne se risquent plus à prédire au-delà de cinq ans. Or, l'auteur envisage avec intrépidité les 25 prochaines années ! Quant au contenu, il ne m'apprend rien. Il aligne des constats pour ne pas dire des lieux communs. Par ailleurs, si je m'en rapporte à la liste « du même auteur », il pond son œuf annuel. Facilité pour facilité, allons-y avec celle-ci : *une poule, ça pond ; un chapon, chapond pas !*

« Il jugera tout l'univers dans la justice. » Non pas une partie, car il n'a pas racheté une partie seulement. Il doit juger le tout, parce qu'il a payé rançon pour le tout. Vous avez entendu ce que dit l'Évangile : que « lorsqu'il viendra, il rassemblera ses élus des quatre vents ». Il rassemble tous les élus des quatre vents, donc de tout l'univers. Car le nom même d'Adam, je vous l'ai dit plus d'une fois, signifie l'univers selon la langue grecque. Il comprend en effet quatre lettres : A, D, A et M. Or, en grec, le nom de chacune des quatre parties du monde commence par l'une de ces quatre lettres : l'Orient se dit « Anatolè », l'Occident « Dysis, le Nord « Arctos » et Midi « Mesembria » ; ce qui fait Adam (Saint Augustin, cité par Henri de Lubac, *Catholicisme*, Cerf, 1952).

La coordonnatrice de l'édition du livre français de Novalis m'envoie l'épreuve d'un texte à paraître dans un collectif en avril. L'envoi est accompagné de trois pages de la politique éditoriale de Novalis. La maison applique, de façon incohérente d'ailleurs, la féminisation du français. On a supprimé une plaisanterie inoffensive : « *Je n'ai aucunement besoin de croire que la somme des angles intérieurs d'un triangle est égale à deux droits, et que $2+2=4$. Encore qu'un homme et une femme, plus une paire de gifles, font quatre aussi.* ». Bon ! N'importe. On a supprimé la dernière phrase.

Alain avait coupé net sa collaboration à un journal, le jour où l'on avait changé un mot d'un de ses *Propos*. Justement, on a écrit « le philosophe Alain disait », là où je me contentais d'écrire « Alain disait ». On me demande de corriger au crayon rouge et de ne rien ajouter. Enfin, je dois retourner ma copie par la poste prioritaire pour le lundi 3 mars impérativement. Les caractères gras sont de la coordonnatrice. L'envoi de mon texte par la poste prioritaire m'a coûté 14,28 \$. L'idée me traverse l'esprit de faire comme « le philosophe Alain », justement : retourner mon texte tel quel, sans un mot écrit « en rouge ». Car enfin, je ne leur demande rien, à Novalis. *But I will comply !* On n'est pas monsieur Alain ! Pour me faire plaisir, j'écris à la manderesse :

[186]

Je vous retourne le jeu d'épreuve de Credo. J'ai signalé au crayon rouge quelques corrections mineures. Je me suis plié aux normes de votre politique éditoriale, y compris la féminisation du français pour « manifester notre reconnaissance de la deuxième partie de l'humanité » (vos mots). Tiens ! Tiens ! Il y a combien de « parties » de l'humanité ? S'agit-il du Deuxième sexe de

Simone ? Et si l'on dit « deuxième », cela implique qu'il y en aurait un troisième. Ça serait-y les gais/ lesbiennes ? Autrement, on doit dire : « second » ou « moitié ».

La féminisation est incohérente et ne peut pas ne pas l'être, sous peine de rendre toute lecture insupportable, illisible. Dans le *Prions en Église* de votre maison, on ne féminise pas le Notre Père.

P. 97, vous féminisez chrétiens et chrétiennes, mais une ligne plus bas, vous laissez « chrétiens » tout nu !

P. 102, vous supprimez d'autorité une mienne joke qui en vaut bien d'autres. J'ai indiqué l'endroit au crayon bleu. J'avais écrit : « Encore qu'un homme et une femme, plus une paire de gifles font quatre aussi ! » Je ne demande pas de correction à ce sujet.

[11]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

MARS 2003

2 MARS

[Retour à la table des matières](#)

Évangile du jour : *Personne ne met du vin nouveau dans de vieilles outres ; autrement, la fermentation fait éclater les outres, et l'on perd à la fois le vin et les outres. À vin nouveau, outres neuves (Mc 2, 18-22).* Seigneur ! Je suis englué dans la lecture des « nouvelles ». Abonné à combien de revues, de journaux ; guetteur des bulletins de nouvelles de la télé.

What are we living through ? The well-heeled experts answer : Globalization. Postmoderminism. Communication. Revolution. Economic. Liberalism. The terms are tautological and evasive. To the the anguished question of Where are we ? The experts murmur : Nowhere (Harper's, mars 2003).

La job des médias, ce n'est pas d'annoncer des bonnes nouvelles. Je comprends ça. Mais moi, vieille outre, qu'est-ce que je fais de la seule Bonne Nouvelle, qui est précisément la traduction du mot Évangile ?

Je peux dire, en tout cas, que j'apporte grand soin à prier en marchant, tôt le matin. Je me récite le *Credo*, l'*Ave mari stella*, le *Veni Creator*. Je me récite ces

prières en latin, pour la bonne raison que je ne les sais pas par cœur, en français. Il n'y a plus moyen de rien apprendre « par cœur », pour la raison que la liturgie post-Vatican II autorise chaque président d'assemblée d'Église à improviser son petit numéro devant une clientèle captive. Et qu'importe que cette « clientèle » fonde, comme glace au soleil.

Que la « clientèle » fonde ou ne fonde pas, cela importe peu. Et d'ailleurs, qui sait si la clientèle fond ou ne fond pas ? Je n'aime rien tant, dans le Canon des messes, que la mention de la multitude de ceux qui ont la foi. Jésus a eu pitié de la multitude. Il n'a jamais demandé que l'on vérifie la « carte soleil » des infirmes ou des simples malades. Une infirmité, cela se voit. Mais une maladie, cela se voit moins, et même pas du tout.

Parlons ici d'humilité et d'humiliation. Il faut prier pour être humble. Mais on n'a pas à prier pour être humilié. Car prier pour être humilié reviendrait à prier pour que quelqu'un vous humilie. Cela serait prier pour que quelqu'un commette un péché. Nul n'a le droit d'humilier quiconque. Jésus n'a jamais été « humilié ». Il s'est anéanti librement. Il n'était donc pas humilié. Les quatre récits de sa Passion montrent bien qu'il dominait la situation. Il avait l'initiative de l'amour. Crucifié entre deux hoquets, deux meurtriers, et la dérision, il annonce tout bonnement à Dismas, que ce jour même le Dismas sera en paradis avec lui, Jésus. Il lui restait, à Jésus, de descendre aux enfers. Cela ne me pose aucun problème. Origène enseignait que nul être humain n'était perdu éternellement. Il fut condamné ; j'en ai parlé plus haut. Et cela [188] était dans l'ordre des choses. *Le temps est consubstantiel au catholicisme*. Il l'est encore ! Comment pourrait-il ne pas l'être ? L'Incarnation de Jésus s'est faite dans le temps.

La semaine dernière, j'ai reçu trois lettres : l'une, d'une religieuse de 95 ans ; une autre, d'une femme de 76 ans, qui ne peut lire que le matin, après le repos de la nuit, précise-t-elle ; la troisième, d'un confrère camerounais, que j'ai bien connu. J'ai répondu à ces trois lettres, et c'est peut-être ce que j'aurai fait de mieux dans ma journée !

6 MARS

Le froid dure. La froidure ! Ce matin, avec le vent, il faisait -20.

Je passe la matinée à revoir une dernière fois le texte de la conférence que je dois donner le 16 mars. On me demande le texte dès maintenant pour en permettre l'impression et la communication aux médias. On crée des attentes auxquelles je ne

pourrai pas répondre. Je me donne toutefois le témoignage que j'y aurai beaucoup travaillé, ce qui ne garantit rien. *Les lambins de la connaissance se figurent qu'elle exige la lenteur !* (Nietzsche).

8 MARS

Depuis hier, je « marche sur mes 77 ans », comme on disait autrefois pour signifier que l'on était assez éloigné d'un anniversaire de sa naissance et assez rapproché du suivant. Hier, en effet, j'ai eu 76 ans. Soixante-seize ans révolus. Révolu veut dire : écoulé, passé, périmé, terminé, mort, fini. Je viens d'écrire que « j'ai eu 76 ans ». L'expression résiste mal à l'analyse : si j'ai eu, je n'ai plus ! Si l'on dit « j'ai eu peur », c'est que l'on n'a plus peur. *Mais toute la vie ne peut pas être du passé ; ou c'est alors que le passé n'est pas quelque chose de révolu* (Jules Romain). Mes 76 ans, je les ai dans mes souvenirs ; ils sont inscrits dans mes limites, dans mes manques.

L'anniversaire de Claudette tombe le même jour que le mien. Hier soir donc, souper avec Claudette chez les Tremblay. Les Beaudoin étaient invités.

Un confrère voulait souligner mon anniversaire aujourd'hui. Il avait invité par téléphone une douzaine de confrères de la région de Québec et même de Beauceville. Mais on a dû annuler la rencontre parce que deux autres confrères célébraient leur anniversaire ce même jour. Trop de « célébrés », pénurie de célébrants !

Ces temps-ci, je relis Georges Duhamel (1884-1966). À l'hôpital Laval, j'ai lu une trentaine de ses ouvrages. Je relis présentement *Biographie de mes fantômes* et *Inventaire de l'abîme*. Les exemplaires que j'ai furent imprimés « en conformité d'une entente privée entre les Éditions Variétés, de Montréal, et Paul Hartmann, éditeur à Paris, France » en 1944. Ce détour s'explique par le [189] fait que la France était sous l'occupation nazie. Duhamel, qui avait alors 60 ans, n'était peut-être pas visé par la censure nazie, mais son éditeur l'était peut-être : Hartmann, cela sonne juif je note qu'il est écrit : « En conformité d'une entente. » J'aurais écrit : « en conformité avec » ou bien « en conformité à ». C'est l'occasion de dire que je viens de me procurer *Est-ce à, de, en, par, pour, sur ou avec ? la préposition vu par un praticien* (Maurice Rouleau, Linguatex, 2002). En français, l'usage correct de la préposition est très difficile. Duhamel écrit : « commencer de », que Rouleau ne reconnaît pas. Il écrit aussi : « renoncer ses griefs », qui me paraît incorrect ou alors tout bonnement précieux. Rouleau ne retient pas « tâcher à », que je trouve dans *Le Robert*.

Dans *Biographie*, Duhamel couvre les années 1901-1906. Je prends grand plaisir à relire cet ouvrage et je retrouve des scènes ou des remarques dont je me souvenais fort bien. Duhamel trace le portrait de ses amis ; il relate leurs longues randonnées à pied, durant lesquelles ils marchaient des 12 et 15 heures par jour. Il parle aussi de ses premières années d'études en médecine et des grands maîtres de l'époque. Parlant d'un long voyage au cours duquel ils avaient traversé trois pays, il note avec nostalgie comme la vie était douce et simple, à l'époque. C'est ainsi, par exemple, qu'il n'était besoin d'aucun passeport ni autres cartes d'identité pour passer d'Alsace en Allemagne, en Autriche ou en Italie. Il a aussi écrit *Géographie cordiale de l'Europe*, que je me propose de relire, si je peux le trouver quelque part.

Duhamel est bien oublié aujourd'hui. Son œuvre est comme une cité antique enfouie sous plusieurs strates de sédiments. Je mets pourtant en fait qu'il fut un des grands témoins de l'état du monde de la fin du xixe siècle jusqu'à sa mort.

11 MARS

Dépôt du budget, annonce des prochaines élections. Je note la chose pour fins d'archives ! Voilà déjà trois mois que le gouvernement Landry saupoudre le Québec de plusieurs centaines de millions de dollars. Mais ces élections précipitées lui permettront d'éviter de débattre en chambre le scandale de la Caisse de dépôt et placement, de la « médecine de brousse », du décrochage scolaire. En ce qui a trait à la Caisse de dépôt, je cite ici la conclusion d'un article de Claude Castonguay publié dans *La Presse* du jour :

Compte tenu de l'ampleur du désastre, la situation exigeait qu'aucun aspect de la question ne soit négligé et encore moins reporté. Plutôt que de faire face à la musique, le gouvernement a choisi la fuite en espérant que le gâchis dont il est largement responsable passera inaperçu dans le brouhaha de la campagne électorale. Au lieu de se targuer de bien gérer nos finances, le premier ministre et ses [190] collègues devraient avoir honte d'avoir saccagé cet héritage de la révolution tranquille.

Les citoyens seront donc condamnés à voir et à entendre les aspirants au pouvoir à Québec pendant que le reste du monde sera aux prises avec la guerre du Golfe prise 2. Jack Lang, ancien ministre français, a appelé hier

les autorités spirituelles du monde, à commencer par le pape Jean-Paul II, à se rendre en Irak pour faire bouclier de leur personne contre la guerre. Il faut absolument, face à la monstruosité de la violation du droit international, que nous accomplissions un acte fort qui permette de faire barrage à l'attitude sauvage de l'administration américaine.

Dans *Jérusalem terra dolorosa*, lors de la guerre du Golfe prise 1, je faisais le rêve d'un tel geste.

On saura dans quelques jours si les Américains déclarent la guerre à l'Irak. Pour l'heure, le pape est contre la guerre ; l'opinion mondiale est contre la guerre ; l'ONU, le Conseil de sécurité, la Communauté européenne, l'OTAN sont divisés. L'opinion américaine elle-même commence à craquer. Le *New York Times* vient de se prononcer contre la guerre. Tony Blair risque d'être mis en minorité dans son propre parti.

La France joue un rôle odieux. Il est vrai que Chirac a sans doute peur des réactions des musulmans dans son propre pays. L'islamisme est la deuxième religion en France. La Russie, de son côté, doit prendre en compte les millions de musulmans de son territoire ou dans les républiques de l'ex-URSS.

Jésus déclare heureux les artisans de paix (Mt 5, 9). Il dit aussi qu'il n'est pas venu apporter la paix, mais le glaive (Mt 10,34). Il dit encore : Je ne vous donne pas ma paix comme le monde la donne (Jn 14,27). La paix que donne le monde, c'est le compromis, les tractations, la complicité. Et toujours au détriment d'un plus faible. Comment appliquer cela au conflit entre les États-Unis et l'Irak ? J'entends souvent, ces semaines-ci, la remarque suivante : En quoi et comment Saddam. Hussein est-il une menace pour les États-Unis ? On peut différer une guerre ; on peut acheter une paix provisoire. J'ai toujours à l'esprit l'exemple des accords de Munich, en 1938, entre Hitler, Chamberlain et Daladier. En 1938, Hitler ne menaçait ni la France, ni l'Angleterre, ni la Belgique. Il est pourtant bien clair maintenant qu'il fallait faire la guerre contre l'Allemagne. Et si les démocraties l'avaient faite en 1938, Hitler n'aurait pas tenu longtemps. Les démocraties choisirent alors la honte pour acheter la paix. Elles ont eu et la honte et la guerre. Et ce sont les États-Unis qui libérèrent l'Europe.

J'ai bien de la peine à me former une opinion personnelle sur cette question. Je dis « opinion », car je n'ambitionne pas une certitude. D'une part, je sais que le pape est contre la guerre ; d'autre part, je ne vois pas comment les [191] États-Unis pourraient renoncer à frapper l'Irak. Je ne néglige pourtant pas de lire à gauche et

à droite à ce sujet. Et je ne me limite pas aux médias locaux. Dans *The Economist* daté du 1^{er} mars, je lis :

The most that religious leaders should demand of politicians who are charged with the duty of making terrible decision is that morality should underpin their thinking. On that basis, it is difficult to see how Mr Blair can be faulted. In foreign affairs, Mr Blair shows an extraordinary disregard for the cynical calculations of realpolitik. Sierra Leone, Kosovo, Afghanistan and now Iraq have convinced him that there are circumstances in which the use of military force to achieve a noble end is not just an option, but a moral obligation. [...] The UN is what it is - a place where horse-trading is conducted and states manoeuvre to secure their national interest. The position it takes on an American attack will probably be determined by whether or not the Mugabe-fêting president of France decides to wield his veto. That, surely cannot be a measure of morality.

Ni George W. Bush ni Tony Blair ne sont insensibles à l'enseignement de l'Évangile. Le pape est contre la guerre. Du lieu où il parle, peut-il dire autre chose ? Il était contre la guerre du Golfe prise 1. On peut se demander ce qu'il serait advenu alors, n'eût été l'intervention américaine. Certes, en janvier 1991, l'intervention américaine avait obtenu l'aval de l'ONU. Mais l'ONU n'est pas un gouvernement.

En 1991, les États-Unis avaient obtenu de l'État d'Israël qu'il ne bougeât point. Israël, en effet, aurait fort bien pu régler le cas de Saddam Hussein, mais sans doute de façon moins responsable que les États-Unis. Quand on est gros, on est davantage capable de patience. L'antiaméricanisme primaire des médias québécois, par exemple, tient au fait que le Québec ne pèse pas lourd. Nos caricaturistes peuvent, sans risque, représenter George W. Bush sous les traits d'un charognard. En Irak, ils ne représenteraient certes pas Saddam. tel qu'ils le voient !

12 MARS

Il me vient souvent et de façon inopinée des souvenirs d'enfance, de jeunesse, de vie adulte. Ce sont presque toujours des souvenirs de méchanceté, de malfaisance, de honte, de lâcheté, de mensonge, de duplicité, d'erreurs de jugement. Certes, j'ai connu des moments de grâce et de joie ; des amitiés durables ; quelques succès professionnels et même quelques reconnaissances publiques. N'empêche que mes souvenirs de honte, de méchanceté, de lâcheté l'emportent de beaucoup.

Je ne doute pas du pardon de Dieu. Le pardon de Dieu est inconditionnel et total. Il est re-créditeur. Mais il n'est jamais un encouragement à séjourner dans le mal et le péché. À la femme adultère, Jésus dit : *Je ne te condamne pas*. [192] Il ne lui fait pas d'homélie. Il se contente de lui dire : *Va, désormais ne pêche plus* (Jn 8, 11). Détourne ta face de mes fautes, Seigneur, et crée en moi un cœur nouveau !

13 MARS

Je rappelais plus haut (5 février) la règle d'or. *Tout ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le vous-mêmes pour eux*. En fait, Jésus ajoute : *Voilà la Loi et les Prophètes* (Mt 7, 12). Ailleurs dans Matthieu, Jésus, en réponse à une colle des Pharisiens sur le plus grand commandement, répond que c'est d'aimer Dieu et d'aimer son prochain comme soi-même. Et il précise : *À ces deux commandements se rattache toute la Loi, ainsi que les Prophètes* (22, 34-40).

14 MARS

Dîner avec Didier Fessou dans un restaurant dont j'oublie le nom, spécialisé dans les bagels. Malgré la musique de fond, nous parvenons à parler de la guerre du Golfe prise 2.

15 MARS

Je passe la journée à revoir le texte de ma conférence. Le problème est que je dois couper quelque 80 lignes afin de respecter le temps qui m'est alloué.

16 MARS

Deuxième dimanche du carême. Vers 14 h, je quitte la résidence avec Thérèse pour me rendre à la basilique où je dois d'abord rencontrer les organisateurs. À 15 h, récital d'orgue. À 15 h 30, présentation du conférencier et prestation dudit conférencier. Je suis plutôt calme et je réussis à donner mon texte convenablement. Mgr

Marc Ouellet est présent, ce dont personne n'était sûr, étant donné son agenda d'évêque en tournée d'initiation (cf document no 2).

17 MARS

Réunion spéciale du conseil d'administration du Campus Notre-Dame-de-Foy. Cette réunion n'était pas prévue. Je dois me tenir disponible à compter de 14 h. Or, je m'étais engagé à rencontrer un groupe de frères des Écoles chrétiennes vers 16 h 30. Je dois annuler la rencontre. La séance du conseil d'administration commence à 17 h 30 et se termine un peu avant 20 h.

[193]

18 MARS

De 10h à midi, rencontre avec Paul-Émile Roy, le fils de Louis-Philippe Roy qui fut longtemps rédacteur en chef de *L'Action catholique* et très engagé dans les œuvres à caractère social. Le journal *L'Action catholique* était l'organe officiel de l'évêché de Québec. Durant les années 1930-1960, la rivalité était féroce entre *L'Action catholique*, d'une part, et *Le Soleil* et *L'Événement*, d'autre part. Louis-Philippe Roy était traité de « sacristain » ou de « bedeau » par des hommes comme Jean-Louis Gagnon.

Son fils est en train de mettre la dernière main à une biographie de son père en vue, notamment, de réhabiliter sa mémoire et son action. On sait, en effet, que Louis-Philippe Roy a été fort maltraité par les esprits forts durant la décennie 1950 et, *a fortiori*, après le début de la Révolution tranquille. Il est mort subitement en 1966. En 1957, je l'avais rencontré à l'occasion d'un voyage à Victoria organisé par l'Association canadienne d'éducation de langue française (ACELF). Une photo du groupe où je me trouvais, retrouvée par son fils dans les archives familiales, a amené ce dernier à me rencontrer. Je pense lui avoir été de quelque utilité et lui avoir suggéré quelques rencontres complémentaires.

19 MARS

La guerre du Golfe prise 2 est déclenchée. Chez Claudette, avec Marie-Claude et Jean-Noël, nous sommes rivés à l'écran. Mais on ne nous montre rien, sinon quelques photos (déjà) d'archives des soldats qui s'entraînent dans le désert, et les supputations des experts invités.

20 MARS

Rencontre de près de trois heures avec Jacques Blais. Je l'avais rencontré en novembre 2002. Il m'avait alors remis un volume intitulé *Parmi les hasards : dix études sur la poésie québécoise moderne* (Éditions Nota Bene, 2001). Ces études couvrent les années 1967-1997 et portent sur des poèmes ou des recueils de Nelligan, Saint-Denys Garneau, Anne Hébert, Jean-Guy Pilon, Paul-Marie Lapointe et Gatien Lapointe. Lors de notre rencontre de novembre, j'avais dit tout net à M. Blais que je ne connaissais pratiquement rien de ces auteurs et que, de plus, j'étais « in-disposé » vis-à-vis de l'hermétisme. Je lis depuis longtemps Baudelaire, Péguy, Verlaine, Pierre Emmanuel, et j'y entre de plain-pied sans avoir besoin de décrypteurs.

Nous parlons évidemment de mon « in-disposition ». Je mentionne, entre plusieurs, quelques poèmes de Verlaine ou de Baudelaire. Spontanément, il me fait lecture de *Le ciel est* de Verlaine. Une lecture appliquée, à peine jouée, comme celles qu'il devait faire à ses étudiants.

[194]

22 MARS

À 14 h, rencontre avec Geneviève Gourde, étudiante à l'UQAM, qui prépare une exposition sur les 40 ans du *Rapport Parent*. Elle a une formation en histoire et en muséologie. Elle est tout heureuse de la masse de documents que je lui confie, et qui sont, en leur genre, des documents historiques, des incunables, à notre échelle. Je lui remets aussi des vidéocassettes qu'elle aurait eu bien de la peine à retrouver ailleurs, et dont je ne possède pas de copie. Elle part avec mon « passé ». Je lui fais confiance et je ne doute pas qu'elle honorera ma confiance. Faire confiance, c'est la meilleure façon de rendre digne de confiance. Jésus s'est « confié » aux hommes.

La jeune fille est directe et aucunement fefille. Elle s'est présentée à l'heure convenue, ce qui, pour moi, constitue toujours un test. Je lui offre un café ; elle me dit qu'elle aurait besoin d'aller aux toilettes. Après quoi, elle accepte tout uniment un café, avec un nuage de lait. Avant de me quitter, elle me dit que c'est la première exposition qu'elle organise, et que l'ouverture aura lieu le 25 avril, le jour de son 25^e anniversaire de naissance. Longue vie à ce genre de monde !

Messe du jour : parabole de l'enfant prodigue. Gérard dit que la parabole est l'illustration du caractère volage de la jeunesse et du caractère jaloux de la vieillesse. Cette remarque me paraît superficielle. Elle ne résisterait pas à quelques rappels bibliques dont il est pourtant si friand. Le vieillard Syméon n'était pas jaloux ! La prophétesse Anne, non plus. Ce que je retiens de la parabole, c'est que le père des deux fils n'en finit plus de plaider l'un pour l'autre ; l'un en faveur de l'autre. Il est toujours en dehors de sa maison, guettant de loin le retour du prodigue, sortant de la maison et s'éloignant de la fête pour décolérer le fils aîné.

À 20 h, j'ouvre la télévision. C'est la soirée du hockey aux réseaux anglais et au réseau français. Et pendant ce temps, Bagdad est en feu. Précisons que je ne suis pas « câblé ». Sur d'autres chaînes, on présente sans doute des entrevues et des images moins divertissantes.

23 MARS

Troisième dimanche du carême. Jésus chasse les vendeurs du Temple. Il fait un fouet avec des cordes. Il chasse les changeurs ainsi que leurs brebis et leurs bœufs. Il jette par terre la monnaie des changeurs, renverse les comptoirs. Il me semble voir les changeurs se précipitant pour ramasser leurs trente sous ! Aux marchands de colombes, il dit : *Enlevez cela d'ici*. Il ne frappe pas les colombes. Elles étaient certainement dans des cages, autrement, les vendeurs n'auraient pas pu les livrer aux acheteurs.

[195]

À sa demande, j'ai envoyé le texte de ma conférence du carême à Jean O'Neil. Il me fait grand éloge des trois ou quatre premières pages. Quant au reste, il me reproche le trop grand nombre de citations. Je lui réponds en citant d'abord Alain : *Quand je corrige une copie d'élève, je ne ménage pas l'éloge*. Je lui dis ensuite que, quand je cite, cela veut dire quatre choses :

- J'adhère au contenu de la citation.
- Je ne pourrais pas dire plus et mieux que la citation que je rapporte.
- J'ai tout de même trouvé les citations, et je l'indique toujours. Cela demande souvent beaucoup de recherches.
- Je ne vous apprend pas que Montaigne est passablement citateur. Mais quand on a fréquenté l'école où l'histoire était un cours optionnel, l'histoire commence avec soi. On est son propre ancêtre. Rude remontée. Si jamais on l'entreprend.

Ce que l'on nous montre à la télévision sur la guerre en Irak est tellement abstrait que je me surprends honteusement comme si j'étais en train de regarder un film. Je me surprends à souhaiter davantage d'explosions, davantage de feu. La guerre en direct, en temps réel, mais bien assis dans un fauteuil.

Ce midi, on nous informait cependant que les Américains avaient descendu un avion britannique ; qu'un hélicoptère américain s'était écrasé, entraînant dans la mort 13 soldats américains ; qu'un soldat américain avait lancé une grenade sur une tente de ses camarades, on ne sait trop pourquoi. Il appartenait à un groupe d'élite de l'armée américaine.

Ah ! et puis, j'en ai plein le dos des pacifistes qui se promènent sans risques dans les rues de Montréal, de Québec et d'autres capitales de pays démocratiques. Je n'ai aucun respect pour un pacifiste qui ne risque rien, pendant que des jeunes hommes risquent leur vie à des milliers de kilomètres d'ici. On dira : les soldats américains et britanniques sont des volontaires, et non des conscrits. Je réponds qu'ils ont fort bien pu s'engager sans savoir qu'ils se retrouveraient en Irak. Ils y sont, et ils font leur job. Mais que Myriam Bédard agite sa médaille d'or olympique en appui aux marcheurs Pacifistes, je ne le prends pas. Elle ne doit pas en savoir très long sur les enjeux actuels. Pour ne rien dire de la pause-pleurs de Landry appuyant la position de Chrétien. Il s'est trouvé des larmes, le cher homme ! Il a dû se frotter les yeux avec une pelure d'oignon avant de faire sa déclaration. Un chef d'État virtuel !

Hier, j'ai reçu un appel téléphonique d'un ancien fonctionnaire du ministère de l'Éducation du Québec. À partir des extraits de ma conférence publiée dans *Le Soleil*, il se déclare d'accord avec ce que j'ai dit sur le racolage liturgique. Deux autres personnes soulèvent les mêmes propos. J'en conclus que j'ai touché un point sensible. Du moins chez les quelque 20 % de Québécois qui fréquentent encore l'Église. J'allais écrire : les vieux clients.

[196]

J'ignore comment nous nous comporterions, nous les Québécois, advenant une crise grave. Je veux dire une crise qui nous obligerait à prendre parti. En dehors de toute crise, notre parti est déjà choisi : on se pousse au Sud.

C'est cela même que je disais l'autre jour à Jacques Blais, à propos d'Anne Hébert. Elle fait dans la poésie hermétique ; elle vient nous éclairer brièvement de sa présence dans nos arpentés de neige, mais elle vit à Paris. Jacques Blais m'avouait d'ailleurs qu'il en « était revenu » de sa longue étude (30 ans) de la poésie moderne, du *Refus global* et autre Riopelle.

Il est 18 h 35. Je viens de regarder le bulletin de nouvelles à la télévision. Je suis drogué. Je ne crois pourtant rien de ce que disent les « experts ». Quand je vois un cadavre, je sais qu'il s'agit d'un cadavre. Point. Quand je vois Saddam. Hussein, je ne sais pas si c'est lui ou un sosie. Je ne sais pas où il est ni quand il a dit ce que j'entends. Hitler était plus chanceux : la télévision n'existait pas en 1940. On ne voyait pas la guerre en direct. On ne la voit pas davantage aujourd'hui. Les petits faits vrais que l'on nous montre, ce sont ceux d'un prisonnier de guerre américain, interrogé par des Irakiens. Le prisonnier est dans la petite vingtaine. Aristote disait que le courage n'était aucunement du côté des soldats, pour la raison qu'un soldat, par définition, se croit le plus fort. Aristote disait que le plus grand courage se manifeste dans le maintien d'un jugement impopulaire au prix de sa vie. Socrate fit la chose. Jésus aussi. Sauf que Socrate mourut entouré de ses amis.

Je pense souvent à nos grands malades de l'infirmierie. L'un d'eux a 89 ans. Depuis une dizaine d'années, il est à l'infirmierie. Homme très doué en musique, en dessin, en architecture, il a connu une brillante carrière. Il est encore parfaitement ingambe, mais complètement perdu. Depuis plusieurs mois, on a dû l'enfermer dans sa chambre dont la moitié seulement de la porte demeure ouverte. Il se plaint d'être retenu prisonnier. En relisant hier le journal du père A.-M. Carré (*Je n'aimerai jamais assez*, Cerf, 1998), je trouve cette remarque : « *Seigneur, si je me rends compte un jour qu'autour de moi on songe, sans l'avouer, à ma « délivrance », faites que je ne m'accroche pas, faites que je ne déçoive pas l'attente de ceux qui n'en peuvent plus de me voir encore là.* » Le Père Carré est né en 1908. Il écrivait ces lignes en 1976.

24 MARS

Panne d'ordinateur. Je passe une partie de la matinée à essayer d'expliquer mon cas à un technicien de la maison où je l'ai acheté, puis à un technicien de Sympatico. Mon ordinateur est peut-être atteint d'un virus ; le problème se situe peut-être dans le clavier, je n'en sais rien. Je dois donc me résoudre à apporter l'ordinateur et le clavier chez mon vendeur. Claudette s'offre à faire [197] la démarche, puisque je dois participer, à compter de 14 h, au séminaire de lecture. Je reviens à mon bureau à 16 h, presque en même temps que Claudette. Surprise ! l'adaptateur du clavier est défectueux. Nous devons donc retourner chez le vendeur.

Quant au séminaire lui-même, d'un commun accord, nous le consacrons presque entièrement à échanger sur la guerre en Irak.

26 MARS

Brume opaque, ce matin. On ne distingue rien à 300 pieds. Hier, on nous informait que les soldats de la coalition américano-britannique ne pouvaient pratiquement plus se déplacer à cause d'une tempête de sable.

Ces dernières semaines, je relisais *Le Signe sacré de la miséricorde* (Beauchesne, 1948). Ce petit volume m'est précieux quant à son contenu et aussi quant aux circonstances personnelles s'y rapportant. J'étais à Rome, en l'an 1 de mon séjour forcé. Le frère Henri-Noé, sous-directeur du groupe que nous formions, m'avait conseillé de rencontrer un vieux bénédictin français de Saint-Paul-hors-les-murs, Albert de Saint-Avit. Le vieux moine me recevait dans une grande pièce, couché sur son lit. Je ne me suis jamais informé de sa santé, mais je pense qu'il était gravement handicapé physiquement. Je lui apportais une petite bouteille de bière enfouie dans la poche de ma soutane. Elle ne devait pas être très fraîche à l'arrivée, puisque je devais voyager soit en autobus, soit en métro. Le père Saint-Avit avait été longtemps (et notamment durant la guerre de 1939-1945) Grand Pénitencier. Lors de la dernière visite que je lui fis (le 28 mai 1962), il me remit son petit volume avec la dédicace : *Ambula coram me et esto perfectus. Marche en ma présence et sois parfait.* Cette phrase, adressée à Abraham, est tirée de *Genèse* 17,1. Je souhaiterais bien que l'on réédite ce petit volume et qu'on le remette d'office à tous les prêtres !

Dans les lectures de la messe du jour, il est question de la loi. Gérard nous rappelle l'étymologie du mot « loi » en grec et en hébreu. En grec, le mot loi renvoie à norme. La norme désigne une forme d'encadrement. En hébreu, le mot *torah* implique plutôt l'idée de direction juste. Obéir à la loi, c'est mener une vie bien ciblée au lieu d'une vie « bien rangée », réglée à l'équerre.

Je m'interroge souvent sur la prière. Que signifie prier ? Est-ce que la prière se rend « à destination » ? Quand je prie, est-ce que je suis simplement en train de me parler ? Sauf à la messe, il se trouve que je prie toujours seul. Il y a un point d'acquis, si j'ose dire, c'est que je ne prie pas pour la galerie. Je fais souvent, et sans difficulté, de brèves prières du type que l'on appelait autrefois « oraisons jaculatoires ». Dans un lieu public, si je croise une femme enceinte, je prie pour elle et l'enfant qu'elle porte. Je récite tous les jours les heures de notre Office (laudes, vêpres et complies) et le chapelet. Mais je le [198] fais sans élan. Et non seulement sans élan, mais en ayant hâte d'avoir fini pour retourner à mes petites écritures ou à mes lectures. Et encore, j'ai bien de la peine à m'empêcher de vagabonder.

Saint Paul dit que *nous ne savons pas prier comme il faut ; mais l'Esprit lui-même sollicite souverainement par des gémissements ineffables* (Ro 8,26). Je suis ainsi renvoyé de la foi à la foi : je prie pour avoir la foi, mais il faut que j'aie la foi pour prier. Cette réflexion ne me dégage pas du cercle vicieux ; elle ne me dégage ni de la complaisance, ni de la facilité, ni du réflexe pieux et conditionné.

Il me vient à l'esprit une réflexion de Lautréamont dont l'outrance peut choquer, mais où je vois quelque rapport avec ce qui précède :

Pour décrire le ciel, il ne faut pas y transporter les matériaux de la terre. Il faut laisser la terre, ses matériaux, là où ils sont, afin d'embellir la vie par son idéal. Tutoyer Elohim, lui adresser la parole, est une bouffonnerie qui n'est pas convenable. Le meilleur moyen d'être reconnaissant envers lui, n'est pas de lui corner aux oreilles qu'il est puissant, qu'il a créé le monde, que nous sommes des vermisseaux en comparaison de sa grandeur. Il le sait mieux que nous. Les hommes peuvent se dispenser de le lui apprendre. Le meilleur moyen d'être reconnaissant envers lui est de consoler l'humanité, de rapporter tout à elle, de la prendre par la main, de la traiter en frère. C'est plus vrai. (Maldoror)

J'oppose à Lautréamont le *Cantique des trois enfants*, que l'on trouve dans *Daniel*, chapitre 3, et qui nous est souvent présenté dans l'Office. J'oppose le psaume 8, que Paul VI réécrivit de sa main et fit déposer sur la lune par Neil Armstrong, le

20 juillet 1969. J'oppose le psaume 148. j'oppose le dernier verset du psautier : *Que tout ce qui respire loue Yahvé !*

Je trouve néanmoins que Lautréamont, à sa façon, fait pendant aux facilités aléuïatiques.

En fin d'après-midi, conférence et souper chez les frères des Écoles chrétiennes à leur infirmerie provinciale. Il s'agit en fait d'un complexe de trois bâtiments reliés entre eux par des passerelles vitrées. On m'avait demandé de reprendre en substance la conférence du 16 mars à la basilique. Une quarantaine de frères étaient présents, dont plusieurs en chaise roulante. J'ai l'occasion de revoir une dizaine de frères avec qui j'ai déjà travaillé au Campus ou que j'ai croisés en diverses circonstances.

L'étage de l'infirmerie est de construction récente, fort bien aménagé et très propre. J'avais devant moi des hommes qui furent de brillants professeurs, des directeurs d'école, des provinciaux, bref, le spectacle que je retrouve dans notre propre infirmerie : un *preview* de ce qui m'attend. En fait, je n'en sais rien. Quant au mot *preview*, je ne connais pas l'équivalent en français.

[199]

27 MARS

Les lectures de l'Écriture de la messe du jour invitent à ne pas se contenter d'entendre la Parole mais de l'écouter. Il s'agit d'un thème récurrent dans *l'Ancien Testament*. Jérémie dit : *Voilà bien la nation qui n'a pas été attentive à la voix du Seigneur son Dieu, et ne s'est pas laissé former par lui. La fidélité est morte ; on n'en parle plus.*

Réveillé à 3 h, je m'habille, me lève, me prépare un café et je commence à lire. Dans le journal du père Carré, je note ceci :

Je ne lutte pas assez contre une impatience congénitale. Par exemple, j'ai du mal à cacher le manque d'intérêt que présentent pour moi certaines conversations. La générale Béthouart me disait drôlement, il y a longtemps en Autriche : « On voit que vous vous mettez en code. » Je ne saisis pas le sens de cette expression. Dans Le Robert, je lis ceci : Phares code : phares de puissance réduite, prescrits par le code de la route dans certaines circonstances. Se mettre en code.

Le père Carré rapporte l'apologue suivant qui aurait profondément impressionné saint Augustin :

Trois papillons sont rassemblés autour du roi des papillons, la nuit. En pleine nuit, une lumière s'allume. Le roi ordonne à un de ces papillons d'aller voir ce que c'est. Le papillon revient et fait une description de la lampe. Le roi lui dit : « Tu ne nous as pas décrit ce que c'est que la lumière. »

Il envoie un autre papillon pour approfondir le sujet. Ce papillon revient en disant : « Cette lumière brûle, voyez mes ailes noircies. Le roi dit : « Nous commençons à comprendre, mais nous ne savons pas encore. »

Le roi envoie un troisième papillon. Il traverse la flamme. Il est calciné. Des gens l'ont vu brûler.

Le roi dit : « Il sait ce que c'est que la lumière, mais ne peut plus nous le dire. »

Je suis émerveillé de l'intensité de la vie du père Carré et de son rayonnement. Entre autres, il fut pendant 10 ans l'aumônier des artistes. En plus des conférences de Notre-Dame-de-Paris, il fut appelé des dizaines de fois à prononcer des sermons lors d'événements spéciaux, par exemple, le lancement officiel de la TOB. Il fut souvent demandé d'urgence au chevet d'un mourant qui réclamait sa présence. Il prêcha les Exercices spirituels devant Paul VI. Après sa nomination à l'Académie française, il lui revenait de prononcer l'éloge de son prédécesseur, le cardinal Daniélou, le 26 février 1976. Paul VI *avait tenu à le féliciter en termes précis, souhaitant que ces paroles aient, dans l'opinion publique, le retentissement nécessaire. Les calomnies répandues lors de la mort de Daniélou l'avaient, en effet, scandalisé.* Je viens de relire ce discours. Une merveille de tact, de sensibilité spirituelle, de vérité. Il n'escamote pas les [200] faiblesses de Daniélou, les ambiguïtés de son tempérament ni les paradoxes de son activité intellectuelle.

28 MARS

La télévision nous montrait hier soir le parachutage, en pleine nuit, de 1000 soldats américains chargés d'ouvrir une tête de pont d'un nouveau front en Irak. Ces hommes sautaient en pleine nuit et ils se retrouvèrent sur un terrain boueux. On les

voyait ensuite s'avancer péniblement avec tout leur barda sur le dos. Je mentionne le fait à table ce midi. Un confrère enchaîne que les habitants de Bagdad ne doivent pas pouvoir dormir, ces dernières nuits. Sa remarque était juste, mais on sentait quand même la pointe antiaméricaine. Aux soldats romains qui le consultaient, Jean Baptiste disait : *Ne pillez pas ; contentez-vous de votre solde*. Il ne leur disait pas : *Désertez !*

29 MARS

Il est 18 h 15. Je viens de regarder les bulletins de nouvelles à Radio-Canada et à TVA. Les images n'informent pas. Un enfant irakien qui pleure ; un soldat qui se terre ; des explosions sur Badgad. À la une du *Devoir* du jour je lis : *Une nouvelle bavure tue 30 civils irakiens*. Pourquoi écrit-on « bavure » ? Et qui a compté les 30 civils ? Depuis la guerre 1914-1918, pour s'en rapporter à une date, on sait très bien qu'il y a des victimes civiles. Il ne s'agit pas de bavures. Il s'agit de l'ordre du désordre. L'ordre tout court fait beaucoup de bavures. Il en fait davantage. Les CLSC et la DESINS les camouflent sous la bureaucratie et le saupoudrage de quelques millions de dollars un peu partout.

Nous ne manquons pourtant pas d'informations, ni sur l'actualité internationale ni sur l'actualité indigène. De ma résidence à la colline parlementaire, tous les lampadaires affichent les choix qui me sont offerts pour le 14 avril prochain. Je suis chanceux : je connais et respecte la candidate du PLQ. Je ne connais pas le candidat de FADQ. Mais je vais voter ADQ. Je ne voterai quand même pas pour le PQ. Quant au PLQ, il n'a pas besoin de mon vote. Mieux vaut la « démocratie-aux-quatre-ans » que la tyrannie au demi-siècle. Les trois quarts de l'humanité sont sous tyrannie depuis 1945.

[201]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

AVRIL 2003

1^{er} AVRIL

[Retour à la table des matières](#)

Hier soir, débat des chefs. La pièce, au sens théâtral du terme, de même que le décor sont strictement réglés. On pourrait parler de chorégraphie : on sait que les acteurs ont dû se soumettre à de nombreuses répétitions et simulations. Personne n'est en mesure de dire quelle est l'influence de ce spectacle sur les indécis. Je regarde les 20 premières minutes. Ce matin, les journaux sont pleins de commentaires à ce sujet et de pointages d'experts.

Pour mon propre compte, et sans me forcer, mes pointages recoupent plusieurs commentaires des experts. Par exemple, que Mario Dumont, qui est déjà filiforme, n'aurait pas dû porter un complet de banquier ; que Jean Charest avait une cravate trop voyante ; qu'en donnant la main à Mario Dumont il ne l'avait même pas regardé. J'ai noté encore que le dernier mot de Bernard Landry, à la fin du premier *round*, fut le mot « patrie », et que la dernière phrase de Jean Charest fut : *Un vote pour l'ADQ, c'est un vote pour le PQ*. À l'heure qu'il est, j'ai décidé de voter ADQ.

Ces dernières semaines, les journaux ont fait état des foules de protestataires contre la guerre en Irak. Les chiffres fournis par les organisateurs et par la police variaient du simple au double et parfois au triple, selon qu'ils émanaient des organisateurs ou de la police. Un lecteur avait demandé comment l'on fait pour évaluer la

foule lors des grands rassemblements. Dans *La Presse* du 29 mars, je lis la réponse suivante : a) Au Service de police de la ville de Montréal, on refuse de dévoiler les méthodes d'évaluation des foules. Nos techniques d'enquête ne sont pas publiques. b) Un agent de police, par contre, répond que l'on utilise la méthode du « pied carré ». Le barème, c'est qu'une, deux ou trois personnes peuvent tenir dans un pied carré. Après, il suffit de multiplier par la surface occupée par la foule. Et voilà pourquoi les chiffres peuvent varier du simple au triple ! Mais je voudrais bien savoir comment une, deux ou trois personnes peuvent être tenues, contenues et comptées sur la base du barème du pied carré ! À moins d'être dos à dos, et encore, je ne vois pas comment deux ou trois personnes peuvent n'occuper qu'un pied carré. Vingt ou 100 manifestants peuvent être « comptés » avec précision. À l'autre extrême, on peut savoir s'il s'agit d'une grande foule ou d'une foule modeste. De toute façon, un seul manifestant pourrait détenir la vérité. La raison habite les minorités.

Poisson d'avril. Je me demandais ce matin d'où vient cette expression. Je trouve qu'elle remonterait au roi Charles IX (de 1560 à 1574). Il avait ramené du 1^{er} avril au 1^{er} janvier le début de l'année. De la sorte, les étrennes se [202] donnèrent le 1^{er} janvier, et le 1^{er} avril, on ne fit plus que des plaisanteries, des cadeaux simulés ou de faux messages. Le poisson d'avril a aussi désigné un maquereau (un entremetteur), parce que le maquereau (le poisson) abonde en avril.

Évangile du jour : guérison du paralytique à la piscine Bézatha. Cette piscine était en fait un vaste réservoir dans lequel on lavait les moutons qui devaient être immolés au Temple. Or, cette piscine était périodiquement agitée par des sources d'eaux thermales aux vertus réputées curatives. Saint Jean rapporte que Jésus, passant par là, vit un paralytique couché. Apprenant qu'il était dans cet état depuis 38 ans, il lui demande s'il veut être guéri. Le paralytique répond qu'il n'a personne pour le plonger dans la piscine pendant que l'eau bouillonne. Jésus lui dit : *Prends ton brancard, et marche !* En suite de quoi, les Juifs se mirent à poursuivre Jésus parce qu'il avait fait ce miracle le jour du sabbat.

Quelques heures plus tard, Jésus retrouve le miraculé dans le Temple et lui dit : *Te voilà en bonne santé. Ne pêche plus, il pourrait t'arriver pire encore.* J'avoue que je ne comprends pas la remarque de Jésus. J'ai déjà écrit que je sors souvent d'une messe avec des questions touchant les lectures que je viens d'entendre. Je les mets au « frigo ». Mille difficultés ne font pas un doute. Et puis, l'essentiel du message de Jésus est très clair. Il n'est pas facile, mais il est clair. Revenant de la messe, parfois poussivement, surtout en hiver et vent de face, je récite la prière de saint Ignace :

Apprenez-moi à être humble et généreux ; à vous aimer, à vous prier toujours, à me dépenser sans attendre d'autre récompense que celle de savoir que j'aurai fait votre sainte et adorable volonté.

Ceux qui connaissent la version originale de cette prière se rendront compte que je l'ai adaptée à ma condition concrète. Chaque jour, dans les heures qui suivent, je n'ai personne à aimer concrètement que les deux confrères avec qui je vis. Ça va pas virer loin !

Dans *Le Devoir* du jour, encore une manchette vicieuse à la une : *Les soldats américains tuent sept civils*. Le corps de la nouvelle fournit certes des explications, mais l'on sait qu'une manchette tient souvent lieu de lecture. La manchette donne le « la ». Comment veut-on empêcher toute bavure dans une guerre où des soldats irakiens en civil se mettent à tirer ? Comment espère-t-on qu'aucun civil ne soit tué quand on sait que plusieurs d'entre eux sont forcés de servir de boucliers humains ?

Visite surprise des confrères André Côté et Firmin Aubut. Tous les deux ont travaillé dans le collège Stoll, à Akono, Cameroun. Le nom du collège est un reliquat du temps où l'Allemagne s'était attribué le Cameroun. C'était à l'époque où les Grandes Puissances se partageaient l'Afrique. Pour sa part, le [203] frère Côté y travaille depuis la fondation du collège en 1965. J'y ai séjourné assez longuement à trois reprises, du temps que j'étais provincial. Le frère Côté me raconte les circonstances d'une attaque dont lui et son frère Roger furent victimes, il y a deux ou trois ans. Ils étaient seuls tous les deux dans leur résidence quand des voleurs survinrent avec fusil et machettes. Les voleurs les ont fait coucher par terre, leur ont attaché pieds et poignets, les ont bâillonnés, leur ont lacéré la poitrine avec leurs machettes. Heureusement, un gardien camerounais a pu prévenir les gendarmes. Les voleurs se sont enfuis avant d'avoir pu trouver l'argent qu'ils cherchaient. Le frère Côté est présentement en voyage de repos à notre infirmerie : il relève à peine d'une forte crise de malaria. Il retourne à Akono dans quelques semaines.

Nous avons déjà eu une douzaine de Camerounais qui ont passé plusieurs années en communauté à titre de profès temporaires et même à titre de profès perpétuels. Ils ont tous quitté la communauté. L'un d'eux, que j'ai bien connu, fut embauché à titre de directeur du personnel après avoir quitté la communauté. Il était de vœux perpétuels ce qui veut dire qu'il était frère mariste depuis au moins 10 ans. Or, le frère André Côté s'est aperçu qu'il trafiquait les listes de paye, à la façon de l'intendant infidèle dont parle l'Évangile. Il n'y a rien là de révoltant. Mais cela pose la question de l'efficacité de notre « inculturation ». Je répète que j'ai bien connu le Camerounais en question, et que je n'ai jamais mis en doute la qualité de son apparte-

nance à la communauté. Je sais aussi, et je le lui ai dit, que le frère André Côté s'est passablement « africanisé » depuis 1965 ! Et après ? Lors du dernier repas de Jésus, les Apôtres se chicanèrent entre eux pour déterminer qui serait le boss. Au total, je ne doute cependant pas que tant de travail et tant d'argent aient été investis en vain.

Ma communauté a-t-elle investi en vain en ce qui me concerne ? Je viens tout juste de répondre à un questionnaire sur mes « engagements apostoliques et maristes ». Je donne ici ma lettre d'accompagnement en réponse audit questionnaire :

Sous même pli, la réponse de mes deux confrères et la mienne. L'un des deux, d'ailleurs, m'a supplié de l'aider à répondre ! Cela donne déjà une idée de votre questionnaire, entièrement conçu par des « serviteurs » de l'informatique. En clair : par des outils de leurs outils.

Dans la Section 1, vous demandez « d'identifier votre ou vos principales(s) activité(s) apostolique(s) mariste(s) en précisant le domaine d'intervention de chacune ». Je suis incapable de répondre. En effet, hormis la récitation (privée) du chapelet et des heures de Prière du temps présent, mes activités sont la lecture, l'écriture et des conversations avec quelques amis laïcs. Je ne vois rien là qui soit « apostolique et mariste ». Si je lis, écris ou converse sur les « élections » ou la guerre en Irak prise 2, je ne vois pas ce qu'il peut y avoir « d'apostolique et [204] mariste » dans ces « activités ». Certes, je fais beaucoup de lectures « religieuses », mais mes lectures sont éclatées. Et quand je converse, je ne fais pas d'homélie. Il suit de là que je ne peux répondre aux questions de la Section 2. Quant à la Section 3, il est évident que mes amis savent que je suis frère mariste. Mais les quelque cent cégépiens/nes de la résidence où j'habite ignorent et mon nom et mon statut. Quant aux quelques centaines de personnes que je rencontre lors de mes apparitions et autres prestations médiatisées, elles sont généralement des « 50 ans » et outre. Elles connaissent (presque) toutes le Frère Untel, mais la plupart me demandent si je suis « toujours frère ». Question embarrassante ! Je ne suis même pas sûr d'être un chrétien. À la q. 3 de la Section 3, je fais état de mon humilité et de ma simplicité. Encore que je suis dans la catégorie des duplices animo : les hommes au cœur double Jc 4, 8), et que ma prière préférée est tirée du Ps. 86, 11 : Unifie mon cœur pour qu'il te craigne !

Le tout « humblement soumis », comme disent les avocats à 400 \$ de l'heure.

Je confesse que j'ai fait cette réponse pour acquit de conscience et pour me faire un petit plaisir. Mais *so what avail* ? La réponse à cette question est « impliquée » dans ma réponse ! Les « analyseurs » de ma réponse n'y comprendront goutte ! Ma réponse ne sera pas « informatisable ».

5 AVRIL

Dans *Le Devoir* du 4 avril, je lis à la une et en très gros caractères : 60 % des médecins formés à McGill désertent le Québec. Le mot « désertent » n'est pas innocent. Ben ! Faudrait-il les attacher ? Le corps de l'article nous dit, par ailleurs, que 23 % des « déserteurs » retournent tout bonnement dans leur pays d'origine, ce qui est une excellente chose. Mais pourquoi le mot « désertent » ? Le jupon dépasse. Au Québec, on s'attache ! On finira bien par être attachés ! Oh ! qu'advienne la sécession du Québec ! On va-t-y se retrouver, se découvrir, en plein fascisme ! À l'âge que j'ai, je me sens tout à fait capable de *toffer la run*.

Durant les années 1970-1972, je travaillais alors à Montréal, je lisais *The New York Times* de la fin de semaine. Le 2 avril, on a déposé à la porte de mon bureau l'exemplaire du jour. J'y trouve un cahier complet sur la guerre en Irak prise 2. Rien de neuf. À quelques détails près, je retrouve ce que j'ai vu et lu dans les gazettes indigènes. Viendra bien le temps où l'on gaspillera beaucoup moins d'épinettes pour nourrir le mensonge.

Je suis justement en train de lire *La Chute de Berlin* d'Antony Beevor (Fallois, 2002). Le même auteur a publié *Stalingrad*, en 1998. J'en ai déjà fait écho dans mon journal. Et après ? Toujours la même question. Que je signale ou que je ne signale pas ces deux volumes, qu'est-ce que cela change ? C'est horreur sur horreur sur horreur ; mensonge sur mensonge. Et depuis, on a eu la guerre de Corée, le Viet Nam, le Cambodge, l'Ouganda. Et nous voici avec l'Irak prise 2.

[205]

Nous voici aussi avec l'antiaméricanisme primaire. On dira ce que l'on voudra, ce sont les Américains qui ont fait la « différence » lors des deux guerres mondiales. Et la « différence » durant la Guerre froide. On ne leur en tient aucune gratitude. Le proconsulat américain au Japon a pourtant fait une sacrée différence, bombe atomique à la clé, il est vrai. Le proconsulat américain aura, pour l'heure, installé la démocratie au Japon. C'est quand même pas la France qui se sera retirée aussi élégamment de l'Algérie, mettons.

Nous serions donc en plein « déclin de l'empire américain ». Nous produisons des films là-dessus. Et nous les répétons. Dodo a la clé : *Ma brosse à dents et mon bikini. Why not ?* Aussi longtemps que l'on est sous le parapluie américain, on fait dans le « juste pour rire ». Mais attention au bois d'œuvre ! Les Américains sont tout à fait capables de se passer du bois d'œuvre des Beaucerons. Peut-être aussi de notre sirop d'érable. Soit dit en passant, lors de l'invasion du général Arnold, les Beaucerons avaient senti le vent. Il y a un hôtel Arnold à Saint-Georges de Beauce. Et n'eût été le coup de génie (selon les deux acceptions principales du terme) de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique, en 1867, il y a longtemps que le Québec, d'abord, et le reste du Canada ensuite auraient glissé au Sud.

Bénis soient l'Église catholique et le Canadien pacifique. Je dis « l'Église catholique », parce qu'elle soutenait que la « langue était gardienne de la foi ». Erreur ! C'est la foi qui est gardienne de la langue. Récemment, je corrigeais à ce sujet un curé de mes amis, franco-ontarien. Il fait présentement dans l'œcuménisme. Il réside au Québec. Mais il a conservé sa carte « soleil » de l'Ontario. Pour une raison très simple mais non moins stupide : une ambulance du Québec ne peut pas traverser l'Outaouais. Il faut composer le 911 ou je ne sais pas quel numéro pour transvaser un mourant d'une ambulance à l'autre et d'une rive à l'autre. On est reculé à Dollard Des Ormeaux.

On retourne au chanoine Lionel Groulx, sur lequel Gérard Bouchard, le frère de Lucien, vient de publier un livre. Le jupon dépasse, on s'en doute. Gérard Bouchard n'est pas un historien. C'est un péquiste. Mais il écrit sous le parapluie universitaire d'historien. C'est justement ce qu'il reproche au chanoine Groulx, c'est-à-dire d'avoir longuement écrit sous deux soutanes ou deux cols romains. Lionel Groulx, Henri Bourassa et André Laurendeau militaient contre la conscription, en 1942. « Les Canadiens français n'iraient pas défendre l'empire britannique ». Je suis assez tanné de ce genre de monde-là ! Des intellectuels subventionnés des deux bords. Et tous se réclament, pour l'heure, de Fernand Dumont et de sa Foi partagée. J'attendais beaucoup de ce testament spirituel. Je n'y ai pas trouvé grand-chose. Sa foi était partagée. Le titre est ambigu. La mienne, ma foi est partagée, elle aussi, mais je n'en fais pas un testament.

[206]

Sur un numéro de cirque. Au début des années 1920, une certaine Mabel Stark était la grande vedette du cirque Barnum and Bailey. Elle était dompteuse de tigres ; 16 tigres du Bengale *snarling and terrifying, unpredictable*. Un de ses numéros consistait littéralement à faire l'amour avec Rajah, un tigre de 500 livres. Je tire ce qui suit d'un bref article de *The Economist* du 5 avril.

When I turn and called him he would come up on his hind feet and put both feet around my neck. Pull me to the ground, grab me by the head, you know a male tiger grabs the female by the neck and holds her and growls till the critical moment is over. So in this fashion Rajah grabbed me and held me. We kept rolling over till he was trough, and while the audience could not see what Rajah was doing, his growling made a hit. Mabel's costume for this act was a suit of protective leather. It was white so the audience couldn't see Rajah's semen splashed over her back as she bowed to accept their applause.

8 AVRIL

Conclusion de la transformation administrative du Campus Notre-Dame-de-Foy. En clair et en bref, il s'agit de la vente du Campus à un groupe financier et de la création de la Fondation Campus Notre-Dame-de-Foy. Cette opération a commencé il y a plus d'un an et elle aura exigé d'innombrables réunions. L'objectif du Campus était d'assurer la pérennité de l'oeuvre, son développement et le maintien des orientations fondatrices. En termes financiers, 6 millions de dollars étaient en cause.

La réunion de clôture comprenait Jean-Noël Tremblay, Philippe Jobin et notre avocat Simon Hébert, d'une part ; Socratès Goulakos et ses conseillers avocats ou notaires, d'autre part. Nous passons près de trois heures à initialer ou à signer une montagne de documents. Je me demande bien où les avocats et les notaires entreposent toute cette paperasse. On sait, en effet, que les contrats de vente ou d'achat de terrain doivent être conservés *ad infinitum*.

Me revenait à l'esprit, après la réunion, un texte hallucinant de Valéry *La Crise de l'esprit*, dont je cite seulement quelques paragraphes :

Je veux vous donner une image assez saisissante de cette structure fiduciaire qu'exige tout l'édifice de la civilisation et qui est l'oeuvre de l'esprit. Supposons qu'une sorte de maladie mystérieuse attaque et détruit rapidement tout le papier qui existe dans le monde. Point de défense, point de remède ; impossible de trouver le microbe. Le rongeur inconnu pénètre les tiroirs et les coffres, réduisant en poudre le contenu de nos portefeuilles et de nos bibliothèques ; tout ce qui fut écrit s'évanouit. Imaginez donc le papier disparu : billets de banque, titres, traités, actes, codes, poèmes, journaux, etc. Aussitôt, toute vie sociale est foudroyée et, de cette ruine du passé, l'on voit émerger l'avenir, du virtuel et du probable, le réel pur. Voilà

un exemple facile à concevoir du rôle immense joué par les valeurs [207] verbales et fiduciaires. Rien ne fait mieux saisir la fragilité du monde organisé et la spiritualité du monde social que cette hypothèse fantastique. [Valéry poursuit] : Au lieu de cette désagrégation, de cette tuberculose du papier, fragile support de tant de choses, supposez à présent que s'affaiblisse, que s'effondre le support de ce support : la croyance, la confiance, le crédit que nous accordons à ce papier écrit et qui lui donne toute sa valeur.

Dans *Vient le temps de chanter* du père Carré, je lis ceci, en date du 12 mars 1992 :

Dans une assez grande église, une jeune fille lisait la première lecture de la messe du jour. Comme cette charmante enfant, oubliant le micro et n'articulant pas, ne s'adressait qu'à elle-même, personne d'autre n'entendit. Le fait est fréquent. Quelle que soit l'activité apostolique, les lois de la communication s'imposent à qui veut annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus-Christ.

Bien avant d'avoir relu l'ouvrage du père Carré, je faisais des réflexions semblables lors de ma conférence à la basilique du 16 mars et précisément sur la nécessité de réactiver l'ordre des lecteurs. Il ne me déplâit pas d'être confirmé *a posteriori* par le père Carré en cette matière.

9 AVRIL

Dans l'Évangile du jour, Jésus dit : *La vérité vous rendra libres* (Jn 8, 31). Dans l'absolu, on pourrait dire : La liberté vous rendra vrais. Marcel Conche demande :

Pourquoi l'esclave est-il dissimulé et menteur ? C'est que, dans une société de ce type, la non-véracité devient une condition de la vie. Les esclaves ne peuvent que subir ou comploter (*Le Fondement de la morale*, Mégare, 1982).

J'en vois une dramatique confirmation en regardant le bulletin de nouvelles de ce soir : la chute de Bagdad. L'image la plus saisissante, c'est celle de l'immense statue

de Saddam Hussein déboulonnée de son socle et tirée par un blindé américain aux applaudissements de la foule. On est renvoyé à la prophétie de Daniel (chapitre 2).

La guerre du Golfe prise 2 n'est pas finie. Mais la chute de Bagdad est un puissant symbole. Les entrepreneurs s'affairent déjà à décrocher des contrats de reconstruction ! Une autre image saisissante fut celle de Dick Cheney à qui l'on demandait quel serait le rôle de l'ONU durant la période de transition. Dick Cheney s'est contenté d'émettre un rire qu'il voulait aussi sarcastique que possible. Les États-Unis et l'Angleterre ont tout risqué sans la bénédiction de l'ONU et on demande maintenant quel pourrait être son rôle !

Nonobstant ce que l'on appelle les « bavures », les « tirs amis », les « dommages collatéraux », la majorité des commentateurs (journalistes ou [208] experts) conviennent que les soldats américains et britanniques font preuve de beaucoup de retenue dans l'usage de leur énorme puissance.

In its targeting, Operation Iraqi Freedom may be the most ethically scrupulous air campaign in history ; but there must be no doubt that we are killing civilians, despite our precise intentions and our precise weapons. War is till hell. « This early in the game, Aaron Brown knowingly remarked the other night. And then, he properly, and culpably added : it's no game out there » (*The New Republic*, 7 avril 2003).

11 AVRIL

En récitant les Vêpres du jour, je lis : *Le Christ Jésus, ayant la condition de Dieu, ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu. Mais il s'est anéanti, prenant la condition de serviteur. C'est pourquoi Dieu l'a exalté : il l'a doté du Nom qui est au-dessus de tout nom.*

Le SARS (*Severe acute respiratory syndrome*) fait craindre une nouvelle pandémie, comme le sida. Un colloque sur le cancer, qui devait réunir quelque 16 000 personnes à Toronto, a été annulé. Des revues rappellent la grippe espagnole de 1918, qui fit périr 40 millions de personnes en un an de par le monde. Parlant de cette grippe avec Claudette, elle se rappelle que son père, il avait alors 15 ans, avait vu mourir un de ses frères de la grippe en question et qu'il allait traire les vaches des voisins malades ou mis en quarantaine. Je me rappelle aussi que ma mère nous disait que l'on ne sonnait même plus le glas avant d'aller porter les morts dans une fosse commune au cimetière.

Dans le supermarché Métro, je fais la file à la caisse dite rapide. Une femme derrière moi me demande si je suis le Frère Untel. Elle ajoute aussitôt : je suis la conjointe de X, qui fut professeur au Campus. Elle me demande aussi si j'écris encore. La jeune caissière enchaîne toute surprise : *Vous écrivez des livres ! Moi, je ne lis jamais !*

Entre la mention de nom de X, conjoint de la femme qui m'a interpellé, il y a exactement 25 ans. Et entre mon affirmation à savoir que j'écris des livres et la réaction de la jeune caissière, il y a les derniers soubresauts. Je peux mesurer la rupture culturelle survenue au Québec. Ce bref échange demeure sympathique.

Positions éditoriales sur les élections de lundi prochain : *La Presse* et *Le Soleil* se prononcent en faveur du PLQ. *Le Devoir* se déclare PQ avec réserve, ce qui est assez hypocrite.

[209]

12 AVRIL

Récollecion du Carême au couvent des Dominicains. Je participe aux deux récollecion annuelles (Avent et Carême) de ce groupe de 12 à 15 personnes depuis 1994. Au début de la messe qui clôture le colloque, il est fait mention des personnes qui sont mortes depuis la fondation du groupe : Jean-Charles Falardeau, Fernand Dumont, Roger Marrier, Arthur Tremblay.

Le thème de la journée portait sur l'Église : l'Église- communion et l'Église-institution. On pourrait aussi opposer l'Église corps mystique et l'Église hiérarchique. Ou encore, l'Église des théologiens et l'Église des spirituels. De la masse de documents que l'on nous avait envoyés, je retiens que *les évêques sont successeurs des apôtres, mais aucun des évêques particuliers n'est le successeur d'un apôtre déterminé*. Il me semble qu'il faut excepter l'évêque de Rome qui est le successeur d'un apôtre particulier : Pierre.

Les échanges entre les membres du groupe sont musclés. Je sens un clivage assez net entre les tenants (minoritaires) de l'Église-institution et ceux qui penchent plutôt vers une Église-communion. Thibon a écrit quelque part que « l'Église, c'est la coupe qui contient le sang du Christ. Brisez la coupe, vous perdez tout. Un Dieu sans Église deviendrait vite une Église sans Dieu ».

13 AVRIL

Dimanche des Rameaux. Ce matin, le fond du temps était assez frais. Je me demandais quelle pouvait être la température lors de la nuit d'agonie de Jésus. La réponse est donnée par Marc, puisqu'il mentionne que Pierre, au moment de son reniement, se chauffait près d'un feu allumé par les gardes du palais de Pilate. Et ces hommes-là n'étaient pas feluets.

Durant son agonie, Jésus reprend la prière-type : le *Pater*. *Père, que ce calice s'éloigne de moi. Cependant, que ta volonté soit faite.*

Avant d'entrer dans son agonie, Jésus confie à Pierre, Jacques et Jean que son âme est triste à en mourir. Et il leur demande de veiller avec lui. *Tristis est anima mea usque ad mortem ; sustine hic, et vigilate mecum* (Mt 26, 38). Là-dessus, Pascal écrit que Jésus a prié les hommes et n'en a pas été exaucé.

J'ai connu des hommes qui ne savaient ni lire ni écrire et qui signaient d'une croix certains documents qu'on lisait devant eux. Je viens de lire une remarque du père Carré : *Le signe de la croix, la signature des pauvres.*

Durant la Semaine sainte, Marie se trouvait sûrement à Jérusalem. Même si les Évangiles n'en font pas explicitement mention, il est sûr qu'elle fut témoin du dérisoire triomphe de l'entrée de Jésus monté sur un ânon. Comme toute mère, elle a certainement eu le pressentiment de la nuit d'agonie au Jardin et du simulacre de procès du lendemain matin. La tradition a retenu la rencontre de Jésus avec sa mère sur le chemin du Calvaire. Saint Jean nous la [210] présente debout au pied de la Croix : *Stabat mater*. Elle portait, depuis la présentation de Jésus au temple, la prophétie du vieillard Syméon : *Un glaive te transpercera le cœur*

Albert Jacquard vient régulièrement éclairer le Québec, qui est probablement le dernier endroit où il peut encore faire la manchette. Il vient de publier *Dieu ?* (Stock, 2003). Lors d'une entrevue publiée par l'hebdomadaire *Voir* du 10 au 16 avril, il répond à la question *Croyez-vous en Dieu ?* :

Je ne sais pas ce que signifie le verbe croire que vous venez d'employer. Le verbe croire, je ne m'en sers jamais. Je n'en ai pas besoin. Je n'ai pas besoin de croire. Dieu n'a pas besoin d'exister pour être. On appelle « univers » tout ce qui existe. Or, pour qu'il ait été créé par Dieu, il faut que Dieu en soit un élément extérieur. Comme tout ce qui existe est dedans et qu'il est à l'extérieur, Dieu n'existe pas. Exister est une caractéristique insuffisante

pour définir Dieu. Pour moi, il n'y a aucun besoin de croire. Il y a besoin de se comporter.

Pour ma part, disons que je ne crois pas du tout en Maître Jacquard ! Mais Dieu croit suffisamment en Maître Jacquard pour le maintenir dans l'existence.

14 AVRIL

Évangile du jour selon Jean : on est six jours avant la Pâque ; Jésus est à Béthanie, chez Lazare. On y donne un repas en l'honneur de Jésus. Marthe, la sœur de Lazare, fait le service et, durant le souper, Marie verse un parfum de grand prix sur les pieds de Jésus et les essuie avec ses cheveux. Judas désapprouve le geste en disant qu'on aurait pu donner cet argent aux pauvres. D'après les exégètes, le coût de ce parfum (300 pièces d'argent) équivalait au salaire annuel d'un journalier de l'époque. À propos de la réflexion de Judas, Jean note que Judas ne se préoccupait pas des pauvres, mais qu'il était un voleur et, comme il tenait la bourse commune des Douze, il prenait pour lui ce que l'on y mettait.

La tradition chrétienne a beaucoup noirci Judas, Jean surtout. On propose maintenant des explications bien différentes de la trahison de Judas. Notamment, l'hypothèse que Judas espérait que le Sanhédrin, ou lui-même et au moins deux autres Apôtres comptaient des amis, ne condamnerait pas Jésus à mort. Matthieu fait d'ailleurs état du prompt et radical repentir de Judas, et qu'il le paye de sa vie en se suicidant. Je n'épuise pas ici toute la littérature à ce sujet. Il est clair, cependant, que Jean est le plus « anti-juif » des quatre évangélistes.

Élections provinciales. Avec Claudette, je me rends chez les Tremblay pour la « soirée des élections ». Jean-Noël est incapable de rester avec nous : depuis deux ou trois jours, il couve une mauvaise grippe. Même enveloppé dans une [211] épaisse couverture, il frissonne. Il monte se coucher. Il redescend vers 20 h 30, au moment où Claudette et moi nous apprêtons à partir. Entre-temps, nous avons procédé à nos modestes gageures. Le 3 avril, j'avais déjà gagé avec François. Je modifie certaines de mes prévisions, car je ne prévoyais pas un gouvernement libéral majoritaire. Séance tenante donc, je prévois 70 libéraux élus et 20% du vote total en faveur de l'ADQ. J'ai d'ailleurs voté pour le candidat de l'ADQ de mon comté.

Avant de partir, nous écoutons les discours de Mario Dumont et de Bernard Landry. Mario Dumont est épuisé ; il flotte dans ses vêtements. Contrairement à ce que je redoutais, Bernard Landry prononce un discours plein de dignité. Je craignais qu'il

fasse état d'une victoire morale comme le PQ a coutume de faire après des défaites lors d'élections partielles. Cependant, nous cessons d'écouter la dernière partie de son intervention, alors qu'il entreprend un discours de début de campagne électorale.

Je note qu'un billet autocollant avait été apposé sur tous les exemplaires des journaux nous invitant à suivre la soirée des élections avec Bernard Derome. Le billet était signé par Bernard Derome personnellement en personne. L'indécence de ce m'as-tu-vu est sans borne.

Je note encore la stupéfiante bêtise des concepteurs des bulletins de vote le cercle que l'on doit cocher ou noircir est de la grandeur d'un souffre d'allumette, et le nom des candidats est écrit en très petits caractères. En faisant la queue, ce matin, j'ai entendu plusieurs plaintes à ce sujet.

Je reçois ce matin le numéro du 31 mars de *The New Republic*. Je ne me rends pas compte tout de suite que j'avais déjà reçu le numéro du 7 avril. Mais, en parcourant certains articles, je m'apercevais d'une espèce de contradiction dans les commentaires sur la guerre en Irak. L'explication est simple : les événements ont devancé les commentateurs. Ainsi, dans un article du numéro du 31 mars, les journalistes se plaignent des contraintes minimales imposées par les responsables militaires. Dans le numéro du 7 avril, je lis :

The problem is not that television has reduced the war to a spectacle, the problem is that television has made the war a big thrill. There was something grotesque about the exhilaration of the media in the first days of the war. No doubt about it, they were enjoying themselves in the race through the desert. Have they ever been more important in their own eyes ?

Je pensais à cela en écoutant Bernard Derome. Il donnait l'impression de commander les succès ou les défaites. Claude Charron, de son côté, a commis un lapsus attendrissant en disant « la débâcle » du PQ d'un air abattu. Il s'est aussitôt repris, revenant à son rôle de commentateur objectif Ah ! et puis, je ne me privais pas moi-même de dire : X ou Y, je ne peux plus leur voir la face !

[212]

Pédophilie. Nouvelle série de poursuites pour des faits de pédophilie déposées par 23 plaignants d'un diocèse de l'État de New York qui réclament quelque 300 millions de dollars. Les plaignants assurent avoir été agressés alors qu'ils étaient enfants entre les années 1960 et 1990. Le scandale des agressions pédophiles a touché la plupart des diocèses américains, impliquant plus de 1200 prêtres qui auraient fait plus de 4 000 victimes (Source, *Le Soleil*, via AFP). Je constate qu'aucune prescription ne s'applique, même pour des faits remontant à plus de 50 ans. Et toujours

la réclamation d'argent, comme si une somme d'argent pouvait équilibrer un dommage de ce genre.

16 AVRIL

Les élections, suite. Avant les recomptages dans plusieurs comtés où les résultats sont serrés, le tableau des résultats donne ceci : PLQ, 76 ; PQ, 45 ; ADQ, 4.

Louise Beaudoin annonce aujourd'hui qu'elle quitte la politique. Elle venait de solliciter un nouveau mandat, mais elle ne se voit pas dans l'Opposition pendant quatre ans ! Comme si l'Opposition n'était pas une pièce essentielle de notre système politique. Bernard Landry est tout près de faire de même. Dès hier, je faisais part de cette éventualité à table.

Mauvaise nouvelle : le taux de participation aux élections d'hier se situerait autour de 68 % seulement, soit 10 points de moins que lors des élections de 1998. Le taux le plus bas depuis 1927. Voter est un droit chèrement acquis de ces deux derniers siècles, et c'est encore un privilège refusé aux trois quarts, au moins, des hommes. Et au Québec, ce droit n'a été accordé aux femmes qu'en 1940.

Mais ce qui console davantage mon inconsolable cœur, c'est la déclaration du cinéaste Denys Arcand sur les mœurs syndicales. Il relate des souvenirs personnels des grèves dans les hôpitaux :

Ma mère de 75 ans n'avait pas mangé depuis trois jours. Mon frère parti chercher un poulet BBQ a été bloqué par des grévistes parce qu'ils ne voulaient pas que soit allégée la tâche des gestionnaires à qui il revenait de faire manger les malades. La solution après ça, est-ce d'aller chercher un 12 et de faire des gros trous sur les camarades de la CSN ? Il cite notamment le cas d'employés qui volent les malades et qui ne peuvent être congédiés parce qu'ils sont protégés par les syndicats (Source : *Le Soleil* du jour).

Voilà plus de 30 ans que je dénonce la barbarie syndicale lors de grèves dans les hôpitaux surtout, mais aussi dans d'autres services publics (police, pompiers, transports publics, écoles). Je suis évidemment étiqueté, tatoué comme antisyndical et réactionnaire de droite. Si je réunissais tous mes articles publiés à ce sujet, cela donnerait un fort volume, mais cela ne servirait à rien. [213] Nous sommes en syndicalocratie : Bourassa a acheté la paix syndicale à plusieurs reprises ; René Lévesque,

dès le lendemain de l'élection du PQ en 1976, affichait son « préjugé favorable » envers les syndicats. Les « belles âmes », toujours les mêmes, se scandalisent ensuite du « vent de droite » qui souffle sur le Québec. Elles ne sentent pas, les belles âmes, que les chers électeurs, y compris bien sûr une majorité de syndiqués, en ont ras-le-bol de la barbarie syndicale.

17 AVRIL

Jeudi saint. Institution de l'Eucharistie. Il est quelques heures avant l'agonie au Jardin. Les Douze viennent tout juste de se chicaner au sujet de leur préséance. Jésus leur donne une dernière leçon en procédant au lavement des pieds de ses disciples. Il est parfaitement calme, maître de la situation : *Ma vie, on ne me la prend pas ; c'est moi qui la donne* (Jn 10, 18).

On cite souvent la phrase de saint Augustin : *Ama et fac quod vis : Aime et fais ce que tu veux*. Dans *Chaque jour je commence*, du père Carré (Cerf, 1975), je trouve la citation complète :

Aime et fais ce que tu veux ; si tu te tais, tais-toi par amour ; si tu parles, parle par amour ; si tu corriges, corrige par amour ; aie au fond du cœur la racine de l'amour ; de cette racine, il ne peut rien sortir que de bon.

18 AVRIL

Vendredi saint. Les Sept Paroles du Christ en croix. J'essayais de me les remémorer et j'en trouvais six. Je cherche dans mes vieux missels et dans l'encyclopédie *Catholicisme*, mais je ne trouve pas. Sans grand espoir de les y trouver, je consulte une vieille édition du *Larousse du XXe siècle*. Elles y sont. C'est ben pour dire !

- Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font (Lc 23, 34).
- J'ai soif ! (Jn 19, 28).
- À Marie et à Jean : Femme, voici ton fils ; fils, voici ta mère (Jn 19, 25-26).
- Au bon Larron : Aujourd'hui même, tu seras avec moi dans le paradis (Lc 23, 43).

- Éli ! Éli, lema sabachtani. Mon Dieu, Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? (Mt 27, 46).
- Père, je remets mon esprit entre tes mains (Lc 23, 46).
- Tout est consommé (Jn 19, 38).

Lors de sa comparution devant le Sanhédrin, Caïphe interroge Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus répond qu'il a toujours parlé au grand jour et dès lors *pourquoi m'interroges-tu ?* Là-dessus, un des gardes donne une [214] gifle à Jésus en disant : *C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ?* Jésus rétorque : *Si j'ai mal parlé, témoigne de ce qui est mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?*

Dans le Sermon sur la montagne, Jésus dit : *Si quelqu'un te donne un coup sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre.* Il abolissait ainsi la loi du talion : oeil pour oeil, dent pour dent. Dans le cas du garde qui l'avait frappé, il s'agissait, pour Jésus, de forcer Caïphe à reconnaître la vraie raison du procès qu'il instruisait contre lui.

Pilate cherchait à sauver Jésus, car il avait deviné que c'était par jalousie qu'on le lui avait livré. Il propose donc un marché à la foule : choisissez entre Jésus et Barabbas. Ce dernier était un meurtrier. On ne sait pas si Barabbas fut au courant de ce marché, séance tenante, c'est le cas de le dire. Chose certaine, il a bien dû apprendre la raison de sa libération à laquelle il ne s'attendait certainement pas. Les Romains ne badinaient pas avec les émeutiers. Et Pilate, quelques mois plus tôt, l'avait bien montré.

Contrairement à ce que laissent entendre les Évangélistes synoptiques, le geste des soldats romains qui présentent à Jésus une éponge trempée dans du vinaigre après qu'il eût dit « J'ai soif » ne fut pas un geste de dérision, mais un geste de compassion. Ces soldats n'en étaient pas à leur première crucifixion ; ils étaient eux-mêmes rudement menés par leurs chefs. Ils avaient une bonne idée des souffrances des suppliciés. La boisson en question était un mélange de vin et de vinaigre dont ils usaient eux-mêmes et qui possédaient quelque vertu analgésique. L'équivalent de la cigarette que l'on s'empresse de donner à un blessé de guerre.

Les deux larrons. Marc et Matthieu les appellent « brigands » ; Luc les appelle « malfaiteurs ». La tradition retient le nom de Dismas pour le bon larron, et celui de Gescas pour l'autre. Au début du supplice, les deux larrons insultent Jésus, mais Dismas se ravise. Il admoneste son compagnon de brigandage : *Tu n'as même pas la crainte de Dieu, alors que tu subis la même peine ! Pour nous, c'est justice, nous payons nos actes ; mais lui n'a rien fait de mal. Et il disait « Jésus, souviens-toi de moi, lorsque tu viendras avec ton royaume » (Lc 23, 39-43).*

Le père Carré note que *le Bon Larron s'adresse au Seigneur dans un total acte de foi, et c'est seulement après ce geste d'abandon que le Seigneur remet son esprit entre les mains du Père. Comme si (ayons l'audace de l'écrire) Jésus imitait le Bon Larron.*

Dans l'Évangile, le bon Larron est le seul qui appelle Jésus par son nom. Tous les autres personnages disent « Maître », « Rabbi », « Seigneur ». Il est canonisé, séance tenante, par Jésus même. Le plus étonnant dans ce suprême dialogue, c'est le fait que Jésus parle au présent : *Aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis : Hodie mecum eris in paradiso.*

[215]

Cherchant ces références, je tombe sur la liste des Sept Archanges : Michel, le victorieux ; Gabriel, le messager ; Raphaël, « medicus » ; Uriel, *fortis socius*, celui qui interdit le retour dans l'Éden ; Jehudiel, *remunerator*, l'exécuteur des sentences divines ; Barachiel, *adjutor* ; Sealtiel, *orator*, avocat des hommes devant le Juge éternel.

Certains auteurs spirituels attribuent à chaque Archange la garde d'un sacrement. À Gabriel, le baptême ; à Michel, la confirmation ; à Raphaël, l'extrême-onction ; à Uriel, l'eucharistie ; à Jehudiel, la pénitence ; à Sealtiel, l'ordre ; à Barachiel, le mariage. Le signataire de cette entrée de l'encyclopédie écrit : *Rêveries pieuses, fantaisies spirituelles, jongleries de théologiens répondant à l'obsession du chiffre 7 (nombre fatidique, indivisible, mariant le pair et l'impair), peu importe après tout ! Fondée sur les Écritures, la dévotion aux sept esprits, les « Sept coopérateurs de Dieu », n'en reste pas moins légitime, voire recommandable. Faudra-t-il se résigner à attendre des jours apocalyptiques la révélation des noms des quatre archanges inconnus ?*

Luc rapporte qu'un ange vint reconforter Jésus durant son agonie. Il ne lui attribue pas de nom alors qu'il le fait pour l'Annonciation. Il parle « d'ange » et non pas « d'archange ». En fait, la distinction des neuf chœurs des anges est une construction théologique qui date du Pseudo-Denys qui fixa la représentation d'un monde angélique disposé en neuf chœurs et formant trois hiérarchies ascendantes. Je n'arrive pas à trouver la date de l'œuvre du Pseudo-Denys.

Note postérieure : Le 21 avril, j'ai demandé à Thérèse de faire une recherche à ce sujet dans Internet. Elle est plus habile que moi et surtout plus patiente. Le Pseudo-Denys aurait écrit son traité sur les anges vers 482-500.

Je me souviens d'avoir eu un échange assez vif avec Gérard Blais au sujet des anges. Il me disait qu'il ne croyait pas terriblement aux anges. Je lui répliquais : *Si tu ne crois pas aux anges, arrête de réciter les préfaces de la messe qui nous invitent à joindre nos voix à celles des anges et des archanges juste avant la Consécration. Quoi qu'il en soit, voici la hiérarchisation des neuf chœurs des anges, reprise et raffinée par Thomas d'Aquin (I. q. CVIII, art. 5) :*

- les anges, les archanges, les principautés ;
- les puissances, les vertus, les dominations ;
- les trônes, les chérubins, les séraphins.

Je me rends à pied au pavillon des Rédemptoristes, dont la chapelle est une « antenne » (j'ignore si elle est parabolique !) de la paroisse de Cap-Rouge, qui est ma paroisse canonique. J'aurais préféré me rendre à l'église de Saint-Augustin, mais la distance et la montée dépassent mes capacités, et mon confrère ne voulait pas me conduire à l'église de Saint-Augustin. Connaissant [216] mon état poussif, je dois partir une bonne demi-heure avant l'office pour me rendre chez les Rédemptoristes. Voilà plusieurs Vendredis saints que je m'y rends. Je n'aime pas le genre de célébration que l'on y fait en l'occurrence. C'est du spectacle. Je n'y retrouve pratiquement plus rien de l'office que j'ai connu : ni l'adoration de la Croix, ni le récit de la Passion, ni les 10 prières traditionnelles précédées du *Flectamus genua* et du *Levate*. Seule demeure la première lecture. Elle fut d'ailleurs admirablement bien rendue par un laïc. Le célébrant possède une très belle voix. Il en joue. De la brève homélie, je retiens que « Jésus a passé par là ». Il a passé par la fatigue, l'agonie, l'abandon, la dérision, la mort, l'échec suprême. De quoi me plains-je ? Surtout que j'ai manifesté ma mauvaise humeur au confrère qui ne voulait pas me conduire à l'église de Saint-Augustin. Ses raisons sont peut-être aussi bonnes que les miennes, qui ne sont pas très reluisantes. L'assemblée de cet après-midi est assez composite : beaucoup de têtes blanches, mais aussi beaucoup de têtes poivre et sel et bon nombre de jeunes.

Je passe une couple d'heures à lire les récits de la Passion dans la traduction de L.Cl. Fillion (Letouzey et Ané, 1901). Je m'arrête surtout aux commentaires de l'auteur qui « se promène dans le beau jardin des Écritures ». Me retiennent aussi les illustrations qui sont de simples dessins en noir et blanc. La technologie contemporaine permet des illustrations polychromes mais je me demande si la simplicité et la naïveté des dessins « à la plume » ne sont pas davantage parlantes. Je me dis aussi que je n'arriverai même pas à lire les commentaires des deux vieilles *Bibles* que je possède. Pas plus d'ailleurs que je n'ai lu (ou lirai) tous les commentaires de la *Somme*

théologique de Thomas d'Aquin (Lachat, Louis Vivès, 1854), que j'ai pourtant longuement fréquentée dans cette édition même.

Qu'il s'agisse des vieilles traductions de la *Bible* ou de la *Somme* de saint Thomas, on y trouve des trésors de réflexion des pères de l'Église, par exemple, que personne, sauf les spécialistes pointus, ne nous rappelle. Et encore, ces spécialistes ne sont-ils que des archéologues déterrants des traces à l'intérieur de quelques milles carrés. Si je m'en tiens aux toutes récentes traductions de la *Bible*, il est assez rare que je sois éclairé. Il existe telle chose qu'un marché de la piété, comme il existe un marché de la décoration ou des meubles. Je ne sache pourtant pas que le corps humain ait tellement changé depuis 500 ans, mettons. Or, il m'arrive d'être obligé de m'asseoir dans des fauteuils ou des sièges qui ignorent ma forme humaine. Mais ça fait *design*.

Ces derniers jours, ces dernières heures, je disais la prière : Jésus, étends-toi en moi. Prends « de la place ».

À propos du Vendredi saint, je me souviens que ma mère disait que le ciel est toujours couvert vers trois heures. Un certain Vendredi saint, il faisait beau soleil. Bon ! Je n'en fis pas un cas de conscience. Je mettais ce genre de [217] remarques au « frigo », comme je continue d'en mettre en sortant de chaque messe, ou presque. Mais avec qui nettoyer son « frigo » ?

Je me souviens aussi que ma mère a déjà pleuré parce qu'elle avait cassé un miroir, ce qui annonçait sept ans de malheur. Sept. Je ne voyais pas le rapport. Mais je sais bien aujourd'hui, que sept ans est un minimum ! Je n'oserais même plus négocier sept jours. Sept heures ? Mettons sept heures, pourvu que ce soit des heures de nuit sans rêves. Ma mère m'interdisait aussi de me couper les ongles d'orteils devant mon père. Ça portait malheur, d'après mon père. Je trouvais l'interdiction bizarre. Et si j'ajoute à cela mes propres méchancetés de l'époque, je suis conduit à dire que j'ai été tiré de l'abîme des morts, comme dit un psaume. Abîme dans lequel je plonge pour trois fois rien.

19 AVRIL

Samedi saint. Ce matin, je me suis levé trois quarts d'heure plus tard que d'habitude, vu qu'il n'y a pas de messe à 7 h. J'ai fait une promenade pépère d'une heure. Selon la liturgie, Jésus est enseveli ; il est descendu aux enfers. Le père Carré remarque que cet article du *Credo* est rarement commenté. Beaucoup d'homélistes font dans leur petit vécu, oubliant la condition concrète de leur auditoire captif

La descente de Jésus aux enfers, mentionnée dans le *Symbole des Apôtres*, veut d'abord dire que Jésus est vraiment mort. Son incarnation n'était pas un déguisement ; sa mort non plus. La descente aux enfers veut dire aussi que la Rédemption s'appliquait aux milliards d'hommes qui sont nés et qui sont morts avant Jésus, le premier-né d'entre les morts. En écoutant l'un ou l'autre des canons de la messe, je n'aime rien tant que d'entendre dire que Jésus est mort pour la multitude des hommes. Prisonniers des catégories du temps et de l'espace, il faut bien parler « d'avant » et « d'après ». Il faut bien parler aussi « d'ici » et de « maintenant ». Mais tout se passe dans l'éternité. Le *tota simul* de saint Augustin : *Le tout en même temps*.

Je me récitais, ce matin, une strophe du Stabat mater : « Ô sainte Mère, fixez fortement en mon cœur les plaies du Crucifié. » Et je me disais que je ne le voulais pas tant que ça ! Et ainsi, ma prière devenait la prière d'une prière qui serait vraie. De même, quand je récite certains psaumes de l'Office, le psaume 22, entre autres, je me dis que je suis en train de reprendre les paroles mêmes de Jésus. Et je me demande ce que peuvent bien dire ou penser, ces semaines-ci, les bombardés de l'Irak.

Ils ne doivent pas penser à grand-chose, à part se mettre à l'abri et boire de l'eau. De l'eau que je ne boirais pas. Au bout du bout, on est comme Jésus, qui fut triste jusqu'à la mort. Et je pense à tel ou tels confrères de notre [218] infirmerie que j'ai bien connus et dont je sais qu'ils sont devenus gâteaux, au point de devoir être « contentonnés », ou bien d'être branchés sur une bonbonne d'oxygène. Jésus a récapitulé la condition humaine.

20 AVRIL

Pâques. Ce matin, promenade d'une heure. Le temps est couvert, mais le ciel est plein d'oiseaux : goélands, étourneaux, corneilles, pluviers kildeers, merles, tourterelles tristes. J'entends, mais sans le voir, un pic-bois. Les goélands volent très haut. Ils ont leur raison. Je vois aussi un raton laveur, mais je ne réussis pas à m'en approcher. Je suis toujours étonné de la puissance du cri du merle. J'ai pu en approcher un d'assez près. Il émet deux cris différents : un cri aigu, qu'il répète à grande fréquence, et un cri plus grave. Tout cela est codé, mais je n'ai pas la clé pour décrypter les messages. Je sais cependant que chacun définit son territoire. Et que les corneilles et les étourneaux, notamment, se livreront bientôt la guerre. Les corneilles ressembleront à de gros bombardiers poursuivis par des avions de chasse. Les corneilles

fuient sans paniquer, mais non pas sans recevoir quelques brefs coups de bec. La « paix de la nature », c'est la paix de l'observateur humain. « Voyez les oiseaux du ciel, disait Jésus, ils ne sèment ni ne moissonnent. Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? » Comment pourrait-on répéter cela à un Irakien qui sort des débris de ce qui fut sa pauvre maison, et qui sait que sa femme et ses trois ou quatre enfants sont enterrés sous les décombres ? La paix des hommes n'existe que sous le regard transcendant de Dieu.

En lisant *Chaque jour je commence* du père Carré, je trouve le passage suivant, où je vois une espèce d'écho à ma remarque sur la « paix de la nature ».

On nous parle de la crise des trente ans, de la difficile quarantaine aussi bien pour l'homme que pour la femme. Si la science parvient à repousser la mort au-delà d'un siècle d'existence, j' imagine les nouvelles études que l'on tentera sur le cap des quatre-vingt-dix ans. Au vrai, s'il y a des « périodes de pointe », la crise est la fidèle compagne de notre passage par le temps. « La lutte pour la vie régit le monde, écrit Patrice de La Tour du Pin : tout se bat, les plantes, les bêtes, les hommes et leurs sociétés. C'est une loi universelle, je fais partie de l'univers, moi et ce que j'appelle ma pensée ; en moi, mes constituants se battent, dans mon esprit aussi. » Épreuve, ce combat intime ? Certes, et à quel point ! Mais les fruits de ces dures saisons dépendent de nous.

Dans son épître aux Romains (8, 28), saint Paul écrit : *Nous savons, en effet, que jusqu'à maintenant, toute la création gémit ensemble dans les douleurs de l'enfantement.*

[219]

Du père Carré encore : *Dieu cherche l'homme beaucoup plus que l'homme ne cherche Dieu et il a l'initiative de la rencontre.*

Jésus est bien loin d'avoir guéri tous les aveugles, tous les sourds, tous les infirmes de ce qu'on appelle maintenant la Palestine. Et s'il l'avait fait, il n'aurait pas été ce qu'il est. Il aurait été un magicien. Mais il a choisi de mourir sur une croix. Scandale pour les Juifs et folie pour les païens. Il est le premier-né d'entre les morts, mais il a d'abord fallu qu'il meure. S'il n'était pas allé jusque là, son Incarnation n'aurait été qu'un déguisement.

À l'heure où je marchais ce matin, je me disais qu'à la même heure, le jour de la résurrection, Marie-Madeleine, Pierre et Jean se retrouvaient devant le tombeau vide. Pas nécessairement en même temps, en ce qui concerne Marie-Madeleine, en

tout cas. Les quatre récits de la résurrection ne concordent pas. Ils ne concordent pas selon les critères des enquêtes policières contemporaines qui ne sont d'ailleurs pas toujours convaincantes. La police fait grand état des saisies de drogues, d'armes, de masses de billets de bel argent et d'arrestations spectaculaires. Hier soir, la police a mis la main sur un « ange du diable » qui se promenait depuis six ans aux États-Unis et à Montréal.

Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent. Les anges de l'enfer récoltent, se font pincer, sont dénoncés contre « réduction de peine ». Ils se « liquident » entre eux aussi. Et il y en a toujours, jusqu'au niveau élémentaire de nos écoles.

21 AVRIL

Vers le milieu de l'après-midi, Thérèse vient faire un tour. Elle est grand-mère et belle-mère. Elle arrive d'une visite chez son fils qui réside à Saint-Bruno. Elle me raconte les menues chicanes, les menues bouderies, les menues jalousies de ses deux petites-filles. Saint Augustin remarque :

L'innocence de l'enfant tient à la faiblesse des membres, non aux intentions. Pour moi, j'ai constaté de mes propres yeux un cas de jalousie chez un petit enfant : il ne parlait pas encore et il regardait, blême, avec une expression d'amertume, son frère de lait. Qui l'ignore ? Les mères et les nourrices prétendent avoir, pour conjurer ces ressentiments, je ne sais quels remèdes. À moins que l'innocence ne consiste en ceci que, la source du lait coulant à flots abondants, un être qui a le plus grand besoin d'assistance et qui tire sa vie de ce seul aliment ne souffre point de partage ? Néanmoins on tolère gentiment ces actes, non pas comme de nulle ou faible conséquence, mais parce que le progrès de l'âge les supprime. La preuve en est qu'on ne saurait les supporter d'humeur égale, quand on les aperçoit chez quelqu'un de plus âgé (Confessions, chapitre 1).

[220]

22 AVRIL

Une notice nécrologique du *Soleil* m'apprend le décès, à 88 ans, de Jean-Charles Bernatchez. Cet homme a fourni une longue carrière dans le domaine de l'éducation avant et après la réforme scolaire. Il fut professeur en milieu rural et il a participé à la fondation du premier syndicat des instituteurs ruraux. Il fut ensuite inspecteur d'école en milieu urbain. J'ai travaillé avec lui à la Direction de l'enseignement primaire et secondaire, où il était directeur du Service de l'organisation de l'enseignement. Je m'entendais très bien avec lui. Il était pour moi un pilier. Il possédait une vaste connaissance des écoles : leur emplacement, leur capacité d'accueil et, je pourrais presque dire, les numéros de portes. Contrairement à certains fonctionnaires de sa génération, il avait accepté sans réticence le passage du Département de l'Instruction publique au Ministère de l'Éducation du Québec.

« La grande règle n'est pas de gagner du temps, mais d'en perdre » (Jean-Jacques Rousseau). Je reste rêveur. Parfois, savoir perdre son temps est finalement un gain. Et parfois, gagner du temps représente (on s'en rendra compte plus tard) un fort mauvais calcul. Le plus sage ne serait-il pas de « prendre son temps » ? Le père de Caussade parlait du « sacrement du moment présent ». Et le prodigieux apôtre que fut, en ce siècle-ci, Mgr Vladimir Ghika, disait : « Le présent a un nom d'une étrange éloquence. Il est avant tout un présent., un don de Dieu. (Père Carré, *Vient le temps de chanter*, Journal 1991-1993).

Par fringale et goinfrerie de lecture, je n'ai pas la discipline de « perdre du temps » à noter assez soigneusement un passage, une citation. Que de temps ensuite je dois prendre pour retrouver le passage ou la citation ; bref pour avoir voulu « gagner du temps ».

23 AVRIL

Évangile du jour : la rencontre de Jésus et des deux disciples d'Emmaüs. Jésus les rejoint et leur demande de quoi ils s'entretenaient, chemin faisant. Ils répondent : Nous parlions de Jésus le Nazarénien. Nos chefs l'ont crucifié. Nous espérons, nous, qu'il serait le libérateur d'Israël. Jésus, partant de Moïse et de tous les Prophètes, se met donc à leur interpréter dans toutes les Écritures ce qui le concernait (Lc 24, 13-35). Même si l'on connaît par cœur ce passage, on ne se lasse pas de le réentendre. Certains détails nous frappent pour la première fois : Jésus qui s'informe de ce dont les disciples s'entretenaient ; la feinte de Jésus qui fait semblant de continuer sa route au moment où les deux disciples sont rendus chez eux. Mais surtout le fait que Jésus se fait l'exégète des Écritures. Le Verbe de Dieu qui explique la Parole de Dieu !

Je reçois ce matin un texte de Bernard Corriveau, qui est l'un des membres du groupe des récollections de l'Avent et du Carême. Il m'envoie une [221] coupure d'un texte qu'il avait publié en 1997, dans la revue *Liturgie, foi et culture*. Je cite un paragraphe qui rejoint ma vieille dénonciation du placotage et du catinage liturgique :

Le surplus de message personnel contenu dans les commentaires quelquefois interminables ou incompréhensibles, souvent banals et stéréotypés, non seulement n'ajoute rien au message de la liturgie, mais masque ce message. La liturgie avec tout ce qu'elle prévoit et permet est déjà une expression verbale, visuelle et sonore (et même gustative et olfactive !) suffisante pour frapper nos cinq sens, éclairer notre intelligence et toucher notre cœur. Ma demande de laïc ordinaire est d'être libéré des extras.

Hier, je recevais d'une amie de Sherbrooke des extraits de *Letters to Malcolm* de C.S. Lewis (1963) qui recourent ce que je disais en mars dernier dans ma conférence du Carême à la basilique de Québec. Lewis ne parlait pas de la liturgie catholique ; il critiquait le projet de réforme du *Book of Common Prayer* des Anglicans. Ils sont plus nombreux qu'on ne pense, les vieux fidèles, catholiques ou protestants, à être tannés du catinage liturgique, mais ils forment une clientèle captive et que l'on tient pour acquise. Ils seraient peut-être nombreux ceux qui aimeraient du solide et du beau si on leur en offrait.

26 AVRIL

Depuis plusieurs années, un groupe de notables (financiers, avocats, journalistes, politiciens) se réunissent trois ou quatre fois par année autour d'une bonne table et de bonnes bouteilles. C'est Me Jean Côté, C.M., c.r., qui fixe les rencontres et les invités. Hier soir, nous étions 13, dont plusieurs nouveaux visages pour moi. Je ne suis pas doué pour retenir les noms et prénoms lors des présentations d'usage. Je note que l'on fait pas mal de *name dropping*. J'entends tomber, d'un bord ou l'autre de la table, Hong Kong, Singapour, Lima, Pékin. Guy Laforest, un des invités de ce soir, fait, avec beaucoup de transparence, le *post mortem* de sa campagne à titre de candidat de l'ADQ. Le plus dur, dit-il, ce fut le porte-à-porte.

Note postérieure (15 mai) : Ces jours-ci, on fait tout un boucan au sujet d'un roman à clé d'un « cher collègue » de Guy Laforest, André. C. Drainville, intitulé *Carnets jaunes de Valérien Francoeur* qui a crevé quelques balounes. Ai-je déjà écrit ici la plaisanterie ou l'apologue du « cher collègue » ?

Il prend fantaisie à Dieu de créer le parfait professeur d'université. Savant, érudit, cultivé, excellent pédagogue, etc. Voulant lui donner un compagnon, il en crée un second. Il remarque bientôt que les deux professeurs se dénigrent mutuellement en l'absence l'un de l'autre. Il décide donc de les mettre en présence pour corriger la situation. Aussitôt, les deux professeurs se précipitent [222] l'un vers l'autre en disant : Cher collègue !

Messe du jour : suite du récit de la guérison d'un paralytique par saint Pierre. Le grand conseil d'Israël veut étouffer l'affaire. Il interdit formellement à Pierre et à Jean de prononcer ou d'enseigner le nom de Jésus. Toute prohibition est inefficace, qu'il s'agisse d'alcool, de drogue ou d'idées.

Les membres du Grand Conseil constatent que Pierre et Jean sont des « hommes quelconques et sans instruction ». Je me fais la réflexion que le contraire d'un homme sans instruction, c'est un homme « avec instructions ». Des hommes avec des mots d'ordre ; des hommes qui ont troqué leur liberté contre un programme. Des hommes « programmés ».

Dans *La Presse* du jour, une pleine page sur le fondamentalisme chrétien aux États-Unis. Le Rassemblement des Juifs en Israël est essentiel pour assurer le retour de Jésus-Christ sur terre. Les fondamentalistes chrétiens, ces dernières années, ont fourni à Israël plus de soutien que les Juifs américains. Je me souviens que ma mère disait que le jour où les Juifs retourneraient en Terre sainte, ça serait la

fin du monde. J'enregistrais distraitemment cette information, mais je me demande bien où ma mère avait entendu ce propos. Certainement durant les 19 années qu'elle a passées au Maine ou à Boston. Ma mère est née en 1893. Le « fondamentalisme chrétien » qui a pu rejoindre ma mère de quelque façon coïnciderait donc avec la fondation du mouvement sioniste moderne par Theodor Herzl en 1897.

27 AVRIL

Vernissage des travaux des élèves en arts plastiques du Campus. Les murs des corridors et les aires de dégagement sont couverts de peintures et de créations à trois dimensions. Je demande à plusieurs élèves de m'expliquer l'une ou l'autre de leurs oeuvres. Ayant remarqué une œuvre davantage à ma portée, j'en fais un éloge senti. La jeune élève me dit : *Oh ! ça, c'est seulement un dessin d'observation*. Beaucoup d'assurance chez ces jeunes. Contrairement aux expositions précédentes que j'ai déjà visitées, beaucoup moins de peintures d'horreur.

28 AVRIL

Dernier séminaire de lecture de l'année. Aujourd'hui, nous discutons de la brochure d'André Naud *L'Évangile et l'argent*. Cette brève étude a été publiée après la mort d'André Naud. L'auteur y présente les principaux textes du *Nouveau Testament* ayant trait à l'argent : les béatitudes sur la pauvreté, l'épisode du jeune homme riche et celle du Bon Samaritain, la rencontre avec Zachée, la description idyllique de la mise en commun de leurs biens par les premiers chrétiens. Je dis « idyllique », car on sait que cette pratique fit long [223] feu. D'une manière ou d'une autre, ces textes récapitulent l'enseignement de Jésus vis-à-vis de l'argent. Je dis « récapitulent » au sens de ce mot dans Chamfort : *Je voulais, ces derniers jours, aller causer avec vous, et récapituler les trente ans que nous venons de vivre en trois semaines*.

Contrairement aux commentaires superficiels que l'on a faits si longtemps sur le « Bienheureux les pauvres », l'interprétation correcte de cette béatitude ne transforme pas la pauvreté en un bien. La pauvreté est un mal. Saint Augustin disait : *Heureux les pauvres ! Mais vienne le jour où il n'y aura plus de pauvres !* Le sens profond de la pauvreté, c'est le renoncement à la maîtrise de sa vie ou, si l'on dit cela autrement, la reconnaissance de sa dépendance vis-à-vis de Dieu. Dans *The Tablet* du

5 avril, je lisais un article intitulé *The Mastery of Money*. La domination de l'argent le transforme en un symbole de succès, une manière de se définir soi-même, un prix de consolation pour avoir raté sa vraie vocation. La domination de l'argent le transforme en sacré. C'est Mammon contre Dieu. Naud cite Jacques Ellul : *L'évangile invite à « profaner l'argent par le don »*. Naud conclut : « Réserve » ou liberté intérieure, ou « amour-charité », sont donc les deux grandes valeurs chrétiennes en face de l'argent.

Le 20 avril, *Le Soleil* publiait une récente entrevue avec Mgr Marc Ouellet. Ce dernier déplorait *l'ignorance crasse des enfants face à la religion. Ils demandent « c'est qui le gars sur la croix ! »* Mgr Ouellet n'est pas tendre envers les enseignants qui, selon lui, ont failli à la tâche. Il critique notamment les professeurs des années 1970-1980 qui

idéologisés par une lecture marxiste ont eu une influence négative auprès des jeunes du secondaire et du collégial en détruisant le lien à l'Église. Il faut que les jeunes soient les missionnaires auprès des jeunes. Ce sont eux qui connaissent leur culture. Il ne s'agit pas d'embrigader, mais d'apporter une lumière.

Les « jeunes missionnaires auprès des jeunes », la formule reste à trouver. Je ne me sens pas interpellé, car je suis trop vieux, et trop désaccordé par rapport aux jeunes, de leur musique surtout. Mais je ne suis pas inquiet. L'Esprit n'est ni boudeur, ni en grève, ni retraité.

La déclaration de Mgr Ouellet a suscité beaucoup de réactions. Le 27 avril, *Le Soleil* publiait une page presque entièrement consacrée aux réactions des lecteurs, des enseignants surtout. Robert Fleury note que *l'entrevue a précipité les lecteurs sur leur clavier. Aux oubliettes, les Charest, Landry, Dumont et compagnie. Ils n'étaient pas de taille cette semaine face à Mgr Ouellet.*

Je viens de terminer la lecture de *La Chute de Berlin* (Antony Beevor, Éditions de Fallois, 2002). L'auteur applique la méthode utilisée pour son *Stalingrad* (1998). En quatrième de couverture, je lis : *Le récit de la chute de Berlin, qui consacre, en 1945, l'effondrement du Troisième Reich et du rêve [224] hitlérien de domination mondiale, était la suite logique de Stalingrad, en même temps que l'évocation d'un drame humain à peu près sans précédent.* Une cinquantaine de photos illustrent les destructions matérielles, mais surtout la souffrance et le désespoir des hommes, des femmes, des enfants-soldats conscrits par Hitler.

Je cite ici un extrait qui donne une idée de l'horreur de ces derniers mois de la guerre :

Toutes les vitres ayant été brisées, on entendait distinctement, toutes les nuits, les hurlements des victimes. Selon des estimations faites dans les deux principaux hôpitaux de Berlin, entre 95 000 et 130 000 femmes auraient été violées, et environ 10 000 seraient mortes pas la suite, souvent par suicide. Ce taux de mortalité fut encore supérieur parmi les 1 400 000 victimes enregistrées en Prusse Orientale, en Poméranie et en Silésie.

Au total, au moins deux millions de femmes allemandes firent l'objet de violence sexuelle de la part des hommes de l'Armée rouge. Ainsi, une amie d'Ursula von Kardoff fut violée par 23 soldats, l'un après l'autre. Elle dut ensuite être recousue dans un hôpital.

Ce détail est un condensé d'horreur. Qu'un soldat soit tué ou blessé, c'est dans l'ordre du désordre. Mais qu'une jeune fille désarmée soit violée par des soldats armés, vainqueurs, ivres d'alcool et de vengeance, au point de devoir être recousue, cela défonce l'horreur. Je rapproche ce passage d'un bref dialogue de l'écrivain Vasili Grossman avec le vieux gardien du zoo de Berlin. Devant le cadavre d'une femelle gorille, l'écrivain demanda au gardien si la femelle était féroce. Non, répondit le gardien. *Elle se contentait de rugir très fort. Les humains sont beaucoup plus féroces.*

[225]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

MAI 2003

3 MAI

[Retour à la table des matières](#)

J'arrive des funérailles du frère Nazaire Labonté, inhumé à Château-Richer. Mercredi dernier (30 avril), c'était les funérailles du frère Florent Damien. Les deux avaient 83 ans. Un mot d'abord sur le frère Florent Damien.

J'ai vécu avec lui ici même dans la résidence Champagnat pendant plusieurs années. C'était un homme vibrant, tendu. On pouvait parler de n'importe quel sujet avec lui, sans risque, et avec profit, pour moi en tout cas, s'il s'agissait de botanique ou d'ornithologie, matières où il était assez ferré. Mais on ne pouvait pas parler de politique. Il grimpait rapidement aux rideaux. Je retiens, outre ses leçons de botanique, la confiance qu'il nous fit lors d'une réunion communautaire. Jeune frère, disait-il, je priais pour mourir, tant j'étais fatigué. À l'époque, en effet, la vie des frères était une vie de garnison. Lever à 5 h ; prière et méditation (la méditation d'une demi-heure devait se faire debout) ; déjeuner et classe. À 17 h, une heure d'étude religieuse en communauté. Après le souper, on disposait d'une heure environ de temps libre. Puis c'était la prière du soir avec examen de conscience de 10 minutes debout. La plupart des frères devaient ensuite consacrer une heure ou deux à préparer leurs cours du lendemain ou, en tout cas, s'assurer d'être une page « en avant des élèves », car chacun enseignait deux ou trois disciplines différentes. Il fallait aussi s'occuper de l'entretien ordinaire de la résidence. La matinée du samedi était consacrée aux divers « emplois », c'est-à-dire l'entretien de certaines pièces.

De plus, chaque frère était responsable de l'une ou l'autre « œuvre » : JEC, Croisés (au primaire), corps des cadets, chorale, chœur du sanctuaire.

Le frère Florent est mort à 83 ans. Mais, depuis de nombreuses années, il prenait des pilules contre l'angine. Durant ses trois ou quatre derniers jours, alors qu'il était fortement médicamenté, il s'agrippait littéralement aux confrères qui allaient le visiter dans sa chambre. Il s'agrippait à qui ? À personne. Il traversait le ravin de la mort, comme dit le psaume 109.

Telle ne fut pas la mort (pour ce que l'on sait des derniers instants de quiconque) du frère Nazaire Labonté. La veille de sa mort, il regardait une émission de hockey. Le lendemain matin, vu que c'était toujours lui qui préparait le café et le gruau pour sa communauté, il n'était pas à table. On l'a trouvé mort et froid. Le Provincial nous a appris la nouvelle quelques minutes avant la messe des funérailles du frère Florent Damien. J'étais sur place. Je me souviens que le frère X, qui fait semblant d'être immune, en a eu les jambes coupées. L'annonce fut faite tout de suite après les prières que l'on fait avant la [226] « levée du corps ». Je lui ai tendu un siège. Moi-même, j'étais assis. Non point par émotion. Simplement parce que je ne vois aucune raison d'être debout quand on peut être assis. Surtout pendant qu'un zélé récite des invocations que la liturgie catholique reprendra quelque 30 pas plus loin. Selon ce raisonnement, on pourrait m'objecter qu'il n'y a aucune raison d'être assis quand on peut être couché. Devant un cercueil toutefois, personne ne souhaite être couché.

Toujours est-il qu'aux funérailles du frère Nazaire Labonté, il y eut foule. On a dû ajouter à la hâte des rangées de chaises dans les allées latérales de la chapelle et dans l'allée centrale.

Dans ce genre de rencontres, on croise beaucoup d'anciens Frères Maristes. Précisons que lors des funérailles, c'était toujours le frère Nazaire Labonté qui dirigeait le chœur de chant. Ce matin, c'est un groupe des Petits Frères des pauvres de saint François qui assurait les chants. Il s'agit d'une communauté nouvelle qui a son siège à Trois-Rivières. Ils viennent passer quelques semaines à Valcartier chaque été. Ils sont logés gratuitement et s'occupent de menus travaux de réparation ou d'entretien. D'aucuns ont trouvé que les chants, qui sont leur création, étaient beaux. Quant à moi, je n'ai pas à répéter ici que ce n'est pas demain qu'on va battre le grégorien !

Je m'y attendais, mais je fus quand même surpris. On n'aura jamais vu autant de monde aux funérailles d'un frère. Question à moi-même : que retient-on d'un homme ? On m'a déjà répondu que ce que l'on retient d'un homme, c'est qu'il fut bon. La réalité n'est pas si simple. Qu'est-ce qu'avoir été bon ? Cela veut-il dire avoir été complaisant ? Complice ? Complice dans le sens de « je te passe le sel et tu me pas-

ses le poivre ». Certainement pas. Jésus n'a jamais été complaisant. Il s'est mis en colère sept fois.

Cet après-midi, le confrère qui me conduisait ramenait aussi un frère belge. Nous prîmes un café dans mon appartement. Auparavant, je les avais conduits voir le fleuve, du haut du sixième étage de la résidence. De là, on voit l'ensemble du Campus et le fleuve géant. Ensuite, nous prîmes un café. Un vrai de vrai. Il s'est trouvé, en cours de conversation, que le frère belge et moi nous connaissions un autre frère belge. Nous en parlâmes assez longuement. Peter Biven est son nom. Nous étions, avec un autre confrère, les trois seuls fumeurs de toutes les maisons où nous fûmes lors des deux mois de ressourcement de l'automne 2000. À un moment donné, le confrère belge m'a demandé ce que je faisais. Moment d'embarras pour moi. Se proclamer retraité n'a rien de glorieux. Je lui ai répondu que je lisais beaucoup et que j'écrivais un peu. Cela me paraissait misérable. Le confrère belge en question, qui a à peu près mon âge, est responsable d'une infirmerie communautaire chez lui.

[227]

Qu'ai-je à dire de plus ? Ceci : j'ai assez longuement parlé au supérieur de la maison de Château-Richer. Ça lui fait deux funérailles dans sa maison. J'ai déjà vécu cela, mais jamais deux fois dans la même semaine. Il a très bien joué son rôle. Je le lui ai dit. Il était à l'écart, attendant quoi ? Peut-être un peu de *recognition*. J'ai d'ailleurs été surpris qu'il me dise « je vous remercie », après le bref entretien que j'ai eu avec lui après le dîner et juste avant de partir. On met long à accepter d'être « ignoré et compté pour rien » selon la recommandation de l'auteur de *L'Imitation de Jésus-Christ*.

Ah ! c'est trop beau. Les Éditions Novalis viennent de publier un collectif sous le titre de *Témoins au cœur du monde*, sous la direction de Luc Phaneuf. J'y ai signé un chapitre. J'ai toujours écrit Jésus-Christ avec un trait d'union. La responsable de la révision des textes m'a signalé que la « politique éditoriale de Novalis » exige que l'on écrive Jésus Christ sans trait d'union. J'ai laissé porter évidemment. *Aquila non capit muscas. L'aigle ne s'occupe pas des mouches*. Un des collaborateurs, cependant (Bertrand Ouellet), a insisté pour écrire Jésus-Christ avec un trait d'union. Novalis lui a concédé le trait d'union. L'auteur s'explique dans une note de sept lignes. J'ai été trop bon, encore une fois Je cours à ma perte !

Je ne sors pas indemne de ces deux rencontres, à quatre jours de distance l'une de l'autre. J'y ai croisé des dizaines d'anciens confrères. Plusieurs s'étaient déplacés pour les deux funérailles. Assis à côté d'un confrère, je lui ai demandé à quelques reprises (et lui aussi) : *C'est qui, celui-là ?* Il nous revenait en mémoire, soit le nom qu'il portait en communauté, soit le nom civil. Nous n'étions pas, ni l'un ni l'autre

tre, parfaitement recueillis. Pour être recueilli, il faut se tenir à l'écart et fermer les yeux. Et encore : tout près de moi, j'entendais distinctement un homme qui prononçait, en même temps que le célébrant, les paroles de la Consécration ! La liturgie « participative » conduit à cela. Le silence est devenu une menace. On combat le silence. Durant les messes de funérailles en particulier, y a toujours quelqu'un qui placote. Ou bien, on nous impose des chansonnettes dont aucun mot ne résiste à l'analyse. Lors des deux funérailles dont je parle, on nous a beaucoup parlé de la « peine » que nous étions réputés ressentir. Je ne pense pas, écrivant cela, à tel membre de la proche parenté, à tel cousin ou neveu. Je pense à cette remarque de Léon Bloy :

Il saute aux yeux que l'âme grossière d'un homme sans le sou qui vient de perdre sa femme est amplement réconforté, tranchons le mot, providentiellement secourue par la nécessité de chercher, sans perdre une heure, un expédient pour les funérailles.

Les Frères Maristes ne sont pas « sans le sou ». Nous sommes capables d'enterrer nos morts. Le problème, c'est que le temps n'est pas loin où il [228] faudra emprunter les porteurs du cercueil. Les entrepreneurs de pompes funèbres y pourvoiront. Le mot « pompes » m'arrête.

La pompe des enterrements regarde plus la vanité des vivants que l'honneur des morts (La Rochefoucauld).

Observez l'ordonnateur des Pompes Funèbres ; c'est un roi des signes ; il n'est que cela. Il sait marcher, regarder, baisser les yeux, nommer, selon le cercle humain, selon les parentés et selon les dignités (Alain).

Je reconnais volontiers que nos funérailles sont uniformes, égalitaristes, sans « classes ». Ce sont les chansonnettes de guimauve qui me hérissent. Et la détestation du silence, je viens de le dire. Il y a quelques funérailles *ago*, un confrère avait noté qu'il y avait eu exactement 16 secondes de silence, en tout et pour tout.

La réflexion que l'on se fait toujours en ces circonstances, c'est celle-ci : C'est qui le suivant ? Après Florent Damien, dont on savait depuis trois mois qu'il était cancéreux en phase irréversible, Nazaire Labonté ne s'attendait certainement pas à être « le suivant ».

Jésus a dit : *Je viendrai comme un voleur. Ce n'était pas une menace. C'était un constat de la condition humaine. Jésus a assumé la condition humaine jusqu'à la mort. Il n'est pas mort de vieillesse, à bout d'âge, ni par accident. Et s'il n'était pas mort comme il est mort, il aurait triché. Il est le premier-né d'entre les morts, mais il a commencé par mourir pour de vrai. Et je me plais à le répéter après Marcel Légaut : Dans la foi nue, l'espérance déçue, l'amour impuissant.*

5 MAI

Quand j'étais enfant, la messe des Rogations avait encore une certaine importance. Même si je vivais au village, comme nous disions, Métabetchouan était un milieu rural. De plus, presque toutes les familles cultivaient un potager. Nous disions « jardin », par opposition à « cour ». Je me souviens que les cultivateurs apportaient à l'église un petit plat de graines de semence qui étaient versées dans un grand plat sur lequel le curé récitait les prières de bénédiction. Après la messe, les cultivateurs ramenaient un peu de ces semences qu'ils mêlaient aux autres.

Ce matin, Gérard a choisi de célébrer la messe votive pour le temps des semailles. Je trouve l'oraison fort belle :

Seigneur, nous pouvons confier des semences à la terre, mais nous ne pouvons pas leur donner de germer, de grandir et de porter du fruit : apprends-nous à reconnaître en toi le maître de toutes les formes de la vie, et à recevoir de ta main ce que nous obtenons de nos travaux.

[229]

The Tablet du 12 avril (donc durant le carême) rapporte avec un humour typiquement britannique que le capybara (*a giant Guinea pig* « cochon d'Inde » ou « cobaye ») est une espèce en voie de disparition au Venezuela. La raison en est que, durant la colonisation espagnole, le pape avait tranché que cet animal semi-aquatique pouvait être considéré comme un poisson. De plus, cet animal a les pieds palmés. Les fidèles pouvaient donc en manger durant le carême. Cette précieuse petite information me rappelle que le père d'un de mes amis, qui était chasseur et tout autant braconnier, soutenait que l'on pouvait manger de la queue de castor durant le carême, puisque cet appendice traînait presque toujours dans l'eau. C'est ainsi que l'on devient casuiste. Y a pas de petit profit !

Dans le même numéro, une information de démêlés récents d'un monastère bénédictin qui fabrique une espèce de liqueur alcoolisée et aux propriétés médicinales. *Their famed tonic wine is not to blame for drunkenness and street violence among young people in the west of Scotland*, concluait un documentaire de la BBC sur le sujet. Cela me rappelle un savoureux passage des *Annales de L'Institut* :

Les desseins de la Providence sont bien admirables. Personne n'aurait soupçonné avant 1862 qu'elle se servirait du F. Emmanuel pour doter l'Institut d'une découverte qui l'aide si puissamment aujourd'hui à soutenir ses juvénats et ses noviciats remplis d'enfants, presque tous reçus par charité, à payer les constructions incessantes que l'extension de l'Institut et de ses pensionnats rend nécessaires, à couvrir les impôts écrasants que nos gouvernements francs-maçons augmentent sans cesse. Nous voulons parler de l'eau d'Arquebuse. À force d'essais, d'observations, d'expériences, il (le frère Emmanuel) trouva peu à peu la recette perfectionnée depuis pour fabriquer cette productive liqueur dont les propriétés sont si variées.

Jusqu'au début des années 1980, l'économat provincial importait de bonnes quantités d'Arquebuse. J'avais presque toujours quelques bouteilles, soit pour en faire cadeau, soit pour mon propre « traitement ». La chose est maintenant impossible à cause d'obscurs règlements de la douane canadienne. À la maison généralice de Rome, on peut facilement s'en procurer, mais on ne peut guère ramener qu'une ou deux bouteilles. De toute façon, même si les Frères Maristes d'Italie ont encore un accès facile à la source, la production et la commercialisation ont été cédées depuis longtemps à une compagnie laïque. De sorte que je pourrais répondre comme le moine que *The Tablet* a pu joindre au sujet de la petite dispute dont je parlais plus haut : *All comment should come from Chandler and Company. We just make the wretched stuff.*

Toujours dans le même numéro (décidément, j'en pour mon argent avec *The Tablet* !), une recension d'*An Intelligent Person's guide to Religion* (John Haldane, Duckworth), dont je tire ceci :

[230]

By creation, of course, is meant not the instant production by God of a sort of toy farm cosmos already run up, with the paint still wet and fossils and Adam and Eve with navels. Haldane quotes Wittgenstein as saying « It is not how things are in the world that is mysterious, but that it exists. »

Je m'amuse à l'avance à demander à des amis si Adam et Ève avaient un nombril. Dans l'hypothèse, bien sûr, du monogénisme de la *Genèse*. Darwin lui-même tenait que l'évolution et la création n'étaient pas incompatibles. En anglais, nombril se dit *navel*. Je voulais croire que *navel* vient de « petit navire », ce qui eût été charmant, mais, vérification faite, l'étymologie de « nombril » signifie moyeu, bosse d'un bouclier.

6 MAI

Hier, 83 tornades et une quarantaine de morts dans ce qu'on appelle « le couloir des tornades » (Texas, Kansas, Missouri, Tennessee, Iowa, Illinois et Indiana). Le phénomène est très bien décrit dans *Le Soleil* du jour. Selon les régions du monde et les caractéristiques de ces phénomènes, on parle de tornade, cyclone, ouragan, typhon, trombe.

Ma mère avait une peur malade des orages d'été, souvent brusques et violents dans la région du Lac-Saint-Jean. Si elle voyait quelques gros cumulus au fond du lac, elle nous annonçait un *squall* (elle prononçait *squar*). Je ne l'ai jamais entendu dire tornade, ouragan ou cyclone. Par contre, elle connaissait le mot trombe et nous décrivait assez bien le phénomène. Elle nous avait communiqué sa panique. Durant un orage, elle allumait vite un cierge et aspergeait les fenêtres d'eau bénite, tout en nous interdisant de nous tenir devant la porte du poêle, ce qui était d'ailleurs une précaution rationnelle : la cheminée et le tuyau du poêle constituaient en effet d'excellents conducteurs de la foudre. Je savais à quoi servent les paratonnerres. Du haut du clocher de l'église, un câble d'acier descendait tout le long du clocher et des murs pour s'enfoncer dans le sol. C'est au juvénat que je fus guéri de ma peur quand je me suis aperçu, durant un orage électrique, que j'étais le seul à avoir peur.

7 MAI

Mon ami feu l'abbé Jean-Paul Tremblay avait coutume de me dire, quand je me plaignais devant lui de mon surmenage ou de quelque difficulté : *Nos événements nous ressemblent*. Il me disait cela sans compassion, plutôt ironiquement, je dirais même en s'incluant dans sa remarque. Or, il arrive que je viens de lire un article intitulé « Arrow and Wound » dans *Harper's* de mai :

What our inadvertent self-portrait reveals, if we study it closely enough, is that our consciousness, rather than being shaped by a particular event, predated it. [231] That we were in a sense, anticipating it. That, to recall Kafka's haunting insight, « the arrows fit exactly in the wound » for which they were intended. There's the event, waiting for us. And we fit it as perfectly as the arrow fits its wound.

8 MAI

Souper chez Andra et Monique Bouchard avec Guy Dion. Nous ne nous tions pas vus depuis plus d'un an. Rencontre chaleureuse. Quand des amis se rencontrent, mme aprs une longue priode, tout se passe comme si on s'tait vus la veille. Andra souffre du mal fort courant, ces annes-ci : le mal de dos. En juin 1977, j'ai pass 16 jours dans ma chambre, couch en position ftale, avant d'accepter de me faire transporter l'hpital en ambulance. J'ai t opr le jour mme. J'avais une hernie discale que j'ai pu voir sur cran, pendant que l'on me faisait une myographie. C'tait un 24 juin ! Il a donc fallu runir d'urgence une quipe complte d'un bloc opratoire. Rptons que c'tait en 1977. Donc, avant les rformes du systme hospitalier.

9 MAI

Je suis invit au cent quarante et unime Dner rgimentaire annuel du rgiment des Voltigeurs de Qubec, le plus vieux rgiment « canadien-franais ». On vient me chercher en staff car. Le soldat chauffeur ouvre la portire, fait le salut militaire et nous dpose (avec le capitaine Sasseville et Philippe Jobin) devant la porte du Cercle de la Garnison. Tout le temps du souper, la Musique des Voltigeurs joue des airs de circonstance. Je ne rapporte pas tous les dtails du crmonial, sauf dire qu'il y avait deux interdictions : a) Fumer avant le « toast la Reine », vers le dernier quart du souper ; b) quitter la table pour pisse-ville. Je me suis fort bien tir d'affaire avec l'une et l'autre interdictions. Avant de quitter la rsidence, j'avais mme dit Philippe Jobin que j'apporterais un bourdalou,

Chacun sait qu'un bourdalou tait un petit vase de forme ovale que les dames portaient sous leurs jupons, jupes, gupire et crinolines durant les sermons fort

sévères et fort longs du jésuite Louis Bourdaloue (1632-1704). Sur le fond du bourdalou (sans « e »), était peint un œil entouré de légendes grivoises. J'ignore comment les vieux prostatiques s'arrangeaient !

Un soldat chauffeur me ramène à la résidence vers une heure du matin. Il part pour la Bosnie dans quelques mois pour des opérations de déminage et de collecte d'armes. Entre-temps, il devra suivre un entraînement spécial. J'ajoute qu'après le souper au Cercle de la Garnison nous nous rendons au Manège militaire. Je parle longuement avec Jean Tailleur, « Padre » du Régiment. Peu à peu, nous rejoignent des capitaines, des colonels, etc. Suivant les instructions de Philippe Jobin, je salue tout le monde avec un « Mon général ». [232] Tu ne risques rien à appeler « général » un capitaine ou un major. Mais tu commets un impair si tu salues un colonel en lui disant « Mon capitaine ».

Sur les assiettes et sur les coupes, je note la devise du Régiment : *Force à superbe. Mercy à foible*. Les assiettes sont en porcelaine anglaise et numérotées. C'est pas le moment de casser une assiette ! Ni une simple coupe, car elles sont toutes marquées aux insignes du régiment. J'ai déjà vu comment on procède pour graver des noms sur du granit : on projette un puissant jet de sable sur un pochoir, un *stencil*, si vous voulez tout savoir. Mais je ne sais pas comment on arrive à le faire sur une coupe à vin. Personne de ceux à qui j'ai fait remarquer ladite devise n'y comprenait goutte. Ce qui n'empêchait personne de boire.

Les discours furent brefs et intelligents. Intelligents parce que brefs. Et tous, pénétrés d'histoire. L'intelligentzia québécoise se moque, sans risque, de l'armée. Mais advenant un « verglas », une inondation quelque part, ou une crise d'Oka, on convoque l'armée.

On pourrait me demander comment il se fait que je me trouvais à ce souper. Réponse : Question de « réseautage ». Je travaille avec Philippe Jobin depuis presque deux ans ; son père est colonel honoraire (général, devrais-je dire) du Régiment ; Philippe lui-même est lieutenant-colonel honoraire du 10e de Génie. Et voilà pourquoi je ne savais pas par quel ustensile commencer à manger. On m'a instruit. En semblables circonstances, plus tu fais l'idiot, et plus on vient à ton secours. Je ne me suis jamais privé de paraître idiot. Tout le monde se précipite au secours d'un idiot. Ça leur donne une provisoire supériorité. Provisoire, dis-je, car il est profitable de faire l'idiot. Ça fait l'affaire de tous : l'affaire de l'idiot de service et l'affaire de ceux qui se précipitent pour sortir l'idiot de son idiotie. Étymologiquement, idiot veut tout bonnement dire « étranger ».

10 MAI

Longue rencontre avec Christian Nolin. Nous ne nous étions pas vus depuis novembre 2002. Or, que lui arrive-t-il ? Il souffre du mal de dos. Au point que, durant les premières minutes, je pensais qu'il « actait ». Il est arrivé à 10 h et il est reparti vers 20 h. De cette rencontre, je conserve les mêmes sentiments (ou impressions) que ceux que j'ai notés plus haut (cf. entrée du 9 novembre). Les arbres, les animaux, les amitiés naissent, se développent et meurent.

Note très peu postérieure : Avec Christian Nolin, je parlais l'autre soir de « gauche », de « droite », la merdouille *in*. Christian se « pense » de gauche. Il est très *in*. Lunettes Matrix plantées sur ses cheveux gommés au gel. N'empêche qu'il a psychosomatisé son mal de dos. Genre stress. Je fais exprès pour écrire « genre ». Ça fait *in*. Entre quelques remarques, je lui dis : Supposons [233] que, selon ton penchant vers la gauche, j'arrive un bon après-midi et que je m'installe sur ta pelouse fraîchement tondue pour pique-niquer. Ça serait pas long que tu ferais venir la police ! Or, un homme de gauche déteste la « flicaille ». Quant à moi, je déteste le débraillé : le débraillé liturgique, le débraillé verbal et le débraillé vestimentaire. J'étais né pour être « général » avec un *bat man* à mes ordres. J'ai été servi !

11 MAI

La fête des Mères. Au début de la messe, ce matin, le célébrant rappelle la chose intelligemment, ce qui veut toujours dire brièvement. Je me mets ensuite à « porter dans ma prière », comme on dit, les noms des mères (vivantes) que je connais, dans ma parenté ou dans mes amitiés. Je les nomme dans « mon cœur » (faut bien que je finisse par utiliser le langage onctueux !). J'arrive rapidement (après coup, dois-je préciser) à une trentaine de noms. Sur cette lancée, je courrielle une carte virtuelle à Thérèse. Des bouts rimés, de trois « pieds », et encore, les bouts ne riment pas tous ! On n'est pas Victor Hugo sur commande. Je pense au *Pas d'armes du roi Jean*

AINSI SOIT-ELLE

Avant d'être
Belle-mère
Il faut naître
D'une mère
Et avoir
Enfanté.

By the way :

Sieur Adam
Avait-il
Un nombril ?
Et mère Ève
Un nombrelle ?

A navel
En anglais.
C'est Darwin
Qui le sait.

Dans *La Presse* de samedi, 10 mai, un long extrait du livre de Nathalie Petrowski : *Maman last call* (Boréal). Dans l'extrait en question, elle décrit les joies d'une maternité longuement différée pour raison de carrière. Elle termine ainsi : *Que les femmes sachent que la maternité n'est pas un sacrifice. C'est une leçon de vie, une leçon d'humilité et le plus beau cadeau à se faire à soi-même.* Je fais lire cette conclusion à Thérèse. Elle est d'accord. J'insiste pour [234] savoir si elle pense que la maternité est « le plus beau cadeau à se faire à soi-même ». Elle hésite. Le Monsieur, en cette besogne, à quelle fin travaille-t-il ? L'enfant est-il ordonné à la seule mère ?

14 MAI

Attention au SRAS : un inconnu rn'envoie le bulletin de sa paroisse, en date du 4 mai, où je lis :

Dans le souci de protéger la santé publique, le Comité de liturgie a décidé de suspendre temporairement l'échange de paix et de retirer les bénitiers de l'église. Dans le même esprit de prévention, nous demandons à ceux qui ont l'habitude de communier sur la langue, de recevoir l'hostie consacrée dans leur main. Merci de votre compréhension.

Pour paraphraser Nietzsche, je dirais qu'on a sa petite vertu pour la semaine, sa petite vertu pour le dimanche, mais on a peur des crobes entiers, des mi-crobes et autres virus plus ou moins longtemps atypiques. À l'horizontale, c'est toujours le troc de la sécurité contre la liberté. À la verticale, l'amour surmonte cette opposition, mais l'amour engendre immédiatement la crainte. Je ne dis pas l'épouvante ; je signifie la crainte de perdre son amour. Le perdre physiquement, s'il s'agit d'un être humain, ou de démeriter. Par rapport à Dieu, la crainte est l'un des sept dons du Saint-Esprit. Ce n'est pas terreur ou épouvante ; c'est révérence extrême, adoration.

Lors de son voyage de noces, Chesterton s'arrêta dans une boutique pour boire un verre de lait et dans une autre, pour acheter un revolver et des cartouches. Or, il n'était ni suicidaire, ni meurtrier, ni *teetotaler*. Il voulait protéger son amour, car *ce qui est aimé devient instantanément ce qui peut être perdu*.

Mon correspondant ajoute : *Puisse-t-elle être abandonnée, cette pratique de se souhaiter la bonne année !* Voilà un vieux fidèle qui partage mon sentiment sur la « Bonne Année » en juillet. Ils sont peut-être plus nombreux que ne le supposent les charismateux, ceux qui détestent les effusions sur commande. Le lait de la tendresse humaine, *The Milk of Human Tendress*, comme dit Shakespeare, ne s'obtient pas sur commande.

Depuis un bon moment, je suis obligé de m'écrire des mémos : je colle des bouts de papier sur ma table de travail ; je fixe des choses à faire sur la porte de mon bureau, etc. Pour ma routine du matin, si j'inverse un geste, je suis tout mêlé. Premiers signes de l'alzheimer ? Manque de concentration ? C'est du pareil au même. Dans un dictionnaire, je lis : *Après 65 ans, une personne sur dix est menacée d'un alzheimer (sic)*. Très souvent, je retourne vérifier si j'ai bien fermé telle porte à clé. Pour ne rien dire des mots courants dont je me mets à douter de l'orthographe. Sans doute, ne suis-je pas encore un cas [235] d'hôpital. Voire ! Les cocus le sont depuis longtemps quand ils finissent par l'admettre. Et on ne compte plus les sourds à qui on fait remarquer qu'ils le sont et qui vous répondent que, oui, ils sont durs

d'une oreille, mais que l'autre remplit bien son office ! Pour reprendre une bonne petite plaisanterie : « *À part ça, combien ça va ?* »

16 MAI

Coucher à 20 h 30, réveillé à minuit tapant. Routine café et boucane. Recoucher à 1 h, relever à 1 h 30. Où est le drame ? Réponse : zéro drame. Je ne dérange personne et inversement. Silence total. Je ne suis pas souffrant. En ce moment même, combien de millions de personnes souffrent de la faim, de la chaleur, de la peur ? Dans les hôpitaux, notamment, combien d'agonisants, combien d'opérés qui se débattent dans leurs cauchemars ? Les nuits sont longues et tourmentées dans les hôpitaux. Seigneur Jésus, prends-les en pitié ! Sois-leur présent à leur insu. Même s'ils ne savent pas ton nom, c'est toi qui es près d'eux.

Marie-Claude, Claudette et Jean-Noël sont en France. Le 13, je reçois un courriel de Paris. Je réponds le soir même. Le 15, je reçois un second courriel. Ils sont à Nîmes, après sept heures de route et de pénibles déplacements à pied, avec armes et bagages, à cause d'une grève des transports. Je réponds en citant Pascal : *J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos, dans une chambre.*

Cette liaison virtuelle présente des avantages. Elle détend toutefois la nourrissante tension de l'absence. À propos des portables, Alain Finkielkraut écrit :

Les nouveaux objets nomades sont des fils à la patte incassables. Il n'est plus possible désormais même aux cap-horniers de se débrancher et de larguer les amarres. Le portable, c'est le cocon élargi aux dimensions de l'univers, c'est une existence soustraite à l'épreuve salutaire de la séparation, c'est l'éloignement jugulé par le « toujours joignable » et c'est le vide angoissant qu'il faut faire en soi pour rencontrer, pour contempler ou pour battre la campagne, conjuré par l'affairement perpétuel. La technique n'arrache l'humanité à la sédentarité que pour instaurer le règne sans échappatoire de la maison et du bureau (*L'Imparfait du présent*, Gallimard, 2002).

Il est maintenant 3 h 15. Je récite les Matines. Je me recouche et je dors une petite heure.

À la messe ce matin, nous sommes trois, y compris le célébrant. Gérard fait remarquer que nous formons quorum, selon la parole de Jésus : *Là où deux ou trois se trouvent rassemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux* (Mt 18, 20).

[236]

Vers 10 h, Me Jean Côté vient me porter le volume de Paul Valadier (*La Condition chrétienne*, Seuil, mars 2003). Il passe près d'une heure avec moi. C'est un homme très occupé. Il dirige un gros bureau d'avocats avec des « antennes » au Lac-Saint-Jean et sur la Côte-Nord. Je sais par ailleurs qu'il est très engagé dans beaucoup d'œuvres caritatives.

Le Séminaire Saint-Augustin liquide sa bibliothèque. Durant l'après-midi, avec Thérèse, je passe près de trois heures à profiter des « prix d'aubaine ». L'opération est assez triste. Voici une bibliothèque constituée au départ (1965) par les fonds des douze communautés fondatrices. L'acheteur de cette liquidation est un psychiatre retraité qui fait le commerce des livres usagés. Je cause un bon moment avec lui et son associé. Je me rends compte qu'ils ignorent tout de l'histoire des deux campus : le Campus Notre-Dame-de-Foy et le Séminaire Saint-Augustin. J'achète six ou sept volumes dont *Catholicisme*, de Henri de Lubac (prix : 1 \$) et *L'Avenir du peuple canadien -français*, d'Edmond de Nevers (Paris, Henri Jouve, 1896). Prix : 40 \$. Il ne s'agit pas d'un incunable, mais d'un ouvrage pratiquement introuvable. Sur la fiche de prêt, je vois que ledit volume est sorti une fois, en février 1967 ! Je cite deux des derniers paragraphes. C'est en les lisant que je me suis décidé à profiter de cette aubaine très peu aubaine.

Pendant de longues années encore, nous ferons tache sur le sol américain ; aux yeux de la majorité pan-saxoniste avide d'unité, et rêvant l'assimilation de tous les éléments étrangers ; il faut que cette tache soit une tache lumineuse (p. 440).

Entretenons dans nos cœurs la foi et la fierté, ne reculons pas devant quelques sacrifices, et avant un demi-siècle, nous serons un peuple de sept à huit millions d'âmes. Nous aurons conservé la province de Québec, nous serons en majorité dans plusieurs États de l'Est ; nous aurons dans l'Ouest des districts florissants.

Le temps passe, ne passe-t-il pas ? Recousons un peu : l'aventure de ces deux grosses institutions scolaires est un concentré de la Révolution tranquille dans le domaine scolaire. Et aussi, du séculaire clivage entre les pères et les frères. La basse-ville et la haute-ville ; le campus « d'en bas » (celui des frères) et le campus

« d'en haut », celui des pères. En fait, même si les deux campus sont éloignés d'un kilomètre à peine, ils ont toujours été aussi loin, l'un de l'autre, que le Cégep de Gas-pé ne l'est du Campus ! La distance ne crée pas l'éloignement et la promiscuité ne crée pas la communauté. Seule une commune misère rend solidaire. Y a rien comme des funérailles pour rassembler du monde.

Rompez les rangs ! Voici une offre d'emploi de secrétaire réceptionniste.

Compétences : connaître Excel Word, Avantage. Personne débrouillarde, polyvalente, très bon français parlé et écrit. Temps plein, 40 heures/semaine. Seuls les candidats retenus seront contactés.

[237]

D'habitude, dans ce genre d'offres d'emploi, on écrit « candidat/candidate ». Très bon français parlé et écrit. Mais on doit connaître Excel, Word et Avantage. Si je serais beaucoup plus jeune et si je connaissais Excel et Word, « j'appliquerais ». Faudrait aussi que j'aurais une auto. Et que je pratiquasse un très bon français parlé et écrit.

17 MAI

Maintenant que la neige est fondue, on voit, partout autour des résidences, du pavillon de l'enseignement et sur le gazon, les détritrus les plus divers : bouteilles de bière, canettes, paquets de cigarettes, emballages, feuilles de papier, des milliers de mégots de cigarettes, etc. Durant l'hiver, la neige recouvre au fur et à mesure une bonne partie de ces détritrus. À l'intérieur des résidences, il faut voir l'état des lieux à la cafétéria après les repas. Ce ne sont pourtant pas les poubelles qui manquent. Le personnel de la maintenance consacre plusieurs heures par jour à ramasser les saletés. Chez eux, les élèves étaient des enfants-rois. La mère ou la gardienne ramassait leurs dégâts. Ici, ils continuent d'exercer leur royauté. Le paradoxe, c'est qu'ils sont pourtant tous de confession écolo.

18 MAI

Au milieu des années 1990, les héritiers de P.-H. Desrosiers avaient commandé à l'écrivain Pierre Turgeon un manuscrit sur la vie du fondateur de ce qui devait devenir Réno-Dépôt. Le livre devait s'intituler *R-H le magnifique, éminence grise de Duplessis*. Par la suite, les héritiers se sont ravisés. Ils ne voulaient plus qu'on parle des liens de leur grand-oncle avec Maurice Duplessis. Ils ont obtenu une injonction pour interdire la publication de l'ouvrage au nom de l'article 35 du *Code civil*. Or, cet article a été abrogé en 2002 de façon rétroactive par Paul Bégin, le ministre de la justice de l'époque. Pierre Turgeon a été débouté par la Cour d'appel du Québec. Il entend porter sa cause en Cour suprême. L'avocat des héritiers a plaidé que le droit d'auteur n'était pas un droit fondamental au Canada. S'il s'agissait d'un plagiat éhonté ou de la divulgation de secrets de famille, on pourrait comprendre la démarche des héritiers. Sinon, on n'osera plus écrire « il fait beau », de crainte que cette trouvaille ne se retrouve dans quelque obscur poème d'un poète oublié.

Je viens de lire *Paroles d'étoiles, l'album des enfants cachés* de Jean-Pierre Guéno et Jérôme Pecnard (Éditions des Arènes, 2002). Il s'agit d'un volume magnifiquement présenté qui contient des témoignages et des photos d'enfants juifs français sauvés des nazis par des familles françaises ou par des institutions religieuses. Dans certains cas, les enfants étaient recueillis contre rémunération. Ce furent les seuls qui eurent à souffrir brimades et injustices. [238] Dans la plupart des cas, c'était au péril de leur vie même que les sauveteurs agissaient. Ils étaient 72 000 enfants d'origine juive vivant en France aux premiers jours de la guerre ; 60 000 ont survécu. Beaucoup, parce qu'ils ont été cachés.

Je viens également de lire *Chute et pouvoir* de Pierre Lajoie (éditions JCL inc., mai 2003). Au début des années 1980, j'ai participé avec Pierre Lajoie à une série d'émissions de Télé-Québec. Une quinzaine d'années plus tard, j'ai été appelé à témoigner à son procès à titre de « témoin de bonnes mœurs », comme on dit dans le jargon juridique. Le livre est bien écrit. Le titre à lui seul est une trouvaille, car l'auteur a beaucoup travaillé, entre autres, pour le développement de la chute de la rivière Ouiatchouan à Val-Jalbert. Dans la saga judiciaire qu'il raconte, il est donc question de « chute » et de « pouvoir ». Comprendons chute d'eau, pouvoir hydroélectrique. Comprendons aussi pouvoir politique, pouvoir financier, et chute de l'auteur qui a tout perdu dans cette affaire qu'il serait trop compliqué de résumer. Je me contente d'un extrait de la quatrième de couverture :

Régionaliste et entrepreneur depuis toujours, Lajoie a encore beaucoup de choses à dire et à « faire arriver ». Il nous offre, sans détour, sa vision positive de l'avenir en région, du traitement des affaires, des leçons reçues en politique, de la vie, des syndicats, des autochtones et de cette longue saga judiciaire qui lui aura donné l'occasion d'approfondir tous les méandres de la justice.

L'illustration de la page couverture du volume reproduit une verrière de la bibliothèque de l'Assemblée nationale qui représente la chute de la Ouiatchouan (mot qui signifie « eau claire »), et qui constitue une allégorie de l'inépuisable richesse du patrimoine documentaire, richesse constante et même croissante en dépit de son utilisation permanente. La légende incorporée à la verrière, se lit : *Je puise mais n'épuise.*

En juin 1994, j'avais publié avec Alain Bouchard un texte d'appui au projet de Pierre Lajoie en vue de l'aménagement hydroélectrique de la chute de Val-Jalbert, juste avant la comparution de Pierre Lajoie devant le Bureau d'audiences publiques sur l'environnement (BAPE). On trouve ce texte dans *Les Années novembre*.

Le 21 mars 1995, je témoignais au palais de justice de Chicoutimi à titre de « témoin de bonnes mœurs », comme je le rappelais plus haut. Dans son livre, Pierre Lajoie écrit : [les amis] *Sans m'être hostiles, une fois à la barre, disons que leur appui était beaucoup plus mesuré. Je ne veux pas être injuste : le tribunal impressionne et refroidit les ardeurs.*

Pour ma part, j'avais noté ceci dans mon journal :

Je n'ai pas hésité à répondre au S.O.S. (c'est son mot) quand il m'a téléphoné il y a une dizaine de jours. Je n'ai pas à juger du fond de l'affaire : les journaux, la [239] police et le procureur s'en occupent. Il m'appelait au nom de l'amitié. L'amitié est une vaste maison. J'étais sous l'influence d'une remarque d'Alain : « Je suis ton ami, mais fais en sorte de marcher droit. Tant que je t'approuverai en toutes tes pensées comme en toutes tes actions, compte sur moi ; mais si tu t'écarter du sentier qui est à mes yeux celui de la vertu, je t'abandonnerai le premier, entends-tu ? Le premier. On consulterait le cadran de l'amitié, comme on consulte l'heure. On aimerait comme on a chaud ; on oublierait comme on a froid. [...] Il reste qu'il est impressionnant d'entrer dans la salle d'audience. À ma gauche, sur une estrade, les membres du jury, tous plutôt jeunes : 25-35 ans. En face, une bonne centaine de badauds, comme il s'en trouve toujours qui ont tout le temps et beaucoup le

goût de voir plumer une vedette. Cioran écrivait : Dans une métropole, comme dans un hameau, ce qu'on aime encore le mieux est d'assister à la chute d'un de ses semblables.

19 MAI

Troisième lundi de mai. Un des treize congés fériés bétonnés dans les conventions collectives de travail. Sur les calendriers, on lisait Victoria's Day ou fête de Dollard ou les deux ! À la suite du décret gouvernemental adopté le 20 novembre 2002, *La fête de Dollard et de la Reine, congé férié, chômé et payé au sens de la Loi sur les normes du travail, fait place désormais à la journée nationale des Patriotes.*

Aujourd'hui, je fête donc, la conscience nationale tranquille, et pour la première fois, la journée nationale des Patriotes. Étant donné que je suis retraité, je pourrais demander une compensation vu que ma journée n'est ni chômée ni payée.

20 MAI

Jean Charest a décliné l'invitation de participer à la première journée des Patriotes d'hier. Bernard Landry, on pouvait s'y attendre, l'en a blâmé. Jean Charest a bien fait de ne pas tomber dans le piège. L'aurait-on vu à côté de Pierre Falardeau, qui a traité publiquement la ministre fédérale Sheila Copps de « grosse truie ». Gorret lui-même, Falardeau a été choisi « patriote de l'année ». Une fête nationale est censée rassembler. Mais on n'en a pas fini avec l'infection péquiste. Le virus résiste au vaccin des élections.

Dans le même ordre d'idées, on reproche à la nouvelle ministre de la culture du PLQ de ne s'être pas montrée au festival de Cannes, où l'on présentait *Les Invasions barbares* de Denys Arcand. L'ex-ministre Louise Beaudoin y était. À ses frais, sans doute ! En tout cas, elle a tout son temps. Ce qui n'est pas le cas de Mme Line Beauchamp, nouvelle ministre de la Culture. Il reste que cette dernière, tout autant que Jean Charest, a dû investir une bonne partie de la journée à préparer des « points de presse » pour s'expliquer.

[240]

21 MAI

Me dira-t-on pourquoi, juvéniste de 14 ou 15 ans, je fus frappé par certaines citations de l'Écriture que je retenais sans peine sous leur forme latine et dont je comprenais le sens, évidemment. Ainsi :

- Le *Scio enim cui credidi* (je sais en qui j'ai cru), de saint Paul.
- Le *Mane nobiscum, Domine* (Reste avec nous, Seigneur, car il se fait tard), de saint Jean.
- Le *Cogitationes cordis ejus* (Les pensées de son cœur) du psaume 32.
- Le *Potuit facere mala, et non fecit* (Il pouvait faire le mal et il ne l'a pas fait), de la messe des confesseurs.
- Le *Panem de caelo praestitisti eis. Omne delectamentum in se habentem*. (Vous leur avez donné le pain du ciel. Qui possède toutes les saveurs), des saluts du Saint Sacrement.

Médecine spirituelle. Sur cette lancée, je cite une recension d'un volume intitulé *Placebo : the belief effect* (*The Tablet*, 4 avril). On sait que, dans le monde médical, le mot « placebo » signifie une substance inactive substituée à un médicament pour étudier les effets psychologiques accompagnant la médication. L'auteur de la recension écrit donc :

I have always been puzzled by the origin of the term which comes from the name commonly given to the Catholic Vespers to the Dead (the Placebo) from the first word of the antiphon, Psalm 116 (Placebo Domino in regione vivorum). The priest intoning the vespers clearly cannot share the same sense of loss as the recently bereaved, so placebo has come to mean words that are insincere but consoling nonetheless. The curiosity that a person's belief in a remedy can be as (or indeed) more potent than the remedy itself.

Sur les psaumes. La numérotation des psaumes. Dans la recension que je viens de rapporter, l'auteur indique la référence au psaume 116. Dans la Vulgate, on trouve le *Placebo Domino* au psaume 114, 9. Dans la traduction d'Émile Osty, on indique le psaume 116, mais on place entre parenthèses les psaumes 114-115, de même dans la

traduction de la Bible de Jérusalem. L'explication de cette double numérotation vient de ce que les psaumes 9 et 10 ne formaient à l'origine qu'un seul poème. Le psaume en question est « alphabétique », mais plusieurs lettres n'ont pas de strophes qui leur correspondent dans le texte reçu, qui est en mauvais état. Les huit premiers psaumes sont numérotés de 1 à 8. Le psaume 9 est numéroté 9-10 ; le psaume 11 porte le numéro 10 entre parenthèses ; et ainsi de suite.

Sur les psaumes (suite). Notre livre d'Office s'appelle *Prière du temps présent*. La présentation se lit comme suit :

[241]

La présente édition du Livre des Heures a été réalisée à partir du Texte officiel de la Liturgie des heures, traduction en langue française de Liturgia Horarum établie sous l'autorité de la Commission internationale Francophone pour les Traductions et la Liturgie, et approuvée par les Conseils de Présidence des Conférences Épiscopales d'Afrique du Nord, de Belgique, du Canada, de France, de Suisse et par l'évêque du Luxembourg. Cette approbation a été confirmée par la Congrégation pour les Sacrements et le Culte divin (29 juin 1980).

On peut pas avoir plus officiel ! L'Office complet comprend les 150 psaumes, distribués sur quatre semaines. Les frères sont tenus de réciter les heures suivantes : laudes, vêpres et complies. Chaque heure comprend trois pièces, dont une tirée de l'Ancien Testament, d'une épître ou de l'Apocalypse. Notre arrangement ne renferme donc pas les 150 psaumes. Au contraire, certains psaumes se retrouvent deux fois durant la même semaine ou, régulièrement, chaque semaine.

Je peux réciter plusieurs psaumes ou autres pièces en y adhérant personnellement, parce qu'ils expriment mes propres sentiments (le *De profundis*, le *Miserere*, le *Cantique d'Ezéchias*), mes propres demandes, mes propres louanges (ps. 8 ou le cantique de Daniel). Ou encore, parce que je peux aisément y entendre la prière même de Jésus (ps. 22). Par contre, il est difficile de prendre en compte certains psaumes qui célèbrent la vengeance (ps. 149, par exemple). Je trouve curieux qu'aucun réviseur ne se soit aperçu qu'il manque une strophe au *Miserere* du vendredi de la semaine 1.

Le chapelet est un médium, un véhicule ; la prière mise à la portée de tous (Baudelaire). On peut savoir que le Rosaire (récitation de trois chapelets, soit trois fois 50 Ave) a été appelé le « psautier des pauvres ». Pauvres voulant dire, et *why not*, ceux qui ne savent pas lire ou qui n'ont ni le goût ni le temps de réciter les 150 psau-

mes chaque jour ou chaque semaine. Quoi qu'il en soit, le Rosaire propose la méditation de 15 mystères : les mystères joyeux, les mystères douloureux, les mystères glorieux.

En décembre dernier, Jean-Paul II a ajouté cinq mystères : les mystères lumineux. Énumérons-les : le baptême de Jésus ; les noces de Cana ; l'annonce du royaume de Dieu ; la transfiguration ; l'institution de l'Eucharistie.

Je récite le chapelet tous les jours, ou presque. Méditant de peine et de misère, l'esprit vagabond, je m'arrête quand même à l'idée suivante, suggérée par le cinquième mystère lumineux : Marie est morte plusieurs années après Jésus. À la mort de Jésus, Marie pouvait avoir, au maximum, 50-53 ans. Joseph Holzner écrit qu'au moment de la captivité de Paul, à Césarée, Luc, son compagnon, *se rendit surtout chez Marie, la mère de Jésus, qui était maintenant une femme âgée de près de quatre-vingts ans* (Paul de Tarse, Éditions Alsatia, 1952). Indépendamment de toute indication précise quant à l'âge que Marie avait quand elle est morte, il est sûr qu'elle a dû recevoir l'Eucharistie des centaines de fois.

[242]

Je me demandais donc, l'autre jour, quels pouvaient être ses sentiments en communiant. Je me réponds en me demandant quels pouvaient être les sentiments de Jésus quand il se retirait à l'écart pour prier. Je me réponds que Marie a conçu dans la foi ; qu'elle a élevé Jésus dans la foi ; qu'elle se tenait debout au pied de la croix ; qu'elle l'a vu après la résurrection (mais l'Évangile n'en fait pas mention). Durant sa vie publique, Jésus a refusé (contre la suggestion de la foule) de bénir les mamelles qu'il avait sucées et le sein qui l'avait porté. Il a tout bonnement répondu à ce « sondage » populaire : *Heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui l'observent* (Lc, 11,28).

Dans la dernière encyclique de Jean-Paul II *L'Église et l'Eucharistie* (Médiaspaul, no 56), je lis ceci : *Recevoir l'Eucharistie devait être pour Marie comme si elle accueillait de nouveau en son sein ce cœur qui avait battu à l'unisson du sien et comme si elle revivait ce dont elle avait personnellement fait l'expérience au pied de la Croix.*

Note postérieure : J'écris ces lignes après plusieurs heures de lecture d'*Histoire du rire et de la dérision*. J'y ferai écho un peu plus loin. Mais je peux dire tout de suite que je suis, depuis 40 ans, étonné de l'emprise du comique, du *fun*, du *gros fun bleu*, à la radio, à la télévision, et tout au long de l'année. Du Bonhomme Carnaval de Québec au festival de la gourgane d'Albanel.

22 MAI

Depuis trois bonnes semaines, les médias font tout un boucan au sujet du dernier film de Denys Arcand *Les Invasions barbares*. Formidable opération de *marketing*. Le battage s'est amplifié depuis l'ouverture du festival de Cannes. J'ai vu une couple de reportages à la télévision ; les journaux y consacrent des pages entières. Il devient attendrissant de voir ce petit monde pavaner et vérifier le *pecking order*. Aucun doute sur la préséance de Denys Arcand ! Il a très bien orchestré la présentation de son film, et les journalistes se sont pliés à toutes ses exigences.

Société du spectacle et de la mise en scène. Il ne faudrait toutefois pas penser que ce phénomène est nouveau. Il faut lire les descriptions que Saint-Simon fait des fastes du règne de Louis XIV, chaise percée, toilettes et perruques comprises. Avec les nouvelles techniques, la caisse de résonance est devenue mondiale. La différence, c'est qu'il se produit, se consomme et se consume davantage de vedettes maintenant que du temps de Louis XIV.

Retour sur *Histoire du rire et de la dérision* (Georges Minois, Fayard, 2000). Une brique de 637 pages, y compris quelque 50 pages de notes, références et la table onomastique.

[243]

L'avant-dernier chapitre s'intitule *Le XXe siècle, mort de rire. L'ère de la dérision universelle*. Le dernier chapitre s'intitule *Le XXe Siècle : mort du rire*. Mourir de rire conduit à la mort du rire.

On se doute bien que cet ouvrage constitue, en soi, un recueil de plaisanteries, de calembours, galéjades, « bons mots », bref, du « rire en conserve ». On y distingue longuement rire, ironie, dérision, galéjades, facéties, sarcasmes, moqueries, bouffonneries, etc. L'auteur aligne une demi-page d'espèces de rires, mais non sans établir une importante distinction sexiste : *La féminité exclut le comique. Pas de femmes-clowns, pas de femmes-bouffons. Déguisée en homme, la femme n'est pas drôle, alors que l'homme déguisé en femme fait rire*. Je risque ici un syncrétisme hilarant, comme le gaz du même nom : *La femme, c'est la vie*. Or, Hugo dixit : *Vivre est une chanson, dont mourir est le refrain*. Tout le monde aura remarqué, d'ailleurs, que les squelettes de crânes humains rient de toutes leurs dents. Les nazis prenaient soin d'extraire les dents en or des gazés. Les cheveux des femmes aussi. Y a pas de petits profits, comme chantaient Ray Ventura et son orchestre, deux ou trois ans avant la Grande Déroute française de 1940. Ernst Jünger a décrit la chose avec hau-

teur dans jardins et déroutes. Par la suite, et fidèle à son destin, il a lui-même connu la déroute, « l'occupation » des Alliés et la hargne de ses propres concitoyens. Ils firent tumulte, je ne sais plus quand, au moment où il fut honoré quelque part en Bavière, mais n'importe. Soit dit en passant, le prénom « Ernst » signifie : lourd, pesant, sérieux. Le contraire de « galéjade ». L'auteur d'*Histoire du rire*, parlant de Bossuet, écrit qu'*aucune forme d'hilarité ne trouve grâce aux yeux de cet agélaste pathologique*.

Agélaste ! Il n'est pas facile de déterrer la racine de ce mot, que j'ignorais jusqu'à maintenant. Comme quoi on peut vivre longtemps ignorant. Si j'ai bien déraciné le terme en question, il signifie le refus de toute forme de réjouissances, de divertissements, de jeux. L'agélaste affiche en toute circonstance un air d'entrepreneur de pompes funèbres. C'est la face que l'on dit que je promène. Bref, l'agélaste est l'ennemi de l'eutrapélie, chère à Aristote et à Thomas d'Aquin. Ce dernier fait de l'eutrapélie une partie de la vertu de modestie : *Les jeux, les délasséments sont l'objet d'une vertu que l'on appelle eutrapélie* (11-11, q. CLXVIII, art. 2). Une bonne traduction d'eutrapélie pourrait être : amabilité, affabilité.

Note postérieure (16 octobre 2003) : Cherchant tout autre chose dans mon dictionnaire latin (Quicherat et Daveluy), je vois *agelastus* : « *qui ne rit pas* ». Le terme est appliqué à Crassus.

Dans la même veine, dans une recension du volume *Coined by God* (The Tablet, 10 mai), je lis :

[244]

How many Tablet readers know that the the word « cucumber » made its first appearance in the Bible ? The word, translated from the Latin « cucumeres », made its debut in John Wycliffes's 1382 translation of Isaiah 1, 8. [Which] also gave us such indispensable words as « botch », « brain » (the verb : assommer) and « argument ». These revelations are made in a new book, *Coined by God*, which lists 130 commonly used words and phrases that were introduced into the English language by the earliest English translations of the Bible.

Une caricature représente un avocat de Dieu, avec des ailes plantées dans le dos, qui s'adresse à l'éditeur en disant : *My Client would like a word about the royalties*.

La géographie du rire s'enrichit au XVI^e siècle de ce qui deviendra le plus beau fleuron de la planète comique : l'humour. L'auteur rappelle que l'humour n'est pas absent de la Bible. Il suffit bien de penser au rire de Sara et surtout au livre de Jonas. On sait aussi que Jésus et saint Paul ont souvent eu recours à l'ironie.

*Je ne me retiens pas de citer Woody Allen : *Seigneur, tu nous a choisis entre tous les peuples. Pourquoi fallait-il que tu tombes justement sur les Juifs ?* Ou Marcel Pagnol : *Le rire, c'est une chose humaine, une vertu qui n'appartient qu'aux hommes et que Dieu, peut-être, leur a donnée pour les consoler d'être intelligents.* Robert Fabre explique comment il en est venu à écrire *Le Rire dans tous ses éclats* après que son père fut mort subitement en lisant une comédie de Labiche et après le fou rire d'une de ses filles parce que quelqu'un, à l'issue de l'enterrement de sa mère, lui disait gauchement : « À la prochaine ! »*

24 MAI

Sans doute sous l'influence d'*Histoire du rire*, je regarde brièvement le bulletin de nouvelles de 18 h. On y entend et on y voit Jean-Pierre Raffarin, Jean Charest (hier, c'était Jean Chrétien). Ce fut aussi Bernard Landry qui dénonce la « destruction du Québec » par Charest. Rien que ça ! Sans parler du « pont en or » que le gouvernement en place vient de construire pour permettre à Claude Blanchet de boucler ses fins de mois : une prime de départ de près de 300 000 \$ et une rente viagère de 80 000 \$. Pauvre homme ! Il a 57 ans. En se levant le 1^{er} janvier prochain et jusqu'à sa mort, il trouvera 80 000 \$ sous son oreiller. Et il n'est que le conjoint de Pauline Marois, qui était fort embarrassée, l'autre soir, lors d'une brève entrevue à la télévision. Ça serait à mourir de rire, si l'on avait envie de mourir.

On construit des ponts en or ailleurs qu'au Québec. Ainsi, je lis, sous le titre *The Looters of London* :

*The papers are full of reports of swarms of people filling their pockets as fast as they can before escaping into the darkness. But the city now being looted is not [245] Baghdad. It is London. (And the looters are well-heeled City businessmen, some of them pillars of society.) A scandal that appears to be almost habitual, which used to be hidden from view. But just drawing attention to it has not been enough. Greedy people know no shame. Rewards for Failure (*The Tablet*, 3 mai 2003).*

On croirait lire un commentaire sur quelques récentes « reconnaissances » envers des administrateurs des fonds publics bien québécois.

Il arrive que je me promène presque tous les matins devant l'ancienne propriété de Pauline Marois. Faut voir. Vue imprenable sur le fleuve, piscine hors-terre, spa, tourelles. Un château. Elle l'a vendue à quelqu'un qui venait de gagner un gros lot à la loterie. Je n'en sais pas davantage. Ils/elles mourront tous. Moi aussi, sait-on jamais. Ils auront donc donné des noms à leur terre, comme dit un psaume ravageur. Ils ont l'air, en tout cas, de beaucoup s'occuper de leur « prime de séparation ». Seigneur de Dieu !, on ne couche que dans un seul lit à la fois ; et quand on n'a plus ni faim ni soif, on se pousse. *D'où vient-on ? Où va-t-on ? À quelle heure on mange ?* La dernière question, c'est la question des trois quarts de l'humanité.

Ah ! et puis, il faut que je revienne sur *Les Invasions barbares*. Les journaux de fin de semaine y consacrent articles sur articles ; photos sur photos. On y décortique tous les détails. La montée « en rang » de toutes les vedettes ; leur descente, leurs déclarations à la presse internationale. Les décolletés. Faut dire qu'il ne manque pas de belles distributions de molécules. Viviane Romance (fin des années 1940) n'en manquait pas, elle non plus. Vous vous en souvenez ? Il suffit bien de voir comment s'habillent les jeunes filles et les jeunes hommes de la résidence où je me trouve pour constater que le féminisme n'a pas fait gagner un millimètre de liberté aux femmes. Les jeunes filles tablent toutes sur l'éternité de l'étreinte. Étreinte est l'anagramme instructif d'éternité, comme chacun sait. Et les jeunes hommes, sur quoi tablent-ils ? Ils ne tablent sur rien. Ils seront surpris par l'enfermement dans la femme-vallée. Après quoi, ils divorceront et devront payer une pension alimentaire. Le mariage dure peu, mais la pension alimentaire suit son homme.

Les Invasions barbares, je parle du film, sont justement une invasion. Je n'ai pas vu le film, mais je sais que Denys Arcand a accepté de « couper » pour la projection à Cannes. Eût-il fallu que l'Église catholique intervienne ? On a une version à l'usage des Québécois et une version à l'usage du vrai monde.

25 MAI

Le père Lucien Gagné, mariste, est mort lundi dernier, à 87 ans. Depuis une dizaine d'années, je le voyais tous les dimanches à la messe. C'est lui qui entonnait les chants. Il avait une voix d'une grande puissance. Une voix de [246] cathédrale dans une petite chapelle ! Cela faisait étrange, ce matin, de « voir » sa place vide dans le chœur.

Je passe l'après-midi avec Claudette, qui revient de France. C'est plus fort que moi, quand je dis « retour de France », je revois une caricature de Berthio, je pense, publiée dans le *MacLean* en 1960. On y voyait un homme hilare descendant d'avion et saluant une foule imaginaire par un *Salut ! bande de caves !* Précisons que Claudette n'est pas du tout « retour-de-France » au sens de la caricature. Et soit dit en passant, « caricature » vient de l'italien *caricare*, c'est-à-dire char et, par glissement sémantique, de « chargement », « cargaison », etc. D'où le terme anglais *car* qui est devenu le « char » québécois qui était déjà celui de César.

Le SRAS, la maladie de la vache folle (pourquoi ne dit-on pas : bœuf fou ?) et *Les Invasions barbares* font non seulement les manchettes, mais aussi les choux gras des commentateurs et des envoyés spéciaux. *Les Invasions barbares* à elles seules refoulent toutes les autres nouvelles, pour ne rien dire du virus du Nil occidental. Les Dix Plaies de *l'Exode* reviennent.

31 MAI

Hier soir, souper avec Claudette chez Jean-Noël et Marie-Claude. Mais mon point n'est pas là. Mon point est que, à titre de président de la Corporation du Campus Notre-Dame-de-Foy, je devais me rendre faire une visite de courtoisie au nouveau conseil d'administration du holding qui a acheté l'actif du Campus Notre-Dame-de-Foy. Jean-Noël m'avait appelé, vers 14 h, pour me dire de me tenir disponible à compter de 16 h. je l'étais. Je m'étais habillé en conséquence. Les pauvres ne font jamais attendre.

Le problème est que la réunion a commencé à 15 h 30, au lieu de 14 h, et non point par la faute de Jean-Noël. Mais moi, je rageais, car, si l'on attend, on n'entreprend rien. On est dépouillé de son temps. Faire attendre, c'est du vol. Du vol de temps, qui est la substance de notre vie. N'eût été de Claudette, qui me conseillait de ravalier ma rage, je ne serais même pas allé au souper convenu. Toute explication fournie, la rencontre fut fort agréable.

[247]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

JUIN 2003

1^{er} JUIN

[Retour à la table des matières](#)

L'Ascension du Seigneur. La préface mentionne que Jésus *ne s'évade pas de notre condition humaine : mais, en entrant le premier dans le Royaume, il donne aux membres de son corps l'espérance de le rejoindre un jour*. Dieu, par l'Incarnation du Fils, n'est pas venu « faire un tour » en touriste sur la terre.

6 JUIN

Anniversaire de la mort de saint Marcellin Champagnat, fondateur des Frères Maristes. À 16 h 30, visite du frère Fernand Dostie, que j'ai connu à Rome, lors de ma session de ressourcement mariste et spirituel, ou spirituel et mariste. Nous trinquons et nous soupçons ensemble. Le frère Dostie est une dynamo. Il aura 70 ans lundi prochain. À toutes fins utiles, il aura passé sa vie, d'abord à étudier l'anglais aux États-Unis et, ensuite, à travailler au Malawi et au Zimbabwe. Il fut sept ans à Rome, à titre de secrétaire francophone/anglophone de je ne sais plus quel boss de l'administration générale. Les boss se succèdent comme dunes au Sahara. C'est dans l'exercice de ces fonctions que je l'ai rencontré en novembre ou décembre 2000. J'en parle assez longuement dans *Je te cherche dès l'aube*.

J'ai quelque plaisir et, surtout, beaucoup de profit à tenir mon journal. Mon journal constitue mes propres archives. Ah ! bon. Question. Et vos archives, cher frère vous-même, valent-elles la peine d'être consignées et publiées ? Éléments de réponse : une vieille femme de Trois-Rivières vient de m'écrire qu'elle récite un *Ave* chaque soir à mes intentions après avoir lu la dernière tranche de mon journal.

8 JUIN

Pentecôte. Cet après midi, j'écris à Didier Fessou :

Je fais écho à votre Lettre au président. 1) Vous m'avez fait suer (c'est le cas de le dire) avec votre « halitueux », votre « mangrove », etc. je n'ai pas trouvé votre « soniké ». Je suis pourtant un vieil habitué de San Antonio et j'ai trois ou quatre Robert (sans « s », sinon je sanantoniaiserais). N'importe ! comme dirait un zutiste converti ou un agélaste de naissance. 2) Je proteste avec l'avant-dernière énergie (pourquoi proteste-t-on toujours avec la dernière énergie ?) contre votre concession cauteleuse aux bonhommes qui disaient que je n'écris pas très bien. Vous répliquez en effet : « Peut-être, mais il est agréable à lire. » je prétends être le [248] 2^e meilleur écrivain ⁶ vivant en haut du 47^e parallèle, longitude 79, ouest, si j'ai bien lu sur mon globe terrestre de Sélection du *Reader's Digest*. Que le premier se manifeste. 3) Pour vous montrer mon eutrapélie, qu'Aristote honorait, mais que saint Paul condamnait (cf Éphésiens 5, 4 dans le texte grec), je vous recommande à toutes fins utiles *Histoire du rire et de la dérision*.

J'observe longuement le va-et-vient du couple de moineaux qui nourrissent leurs petits dans la cabane placée près de la fenêtre de mon bureau. Les oisillons sortent la tête et les parents leur entrent leurs récoltes d'insectes directement dans le bec. J'admire la précision de l'instinct et, en même temps, je me demande quel plaisir les

⁶ Deux autres s'appellent Louis Hémon, un maudit Français, un importé, et Félix-Antoine Savard, qui ramassait des veilloches en Abitibi avant d'être Mgr et doyen de la faculté des artzélétres à Laval, mot que l'on peut lire de gauche à droite, et inversement. Comment appelle-t-on ce genre de mots ? Anagramme n'est pas la réponse. Éternité est l'anagramme de étreinte, et « rance », de « nacre ». En fait, il s'agit d'un palindrome, *mot, groupe de mots qui peut être lu indifféremment de gauche à droite ou de droite à gauche en conservant le même sens*. Exemples : *ressasser*. *Élu par cette crapule*. *Un roc cornu*.

parents peuvent bien avoir. Écrivant cela, j'anthropomorphise. En effet, *par la connaissance absolue, l'homme ne fait plus qu'un avec le monde, et alors le rire devient impossible.*

11 JUIN

Vers 11 h, rencontre avec Didier Fessou. Je l'invite à dîner, mais il préfère aller au restaurant. « J'en connais un pas pire, dit-il, à Saint-Augustin. » Le restaurant est peut-être « pas pire ». En tout cas, il est presque rempli et il n'y a aucune place libre dans la section réservée aux lépreux fumés. Je dis à M. Fessou (car nous nous vouvoyons, comme de juste) : « Pas question d'attendre. On file ailleurs ». Il me suggère un restaurant situé à Neuville. J'y suis déjà allé. Le Manoir est fermé ; il n'est ouvert que pour le souper. Retour à Saint-Augustin. Nous entrons dans un resto bar. Dans la section pour lépreux fumés. Les strapontins sont très haut, je me demande bien pourquoi, et les tables, grandes comme un mouchoir de poche. Le service est lent, et on est assommé par le tam-tam. C'est pas une place pour manger ; c'est une place pour boèr. À ce compte-là, on peut boire chez soi, à très moindres frais.

Heureusement, Didier Fessou alimente la conversation. Je note une de ses remarques : certaines professions (juges, prêtres, professeurs, enseignants) condamnent pratiquement aux cercles fermés : professeurs entre professeurs ; journalistes entre journalistes, etc. La raison en est que ces professions impliquent toujours des « tiers », et de façon exponentielle : les élèves et les parents, dans le cas des professeurs ; les « sources », dans le cas des journalistes ou des [249] concurrents ; les « recoupements » faciles, dans le cas des prêtres, nonobstant le « secret de la confession ». Quand j'étais enfant, au sortir d'une messe, j'ai déjà entendu ma mère dire quelque chose comme ceci : « Durant le prône [elle disait bel et bien « prône »], as-tu vu [elle s'adressait à mon père] que M. X est devenu tout rouge ? »

C'est bien plus tard que j'ai lu la remarque de Pascal, que je rappelle souvent dans ce journal : *Si tous les hommes savaient ce qu'ils disent les uns des autres, il n'y aurait pas quatre amis dans le monde. Cela paraît par les querelles que causent les rapports indiscrets qu'on en fait quelquefois.*

Quoi qu'en dise Pascal, l'amitié protège. Je flotte dans quelques bulles de discrétion, et quelques autres flottent dans la bulle de ma discrétion. Je verrouille certaines informations sur tel ou tel, qui me furent communiquées bien gratuitement. Parlant de discrétion, et contrairement au préjugé courant, les femmes sont plus discrètes que les hommes. L'étymologie nous renseigne à ce sujet : « couper » vient de

« Discret ». Quel père sait, en toute certitude, quel est le père de tel enfant ? La mère sait. C'est d'elle que l'enfant est coupé.

12 JUIN

J'arrive toujours à la messe quatre ou cinq minutes avant le début. La coupe est sur l'autel. Elle est dorée. Vrai or. Je dois faire un effort pour m'en détacher les yeux. La coupe, toute coupe, est une belle forme. Avant la consécration, elle est vide. Après la consécration, elle contient le sang du Christ. Je me dis que l'Église, l'organisation de l'Église, la liturgie, c'est la coupe. On a le choix entre un Dieu sans Église ou une Église sans Dieu.

Dans *Le Soleil* du jour je lis :

Dites 9 fois par jour « Je vous salue, Marie », durant 9 jours. Faites 3 souhaits, le premier concernant les affaires, les deux autres pour l'impossible. Publiez cet article le 9^e jour, vos souhaits se réaliseront même si vous n'y croyez pas. Merci mon Dieu. C'est incroyable mais vrai.

Juste en dessous, je lis : Remerciements au St-Esprit pour faveur obtenue avec promesse de publier.

Ces annonces sont accompagnées des initiales de l'expéditeur. Elles sont payées à tant de la ligne « agate ». Il y a 14 lignes agates au pouce. C'est écrit dans le dictionnaire Bélisle. J'ignore si l'on compte encore de cette façon dans les gazettes. Mais je ne crois pas que, dans ces cas-là, le journal prenne la peine de vérifier l'adresse de l'expéditeur, comme il fait pour la rubrique « opinion du lecteur ». Dans ce cas, en effet, le journal doit se protéger contre d'éventuelles « poursuites » (litigations, en anglais). Litige : dispute, contestation, procès. Je me souviens d'avoir déjà fait état de ce genre d'annonces dans mon [250] journal. Je me répète au bénéfice du lecteur qui vient d'embarquer dans le train. Je suis bien bon.

14 JUIN

Dans *La Presse* du jour, j'apprends qu'un journaliste a voulu connaître les réactions des gardiennes d'enfants au budget Séguin, dans des garderies. S'adressant à une passante, il frappe un *no comment*. Il s'agissait de la fille de Bernard Landry, copropriétaire d'une garderie dans Notre-Dame-de-Grâce. Réaction correcte.

Je ne sais pourquoi cela me fait penser aux sosies de Saddam Hussein. Le Saddam avait réuni une vingtaine de ses sosies. Il les avait félicités pour leur bonne « prestation ». Après quoi, il leur avait appris qu'il était manchot. Moralité no 1 : en politique, on tire pour tuer. C'est Bernard Landry qui m'avait fait cette peu confidentielle confidence dans le cagibi où j'ai vécu pendant six ans, cagibi situé au 3e étage de l'école Saint-Malo. Moralité no 2 : pour gouverner, il faut mentir. Moralité no 3 : si l'on cessait de mentir, il faudrait fermer le monde et cacher la clé quelque part dans la voie lactée. C'est Céline qui a dit ça. Précisons que Céline est un homme. Pardon ! Un mâle. Avec ou après le (ou à cause du) féminisme, on ne peut plus ni dire ni écrire « homme », tout court. Il faut dire (et surtout écrire), homme/femme ; il/elle.

Je suis en train de lire *La Condition chrétienne*, de Paul Valadier (Seuil, mars 2003). Valadier est jésuite. Il écrit à gauche et à droite, ce qui ne veut plus rien dire depuis, au minimum, 1789. Or, il écrit au « il/elle », au « chrétien/ tienne », au homme/femme. Il écrit pour la Marquise de Ray Ventura (1936).

Hier, j'étais invité dans une de nos communautés de la ville de Québec pour célébrer le 50e anniversaire de profession religieuse de Gaétan Fecteau. Or, il arrive que le confrère qui devait prononcer l'éloge de Gaétan Fecteau était au Zimbabwe quand on lui fit la demande. N'étant plus très sûr de son français, il m'avait courriélé son projet d'hommage en anglais, me demandant de le traduire en français. Le texte que nous avons échangé, lui et moi, a été censuré à Château-Richer, le jour de la célébration commune des quatre autres jubilaires.

Hier, donc, je me retrouve à côté d'un confrère à qui je fais une remarque que je déclare non négociable. Il est choqué. « Comment ça ? Une remarque non négociable ! » Je lui dis : Un triangle a trois angles et la somme des angles intérieurs d'un triangle est égale à deux droits. Voilà une affirmation non négociable. Le confrère à qui je parlais convint de la chose. Après quoi je lui dis : Parlons maintenant de choses « négociables ». Heureusement le *party* continuait. Les *party* continuent tout le temps, pour la simple raison que personne n'écoute personne et que personne ne s'in-

quiète d'être écouté, [251] compris ou de comprendre. On s'assure toutefois de nommer un « chauffeur désigné » pour rentrer chez soi. La morale de Nez-Rouge.

17 JUIN

Rencontre de plus de trois heures avec Martial Dassylva, journaliste retraité de *La Press* qui prépare un mémoire de maîtrise en histoire scolaire. Son sujet : les cégeps. Il est fort bien préparé et très méthodique. Il avait déjà soigneusement épluché les archives du ministère de l'Éducation du Québec, où il a d'ailleurs déniché de savoureux mémos de Paul Gérin-Lajoie à Arthur Tremblay, et vice versa. Si jamais Martial Dassylva publie son ouvrage, je serais assez curieux de prendre connaissance de ces « mémos » qui n'étaient pas *ad usum delphini*, mais *ad usum principum*.

18 JUIN

Mort de Pierre Bourgault, à 69 ans. J'ai participé avec lui à une émission radio-phonique à CKAC, je ne sais plus en quelle année. Je me souviens que, durant la pause commerciale, il m'avait fait part de son amour pour San Antonio. Le lendemain de la victoire du PQ en 1976, j'avais participé à une émission de télévision qui réunissait Pierre Bourgault, René Lévesque et Eric Kierans. C'est Gilles Gariépy qui avait eu l'idée de nous rassembler. René Lévesque avait salué chaleureusement les deux autres invités. Quant à moi, c'est à peine s'il m'avait tendu la main. Faut dire que, quelques mois plus tôt, il était venu me rencontrer longuement pour me demander de me présenter aux élections. J'avais refusé. Ma troisième rencontre avec Pierre Bourgault eut lieu à une table ronde lors du Salon du livre de Québec. Pierre Bourgault lançait, je pense, ses *Écrits polémiques*. Il avait été interviewé avant moi et il savait que je serais le suivant. Il m'avait attaqué violemment dès le début de son entrevue, dénonçant, non pas mes propos « polémiques », mais ma hargne. Il est vrai que je l'avais assez féroce­ment grafigné dans *Journal d'un homme farouche* à l'occasion de sa « déclaration de faillite personnelle » dont *La Presse* avait fait écho le 16 octobre 1992.

Les journaux d'hier et d'aujourd'hui sont pleins de témoignages sur notre plus grand « tribun depuis Papineau ». *Le Devoir* titre à la une : *Mort d'un homme libre*. *Le Soleil* déclare : *Le tribun s'est tu*. Un « docteur » de l'université Laval, pneumologue de son état, publie un article où il met en question la « liberté » de Pierre Bourgault,

pour la raison qu'il était « esclave » de la cigarette. On n'est pas un homme libre si l'on boucane.

Les funérailles de Pierre Bourgault auront lieu samedi prochain, à 11 h 30, à la basilique Notre-Dame, conformément à ses dernières volontés. Pour la première fois de son histoire, la basilique sera l'hôte d'une cérémonie laïque, [252] dite civique, afin de respecter les convictions de Pierre Bourgault, connu comme athée convaincu.

Il manque au Québec (en tout cas à Montréal et à Québec) un lieu pour les funérailles de certaines personnalités. Ce fut le cas pour René Lévesque, pour Marie-Soleil, pour Jean-Paul Riopelle. C'est maintenant le cas pour Pierre Bourgault. Les cas embarrassants vont se multiplier. On les monte en épingle quand il s'agit des funérailles de grosses pointures. Mais c'est par centaines et par milliers que des individus ordinaires constitueront bientôt, eux aussi, des cas embarrassants. À Québec et à Montréal, l'État devrait désigner des lieux civiques pour les funérailles des personnes qui auraient manifesté la volonté d'avoir des funérailles purement civiles et civiques. De tels lieux pourraient fort bien être des églises catholiques désaffectées et réaménagées en conséquence. Resterait la question des cimetières pour les urnes de cendres ou les cadavres, qui ne sont que des cendres différées. Aussi loin que l'on remonte dans le temps, l'homme a toujours voulu que l'on marquât de quelque façon le lieu de sa sépulture. Pyramides, ossuaires, stèles, simples croix de bois. À Métabetchouan, sur une colline, on pouvait voir d'assez loin une croix de bois noire. Pour désigner l'endroit, nous disions que nous allions jouer à la croix. J'ai toujours entendu dire que c'est l'endroit où l'on avait enterré un « sauvage ». Plus simplement, peut-être, l'endroit où l'on avait découvert des ossements humains.

Grosses pointures ou défunts ordinaires, je trouve étrange que l'on prenne la peine de se déclarer athée. Personne ne sent le besoin de se déclarer A-Jupiter, A-Mercure ou A-Vénus. Posons que l'on désigne par la lettre « A » le Big-Bang initial, l'Être suprême, je ne sais comment dire. Faudrait-il se déclarer Non-A ?

19 JUIN

Claudette m'invite chez elle vers 16 h 30. Temps splendide. Nous nous installons d'abord sur le patio, mais nous devons rentrer à l'intérieur vers 18 h, parce que nous avons froid, même si nous avons revêtu nos coupe-vent. Nous jouons d'abord une partie de patience russe que je perds, comme d'habitude, de même que la gageure régulière de trente sous.

20 JUIN

Avec Claudette, je me rends souper chez Marie-Claude et Jean-Noël. Ces derniers habitent à Neuville sur le bord du fleuve. La marée est basse. Les battures s'étendent sur près d'un mille. À l'est, on distingue le pont de Québec. De loin, nous apercevons un gros bateau de croisière qui remonte vers Montréal. C'est le *Rotterdam*. Le pont supérieur s'élève à quelque 200 pieds [253] au-dessus de l'eau. À notre hauteur, il croise un cargo qui paraît minuscule à côté du paquebot. Des avions passent très haut en direction de l'ouest. Nous entendons clairement un train de fret pousser, à intervalles réguliers, ses quatre coups de sifflet réglementaires avant un passage à niveau. Puis on entend le bruit sourd du train qui glisse sur les rails. Nous soupçons dehors, emmitouflés dans des chandails, sauf Jean-Noël. J'ai les mains gelées. On ne peut quand même pas manger avec des mitaines !

Marie-Claude et Jean-Noël envisagent de se rendre prochainement à la Grosse Île. Je leur dis que Jean O'Neil a écrit de belles pages sur ce lieu :

La Grosse Île est une des îles importantes de l'archipel de l'île aux Grues, située à peu près devant Berthier, et, quand une quarantaine y fut instaurée pour stopper les ravages du typhus, tous les bateaux devaient s'y arrêter, au son du canon qui les menaçait s'ils voulaient passer outre. Des Irlandais. On dit en avoir enterré dix mille dans un cimetière préfabriqué où la couche de terre est tellement mince qu'on croit presque entendre les squelettes se plaindre encore de l'injustice qui fut faite au milieu du siècle dernier. Avec des grappins qui allaient nettoyer le fond des cales, on en a probablement jeté autant dans le fleuve Saint-Laurent. (*Géographie d'amours*, Libre expression, 1993).

Dans *Le Fleuve* (Libre Expression, 1995), Jean O'Neil revient sur le sujet, sous le titre *Maman, d'où je viens ?* :

Quand j'étais dans la vingtaine, cela était une curiosité strictement personnelle et je prenais bien garde de ne pas acher le gouvernement de mon pays avec cette question-là, car je savais que la réponse était à la Grosse Île, un lieu ultrasecret où même le corridor aérien était interdit, à cause des expériences bactériologiques qu'on y menait. Puis l'endroit est devenu une station de quarantaine pour les animaux importés, les charolais et les limousins y

remplaçant les virus et les microbes. Aujourd'hui enfin, les touristes sont invités à remplacer les bœufs.

22 JUIN

Les funérailles du PQ. Hier, vers 17 h, chez Thérèse, je regarde l'enregistrement de la cérémonie des funérailles de Pierre Bourgault. Il les aura occupés, les médias, cet homme-là, ces 40 dernières années! Et, c'est le cas de le dire, il n'aura pas raté sa sortie! Ses funérailles civiques et civiles dans la basilique Notre-Dame auront été sa dernière provocation. Titre du *Soleil* du jour : *Athée, le tribun a eu droit, tel qu'il l'avait souhaité, aux « grandes orgues »*. C'est assez bien ramassé : athée et tribun. Quant aux grandes orgues, on les a vues longuement à plusieurs reprises. Je conviens d'ailleurs volontiers que la simple vue de cet énorme arrangement de tuyaux est un spectacle en soi.

Quant aux divers hommages, lus ou chantés, on aura eu droit à toutes les envoies convenues. L'allocution (je ne peux pas dire « sermon ») de Jean [254] Dorion, président de la SSJBM, a été particulièrement longue. Je n'endurerais pas ça tous les dimanches. Je changerais de religion! M. Dorion a dit que Pierre Bourgault *nous avait lavé le cerveau et c'est un lavage dont nous avons grandement besoin*. Il ne s'est pas rendu compte de l'énormité de l'expression « lavage de cerveau ». Il a insisté. Non seulement il s'est mis les pieds dans les plats, mais il les a remués!

Tout le gratin des purs et durs du PQ était présent. Ou, en tout cas, tous ceux qui ont *surfé* sur les houles et les foules de la sécession : Gilles Vigneault, Jean-Pierre Ferland, Lucien Bouchard, Louise Harel, Pauline Marois suivie de Claude Blanchet, souriant de toutes ses dents. Daniel Boucher était dans le bateau. Il mâchait de la gomme avec grande application. Averti, ou sentant que la caméra était braquée sur lui, il arrêta de mâcher. Il manquait Ginette Reno. Bernard Landry était très là. Il a fait, bien sûr, un discours de campagne électorale. Et le régisseur nous l'a souvent montré essuyant *una furtiva lacrima*. Soit dit avant que je l'oublie, il n'y a pas beaucoup de BS dans cette famille.

Mais, dans cette famille, on n'a pas beaucoup le sens de l'État : Jean Charest a été hué au moment d'entrer dans la basilique. À ce que je sache, il est le chef du gouvernement du Québec. Pourquoi l'a-t-on hué? Réponse : les péquistes s'endurent à peine entre eux. Il est fatal qu'ils n'endurent pas les non-péquistes. Un peu d'élégance aurait dû amener Bernard Landry à prendre 30 secondes pour dénoncer les

huées adressées à Jean Charest. Pour tout résumer, cette cérémonie fut celle des funérailles du PQ. C'est Jean O'Neil qui me refille la formule.

Chez Jean-Noël Tremblay, le 20 juin (soyons précis), nous avons un peu parlé de Pierre Bourgault. Jean-Noël a eu ce mot : « Un irresponsable. » Il voulait dire : un homme qui n'a jamais rien administré, rien géré ; un homme qui n'a jamais eu à répondre. Un homme qui n'était même pas capable d'administrer son budget personnel. C'est Robert Bourassa qui l'avait « sorti du BS », je ne sais plus en quelle année. Ces dernières années, Pierre Bourgault avait des revenus dans les « six chiffres ».

Être responsable, c'est devoir répondre. Répondre à un conseil d'administration, par exemple. Répondre à des électeurs, si l'on est député. Répondre à sa femme, si l'on n'est pas de la rue Ontario. Pierre Bourgault était gai. Répondre à une femme, c'est le test des tests. Ou répondre à une autorité que tu reconnais. C'est cette autorité, d'ailleurs, qui t'a constitué ce que tu es. Si tu invoques le statut de citoyen, tu reconnais l'Empereur, ou le Premier ministre. Saint Paul, après plusieurs bastonnades, flagellations ou lapidations, finit par invoquer son statut de citoyen romain. Ça lui a donné une couple d'années de prison dorée à Rome. Après quoi, il fut décapité, comme tout le monde. Tu peux, tu dois, dans certains cas, affronter l'autorité. Et alors, tu gagnes ou tu [255] perds, Et si tu perds, tu prends ton trou jusqu'à la prochaine *game*. Ou bien, tu pars une faction. Une faction est toujours une fraction. C'est du bord du tout, et non pas de la fraction, que la partie se joue. La partie se joue du bord de la durée.

Notes postérieures (3 septembre 2003) : François Caron me communique une lettre publiée dans *La Presse* du 20 juin :

Hier, l'ex-journaliste Jean-Marc Léger s'insurgeait contre la présence appréhendée de certaines personnalités politiques aux funérailles de Pierre Bourgault. Une profanation, clamait-il. Peut-être. Incongruité, incohérence, sûrement. À ce chapitre que dire du fait de la célébration dans un haut lieu du culte catholique de funérailles civiques d'un athée notoire sinon militant ? Ironiquement, ce dernier, à titre posthume, n'aura-t-il pas montré qu'il n'y a plus grand-chose de sacré aux yeux des autorités ecclésiastiques de l'Église montréalaise ? On n'imagine pas une synagogue ou une mosquée se prêtant à une pareille caricature de leur rôle, voire de leur raison d'être.

Dans la même veine, je prends connaissance d'une réflexion de Lysiane Gagnon dans *La Presse* du 28 juin, que je n'avais pas lue :

Je ne connais aucun pays où les autorités religieuses auraient accepté de prêter leur plus auguste temple à un parti politique pour une cérémonie laïque dénuée de tout rapport avec la religion. Jamais l'on ne verrait une telle profanation dans une église française, philippine ou torontoise, un temple protestant ou une synagogue. Il faut croire que seule l'Église catholique du Québec a perdu le sens du sacré. [...] À quand la location de la cathédrale pour des « partys » de graduation ou le tournage de Star Académie ?

Évangile du jour. Récit de la dernière Cène dans Marc. Le célébrant lit les paroles mêmes de la Consécration, mais il n'est pas en train de dire les mots de la Consécration. Il ne « se passe » rien. Quelques dix minutes plus tard, il dira les mêmes mots, mais alors il transformera le pain et le vin en corps et sang de Jésus. Le même homme, mais non pas dans la même fonction. En lisant l'Évangile, il est lecteur ; en consacrant, il agit *in loco* Christi. En lieu et place du Christ. Après la Consécration, l'assemblée déclare : *Il est grand le mystère de la foi.*

Je fais tourner une cassette où je sais que se trouve le *Lauda, Sion*. Les cassettes, c'est passé de mode. Je finis par trouver. En fait, je ne trouve rien. Mais j'aime toutes les hymnes ou cantiques de cette cassette. J'ai fini par entendre mon *Lauda, Sion*.

Mystère de la foi, évidemment, encore que ces deux mots hurlent d'être accolés. Il est grand aussi, et minable, le « mystère » des funérailles civiques et civiles de Pierre Bourgault. Où est-il, présentement ? Je dis « présentement », mais il est mort à un moment précis le 16 juin. Au moment où j'écris ces [256] lignes (19 h), j'ignore où ses cendres, cercueil compris (mais ça, ça dépend des préarrangements funéraires) seront mises en terre. Faudrait quand même pas que ce lieu devienne un lieu des pleureurs/ses annuelles. Ça serait quand même pas trop pire, vu que ça serait en juin. Mais il arrive qu'il pleuve en juin. La pluie disperse les pleureuses.

Note : Après avoir écrit ces dernières lignes, j'apprends que la dépouille de Pierre Bourgault a été inhumée au cimetière Notre-Dame-des-Neiges.

Il y a deux ou trois ans, j'ai cherché et j'ai trouvé la tombe de René Lévesque. Je n'étais ni en défilé, ni en cortège, ni en procession. J'étais avec un ami et nous cherchions, chacun de son côté. Je voulais m'assurer d'une chose, qui est la suivante : sur la tombe de René Lévesque, il n'y a pas un pouce carré de symbole chrétien. Mais on y trouve la platitude de Félix sur « la courte liste des libérateurs de peuples ». Félix était « propriétaire » de l'île d'Orléans. Il a un boulevard à son nom. Il

n'est pas mort dans les souliers qu'il a chantés. D'autres chantres de la sécession cultivent leur vigne en France.

Juste en face du cimetière en question se trouve un petit cimetière juif. Sur toutes les tombes, on voit le symbole de l'étoile de David. Mais, sur la tombe de René Lévesque, on ne voit rien qui rappelle qu'il fut le premier ministre du Québec où le christianisme a joué un rôle fondateur. Paix à ses asticots. Lesquels, d'ailleurs depuis lors, se sont renouvelés.

24 JUIN

La Saint-Jean. La liturgie accompagne le rythme des saisons. Le 21, c'était le solstice d'été. Durée du jour : 15 h 52. Durée du jour aujourd'hui : 15 h 51. L'hymne du dimanche de la Trinité porte : *Jam sol recedit igneus. Déjà le feu du soleil recule.* L'Évangile met dans la bouche de Jean le Baptiste : *Il faut qu'IL croisse et que je diminue.* « La liturgie constitue en fait une "lectio divina" continue » (Paul Valadier).

Hier et aujourd'hui, température splendide. Foule énorme sur les plaines. Je passe la journée et la soirée dans mon bureau. À quelques reprises, je regarde brièvement des reportages sur les fêtes, à Québec ou à Montréal. C'est sans doute l'effet de mon âge, mais je suis incapable « d'entrer dans le party ». Je ne comprends pas pourquoi tous les chanteurs et toutes les chanteuses hurlent à ce point. Ni pourquoi ils sont tous habillés comme des clochards. Incroyable saleté du terrain. La télévision nous montre le sol couvert de bouteilles de bière, de canettes, de déchets de toute sorte.

Je ne comprends pas non plus le langage des « enfants de la loi 101 ». Ils ne parlent pas français. Les mots « plaisir », « agréable », « plaisant », etc., sont remplacés par un seul mot : « fun » ou « c'est l'fun ». Les enfants de la loi *One O One*.

[257]

Note postérieure : Je reçois ce matin (2 juillet) le supplément du *Figaro littéraire* daté du 19 juin. Un envoi de Jean-Paul Bussiès. On y parle notamment d'Apolinaire, José Maria de Heredia, Oscar de Molosz, bref de « ceux qui aimaient à en mourir une langue qui meurt ». En terminant, on cite Cioran : *Et c'est moi rebut des Balkans qui m'en désole et qui choisis de mourir, inconsolable, avec elle.*

Durant l'automne 1990, je me trouvais en Israël. Dans *Jérusalem, terra dolorosa*, j'écrivais, en date du vendredi, 12 octobre :

Hier soir, après souper, je me rends au parc de l'Indépendance où se tient un rassemblement pour célébrer la clôture des fêtes du Succot. Foule nombreuse qui chante et danse la joie de la Torah (la loi de Moïse). Aucune obligation rituelle, sauf le commandement de la joie : Tu te réjouiras en ta fête. Contraste entre les Palestiniens en deuil et les Juifs en fête. Quelques jours auparavant, il y avait eu un violent affrontement entre des Palestiniens et l'armée d'Israël : deux morts et une soixantaine de blessés chez les Palestiniens. Des soldats en poste aux entrées du parc. Autre contraste : une foule en liesse, et pas une goutte d'alcool, pas une bouteille de bière, pas un seul morceau de papier ou d'emballage de nourriture jetés sur le terrain.

26 JUIN

Très fortes chaleurs depuis trois jours. D'après les journaux, nous aurions eu le 24 juin le plus chaud depuis 100 ans. Présentement, il fait 34 (40, si l'on tient compte du facteur humidex). Dans les pièces de la résidence situées à l'ouest, la chaleur est difficilement supportable vu les très grandes surfaces de fenêtrage. On dit bien, quand on dit « chaleur accablante ». Encore qu'ici l'air est grand. Qu'est-ce que ça doit être rue Sainte-Thérèse avec, en plus, le rayonnement de la chaleur des surfaces asphaltées et des murs de briques ?

27 JUIN

Fin d'après-midi et souper chez Claudette. Forte chaleur, mais facilement supportable à l'ombre des grands hêtres et sous une brise légère. Il a dû y avoir de brefs orages à quelque 50 km à la ronde. Nous soupons sur le patio. C'est le premier souper que nous prenons dehors sans devoir remettre coupe-vent ou chandail. Ce quartier est plein d'enfants. Les uns font des prouesses sur leurs planches à roulettes ; les plus jeunes font du vélo, casqués comme des professionnels.

À 12 ans, j'avais appris à rouler en vélo. Nous disions d'ailleurs « bicycle » et non vélo. Mais je n'avais pas de vélo. Durant la première messe du dimanche, « j'empruntais » les vélos des gars de la paroisse qui étaient venus à [258] la messe en vélo. Mais il fallait surveiller l'heure. Grand malheur s'il avait fallu, en ramenant le vélo, que je fusse « attendu » par le propriétaire !

J'étais devenu rapidement un « expert » : je pouvais rouler en vélo sur une planche de six à huit pouces de largeur, suspendue à quatre ou cinq pieds du sol. J'ai déjà dit à la blague que, si j'avais eu un vélo, je ne serais pas entré au juvénat. En fait, j'avais posé la question au frère directeur (mon recruteur !) et il m'avait répondu distraitements qu'il y avait des vélos au juvénat. Il n'y en avait pas.

28 JUIN

Il fait un peu moins chaud, mais la chaleur est entrée dans la résidence. J'ai passé une bonne partie de la nuit dans mon fauteuil. Depuis 9 h, je suis une âme en peine : les petites choses que je dois faire (un peu de rangement, un peu de lessive, une courte lettre de courtoisie), je les diffère. Je n'arrive pas à lire ni (évidemment) à écrire à moins de me sermonner. Je passe de ma chaise de bureau à un fauteuil ; de la lecture d'un journal à la cuisine ; d'une brève collation à rien du tout. Je songe à téléphoner, à tout risque, à Thérèse. Mais je me retiens. Elle n'est pas à ma « disposition ». Un Martien qui m'observerait à mon insu ferait sans doute rapport à son supérieur jupitérien pour l'informer que je suis en phase terminale.

Dans la revue *Clic*, publiée par Bell Sympatico, je lis l'éditorial intitulé « La réduction scientifique ». L'auteur écrit :

Si la loi de la vie est la survie du plus fort, pourquoi un être aurait-il développé un organe aussi vulnérable que celui de la peau dépourvue de fourrure ? Est-ce à dire qu'il faut d'emblée accepter l'idée d'un Dieu qui a créé l'univers en sept jours ? Pas du tout. Mais une chose est certaine : cette perception d'une intelligence mystérieuse à l'œuvre dans toute l'aventure de l'évolution est irrépressible. Une telle perception est toutefois humiliante. Pareille humiliation n'est pas au goût de nombreux scientifiques qui, comme bien des religieux, voudraient pouvoir s'asseoir sur des certitudes confortables et soporifiques.

Je n'arrive pas à suivre le sautaillement de puces électroniques de l'auteur. Il conclut, après avoir fait allusion aux nazis et aux Soviétiques, qu'*après tout on ne s'exterminait pas entre humains, n'est-ce pas ?* ». Première nouvelle ! Détail : la *Genèse* parle de la création en six jours et non pas sept. N'importe ! Ce jeune homme n'a peut-être pas lu la *Genèse*. Il ne lit certainement pas les journaux. Et il dénonce la « réduction scientifique ». Laquelle ? Celle des scientifiques ? Le scientisme est mort

depuis Max Planck, Ernst Schrödinger et d'autres. Presque tous des Prix Nobel. En fait, l'auteur est payé pour vendre Sympatico. Je suis un abonné de Sympatico. C'est mon « serveur ». Il n'est pas mon « serviteur », car c'est moi qui dois lui obéir.

[259]

J'apprends la mort, survenue hier, de deux employés du Campus : Michel Daigle, 44 ans, d'un cancer ; Robert Lapointe, 53 ans, de la maladie de Parkinson.

29 JUIN

Dimanche. Fête des saints Pierre et Paul. Vers 14 h, je me rends avec Thérèse au jardin Saint-Roch. Beau petit parc à l'est de la basse-ville, juste au pied de la falaise. Une cascade descend un escalier, marche par marche, et se perd dans une vasque. Sur trois côtés du périmètre, plantations de fleurs et d'arbres. Même si nous sommes en plein après-midi, le parc est assez peu fréquenté. Nous saluons le buste du peintre Alfred Pellan. Du jardin, nous nous rendons à pied vers l'échangeur Dufferin où nous regardons les peintures murales sur le béton de l'îlot Fleury. Nous nous attardons un bon moment dans une épicerie tenue par un Tunisien. Nous rentrons en passant par la place Royale et le boulevard Champlain.

Depuis une vingtaine d'années, les autorités municipales et gouvernementales ont investi des dizaines de millions de dollars dans la restauration et la mise en valeur de la vieille ville. Il reste encore beaucoup à faire. Rome et Paris ne furent pas créées en un jour, et la ville de Québec est encore toute jeune. Justement, ce qu'il y a de plus beau prend appui sur les vieux murs, les vieux édifices ou bien sur des constructions plus récentes, mais qui reprenaient de vieux modèles. Je pense au Château Frontenac, par exemple.

Je lis une recension d'un récent ouvrage sur saint Augustin dans *The Tablet* du 7 juin.

Writing, in late antiquity, was almost always a matter of dictating to a notarius armed with stylus and wax-tablets. In those time writing was not a solitary, but a sociable business, usually done at night, by the small light of an oil lamp, « lucumbrum » (hence our « lucubrations ».) His words had passed his lips before being fixed in the wax of the tablets ; they had been music before becoming the score.

Je n'ai jamais utilisé de dictaphone. Je préférerais dicter. J'ai sans doute évité de la sorte bien des élucubrations ! Le dictaphone accepte sans broncher ce que vous lui dites, mais une bonne secrétaire sait marquer un léger recul, un étonnement ou même vous demandera : *C'est bien ça que vous voulez dire ?*

30 JUIN

Gérard a placé un gros bouquet de pivoines devant l'autel et, comme la chapelle est petite et qu'il fait très chaud, l'odeur remplit tout l'espace. Après déjeuner, je me laisse aller à des hypothèses quant à la hiérarchie des sens chez les animaux.

[260]

Chez les oiseaux, la vue est première, suivie de l'ouïe. Pour autant que je sache, l'odorat ne joue aucun rôle dans l'organisation de leur vie. Le toucher joue un rôle, puisqu'ils savent se protéger du froid et semblent souffrir d'une trop grande chaleur. J'observe que les hirondelles sortent la moitié du corps hors de la cabane quand la température est très élevée. Quant au goût, les oiseaux sont omnivores (corneilles, goélands) ou insectivores. Mais comment savoir si le goût y joue un rôle.

Chez le chien, l'odorat est de loin le sens le plus développé, suivi de l'ouïe. Chez le cheval, c'est l'ouïe qui domine, suivie de la vue. Chez le cerf, c'est l'ouïe et l'odorat qui dominent. Chez l'homme, l'odorat est cause d'agrément ou de désagrément, mais il n'est nullement nécessaire à sa survie. On pourrait vivre privé d'odorat et personne ne s'en apercevrait, même pas celui qui en serait privé. J'ai connu un confrère privé d'odorat, mais, s'il ne me l'avait pas dit, comment l'aurais-je su ?

Chez l'homme, l'ouïe est le sens qui le détermine au plus haut point. L'ouïe est le sens social par excellence. La preuve *a contrario*, c'est que le sourd est risible, mais non pas l'aveugle.

Somme toute, par rapport aux animaux, l'homme n'excelle par aucun des cinq sens sauf peut-être le toucher. Mais alors, cela tient au fait que la finesse du toucher est proportionnelle à l'intelligence. La vue est le sens le plus universel : celui qui donne accès au plus grand nombre de perceptions. Mais il est aussi le sens le plus trompeur. « Visionnaire », « illuminé » sont des termes péjoratifs. Exemple classique : le bâton dans l'eau qui paraît cassé. L'œil ne perçoit que les couleurs. Il faut toucher pour vérifier si la vitre d'une fenêtre parfaitement propre est ouverte ou fermée. Le toucher est le sens de la certitude.

Il semble, du reste, que le sens du toucher, dont tous les autres sens se laissent déduire, joue un rôle particulier dans la connaissance. De même que, lorsque les concepts nous font défaut, nous sommes contraints toujours de recourir à l'intuition; c'est au sens du toucher que nous faisons immédiatement appel pour de nombreuses perceptions. C'est ce qui explique que nous aimons effleurer avec la pointe des doigts les choses nouvelles, rares ou précieuses, geste également spontané et raffiné (Jünger, *Le Cœur aventureux*, Gallimard, 1969).

Tous les sens décodent des perceptions tactiles : la vue est touchée par des photons ; l'ouïe, par des ondes ; l'odorat par des émanations chimiques. L'odorat est le sens des décompositions. On répugne à l'odeur d'une viande avariée ; mais on ne répugne pas à l'odeur d'une sienne « vesse ». Même pas les chiens. Le phénomène est observable. C'est pas pour rien que l'on dit « hypocrite comme un chien qui vesse ». Si les sens n'étaient pas bridés par leur « spécialisation », nous goûterions par tout notre corps. Figurativement, ne

juin 2003 261

dit-on pas « manger des yeux » ? Plus synthétiquement, un psaume dit : *Goûtez et voyez comme le Seigneur est bon.*

Je ne parle ici que des cinq sens externes. Aristote distingue de plus quatre sens internes : le sens commun (non pas selon l'acception de Descartes), la mémoire, l'imagination et la réminiscence. Je ne suis pas en train de délayer le *De sensu et sensato*, de Thomas d'Aquin. Je me fais toutefois le petit plaisir de citer Léon Bloy sur l'imagination :

La maîtresse faculté de l'artiste, l'imagination, est naturellement et passionnément anarchique. Elle ignore les consignes et les rendez-vous, et brûle sur elle même comme un solfatare. La création est sa proie, les anges sont ses vivandiers et l'univers est le cantonnement de son choix. L'infini de l'espace est sa lucarne pour explorer la totalité des siècles. Elle est la mère de l'Alpha et la sœur puînée de l'Oméga, et le serpent symbolique est sa ceinture, quand elle se met en grand gala pour penser seulement à Dieu dont elle est le profond miroir. Elle assemble les nuages, mieux que Jupiter, les épaissit autour d'elle à sa fantaisie et, selon qu'il lui plaît, les dissipe instantané-

ment ou les fait crever en déluge. Les masses les plus inébranlables et les plus pesantes accomplissent des bonds et des escalades, aussitôt que cette impératrice du Rêve leur a fait signe. Elle est la providence et la salaison des passions humaines. Elle parfume les immondices, désinfecte les élégances, aurifie les dents des crocodiles, rapatrie l'ivresse du parfait amour dans les plus vieux cœurs, découvre des filons de marbre dans les chairs vendangées par la syphilis, restitue des comètes aux plus répugnantes calvities, confère la sapidité de l'ambrosie au vomissement. Tout le diabolique et tout le divin sont en elle, parce qu'elle fut investie de la curatelle de l'Art à qui tout est nécessaire et qu'elle est à jamais, pour ses pupilles éperdus, « l'Ange gardien, la Muse et la Madone » devant qui Baudelaire a recommandé qu'on s'agenouillât, dans un poème d'une fatidique beauté. Une jauge quelconque n'est-elle pas dérisoire, en présence de cette capricieuse de l'Infini, de cette califourchonnière des Cieux ? Et ceux qu'on nomme les grands critiques, quand ils ne sont pas des pédagogues toujours aberrants, que pourraient-ils bien être, sinon d'autres ivrognes de la Fantaisie, à la recherche de leur propre lit dans des domiciles étrangers ? (*Belluaires et porchers*).

Note postérieure (12 juillet). Faute d'avoir appliqué de façon méthodique (méthode voulant dire « faire son chemin à mesure qu'on avance »), comme un bulldozer, et pouvant donc le refaire à reculons. Faute de méthode, donc, j'ai longuement cherché cette citation. Si je ne l'avais pas retracée, je n'en serais pas mort et aucun de mes innombrables lecteurs n'aurait su qu'il était privé d'un des bons numéros de Bloy. L'affaire est que je voulais me faire plaisir ! *C'est ça que c'est*, comme disent, m'a-t-on rapporté, les Acadiens.

Dans *Le Soleil* du jour, excellente photo avec la légende suivante : Mgr Marc Ouellet faisait partie d'un groupe de 42 archevêques à recevoir, hier, des mains du pape Jean-Paul II, le pallium, une écharpe blanche décorée de croix noires. [262] La cérémonie vise à marquer l'attachement au Vatican de ces hommes d'Église. Dans l'encyclopédie *Catholicisme*, on consacre près de trois colonnes à retracer l'histoire et le symbolisme de cet « ornement impérial devenu ornement ecclésiastique des plus hauts dignitaires de la hiérarchie ». Le chapeau cardinalice n'est pas loin.

Vient le jour où un ami livre le fond de sa pensée sur vous-même. Vous vous rendez compte qu'il avait porté ce jugement il y a longtemps, mais que l'exécution de la sentence avait été différée.

Dans *The Economist* du 21 juin, je lis un article intitulé « Spare parts for the brain ». Des chercheurs travaillent à fabriquer des « conducteurs » qui pourront éventuellement remplacer des « circuits » endommagés du cerveau. On les appelle *brain-bot*, par opposition à « robot », qui est un « remplacement » total. Le terme

« robot » fut créé par le dramaturge tchèque Karel Kapek en 1921, mais c'est Isaac Asimov qui l'a vulgarisé dans *Les Robots* publiés en 1950.

Je viens de lire *La Fin de l'homme. Les conséquences de la révolution biotechnique* (Francis Fukuyama, La table ronde, 2002). Or, en conclusion de l'article de *The Economist*, je trouve :

The biggest ethical questions, worries Dr Caplan, is : « If you alter the brain, how much of this can you do before you make an entirely new person ? » It is not about whether the patient is still a human being. It is more about whether the patient is still the same person. If a friend has a heart transplant or a hip replacement, you would not dream of asking them « is that you ? » However, if a significant part of the brain were replaced, you just might.

[263]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

JUILLET 2003

3 JUILLET

[Retour à la table des matières](#)

Inhumation des cendres de Robert Lapointe. Avec Marie-Claude, Jean-Noël et Claudette, je me rends au cimetière Saint-Charles pour la cérémonie qui n'en fut point une. Je connaissais Robert Lapointe depuis près de trente ans. C'est moi qui l'avais embauché au Campus. J'ignorais qu'il fût athée. Ses trois filles ne sont pas baptisées. Nous rencontrons beaucoup d'employés du Campus, nonobstant le fait que les vacances battent leur plein. Robert a toujours été d'agréable commerce et homme de party. Ces dernières années, il avait été rudement éprouvé : divorce, perte totale de tous ses biens dans l'incendie de son appartement, maladie de Parkinson. Il est mort subitement d'un ACV, alors qu'il célébrait son 53^e anniversaire de naissance. Chez Claudette, nous parlons longuement de l'infinie tristesse de cette cérémonie vide de toute ouverture sur une espérance.

2 JUILLET

Hier, dix-neuvième pique-nique annuel avec Robert Trempe et Christian Nolin. Destination, la villa des Pins sur la propriété des Frères Maristes à Saint-Gabriel-de-Valcartier. C'est la première fois que Robert et Christian font ce trajet. Nous visitons l'église de Loretteville, de construction récente, mais fort bien réussie. La

forme octogonale du vaisseau permet une vue parfaite, peu importe le banc où l'on est. Et ils sont confortables, chose rare. Les murs ne sont percés d'aucune fenêtre. Tout l'éclairage est indirect. La décoration (statues, chemin de croix) est très dépouillée, mais puissamment symbolique. J'arrête ici. Rien n'est plus difficile que de décrire un paysage ou une église.

Arrivés sur place, nous nous installons dehors pour notre séance maintenant traditionnelle de lecture de textes et de documentation (mot de code pour signifier apéro). Mais nous devons bientôt nous mettre à l'abri sur la véranda. Il faut donc rentrer chaises et tables, ce qui n'est pas une petite opération, vu que nous sommes trois handicapés soit du dos, soit des jambes, soit de l'oreille interne (mes vertiges). Je trouve quand même un réconfort mesquin d'être en compagnie de deux autres infirmes. Nous devons partir à 16 h, vu que Robert doit retourner à Saint-Armand. Bien des sujets ont dû être placés au frigo. Il reste que ce pique-nique fut qualifié de « Roll's Royce » par Robert. Or, *Experto crede Roberto* (croyez-en Robert, qui le sait par expérience). On trouve cette entrée dans le *Robert*. Y a pas de justice !

[264]

7 JUILLET

Pèlerinage aux sources. Tour du Saguenay-Lac-Saint-Jean. avec Didier Fessou. C'est lui qui a eu l'idée de ce périple. Départ, vendredi, 4 juillet, à 7 h.

Nous traversons le parc des Laurentides puis nous filons vers Péribonka en passant par Alma et le haut du lac. Bref arrêt au cimetière de Saint-Henri-de-Taillon, où se trouve la tombe des parents de la femme de Didier Fessou. Belle vue sur le lac, la dernière avant Péribonka, du moins par la route que nous suivons. Lors d'un voyage qu'il avait fait il y a plusieurs années, Didier Fessou avait gardé le souvenir d'un bon restaurant. Nous y allons, mais pour apprendre qu'il vient de changer de propriétaire. Le nouveau patron est un Marocain et sa femme, qui l'aide à la cuisine et fait le service, donne aussi, en soirée, un spectacle de danse du ventre. C'est assez dire que la gastronomie n'est pas l'assiette dudit restaurant.

Après dîner, nous visitons les lieux où Louis Hémon a séjourné quelques mois en 1912. Nous avons droit à une visite guidée par une jeune fille qui s'acquitte fort bien de sa tâche. Nous nous rendons ensuite au musée Louis-Hémon où se tient cet été une exposition sous le thème *De la croix à la plume* en hommage à huit membres du clergé : l'abbé V.-A. Huard, le scientifique, Mgr Eugène Lapointe, le syndicaliste ; l'abbé Elzéard DeLamarre, le dévot ; Mgr Victor Tremblay, l'historien ; l'abbé Al-

fred Tremblay, le poète ; Mgr FélixAntoine Savard, le romancier ; sœur Sainte-Luce, la chroniqueuse ; et moi-même, dans le domaine de l'éducation. La jeune guide qui présente déjà pour la énième fois cette exposition est assez surprise de se trouver devant « l'incunable » original !

Après cette visite, nous descendons vers Val-Jalbert où nous avons réservé nos chambres. Celles-ci sont situées dans une des anciennes maisons aménagées en condos. Notre condo comprend deux chambres à coucher à l'étage, avec bain, douche et toilette ; une salle à manger et une salle de séjour au rez-de-chaussée, avec cuisine électrique, frigo, cafetière et télévision.

Samedi, visite du zoo de Saint-Félicien : sentiers pédestres, balade dans le train qui permet aux animaux en liberté d'observer des humains en cage, visite du boréalium. Nous dînons au boréalium, où l'on est condamné au *fast food*. Dans ce milieu dédié à la Nature et de confession écololo, on ne sert que du *fast food*. Retour à Val-Jalbert. Dimanche, départ à 9 h pour la messe à Saint-Louis-de-Chambord et retour à Québec en passant par Métabetchouan, Jonquière, Arvida, La Baie et le Parc national des Grands Jardins (qu'on appelle aussi le Petit Parc ou le chemin de la Galette) qui débouche à Saint-Urbain. Bref arrêt à Boileau pour un léger dîner, et au belvédère qui surplombe le lac Ha ! Ha ! Je suis de retour vers 16 h. Didier Fessou est sonné, et moi aussi. Nous aurons parcouru quelque 700 km et passé 57 heures ensemble.

[265]

Or, après le conjugo, voyager à deux est un test. Nous n'avons pas réalisé tout le programme que nous nous étions fixé. Nous ne sommes pas allés aux jardins de Normandin ni au Trou de la Fée à Desbiens. J'ignore la « note » que Didier Fessou s'est attribuée pour le « test » ; quant à moi, je m'attribue la note 9 sur 10.

Je connais un peu mieux Didier Fessou. Sur la base de certains propos, qui n'étaient même pas des confidences, je vois qu'il se fait une haute idée de son métier de journaliste. Ainsi, il n'a jamais accepté de se laisser lié par des informations reçues *off the record*. C'est aussi un homme très attentionné - bien qu'il soit non-fumeur, il m'avait autorisé dès le départ à pétuner dans son véhicule. Attentionné moi-même, je n'ai pas tiré une seule touche tout le temps que nous fûmes dans notre cage en tôle. Je le connais un peu mieux, dis-je, mais l'aire de son être maintenant explorée me met en contact avec une plus grande partie de son mystère. Plus grande l'aire, plus étendu ce qui l'entoure.

Je rapporte deux petits faits vrais : à la fromagerie Perron de Saint-Prirne, Didier Fessou voulait acheter des « câilles ». Il prononçait caille, comme le mot qui désigne la petite volaille de ce nom. La jeune vendeuse ne comprenait pas.

J'interviens avec la « bonne » prononciation, en m'appesantissant même sur le « a ». La jeune vendeuse dit tout haut, comme en se parlant à elle-même : *Il ne comprend pas ; c'est à cause de notre accent !* « Notre accent » ! Elle mettait tout le blâme sur son accent à elle. Réflexe de minoritaire !

Cela me rappelle un chapitre de Jean Fourastié dans *Les Conditions de l'esprit scientifique* (Gallimard, coll. idées, 1966). Le chapitre est intitulé *L'r de Garches* :

La première fois que je suis allé en Amérique, j'ai vu qu'on y vendait du lait au coin des rues ; j'entrais dans les drugstores et je demandais : « Milk, please. » Le vendeur ne comprenait pas. Il me donnait tantôt un jus de tomate, tantôt du saucisson. J'insistais et je répétais « Milk », « milk ». L'homme, après m'avoir regardé d'un air attentif et méprisant, finissait par répondre - « Ah ! Milk ».

Fourastié continue par l'expérience inverse d'un Américain qui habitait Garches, dans la banlieue de Paris :

Très souvent, je dois rentrer chez moi en taxi, et alors je commande au chauffeur. *Gaches* ; mais il ne comprend pas. Je lui répète sur tous les tons, en variant l'accent. Je dois souvent lui montrer *Gaches* sur la carte. Enfin, lorsque le chauffeur finit par me comprendre, il me répond : « Ah, *Gaches* ! Il fallait le dire plus tôt. Or, il est certain que le chauffeur a dit *Garches* et non *Gaches*, mais l'Américain n'a pas entendu l'r. [...] Si nous n'avons pas l'habitude d'un son, si nous n'avons pas été initié à lui, non seulement nous ne pouvons pas l'émettre, mais encore nous ne pouvons pas l'entendre.

[266]

Le second petit fait vrai auquel je fais un sort est le suivant : en sortant d'un IGA, situé à l'entrée de Roberval, je remarque un tout jeune homme qui porte sur la poitrine et dans le dos un large bandeau rouge sur lequel est écrit SÉCURITÉ. Le jeune homme est plutôt petit. Je lui demande s'il est vraiment un agent de sécurité. Il surveille les voleurs à la tire. Devinant sans doute que je le trouve plutôt petit, il s'empresse de me dire qu'il peut maîtriser n'importe qui, car il est adepte du karaté ! Et de me donner ensuite plusieurs exemples de voleurs à la tire qu'il décèle et intercepte.

En faisant une promenade, tôt le matin, je croise une femme. Je la bonjourne, car je me sens liant ce matin. Je lui dis : *Quel beau temps pour marcher !* Elle est d'accord. J'ajoute : *Et le silence !* Elle répond : *C'est la meilleure partie.*

Je suis bien incapable de rapporter les longues conversations que nous avons eues. Elles percolent lentement. Un voyage comprend toujours trois temps : l'avant, le pendant et l'après. *L'avant*, c'est la part du rêve ; *le pendant*, même dans les meilleures conditions, est forcément accompagné de désagréments : chaleur, fatigue, menues frictions ; *l'après* est purifié à moins, bien sûr, que l'on ait échoué au « test ». Sur cette remarque, je superpose Baudelaire dans *Le Voyage* :

Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes,
L'univers est égal à son vaste appétit.
Ah ! que le monde est grand à la clarté des lampes !
Aux yeux du souvenir que le monde est petit !

8 JUILLET

Culture de dérision. Je reçois le bulletin de la Fondation de l'Université Laval. Il s'appelle *Le FULanthrope*. C'est *fullfun*.

12 JUILLET

Je me rends aux funérailles de Philippe Delisle, mort à 83 ans. Il était père d'une nombreuse famille, dont deux employés du Campus, Jacques et Pierre. Les funérailles ont lieu à l'église de Cap-Rouge. L'église est trop petite pour loger tous ceux qui sont venus témoigner leur sympathie. Au tout début de la cérémonie, témoignage d'une fille du défunt. Bref et bien senti. Puis, un puissant coffre a chanté *La Mer* de Trenet. À la demande du défunt ou de la parenté, je ne sais. Après chaque « prestation » lue ou chantée, applaudissements. On est comme sur les plaines d'Abraham : on applaudit les « artisses ». Au sortir de la messe des funérailles, grosse averse. Tout le monde se réfugie sous des arbres ou demeure à l'intérieur de l'église. L'entrepreneur des pompes funèbres et le corbillard attendent. C'est la

première fois que j'ai l'occasion de voir un corbillard qui porte, sur le coffre arrière, une espèce de [267] reliquaire vitré où l'on peut voir l'urne des cendres du défunt. Personne ne bouge. Le croque-mort porte l'urne sur son ventre avec componction. D'aucuns ouvrent d'immenses parapluies sans s'occuper des voisins. Entre chrétiens, on est attentionné. Je me protège les yeux de la main, car je n'ai pas envie de me faire crever un œil pour éviter trois gouttes de pluie.

On « défuntise » bien avant le constat de décès du coroner. On « défuntise », je veux dire on devient « sans fonction », hors-jeu, hors zizique, hors sensibilité contemporaine. On est pourtant encore en vie. Mais on n'est plus dans la *game*. Pendant l'averse, j'entendais, derrière moi, des gens qui disaient : *Ça été une belle messe*. Seigneur Jésus ! Je ne sais pas si c'est moi ou ces personnes qui avaient raison. Ce que je sais, c'est qu'à aucun moment, durant ces funérailles, je ne me suis senti « accordé », c'est le cas de le dire. Je veux du grégorien à mes funérailles. Sur 78 tours, microsillons, cassette ou CD. Mais zéro zizique. Et zéro solo d'un sous-Raoul Jobin qui pousse son *Ave, Maria* de Schubert.

15 JUILLET

Hier après-midi, rencontre de trois heures avec Alain Bouchard. Il me raconte longuement le harcèlement et les intrigues dont il est victime de la part d'un p'tit boss qui terrorise aussi deux autres employés. Les moyens ne manquent pas pour déstabiliser un inférieur hiérarchique. Il suffit, par exemple, de pointer une dépense de 20 \$ pour laquelle l'inférieur n'a pas de « pièce justificative ». Les recours sont compliqués et, quand on y a accès, on se rend compte que les juges ont été habilement circonvenus. Par ailleurs, le subalterne ne peut pas facilement claquer la porte : un « dossier » le précéderait chez un éventuel nouvel employeur. De plus, à un certain âge, on ne se replace pas facilement.

Vers 17 h 30, je me retrouve chez Claudette avec Marie-Claude et Jean-Noël. Nous parlons longuement de nos propres misères corporatives relativement à la transformation administrative du Campus, engagée depuis plus d'un an.

Décès de François-Albert Angers, 94 ans. Je le connaissais depuis 1960, justement après avoir lu un de ses articles dans *L'Action nationale* sur la réforme de l'éducation envers laquelle il était très sévère, sinon carrément opposé. Il avait publié un article dans *Le Devoir* où il écrivait que seuls les Québécois francophones devraient avoir le droit de vote lors d'un éventuel référendum. On devait trouver un

écho à cette position lors de la remarque de Jacques Parizeau sur le « vote ethnique et l'argent », au référendum de 1995. Quoi qu'il en soit, je n'ai aucun mérite à reconnaître qu'il fut un des pionniers des études commerciales au Québec et un travailleur infatigable.

[268]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

AOUT 2003

2 AOÛT

[Retour à la table des matières](#)

Évangile du jour : récit des circonstances de la décollation de Jean Baptiste dans Matthieu 14, 1-12. *Les disciples de Jean arrivèrent pour prendre son corps, l'ensevelirent et allèrent en informer Jésus.* Connaissant Hérode, Jésus se doutait bien que Jean ne sortirait pas vivant de la prison. Il ne connaissait pourtant ni le jour ni l'heure. Trois ans plus tôt, Jean avait baptisé Jésus dans l'eau du Jourdain. Il avait désigné Jésus comme étant le Messie.

On sait que Jean a été emprisonné durant la vie publique de Jésus, mais on ne sait pas combien de mois il s'est écoulé (car il ne peut s'agir que de quelques mois) entre la mort de Jean et celle de Jésus.

Mort de l'écrivain Adrien Thériault à l'âge de 77 ans. Il était aussi connu sous le nom de Thério.

À l'occasion du projet de loi sur le mariage des gais, Mgr Fred Henry, un évêque de Calgary, a déclaré que Jean Chrétien met en péril son repos éternel. Les médias n'ont pas tardé à titrer : *Chrétien en enfer*. De toute façon, aucun évêque, même pas le pape, n'a autorité en cette matière. Dans son *Clin d'œil* de *La Presse*, Stéphane

Laporte écrit : *L'Église est contre le mariage des gais et le mariage des prêtres. C'est logique.* La remarque est facile. Elle participe de la culture de la dérision. Quant à moi, je m'étonne plutôt que, déjà gais, ces derniers veulent ajouter la chaîne du conjugo au joug qu'ils portent.

Séjour à la villa des Pins à Valcartier-village avec Marie-Claude et Jean-Noël, Andrée et Dollard Beaudoin, Claudette Nadeau. Thérèse est venue se joindre à nous pendant une huitaine de jours. Nous sommes partis le 17 juillet et nous sommes revenus le 1^{er} août en fin d'après-midi.

Dès hier soir, je prends note des courriels reçus par Internet et des messages enregistrés dans ma boîte vocale. Aujourd'hui, je range le contenu des boîtes apportées à Valcartier. Revenir de vacances n'est pas le meilleur moment d'ycelles. Il faut être en bonne santé pour prendre des vacances ! Ni moi ni mes amis ne voyageons léger. J'utilise ce dernier mot comme adverbe. À propos des messages de ma boîte vocale, je remarque que l'expéditeur donne trop rapidement son numéro de téléphone ou de cellulaire. Son numéro, il le connaît, mais c'est le diable d'en prendre note du premier coup. Il serait si simple de le répéter en détachant soigneusement chaque chiffre.

3 AOÛT

Dimanche. Je commence à répondre à quelques messages et à préparer un document de travail en vue de la rencontre que je dois avoir demain avec Jean-Noël. Le temps est chaud et humide.

[269]

La résidence est remplie d'athlètes qui participent aux jeux internationaux pour handicapés physiques. Ils viennent de 62 pays et logent au Campus, au Séminaire Saint-Augustin et à l'Université Laval. Ici, il y a des athlètes d'Iran, de Taiwan, d'Algérie, de Bulgarie, etc. Les deux tiers sont aveugles ou semi-voyants. Durant leurs déplacements, les aveugles ou semi-voyants posent une main sur l'épaule du prédécesseur qui pose la sienne sur l'épaule du guide. Vu que la porte de mon bureau est ouverte, un des coordonnateurs est entré et m'a demandé, dans un anglais approximatif, si je faisais partie du « staff » de la résidence. J'ai eu bien de la peine à lui faire comprendre que je n'étais qu'un locataire. Un membre de son équipe avait perdu la clé de sa chambre. Je n'ai pas de passe-partout, mais j'ai fini par trouver une solution. Il voulait aussi téléphoner. Il me tend un numéro de téléphone, mais la téléphoniste me répondait toujours qu'il n'y avait pas de service à ce numéro. J'ai fini

par comprendre qu'il fallait presser le 1, vu qu'il s'agissait d'un appel interurbain. Le coordonnateur ignorait évidemment ce détail. J'ai appris aussi que ces visiteurs sont en grande majorité musulmans. Ils ne mangent donc pas de porc. Beau petit problème à la cafétéria ! On m'a dit aussi que les deux ou trois étudiantes du Campus, engagées pour l'entretien des corridors et des pièces communes de la résidence, ont frappé un os : d'une part, les hommes (ou certains d'entre eux) ne veulent pas de la présence d'une femme parmi eux, ce qui n'empêche pas certains autres d'avoir les mains baladeuses, comme me disait une jeune étudiante du Campus.

On a retiré les jeunes filles chargées de l'entretien pour les remplacer par des jeunes étudiants. Mais les douches et les toilettes sont dans un état de saleté indescriptible, ce qui est peut-être partiellement attribuable au fait que les aveugles et les semi-voyants manquent de « visou ». Le terme est enregistré dans le dictionnaire *Belisle*. Il signifie : *avoir l'oeil juste pour viser, tailler, dessiner, etc.* Le « etc. » comprend certainement « pisser ».

9 AOÛT

Les 4, 5 et 6, je passe une bonne partie des après-midi à revoir le document de travail en vue de la rencontre du 13 août. Hier, visite de Claudette. Elle « formate » mes formulaires de comptes. Nous soupions ensemble et, à 19 h, rencontre de plus de deux heures avec Louis-André Richard.

Depuis l'annonce du projet de loi fédérale sur les mariages gais, les journaux et les lettres de lecteurs commentent abondamment la question. Les opinions exprimées sont généralement hostiles à la position du Vatican. Le fait est que le mariage est une institution naturelle avant (si le mot « avant » a du sens) d'être un sacrement de l'Église catholique. Dans l'Évangile, Jésus déclare que l'homme ne doit pas séparer ce que Dieu a uni, mais dans le [270] contexte de l'époque il s'agissait de la répudiation d'une femme par son mari, et non pas d'homosexualité.

On est renvoyé à la loi naturelle ou, plus précisément, à la Nouvelle Alliance en regard de l'Ancienne Alliance. Or, voici ce que saint Augustin écrit à ce sujet :

Dieu, dans sa miséricorde, a voulu que la nouvelle religion qu'il nous a donnée fût une religion de liberté, puisqu'il l'a réduite à un très petit nombre de pratiques extérieures, de la plus grande simplicité ; et voici que certains individus la surchargent de pratiques serviles, au point que la condition des Juifs, avec toutes leurs observances légales, serait encore plus supportable

que celle qu'ils veulent nous faire, puisque les Juifs, au moins, ne dépendaient pas des caprices humains.

Je trouve cette référence dans *La Somme théologique*, 1-II, q. 107, art. 4. Cela ne dispose pas du problème du mariage entre gais. L'Église catholique, en tout cas, n'est heureusement pas en mesure d'imposer sa loi à ce sujet. L'Église n'est pas un pouvoir totalitaire ; son devoir est de rappeler l'absolu. L'absolu, c'est ce qui est délié. Délié d'abord de tout sentimentalisme, de tout égalitarisme démocrateux qui abaisse tout au plus petit commun dénominateur.

Loin de renvoyer à une hétéronomie et à une soumission à des ordres inexplicables, arbitraires ou répressifs, le Décalogue par cette coïncidence même avec la loi naturelle est raisonnable et rationnel. [...] Il faut être en garde contre l'idée que le « dépassement » évangélique signifierait abolition ou suppression des commandements vétérotestamentaires. Sans ces crans d'arrêts négatifs, y compris la loi du talion, il y a fort à parier que la violence, y compris sous la forme du bon sentiment, ne l'emporte, et qu'un christianisme ainsi « épuré » soit, ou inconsistant, ou propice à couvrir des violences qui, justifiées par le « spirituel » ou l'intention pure, cachent les pires oppressions. On ne dépasse que ce que l'on sait retenir en l'assumant pleinement » (Paul Valadier, *La Condition chrétienne*).

Loin donc de brimer la liberté humaine, déjà le Décalogue et, ensuite, le Sermon sur la Montagne, la suscite en la sauvant de sa propre perte ou de son effondrement dans le chaos ou la mort. Tu as devant toi la vie ou la mort. *Choose life !*

À Valcartier, faisant brûler de vieux numéros de je ne sais plus quelle revue « pour femmes », Jean-Noël attire mon attention sur un article traitant (tenez-vous bien !) de la pédophilie féminine. Nous sauvons l'exemplaire de l'incinérateur. Or, l'article en question, pour l'essentiel, distinguait la pédophilie féminine de la pédophilie mâle en ceci que la pédophilie féminine, c'est de l'amour. Faudrait écrire « amour » avec trois HHH. Étant bien entendu que la pédophilie mâle est à couper net fret sec.

Il demeure, et il demeurera, que la pédophilie et l'homosexualité sont contraires à la loi naturelle. Je sais très bien que la loi naturelle, la loterie [271] génétique, si vous préférez, induit à des pulsions non « naturelles ». On est alors conduit à la tolérance. Mais non pas à la « fierté gaie ». À quand la parade de la fierté des sourds de naissance ? Ou des pieds bots ? Ou des autistes ? Ou des albinos ?

Le petit pêche petitement ; le grand pêche fortement. Hitler était un mauvais peintre. Il a imprimé sa marque sur le XXe siècle. Sachant qu'il ne serait jamais un autre Vélasquez ou un autre Rembrandt, ou tout simplement un bon peintre en bâtiment, il a choisi de jouer d'une autre corde à son arc : la rhétorique. Il a choisi de remuer « l'âme de son peuple ». Il a joué la corde de la « défaite » de la guerre de 14-18. Comme nos péquistes purs et durs jouent la « déportation des Acadiens ». Ce disant, je rends tout hommage et toute gloire à Jean Charest qui reçoit Jacques et Bernadette Chirac chez lui. Le chiot de dame Bernadette a failli se faire casser les reins par un gros chien local Ç'aurait pu faire un incident diplomatique ! A-t-on idée de traverser l'Atlantique avec un chiot ? Je pense que les grands s'ennuient beaucoup. Correction : ils ne s'ennuient pas. Ils ne se sont pas choisis.

L'espèce humaine, à force d'enfreindre la loi naturelle, s'effondrera-t-elle Imposera-t-elle sous le propre poids de ses errances ? Je lis ce soir une hymne de l'Office :

Il viendra ;
Un soir
Sera le dernier soir
Du monde.
Un silence d'abord,
Et l'hymne éclatera.
Un chant de louange
Sera le premier mot
Dans l'aube nouvelle.

10 AOÛT

Le désir ne naît que du désir, on ne désire soi-même qu'en se découvrant désiré (Valadier). Dieu nous a aimés le premier.

Dans l'entrée du 7 juillet, je notais un cas de malentendu relatif à la prononciation de certains mots dans une langue étrangère. À Valcartier, j'ai eu l'occasion de dire le mot « squintlène » à Jean-Noël, bon connaisseur en menuiserie. Il ne l'avait jamais entendu.

Jeune, j'avais souvent entendu ce mot, mais je prononçais « squinklène ». Le terme vient de l'anglais *scantling* : colombe, colombage, solive, madrier.

À Valcartier, nous faisons une séance quotidienne à partir du volume *Évitez de dire... Dites plutôt...*, de Bernard Laygues (Albin Michel, 2003). Je note une curiosité, entre cent :

[272]

Évitez de dire : Les mains derrière le dos... Dites plutôt : Les mains dans le dos... En fait, les mains sont devant le dos, lequel est à l'arrière de la personne. La préposition dans est à peine préférable. En fait, on devrait dire « contre le dos ». Mais on dit « les mains sur le ventre ». Tout cela prouve que la langue ne peut pas faire face aux exigences de la logique.

Chaque entrée du volume fait l'objet de commentaires instructifs et se termine par un exemple souvent amusant et toujours éclairant.

12 AOÛT

Rencontre de près de trois heures avec William Tetley, membre du cabinet de Robert Bourassa durant la crise d'Octobre 1970 et jusqu'en 1976. M. Tetley était accompagné de sa femme. Il est en train d'écrire l'histoire de la crise d'Octobre, telle qu'elle a été vécue par le gouvernement du Québec. Il m'avait envoyé au préalable plusieurs chapitres de l'ouvrage en chantier. Avocat de formation, il procède avec rigueur et minutie, toujours soigneux de citer ses sources avec précision, en français ou en anglais, selon le cas. J'apprends beaucoup de détails qui m'étaient inconnus, notamment sur le fameux « gouvernement parallèle » ou « gouvernement de salut public » qu'auraient souhaité une quinzaine de chefs syndicaux, d'intellectuels et de politiciens, dont Guy Rocher, Fernand Dumont, Marcel Rioux, Claude Ryan, Jacques Parizeau, René Lévesque. Ces hommes-là jugeaient que le gouvernement Bourassa s'était effondré et ils estimaient qu'ils étaient en meilleure posture pour « négocier » avec le FLQ.

Mon premier éditorial publié dans *La Presse* est daté du 21 mai 1970. En vue de la rencontre avec M. Tetley, j'ai relu les éditoriaux que j'avais signés dans *La Presse* durant les semaines de la crise d'Octobre. Le 6 octobre, je signais un éditorial sur l'enlèvement de Richard Cross survenu la veille à son domicile, à 8 h 15. J'avais donc écrit mon papier le jour même de l'enlèvement, puisqu'il me fallait remettre mon texte au plus tard vers minuit. Je ne disposais d'aucune information privilégiée. Bien plus, je faisais parallèlement un double apprentissage : a) l'apprentissage de la ville,

puisque je n'avais jamais vécu à Montréal ; b) l'apprentissage du métier d'éditorialiste.

Mon dernier texte publié dans *La Presse* durant la crise d'Octobre est daté du 16 décembre 1970. Par la suite, je suis souvent revenu sur cette affaire dans d'autres journaux ou d'autres circonstances. J'ai toujours maintenu les positions que j'avais prises à l'époque. C'est mon éditorial du 6 octobre, intitulé *Le terrorisme*, qui a incité M. Tetley à entrer en communication avec moi à propos du volume qu'il prépare.

[273]

15 AOÛT

Couché tôt hier soir, je me suis réveillé vers minuit et j'ai tout de suite pensé à dire *Regina in caelum assumpta, ora pro nobis*. Curieusement, cette invocation ne figure pas dans les *Litanies laurétanes*, ainsi appelées parce qu'elles furent spécialement en honneur dans le sanctuaire italien de Lorette, à compter de 1531. En tout cas, cette invocation ne figure pas dans le *Recueil de prières* des Frères Maristes publié en 1920, et qui était encore en usage quand j'étais juvéniste. Sur la fête de l'Assomption de Marie, je renvoie à l'entrée du 18 août 2002.

Célébration de la fête patronale de la communauté, à Château-Richer. Je ne m'y rends pas, mais je ne suis pas à l'aise avec ma décision. J'ai l'excuse de ne pas avoir pas d'auto et donc d'être obligé de demander à un confrère d'une autre communauté de me voiturier, ce qui l'oblige à venir me chercher et à me ramener. Cet inconvénient n'est toutefois pas insurmontable, bien qu'il soit réel de mon côté. La vraie raison, c'est que je n'aime pas le style de ces rencontres, et que je l'aime de moins en moins depuis l'arrivée au pouvoir, il y a un an, de la nouvelle équipe, largement constituée de batteurs de plumes et de pondeurs de textes infantilissants.

J'en suis à me demander quelle est la qualité de mon attachement à ma communauté, si j'ai tant de misère à surmonter les « irritants » auxquels je viens de faire allusion. Je me réponds que mes trois appartenances sont les suivantes, et dans cet ordre :

- Appartenance à la religion catholique.
- Appartenance à ma communauté.
- Appartenance au Québec.

16 AOÛT

Panne colossale d'électricité. Le 14 août, vers 16 h, une des plus grandes pannes d'électricité de l'histoire a frappé plus de 60 millions de personnes du nord-est de l'Amérique du Nord : Cleveland, Detroit, New York, Toronto, Ottawa. Averti par un confrère, je me suis planté devant l'appareil de télévision, zappant d'une chaîne à l'autre pour entendre à peu près les mêmes commentaires et regarder les mêmes images. Je me fais la même réflexion que les commentateurs, qui est celle du premier venu : la fragilité de la civilisation technique et plus précisément notre extrême dépendance envers l'électricité. On l'a vu lors de la tempête de verglas de janvier 1998, dont j'ai longuement parlé dans *Ainsi donc ...*

À l'heure qu'il est, on ne connaît pas encore la cause de cette panne ou plutôt de cette cascade de pannes qui a fait tomber plusieurs réseaux [274] interdépendants. En moins de trois minutes, 21 centrales furent mises hors circuit. Dans les journaux du jour, les experts avancent diverses hypothèses, mais, dès les premières minutes, on s'est dépêché d'écarter celle d'un attentat terroriste pour empêcher, peut-être, toute manifestation de panique. Précaution élémentaire : le gouvernement américain annonce régulièrement la possibilité et même l'imminence d'un nouvel attentat du style de celui du 11 septembre 2001.

Dans *Le Devoir*, je lis *qu'un écureuil aurait pu provoquer la panne*, ce qui est tout à fait plausible. On sait déjà qu'à l'aéroport de Sainte-Foy, par exemple, on tire des « coups de canon » pour effrayer les goélands, car un seul de ces oiseaux aspiré par un réacteur pourrait provoquer un grave accident. On sait aussi que, dans un chalet, il faut placer les allumettes à l'abri des rongeurs. On ajoute cependant que *personne n'a intérêt à dire la vérité tout de suite, les grandes sociétés de production craignant des poursuites*.

Cocorico ! Dans *Le Devoir*, un article de Jean-Robert Sansfaçon sur les malheurs qui ont frappé l'Ontario ces dernières semaines, nommément le SRAS et la panne d'électricité. L'article est intitulé « Pauvre Ontario ! » Ils n'avaient donc pas le meilleur système de santé du Canada. Ils ont préféré développer l'énergie nucléaire et ils ont refusé l'interconnection avec le Québec. Avec Mike Harris, « les conservateurs ontariens ont mis la plus grande partie de leurs énergies à libérer la société des chaînes de l'État ».

On n'aime rien tant que d'assister à la chute ou, en tout cas, à la misère des grands. Sansfaçon met un bémol à son cocorico en disant : *Et le Québec ? Ne serait-*

il pas, lui aussi, atteint de cette certitude qu'ici, ce n'est pas pareil, qu'ici, ce n'est pas New York après tout ! La vérité, c'est que nous ne sommes à l'abri de rien ; à l'abri d'aucun accident politique ou naturel.

Je lis une remarque élémentaire rapportant qu'on ne peut pas stocker l'électricité. On peut stocker de l'eau derrière des barrages, mais on ne peut pas stocker l'électricité. On peut stocker des biens matériels (de la nourriture, des vêtements, du bois), mais on ne peut pas stocker de l'amitié, de l'amour, de la bonté.

Je me corrige : des êtres disposent bel et bien de réserves d'amour et de bonté, les parents, en particulier ; les musées renferment des réserves de beauté ; les bibliothèques sont des réserves de vérité ; les piles et les batteries électriques (tiens !) sont des réserves de lumière, de chaleur, de mouvement ; le bois, le simple bois, est une réserve de chaleur et de lumière. La prière personnelle, la liturgie surtout, est la réserve suprême de l'amour et de l'espérance. *Christ, éternelle ration d'espérance*, comme dit Georghiu dans *La 25e heure*.

Et inversement, il existe, dans des individus et dans des collectivités, d'énormes réserves de ressentiment, de haine, d'envie, de paresse. Je pourrais énumérer les sept péchés capitaux. Le capital de Satan.

[275]

17 AOÛT

Je lis *Correspondance, Maurice Blondel et Auguste Valensin, 1912-1947* (Aubier, 1965). Cette correspondance fait écho aux disputes, aux intrigues et aux querelles suscitées par la thèse de Blondel sur *L'Action* : thomistes de stricte observance contre les néo-thomistes ; modernisme contre intégrisme ; traditionalisme contre libéralisme ; partisans de *L'Action française* de Charles Maurras contre la condamnation romaine.

Valensin commence ses lettres par *Mon cher Maître et très aimé Ami*. Cette effervescence paraît aujourd'hui bien dépassée. Valensin le pressentait peut-être, quand il conseille à Blondel (le 12 mars 1935) de ne pas répondre à une attaque vicieuse d'un théologien milanais. Valensin écrit : *Je souffre parfois de vous voir tenir compte de ce qui n'existera plus dans 50 ans*. La même année, Blondel se réjouit de la nomination de Valensin à Nice :

Vous ne pouvez manquer d'obtenir à Nice, où votre Provincial si aimé vous a donné mission d'évangéliser un public cultivé mais un peu oisif, des grâces nouvelles, des succès et des joies d'apostolat. J'ai confiance que le climat conviendra mieux à votre santé et à votre âme provençale que les lourdes brumes lyonnaises. Je le demande de tout cœur à Celui que vous servez partout avec la même générosité, dans la joie ou dans le « Cafard ». Ce beau terme de la langue militaire a bien des équivalents dans la terminologie ascétique et mystique, et vous pouvez vous distraire en dressant la liste de tous les synonymes.

Dans *Le Robert*, en effet, ce ne sont pas les synonymes qui manquent : bigot, cagot, hypocrite, tartufe, espion, mouchard, délateur, découragement, mélancolie, tristesse, bourdon. La théologie mystique a retenu le terme *acedia*, contre quoi on nous mettait en garde, au noviciat, en dénonçant la « tiédeur spirituelle ».

Et tant qu'à y être, je note que le Petit Larousse illustré 2004 retient les termes courriel, pourriel, clavarder. Voilà qui conforte mon cœur d'internaute du dimanche.

Je reviens sur la correspondance Blondel-Valensin. Que de lettres ils échangent, à brefs intervalles, que de documents volumineux (et, à l'époque, il n'y avait ni photocopieurs, ni télécopieurs, ni courriel), pour simplement expliquer le sens d'un mot. Il va de soi que je n'ironise pas à ce sujet. L'histoire de l'Église, c'est l'histoire du Verbe, mais du Verbe incarné. Et l'homme, au bout du compte, se signifie à lui-même dans une langue. Le premier grand Concile, celui de Nicée (325), portait sur un tréma sur un (i). Il s'agissait de choisir entre *homouosios* (de même substance) et *homoiousios* (de substance semblable).

À un niveau combien plus bas, le gouvernement Charest est empêtré entre les « fusions, les défusions, l'adhésion ». Non seulement je n'ironise pas au [276] sujet des « scrupules » de Blondel et Valensin, au contraire, j'y vois que l'abondance des biens et des services où nous sommes nous masque l'essentiel. Lors du concile de Nicée, les débardeurs se battaient entre eux, pour ou contre le tréma sur un « i ». Il y avait certainement des « colonels syndicaux » de chaque bord. N'importe ! Le niveau était plus haut.

Demain, c'est le début des cours au Campus. Depuis 9 h, je vois des parents transporter de lourdes caisses de l'auto à la chambre de leur enfant. Ils viennent parfois d'assez loin. Demain, le père ou la mère, et probablement les deux, seront sous le harnais (le joug) du travail.

Ce qui me désole, c'est de voir l'accoutrement des jeunes, garçons ou filles. Les jeunes filles ont le nombril à l'air, et généralement « percé » ; les jeunes garçons

portent des culottes du type « fosse sceptique ». Écrivant cela, est-ce que je reflète mon âge ? Je ne le pense pas. Qu'une jeune fille soit dépoitraillée, cela ne me dérange aucunement. J'en suis à la dignité du corps humain. Je souhaite simplement un peu de tenue. Je ne pense même pas à la morale sexuelle. Mais je sais qu'un amour qui s'étale est un amour vulgaire. Les jeunes filles qui ont le nombril « à l'air » et le jean au ras de « l'intime fêlure », par en avant et par en arrière, seront les premières à crier au harcèlement et au viol. Les jeunes garçons, quant à eux, personne ne leur a jamais dit qu'ils sont « en retard ». Dans la « fourchette » (je m'excuse du terme) 16-25, c'est la femme qui est prédatrice.

À Valcartier, des sept que nous étions, il n'y avait que Jean-Noël qui pouvait s'acquitter des petites corvées exigeant un peu de force. Les (petits) travaux de force, c'est lui qui les faisait, sous le commandement codé : il *faut mettre un homme, là-dessus*. Il était tout content de la chose, et pour une raison très simple : il n'y a de plaisir que dans l'exercice d'une puissance. Pourquoi pensez-vous que la langue a empalé le terme « impuissant » sur les manifestations déléguées par « l'organe présumé des sentiments » ? La remarque est de Léon Bloy. Lequel avait fréquenté une « ventouse » durant ses années « torrentielles et scélérates ».

Nous sommes toujours le 17 août. Il est 18 h, heure avancée de l'Est. Je viens de regarder le bulletin de nouvelles. Au Liberia, quelque 200 marines américains s'approchent de Monrovia. On distribue des sacs de nourriture. Les soldats nigériens (ça va très bien, chez eux !) sont accueillis comme des libérateurs. On libère le Liberia, le premier pays africain créé de toutes pièces par les États-Unis, à titre de refuge (ou de retour) des esclaves américains.

Il faut *protéger le futur du passé*. Par contre, si l'on ne se souvient pas correctement du passé, on le répète. La correcte mémoire du passé, c'est le pardon.

Je zappe. En Iraq, des oléoducs flambent. Il faudra au moins un mois pour éteindre les feux. Tant pis pour les écologistes ! Il s'agit là d'une très [277] vieille loi de l'Histoire : on allume une révolution pour avoir du pain, mais on commence par faire brûler les boulangeries.

Mais, pendant que les petits dansent, les Marines sont là. Ils commencent justement à dire, les Marines, qu'ils veulent rentrer au pays. On peut les comprendre : ce sont tous des volontaires et non des conscrits. Ils ont tous subi deux ou trois ans d'entraînement éprouvant. Mais ils portent, jour et nuit, un équipement d'environ 100 livres sur le dos, et partout autour du corps, et sous des chaleurs qui vont jusqu'à 50. Ils sont « instrumentalisés ». Ils sont des êtres pour tuer ou être tués. On dénonce l'hégémonie américaine, mais on demande leur présence au Liberia. Les Africains n'ont pas confiance en leurs propres troupes.

Excellent article sur Baruch Spinoza dans *Le Devoir* du jour. Je note la citation suivante : *Une chose ne cesse pas d'être vraie parce qu'elle n'est pas acceptée par beaucoup d'hommes*. On peut appliquer cette remarque à certaines positions de Jean-Paul II sur l'avortement, le mariage des gais, l'euthanasie.

Blondel-Valensin. Le premier attirait l'attention de Valensin sur certains « raccourcis » utilisés dans son *Abrégé de la foi catholique*. Cela me rappelle, disait-il, le dialogue entre Broussais, le médecin matérialiste, et Maine de Biran, le premier disant : « Tant que je n'aurai pas découvert l'âme à la pointe de mon scalpel, je n'y croirai pas », et l'autre répondant : « Si je la trouvais de cette manière, je cesserais d'y croire. » Découvrir l'âme « au bout d'un scalpel » !

23 AOÛT

Hier, vers 16 h, je me rends chez Claudette avec Jean-Noël où nous attendent déjà Marie-Claude et Andrée Beaudoin. Nous soupçons sur le patio : le temps est parfait. Nous partons ensuite pour le Grand Théâtre pour assister au concert donné par la Musique royale de la force aérienne belge et la Musique Johan Willen Friso Kapel des Pays-Bas, Hollande.

La salle est pleine, et le public est bon public : il applaudit chaque pièce avec un égal enthousiasme. Quant à moi, je suis fort déçu : je m'attendais à de la musique militaire, comme ce fut le cas l'an dernier (cf entrée du 25 août). Hier soir, on nous a servi de la musique qui n'avait de militaire que les membres des deux Musiques. Certes, c'est déjà un spectacle (et c'est bien tout ce qui m'intéressait) que de voir la discipline et la virtuosité des artistes, mais enfin, l'on n'aime le bon et le beau que sous les premières impressions selon lesquelles on a connu le bon et le beau. C'est le point de départ. À condition que cette base soit élémentaire, c'est-à-dire accordée, c'est le cas de le dire, à la nature de l'homme. Sur cette base, on peut monter, construire. En l'absence d'une telle base, on se « dénature ».

[278]

La musique contemporaine rend sourd. Dans la résidence où je me trouve, je dois souvent demander poliment à un pensionnaire de baisser un peu le son de sa zizique. Il arrive qu'il se trouve sous la douche, mais qu'il a monté le « son » de façon à pouvoir l'entendre quand même. Il est enfermé dans sa bulle de sons et de savon. Récemment, un pensionnaire m'a répliqué : *Monsieur ! Je paye 4 000 \$ par année pour vivre ici*. Que pouvais-je répondre ? Que je paye, moi aussi ? Comme si payer son coiffeur donnait le droit de pisser dans le coin en sortant !

En revenant du concert avec Jean-Noël, Claudette, Marie-Claude et Andrée, je les entendais faire deux sortes de commentaires aux antipodes les uns des autres. Commentaires sur tel ou tel geste d'un artiste en particulier. À supposer que Dante en personne eût lu un de ses poèmes en leur présence, elles auraient noté que le pli de son pantalon « tombait » mal ». Exit le contenu.

Par ailleurs (et je parle de mon inculture ès ziziques contemporaines), les personnes dont je viens de parler et l'ensemble des invités au concert (37 \$ par personne) « sentaient » venir la plupart des « airs » que les *Musiques* jouaient. J'entendais des « Ah ! » et des « Oh ! ». Pour ma part, je regardais intensément le jeu et les déplacements des percussionnistes. Dans ce genre de zizique, les percussionnistes font la différence. Quelle différence ? Réponse : la différence entre la musique pour êtres humains et la musique pour décadents. Décadent veut dire : tomber sous soi-même. *Cléopâtre, fleur suprême, attirante et empoisonnée de la décadence*. Ce n'est pas pour rien que Platon et Aristote condamnaient certains « modes » ou glissements musicaux, et même certains instruments de musique.

Comment expliquer que la première fois que j'entendis le *Boléro* de Ravel, je fus saisi ? Comment expliquer que j'écoute toujours *Marinella* de Tino Rossi avec autant de contentement ? Et pourquoi je ne me lasse pas de la musique dite western ? Je ne me lasse pas non plus des quatre concertos pour cor de Mozart. Ni de *Beer Barrel Polka*. Je pourrais allonger la liste de mes fixations musicales. Elle n'est pas longue, mais elle est durable. Mes goûts musicaux sont, tout ensemble, éclectiques et immuables.

De quoi je conclus que, si l'on faisait entendre du beau aux jeunes, on serait peut-être surpris. Surpris par leur joie. Car on est toujours surpris par la joie. Sur le dépliant du programme d'hier soir, j'avais lu *Alte Swing Kameraden*. Ce titre ne me disait rien, mais dès les premières mesures j'ai reconnu un de mes vieux « 45 tours », qui est, avec *Colonel Bogey*, et *Semper fidelis*, le plus du plus. *Colonel Bogey*, ça vous rappelle quelque chose, non ? C'était l'ouverture du film *Le Pont de la rivière Kwaï*. La grandeur britannique a son plus haut. Donc, à son déclin.

Quoi qu'il arrive dans l'histoire d'un peuple ou d'un individu, le plus haut point qu'il aura marqué dans le « barrage » de son histoire, il pourra ne [279] plus le dépasser, mais il ne descendra jamais plus bas. On se souvient de l'altitude que l'on a, un fois, atteinte.

24 AOÛT

À 14 h, je me rends avec Thérèse pour assister au défilé de clôture du Festival international de Musiques militaires de Québec. Les 550 musiciens militaires (12 formations) sont réunis pour former un impressionnant cortège défilant dans la Grande Allée et le chemin Saint-Louis jusqu'à la terrasse Dufferin. Le spectacle attire une grande foule et je me sens très foule ! Fanfares, harmonies, musiques, orphéons exercent un attrait puissant.

Fanfares, musiques, chorales, orchestres, orphéons présentent ceci de particulier que le directeur est l'homme qui exerce une autorité absolue. Nul professeur, nul orateur n'est obéi avec une telle perfection. Contrairement aux autres productions artistiques, la musique doit être créée à chaque instant. Et c'est le directeur qui la fait naître à chaque instant. Dans une salle de classe, même le maître qui « tient » sa classe ne saura jamais si, parmi ceux qui l'écoutent, il n'y en a pas quatre ou cinq qui sont « ailleurs ». Mais un chef de fanfare, de musique ou d'orchestre tient toujours, et à chaque instant, tous ses musiciens sous son geste créateur. Pour la peinture (ou les paysages), par exemple, la lumière fait apparaître et maintient les couleurs. Mais il n'y a pas de « soleil des sons ». La musique est tout entière dans l'instant de sa création.

26 AOÛT

Visite de mon frère Mozart. Il frappe à ma porte vers 9 h 30. Il ne s'était pas annoncé, ce qui n'est vraiment pas son genre. Il venait rencontrer un fonctionnaire du ministère de l'Éducation du Québec responsable du programme des « prêts et bourses ». Il s'agissait de sa fille. Et sa fille a 48 ans ! Mais Mozart ne se décide pas à « tirer le trait ». Je lui dis que Jésus n'a pas guéri tous les aveugles, tous les sourds, tous les possédés de Palestine. Il est facile pour moi de donner des conseils. Mais que ferais-je à sa place ?

Nous dînons ensemble chez moi, puis nous nous rendons au complexe G, édifice Marie-Guyart pour les intimes, où il doit rencontrer un fonctionnaire. Mozart n'est pas accoutumé à Québec. Or, il faut stationner. Nous entrons dans les stationnements du G. Il prend l'ascenseur idoine. Je lui dis : *Quand tu auras fini, tu me retrouveras ici*. En attendant, j'ai envie de pisser. Je me rends selon les indications

des pictogrammes. Un problème se présente : Je ne sais pas comment activer la chasse d'eau. Je cherche. J'ai envie d'aller m'informer au kiosque du préposé. J'ai honte. Je finis par trouver, comme un grand garçon ! Au-dessus de la cuvette, il y a un petit rectangle bleu. C'est là-dessus [280] qu'il faut presser le doigt. Le pouce ou l'index, on nous laisse encore le choix. On n'arrête pas progrès !

Pendant l'heure et quart de mon attente, j'ai vu bon nombre de fonctionnaires qui prenaient leur pause-santé. C'est pas édifiant ni quant à la tenue vestimentaire ni quant à la durée de la pause. Les *civil servants* ne sont ni civilisés ni serviteurs. Serviteurs du citoyen. Et ils sont vêtus comme la chienne à Jacques. Il faut quasiment demander pardon au « préposé » à l'accueil pour interrompre sa communication avec son cellulaire, conversation qui n'a évidemment rien à voir avec sa job. De sorte que, en pleine démocratie démocrasseuse, il faut supplier un *civil servant* de vous prêter trois secondes d'attention.

Nous sommes de retour chez moi vers 16 h30. Je finis par convaincre Mozart de souper avec moi en lui promettant qu'à 17 h il pourra repartir pour Chicoutimi, de sorte qu'il serait chez lui à 20 h. Vérification faite le lendemain, il en fut ainsi.

En l'occurrence, je n'étais ni demandeur, ni peureux, ni pressé par un horaire. C'est dans ce genre d'occasions que je me mets à penser à la *Révolte des masses*, d'Ortega y Gasset. La préface de l'édition française est datée de mai 1937. En pleine guerre civile d'Espagne. Le dernier paragraphe de ladite préface : *Le lecteur français ne doit rien attendre de plus de ce volume, qui n'est, en fin de compte, qu'un essai de sérénité dans la tourmente.*

28 AOÛT

Fête de saint Augustin. L'automne dernier, on m'avait demandé de donner un cours sur saint Augustin. Le demandeur n'a pas donné suite, mais j'avais commencé à noter quelques pensées à son sujet tirées des textes liturgiques ou de diverses lectures :

- Quand je suis effrayé par ce que je suis pour vous, je me console à la pensée de ce que je suis avec vous. Pour vous, je suis l'évêque ; avec vous, je suis un simple chrétien. Le premier est une fonction, le second, une grâce. Le premier est un danger, le second est le salut.
- Tu nous a faits pour toi, Seigneur, et notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose pas en toi.

- *Quaerens me, sedisti, lassus : Me cherchant, tu t'es assis, fatigué.* Cette formule est une allusion à la rencontre de Jésus avec la Samaritaine. On la retrouve dans le *Dies irae* des anciennes messes des funérailles.
- *Quod isti et istae, cur non ego ?* Ce que les saints et les saintes ont fait, pourquoi ne le ferais-je pas ?
- *Si tu frappes, on revient vers toi ; si tu suspends ton bras, on t'oublie.*

[281]

- *Félix culpa* : Heureuse faute qui nous a valu un tel Rédempteur. On trouve cette phrase dans *l'Exultet* de la soirée pascale.
- *Ama et fac quod vis : Aime et fais ce que tu veux !* On rencontre souvent cette citation. Dans *Quand arrive le bonheur*, A.-M. Carré (Cerf, 1974) la rapporte plus longuement : *Gardes-tu le silence ? Garde le silence par amour. Parles-tu ? Parle par amour. Tu corriges ? Corrige par amour. Tu pardonnes ? Pardonne par amour ?*
- *Tota simul* : tout bien et toute joie en même temps, ce qui est bien la meilleure « définition » de l'éternité.
- Les organismes vivants assimilent ce qui leur est extérieur, nourriture, eau, air, et le transforment, le changent en eux-mêmes. À propos de l'eucharistie, saint Augustin renverse cette loi biologique. *Deviens ce que tu manges.*

Dans sa *Caractérologie*, René Le Senne classait les tempéraments selon les combinaisons de trois facteurs : Émotivité, Activité, Retentissement. On obtient ainsi huit types :

- Nerveux : Émotif-nonActif-Primaire
- Sentimental : Émotif-nonActif-Secondaire
- Colérique : Émotif-Actif-Primaire
- Passionné : Émotif-Actif-Secondaire
- Sanguin : nonÉmotif-Actif-Primaire
- Flegmatique : nonÉmotif-Actif-Secondaire
- Amorphe : nonÉmotif-nonActif-Primaire
- Apathique : nonÉmotif-nonActif-Secondaire.

Il appliquait sa typologie à des personnages historiques sur la base de la connaissance que nous avons de leur vie et de leur œuvre. C'est ainsi que Napoléon était classé comme passionné ; Alfred de Vigny comme sentimental ; Kant comme flegmatique, etc. Et saint Augustin comme nerveux.

Plusieurs auteurs (Emmanuel Mounier, Gaston Berger) ont repris et raffiné la caractérologie de Le Senne. À la fin des années 1940, c'était la grande mode dans les facultés de psychologie et de pédagogie. On faisait passer des tests de personnalité dans les écoles normales. À l'époque, je m'intéressais beaucoup à la chose. Au point de remettre en question le classement de mes personnages préférés ! Saint Augustin, par exemple.

Note postérieure (19 octobre 2003). En lisant *Henri-Irénée Marrou, historien engagé* (Pierre Riché, Cerf, 2003), je vois que Marrou classe saint Augustin comme émotif, actif, secondaire, en précisant que *le vrai psychologue sait que le propre des très grands hommes est d'échapper aux classifications sommaires de la caractérologie parce qu'ils sont assez riches pour être à la fois et tour à tour ceci aussi bien que cela et cela encore.*

[282]

De 14 h à 16 h 30, je reçois un pur inconnu. Il a 40 ans. Il est né à Alma, mais il habite Montréal. En 1983, écoeuré par les grèves annuelles dans les cégeps, il réussit à se faire admettre dans une université de Toronto où il obtient un diplôme dans je ne sais plus quel programme. Il passe 10 ans à Toronto. Il revient à Montréal en 1993. Depuis, il travaille dans le domaine de l'animation socioculturelle, profitant de l'un ou l'autre des programmes *ad hoc* de l'un ou l'autre gouvernement. Présentement, il est chômeur et ne semble nullement inquiet ni de son statut ni de sa précarité. Il s'exprime très bien et efficacement.

Je reçois une très longue lettre d'un inconnu de 79 ans qui vient de lire *Je te cherche dès l'aube*. Il déclare d'abord m'admirer beaucoup, ce avec quoi je suis tout à fait d'accord. Ensuite, il pourfend mes prises de position antisindicalistes, citations à l'appui. Je crois comprendre qu'il a déjà travaillé dans des hôpitaux. Je lui réponds :

Dans votre lettre du 25 août, vous me dites du bien de la récente tranche de mon journal intitulée *Je te cherche dès l'aube*. Soit dit en passant, cette tranche couvre les années 2000-2001 et non pas 2001-2002, comme il est écrit en page de couverture ! Je n'ai pas revu les épreuves finales, mais même si j'avais pu les revoir, il n'est pas sûr que cette coquille ne m'aurait pas échappé. Il y en a d'autres que je dois assumer personnellement.

Vous me parlez assez longuement de la « pénitence » que j'ai eue à la suite de la publication des *Insolences*. Je suis souvent revenu sur ce sujet, notamment dans *Sous le soleil de la pitié*, dont vous trouverez les coordonnées

dans la page du même auteur. Votre interprétation de cette « pénitence » diffère de la mienne, mais je n'ai pas l'intention de revenir là-dessus.

Le gros de votre lettre porte sur mes positions antisyndicalistes. Là-dessus non plus, je n'ai pas le goût d'argumenter avec vous. J'ai presque 77 ans. J'ai vécu des grèves, non pas comme syndiqué, mais comme fonctionnaire public et comme administrateur scolaire ou comme simple usager des transports publics, vu que je n'ai pas d'auto. J'ai surtout connu la barbarie des grèves dans les hôpitaux où mes vieux parents ou des confrères étaient pris en otages. Libre à vous de tirer fierté et « dignité » de votre participation active à cette barbarie. La semaine dernière, je recevais un pur inconnu (un homme de 40 ans) qui s'est exilé à Toronto pendant 10 ans, parce qu'il était écœuré des grèves annuelles dans l'un ou l'autre cégep. Il voulait tout bonnement étudier.

J'en aurais long à dire à ce sujet. On ne connaîtra jamais le coût social de ces grèves. Si vous en avez le goût, vous pourriez lire *L'école, pourquoi faire ?* ou encore *L'école détournée* de Louis Balthazar et Jules Bélanger (Boréal, 1989). On ignore les ravages différés et à long terme des grèves dans les écoles : ils sont énormes, en ceci qu'à force de voir des adultes « jouer » avec l'école, les jeunes perdent confiance en l'école. Ils décrochent. Mais le pire du pire, c'est de prendre des vieux et des vieilles en otages dans des hôpitaux. Cela est arrivé à mes vieux parents. Et encore, j'étais en mesure de les aider financièrement pour les reloger en attendant la fin de la barbarie syndicale.

[283]

Je n'envisage aucunement de vous faire « changer d'idée » à ce sujet. Je vous dis simplement : Prier est la seule révolte intelligente. (Bernanos)

Note postérieure (25 novembre 2003). À la suite de protestations documentées de la part de la famille d'une patiente lourdement handicapée de l'hôpital Saint-Charles-Borromée, J.-Jacques Samson du *Soleil* signe une chronique intitulée « Le droit à la dignité ». Il rapporte que deux employés ont été suspendus pour trois jours et qu'un autre a reçu une simple « note au dossier ». M. Samson ajoute que les dirigeants d'hôpitaux sont *désabusés et ne veulent surtout pas d'une guerre ouverte dans leurs établissements avec les tout-puissants syndicats du réseau*. Pendant ce temps, les colonelles et colonels syndicaux hurlent à pleins médias contre les timides mesures annoncées par Jean Charest en vue de réduire la barbarie syndicale. Philippe Couillard, ministre de la Santé, ordonne une enquête.

31 AOÛT

Hier, première partie de football de la ligue AA, c'est-à-dire de niveau collégial. À titre de directeur général du Campus, Jean-Noël doit faire le botté d'envoi. La chose est loin de lui déplaire. J'assiste à la première partie de la rencontre contre avec l'équipe du Cégep de Jonquière. Je ne connais rien de ce sport. Jean-Noël est très ferré. À force de lui poser des questions, je finis par pouvoir suivre la partie.

Détail : l'un des joueurs de l'équipe du Campus mesure 6'4" et pèse 315 livres. Comme tous les joueurs de l'équipe, il est inscrit au Campus à temps complet et dans le programme des sciences de la santé. Assis au fond d'une classe, ce n'est pas le genre d'élèves qui dérange un professeur. Les gros sont placides ; ce sont les petits qui sentent le besoin de prouver leur existence. Pour fins d'archives, je note que l'équipe du Campus a battu celle de Jonquière : 37 à zéro !

Et pendant ce temps, hier et aujourd'hui, spectacle aérien international. Y a pas à dire, on est « en ville » ! Les pilotes de ces engins travaillent à la « miniseconde » et à quelques pieds de distance de l'autre engin. Je sais bien qu'ils sont assistés par ordinateurs. Il reste qu'ils doivent presser la bonne touche, au bon moment. Je regarde leurs prouesses, qui ne sont pas sans analogie avec celles d'un chef de musique et celles des musiciens. À ceci près que les pilotes de ces engins risquent davantage qu'une fausse note.

La direction du Campus, dont je fais partie à titre de président-potiche, a voulu lancer/botter l'équipe Notre-Dame, en vue d'attirer des élèves. C'est Jean-Noël qui s'est acquitté de la chose, à titre de directeur général. Trudeau s'est déjà prêté à cet exercice. Il avait dû « se pratiquer » avant, comme on dit en français approximatif. Mais qu'importe le français ! Le français est une [284] langue morte. Le grec et le latin sont morts. Pourquoi le français échapperait-il à cette loi ? Quelle loi ? La loi qui veut (je me corrige : une loi ne veut rien). La loi, dis-je, qui fait que les choses, montagnes, forêts, animaux naissent, se développent et meurent.

Le Campus est né il y a près de 40 ans. Il veut se développer. Et pour se développer, il doit attirer des élèves, en vue des subventions gouvernementales afférentes. Qu'ai-je à dire là contre ? Réponse : rien. *Il faut bien gagner sa vie*, comme disait le bourreau à celui qu'il menait à la guillotine. Mais, vu mon âge et une certaine idée que je me fais de l'école, je me demande si l'on n'est pas en train de comprimer l'école sous le casque du sport ou l'armure des footballeurs.

Je dis cela avec l'arrière-pensée que les vraies victoires sont germinales. Il faut descendre jusqu'au fond de l'abîme (ce qui est une contradiction dans les termes, puisque le mot « abîme » veut dire « sans fond ») pour remonter neuf et à neuf. Le propre du courage, c'est de supporter. On ne supporte jamais dans l'évidence. Qui a besoin de supporter qu'un triangle a trois angles ?

Mais l'actualité nous conduit au mariage des gais. Après le festival des musiques militaires, après le pageant aérien, après l'Expo-Québec et juste avant l'Halloween, qui tuilera avec le Bonhomme Carnaval. On est « en ville » !

[285]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

SEPTEMBRE 2003

2 SEPTEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

Je viens de lire *L'Avorton de Dieu. Une vie de saint Paul* (Alain Decaux, Perrin/Desclée de Brouwer, 2003). L'auteur est né en 1925. Il publie son premier livre en 1947. La liste de ses œuvres compte 71 titres : 1,27 livre par année ! Il est père de famille. Comment expliquer une telle production ?

Je ne connaissais pas cet auteur, mais je peux dire que j'ai dévoré son *Saint Paul*. Je ne partais quand même pas de zéro au sujet de saint Paul. J'y ai pourtant beaucoup appris. De plus, l'ouvrage contient un index des noms et un index des lieux qui en font un précieux instrument de référence. En 4e de couverture, on peut lire : *J'ai hésité pendant vingt ans, tant le sujet m'éparaissait redoutable, à lui consacrer un livre [...] Parfois, il m'a déconcerté, voire exaspéré. jamais je n'ai douté qu'il fût unique.*

Je termine également *Les Visages de la foi. Figures marquantes du catholicisme québécois*, sous la direction de Gilles Routhier et de Jean-Philippe Warren (Fides, 2003). Les portraits sont répartis en quatre groupes : *le pénitent, le contemplatif, le prophète, l'entrepreneur d'œuvres*. On y trouve les portraits de Gérard Raymond, de Georges et Pauline Vanier, de Saint-Denys Garneau, de Fernand Dumont, d'Alphonse Desjardins, de Dom Pacôme Gaboury. Chaque portrait est signé d'un auteur

différent : Benoît Lacroix, Jacques Monet, Gilles Marcotte, Pierre Poulin, Jean-Paul Montminy, etc.

Ajoutons le collectif *Témoins au cœur du Monde*, sous la direction de Luc Phaneuf (Novalis, 2003), qui contient une quinzaine de témoignages sur la foi qui anime les signataires et donne sens à leur vie et à leur action. Le premier collectif trace les portraits d'hommes ou de femmes qui sont morts. Le second présente les témoignages de personnalités encore vivantes.

4 SEPTEMBRE

Longue rencontre avec François Caron. Nous ne nous étions pas vus depuis le 1^{er} mai dernier. Nous soupons ensemble comme d'habitude et, après souper, nous regardons l'interview du cardinal Jean-Claude Turcotte avec Paul Arcand. Le cardinal se tire assez bien d'affaire malgré la grossièreté et l'absence de savoir-vivre de Paul Arcand. On avait annoncé l'interview comme devant porter sur le mariage des homosexuels. En fait, tout y passe : la pédophilie, le célibat des prêtres et même les premières amours du jeune Jean-Claude.

Je ne comprends tout simplement pas qu'un cardinal se prête à un tel jeu, se fourre la tête dans un tel piège. De Gaulle était capable d'improviser. Il [286] exigeait pourtant de prendre connaissance, à l'avance, des questions qu'on lui poserait, au feint scandale du *Canard enchaîné*. Et il n'acceptait pas d'honorer n'importe qui à titre d'interviewer. Il respectait sa fonction. Au Québec, les politiciens paieraient pour « passer » à la télé, mais je ne vois pas ce que peut gagner un cardinal de l'Église catholique à se rabaisser au niveau d'un chanteur qui veut *ploguer* son prochain album.

Aujourd'hui, fête de Dina Bélanger (1897-1929), béatifiée en 1993. Je relis le chapitre qui lui est consacré dans *Les Visages de la foi* dont je parlais plus haut, sous la signature de sœur Jeannine Bélanger. J'ignore s'il existe un lien de parenté entre Dina et Jeannine. Quoi qu'il en soit, les mystiques ne sont pas mon fort. Dina Bélanger écrit dans son autobiographie :

Nous ne sommes plus deux : Jésus et moi ; nous ne sommes qu'un : Jésus seul. C'est lui qui pense, qui veut, agit, prie, parle, marche, écrit, enseigne, en un mot, qui vit. Et moi, je suis toute petite au milieu de son Cœur brûlant, si petite que lui seul peut m'y voir. Je lui ai tout abandonné, plus rien ne m'oc-

cupe. Mon unique emploi, c'est de le contempler et de lui dire sans jamais cesser : Jésus, je t'aime, je t'aime, je t'aime.

Enchaînons sur la mystique : depuis plus d'un mois, dans la petite chapelle des Marianistes, je me trouve placé derrière une femme que Gérard connaît depuis plusieurs années. Sans que je ne lui aie rien demandé, il me communique les informations suivantes : cette femme était membre de l'Ordre des psychologues ; elle a déjà été mariée ; elle est mère de cinq enfants, mais son mariage a été annulé. En septembre 2002, elle s'est installée chez les Clarisses près de Jérusalem, mais elle n'a pas pu supporter le chaud ou le froid. Revenue au Québec, elle cherche un endroit pour s'installer comme ermite, mais elle ne veut pas se « coller à une communauté. Elle veut être indépendante ». Au moment de la Consécration, elle se prosterne front contre plancher. Cela ne me dérange pas, encore que si nous étions deux ou trois à faire ainsi, nous aurions de la misère à loger nos jambes !

Extraits de ma réponse à Gérard :

Merci pour les informations que tu me donnes au sujet de l'ermite. Je ne m'étais posé aucune question à son sujet. Je pensais qu'elle faisait partie du groupe d'athlètes qui ont passé l'été dans les résidences des deux Campus. Même si l'immense majorité de ces athlètes sont musulmans et mâles (Iraniens, Algériens, Marocains, etc.), il y a quelques femmes parmi eux et, pourquoi pas, une catholique de rite copte, byzantin, orthodoxe, chaldéen ou quoi encore. Tenant toujours les yeux fermés dans la chapelle (ou fixés sur le plancher), sauf pour mes déplacements de ma chaise au ciboire et au moment de l'Élévation, je n'ai même jamais vu son visage.

Tu dis que c'est une ermite, une vraie, une authentique [...] qu'elle ne veut pas se coller à une communauté, mais être indépendante. (Tes mots). Là-dessus, quelques remarques :

[287]

On peut vivre en ermite sans « se coller à une communauté ». Une communauté religieuse, s'entend. Mais il est absolument impossible de vivre en ermite sans devoir dépendre d'une société, fût-ce celle d'un petit village. Et, au bout du compte, de la société tout entière. On ne peut pas vivre sans boulanger, sans boucher, sans hôpital, sans épicerie, sans lingerie, sans eau courante, sans optométriste, sans dentiste, sans auto, donc sans garagiste, sans pétrolière. Pour ne rien dire du téléphone, d'Hydro-Québec, de la télécopie, de la police, et j'en passe. On ne peut pas vivre non plus sans quelques trente sous.

On peut utiliser ces services ou consommer ces biens avec une extrême austérité, mais on a besoin d'y recourir. Jésus mangeait et buvait (même de la boisson). Saint Benoît avait son corbeau, mais très rapidement il se mit à fabriquer du fromage et de la bénédictine. Que ton « ermite » tombe sérieusement malade demain, et il lui faut l'hôpital ce qui revient à dire la société tout entière. Qui veut un hôpital veut une grande ville.

Dans une célébration eucharistique, cela ne me gêne aucunement qu'un fidèle fasse des prosternations front au plancher. Mais je n'endurerais pas que l'on m'imposât la chose. J'ai été baptisé dans l'Église catholique latine et romaine. Si je devais vivre au Liban, je « copterais ».

La solution provisoire que tu as trouvée n'est pas mauvaise. Il reste que la vie d'ermite pure et dure, comme les péquistes de même orientation, est pour le moins paradoxale. Les Pères du désert des premiers siècles recevaient beaucoup de visiteurs et d'assistance de toute sorte, y compris le lion de saint Jérôme. Et saint Benoît, j'y reviens, a fondé son Ordre pour « fixer » les gyrovagues.

À-Dieu-vat !

Je ne me lasse pas de réciter le *Credo*, le *Veni Creator Spiritus* ou l'*Ave, Maris Stella*. Mais je me sens incapable de dire « je t'aime, je t'aime, je t'aime ». Je viens d'écrire que la mystique n'est pas mon fort. Mettons ! Me vient quand même à l'esprit un poème de Baudelaire intitulé *L'Albatros* :

Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
 Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
 Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
 Le navire glissant sur les gouffres amers.
 À peine les ont-ils déposés sur les planches,
 Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
 Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
 Comme des avirons traîner à côté d'eux.
 Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
 Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
 L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
 L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait !
 Le Poète est semblable au prince des nuées
 Qui hante la tempête et se rit de l'archer ;
 Exilé sur le sol au milieu des huées,
 Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

[288]

La mise à la norme. Un organisme gouvernemental est chargé d'inspecter périodiquement les édifices publics pour vérifier les mesures et les dispositifs de sécurité en cas d'évacuation d'urgence : sorties de secours, éclairage des cages d'escaliers, portes coupe-feu, etc. Cette vérification est nécessaire. Le problème, c'est que chaque nouvel inspecteur qui se présente dresse une liste de modifications additionnelles à apporter. Cela coûte très cher, en plus de défigurer certaines pièces. Dans la résidence où je suis, on vient de boucher l'extrémité d'un large corridor qui permettait une très belle vue sur l'école et une bonne partie du terrain. Désormais, il faudra ouvrir trois portes pour entrer ou sortir, dont l'une est en métal. Elle se ferme automatiquement et avec bruit. Ce qui n'empêchera aucunement certains pensionnaires de placer un morceau de carton ou un bout de bois pour la tenir entrebâillée et permettre des visites furtives et nocturnes.

La mise à la norme est un bel exemple de bureaucratie mécanique. Elle s'applique à tout bâtiment public logeant 15 personnes ou plus. Si donc un enfant ou un vieillard a été trouvé mort dans une pièce à cause de l'absence d'un gicleur, on imposera l'installation de gicleurs dans toutes les pièces de tous les édifices publics. Il y a deux ou trois ans, on a procédé à l'opération ici même. En l'occurrence, il s'agissait d'avertisseurs sonores. Celui qui avait été collé sur le haut d'un mur de ma chambre à coucher est d'ailleurs tombé peu après, en vertu de la loi de Newton, et je l'ai simplement déposé sur ma table de nuit.

Dans *The World in 2003*, publié par la revue *The Economist*, je lis :

We know perfectly well that half of humanity lives in appalling poverty and that common pastimes on three continents include fleeing marauding bandits armies and wondering where one's next meal comes from. Yet here in America, the threat du jour - our own pet idea of a deadly menace to our health and welfare - is secondhand smoke. We are not only able but eager to take this seriously, ordinances and all. In the entire state of California there is no saloon with a clientele so reckless and depraved that the law will avert its eyes and permit to take the insane risk of drinking a beer in a building occupied by a person who might smoke a cigarette. Safety is a fine thing, but as an obsession it rots the soul.

5 SEPTEMBRE

La femme chargée de l'entretien ménager de la résidence, une mère de famille, avec cinq enfants, me disait ce matin qu'elle s'est présentée récemment dans une des petites salles à manger des pensionnaires en vue d'y prendre son dîner avec eux. Un jeune homme lui a dit : *Qu'est-ce que tu viens faire ici ?* La question m'indigne et plus encore le tutoiement. Je dis à la ménagère et mère de famille « à sa place j'aurais demandé le nom du jeune homme et que je lui [289] aurais dit : *Au nom de quoi me tutoyez-vous ?* Je l'aurais peut-être fait, mais j'avoue que l'on est facilement désarçonné par la bêtise et la brutalité. Si l'on dispose d'une force physique suffisante, le réflexe instinctif serait de « planter » le mal-élevé avec un solide coup de poing. Mais cela n'arrangerait rien.

7 SEPTEMBRE

Hier, chez Thérèse, je regarde en différé l'entrevue que Mgr Marc Ouellet a accordée à Bernard Drainville sur la question d'actualité : le mariage des homosexuels. Mgr Ouellet paraît tendu et nerveux, mais il se défend bien. Et l'interviewer est autrement plus civilisé que Paul Arcand.

Évangile de la messe du jour : la guérison d'un sourd-muet (Marc 7, 31-37). Étonnant, le nombre de gestes de Jésus en l'occurrence :

- Jésus l'amène à l'écart.
- Lui met les doigts dans les oreilles.
- Prenant de la salive, il lui touche la langue.
- Il lève les yeux au ciel.
- Il soupire.
- Il dit « ephphata ! », c'est-à-dire « ouvre-toi ».

8 SEPTEMBRE

J'apprends la mort du frère Armand-Léo Laflamme, décédé hier à Château-Richer, à l'âge de 88 ans et 11 mois. Je n'ai jamais vécu avec lui, mais j'ai souvent eu l'occasion de travailler avec lui pour divers projets, et ce, dès le début des années 1950. Il était immensément doué : musique, il était organiste, dessin, écriture, théâtre, direction de chorales, conception de chapelles, de salons de pastorale et même d'un bâtiment important et fort coûteux qu'il avait, à toutes fins utiles, imposé au conseil provincial de l'époque. Il va sans dire qu'il fut directeur de plusieurs écoles et qu'il était un professeur audacieux et un éducateur hors pair. Durant les quelque 15 dernières années de sa vie professionnelle, il enseignait la catéchèse dans une école secondaire publique. Et il avait relevé ce défi avec succès. Retiré à l'infirmerie depuis quatre ou cinq ans, il était demeuré ingambe, mais son esprit était devenu confus.

Il était de petite taille et, comme c'est souvent le cas, il surcompensait par son caractère autoritaire et la mise en scène de son personnage. Il avait besoin de faire-valoir et il n'en manquait pas, car il savait être charmeur. Bref, il avait un ego à la dimension de ses talents. Détail : il avait créé la célébration annuelle des Saints-Innocents. Il invitait largement. Je m'y étais rendu une fois. Tous les confrères présents avaient été adroitement amenés à lui rendre un bref hommage. Je déteste les tours de table de ce genre, car ils sont une [290] forme de manipulation : il est difficile en ces circonstances de « passer son tour » ! Je n'avais rien dit. Au moment de conclure, frère Laflamme avait remercié les confrères pour leur hommage en soulignant que tous s'étaient exécutés, sauf un !

10 SEPTEMBRE

Mon invocation préférée durant les quelques minutes qui précèdent la messe est un verset du psaume 86 : *Unifie mon cœur pour qu'il craigne ton nom*. En lisant *Le Feu sacré, fonctions du religieux* (Régis Debray, Fayard, 2003), Je trouve ceci : *Le moine n'est pas celui qui vit seul, à part, en anachorète, mais celui qui cherche à se sanctifier en s'unissant lui-même. « Ubi peccata, ibi multitudo ». Le péché est éparpillément.*

Du même auteur, un écho à une citation que je rapportais le 4 septembre, à propos de l'obsession de la sécurité :

Moins la défense nationale fait souci, plus la sécurité intérieure obsède. Aux hostilités succède la violence, notion baveuse, notion buvard. Quand le divin se dégonfle, le sacré enfle. Quand les forces armées fondent, faute de batailles rangées, la violence anémique envahit les écrans et les esprits. Cette tache d'huile corrompt le plus élémentaire sens critique, et nous pousse à jeter dans la même opprobre l'attaque d'un transport de fonds par des malfaiteurs et le bombardement à l'uranium appauvri d'un faible par un fort.

On sait déjà que le « négoce » (neg-otium) est l'antonyme de loisir et que le terme « école » signifie : arrêt, loisir. Debray note que selon la même dérivation sémantique, la « négligence » (neg-ligare) est le contraire de la « religion » (re-ligare).

11 SEPTEMBRE

Funérailles du frère Armand-Léo Laflamme à Château-Richer. L'assistance est moins nombreuse que ce à quoi je m'attendais. On pourra dire que je me répète et, justement, je vais me répéter : côté musique, on a fait dans l'opéra. La chorale et les solistes invités pour la circonstance ont poussé des airs qu'ils étaient bien les seuls à connaître. Beaucoup de virtuosité, certes, mais rien qui convienne aux funérailles d'un très vieux frère. Même si les paroles étaient en français, je ne comprenais rien. Pas une seconde de grégorien évidemment. Et dire que l'on a remplacé le latin par le français, sous prétexte que les fidèles ne comprenaient pas le latin !

Après dîner, je monte à l'infirmerie pour saluer quelques malades. Je passe quelques minutes avec le frère Georges Ouellet. Il a beaucoup maigri et, comme il a subi un ACV récemment, il peut à peine s'exprimer. Il est cependant tout à fait lucide. Je passe aussi un bon moment avec le frère Louis [291] Ferland (91 ans) qui a subi lui aussi un ACV il y a deux ou trois mois. Sa jambe gauche ne lui obéit plus ni son bras gauche. Il a pratiquement perdu la vue, mais il est parfaitement lucide et on peut entretenir une conversation avec lui. Je voulais en saluer un troisième, qui est devenu très confus mais, vu « il était endormi, je n'ai pas voulu qu'on le réveillât.

Retour sur Louis Ferland. Je l'ai connu à Chicoutimi en 1958. Je l'ai retrouvé à Alma en 1961. Nous ne demeurions pas dans la même maison, mais j'allais le voir presque chaque soir. De 1975 à 1978, à titre de membre de son conseil provincial, je

me rendais à Desbiens quatre ou cinq fois par année et je passais de nombreuses heures avec lui. Je lui ai succédé à titre de Provincial. Le jour de la « passation » des pouvoirs », il m'avait dit, presque à la dérobée (car c'est un homme de peu de paroles se rapportant à lui-même) : *J'étais pas fait pour cette job*. Il est, en effet, un homme d'extérieur, un homme de travaux de force, et non un homme de bureau, comme il faut bien qu'un provincial soit. Il est comme une bougie : « Plus de jours, moins de mèche. »

Quand est-ce qu'on le pense pour de vrai ? Frère Georges Ouellet regardait la télévision quand je suis entré dans sa chambre. Frère Louis Ferland aussi. Au travers de plusieurs portes de l'étage de l'infirmerie, j'entendais la télévision, car on est rarement vieux sans être un peu beaucoup sourd. Le sens de l'ouïe est le dernier à s'éteindre. Un confrère comateux et décompté par les médecins m'a raconté qu'il avait très bien entendu les médecins discuter entre eux de l'opportunité de le « débrancher ». On nous dit même que le fœtus enregistre les états d'âme de sa mère.

La télévision a complètement chamboulé la vie sociale et la vie des communautés religieuses. Exemple concret : l'heure du souper a été devancée de 18 h à 17 h 30, pour « sauver » le bulletin de nouvelles. Et les bulletins de nouvelles eux-mêmes se pilent sur les pieds. Un train en cache toujours un autre.

On a pu dire que, le temps des pseudosciences étant passé, les jours de la foi sont comptés et que les croyances sont solubles dans la connaissance. En fait, il « n'y a pas de jeu à somme nulle entre le laboratoire et l'oratoire ». Pasteur allait à la messe « pour ne pas avoir d'ennui avec sa femme ». Ce n'est pas Pasteur qui m'a dit cela. Je veux bien le croire, car cela ne me dérange pas.

Jésus dérange. Il oblige à sortir du rang. Cela est fort difficile, aussi longtemps que vous êtes seuls ou, en tout cas, minoritaires. Mais dès que vous devenez majoritaires, vous excluez les non-inclus. En autant que je vois les choses, les « inclus » et les « exclus » s'appellent judéo-christianisme et islam. Pour l'islamisme, il m'y a que les disciples de Mahomet et les « infidèles ». Pour l'heure « le devenir protestant du vécu catholique individuel, qui s'émancipe de l'Institution, est peut-être la petite monnaie de l'individualisme possessif et de l'embourgeoisement général ».

[292]

Lors de ma rencontre avec frère Louis Ferland, cet après-midi, je lui dis : *C'est votre 91^e anniversaire, samedi prochain*. Il me répond : *L'année a été longue !*

Nos grands malades sont très bien traités par les infirmières et les préposés, mais il reste qu'un mouroir est un mouroir. D'après les dernières informations, plus

de 560 frères sont décédés depuis 1885, date de l'arrivée des Frères Maristes au Québec. Nous sommes maintenant 199 frères, alors que nous étions plus de 800 en 1943. Âge moyen en 1958 : 38 ans ; âge moyen en 2003 : 71 ans.

12 SEPTEMBRE

Communications. Je suis, vous êtes, nous sommes à l'ère des communications instantanées. Exemple concret : 1) J'ai un appareil téléphonique. 2) J'ai une boîte vocale. 3) Je pourrais avoir un afficheur. 4) J'annule souvent la sonnerie de mon téléphone. 5) Quand je vide ma boîte vocale, je prends en note les appels reçus. 6) Quand je réponds à un message, plus souvent qu'autrement, je tombe dans le fond de la boîte vocale de la personne qui m'a appelé. 7) Ainsi, chaque porte de communication est munie de sa barrière. C'est au point que l'on reste interloqué (le mot fait penser à loquet !) quand, d'aventure, on joint immédiatement la personne à qui on veut parler. Pascal a noté, il y a longtemps, que *le progrès se dévore*.

13 SEPTEMBRE

L'Office des Vêpres de ce jour commémore l'Invention de la Sainte Croix par sainte Hélène, la mère de Constantin, en 333. La date n'est pas confirmée, et cela importe peu. Il s'agit d'un pèlerinage de sainte Hélène, au cours duquel elle aurait trouvé (*invenire*, en latin) l'emplacement de la Croix.

En fait, la Croix, symbole de la mort et de la résurrection de Jésus, est partout où un être humain souffre, du seul fait qu'il est un être humain. Cela fait beaucoup de monde depuis Adam jusqu'à ce jour. Et il faut qu'il en soit ainsi, sinon, il n'y a pas de justice. Le symbole de la justice, c'est la balance. La justice est rétroactive, si l'on ne passe ce mot. Au bout du compte, Jésus étonnera toutes nos patiences.

14 SEPTEMBRE

Température au-dessus des normales de saison, comme on dit. Vers le milieu de l'après-midi, je me rends chez Claudette. Nous soupçons sur le patio, pour l'une des rares fois cet été en différé. À 17 h 30, nous regardons *À hauteur d'homme*, le film genre *loft story* tourné durant la campagne électorale du printemps dernier, et mettant en vedette Bernard Landry. En fait, nous ne [293] regardons que la première moitié du film. On nous avait d'ailleurs déjà montré ou fait lire les capsules les plus juteuses. Il s'agit d'une « première mondiale et historique », nous dit-on.

Je retiens qu'on ne gagne jamais grand-chose à pilasser dans les cuisines du Vatican ou de quelque autre haut lieu des pouvoirs. Qui souhaiterait être filmé assis sur un bol de toilette ? Au début du film, les principaux conseillers de Bernard Landry « simulent » le combat des chefs qui doit avoir lieu dans quelques jours. Personne n'avait prévu le rappel de la remarque de Jacques Parizeau sur le « vote ethnique ». Bernard Landry est déstabilisé. Par la suite, il se déchaîne contre les journalistes. Après coup, je pense aux propos de Jésus :

À qui donc vais-je comparer les hommes de cette génération ? À qui ressemblent-ils ? Ils ressemblent à des gamins assis sur la place, qui s'interpellent entre eux : « Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé. Nous avons entonné des chants de deuil, et vous n'avez pas pleuré. »

15 SEPTEMBRE

Hier, même si c'était dimanche, la liturgie célébrait l'Invention de la Croix. Aujourd'hui, c'est la fête de Notre-Dame-des-Douleurs. La tradition en retient sept : la prophétie de Syméon, la fuite en Égypte, la perte de Jésus au Temple, la montée au Calvaire, le crucifiement, la descente de la croix, la mise au tombeau.

Aucune de ces deux fêtes liturgiques ne sombre dans le dolorisme. La Croix est inséparable de la résurrection, et on ne retient pas de Marie l'image d'une femme anéantie, trahie par ses nerfs. Une Sainte Marie de Pamoisson ! Au contraire, la séquence de la fête commence par ces mots : *Stabat Mater : Elle est debout, la Mère douloureuse*. Le *Prions en Église* ne contient plus cette séquence attribuée à Jacopone de Todi, mort en 1306. Cette séquence a connu bien des vicissitudes. Elle fut enlevée du Missel de saint Pie V, mais réintroduite en 1727 par Benoît XIII. À plu-

sieurs reprises, la version originale fut corrigée dans le sens d'une atténuation des sentiments exprimés. La mélodie actuelle fut rendue officielle par son introduction dans le Graduel romain par saint Pie X. On la chantait au noviciat et, jusqu'à tout récemment, on la récitait durant la messe du 15 septembre. Je ne compte plus la réentendre, sinon sur CD. Ce matin, je l'ai récitée privément. Le 15 septembre 1985, je m'étais imposé le petit exercice de quatre traductions personnelles de la première strophe (cf *Journal d'un homme farouche*, p. 161).

Je transcris l'hymne de l'Office du jour. Elle est de Patrice de La Tour du Pin :

Entendez-vous tous ces cœurs battre,
Comme s'ils n'étaient que d'un seul corps,

[294]

D'un glas navrant dans sa tristesse :
L'Église pleurant son Christ mort !

Regardez-la qui le regarde :
Celui qu'elle aimait n'est-il plus ?
Avant d'avoir touché ses lèvres,
Est-elle veuve de Jésus ?

Les yeux qu'elle adorait se ferment,
Le dernier soupir est lâché !
Elle était vaine, la promesse
De ne jamais l'abandonner !

Console-toi, fille des hommes,
Dans sa mort ton Christ te rejoint :
Si tu voyais au sein du Père,
Tu verrais son fils dans le tien.

Il reprend tout de vie nouvelle,
Il reprend tout, même la mort !
Et toi, tu vas au long des siècles
Lui former vraiment tout son corps.

Entendez-vous tant de cœurs battre,
Comme s'il n'était qu'un sonneur ?
Pour un tel chant de l'espérance :
L'Église recevant son cœur !

16 SEPTEMBRE

Fête de saint Cyprien, évêque de Carthage, décapité en 258. Je lis deux ou trois articles de l'encyclopédie *Catholicisme* sur son époque. C'était durant les grandes persécutions de Dèce et Valérien. Le siège pontifical de Rome reste longtemps vacant. Un conflit oppose Cyprien au pape Étienne sur la validité du baptême des hérétiques. En 256, Cyprien convoque un concile auquel prirent part 87 évêques africains. Les relations entre l'Afrique et Rome sont pratiquement interrompues. On doit à saint Cyprien les formules décisives :

- Personne ne peut avoir Dieu pour Père, s'il n'a pas l'Église pour Mère.
- Hors de l'Église, il n'y a pas de salut.

L'histoire de l'Église durant les trois premiers siècles fut une histoire tourmentée. Elle le fut bien davantage durant les deux tiers du XXe Siècle, en Europe, en Asie, en Chine. Et si elle le fut davantage, c'est que les moyens dont disposaient des hommes comme Mao, Staline, Hitler étaient autrement plus efficaces. Le livre de Saul Friedlander *Pie XII et le IIIe, Reich* (Seuil, 1964), en fait la démonstration. Depuis, on ne compte plus les documents écrits, les pièces de théâtre ou les films qui ont traité du rôle de Pie XII durant la guerre [295] de 1939-1945. Je pense en particulier au *Pianiste*, le volume et le film (Cf. entrée du 20 janvier 2003). Dans la postface au volume de Friedlander, Alfred Grosser écrit :

Si, comme nous le croyons, le pape avait dû dénoncer publiquement les exterminations d'Auschwitz ou de Treblinka, il n'aurait pas dû garder le silence sur des massacres comme le bombardement de Dresde ou la destruction de Hiroshima, ni sur les déportations, les assassinats collectifs commis par le gouvernement soviétique, dont M. Khrouchtchev a révélé l'ampleur en 1956, mais dont l'existence était connue au moins autant que celle des atrocités hitlériennes. Vouloir que l'Église juge ceux qui font souffrir jusqu'aux enfants, c'est aussi accepter de lui reprocher rétrospectivement de n'avoir pas élevé la voix lorsque le patronat du XIXe siècle faisait travailler dix heures par jour des bambins de quatre ans.

Grosser poursuit :

Quelle réponse l'Église catholique donne-t-elle à l'interrogation : « Qui est mon prochain ? » Comment définit-elle le mal qu'elle doit combattre dans la société politique ? A-t-elle le droit, a-t-elle le devoir d'intervenir dans cette société au nom d'une morale ?

On voit qu'il n'y a pas de réponse facile à ces questions. On sait que la récente intervention du Vatican contre la reconnaissance juridique des unions entre personnes homosexuelles divise profondément la société civile. Gérard Bouchard, dans un long article publié dans *La Presse* du 13 septembre, se déclare d'abord ancien croyant, mais pose ensuite la question :

L'Église est-elle apte à exercer dans notre société pluraliste et démocratique une importante fonction de conseil, de critique, d'arbitrage et de mobilisation ? Cette Église vient de vivre une longue traversée du désert qui l'a laissée affaiblie, décimée. Et cependant, il n'est pas certain qu'elle en ait profité pour se réformer suffisamment. [...] Il me vient parfois un rêve : j'y vois des dignitaires de l'Église québécoise remettant leur démission à Rome en disant haut et fort les raisons de leur dissidence.

Notons d'abord que l'on ne fait pas sa part à la dissidence : on rompt sur tout ou bien on ne rompt pas. On ne peut pas rompre à cause de la position du pape sur l'euthanasie et demeurer en « communion » sur d'autres positions. Je me demande par ailleurs où M. Bouchard tire son information à savoir que *c'est en 1995 que l'Église a décidé de reconnaître officiellement la thèse de Galilée sur les mouvements de la terre et du soleil*. Je me demande aussi s'il ne confond pas la « règle du célibat religieux », qui est une option personnelle, avec la règle du célibat des prêtres, qui n'est pas universelle dans l'Église catholique. Personne n'a jamais caché que les Apôtres étaient mariés. L'Évangile parle ouvertement de la belle-mère de Pierre. Je pourrais relever bien d'autres [296] « scandales » qui semblent affliger M. Bouchard. L'affaire est qu'il n'est plus croyant. Il a changé de religion. Il est maintenant de foi péquiste. Mais, quand il porte son habit de sociologue ou d'historien, son jupon dépasse.

17 SEPTEMBRE

Jean-Noël et moi-même, nous rencontrons le directeur principal (il doit donc y avoir quelque part dans l'organigramme un directeur « plus » principal que lui) de la Banque Nationale du Canada au sujet de la transformation administrative de la Corporation du Campus Notre-Dame-de-Foy. Voilà près de deux ans que nous nous débattons comme des mouches sur un « collant à mouches » : d'avocat en avocat, tu dégages une patte et tu t'en colles deux. Jean-Noël est une grosse mouche ! Il n'en demeure pas moins que nous quittons le bureau de la BNC en convenant de mettre leurs avocats en relation avec nos (nouveaux) avocats !

18 SEPTEMBRE

Rencontre de près de trois heures avec Anik Meunier, qui me rapporte une caisse de documents que j'avais prêtés pour l'exposition montée à l'occasion du colloque sur les 40 ans du rapport Parent à l'UQAM, en mars dernier. Mme Meunier m'apprend, entre cent détails, que la branche « Meunier » porte aussi des « Miller ». J'aurais pu m'en douter ! Durant les quelques minutes qu'elle a passées dans le hall de la résidence, elle a parlé avec deux étudiantes du Campus. Elle retient que l'une d'elles lui a dit : *Ici, il faut qu'on étudisse*. Mme Meunier elle-même n'a pas eu la vie facile, mais elle dégage une fraîcheur et un dynamisme contagieux.

19 SEPTEMBRE

Rencontre avec François Caron. Nous respectons la structure convenue depuis longtemps : a) éphémérides ; b) prône et revue de presse ; c) homélie. Durant le prône, je lui dis :

- Cesse de rire des vieux ! Attends quand tu seras vieux. Réponse :
- Si je ne ris pas des vieux maintenant, quand pourrais-je le faire ? À mon âge !

François et moi nous convenons d'écrire un texte sur l'opportunité de créer un ordre professionnel des enseignants et nous nous fixons un calendrier assez serré. Nous savons déjà que les syndicats sont évidemment contre ce projet. Ça se comprend : ils ne veulent surtout pas que l'on tranche le nœud gordien de la Sainte-Alliance bureaucratique-syndicale qui protège le ministère de l'Éducation du Québec et les syndicats, jusqu'à la troisième décimale.

[297]

Nous sommes sans illusions. Mais il n'est pas nécessaire *d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer*. C'est de Guillaume dit le Taciturne. J'ai dû citer ça quelque part, je ne sais plus où, mais il est bien clair que le pendule (planétaire) s'en va « à droite ». Droite, gauche, j'ai mes idées là-dessus C'est aujourd'hui la fête de saint Janvier. Je demande à François ce que cette fête lui rappelle. À partir de quelques indices, il se souvient du « miracle de saint Janvier ». On garde à Naples, dans la cathédrale, une ampoule remplie aux trois quarts d'une substance rouge foncée, dont une tradition assure qu'il s'agit du sang de saint Janvier, martyr, patron de la ville.

À certaines dates, on voit la substance mollir et glisser le long des parois de l'ampoule tenue sens dessus dessous. Elle peut devenir entièrement liquide et changer de couleur : on l'a vue rouge vif, jaune et même brillante. Le fait le plus frappant est qu'elle augmente de volume : il arrive qu'elle remplisse tout le flacon. [...] Sur ces prétendus miracles, la prudence nous fait un devoir de ne pas recourir à une explication surnaturelle avant d'avoir loyalement considéré les difficultés qui se rencontrent sur la voie d'une telle solution (encyclopédie *Catholicisme*).

Dans *The Tablet*, je lis :

On August 10, the Pope asked Catholics to pray for rain. Many did so in Italy, but also in Marseilles and parishes across France. But God should not be regarded as directly responsible for climatic catastrophes, nor priests as magical witchdoctors.

Le pape n'invite pas les fidèles à une « danse de la pluie » comme on dit que les Autochtones en faisaient. J'ironiserai ou je rigolerai à ce sujet quand nos journaux cesseront de publier religieusement et quotidiennement des horoscopes.

Les traditions, même celles qui me paraissent participer de la superstition, sont des faits dans leur ordre : l'ampoule de saint Janvier, la maison de Nazareth à Lorette, les ex-voto de l'Oratoire Saint-Joseph ou de Sainte-Anne-de-Beaupré. Ces phénomènes, ces lieux sont tout autant des faits que l'élection de Lucien Bouchard ou de Jean Charest, à ceci près que lesdites élections ni ne marquent ni ne marqueront l'imaginaire québécois. Quoi qu'en pense Bernard Landry qui vient de déclarer que le film-surprise-surprise de Jean-Claude Labrecque *À hauteur d'homme* sera étudié dans 50 ans dans les facultés de sciences politiques. À voir !

23 SEPTEMBRE

Après l'ampoule miraculeuse de saint Janvier, la liturgie nous propose aujourd'hui saint Pio Pietrelcina, mieux connu sous le nom de Padre Pio, mort le 23 septembre 1968. Avec lui, on est interpellé par des phénomènes mystérieux : [298] stigmates, lévitation, bilocation. Le Vatican ne s'est pas pressé de reconnaître ses charismes. Au contraire, en 1923, le Saint-Office déclarait *ne rien constater de surnaturel dans les faits qui lui sont attribués*. En 1931, on lui interdit tout exercice du ministère, à l'exception de la messe qu'il pouvait célébrer en privé dans la chapelle de son couvent. En 1933, on l'autorise à célébrer la messe dans l'église. Le 25 mars 1934, il est autorisé à confesser les hommes et, en mai de la même année, à confesser les femmes.

Se confesser au Padre Pio n'était pourtant pas chose aisée avec la perspective d'une rencontre pas toujours amène. Son intense ministère sacerdotal attira autour du premier prêtre stigmatisé (François d'Assise, lui aussi stigmatisé, n'était pas prêtre) une « clientèle mondiale », selon les mots de Paul VI. Jean Guitton et Jean-Jacques Antier analysent longuement les phénomènes issus du mysticisme dans *Les Pouvoirs mystérieux de la foi* (Perrin, 1993). Sur l'Eucharistie, Guitton avance la réflexion suivante :

Le Verbe de Dieu s'est replié tout entier sur son germe, son point nucléaire, son gène impénétrable, là où repose son essence : le moi de son moi. Et par cette concentration que seul un créateur des mondes pouvait obtenir, s'est produite une expansion indéfinie, une explosion atomique de l'Incarnation, qui par sa retombée occupera tous les siècles de cette planète. Dans le repas eucharistique réside peut-être, en effet, la clé du mystère chez les grands mystiques, qui se nourrissent du Verbe fait chair.

Je le disais plus haut : les mystiques ou la mystique ne sont pas mon fort. Je pourrais bien ajouter, et contre moi, que chacun voit midi à sa montre. Ajoutons qu'il faut croire pour comprendre, mais qu'il faut aussi essayer de comprendre ce que l'on croit. *Credenti omnia convertuntur in Christum : pour le croyant, tout doit se convertir en Christ.*

24 SEPTEMBRE

Je rencontrais samedi dernier un ancien professeur de philosophie au Campus. Il enseigne présentement au Cégep de Sainte-Foy. Récemment, un de ses collègues l'a accusé de harcèlement. Informé par téléphone du grief formulé contre lui, il a d'abord cru qu'il s'agissait de harcèlement sexuel. Il s'est fort inquiété, car on sait que, même si l'on sort « blanchi » d'une telle accusation (le cas s'est déjà produit), on est quand même marqué dans sa réputation. En l'occurrence, il s'agissait d'une accusation de harcèlement moral. Allez savoir quand, comment et auprès de qui on a pu exercer du harcèlement moral !

Symboles et abstractions. Un symbole n'est pas une abstraction. Un drapeau, par exemple, est un symbole. Mais si je lis : *Montréal tarifierait l'eau (Devoir du jour)*, je nage, c'est le cas de le dire, en pleines abstractions. Le terme « Montréal » n'est ni une personne ni un corps intermédiaire.

[299]

Jean-Noël me rapportait l'autre jour une remarque de François Nourissier :

À quoi reconnaît-on que l'on est devenu l'habitant d'un mariage heureux ? Je l'ai dit : à ce que le lendemain de la mort de l'autre, ou de la nôtre, devient inimaginable. Chaque moment de séparation - séjours de travail dans une maison étrangère, l'hôtel, les voyages - anticipe désormais l'horreur de l'irrémissible solitude (*Le Musée de l'homme*, Grasset, 1978).

Nos liens nous lient. Par association d'idées, je vais voir au mot « laisse » et je trouve cette citation de Balzac : *Le comte Paul est-il tenu en laisse comme un homme qui peut s'enfuir ? Croyez-vous que nous ayons besoin de le faire garder par la gendarmerie ?* Confirmation inespérée : cette judicieuse citation est tirée de *Contrat de mariage*.

Dans *The Economist* du 20 septembre, je lis une recension d'un livre sur la bataille du mont Cassin. Je suis allé à deux reprises visiter ce lieu célèbre depuis la fondation d'un monastère bénédictin en 529. Je me souviens d'avoir passé un long moment dans la section d'un cimetière réservée aux soldats polonais. Je dis bien polonais, car c'étaient tous des jeunes hommes recrutés par le gouvernement polonais en exil. La bataille du mont Cassin dura six mois (novembre 1943-avril 1944). Elle fit un quart de million de morts ou de blessés. Ce carnage était inutile : les Alliés entraient dans Rome un mois plus tard et, quelques jours après, c'était le débarquement de Normandie.

Dans un projet de document, la Curie romaine dénonce les « abus liturgiques comme danser dans les bas-côtés, applaudir une intervention ou encore accepter des jeunes filles comme enfants de chœur ». Me voilà en « avance » sur les « réactionnaires » ! (Cf. entrées des 12 juillet et 11 septembre).

Note postérieure (17 octobre). Dans le numéro du 27 septembre (reçu aujourd'hui), *The Tablet* publie une critique sévère du projet en question. Sous sa forme actuelle, le projet de document établit une liste de 37 abus liturgiques

and says that when they occur, every Catholic priest or deacon and faithful lay man or woman has the right to denounce them to their pastor, bishop or even directly to the Holy See. L'auteur de l'article ajoute : But they clearly does not apply to papal Masses at which applause for John Paul is frequent, or to celebrations, especially on papal trips to Africa, Asia and Latin America, at which dancing and ethnic music are included as part of inculturation.

Bien vu ! Quant à l'invitation à la délation, je la trouve proprement odieuse.

Délation, justement : le Comité de parents de la commission scolaire des Laurentides dénonce le recrutement d'adolescents par Santé Canada pour débusquer les commençants qui vendent des cigarettes aux mineurs. Mao [300] aussi engageait les enfants à dénoncer leurs parents qui s'écartaient du *Petit Livre rouge*. Pendant ce temps, le gouvernement québécois envisage de suspendre pendant trois jours l'interdiction faite aux compagnies de cigarettes d'annoncer leur produit lors d'une prochaine course du Grand Prix du Canada. Le même gouvernement paye des annonces fort séduisantes de Loto-Québec à la télévision, lesquelles sont immédiatement suivies, pendant quelques *secondes*, d'un bref « 18 ans et + ». Y a pas à dire, les gouvernements veulent beaucoup notre santé et davantage encore notre argent.

25 SEPTEMBRE

Séminaire de lecture. L'année dernière, nous n'étions plus que trois à y participer : Gérard Blais, Gilles Drolet et moi-même. Pour cette année, nous serons cinq avec le recrutement de Thérèse Gagné et de Sylvain Auclair. Ce dernier est un jeune professeur de philosophie au Campus. Nous avons échangé sur le document intitulé *Considérations à propos des projets de reconnaissance juridique des unions entre personnes homosexuelles*.

Il y a certes une hiérarchie dans le statut des documents romains encyclique, lettre apostolique, *motu proprio*, etc. Quoi qu'il en soit, le document en question a été le sujet ou l'occasion d'un grand nombre de réactions : Barreau du Québec, Conférences épiscopales, lettres de lecteurs et articles de journaux, émissions de télévision, tribunes radiophoniques et, pour ce que j'en sais, diverses publications américaines ou britanniques. Le moins que l'on puisse dire, c'est que les opinions sont très partagées. Aux Communes, le vote a été 40 pour et 40 contre. Il a fallu que le président de la Chambre utilise son vote prépondérant. Ce geste ne s'était pas présenté depuis 40 ans ! De plus, 39 braves députés étaient opportunément absents de la Chambre lors du vote ! De toute façon, le gouvernement a choisi de soumettre son projet de loi à la Cour suprême.

L'hebdomadaire catholique *The Tablet* a publié des articles pour ou contre dans trois numéros successifs, sans compter les lettres de lecteurs. Sous le titre *What's in a date ?* je lis le billet suivant, caractéristique de l'*understatement* britannique :

Dates on Vatican documents are often carefully chosen for their significance. So what are we to make of last week's note ? It bears a signing date of 3 June, the feast day of 22 Ugandan martyrs killed in the nineteenth century for resisting a king's homosexual advances. According to the Vatican website, St. Charles Lwanga and 21 young officials and pages of the court of King Mwanga were martyred in 1885 and 1886 after « they refused, because of their faith in Christ, to yield to the king filthy desires ». Can the Vatican really have intended to associate its teaching on homosexual unions with the commemoration of victims of a gay despot ? Or was it just a coincidence ?

[301]

Une commission créée par l'État de New York en 1888 avait recommandé la chaise électrique pour l'exécution des condamnés à mort. C'est Thomas Edison qui avait persuadé la commission en ce sens. L'intérêt principal de Edison en l'affaire était de

discréditer son rival George Westinghouse dans la course à l'électrification des États-Unis. La firme d'Edison utilisait le courant direct et la firme rivale utilisait le courant alternatif. Edison recommanda l'utilisation du courant alternatif espérant ainsi que le nom de Westinghouse serait associé avec la mort dans l'opinion publique.

27 SEPTEMBRE

Fête de saint Vincent de Paul. Je lis un long article sur Vincent de Paul dans l'encyclopédie *Catholicisme*. Le commencement de sa vie sacerdotale ne fut pas exempt d'un certain « carriérisme ». Mais on sait du reste que sa vie fut féconde en œuvres caritatives diverses et durables. Je note une des remarques du saint : *On doit prêcher la morale le matin et la doctrine, le soir*. Dans le contexte de cette prescription, il faut entendre « morale » dans le sens d'une préoccupation prioritaire de justice et d'assistance aux pauvres. Soigner et nourrir d'abord ; catéchiser ensuite.

28 SEPTEMBRE

On apprend la nomination au Sacré Collège de Mgr Marc Ouellet. Depuis 1179, les cardinaux sont les seuls électeurs du futur pape. Ils sont nommés à vie. Cependant, seuls les cardinaux âgés de moins de 80 ans ont droit de vote actif et passif lors d'un conclave. Un cardinal peut offrir sa démission au pape. « Les cas furent fréquents aux époques où même des enfants étaient nommés cardinaux. De nos jours, c'est chose rarissime : on cite le cas du cardinal Odescalchi en 1838 et celui du cardinal Billot en 1927. » En 1586, le nombre des cardinaux fut porté à 70. Avec les récentes nominations, il atteint 135.

Pour fins d'archives, je rappelle la suite des cardinaux de l'archevêché de Québec :

- Elzéar-Alexandre Taschereau (1820-1898). Nommé cardinal en 1886.
- Louis-Nazaire Bégin (1840-1925). Nommé cardinal en 1914.
- Raymond-Marie Rouleau (1866-1931). Nommé cardinal en 1927.
- Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve (1883-1947). Nommé cardinal en 1933.
- Maurice Roy (1905-1985). Nommé cardinal en 1965.
- Louis-Albert Vachon (1912-). Nommé cardinal en 1985.
- Marc Ouellet (1944-). Nommé cardinal en 2003.

[302]

30 SEPTEMBRE

Au moment de ma prise d'habit (15 août 1944), la coutume voulait que le futur novice suggérât à l'avance trois noms parmi lesquels le Secrétariat général retenait celui qui lui serait donné. Personne ne savait donc quel nom il porterait. Nous l'apprenions séance tenante, si je peux dire, pendant la messe, au moment où chacun était appelé à aller revêtir l'habit. J'avais demandé le nom de Pierre-Jérôme. Je ne me souviens plus des deux autres que j'avais écrits. Dans le couple Pierre-Jérôme, ce dernier figurait parce que c'était le nom de la paroisse où j'ai été baptisé et que, dans l'église, durant la messe, j'ai passé bien des heures à contempler un immense tableau du saint qui a captivé l'attention des peintres et des miniaturistes.

À compter de 14 h 30, rencontre avec François Caron. Il raffine la structure de nos rencontres :

1.0 Préambule

2.0 Volet A

2.1. Prône

2.2. Revue de presse

2.3. Varia

2.4. Homélie

3.0 Volet B

3.1 À-Dieu-vat !

[303]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

OCTOBRE 2003

1^{er} OCTOBRE

[Retour à la table des matières](#)

La santé du pape. Le cardinal Joseph Ratzinger, dans une entrevue accordée au correspondant d'un hebdomadaire allemand, déclare que Jean-Paul II va mal. Aussitôt, un autre porte-parole du Vatican cherche à dédramatiser la nouvelle, qui n'en est pas une. En 1974, on avait tenté, en France, de cacher la vérité sur l'état de santé de Georges Pompidou. À en croire les communiqués, tout allait bien jusqu'à la veille de sa mort, même si la télévision nous le montrait tout gonflé de cortisone. Le monde entier a vu la décrépitude du pape qui s'accélère de voyage en voyage. J'entends souvent la remarque selon laquelle il devrait démissionner et même qu'il aurait dû le faire il y a quatre ou cinq ans. On pourrait dire qu'à trop vouloir se maintenir sur la brèche, on risque d'encombrer les remparts ! Pourtant, on ne connaît qu'un seul pape qui ait démissionné : Célestin V.

On peut aussi rationaliser l'acharnement de Jean-Paul II. Le correspondant de la BBC à Rome commente ainsi le voyage du Pape en Slovaquie, son 102^e voyage depuis son couronnement en octobre 1978. 1) Pour entreprendre ce voyage, le pape n'a pas tenu compte des avertissements de ses médecins. 2) La Slovaquie fait partie du monde slave qu'il aime particulièrement. 3) Il voulait profiter de cette occasion pour répéter son désir que la nouvelle Constitution de l'Europe reconnaisse ses racines chrétiennes, à la veille de la conférence intergouvernementale qui aura lieu à Rome et dont la Slovaquie fera partie à compter de mai. 4) Le pape veut montrer aux ca-

tholiques et au monde entier qu'une personne handicapée peut quand même être un membre utile à la société. 5) Il voulait profiter de la circonstance pour honorer les catholiques de ce pays qui a particulièrement souffert sous le régime communiste.

Note postérieure : Dans *Le Soleil* du 4 octobre, je lis que le pape ne cache pas ses souffrances. Mercredi, lors de l'audience générale, il a fait un geste de désespoir avec une main levée au ciel, n'arrivant plus à articuler les mots pendant la lecture de son discours. Il avait fait preuve de la même transparence en se laissant photographier sur son lit d'hôpital après l'attentat dont il avait été victime en mai 1981. Le pape vit sa maladie et son handicap au grand jour, comme signal à une société obsédée par la jeunesse.

Pendant ce temps, Richard Martineau part en croisade contre l'Église catholique à cause de sa position dans le dossier du mariage gai. Il entreprend des démarches pour se « débaptiser ».

[304]

Auto-thérapie d'un deuil. Marie Trintignant est morte le 1^{er} août d'un hématome cérébral consécutif aux coups portés par son compagnon Bertrand Cantat. Sa mère vient de publier un livre sur ce drame.

2 OCTOBRE

De 14 h à 18 h, réunion au Campus Notre-Dame-de-Foy. Au moment de la convocation, Jean-Noël m'avait parlé d'une réunion qui se terminerait à 16 h. après quoi nous irions souper chez lui. Mais après qu'il m'eut communiqué le projet d'ordre du jour, je lui avais dit qu'il me paraissait peu probable que nous finirions à 16 h. Heureusement, entre-temps, le souper avait été annulé.

5 OCTOBRE

On m'a prêté un fort volume où sont reliés une vingtaine de numéros de l'hebdomadaire français *La Vie catholique* fondé par Georges Hourdin. Ce volume vient d'un élagage d'une bibliothèque de la commission scolaire régionale de la Chaudière. Nous sommes 33 ans plus tard. Or, j'y retrouve des articles, des dossiers, des lettres de lecteurs sur la musique des jeunes ; le célibat des prêtres ; les suicides des lycéens ;

le sort des vieux en foyers d'hébergement ; les congédiements pour raison de « fusions d'entreprises », etc. je vois des offres d'emploi (dénoncées par l'hebdomadaire) qui se lisent comme suit : « Chef de publicité de régie 30-35 ans, avec quelques années d'expérience » ou bien : « Attaché commercial, 35 ans maximum ». Ici, dans les journaux, il n'y a guère de semaines où je ne lis pas que Bombardier vient de décrocher une commande de plusieurs dizaines de millions de dollars et ailleurs, dans les mêmes journaux, que Bombardier vient de « couper » quelques centaines ou milliers d'emplois quelque part. Comment comprendre ? Et d'abord, qui croire ? L'histoire ne se répète pas ; elle bégaye.

Cet après-midi, je m'étais promis de regarder l'émission de Christiane Charette. L'émission est en direct du bar Chez Roger, dans la rue Beaubien. Les invités sont Daniel Pennac, Serge Laprade, Benoit Dutrizac et Claude Fortin. Encore faut-il savoir, avant d'aller se planter devant l'écran, qui est Claude Fortin. Il vient de tourner un film sur la vie de Serge Laprade intitulé *100 % bio*.

Dutrizac, tout en tirant sur son cigare, fut fort respectueux devant Pennac, un « maudit Français ». On est colonisé ou on l'est pas. Un film québécois, et qu'importe l'année de sa production, on le reconnaît à ceci : on y sacré. Je ne suis vraiment pas scrupuleux quant aux « sacres », mais je suis tanné à mort d'entendre des « ostie » aux trente secondes. Durant l'émission, d'ailleurs, Dutrizac a lâché plusieurs « ostie ». Tout compte fait, c'est Serge Laprade qui m'a paru le plus vrai.

[305]

Je vis depuis 20 ans en ligne dans une résidence d'élèves du collégial. Environ 100, garçons et filles. J'entends sacrer à tour d'oreilles. Quand il s'agit d'un jeune homme, ça ne me dérange pas. Mais quand j'entends une jeune fille sacrer comme un charretier, ça me consterne.

6 OCTOBRE

À la recommandation d'une amie, je me rends à la clinique d'une acupunctrice dans l'espérance de guérir ou de réduire les vertiges dont je souffre depuis un bon moment, et qui vont empirant. Au mot « vertige », *Le Robert* note aimablement « trouble cérébral ». Et Alain renchérit :

Le vertige qui nous prend sur les hauteurs est une maladie véritable, qui vient de ce que nous mimons la chute et les mouvements désespérés d'un

homme qui tombe. Ce mal est tout d'imagination. Pascal, dans la section de «L'imagination, maîtresse d'erreur et de fausseté», écrit : Le plus grand philosophe du monde, sur une planche plus large qu'il ne faut, s'il y a au-dessous un précipice, quoique sa raison le convainque de sa sûreté, son imagination prévaudra. Plusieurs n'en sauraient soutenir la pensée sans pâlir et suer.

Sans me tenir sur une hauteur ni marcher sur une planche au-dessus d'un précipice, il reste que j'ai des vertiges, debout dans la chapelle ou en descendant trois marches d'un escalier. Mon mal n'est pas imaginaire. Je veux bien qu'il soit cérébral, vu que, si j'étais décérébré, je ne sentirais plus rien ! Pascal dit fort bien que l'imagination, maîtresse d'erreur et de fausseté,

et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours, car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux. Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages ; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand droit de persuader les hommes. 1 ... 1 Elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. [... 1 Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables.

Ah ! et puis, je sais que l'on bande les yeux des mulets qui doivent porter de lourdes charges le long de précipices. Les mulets sont plus sûrs de leurs pattes que de leurs yeux. Les mulets sont-ils victimes de leur imagination, à la façon des êtres humains ? Somme toute, on obture la vue et on délègue sa responsabilité aux sabots.

Marchant sur le bassin de la Métabetchouan, j'étais tenté de rebrousser chemin au moment de m'engager sous les deux ponts qui enjambent la rivière. À cet endroit, de larges plaques de glace libérées de neige laissaient croire à l'œil que la glace était mince, mais la raison assurait qu'après plusieurs jours à -20 l'eau y était tout aussi gelée que dans le reste du bassin.

[306]

8 OCTOBRE

Hier, *La Presse* s'est présentée avec une nouvelle toilette, un nouveau look. Pierre Foglia commente la chose avec le regard d'un typographe, métier qu'il a exercé dans sa jeunesse. Son texte est d'une grande précision et très informatif. *La Presse* se présente comme « le plus grand quotidien français d'Amérique ». Aujourd'hui, *Le Devoir* présente son équipe. Il s'affirme comme « le seul quotidien indépendant au Québec ».

9 OCTOBRE

Je cite ici un long passage de la rubrique de Michel David dans *Le Devoir* du jour, intitulée *Oui, cheuf !* Ce qui n'est pas sans rappeler un certain *Charbonneau et le chef*, qui fut l'un des triomphes de Duceppe père :

Mettez-vous un instant à la place de ces pauvres députés péquistes, que Bernard Landry a décidé de rencontrer individuellement pour leur demander s'ils veulent encore de lui comme chef. Grâce au film de Jean-Claude Labrecque, ceux qui ne l'avaient pas encore découvert savent maintenant qu'il a un caractère de chien. Aussi bien les avertir qu'il a également la mémoire très longue. Autant il est fidèle à ses amis, autant il n'oublie jamais une vacherie. En ce qui le concerne, il n'y a pas de neutralité qui tienne : on est avec lui ou contre lui. [...] En dehors de la session parlementaire, qui lui assure une certaine visibilité, l'opposition officielle est pratiquement inexistante aux yeux de la population. Au cours des derniers mois, la dénonciation des projets gouvernementaux est venue essentiellement de la société civile.

Je ne comprends pas la distinction qu'il fait entre la société civile et quelle autre société ? Le gouvernement et l'Opposition font certes partie de la société civile, mais la société civile n'est pas prorogée avec la fin d'une session parlementaire. Ou alors, il ne resterait plus que des putschs ou des pronunciamientos.

J'écris ces choses, mais, quand cette tranche de mon journal sera publiée, on aura bien oublié ce dont je fais état ici. Je me fais souvent cette réflexion quand je traite de l'actualité. Mais je me dis aussi que les « journaux » peuvent éclairer l'ac-

tualité rétrospectivement. Un peu à la façon d'un album de (plus ou moins) vieilles photographies.

10 OCTOBRE

Avec Alain Bouchard, je marche pendant deux heures dans le parc municipal situé près de Sainte-Monique-des-Saules. J'en ignorais l'existence. Le parc forme un quadrilatère traversé en diagonale par la rivière Saint-Charles. La rivière est toute en méandres. On la traverse à cinq reprises sur des ponts légèrement arqués. L'aménagement du parc n'est pas terminé, mais de place [307] en place, des tableaux fournissent des informations sur l'histoire, la flore, etc. En principe, les vélos sont interdits, de même que les chiens, à moins d'être tenus en laisse. Évidemment, quelques vélos et quelques chiens circulent. On est au Québec ! Le temps est splendide ; les feuillus sont dans tous leurs éclats.

Qu'est-ce que la beauté ? Réponse : *Id quod visum placet. Ce dont la vue plaît.* Mais alors, peut-on parler de la « beauté » d'une pièce de musique ? Et ce qui n'est vu par personne cesse-t-il d'être beau ? Je me récite deux ou trois lignes d'une hymne de l'Office dont l'auteur est Patrice de La Tour du Pin :

Ô Père des siècles du monde,
Voici le dernier-né des jours
Qui monte
À travers nous, à la rencontre
Du Premier-né de ton amour.
C'est lui qui pour toi fit éclore,
C'est lui qui devant toi chantait
L'aurore,
Quand il n'était pas d'homme encore
Pour avoir part à sa beauté.

11 OCTOBRE

Brume opaque. On ne voit pas à 200 pieds. On entend les cornes de brume des navires sur le fleuve. Vers 11 h, le soleil a bu la brume. je monte au sixième étage. Il y a encore de la brume sur le fleuve. Je ne distingue pas les navires qui continuent de se signaler les uns aux autres. Je pense à une hymne de l'Office :

Tel est un brouillard qui se déchire
Et laisse émerger une cime,
Ce jour nous découvre, indicible,
Un autre jour que l'on devine.

Tour rayonnant d'une promesse,
Déjà ce matin nous entraîne,
Figure de l'aube éternelle,
Sur notre route quotidienne.

Vienne l'Esprit pour nous apprendre
À voir dans ce jour qui s'avance
L'espace où mûrit notre attente
Du jour de Dieu, notre espérance.

12 OCTOBRE

Cette semaine, et ce soir encore, je me suis laissé attraper par *Loft Story* et *Occupation double*, qui est une variante : c'est TQS contre TVA. Énormes [308] machines à sous. Énormes fumisteries. Mais alors, pourquoi les regarder ? Réponse : Pour pouvoir en parler, ce qui est inévitable. Il faut que je me fasse une opinion personnelle. Je ne suis même pas sûr de ne pas y retourner, vers la fin. Pour l'heure, je suis incapable de supporter plus longtemps le baragouinage des cobayes. On prétend qu'il y a des micros partout. Le fait est que les garçons ou les filles sont inintelligibles. C'est au point que l'on fournit une traduction de leurs dialogues en bas de l'écran, comme dans certains films.

Cet après-midi, je regarde l'émission spéciale sur les 25 ans du pontificat de Jean-Paul II. Plusieurs cardinaux sont interviewés. Je retiens une remarque d'un cardinal : *À l'occasion de la guerre d'Irak, le pape représentait la superpuissance morale en face de la superpuissance de la force.* À propos des spéculations sur la « démission » de Jean-Paul II pour raison de santé, un autre cardinal rapportait une plaisanterie que le pape aurait faite : *Un cardinal peut me remettre sa démission ; mais, moi, à qui pourrais-je la remettre ?*

Je regarde ensuite *Christiane Charrette en direct*. Je suis bien servi : excellentes entrevues avec Claude Dubois, suivi par André Pratte. Claude Dubois a du contenu. Il fait des remarques senties sur le vieillissement. Il ne s'en laisse pas imposer par l'animatrice. Il dégage une forme d'humilité. J'ignorais qu'André Pratte serait

interviewé. Or, je termine la lecture du *Temps des girouettes, journal* (4 octobre 2002-18 avril 2003) d'une drôle de campagne électorale (VIb, 2003).

13 OCTOBRE

Jour de l'Action de grâces. Nous avons importé cette fête des États-Unis, qui la célèbrent en novembre, en souvenir de l'action de grâces des premiers colons européens, après leurs premières récoltes, leurs premiers périls, leur premier « tour de roue » dans leur nouveau pays.

J'entreprends une seconde lecture de *Quand arrive le bonheur. Les béatitudes* (A.-M. Carré, Cerf, 1974). Je note que, dans Matthieu, six des huit béatitudes portent sur le futur : Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu ; Heureux les affligés, car ils seront consolés, et que deux sont au présent : Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux ; Heureux les persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.

Je voyais ce matin une flèche d'outardes traverser la lune encore presque pleine. Elles poussent un cri tragique. Mais quand je dis « tragique », j'anthropomorphise. Le cri des outardes est peut-être purement mécanique. Mais non ! Les cris des oiseaux, et cela est particulièrement évident dans le cas des corneilles, sont codés. C'est la clé du code qui nous manque. Les goélands, eux, volent très haut puis s'abattent par centaines comme des confettis sur la pelouse devant l'école avant de s'envoler de nouveau tous ensemble.

[309]

Lu, je ne sais plus où :

- C'est quand l'avenir ?
- Sur le comportement des féministes enragées par rapport à la loi 101 : la police des genres.
- Au sujet d'une peintre américaine (faut-il dire femme-peintre ? Peut-on dire « peintresse » ?) dont on découvre l'œuvre (elle a 73 ans) : *To some critics of the time, armed with ready-made Freudian explanations, it all looked like emanations of lethal female sexuality.*
- Et tant qu'à faire, le prix Nobel de la Paix vient d'être attribué à une Iranienne, Chirin Ebadi. Je lis aussi Chirine et Shirin.

La rumeur voulait que le comité suédois avait retenu les noms de Jean-Paul II et de Chirin Ebadi. On sait très bien que les Prix Nobel sont des choix politiques. Cette année, en tout cas, l'attribution du prix à une femme et, qui plus est, à une Iranienne est très défendable : les Irlandaises ont davantage besoin que le pape de la protection que procure une visibilité internationale.

16 OCTOBRE

Vingt-cinquième anniversaire de l'élection de Jean-Paul II. On mesure l'écart entre le Jean-Paul II athlétique de 1978 (il en a joué, car c'est un homme de théâtre) et le Jean-Paul II de ces dernières années et, surtout, de ces derniers mois. Comme dit saint Paul, *pendant que notre homme extérieur s'en va en ruine, notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour* (2 Co, 4, 16). Pour le concert prévu de demain, l'orchestre et les chœurs de Leipzig donneront *La Neuvième Symphonie* et le *Ecce Sacerdos Magnus* de Bruckner. Homme de théâtre, viens-je d'écrire. Mais il ne tire pas le rideau sur ses dernières grimaces. Il s'est montré dans sa force ; il se montre dans son ultime dépouillement.

Danger pour moi de me servir de la prière ou de mes lectures religieuses comme alibis. Si je récite une prière sur le mode affirmatif, je la transforme en prière de demande. Par exemple, tous les matins, en mettant le nez dehors, je dis : « Dieu, tu es mon Dieu, je te cherche dès l'aube », mais j'en fais une demande.

17 OCTOBRE

Rêve de cette nuit. Je suis dans une vaste église. Martin Blais est dans le chœur. Il dirige une chorale d'enfants. Je ne l'ai pas vu depuis longtemps, mais je me fais la réflexion qu'il n'a pas vieilli. À la fin de la messe, je l'entends dire à la foule : « À tantôt ! » Je me rends compte qu'il y aura deux autres messes, comme à Noël. Après la première messe, je me retrouve dans un banc derrière [310] lui. Nous feignons de ne pas nous voir, mais je l'entends dire par-devers lui que, bientôt, les bancs réservés aux fumeurs dans les églises seront hérissés de petites bosses pour obliger les fumeurs à sortir. Paranoïaque jusque dans mes rêves, je sens qu'il m'envoie, mine de rien, un message.

Les médias montent en nouvelles les avatars des vedettes déjà médiatiques et parce qu'elles sont médiatiques. Ainsi, on annonce que Paul Arcand quittera CKAC en

juin 2004. En juin ! Et Jean Leloup annonce qu'il va tuer Jean Leloup et redevenir Jean Leclerc. Il y a peut-être là une allusion à la fable des *Animaux malades de la peste* : « Un loup quelque peu clerc prouva par sa harangue... » L'hebdomadaire *Voir* fait sa une avec une photo de Leloup et lui consacre une entrevue de deux pages. J'y lis :

Au chevet de son lit un jour l'homme célèbre,
Aux portes des ténèbres appelle ses amis,
Sur le point de mourir quelques hontes surviennent,
Je ne puis repartir avant que ne convienne,
Un péché qui me gruge vous en serez les juges.

Les photos qui illustrent l'entrevue sont d'un léché ! Leloup fait un « cadavre exquis ».

Le 14 octobre, Jean Charest a publié une « lettre ouverte aux Québécois » où il écrit notamment que les *groupes d'intérêts bénéficient du statu quo et ne devraient pas faire passer des intérêts corporatistes au-dessus des intérêts historiques du Québec*. On peut deviner que les colonels syndicaux ne sont pas contents. Henri Massé, président de la FTQ, a lâché un *chus en crise* planifié en pleine télévision. On comprend que le successeur de Louis Laberge a horreur des intérêts corporatistes ! Quand on est président d'une centrale syndicale qui a orchestré le saccage de la Baie-James et creusé le gouffre financier du Stade olympique, on est au-dessus de tout soupçon.

Je dois ajouter que le Conseil du patronat est tout à fait d'accord avec la position de Jean Charest. On est aux deux bouts du spectre des groupes d'intérêts. Mon idée, c'est qu'un gouvernement en début de mandat est mieux placé pour cibler le bien commun. Je n'aime pas non plus l'invocation des « intérêts historiques du Québec » de la part de Jean Charest.

Près de 20% des jeunes professeurs désertent la profession selon des statistiques du ministère de l'Éducation du Québec. Une porte-parole du ministère déclare toutefois *que cette situation n'a rien à voir avec ce que vivent les États-Unis, parce que nos enseignants sont beaucoup mieux formés*. Cocorico ! Sous Duplessis, le Québec avait le meilleur système d'éducation au monde. Et ça continue.

Dans *La Presse* du 15 octobre, Jacques Dufresne publiait un long texte où il souhaite l'émergence d'une troisième voie, au-delà de l'État et du marché : la [311] voie de l'amitié. Il rappelait : « L'étonnante solidarité dont les Québécois ont fait preuve pendant la crise du verglas de 1998. » On entend le bruit de fond du cocorico. Cer-

tes, les Québécois ont fait montre de solidarité durant la tempête de verglas, mais ni plus ni moins que n'importe quelle société en semblables circonstances. Il y eut de nombreux gestes de solidarité, individuels ou collectifs ; il y eut aussi des comportements odieux. J'en fais état dans *Ainsi donc...*, p. 14-19.

Dans les *Actes des Apôtres*, saint Luc décrit la première communauté chrétienne :

La multitude des croyants n'avait qu'un cœur et qu'une âme. Nul ne disait sien ce qui lui appartenait, mais entre eux tout était commun. Parmi eux, nul n'était dans le besoin ; car tous ceux qui possédaient des terres ou des maisons les vendaient, apportaient le prix de vente et le déposaient aux pieds des apôtres. On distribuait alors à chacun suivant ses besoins.

On sait que ce comportement idyllique ne dura pas longtemps. *En ces jours-là, comme le nombre des disciples augmentait, il y eut des murmures chez les Hellénistes contre les Hébreux. Dans le service quotidien, disaient-ils, on négligeait leurs veuves* (Ac 6, 1). Déjà « l'argent et le vote ethnique ».

La tempête de pluie et de vents violents du 15 octobre a précipité la chute des feuilles. Dans le boisé que je contemple de mon bureau, je vois que les arbres ont commencé leur veille funèbre d'hiver, comme on voit les soldats plantés autour d'un cénotaphe ou autour des cercueils de soldats, en plein désert, avant le rapatriement des dépouilles. Dépouille signifie : « peau enlevée ». *De la dépouille de nos bois, l'automne avait jonché la terre.*

18 OCTOBRE

Fête de saint Luc. Il nous a transmis son *Évangile* et *Les Actes des Apôtres*. Ces deux documents, ramenés au nombre de pages dans la *Bible de Jérusalem*, font 119 pages (contre 130 pour saint Paul, non comprise *l'Épître aux Hébreux*, et 183 pour saint Jean). Ces comparaisons ne prouvent rien. Je note quand même, car je ne l'avais pas encore remarqué, l'épilogue de la troisième épître de Jean :

J'aurais beaucoup de choses à te dire. Mais je ne veux pas le faire avec de l'encre et un calame. J'espère en effet te voir sous peu, et nous nous en-

tretiendrons de vive voix. Que la paix soit avec toi ! Tes amis te saluent. Salue les nôtres, chacun par son nom.

Revenons à Luc. Nous lui devons l'Évangile de l'enfance. Dans le *Nouveau Testament*, il est l'écrivain marial par excellence. La tradition lui attribue même un portrait de Marie. Il est celui qui mentionne le plus souvent le nom [312] de Marie (12 fois, si mon compte est exact). Marc ne le mentionne qu'une seule fois. Saint Paul ne la nomme même pas. Il se contente d'écrire, à propos de Jésus : *Né d'une femme* (Gal 4,4).

Dans *La Presse* du jour, je glane :

- À propos de la santé du pape : *Quelqu'un qui est incapable de parler ne peut pas célébrer la messe* (le cardinal argentin Jorge Mejia). À partir de cette citation, je ne peux pas savoir si le cardinal en question voulait dire que le pape est incapable de parler, auquel cas il ne devrait pas célébrer la messe, ou bien qu'il est suffisamment capable de parler, puisqu'il célèbre la messe.
- Pierre Foglia, dans sa chronique intitulée *Chronique papale* écrivait :
Un bon pape ? demandait mon journal hier dans sa page « Forum ». Pour moi qui ne crois ni à Dieu, ni à diable, ni à la résurrection, ni au salut par la prière, il n'est pas de mauvais pape. [...] Un mauvais pape ? M'en fous, ce n'est pas ma religion. Mais c'est ma culture, par exemple. Et si vous me forciez à choisir, je choisirais 20 fois ce mauvais pape, antipédés et antiavortement avant n'importe quel bouddha, n'importe quel mollah suprême, n'importe quel prophète juif, n'importe quel dalai-lama de merde sponsorisé par Richard Gere et l'union des artistes... Nietzsche n'a rendu service à personne en proclamant la mort de Dieu au XIXe siècle.
 Foglia écrit « mon journal » (il n'est pas à lui), et « ma culture » (qu'il partage avec moi). Or, il n'y a pas de culture sans culte. Je voudrais bien que Foglia me trouvât, quelque part entre le *Big Bang* et Jean-Paul II, ou Foglia en personne, une culture sans culte. Il estime que Nietzsche a rendu un mauvais service en proclamant « la mort de Dieu ». Ben ! Qu'est-ce que ça peut lui faire ? puisqu'il ne croit ni à Dieu ni à diable. Sans Dieu, il n'y a pas de diable. Mais alors, au nom de quoi ou de qui s'inquiète-t-il d'un bon ou d'un mauvais pape ? Il conclut : *Un mauvais pape ? On s'en fout, on n'a pas besoin de lui.*
- * À propos de la béatification de mère Teresa, *Le Devoir* emprunte un article de *Libération* où l'on soulève le problème du miracle. Précision : il

suffit d'un seul pour une béatification ; il en faut un second pour une canonisation. « Question de protocole », comme dit *Libération*.

La question des miracles, y compris ceux que rapportent les *Évangiles*, ne me taraude pas. Les miracles ne sont que des évidences différées. La foudre était un phénomène « inexplicable » avant Franklin. Depuis Franklin, on a trouvé les paratonnerres. C'est pas mal mieux que rien, mais on ne sait toujours pas ce que c'est que l'électricité.

Ce que l'on sait maintenant de la foudre vaut mieux que d'allumer un cierge béni et arroser les fenêtres d'eau bénite, comme ma mère faisait. « Il n'y [313] a pas d'ignorance utile. » Mais il n'y a pas non plus de savoir total et définitif. Les symboles demeurent puissants. Quand on voit une vache et son veau abattus d'une balle dans le front, on se révolte. On mange quand même, dans le quart d'heure qui suit, de la vache, du bœuf ou du veau. Et si l'on amène quelques vaches sur le perron de la ministre de l'Agriculture, cela donne l'occasion d'une bonne plaisanterie : « Pot-de-vin » ou « pot-de-lait » ?

Et me voici ramené aux lettres ouvertes, celle de Jean Charest et celle de Bernard Landry. Après la lettre de Jean Charest, Bernard Landry a déclaré que c'était un aveu de faiblesse ou de panique. Bien ! Mais voici que Bernard Landry publie, lui aussi, une lettre ouverte, quatre jours plus tard. Faut-y être paniqué ? Cela s'appelle *La Saison des idées*.

Dans cette lettre ouverte et inclusive, Bernard Landry ramasse les « feuilles mortes à la pelle », comme chante la chanson, pour la rime. Il ne se rend pas compte qu'il devrait s'en aller. Au contraire, il dit qu'il *est là pour les* [les idées] *susciter et y participer activement*. Jean Chrétien chante la même chanson. Pendant ce temps-là, Paul Martin piétine. *Idem* pour François Legault, pour ne rien dire de Pauline Marois. Ces êtres-là n'ont point d'honneur.

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne (...)
Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà
Pareil à la
Feuille morte.

C'est de Verlaine. Le premier vers servit d'indicatif codé du débarquement en Normandie, le « Jour D ». Dalida a chanté le « Jour D », sur une musique de Paul Anka, avec un casque de soldat britannique sur sa blonde chevelure. J'ai certainement déjà écrit cela. Dalida s'est suicidée, blonde ou rousse, mais encore belle. Il ne faut pas s'identifier à son corps.

Cet après-midi, Thérèse me fait remarquer que les célébrations du 25^e anniversaire du pontificat de Jean-Paul II font entrer le monde dans une espèce de retraite. Elle dit « retraite » pour signifier une période plus ou moins longue avant de prendre une décision importante dans l'ordre de la vie spirituelle.

Le paradoxe du menteur. On rapporte qu'Épiménide, qui était Crétois, aurait formulé un paradoxe insoluble en disant : Tous les Crétois sont menteurs. Dans l'Épître à Tite, saint Paul fait allusion à un passage d'Épiménide : Crétois perpétuels menteurs, mauvaises bêtes, ventres paresseux (1, 12) !

[314]

A stronger version of the paradox, known as the Liar paradox « this sentence is false , is not resolvable in conventional logic systems. » (The Economist, 4 octobre). La semaine suivante, un lecteur écrit : If there is one Cretan non-liar, then Epimenides' statement is simply a lie, he is a liar and there is no paradox. In fact, there must have been such a Cretan or old Epimenides could never have uttered his famous line in the first place.

Je comprends que l'on ne peut parler de mensonge que s'il existe telle chose que la vérité ou une vérité.

23 OCTOBRE

Séminaire de lecture. Nous échangeons sur la dernière encyclique de JeanPaul II : *L'Église et l'Eucharistie*.

24 OCTOBRE

Visite de Bruno Hébert. Il est de passage à Québec pour l'enregistrement d'un témoignage sur Louis-Philippe Hébert. Il est parti de Joliette ; il aura investi quelque six heures de son temps pour cette prestation et on ne lui a même pas offert de payer ses frais de déplacement. Les artisans de la télévision estiment qu'ils font déjà beaucoup d'honneur à un invité en lui fournissant l'occasion de « passer » chez eux. Nous soupons ensemble à la résidence. Il me fait part de l'épithète d'André Gide : *Ci-Gide*. Réelle ou apocryphe, elle vaut d'être rapportée.

25 OCTOBRE

Funérailles du frère Georges Ouellet (91 ans) à Château-Richer. Après la cérémonie, je monte visiter quelques confrères à l'infirmerie. Je passe un bon moment avec le frère Georges-Henri Tremblay, à peine reconnaissable après les opérations et la chimiothérapie qu'il a subies à la suite d'un cancer à l'estomac. Je rends aussi visite au frère Louis Ferland. Il est très lucide, mais il a pratiquement perdu toute autonomie. Il me dit spontanément : *Après chaque funérailles, on se dit toujours : «Ça va être qui, le prochain » ?* Je n'ose pas lui demander ce qu'il ressent dans l'état où il est. J'ai peur de tomber sous le jugement du psaume 41.

26 OCTOBRE

Collation des grades. À titre de président de la Corporation du Campus, je dois remettre les diplômes et autres mentions à quelque 275 finissants. Pendant deux heures, je dois me tenir debout sur le praticable placé devant la scène de l'auditorium. Mais je dois d'abord y monter ! Vu mon état [315] « vertigineux », je demande à mon voisin de me fournir un appui discret. Il faut aussi que je prononce le petit laïus de circonstance.

Je ne crois pas me tromper en disant que je suis le plus vieux de l'assemblée que nous formons cet après-midi. Je ne voudrais cependant pas que

l'on m'appliquât la remarque que l'on trouvait dans les vieilles grammaires latines : *Senior erat et loquacior* : Il était vieux et bavard ! Je serai donc bref.

Je veux d'abord féliciter les nouveaux diplômés d'avoir persévéré dans les études qu'ils avaient entreprises et que beaucoup d'entre eux continueront ailleurs, plus haut, plus loin. Pour eux, aujourd'hui est un jour de récolte. Le 13 octobre dernier, l'Église et la société célébraient le jour de l'Action de grâces. Nous avons emprunté cette fête aux premiers colons qui se sont établis dans ce qui s'appelle maintenant New York et qui eurent l'idée de rendre grâce au Seigneur après leurs premières récoltes, leurs premiers périls, leur premier « tour de roue » en terre d'Amérique.

Les parents et les amis des nouveaux diplômés ont tout à fait le droit de participer à la joie et à la fierté des nouveaux diplômés. Ils ont le droit aussi d'espérer un retour, un rendement de l'investissement qu'ils ont fait. Pascal disait que toute la suite des hommes, pendant le cours de tant de siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.

Depuis une décennie, on entend beaucoup parler de « mondialisation ». Beaucoup de jeunes ont embarqué dans de violentes contestations de la mondialisation. Ce n'est pas le moment, cet après-midi, de débattre cette question. Je peux dire, toutefois, que nous sommes tous emportés par la mondialisation. Grâce à Internet, si bien nommée WEB (la toile) en anglais, nous avons accès à la masse des connaissances et des informations instantanées du monde entier.

Je disais à l'instant que les parents et les amis des nouveaux diplômés ont le droit de participer à leur joie et à leur fierté. Ajoutons que les maîtres, les administrateurs et les hommes de la maintenance aussi ont ce droit. Avec eux, J'ai le goût de dire aux jeunes « Partez et portez du fruit ». Nous savons de reste que l'actualité est remplie de menaces et de grondements. Mais la célébration du 25^e anniversaire du pontificat de Jean-Paul II nous a aussi rappelé qu'en face de la superpuissance de la force se dresse la superpuissance morale de l'Esprit.

28 OCTOBRE

À compter de 9 h, je travaille avec le frère économe, Gaétan Fecteau, à la transcription des comptes de la communauté sur l'ordinateur. L'opération exige beaucoup de minutie. Une mauvaise inscription de 1000 \$ est relativement facile à repérer. Il

en va autrement si l'erreur est de 0,10 \$. Mais j'ai du plaisir à travailler avec le frère Fecteau que j'appelle mon archi-Beauceron.

À 14 h, je rencontre Jean-Noël Tremblay avec qui je dois me rendre au bureau de notre avocat-conseil dans l'affaire de la transformation administrative [316] du Campus. Après cette rencontre, nous devons nous rendre au bureau des avocats de l'autre partie. Je suis mal à l'aise dans cet univers d'avocasseries. À 18 h 15, nous sommes libérés, mais guère plus éclairés.

31 OCTOBRE

Je reçois ce matin le numéro du 18 octobre de *The Tablet*. Je cite ici quelques statistiques sur les 25 ans de pontificat de Jean-Paul II, sous le titre *Number crunching*. Le croqueur ou le broyeur de records :

Pope Jean Paul II began his pontificate by breaking records. He was after all the first Pope from Poland, the youngest for 138 years, and the first non-Italian for four and a half centuries. This week as he became the third longest-serving Pope in church history, more figures were released which reinforce the statistical overdrive.

During the past 25 years, John Paul II has made 144 trips within Italy and 102 outside. He has visited 875 localities in 131 countries and had delivered 3,274 discourses. In all he has travelled 1,242,573 km, equal to more than 31 times round the earth or 3.23 trips to the moon. He has proclaimed 476 saints at 50 canonisation ceremonies and 1,315 blessed at 142 beatification ceremonies.

He has published 14 encyclical letters and the same number of apostolic exhortations. There have been 11 apostolic constitutions, 42 apostolic letters and 18 *motu proprio*s.

[317]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

NOVEMBRE 2003

1er NOVEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

La Toussaint. Quand on a vu et entendu le battage avant l'Halloween, on peut ne plus très bien savoir où l'on en est. Cette contre-fête n'est célébrée que depuis une dizaine d'années, au Québec. Mais elle est devenue la seconde fête commerciale, juste après Noël.

Du temps de mon enfance, la Toussaint était une fête d'obligation. J'entends encore le curé réciter le passage de *l'Apocalypse* : *Ex tribu Iuda, duodecim millia signati*. La formule revenait 12 fois. Seul changeait le nom de la tribu. Je n'y comprenais rien, mais la formule m'est restée dans la mémoire. Le passage se termine par la grandiose proclamation : *Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna : Ce sont ceux qui viennent de la grande épreuve*. Le soir, il y avait deux Vêpres : les Vêpres de la Toussaint, avec chape dorée, suivies des premières Vêpres des morts. J'étais cérémoniaire et j'aimais d'autant plus cette célébration que j'avais davantage d'ouvrage à faire !

En début de soirée, j'apprends la mort du frère Fernand Paquet (87 ans). Un simple d'entre les simples. Il n'a jamais « fait l'école », comme nous disions dans le

temps. Il fut cuisinier, fermier, jardinier, soudeur, maçon, buandier et aide-infirmier à Château-Richer, de 1971 à 1999. Il était serviable, disponible et toujours, toujours souriant. Qui *sera le prochain ?* me demandait ou se demandait le frère Louis Ferland, le 25 octobre. Le « prochain », ce fut le frère Fernand Paquet, dont j'ignorais qu'il était en phase terminale. Je ne sais toujours pas, au moment où j'écris ces lignes, ce qui « l'a emporté », pour employer une autre de ces expressions si porteuses de sens pour peu que l'on s'y arrête.

De 13 h 30 à 16 h 30, visite de Jean O'Neil. Il n'était jamais entré dans mon repaire, mot qui veut dire refuge d'une bête farouche. Il s'était annoncé depuis trois bonnes semaines. Il était dans la résidence à 13 h 30, tel que convenu. Mais il ne savait pas où se trouve mon bureau. Il me téléphone à partir du téléphone public situé dans le hall. Encore chanceux qu'il ait eu un trente sous dans sa poche ! Je lui demande où il est. Il était à 30 pas.

Visite des lieux. Je lui montre une belle photographie aérienne des deux Campus. Je le conduis au sixième étage, d'où l'on a une vue imprenable (allons-y pour le cliché !) du Campus, du fleuve, de Saint-Nicolas, du lac Saint-Augustin. Il fait des observations pointues sur le fait que le fleuve, à courte échelle, semble faire un détour de 90 degrés. J'ai beau lui dire que le fleuve, de Montréal au golfe, est une épée qui fend le territoire, il n'en démord pas.

[318]

De quoi parlons-nous ensuite ? Je ne m'en souviens plus. Nos amours et nos détestations se recoupent en plusieurs points ; sur d'autres, elles divergent. Mais il m'avait dit qu'il voulait entendre *Amazing Grace*, qu'il ne connaissait pas, et le classique western *Le cowboy fait le tour de la montagne* ou l'inverse, de même que *Dont fence me in*. J'ai un excellent CD où l'on trouve les plus beaux airs westerns (chantés ou instrumentaux). Je fais tourner *Pops Roundup*, sous la direction d'Arthur Fiedler avec le *Boston Pops Orchestra*. Ce CD est sorti en 1993. Je me souviens qu'un snob de *The New Republic* avait éreinté ledit CD.

Jean O'Neil et moi, nous sommes en relation depuis 10 ans. Au total, nous ne nous sommes vus que trois fois. J'ai couché chez lui une fois. Et si nous sommes toujours en excellentes relations, téléphoniques ou internautiques, c'est pour cette raison même. *Assueta vilesunt : La familiarité avilit*. Pour paraphraser je ne sais plus qui, il est bien clair que je ne pourrais pas vivre avec quelqu'un qui pourrait vivre avec moi.

Faut-il préciser que si j'ai besoin que l'on me montre ce qui m'aurait échappé devant un paysage ou en contemplant un tableau de peintre, car « on ne voit bien que ce que l'on nous montre », mes goûts en musique sont éclectiques : j'aime Mozart, com-

me tout le monde, et j'aime aussi *Beer Barrel Polka*. Et je ne vois pas bien qui pourrait me faire virer de bord en cette matière.

2 NOVEMBRE

La Fête des Morts, comme on disait il y a peu. On dit maintenant : *Commémoration de tous les fidèles défunts*. Et le *Prions en Église* offre le choix au célébrant entre la couleur blanche ou violette pour les vêtements sacerdotaux. On pourrait dire que cela importe peu. Cela importe. Je ne pense pas à la couleur des ornements sacerdotaux. Je pense à l'expression « tous les fidèles défunts ». Y a-t-il des « infidèles » défunts ? Je n'ai pas le goût, le sentiment, l'idée (comment dire ?) de prier pour mon père ou ma mère, ou mon frère Lucien. Ce que je sais d'eux, ce que j'ai reconstruit d'eux, me conduit à croire qu'ils sont à l'ombre de la « douce pitié de Dieu ». Et si, moi, je suis dans ces sentiments, j'ai bien le droit d'en croire autant de la miséricorde de Dieu envers moi.

7 NOVEMBRE

Messe du jour : parabole du régisseur infidèle (*villicum iniquitatis*). À son sujet, Jésus déclare : *Les fils de ce monde sont plus habiles entre eux que les fils de la lumière*. Jésus dit bien que les iniques sont plus habiles entre eux. Il parle au pluriel. Dans cette parabole, en effet, il n'y a pas que le régisseur qui vole son [319] maître ; les débiteurs du maître sont complices. Celui qui devait cent barils d'huile signe une quittance de 50 barils. Il reste à comprendre pourquoi Jésus déclare que les fils de ce monde sont plus habiles que les fils de la lumière.

9 NOVEMBRE

Cuop Dnoc ! Sleon une édtue de l'Uvinertisé de Cmabridge, l'odrre des Itteers dans un mtos da pas d'ipmrotncae, la suele coshe ipmrotnate est que la pmeirère et la drnière soenit à la bnnoe pclae. Le rsete peut êrte dans un dsérorde ttoal et vuos puoevz tujoruos lrie snas problème. C'est prace que le creaveu humauin ne lit pas chuaqe Itetre elle-mmême, mias le mot cmome un tuot.

Thérèse m'avait envoyé ce courriel il y a près de deux mois. Dans *Le Soleil* du jour, je lis le même texte sous le titre : Puoevz-vuos lrie ccei ? Le comble, c'est que mon ordinateur refuse « dans » qui est écrit dnas. J'ai dû mettre des traits d'union pour persuader le correcteur.

Le pape procède à cinq nouvelles béatifications : sœur Rosalie Rendu, Valentin Paguay, Luigi Maria Monti, Bonifacio Rodriguez Castro et Juan Nepomuceno Zegri y Moreno.

Sœur Rosalie Rendu (1786-1856) fut la contemporaine de saint Marcellin Champagnat (1789-1841). Comme lui, elle a traversé cette période tourmentée, notamment les révolutions de 1830 et 1848.

11NOVEMBRE

À la 11e heure du 11e jour du 11e mois, l'Armistice. Tout le monde, ils (sic) dansaient et sautaient. Ils « sautent » toujours, mais ça, c'est une autre histoire : c'est l'Histoire.

Énormité des masses en présence et du nombre des victimes. Dans le *Quid*, je relève les nombres suivants, pour la durée de la guerre :

- Mobilisés : 65 418 801
- Morts et tués : 8 574 831
- Blessés : 20 518 154
- Prisonniers : 7 750 919.

Malgré leur précision, ces nombres ne prennent pas en compte les disparus : *Le Soldat Inconnu* est une multitude. Quant aux souffrances des veuves et des orphelins, elles échappent à toute comptabilité.

Je regarde la cérémonie au Cénotaphe d'Ottawa. Déroulement et commentaires impeccables. Le *Jour du Souvenir* embrasse maintenant non seulement la guerre de 14-18, mais aussi celle de 39-45 ; celle de Corée, de même que tous les autres engagements du Canada au titre de participation au [320] maintien de la paix. Cela va du Cachemire, en 1947, à l'Irak, en passant par Chypre où les Casques bleus sont postés depuis deux décennies. Des dates et des chiffres sont présentés à l'écran, mais il est impossible de tout retenir. On peut, bien sûr, enregistrer, mais je n'ai pas l'appareil requis. Je n'y tiens d'ailleurs pas. Je ne suis que trop englué dans l'actualité.

De 19 h 30 à 21 h 30, communication devant une centaine de membres de la Société historique de Québec. Il avait été convenu que je ne ferais pas d'exposé formel. L'animateur se contente de me questionner à partir de mon *curriculum vitae*. J'ai l'occasion de raconter comment j'ai connu la guerre de 1939-1945, comme juvéniste (1941-1943) puis novice (1943-1945), sans journaux et sans radio.

La moyenne d'âge de l'auditoire se situait entre 50 et 60 ans. J'ai pu me rendre compte qu'il ne venait pas à l'esprit des auditeurs que j'avais entendu la radio pour la première fois en 1946, si je fais exception des quelques fois où j'accompagnais mon père qui se rendait chez des voisins pour écouter un discours de Duplessis.

À la fin de ce genre de rencontres, il se présente toujours quelques personnes pour me demander d'autographier un exemplaire des *Insolences*. En page de garde de l'un des exemplaires, je vois une estampille de la maison Fides, où je lis : *Pour lecteurs avertis*. En page de couverture, un bandeau indiquait 115^e mille.

12 NOVEMBRE

J'ai travaillé avec Jean-Marc Loiselle au Cégep de Sainte-Foy en 1984-1986. En février 1999, et je ne l'avais pas revu depuis mon départ du cégep, il m'avait fait cadeau de *Ces mots qui guérissent* (Larry Dossey, Jean-Claude Lattès, 1995). Or, je viens de lire un article dans *The Atlantic Monthly* d'avril 2001. La revue m'a été donnée par Jean O'Neil le 1^{er} novembre. L'article dont je parle fait état de nombreuses recherches sur l'influence de la prière sur la santé, sur la guérison à distance, et ce, même si la prière est faite à l'insu du destinataire. L'auteur invoque le théorème de John Stewart Bell qui peut se formuler ainsi :

Si deux objets distants ont été en contact une fois, un changement ultérieur affectant l'un d'eux entraînera un changement immédiat chez l'autre, quelle que soit la distance qui les sépare, même s'ils se trouvent aux deux extrémités de l'univers.

Le livre de Dossey comprend des centaines de références et de notes. J'en rapporte une : *Les prières courtes atteignent les cieux*. Je trouve ici un écho aux brèves invocations par lesquelles commencent les heures de l'Office. Jésus lui-même disait : *Quand vous priez, ne multipliez pas les paroles*.

Une illustration de l'article de *The Atlantic* montre un médecin examinant un flacon d'aspirines sur lequel il est écrit : Prayer aspirin. L'allusion à [321] l'aspirine Bayer n'a rien de dérisoire, comme le montrent bien le ton et le contenu de l'article.

Dans la lettre qui accompagnait son cadeau, Jean Marc Loïselle écrivait : *Dernièrement, en lisant À l'heure qu'il est, j'avais en parallèle l'étude captivante d'un médecin américain sur la prière et son rapport avec la guérison.*

Peut-on voir ici une application du théorème de Bell ? : une vieille relation de travail, la lecture d'un mien volume publié en 1998, un exemplaire d'une revue fourni par Jean O'Neil. Quant aux aspirines Bayer, cela remonte aussi loin pour moi que le Pain Killer ou l'huile de foie de morue ou à Castoria, qui en était la version adoucie.

Note postérieure : à la une du *Devoir* du 15, un long article intitulé « Le pouvoir de l'esprit sur le corps. Des indices irréfutables prouvent l'existence de l'effet placebo ». Le 21 mai 2003, je faisais écho à un article de *The Tablet* sur ce sujet. Chroniqueur en différé, mon journal, en tout cas, n'est pas en retard sur les découvertes d'une chroniqueuse au quotidien !

15 NOVEMBRE

Méditant l'autre jour sur les *Mystères lumineux* ajoutés aux 15 mystères traditionnels par Jean-Paul II (Cf. entrée du 21 mai 2003), je me faisais la réflexion que Marie aux noces de Cana n'avait pas demandé à Jésus la guérison d'un malade ou d'un estropié, mais simplement d'éviter à leurs hôtes une gêne, un embarras.

Fête de saint Albert le Grand (1206-1280). Saint Thomas d'Aquin fut son élève, à Cologne, pendant quatre ans. Outre ses œuvres théologiques et morales, on retient de lui sa curiosité et son goût d'expérimentation. Dans les sciences naturelles, il conduisit des enquêtes personnelles, enrichit la zoologie de connaissances nouvelles. Bacon, qui ne l'aimait guère, reconnaît qu'il avait une autorité qu'aucun homme n'eut jamais en matière de doctrine. On disait de lui qu'il y a eu trois grands génies : Aristote, Salomon, Albert. Je note encore que ces hommes-là (je m'en tiens à Thomas d'Aquin et à Albert le Grand) voyageaient beaucoup. On les retrouve à Rome, à Paris, à Cologne, à Lyon, etc. Et ils voyageaient aux pas d'un homme ou d'un cheval. Et ils ont davantage écrit qu'on n'en peut lire et comprendre. On rapporte que saint Thomas dictait à 12 frères copistes en même temps, allant de l'un à l'autre à la façon dont un maître aux échecs peut jouer plusieurs parties contre plusieurs adversaires.

Dans la revue *RND* de novembre, sur le thème « Hommes et Femmes », je lis qu'au Québec on « considère le couple dans une perspective extrêmement humaniste ». Déjà que « humaniste » n'est pas un concept facile à cerner, je me demande comment on peut être « extrêmement humaniste ».

[322]

17 NOVEMBRE

Guy Lemire m'avait offert de corriger la future tranche de mon journal : janvier 2002-novembre 2003. Je passe près de cinq heures avec lui à prendre connaissance de ses corrections quant à l'orthographe, la syntaxe, la ponctuation, les répétitions, les « jugements » inopportuns. Et Dieu sait qu'il est minutieux !

Ce matin, dans sa monition d'ouverture de la messe, Gérard nous dit que les lectures de cette dernière semaine de l'année liturgique « obnubilent » la fête du jour : sainte Élisabeth de Hongrie. Je ne vois pas trop comment Élisabeth est « obnubilée », mais je sais que sa vie fut un concentré d'épreuves : mariée à 14 ans, veuve à 20 ans avec trois enfants, elle meurt à 24 ans, en 1231.

Le même jour, je lis que Jean-Pierre Raffarin veut « diligenter » l'application de je ne sais quelle loi. Je diligente, tu diligentes, que nous déligentassions.

21 NOVEMBRE

On apprend la mort de l'abbé Roland Leclerc. Il avait 57 ans. Il fut, pendant 30 ans, l'animateur de plusieurs émissions de télévision à caractère religieux ou culturel : *Le Jour du Seigneur*, *Parole et vie*, *En toute amitié*. Le 17 octobre 2002, j'avais enregistré une émission de *Parole et vie*. Huit ou neuf ans plus tôt, j'avais enregistré avec lui une émission de *En toute amitié*. Il travaillait alors à TVA. Il avait coutume de faire signer un « livre d'or » à ses invités. Je me souviens d'avoir écrit : *Sermone ditans guttura. Parle par mon gosier* qui est un vers du *Veni Creator*. Il m'avait dit : *J'en prends bonne note*.

Pour l'heure, on ignore les circonstances de sa mort. On sait seulement qu'il semblait fatigué et un peu confus ces dernières semaines.

J'ai déjà dit que je suis terrorisé lorsque je fais des apparitions à la télévision. Mais celles que j'ai faites avec lui me laissent d'excellents souvenirs. Il établissait

rapidement un climat de calme et de confiance. Il dominait la lourde technique de la télévision.

24 NOVEMBRE

Le Vatican annonce l'ouverture du procès en béatification de Jean-Paul II. Il *était miséricordieux avec les pénitents et rappelait que le premier à être canonisé a été un voleur sanctifié par le Christ sur la croix.*

26 NOVEMBRE

Jean-Noël, notre avocate Me Françoise Mercure, et moi-même nous rencontrons une avocate et un représentant de la BNC, toujours au sujet de la transformation administrative du Campus amorcée il y a près de deux ans.

[323]

La société de droit a dérivé vers la société des droits. D'ou l'inextricable juridicalisation des relations. D'où le règne des avocats. Me Mercure est obligée d'aller chercher un autre avocat pour se démêler dans son propre dossier. Et nous sommes allés la chercher pour nous démêler !

27 NOVEMBRE

Séminaire de lecture : première tranche de *La Condition chrétienne* (Paul Valadier, Seuil, mars 2003).

29 NOVEMBRE

Récollecion de l'Avent au couvent des Dominicains de la Grande Allée. Le thème de cette année : *Comment raccorder foi chrétienne et citoyenneté en démocratie.* Le statut de citoyen est antérieur au régime démocratique. Saint Paul a invoqué son statut de citoyen romain. Jésus avait dit auparavant de rendre à César ce qui est à

César. C'est le christianisme qui a développé le concept de « personne ». La personne ne sera jamais totalement immergée dans le politique. Par rapport au pouvoir politique, peu importe le régime, le chrétien ne sera jamais totalement « fiable », c'est-à-dire qu'il ne peut jamais être « tenu pour acquis ».

Arthur Marsolais avait préparé à l'intention des participants un volumineux dossier d'où je tire la citation suivante :

L'expérience quotidienne conduit à découvrir d'innombrables lésions du lien social : la perte du savoir-vivre et des règles élémentaires du comportement « amical » envers autrui (où Aristote voyait un trait quasiment essentiel de la citoyenneté) engendre toutes sortes de méfaits, depuis le vol jusqu'à la corruption, en passant par la violence gratuite envers les personnes et les équipements collectifs ; la dissociation des couples et des familles renvoie à des fragilités peut-être plus graves encore, parce que les lésions affectives qui en sont la conséquence laissent des traces indélébiles et mal discernables sur l'ensemble des relations sociales, en particulier dans les jeunes générations ; l'impuissance souvent diagnostiquée du politique est d'autant plus grave que la politique est le lieu des décisions concernant le vouloir-vivre commun : si cette impuissance signifie l'incapacité de décider pour tout sous la pression des intérêts particuliers, le lien social n'est-il pas menacé en son essence même ? (Jean Weydert, *Fragile démocratie*, Bayard).

[324]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

DÉCEMBRE 2003

1^{er} DÉCEMBRE

[Retour à la table des matières](#)

De 14 h à 16 h 30, visite de John White, professeur de philosophie au Cégep de Sainte-Foy. Nous parlons longuement de la crise de l'hôpital Saint-Charles-Borromée. John White ne se laisse pas emporter par les émotions. Il analyse la situation avec des précautions d'alpiniste. Il me paraît plutôt porté à comprendre et même à excuser le comportement de certains préposés. Son argument principal est que leur tâche est ingrate et qu'ils n'ont pas toujours reçu la formation appropriée.

Bien qu'il soit syndiqué lui-même, et vivant dans un milieu « normal », il me raconte certains comportements tordus de professeurs les uns envers les autres, et l'attitude ondoyante de la haute direction. Je viens d'écrire « normal », mais dans un milieu normal, et peu importe le nombre des agents et des patients de ce milieu, on trouve tous les points sur le continuum de la bonté à la férocité, du courage à la lâcheté.

Note postérieure : *Le Soleil* du 7 décembre publie des extraits de la lettre que j'avais envoyée au journal relativement à la crise de l'hôpital Saint-Charles-Borromée :

LA TRISTESSE DE M. GÉRALD LAROSE

Dans les journaux du 29 et du 30 novembre, M. Gérald Larose nous informe de « sa tristesse et de son indignation » à la suite du suicide de M. Léon Lafleur survenu après les révélations de membres de la famille d'une patiente de l'hôpital Saint-Charles-Borromée. M. Larose a droit à sa tristesse.

M. Larose a été président de la CSN de 1983 à 1999. La CSN ne s'est jamais privée de prendre des vieux et des malades en otages lors de grèves dans les hôpitaux. J'ai des expériences quant à mes propres parents (foyer de Métabetchouan) et quant à un confrère (hôpital d'Alma). Rappelons aussi le long conflit avec occupation de locaux au Pavillon Saint-Dominique, à Québec, en 1974, et celui de l'hôpital Saint-Ferdinand-d'Halifax, en 1984.

(Dans ce dernier cas, j'avais été appelé à témoigner devant le Tribunal du Travail, à l'hôpital même, à la suite d'un article que j'avais publié dans La Presse. Mon article s'intitulait Le banditisme payant. J'y prenais la défense du Directeur de l'hôpital dont on disait : « L'accord de Houle se fait attendre. » M. Camille Laurin avait acheté la paix et avait lâché le Directeur. M. Houle était devenu celui qui fait souffrir le monde. Le pouvoir politique avait ramassé la paix comme on ramasse un chien écrasé. Tous les employés qui avaient fait l'objet de sanctions de la part de la Direction étaient présents dans la salle. Je n'avais été l'objet d'aucune huée ni d'aucun murmure. Silence de mort durant toute ma comparution. J'avais [325] trouvé l'expérience assez rude.) Note : le passage entre parenthèses ne se trouvait pas dans ma lettre.

M. Larose n'était pas président de la CSN en 1974. Je ne lui impute pas par amalgame la grève au pavillon Saint-Dominique, pas plus que je ne m'impute le procès de Galilée en 1633. Encore que je suis solidaire des péchés de mon Église et que Jean-Paul II a demandé pardon en mon nom.

M. Larose était président de la CSN en 1984. Il connaissait M. Lafleur depuis 40 ans, du temps de ses études communes avec M. Léon Lafleur chez les Rédemptoristes, je présume.

J'éprouve tristesse et indignation moi aussi, quand j'entends le silence de M. Larose sur le terrorisme syndical. M. Larose ne mentionne pas l'interdiction faite aux syndiqués de dénoncer d'autres cas de patients maltraités. Les journaux en ont quand même reçu. La délation est une vilaine chose. Mais, si vous voyez un homme battre un enfant, vous avez le devoir d'appeler la po-

lice, à moins d'être capable de battre le batteur vous-même. Mais on n'a pas le droit d'appliquer soi-même la justice : l'État se réserve le monopole de la force.

M. Léon Lafleur aurait pu « sortir » d'autres cas. Il ne l'a point fait. Il ne se sentait pas capable, il ne se sentait plus capable d'affronter la guerre syndicale dans son propre établissement.

Le suicide est l'acte le plus violent qui soit après l'homicide. Quand on a décidé de poser cet acte de violence extrême, on ne peut pas se contenter de se plaindre de sa « solitude » après avoir accepté d'être boss sous le carcan des conventions syndicales. Il était facile de la part de M. Léon Lafleur d'accuser nommément des journalistes ou des bénévoles. Il aurait été plus courageux de dénoncer le climat de travail qui règne dans son établissement. L'occasion était d'autant meilleure qu'il avait décidé d'utiliser « la porte de sortie » du suicide. Ou le « droit de s'en aller », si vous préférez.

3 DÉCEMBRE

En matinée, séance de travail avec Yvan Turgeon, frère du Sacré-Cœur. À la suite de la fusion en une seule des quatre provinces de sa communauté, il voulait revoir avec moi le document de travail qu'il avait déjà préparé.

À 15 h, préparation du conseil d'administration avec Jean-Noël et séance du conseil de 16 h à 18 h 30 avec la participation de notre avocate, Me Françoise Mercure. Nous sommes acculés à une impasse et il sera long et coûteux de nous dégager.

6 DÉCEMBRE

De 12 h 30 à 17 h, rencontre avec Pascal Tremblay. Il a 32 ans. Issu d'une famille aisée, il me paraît un bon exemple des militants et des casseurs antimondialistes qui se sont manifestés à Québec lors du Sommet des Amériques. Il s'y trouvait, d'ailleurs. Il est contre les « gros » qui exploitent les [326] « petits ». Je lui demande d'où viennent les pièces de vêtements qu'il porte, le café qu'il boit, le sucre, les bananes qu'il mange, l'électricité qui l'éclaire.

Il ne lit pas les journaux ; il ignore tout de la crise de l'hôpital Saint-Charles-Borromée. Avant de partir, il se « rapporte » à sa copine avec son « paget ». Il veut lancer une manière de PME avec quelques jeunes de ses amis. Il s'agirait d'un salon

de coiffure et d'un salon de tatouage. Tel quel. Le tatouage est une sacrée urgence au Québec ! Il se déclare anarchiste. Ses mains tremblent un peu. À un moment donné, je suis amené à lui faire lire un texte d'une vingtaine de lignes. Il lui faut beaucoup de temps pour le lire. En lisant, il bouge les lèvres, comme un écolier appliqué du primaire. Il reconnaît qu'il a beaucoup de peine à se concentrer. Il me dit pourtant qu'il sent en lui des pulsions d'orateur. Je lui dis de commencer par des conversations soutenues avec un ou deux amis.

Il n'a pas d'auto et les départs d'autobus sont rares à partir d'ici, surtout le samedi. Je surveille l'heure du prochain départ et je l'accompagne à la sortie de la résidence en lui recommandant de se donner un « coussin de temps », car l'autobus n'attendra pas.

À un moment donné, il me demande à brûle-pourpoint si je crois au destin. Je lui réponds que je crois à la Transcendance de Dieu. Je me doutais bien que le terme « transcendance » n'est pas facile à saisir et, séance tenante, je ne vois pas comment le cerner si peu que ce soit.

Je ne sais toujours pas pourquoi il a voulu me rencontrer et je me demande bien si j'ai pu lui être de quelque utilité.

8 DÉCEMBRE

Fête de l'Immaculée-Conception. La naissance virginale de Jésus et l'Assomption sont des dogmes de la foi catholique. L'Immaculée-Conception est un *a priori* logique, si j'ose appliquer le terme « logique » à ce sujet. En matière de foi, on n'est pas dans l'ordre de la démonstration d'évidences. *C'est l'homme, l'humanité tout entière, qui a introduit le péché dans le cosmos* (Marrou, *Historien engagé*, p. 399). La mère du Sauveur devait donc être exemptée du péché originel.

Je reçois une lettre où mon adresse est correctement écrite sur l'enveloppe, sauf le nom de la ville. L'expéditeur a écrit « Drummondville ». Le code postal est correct, de sorte que la lettre m'est parvenue sans détour ! L'inconnu qui m'écrit me demande 10 copies de *La Mort d'un seigneur* et 10 copies de *Ma mère s'appelait Alberta*. Il veut « en faire cadeau à ses enfants, à ses sœurs, à ses beaux-frères et belles-sœurs ». Sa lettre contient un billet de 20 \$ pour couvrir les frais de photocopie. Destin de l'écriture : le premier de ces textes a été publié en 1971 ; le second, en 1985.

[327]

9 DÉCEMBRE

Je travaille une dizaine d'heures avec Claudette pour commencer à établir la table onomastique de la présente tranche de mon journal.

10 DÉCEMBRE

Rencontre avec François. Nous échangeons surtout sur le projet que nous étions convenus de traiter lors de notre rencontre du 19 septembre : la création d'un ordre professionnel des enseignants. François avait préparé un schéma ou un canevas de sept ou huit pages. Nous reprendrons ce dossier le 8 janvier 2004.

François était présent à la rencontre spéciale du conseil d'administration du 3 décembre. Il est tout aussi inquiet que moi quant à l'impasse où nous sommes.

12 DÉCEMBRE

Les journaux d'hier annonçaient *Un million de syndiqués mobilisés*. Aujourd'hui, on titre : *Journée noire pour l'industrie du camionnage. Prochaine étape : la grève générale*.

Dans sa chronique du *Soleil*, J.-Jacques Samson reproche au ministre Couillard de refuser une commission d'enquête sur le sort des patients des centres d'hébergement pour les personnes lourdement handicapées. D'après M. Samson, le Ministre ne retient pas l'idée d'une commission d'enquête *parce qu'il serait alors forcé d'apporter des correctifs à la mesure de la gravité du problème et, pour cela, il aurait besoin de centaines de millions de dollars qu'il n'a pas*.

Je ne sais pas combien de centaines de millions de dollars il faudrait, mais je sais que le Ministre pourrait dégager plusieurs dizaines de millions de dollars en desserrant un peu le carcan des conventions collectives de travail. A-t-on idée de ce que coûtent les négociations des conventions collectives ? Et une fois signées, de ce que coûtent leur interprétation et leur administration ? A-t-on idée de ce que coûte le règlement d'un seul grief ? Or, les conventions sont d'une telle complexité qu'elles

sont des machines à griefs. Pour ne rien dire des protocoles de retour au travail. Tout le monde sait ça et tout le monde continue à barboter dans cette glu de collant à mouches.

De 12 h 30 à 16 h 30, rencontre avec Pascal Tremblay dont j'ai parlé plus haut (Cf. entrée du 6 décembre). À la suite de remarques que j'ai dû lui faire samedi dernier, à peine assis, il me montre le dictionnaire *Robert* et quelques CD de sa collection. Nous sommes amenés à parler de religion, de courage, de transcendance, etc. Il me vient à l'idée de lui demander de [328] chercher le mot « pièce ». Il n'en revient pas du nombre d'acceptions de ce terme.

Parlant de « courage », il me dit que le contraire du courage, c'est la volonté. Nous vérifions dans son *Robert*.

Il porte des vêtements noirs. Je lui dis que la soutane avait des avantages et des inconvénients. L'avantage étant que je n'avais pas à me préoccuper de savoir combiner pantalons, chemise, cravate et chaussettes, vu que je suis daltonien. Quant aux inconvénients, je me rappelle que vers la fin des années 50, dans un autobus, des passagers préféraient rester debout à s'asseoir sur la banquette que j'occupais. Pour lui, le noir est la couleur à la mode dans le groupe qu'il fréquente.

Il me dit que, lors du Sommet des Amériques, il avait été raflé par la police. Il s'était présenté en Cour habillé comme la chienne à Jacques. Le juge lui avait reproché sa tenue vestimentaire. Il avait invoqué la « liberté d'expression », il avait sorti un couteau de sa poche et il s'était coupé au cou. Il m'a montré la cicatrice. Il ne se souvient pas (en tout cas, il ne m'a rien dit de plus) du reste de l'histoire.

Nous parlons assez longuement de la tenue vestimentaire en regard de la « liberté d'expression ». Je lui demande : *Pourriez-vous vous promener rue Saint-Jean avec le costume d'un agent de police ou bien celui du cardinal Ouellet ?*

Il est scandalisé par l'écart de revenus entre un médecin, par exemple, et quelqu'un qui est « sur le BS », comme lui. Il voudrait « vivre » et cesser de « survivre sur le BS ». Il rêve d'une « manifestation » qui abolirait les écarts de salaires. Il ne voit pas pourquoi un poseur d'asphalte ne gagnerait pas autant qu'un Premier ministre ou un président de grosse entreprise. J'ai beau lui répéter que tout BS qu'il est, il bénéficie de la police, de toute l'infrastructure contemporaine, de la « carte soleil », etc. Rien n'y fait.

Parlant de manifestation, je lui parle de celle de la veille, qui a bloqué la 175, isolant le Saguenay-Lac-Saint-Jean du reste du Québec. Il n'en savait rien de rien.

Extraits d'une réponse à une lettre d'une religieuse de Mont-joli :

Je vous remercie pour votre lettre datée du 8 courant. On a beau se proclamer « le meilleur écrivain québécois en haut du 48,5^e parallèle », on est quand même content de l'entendre dire par quelqu'un d'autre !

Oui, la dernière tranche de mon journal s'intitule *Je te cherche dès l'aube*. Et j'ai commencé la toilette typographique de la prochaine tranche qui sortira en février ou mars prochain, si un éditeur m'offre son hospitalité.

Je me demande parfois (et vous le rappelez dans votre lettre) si cela vaut la peine d'écrire ce que j'écris. Je surmonte mes doutes. De toute façon, je ne sais rien faire d'autre.

J'ai bien dû vous croiser lors de mes (et de vos) promenades durant votre « année doctrinale » au Campus.

[329]

C'est le moment de l'année où *Prière du temps présent* nous remet à l'esprit l'hymne *Conditor alme siderum*.

Quand le monde allait vers le soir,
comme l'époux hors de sa tente,
tu es né du sein très pur
de la Vierge Mère, Marie.

14 DÉCEMBRE

Ce matin, il faisait - 15. En sortant, je croise un étudiant qui me dit : Vous devez être surpris de voir un étudiant dehors de si bonne heure. Je lui demande où il va. Il me répond : *J'ouvre et je ferme le dépanneur en face de marché Métro*. Il est tout guilleret.

Vers 8 h, un confrère m'apprend que Saddam Hussein a été arrêté par un commando de l'armée américaine et qu'il est vivant. À midi, je me plante devant la télévision. On nous montre une tête hirsute, mangée de barbe, et un soldat américain qui lui palpe la tête et lui introduit une petite lampe de poche dans la bouche. On ne voit que cela pendant que les péroneurs et péroneuses péroneurent.

Je comprends très bien le souci d'inspecter la bouche de Saddam Hussein. Je me souviens de Goering, toujours souriant durant le procès de Nuremberg. Goering a échappé à la pendaison parce qu'il avait dissimulé une petite capsule de cyanure dans sa prothèse dentaire ou une molaire. Il savait qu'il priverait ses juges du plaisir de le pendre. Les Américains ne peuvent surtout pas se permettre de « perdre » leur As de pique ! Surtout que Saddam Hussein faisait se promener des sosies. On nous informe que l'on a fait passer le test de l'ADN à Saddam Hussein.

Reste la question du jugement. Devant quelle Cour ? Pour l'heure, en tout cas (16 h 26), la capture de Saddam Hussein vivant est une prouesse qui ne doit pas déplaire à George W. Bush. Ce dernier s'est d'ailleurs contenté d'une brève et sobre déclaration. Durant la même émission de télévision, on voyait, en temps direct, la fumée noire et le feu d'une explosion qui venait de se produire à Bagdad.

15 DÉCEMBRE

Fort vent et poudrenie durant la nuit. Malgré le tambour, les marches de l'escalier sont remplies de neige. Je marche un peu dans le chemin dégagé par la gratte du Campus, mais je dois marcher dos au vent. À 6 h 30, je sors de nouveau pour me rendre à la messe au pavillon des Marianistes, mais la voie dégagée par la gratte est de nouveau remplie de neige et il n'est pas possible de sortir l'auto. Je renonce à me rendre à la messe. Cette défaite affecte davantage ma fierté que ma pitié !

[330]

On ne trouve pas le mot « gratte » dans *Le Robert* ni dans *Le Larousse*. On le trouve dans le *Glossaire du parler français au Canada*, mais la définition, qui date de 1930, ne décrit pas les engins modernes. Le dictionnaire *Bélisle*, par contre, en fournit une bonne définition.

En 1971, on avait eu à Montréal la « tempête du siècle ». Il y en a plusieurs à chaque siècle. En l'occurrence, il m'est revenu en mémoire un billet que j'avais signé dans *La Presse* le 5 mars 1971 (Cf. document numéro 3). J'étais rentré chez moi à pied. Deux bons milles. Deux ou trois collègues de travail, incapables de rentrer chez eux, avaient couché chez moi. Si mon souvenir est bon, Pierre Elliott Trudeau s'était marié la veille à Vancouver avec Margaret Sinclair.

16 DÉCEMBRE

Je reçois quelques cartes de Noël adressées par des amis, des connaissances, des organismes publics. Elles sont généralement belles. De plus en plus, elles présentent des reproductions de peintres québécois. Je remarque que la plupart ne portent aucun texte ou symbole chrétien. Pour tout dire, elles sont religieusement neutres. On se contente de souhaiter *Les meilleurs vœux de la saison !* Sur une carte, le texte est écrit en français et la carte est fabriquée aux États-Unis. Et cette précision est écrite en français.

Au début de l'après-midi, je fais des courses avec Claudette. Marie-Claude et Jean-Noël nous rejoignent vers 18 h : ils ont été prisonniers pendant plus d'une heure dans un bouchon de circulation. La rencontre ne « lève » pas. J'en suis à me demander si nous ne sommes pas tous, à des degrés divers, emportés dans le tourbillon de la saison des fêtes.

18 DÉCEMBRE

Hier, il a neigé presque toute la journée. Ce matin, fort vent d'est et neige fondante. Je me rends à la messe comme un pingouin empereur qui serait chaussé de bottes en caoutchouc. Par endroits, des flaques d'eau de trois pouces de profondeur. Dans le courant de la matinée, le vent tourne à l'ouest et la température baisse. Ça va être beau demain matin.

19 DÉCEMBRE

Je suis en train de relire *Théologie de l'histoire* de Henri-Irénée Marrou (Seuil, 1968). Je m'étais procuré cet ouvrage en février 1969. J'y retrouve mes soulignés de l'époque. En voici un :

Définition de l'histoire : le passé humain dans la mesure où un traitement approprié des documents retrouvés permet de le découvrir, mais bien du problème que pose à notre conscience l'histoire réellement vécue par l'hu-

manité à travers la [331] totalité de la durée et à laquelle chacun de nous se trouve intimement associé par le caractère lui-même historique de sa propre conscience. C'est pour tout dire, en un mot, le problème du « sens de l'histoire ». Oui, quel est le sens de cette longue marche à travers la temporalité - j'avais d'abord écrit : de ce lent pèlerinage, mais je ne veux pas imposer à mon lecteur dès cette première page ce vocabulaire trop augustinien - de cette succession d'empires, pour parler comme les Anciens, de civilisations, comme nous disons maintenant, de cultures (s'il faut adopter le jargon germano-américain des ethnologues).

Des quelques pages relues ce matin, je retiens l'image du triptyque de l'histoire :

- Au centre, l'Incarnation du Verbe éternel qui se fait homme pour nous et pour notre salut.
- Sur le panneau de gauche se déroulent les siècles d'avant le Christ, les époques de l'Ancien Testament.
- Le dernier volet de notre grand triptyque, le troisième acte du grand drame de l'histoire humaine, troisième et dernière phase du plan conçu par Dieu.

Au sujet du troisième panneau du triptyque, Marrou cite Sertillanges :

Le progrès dans le christianisme n'est pas linéaire et horizontal, il est vertical. Il vise l'éternité, non la longueur du temps. La raison d'être du temps, c'est sortir âme par âme. Quand le nombre des âmes prévues du Créateur sera atteint, le temps prendra fin quoi qu'il en soit de l'état de l'humanité à cette heure.

- * Il y a comme une dynamique du péché qui pousse de plus en plus loin ses ravages. Le triomphe assuré du Bien ne sera peut-être jamais perceptible à l'observation empirique, tant la présence efficace du Mal fera toujours sentir sa pression et sa puissance. N'oublions pas le verset redoutable entre tous : « Mais quand le Fils reviendra, trouvera-t-il encore la foi sur la terre ? »
- * Les deux psaumes messianiques : le psaume 2 et le psaume 110. Le temps a été choisi par Dieu comme vecteur du salut.
- * En relisant cet ouvrage, je me rends compte que j'en ai exploité plusieurs filons sans avoir en mémoire de souvenirs précis. Il s'agit de réminiscence, c'est-à-dire retour à l'esprit d'une image dont l'origine n'est pas re-

connue. Joubert écrivait : *La réminiscence est comme l'ombre du souvenir.*

21 DÉCEMBRE

Le 9 octobre dernier, j'écrivais quelques réflexions sur le gouvernement et la société civile. Dans *La Presse* d'hier, Claude Picher signe un excellent article sur le même sujet.

[332]

Le concept de société civile, à peu près inconnu il y a 10 ans, fait maintenant partie de notre vocabulaire de tous les jours. Or, au Québec comme partout dans le monde, les administrations publiques ne savent pas sur quel pied danser par rapport à cette société civile dont on parle tant.

En principe, la société civile peut être définie comme l'ensemble des associations de citoyens regroupés pour promouvoir des intérêts communs.

Il dresse ensuite une liste des organisations puissantes et fortement structurées, comme les syndicats, en regard de la multitude de groupes de pression militant dans tous les domaines imaginables. Cette liste est éclairante, mais forcément limitée, car « au Canada seulement on compte pas moins de 900 000 organisations de citoyens ».

Ce phénomène social pose trois questions :

- La première concerne l'intérêt public : toutes les associations prétendent promouvoir des intérêts « publics et communs ».
- La deuxième question concerne la « représentativité ».
- Enfin, la « légitimité de la société civile doit s'appuyer sur une solide crédibilité et une expertise reconnue ».

Mes propres appartenances sont aussi limitées que possible. Je ne suis pas un homme de clubs. Je suis, et dans cet ordre, membre de l'Église catholique, de la communauté des Frères Maristes et citoyen canadien jusqu'à nouvel ordre ! Mais il arrive que d'autres organismes recourent ou chapeautent mon statut de membre de l'Église catholique ou de citoyen canadien. Je n'ai pas à dire que je ne me sens aucunement lié par les centaines de « positions » gouvernementales. On ne peut pas utiliser tous les jours la *Boîte aux lettres* des journaux. Je n'ai pas le goût non plus de

participer aux « sondages » quotidiens des postes de télévision. Quant à mon statut de membre de l'Église catholique, j'ai déjà déclaré ma dissidence vis-à-vis de certaines prises de position de la Conférence religieuse canadienne du Québec, par exemple.

Nous vivons dans une démocratie au sonar. Je veux voir un lien entre « sonar » et « sondage ». Quoi qu'il en soit, la dérive du langage est un fait. Je lisais hier qu'un délateur lui-même criminalisé s'appelle désormais un « agent source ». Son espérance de vie est plutôt courte !

Ah ! et puis : je n'en finirais pas de commenter les « nouvelles » d'un seul journal. Tenez : les journaux de fin de semaine faisaient état de plagiat à l'université. *Des étudiants négocient leur cas avec des profs.* Le plagiat, la tricherie aux examens, est probablement aussi vieux que l'école. Sur Internet, il existe des services de rédaction de mémoires ou de thèses. De plus, à cause de la dimension même des groupes d'élèves ou d'étudiants, une surveillance étanche est devenue impossible. À Chicoutimi, en 1958, les salles d'examens avaient la dimension d'une classe. De plus, aucune salle d'examens d'une école [333] n'était surveillée par un professeur de ladite école : j'ai surveillé des examens dans un couvent de sœurs pendant qu'une sœur surveillait dans ma classe. En 1961, j'ai corrigé des examens du baccalauréat ès arts à l'Université Laval. Aucun correcteur ne connaissait la provenance des copies d'examens. Il aurait fallu un sacré hasard pour qu'un correcteur reconnût « la main d'écriture » de la copie qu'il corrigeait.

Dans *Le Robert*, au mot « plagiat », je lis ceci : *Le plagiat est la base de toutes les littératures excepté de la première, qui d'ailleurs est inconnue* (Giraudoux). Dans l'article sur le plagiat auquel je fais écho, trois quatre « experts » psychologisent sur la sanction du plagiat. Le critère fondamental à ce sujet est le suivant : la monnaie des études, peu importe le niveau, c'est le diplôme. Seuls les États ont le pouvoir de « frapper monnaie », et seules les écoles ont le pouvoir de « frapper diplôme ».

On pourrait m'objecter : les faux-monnayeurs existent et on n'en finit plus d'imprimer des billets à l'abri des contrefaçons. Pour ma part, quand besoin est, je demande à la Caisse Populaire des coupures de 20 \$ ou de 50 \$. Les coupures de 5 \$ ou de 10 \$ sont devenues du « change », de la monnaie si vous parlez français. Essayez de payer un taxi avec une coupure de 100 \$. Zavez qu'à vous payer une auto ! Attention ! Ce ne sont pas tous les parcomètres ni même toutes les cabines téléphoniques qui « acceptent » les nouvelles pièces de monnaie de 5, 10 ou 25 cents.

Sur un digne dindon (ding, deng, dong) des meilleurs vieux de la saison. Vers 11 h 50, je chausse mes bottes à crampons et je marche pendant près d'une heure. Il

tombe une neige folle. Sous les quelques millimètres de neige, je ne vois pas la glace. Mes crampons non plus. C'est tellement blanc partout, que c'en est vertigineux. Je marche les yeux baissés, ce qui n'arrange rien : je ne suis pas un mulet.

Le temps est écho : j'entends les cloches de Saint-Nicolas de bord en bord du fleuve. Il y a un bon moment que je n'avais pas marché ce circuit. Plusieurs énormes maisons unifamiliales sont en construction. Il y en a davantage qui sont « à vendre ». Je vois deux hommes qui viennent tout juste de « déterrer » une auto. J'entends une voix de femme qui dit d'un ton impératif : « Quand est-ce que tu reviens ? » L'homme ne répond pas. Il ne suffit pas d'avoir deux autos pour être libre. La plupart des maisons bâties sur le circuit ont un garage double. Encore faut-il que l'une des deux autos soit « déterrée ». Ou bien qu'un invité dégage la place.

Le cancer de Claude Ryan. Vers 13 h, Jean O'Neil me téléphone. Il me rapporte, entre autres propos, une déclaration d'Yves Ryan, le frère de l'autre. Il me cite le *Globe and Mail* selon lequel Claude Ryan aurait dit qu'il accepte son cancer, non pas avec résignation, mais avec détermination. Je me demande comment on peut être « déterminé » devant un cancer. Déterminé à quoi ?

[334]

Déterminé à mourir « en dedans d'un an » ? J'ai l'air de parler du cancer de Claude Ryan sans compassion. On verra quelle sera ma « détermination » quand mon cancer ou l'équivalent sera déclaré.

22 DÉCEMBRE

À compter de 17 h 30, et comme je le fais depuis trois ou quatre ans, je reçois quelques amis : les Tremblay, les Beaudoin, les Laurendeau, Claudette et Margot Nadeau, François Caron. La soirée est animée et fort agréable. Preuve en soit que nous fermons boutique à 1 h !

23 DÉCEMBRE

Vers 15 h, visite d'Alain Bouchard. Nous parlons longuement des Caisses Desjardins, toutes fédérations, confédérations ou fusions confondues, c'est le cas de le dire. Alain connaît très bien ce milieu. Je suis moi-même depuis près de 40 ans un « usager » des Caisses Pop. Et je sais très bien que les fusions et les confusions sont

faites au nom du « rendement ». Le salaire annuel de l'ancien président de la Confédération, Claude Béland, était de quelque 600 000 \$ par année. Ça se prend ! Le président de la Toronto Dominion gagnait deux fois plus par année, on s'en doute. Mais le président de la TD ou de la BDM ne prétendait pas s'inspirer de la « philosophie » d'Alphonse Desjardins.

24 DÉCEMBRE

Par mode de procès-verbal. Je me rends à Roberval pour célébrer Noël chez mes sœurs Margot et Reine. Départ de la résidence à 6 h 20 pour la gare d'autobus de Sainte-Foy. À Hébertville, tous les voyageurs à destination de Roberval doivent changer d'autobus. Arrivée à Roberval vers 11 h 30. Messe de « minuit » à 22 h. Il pleut à boire debout. Au retour de la messe, remise des cadeaux.

Sont présents : Margot, Reine, Danielle, Richard et sa femme Martine, Luc, Michèle, Anne-Marie et Vincent Gagnon, Chantale et sa fille Cynthia, André Gagnon. Je monte à ma chambre à 5 h !

Margot et Reine sont des hôtesse attentionnées et ni l'une ni l'autre ne fument ni « n'empruntent » d'énergie à l'alcool. Elles sont pourtant très contentes. Reine chante très bien. Elle et moi, nous chantons le merveilleux poème de Théophile Gautier qui commence par *Le ciel est noir, la terre est blanche*. Peut-être l'avons-nous chanté deux ou trois fois ! Malheureusement, je ne me souvenais que des deux premières strophes.

Que de travail, que d'attentions, que de soins pour préparer et soutenir une rencontre de ce genre, qui rassemble des hommes, des femmes, des [335] enfants. La fourchette des âges s'étendait de 79, à sept ou huit ans. J'étais le deuxième « meilleurs vieux de la saison » !

Le 26, départ de Roberval à 12 h 20, changement d'autobus à Hébertville, retour dans mes quartiers vers 17 h 30.

À l'aller comme au retour, je note que les chauffeurs sont des professionnels au sens fort du mot : non seulement ils manœuvrent leurs énormes machines au quart de pouce, mais ils sont affables et souriants. La belle affaire ! me direz-vous : ils sont payés pour ça ! Je réponds qu'il ne manque pas de monde « payés pour ça » (mon « s » est voulu), et qui sont bêtes comme leurs pieds. Le/la moindre guichetier/ère dispose d'un pouvoir absolu : le pouvoir de vous faire « attendre ». J'écris « attendre », parce que je suis dans « l'esprit des fêtes ».

28 DÉCEMBRE

Fête de la Sainte Famille. Faisant abstraction de l'enseignement révélé de l'Évangile du jour, je dirais ceci : une jeune femme monte à Jérusalem avec son conjoint et leur fils âgé de 12 ans. Le conjoint ne sait d'ailleurs pas très bien qui est le père de cet enfant. Il sait que ce n'est pas lui. Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que lui et sa conjointe montent à Jérusalem pour la Pâque. Les années précédentes, plaçaient-ils l'enfant dans une garderie à 5 \$? On n'en sait rien. Mais cette fois-là le jeune homme fit une fugue. Ils l'ont cherché pendant trois jours. Quand ils le retrouvèrent enfin, ils le ramenèrent dans leur petite ville de Nazareth. Et durant les 18 ans qui suivirent, l'enfant, qui était un jeune homme, mena une vie rangée.

Plus tard, dans les Évangiles, on rapporte que l'enfant (on lui avait donné le nom de Jésus) se trouva à une noce, à Cana. Sa mère était une des invités. Lui aussi, d'ailleurs. Et en plus, il avait avec lui une douzaine de « chums ». Si bien que la boisson vint à manquer. Marie, mine de rien, fit le nécessaire, à la façon des femmes.

Ailleurs, on rapporte qu'il a croisé des « convois » funéraires. Durant les 30 ans que l'enfant, puis le jeune homme, vécut à Nazareth, sa mère, le conjoint de sa mère et lui-même ont certainement dû se trouver à des noces ou à des funérailles. À tel point qu'on l'appelait le fils du charpentier.

Dans le passage de l'Évangile du jour, on rapporte qu'après la semaine passée à Jérusalem « le jeune Jésus (*puer Jesus*) resta "en ville" sans que ses parents s'en aperçoivent ». Réprimandé par sa mère, l'enfant fournit des explications que ses parents ne « comprirent pas ».

L'hymne de l'Office du jour est très belle :
La nuit de Noël, l'enfant vous surprenait
Jésus, le vainqueur de la nuit

[336]

À l'épreuve de fuir
La frayeur d'un tyran
Jésus, le vainqueur de la haine.
Au pays sans renom
Jésus, le vainqueur du mépris.
Quand le Fils à son heure
Eut quitté Nazareth

Jésus alla vaincre la mort.

Ces derniers jours, j'ai été mêlé « à de la vie de famille ». Or, ce matin, en relisant *Théologie de l'histoire* (Henri-Irénée Marrou, Seuil, 1968), je note que

chaque génération est équidistante de l'éternité. [...] Ô, to die advancing on [...] Il en est de l'histoire totale, de l'aventure collective de l'humanité comme de chacune de nos vies personnelles [...] Un peu comme dans ces paysages de montagne où l'on voit se superposer au loin des crêtes apparemment rapprochées, masquant les profonds abîmes qui les séparent. Dans les *Apocalypses* qu'elles soient de la « plume de Daniel ou de Jean », le pèlerinage qui part de la création et de la chute pour aboutir au jugement dernier est comme une note d'une symphonie qui échappe à notre perception présente mais dont par la foi nous confessons l'existence réelle et la mystérieuse harmonie.

À Valcartier, que de fois j'ai remarqué que, selon l'éclairage du soleil, les montagnes situées de l'autre côté de la Jacques-Cartier nous paraissent tantôt sur un seul plan, tantôt crevées d'abîmes. Et je parle de montagnes modestes (2 000 pieds d'altitude), usées par le temps. Les Laurentides sont peut-être les plus vieilles montagnes de la planète.

29 DÉCEMBRE

Vers 15 h, je me rends chez les Tremblay avec Claudette et Margot. Nous jouons aux cartes un bon moment et, pendant l'apéro, le neveu de Marie-Claude se présente avec son amie. Le jeune homme est policier du côté de Valleyfield et son amie enseigne à temps partiel au primaire, poursuit des études à l'université et travaille dans un restaurant. Je rentre vers 22 h, ce qui est un peu tard pour tout le monde. Quant à moi, en tout cas, j'emprunte sur la « marge de crédit » de ma banque de sommeil

31 DÉCEMBRE

Fête du pape saint Silvestre 1^{er} (pas de « y », selon ma source). L'encyclopédie *Catholicisme* note que ce pape est connu surtout parce que sa fête tombe le dernier jour de l'année, selon le calendrier grégorien.

Le pontificat de Silvestre fut pourtant fort long (314-335), mais il laissa toute la place à l'empereur Constantin, nouvellement converti au christianisme, [337] au point de laisser ce dernier convoquer et présider le premier concile œcuménique à Nicée, en 325, se contentant d'y déléguer deux prêtres ! Pendant son pontificat, et grâce aux munificences impériales, il fit construire six grandes basiliques : Latran, Saint-Pierre, Saint-Paul-hors-les-murs, Sainte-Croix-de-Jérusalem, Sainte-Agnès et Saint-Laurent.

Sur un mode mineur. Entre la résidence et la rue municipalisée (donc « sablée »), la distance est de quelque 100 pas. Ces derniers matins, à cause de la pluie sur la glace ou de la glace vive, je suis incapable même de quitter le tambour. Je dois demander à Jean-Paul Dion de me conduire chez les Marianistes pour la messe. Je lui demande d'approcher la voiture de façon telle que je puisse prendre appui sur le capot. Et encore, c'est toute une opération que de pivoter sur un pied et de ramener l'autre dans l'auto, une fois assis. *Idem* pour sortir de l'auto.

Je note cette dernière entrée de mon journal sur le mode humiliation. Je dis « humiliation », car, si j'étais humble, je n'en ressentirais pas d'humiliation. J'en serais au *Cantique de la joie parfaite*, tel que rapporté par Léon d'Assise dans les *Fioretti*.

[339]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

DOCUMENTS

[Retour à la table des matières](#)

[341]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

DOCUMENT 1

Déjeuner de la prière
(Québec, Château Frontenac,
31 octobre 2002)

Le sens de la rencontre

[Retour à la table des matières](#)

Les *Déjeuners de la prière* sont une institution américaine adoptée par le Québec il y a environ un quart de siècle. Il en va de même de la *Fête du travail* (adoptée en 1886) et de celle de *l'Action de grâce* (adoptée en 1936). Les *Déjeuners de la prière* réunissent pendant une couple d'heures (stationnements inclus) ceux que l'on appelle les chefs de file d'une ville. Tout compte fait, c'est moins long et moins cher qu'une partie de golf

Vous êtes tous des hommes à l'agenda chargé. Vous êtes des hommes pressés. Pour la rencontre de ce matin, vous vous êtes dégagés du « filet de l'oiseleur », comme dit un psaume. Il est bien sûr que vous savez dégager, chacun par-devers soi, d'autres îlots de silence, de réflexion, de recueillement. La caractéristique de la rencontre de ce matin, c'est d'abord qu'elle est collective et ensuite qu'elle est placée sous l'invocation de la prière, si vous me passez ce pléonasme. Soit dit en passant, le mot « prière » et le mot « précaire » ont la même racine étymologique, ce qui est déjà un enseignement.

Notre-Seigneur n'a pas placé la barre très haute quand il a dit que partout où deux ou trois seront réunis en son nom, il serait au milieu d'eux. Il n'a pas non plus fixé de limites quant au nombre de ceux qui se réuniraient en son nom. Jean-Paul II, en tout cas, ne semble pas détester les grands rassemblements. Les récentes JMJ de Toronto en sont la preuve.

Mais que veut dire « se réunir au nom de Jésus ? » Ne faisons pas la petite bouche à ce sujet. Il peut fort bien arriver que des hommes soient réunis ou agissent au nom de Jésus sans le savoir, ou le sachant après coup. C'est tout l'enseignement du chapitre sur le jugement dernier présenté par saint Matthieu. Les élus s'étonnent d'avoir accueilli, soigné, nourri, visité Jésus. Les condamnés s'excusent (ce qui veut dire se mettre hors de cause) en disant qu'ils n'ont jamais eu l'occasion d'accueillir, soigner, nourrir, visiter Jésus.

Dans le temps qui m'est imparti ce matin, je dois témoigner de ma foi. Le témoin, c'est celui qui s'engage et qui engage les autres à son engagement. Le mot « martyr » signifie « témoin ». Depuis le 11 septembre 2001, nous savons que ce mot mobilise les kamikazes palestiniens. Et bien avant eux, les kamikazes japonais de 1944-1945. Kamikaze veut dire : vent divin.

Rendre raison de son espérance

La foi est la solide confiance en ce qu'on espère, la certitude des choses invisibles (He 11, 1). Saint Pierre disait : *Soyez toujours prêts à vous défendre devant quiconque [342] vous demande raison de l'espérance qui est en vous, mais avec douceur et crainte* » (Pe 1, 15-16).

Témoigner de sa foi devant une assemblée comme celle que vous formez, et en ce lieu, n'exige pas un courage à la hauteur du mot « courage ». Jean-Marie Domenach écrivait que toute profession de foi publique, si elle n'est pas faite en présence du bourreau, risque d'être délicate si elle n'est pas une imposture. Il m'arrive, durant une messe, au moment de l'Élévation, de me demander ce que je ferais si deux ou trois hommes armés surgissaient et me demandaient si je crois à ce qui « se passe » à l'instant même.

La foi hier et aujourd'hui

Notre époque est affolée au sens où l'on dit qu'une boussole est affolée. Nous sommes assommés d'informations et de désinformations ; la technique se développe de façon exponentielle et chaque nouveau progrès entraîne ses effets pervers. On peut faire remarquer ici que chaque époque fut troublée pour ceux qui y vivaient.

Toute époque a toujours été la pire. Et s'il y en a qui furent vraiment pire, c'est celles qui enfantèrent les plus grandes choses. Saint Augustin, cette lumière qui nous éclaire encore, c'était sur sa fin, un petit évêque assiégé par les Barbares, qui voyait crouler le grand empire dont l'histoire semblait se confondre avec celle du monde (De Lubac).

Du temps de saint Athanase (295-373), le tiers des évêques étaient ariens. On peut imaginer que les fidèles de l'époque, dont l'immense majorité ne savaient ni lire ni écrire, devaient être « mêlés ». C'est pourquoi ils demandaient aux célébrants des rares messes où ils se retrouvaient : *Dis-nous ton Credo !*

On peut noter aussi que chaque époque, braquée sur ses problèmes, risque de ne point voir des menaces autrement plus terribles qui se préparent, mais qui ne frappent pas encore assez fortement pour conduire à leur opposer des parades efficaces. Chesterton imagine les scénarios que pouvait se monter un fonctionnaire de Byzance, au début du VI^e siècle : danger d'une scission religieuse entre l'Est et l'Ouest ; raids des Barbares sur la Gaule ou la Grande-Bretagne, etc. Mais à ce moment-là, dans un petit village d'Arabie, Mahomet venait d'avoir 18 ans. Cette remarque prend un drôle de relief depuis le 11 septembre 2001. Après la chute du mur de Berlin et l'implosion de l'URSS, aucun observateur politique n'avait prévu qu'Oussama Ben Laden déclencherait la guerre du terrorisme islamique.

Qu'est-ce que la foi ?

Disons d'entrée de jeu que la foi n'est ni un sentiment, ni une évidence, ni un savoir.

[343]

- La foi n'est pas un sentiment, encore moins une émotion. On peut bien parler d'émotion religieuse ; on peut en éprouver, mais la foi, c'est autre chose.
- La foi n'est pas non plus une évidence. La foi n'est pas le résultat d'une démonstration logique ou géométrique. L'évidence périme la foi, comme dit saint Paul.
- La foi n'est pas un savoir au sens où l'on dit qu'un médecin possède un certain savoir médical ; qu'un scientifique possède un certain savoir en chimie, en physique, en biologie, etc. Un théologien possède un certain savoir sur Dieu, mais son savoir ne constitue pas sa foi.
- La foi est une certitude, c'est-à-dire une adhésion ferme de l'esprit et du cœur.

Si l'on me demande si j'ai la foi, je réponds : Oui, j'ai la foi. Mais quand est-ce que j'ai commencé à « avoir la foi ? » Le jour de mon baptême, puisque le baptême opère par la foi de l'Église et « l'emprunt » que font les parents sur le développement du germe baptismal. À un moment qui m'échappe, j'ai donné mon assentiment personnel, grâce à mon éducation familiale, à ma formation scolaire, à mes propres efforts de réflexion, de pratique religieuse, de relations avec les autres.

Je parlais à l'instant de la foi comme certitude. C'est le moment de dire que je n'ai jamais connu de crise de foi comme en ont connu des personnages célèbres et même des saints. Thérèse de Lisieux, par exemple. Je n'ai jamais connu non plus de rupture dans ce qu'il faut bien appeler ma pratique religieuse. À l'inverse, je n'ai jamais connu d'illuminations foudroyantes et décisives, comme celles que rapportent saint Paul et, plus proches de nous, Claudel, Charles Du Bos, André Frossard et combien d'autres.

Partout dans l'Évangile, on voit que c'est la foi qui force l'admiration de Jésus et, inversement, c'est l'absence de foi qui provoque sa tristesse. Je pense, disant cela, à une histoire juive : *Des enfants jouent à cache-cache. Tout à coup, l'un d'eux vient trouver son grand-père en pleurant : « Je joue à cache-cache et personne ne me cherche. » Et le vieux rabbin se mit à pleurer, lui aussi.*

La foi est un don. Je me suis assez souvent trouvé devant des personnes qui me disaient : « J'ai eu la foi ; j'ai perdu la foi. » Dans une société comme la nôtre, en effet, tous les Québécois francophones, en tout cas ceux qui forment la cohorte des *baby-boomers*, ont reçu le don de la foi le jour de leur baptême. Par la suite, des centaines de milliers ont perdu la foi. Mais on ne reçoit pas le don de la foi comme on

reçoit son premier nounours ; et on ne perd pas la foi comme on perd son béret ou son parapluie.

Cette remarque m'amène tout de suite à dire qu'il est impossible d'évacuer toute forme de foi. Je crois que je suis le fils de mon père et de ma mère. Il vaut la peine d'écouter ici saint Augustin :

Quelle infinité de choses je crois sans voir, sans être là quand elles arrivent ! Tant de l'histoire des peuples, tant de régions et de villes que je n'ai jamais vues, tant et [344] tant sur la parole d'amis, de médecins, de telles et telles gens ! À moins que de les croire, on ne ferait rien, ce qui s'appelle rien, en cette vie. Pour finir, je me rappelle, et c'est, combien ferme, une conviction ancrée dans mon âme, de quels parents je suis né, et le moyen que je le sache à moins que de croire comme j'ai ouï dire ?

Vers l'âge de 14 ou 15 ans, j'entendis la remarque de Voltaire :

L'univers m'embarrasse et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ait pas d'horloger.

Cela sonnait pour moi comme une preuve indéfonçable. Mais pour s'en tenir au seul XXe siècle, on serait tenté de répondre que l'horloger ne s'est guère occupé du fonctionnement de l'horloge. Cela pose le problème de la foi et du doute ; de la foi et du scandale du mal. Bref, cela pose le problème du « silence de Dieu » qui interloque l'homme depuis job jusqu'à Camus. Là-dessus, Guitton écrit : *L'absurde et le mystère sont les deux solutions possibles de l'énigme qui nous est proposée par l'expérience de la vie.*

La ligne de transmission de la foi repose sur trois pylônes : la Tradition, l'Écriture, le Magistère, et dans cet ordre. *Pour l'Église, la sainte Écriture n'est pas la seule référence. En effet, la règle suprême de sa foi lui vient de l'unité que l'Esprit a réalisée entre la sainte Tradition, la sainte Écriture et le Magistère de l'Église, en une réciprocité telle que les trois ne peuvent pas subsister de manière indépendante*⁷.

⁷ Jean-Paul II, *Foi et raison*, Fides, 1998, no 55.

Le développement de la foi

La foi doit être proclamée : *Fides ex auditu* : la foi vient de ce que l'on entend (Ro 10, 17). En ce sens, la foi vient des parents, de la prédication en Église, des maîtres, des responsables de la pastorale. Elle vient aussi des auteurs que l'on fréquente.

La proclamation de la foi est la première nourriture de la foi. La foi s'augmente en se disant. En fait, la proclamation de la foi est inséparable de la prière. Il faut transformer instantanément l'audition (ou la récitation personnelle) du *credo* en prière

Je fais maintenant un retour « par en arrière ». Mon premier souvenir « religieux » remonte au moment où je pouvais avoir 4 ou 5 ans. C'était l'hiver. Ma mère s'était rendue à l'église. En fait, dans la sacristie, car, durant la semaine, l'église « du haut », comme on disait, n'était pas chauffée. Je courais dans la sacristie. Sous le maître-autel, Notre-Seigneur était représenté sous la forme d'un gisant, grandeur nature. Cette représentation m'avait assez impressionné. De retour à la maison, j'avais demandé qui était cet homme barbu, couché sous l'autel, derrière une vitre. Ma mère m'avait répondu que c'était Notre-Seigneur, mort pour nos péchés.

[345]

Ma mère, pourtant, n'était pas une dévote, mais elle était une grande croyante. Il lui arrivait de critiquer devant nous certains sermons du curé. Un jour, elle vit, par la fenêtre le curé qui se rendait visiter une voisine qui se mourait de tuberculose, et qui nous avait parfois gardés durant les rares absences de ma mère. Elle vit le curé s'arrêter d'abord chez des voisins de la malade. Elle passa une remarque acide sur le fait que la malade avait davantage besoin de visite. À quoi je répondis : « Maudit curé ! » Elle m'interrompit brutalement : « T'as pas le droit de dire ça. Tu t'en confesseras. » Ce que je fis, un mois plus tard, et au curé lui-même, qui n'en fit pas un plat. Mais moi, entre-temps, j'en avais fait tout un problème.

Mon père, par contre, était plutôt dévot. Du temps qu'il travaillait pour un fermier du village, il m'arrivait parfois durant l'hiver de l'accompagner assis avec lui à l'avant d'un tombereau de fumier. Je le voyais se découvrir en passant devant l'église. Je lui demandai pourquoi. Il me répondit : « Il faut saluer le Bon Dieu. » Je n'en demandai pas davantage. Je crois bien que je comprenais vaguement. Je note toutefois qu'il ne me demanda pas d'en faire autant. C'était un homme de peu de mots.

Elle est bien vaine la question : *Qui serais-je si je n'étais pas devenu frère mariste ?* Pascal disait : « Si Dieu nous donnait des maîtres de sa main, oh ! qu'il leur faudrait obéir de bon cœur ! La nécessité et les événements en sont infailliblement. » Dans mon cas, la « nécessité et les événements », ce furent d'abord mon entrée au juvénat de Lévis, le 2 juillet 1941.

Ce jour-là, je partais pour le juvénat. Je revois ma mère qui me fait un petit signe de la main du haut de la galerie. Il pleuvait. J'ignorais totalement ce qui m'attendait.

Après quelques courses à Québec avec le frère directeur, nous arrivâmes au juvénat de Lévis vers 16 h. je suppose qu'on avait dû déposer ma petite valise au parloir. Toujours est-il que je me retrouve seul dans la grande cour de récréation. Je vois les juvénistes se mettre en rang. C'était la fête de la Visitation et, selon la coutume, les juvénistes se rendaient au monastère voisin des Visitandines pour chanter le salut solennel du Saint-Sacrement. J'étais planté debout, plutôt désespéré. L'anesthésie de mon premier grand voyage avait fini son effet. Le surveillant vient me trouver et me demande ce que je faisais à l'écart. Je lui dis que je voulais rester là. Il me répond : « Prenez le rang. »

Foi et prière

L'avenir est déjà survenu. Jésus a dit : *Votre Père sait ce dont vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez* (Mt 6,8). La prière agit dans l'éternité. Le mot éternité nous est familier, mais nous n'avons aucune idée de ce qu'il veut dire, car nous sommes bien obligés de penser avec les catégories du temps et de l'espace qui ne sont déjà pas des concepts limpides. Ce que je tente de dire, en tout cas, quand je dis que la prière agit dans l'éternité, c'est qu'elle agit dans le passé et dans l'avenir. Ainsi, je peux prier pour les morts ; je peux prier pour demander pardon du mal [346] que j'ai fait. Je peux aussi prier pour l'avenir d'un enfant ou la réussite d'une entreprise. Avec sa prodigieuse capacité d'invention d'images, Léon Bloy écrivait que la victoire de la Marne (1914) avait peut-être été obtenue grâce aux prières d'une carmélite philippine qui naîtrait dans deux cents ans.

En liaison avec ce qui précède, je dirai encore que la foi m'aide à supporter l'injustice et le mensonge de l'Histoire. Supprimez Jésus, nous ne sommes plus que des bêtes mortelles et dont l'immense majorité aura vécu sous le signe de l'injustice. S'il n'y a pas une surprise formidable pour tous les disgraciés, les infirmes, les pauvres, les chiens battus, depuis les galériens qu'on ramassait au hasard, s'il n'y a pas

une surprise pour eux tous, si toute cette souffrance, qui ignore jusqu'à son nom, ne se réveille pas un jour sur l'épaule de Jésus-Christ, il n'y a pas de justice.

Conclusion

Le credo se termine par le mot Amen. On rend parfois le mot amen par l'expression : ainsi soit-il. Il faut décaper cette expression. « Ainsi soit-il » doit se comprendre comme une prière. Je demande que cela soit ; je demande que ce que je viens de dire ou d'entendre devienne une réalité. Quelque chose qui organise ma vie, mes pensées, mes actions. Je demande que le « ainsi soit-il » devienne un « cela est ». En hébreu, amen signifie : ferme, solide, granitique.

J'ai dit plus haut comment j'ai reçu la foi. Cet événement, je veux dire mon baptême, est parfaitement documenté. J'ai dit aussi comment ma foi a été nourrie, d'abord au niveau de la sensibilité, par la beauté des célébrations liturgiques et, par la suite, alimentée par une réflexion soutenue. Je dois ajouter que ma foi a été accompagnée, je ne trouve pas de meilleur mot, par mes lectures. Je pense (et je ne cherche aucunement à être exhaustif) à Pascal, Thibon, Guitton. Je pense surtout aux grands intercesseurs : la foule innombrable des amis de Dieu. C'est toujours avec un bref renforcement d'attention que j'entends, à chaque canon de chaque messe, l'invocation de tous les saints, des anges, des archanges et de tous les hommes dont Dieu seul connaît la foi.

De même, en effet, que chaque navire est exactement repérable à l'intersection d'une longitude et d'une latitude, de même, je suis constamment repéré par l'intercession de tous les saints. Ce qui peut-être me rassure le plus dans la foi, c'est l'existence des saints.

La vieille liturgie demeure implorante. C'est toujours : Seigneur, prends pitié. Je crois, Seigneur, viens au secours de mon incrédulité (Mc 9, 24).

[347]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

DOCUMENT 2

Conférences Notre-Dame de Québec Nos défis pour le nouveau siècle (16 mars 2003)

Si tu ne sais pas où tu vas,
regarde d'où tu viens.
Mise en perspective

[Retour à la table des matières](#)

Le sujet que je dois traiter porte les mots : défis et nouveau siècle. Avant de l'aborder, je veux procéder à une mise en perspective : j'ai choisi de m'appuyer sur mon expérience de simple fidèle et de me tenir à l'intérieur de l'empan de ma propre vie.

Me voici donc devant vous, et en ce lieu. C'est en 1941, j'avais 14 ans, que je vis pour la première fois la basilique-cathédrale de Québec. Je ne savais pas ce que veut dire basilique ou cathédrale, mais je fus surpris de voir une église qui n'avait pas deux clochers très hauts et symétriques. À Métabetchouan, l'église avait deux clochers très hauts et parfaitement symétriques. C'est vous dire que de me retrouver ici ne faisait pas partie de mon plan de carrière.

Je suis 62 ans plus tard. Dans l'assemblée que nous formons, je suis parmi les plus vieux. Le temps, c'est du transport en commun. Mais, dans l'autobus du temps, il n'y a pas deux contemporains, c'est-à-dire deux hommes qui coïncident en tous

points : avec leur billet respectif de la loterie génétique, selon leur histoire personnelle, selon leur expérience, selon leur réflexion, selon leur situation vis-à-vis de leur foi et vis-à-vis de l'Église.

J'ai été incorporé dans l'Église en 1927. La date et le lieu de ma naissance sont mieux documentés que la date et le lieu de naissance de Jésus. Si je fais mention de la date de ma naissance, c'est pour me donner l'occasion de rappeler que dans le cours de mon existence, j'aurai connu (avec un degré de conscience qui va de la simple connaissance du nom, à une étude assidue de leur enseignement), j'aurai connu, dis-je, les règnes de Pie XI, Pie XII, Jean XXIII, Paul VI, Jean-Paul I^{er} et Jean-Paul II. Cette énumération me rappelle ce que Jean Sullivan écrit dans *L'Exode* (Desclée de Brouwer, 1980) :

Que de papes dans une vie ! L'un long, sec, hiératique, tel les personnages du Greco, brûlé d'une flamme idéaliste. L'autre rond, comestible et joyeux, à la nature œcuménique, témoin d'un sacré pour ainsi dire athéologique. Un autre, d'une telle intelligence évangélique, en proie à l'hésitation, couronné d'épines. Un autre rapide comme la parabole de la gloire et de la mort. Un autre résolu, comme quelqu'un longtemps contraint. Il nous enterrera. Que de supputations à chaque fois, applaudissements, lamentations, de l'autre, louvoiements, prudences, retournements. Comme si chaque chrétien, à l'écoute dans le respect ou la vénération, n'avait pas à exercer sa liberté spirituelle sans chercher à savoir d'où vient le vent.

[348]

Dans l'Église de Québec, cette même date rappelle le cardinal Rouleau, le cardinal Villeneuve, le cardinal Roy, le cardinal Vachon, Mgr Couture et, depuis quelques semaines, Mgr Marc Ouellet. Dans l'Église de Montréal, cette même date rappelle Mgr Bruchési, Mgr Charbonneau, le cardinal Léger, le cardinal Grégoire, le cardinal Turcotte.

L'Église et l'histoire

Le temps est consubstantiel au catholicisme (Guitton). Depuis l'origine de l'homme, deux histoires se déroulent et se superposent en même temps : l'histoire des sociétés et l'histoire du Salut. À la liste des noms que je viens de rappeler, je pourrais donc ajouter ceux de Taschereau, Godbout, Duplessis, Sauvé, Lesage, Johnson,

Bertrand, Bourassa, Lévesque, Bouchard, Parizeau, Landry. Ailleurs dans le monde, je pourrais mentionner les noms de Hitler, Mussolini, Staline, Roosevelt, Churchill, Kennedy, Mao, De Gaulle, Adenauer.

Je pourrais aussi faire état des grands mouvements idéologiques ou philosophiques qui ont secoué la pensée depuis à peine un siècle : marxisme, existentialisme, structuralisme, féminisme, phénoménologie, etc.

Je dois encore mentionner Internet. Ce fait, à lui seul, m'amène à dire que nous sommes passés des simples *changements* à une *mutation*. La domestication de la vapeur n'est pas si loin en arrière de nous, ni celle de l'électricité, ni celle de la radio, ni celle de la télévision. Mais ce n'était là que des changements. Je dis changements par opposition à « mutation » : de la première traversée de l'Atlantique en avion (en 1927) aux sondes interspatiales, il y a plus qu'un changement. Entre la chrysalide et le papillon, il y a plus qu'un changement ; il y a mutation. Dans la conférence qu'il prononçait ici même le 14 mars 1999, sur le thème *Les Défis de l'Église au seuil du troisième millénaire*, le cardinal Paul Poupard appliquait le terme mutation aux transformations culturelles survenues au Québec depuis 1960.

Il suffit bien de mentionner ces noms et ces réalités quotidiennes pour se remettre en mémoire les défis de l'Église universelle et ceux de l'Église du Québec. Défis, je veux dire les défis qui sont survenus depuis ma naissance et dont je n'ai pris conscience que 20 ou 25 ans plus tard. Pour l'Église universelle, je viens de le rappeler, les défis ont porté les noms de fascisme, de nazisme, de marxisme. Au Québec, les défis ont pris la forme des houles énormes qui déferlaient sur le reste du monde. Ce ressac, on l'a appelé la *Révolution tranquille*. En fait, il y a peu de sociétés qui soient passées aussi tranquillement et aussi rapidement de l'état de « société chrétienne », pour ne pas dire « cléricale », à celui de « société laïque ». En cela, nous rattrapons, ou nous étions rattrapés par *la civilisation contemporaine, la première civilisation athée de l'histoire humaine* (Vaclav Havel, *Forum 2000*, Prague, 1997).

[349]

Changements et mutation

Je viens de faire allusion à une mutation. Je ne m'enfermerai certes pas dans une métaphore. Je distingue l'actuel et l'actualité. Je distingue le futur et l'avenir. Le futur est prévisible. Il est de l'ordre de la mécanique. Avec encore un peu, très peu de calculs scientifiques, on pourra annoncer un futur tremblement de terre ou une

éruption du Vésuve. L'avenir est déjà. L'actualité se reflète dans les médias. L'Évangile ne parle pas d'hier ni de demain. Il parle de maintenant. L'Évangile, c'est toujours : *Femme, si tu savais, l'heure est déjà venue* (Jn 4, 23). *Le temps est accompli* (Mc 1, 15).

Nous ne pouvons pas déterminer exactement l'an Un du premier millénaire, mais nous savons que le millénarisme a exploité la terreur de l'an Mil. Dès les premières décennies du christianisme, les chrétiens, saint Paul en tête, pensaient que le Second Avènement du Christ était imminent. Saint Louis-Marie Grignion de Montfort (1673-1716) n'a pas échappé à l'exploitation du millénarisme. Beaucoup plus près de nous, mais avec d'autres intérêts en tête, nous savons que les États et les entreprises internationales ont dépensé des milliards de dollars pour éviter le bogue de l'an 2000. Nous savons aussi que Jean-Paul II n'est pas tombé dans le panneau, ayant pris soin d'intituler sobrement le Grand Jubilé de l'an 2000 : *Tertio millennio adveniente : À l'approche du troisième millénaire*.

Dans la liste des 72 sujets traités depuis le début des *Conférences Notre-Dame de Québec* (y compris la liste de cette année), j'ai compté une dizaine de sujets qui portent les termes « défi » ou « tournant du troisième millénaire ». La fin d'une année, la fin d'un siècle, la fin d'un millénaire sont des déterminations arbitraires. La loi de Moïse ordonnait la célébration des jubilés chaque 50 ans, mais en lui donnant un sens proprement religieux : le repos du sol, le repos des bêtes, le repos des hommes, la libération des esclaves, la remise des dettes.

Je viens de mentionner Jean-Paul II. Voici un pape « sphérique », par opposition à un pape « elliptique ». Tous les points d'une sphère sont à égale distance du centre. Par contre, une ellipse est une figure géométrique à deux foyers. Paul VI fut un pape elliptique ; Jean-Paul II est un pape sphérique. Hans Küng disait de Paul VI « Notre Hamlet au Vatican ». *To be or not to be*. Jean-Paul II tranche : être est la réponse. Il récapitule dans sa personne tous les défis du XXe siècle : orphelin de père à neuf ans, enfance et adolescence sous la patte d'ours de l'URSS ; victime du terrorisme anonyme en pleine Place Saint-Pierre ; rejoint par une maladie qui atteint des millions d'êtres humains ; il frappe d'ukases impopulaires (je pense à la « théologie de la libération ») les ouvriers impatients de démêler le bon grain de l'ivraie, et il n'a jamais à présenter aux jeunes, à Denver, Reims, Paris, Rome ou Toronto, qu'une rondelle de farine. Il ne semble pas s'inquiéter des déficits des *journées mondiales de la jeunesse*.

Les premiers mots proférés publiquement par Jean-Paul II sont précisément les premiers mots de l'Évangile : *Nolite timere. N'ayez point peur*. Ces premiers mots furent dits par les anges aux bergers de Bethléem. La racine du péché, c'est la

[350] peur. Quelle peur, au bout du compte ? La peur de la mort (1 Co, 15, 56 ; He 2, 14). Et quelle est la parade à cette peur ? Réponse : le mensonge. Mensonge politique, mensonge technique, mensonge économique. Vous avez tous entendu parler du clonage. Le clonage a été réussi sur une brebis. Que les Raéliens aient réussi ou non à cloner un être humain, cela ne m'importe guère. Tout, absolument tout, ce qui est techniquement possible sera. Vous savez bien que le *Prince de ce monde, c'est le père du mensonge* (Jn 8, 44). La grimace de Dieu.

Nos défis pour le nouveau siècle

C'est le moment de comprimer le titre de mon exposé, tel qu'il a été communiqué aux médias : *Nos défis pour le nouveau siècle*. Il serait risible que je m'embarque à décrire ou à simplement énumérer les défis pour un siècle au complet ! Ni les politiciens ni même les économistes ne s'engagent pour aussi longtemps. Je trouve risible le titre du livre d'Olivier Le Gendre : *Lettres aux successeurs de Jean-Paul II* (Desclée de Brouwer, 2002). Je peux bien rappeler ici qu'aucun observateur politique n'avait prévu la chute du mur de Berlin, en 1989, ni l'implosion de l'ex-URSS, le 8 décembre 1991, sous Mikhaïl Gorbatchev. En quelque domaine que ce soit, prédire au-delà de cinq ans, c'est de la rhétorique, de la démagogie, de l'imposture.

Personne ne s'attend à ce que je parle des défis dans l'ordre politique, économique, technique. Il s'agit des défis de l'Église du Québec, qui ne sont pas différents des défis de l'Église universelle. Le mot « défi » lui-même signifie :

- L'action de défier quelqu'un à un combat ; l'action de provoquer, au sens où l'Écriture dit : Goliath défiait les Hébreux (*I Samuel*, chapitre 17).
- Le refus de se soumettre. Le refus d'obéir. Le *non serviam* des Hébreux, dénoncé par Jérémie 2, 20.

L'Église est un défi et l'Église sera toujours défiée. L'Église défie le monde et le monde défie l'Église. L'arrangement des textes liturgiques nous ramenait, le 14 février dernier, le dialogue fondateur de l'histoire humaine. Le Tentateur défie Dieu par personnes interposées. À Ève et à Adam, il dit : *Pensez donc ! Dieu vous a interdit de croquer la pomme, sous peine de mort ! Pas du tout ! Vous ne mourrez pas ! Vous serez comme des dieux*. Quelques versets plus loin, Dieu fait semblant de chercher Adam et Ève qui s'étaient cachés « parce qu'ils étaient nus ». Il reprend alors

ironiquement les mots du Tentateur : Voilà *que l'homme est devenu comme l'un de nous par la connaissance du bien et du mal* (Genèse 3).

À Jésus au désert, Satan proposera la même « négociation ». Jésus ne se laisse pas séduire. Cela le conduira à la mort sur la croix. Cette mort du nouvel Adam dans « la foi nue, l'espérance déçue, l'amour bafoué » (Marcel Légaut, *Méditation d'un chrétien du XXe siècle*, Aubier, 1983). Cette mort, dis-je, aura été la « surprise » de Satan, sa déconvenue définitive. Non pas que Satan ait renoncé à être la grimace de Dieu. Le XXe siècle nous aura appris, et de la bouche d'un agnostique, je veux [351] dire Malraux, *qu'avec les camps, Satan a reparu sur le monde* (*Les chênes qu'on abat*, Gallimard, 1971).

L'Église a toujours dû affronter des défis. Dans plusieurs de ses lettres, saint Paul demande aux fidèles d'éviter les hérétiques. Saint Justin (martyrisé en 165) avait déjà dressé une espèce de catalogue des hérésies. Saint Épiphane composa vers 375 une liste de 80 hérésies. Faut-il mentionner aussi les grands schismes qui ont déchiré et qui déchirent encore la tunique inconsutile : *tunica inconsutilis* (Jn 19, 23) du Christ ?

Toute époque a toujours été la pire. Et s'il y en a qui furent vraiment pires, c'est celles qui enfantèrent les plus grandes choses. Saint Augustin, cette lumière qui nous éclaire encore, c'était, sur la fin, un petit évêque assiégé par les Barbares, qui voyait crouler le grand empire dont l'histoire semblait se confondre avec celle du monde. C'est au VIe siècle, « époque de perpétuelle menace et d'affliction, l'Italie étant livrée aux Goths et aux Lombards, que la Liturgie romaine, cette merveille, s'est le plus enrichie ». Au milieu du XIIIe siècle de la chrétienté, le plus grand et le seul, celui qui éveille tant de nostalgie, celui qui ne reviendra plus, la chrétienté crut son dernier jour arrivé. Nul cri de détresse universelle n'est peut-être comparable au discours prononcé par le pape Innocent IV, en 1245, à Lyon, dans le réfectoire de Saint-Just : mœurs abominables des prélats et des fidèles, insolence des Sarrasins, schisme des Grecs, sévices des Tartares, persécution d'un empereur impie : telles sont les cinq plaies dont meurt l'Église. Pour sauver le peu qui peut être sauvé, que tous se mettent à creuser des tranchées, seul recours contre les Tartares.

On connaît quelques défis tout à fait contemporains. Défis, je veux dire obstacles à surmonter, questions auxquelles il faut répondre, problèmes qu'il faut résoudre, dilemme qu'il faut trancher, mais surtout mystère qu'il faut adorer en silence, comme Job après que Yahvé lui eut demandé ironiquement : *Je vais t'interroger et tu m'instruiras* (40, 6 ; 41-42, 6). Guitton survole de façon altière le problème de

Job lorsqu'il écrit que *l'absurde et le mystère sont les deux solutions possibles de l'énigme qui nous est proposée par l'expérience de la vie* (*L'Absurde et le mystère*, Desclée de Brouwer, 1984). Mgr Marc Ouellet mentionnait plusieurs de ces défis lors de la cérémonie de son intronisation, le 26 janvier dernier. Mgr Maurice Couture, dans *Le Soleil* du 25 janvier, fut amené à faire allusion à ce qu'il faut bien appeler « l'affaire Raymond Dumais ».

« L'affaire Dumais » elle-même pose le problème du célibat des prêtres. Elle pose obliquement la question du sacerdoce des femmes. On sait aussi que Mgr Dumais fut confronté au scandale de la pédophilie par un curé de son diocèse. *The sex abuse scandals are the most serious calamity to befall the Church in recent Centuries* (*The Tablet*, 15 février 2003). Ce scandale secoue l'Église canadienne, l'Église américaine, l'Église d'Angleterre, l'Église d'Irlande. On sait aussi que tous les cardinaux américains ont été convoqués par Jean-Paul II à ce sujet. On sait aussi que Jean-Paul II est intervenu pour faire modifier la déclaration de l'Épiscopat américain relative à la pédophilie, pour la faire modifier en direction de la miséricorde. À l'inverse, si je peux ainsi dire, il est intervenu sur la question [352] de l'absolution collective. Mgr Ouellet en a parlé lors d'une récente entrevue à la télévision.

André Naud aborde quelques-uns de ces défis dans *Les Dogmes et le respect de l'intelligence* (Fides, 2002). Il n'entrait pas dans son propos d'aborder certaines questions d'ordre disciplinaire. Par exemple, l'interdiction d'admettre les divorcés à la communion eucharistique. J'ai exprimé plus haut mes réserves quant au livre d'Olivier Le Gendre. Je retiens cependant qu'il s'étonne avec raison de l'interdiction dont je parle et qui fait scandale pour des personnes que je connais personnellement. Les fidèles ont digéré comme ils ont pu les énormes changements survenus depuis Vatican II. Mais je comprends aussi que l'Église catholique n'est pas une chaloupe qui peut virer sur sa longueur. *Je viens ! J'étonnerai vos patiences*, dit une hymne de l'Office. *Maran atha*, dit saint Paul (1 Co, 16, 22).

Qu'importe le titre donné au sujet que j'aborde devant vous aujourd'hui, je veux remplacer le mot « défi » par le mot « attention ». En clair, je veux dire comment je me sens, comme simple fidèle, dans mon expérience quotidienne et dominicale, comment je me sens dans l'Église. Et alors, je dis :

Attention à la proclamation de la Parole
Attention à la liturgie.

La proclamation de la Parole

Quelques mois après la Pentecôte, les Douze décidèrent de procéder à l'élection des diacres en invoquant la raison suivante : *Il ne nous plaît pas de délaissier la parole de Dieu pour servir aux tables* (Ac 6, 1-3). Il existait déjà un conflit au sujet des veuves d'origine grecque par rapport aux veuves d'origine juive, ces dernières étant priorisées, pour parler en termes politiques ou administratifs contemporains.

Mais, si je parle de la proclamation de la Parole, je ne pense pas à cette discrimination ethnique. Ni même sexuelle. Il ne m'importe aucunement que ce soit une femme ou un homme qui lise les passages de l'Écriture d'une messe. Pourvu que je puisse comprendre, c'est-à-dire écouter les yeux fermés. La chose est généralement impossible. D'où je dis que l'on devrait réactiver l'ordre des lecteurs. L'Église a longtemps distingué les ordres mineurs et les ordres majeurs. Au nombre des ordres mineurs, il y avait l'ordre des portiers, des lecteurs, des exorcistes, des acolytes. Au nombre des ordres majeurs, il y avait les sous-diacres, les diacres, les prêtres. Il n'y a plus maintenant que deux ordres mineurs : lecteur et acolyte. Et trois ordres majeurs : diaconat, presbytérat, épiscopat. Le sous-diaconat est passé aux « comptes à recevoir », comme on dit en comptabilité. Quant aux évêques, écoutons saint Augustin :

Quand je suis effrayé par ce que je suis pour vous, je suis consolé par ce que je suis avec vous. Pour vous, je suis l'évêque ; avec vous, je suis un chrétien. Le premier est une fonction, le second est une grâce ; le premier, un danger ; le second est le salut.

[353]

Vous aurez compris que je m'en tiens ici au contenant et non au contenu de la proclamation de la Parole. S'agissant du contenu, je n'ai rien à voir et je ne veux rien savoir du « vécu » de l'homéliste, pour parler en psycho ceci et cela. Il me plaît cependant de noter que, dans l'annuaire téléphonique, il y a autant d'annonces de psycho ceci et cela que d'annonce de garages. On a mal à l'âme et on a mal au « char ». Tout ce que je demande, c'est que l'homéliste soit bref. Si l'on s'est bien préparé, on peut livrer beaucoup de contenu en cinq minutes. Je parle toujours de célébrations ordinaires. Brièveté, donc. Saint Benoît, qui n'était pas un laxiste, dit dans sa *Règle* : *Brevis debet esse et pura oratio* : La prière doit être brève et pure.

Mais encore, et surtout, je souhaite que la proclamation de la Parole s'enracine dans les textes mêmes que l'on vient d'entendre. Et quand je dis « s'enraciner », je veux dire que la prédication doit situer la Parole dans le contexte historique où elle fut écrite. La prédication doit donc savoir utiliser les informations historiques et archéologiques disponibles, de même que les recherches de l'exégèse. Dans une entrevue récente, Timothy Radcliffe, Maître général des Dominicains, disait que celui qui a reçu le « don de dire la Parole » doit l'écouter avec grande attention, la partager avec d'autres, la digérer, la ruminer longuement, comme une vache, précisait-il inergogneusement.

La liturgie

Je parle toujours comme simple fidèle en situation quotidienne et dominicale. Je dis quotidienne en tant que membre d'une communauté religieuse. Par ailleurs, les sondages nous disent que la fréquentation dominicale est de l'ordre de 10 % à 15 %. Quel est le défi à relever à ce sujet ?

Certainement pas le défi des discothèques. La liturgie catholique doit être sans surprise et sans racolage. La liturgie ne doit pas chercher à concurrencer la société du spectacle. La liturgie doit être le lieu du recueillement et non pas le lieu de l'étonnement ou de la surprise.

La forme de la liturgie peut demander un certain renoncement à l'individualité, autrement dit : des structures *fixes* et éventuellement aussi des formulaires fixes sont désirables et nécessaires. En effet, c'est seulement si le texte et la forme du culte ne sont pas « inventés » chaque fois de nouveau, qu'on a l'évidence d'avoir affaire avec la confession de l'Église et pas seulement avec une forme d'expression plus ou moins fortuite de tel ou tel groupe de chrétiens [...] Le texte et la forme fixes ont aussi leur importance pour la liturgie en tant que « recueillement » et célébration. Car, dans le culte comme ailleurs, on ne peut pas se recueillir si l'on doit toujours s'attendre à du nouveau, et y porter toute son attention. Une certaine régularité de la forme, qui fait que l'on sait ce qui va venir, délimite à tout le moins le cadre à l'intérieur duquel se trouve le nouveau à attendre, assure à la liturgie un authentique effet de détente et contribue à faire du culte ce qu'il doit être : une coupure et un accumulateur des forces dans les épreuves de la foi que chaque jour apporte avec soi (*Le Nouveau Livre de la foi, la foi commune des chrétiens*, Le Centurion, 1976).

[354]

Ce que je viens de rapporter s'applique évidemment aux chants. Que de fois n'ai-je pas assisté à des messes, y compris des messes de funérailles, où l'on pouvait entendre quelqu'un s'efforcer d'entraîner la foule, mais se retrouvant seul à chanter pour la bonne raison qu'il était le seul, ou presque, à connaître « l'air et la chanson ». On m'objectera : « Était-ce tellement plus "participatif" du temps de votre enfance, avec textes en latin et chants en grégorien ? » Je peux répondre en tout cas avec Jean Fourastié, Jean Guitton, Marcel Légaut et combien d'autres, que l'usage du latin ouvrait davantage au mystère que le français aplati que l'on nous offre avec, en prime, l'incohérente féminisation de la langue. Au point que les célébrants ne savent plus, à l'Offertoire, s'ils doivent dire « homme/femme ; genre humain ; ouvrage de nos mains, personne ; frère/sœur ».

Là-dessus, écoutons Marcel Légaut :

Quand mes enfants ou des jeunes me disent qu'ils s'ennuient à la messe, que puis-je leur répondre ? Moi-même, je m'y ennuie ; bien plus, j'en sors malade. Quelques lignes plus loin, il ajoute : jamais nous n'avons été plus près de la renaissance de l'Église. Ce sont les jeunes qui la connaîtront en en étant les principaux artisans. Que l'autorité ne joue pas auprès d'eux le rôle que jadis a tenu le grand prêtre ! (*Patience et passion d'un croyant*, Le Centurion, 1976).

Dans un chapitre intitulé De la pastorale, Fernand Ouellette écrit :

Je suis parfois consterné par les efforts pathétiques de tant de prêtres pour attirer et conserver leurs paroissiens. J'ai trop souvent des moments d'impatience quand je vois certains d'entre eux faire des efforts naïfs pour animer le « spectacle » d'une cérémonie, s'ingénier à séduire les gens avec quelques tonalités du mouvement charismatique. On entraîne les fidèles dans des exaltations collectives de surface, en oubliant qu'à forcer le spectacle pour des gens si familiers de mégaspectacles, à la télé, dans un stade, ou en grugeant sans cesse le silence avec des cantiques doucereux, des ombres de dévotion, les fidèles se retrouveront sans nul doute encore plus démunis et perdants. Dire que nous avions jadis, comme élément de prière, le pur grégorien, de l'or mat coulant dans quelques formes d'élévation (*Le Danger du divin*, Fides, 2002).

Remontant de 2002 à 1400, je cite l'auteur de *L'Imitation de Jésus-Christ* :

On doit en célébrant éviter tout extrême, et n'être ni trop lent ni trop précipité. La vraie règle qu'on doit se proposer et suivre, c'est l'usage de ceux avec qui on doit vivre. Gardez-vous en effet de produire en autrui, par excès de lenteur, la fatigue ou l'ennui. Suivez plutôt les us établis par vos pères ; et, laissant de côté ce qui vous semble doux, n'ayez qu'un but constant, l'utilité de tous (Livre IV, IV).

L'Église et les médias

J'ai vu Mgr Ouellet soumis à un barrage de micros, les « orgues de Staline » contemporaines, dès le lendemain de son intronisation. Il fallait bien. On sait, en effet, comment les médias avaient présenté et prédéterminé sa nomination. L'Église n'a jamais boudé les médias. Dès la création de l'État du Vatican, en 1929, [355] Pie XI créait une station d'émission de radio. On sait du reste que Jean-Paul II est plutôt médiatique, et que les évêques, tout comme les premiers ministres, sont constamment sous l'œil des caméras et le barrage des micros.

Les médias sont le quatrième pouvoir. Si l'on n'est pas « vu », on n'existe pas. Je réponds que, si quelqu'un est, cela se saura bien. Les médias « couvrent » tous les incendies et tous les meurtres. Ils finiraient bien par « couvrir » un évêque qui prendrait la parole, fût-il seul. Le risque serait de se réfugier derrière les « déclarations » inermes *coast to coast*. La proclamation de l'Évangile doit être claire.

Je cite maintenant Ratzinger, qui a un peu de « vécu » derrière lui. Il dit :

Dans mon propre pays, une Conférence épiscopale existait déjà dans les années 30. Eh bien, les textes vraiment vigoureux contre le nazisme furent ceux qui émanaient d'évêques isolés, courageux. Ceux de la Conférence semblaient souvent édulcorés, trop faibles pour ce que la tragédie requérait » (*Entretien sur la foi*, Fayard, 1985).

Les messagers de la Bonne Nouvelle, la seule nouvelle vraiment nouvelle, pourquoi seraient-ils à genoux devant les médias ? Les médias viendront bien. Où *que soit le cadavre, là se rassembleront les vautours* » (Mt 24, 28).

Le Dieu des vivants

Le Dieu de Jésus n'est pas le Dieu des morts. Il est le Dieu des vivants. En fait, que savons-nous de la vie ? Existe-t-il de la vie, en haut, en bas, à l'ouest ou à l'est de notre petite planète ? Je n'en sais rien. Mais je sais que l'Église catholique a maintenu le cap. Quel cap ? Le cap sur la vie. *J'ai placé devant toi la vie et le bonheur, la mort et le malheur. Choisis la vie* (Deut 30, 13-19).

Je viens de dire que l'Église catholique a maintenu le cap sur la vie. Elle maintient le cap sur la vie en ce qui touche les deux bouts de la vie humaine : la conception et la mort. Et l'entre-deux. Et c'est précisément sur ce choix que l'Église est davantage contestée, écartée, tenue pour « empêcheuse de tourner en rond ». Saint Paul a très tôt dénoncé la mentalité de ceux qui tournaillent autour des vraies questions : *Languens circa quaestiones* (1 Tim 6,4).

L'Église et les jeunes

Qu'avons-nous à tant nous inquiéter des jeunes ? Et, de façon oblique, à tant nous inquiéter de la survivance de l'Église. L'Église détient la promesse de la vie éternelle. Aucun ordre religieux, aucune communauté religieuse ne détient cette promesse. Et surtout, surtout, aucun individu ne la détient, nonobstant l'élévation statistique de l'espérance de vie. Cela ne peut intéresser que les compagnies d'assurance ! Marcel Légaut, du haut de son vieil âge, écrivait :

[356]

Nous sommes dans des conditions sociologiques assez semblables à celles qui ont permis la première naissance du christianisme. Nous sommes dans un monde menacé. Cette instabilité empêche de se fier trop aux contingences et permet de s'attacher avec foi et courage à l'essentiel. Nos jeunes le sentent mieux que les adultes qui sont installés dans la situation, et qui même lorsqu'ils la critiquent n'ont pas le vrai désir que cela change, car il faudrait d'abord qu'ils changent eux-mêmes. Et ils n'en ont ni la pensée ni, a fortiori, la possibilité (*Patience et passion d'un croyant*, Le Centurion, 1976).

Ce que je sais, c'est que les jeunes ont besoin d'être définis. Les jeunes, les vieux aussi, les vieux « habitués », comme disait Péguy, ont besoin de frapper le mur des NON. Suis-je en train de dire que mon Église est celle qui dit NON ? L'Église

catholique dit, comme Jésus, que votre OUI soit OUI, et votre NON, NON. *Que votre langage soit Oui ? Oui, Non ? Non* (Mt 5,37).

Dans une famille, dans une école, dans une ville, dans une société, il est plus facile de dire « oui » que de dire « non ». L'Église dit OUI à la vie ; elle dit NON à la culture de mort. Les NON impopulaires ne peuvent être dits que par l'Église. Par l'Église, contre le MONDE. Jésus a dit qu'il ne priait pas pour le Monde. *Non rogo pro mundo. Jn 17, 9*. Il disait aussi : *Sois sans crainte, petit troupeau, car votre Père s'est complu à vous donner le Royaume* (Lc, 12, 32). Et dans Jean : *Gardez courage ! Moi, j'ai bel et bien vaincu le monde* (16, 32).

Conclusion

Il faut bien que j'aboutisse dans le temps qui m'est imparti. Je ne vous soutiens pas ; c'est vous qui me soutenez de votre attention. Je dis « attention ». Roulant sur les autoroutes, nous sommes constamment avertis de *faire attention*. Nous le sommes par mode de pictogrammes : *Attention à la vitesse, cédez le passage, ne jetez rien par la fenêtre de l'auto ; ne doublez pas ; chaussée glissante si*. Dans le même temps, et pour les mêmes « usagers », les médias ne sont que le miroir de nos « Attention ! ». Sur les rétroviseurs latéraux des autos, on peut lire : *Ce que vous voyez est plus proche qu'il ne vous paraît*.

Quelle ne fut pas ma surprise, en lisant la conférence du cardinal Poupard, de rencontrer une citation de *Maldoror* : *Je suis fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Ça m'étonne. Je croyais être davantage !*

J'ai déjà cité Marcel Légaut. Il accompagne ma réflexion depuis plusieurs décennies. Il l'accompagne, je veux dire qu'il la précède de peu, la devance de peu, se tient à mon pas. Comme Jésus avec les deux disciples sur le chemin d'Emmaüs. *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit. Reste avec nous, Seigneur, il se fait tard et déjà le jour touche à son terme* (Luc, 24, 28). Et dans le dernier verset de l'Évangile selon Matthieu, on entend : *Et voici que je suis avec vous jusqu'à la fin des temps*. Me dira-t-on pourquoi, vers 18 ans, j'ai été frappé par cette promesse de Jésus ? J'étais dans la force de l'adolescence. Le mot adolescence dit tout : nourrir, grandir. Et, être vieux, c'est, symétriquement, s'abolir. N'avoir plus de fonction. Le vieux ou le défunt, c'est celui qui n'a plus de fonction.

[357]

Dans une des merveilleuses préfaces de la messe, on peut entendre ceci : *Le mémorial de la Passion nous donne raison d'espérer encore*. Je n'aime pas le mot « mérite ou mériter ». Nous ne méritons même pas d'exister, fût-ce sous forme d'un galet d'une plage ? Et cependant, comme catholiques, nous croyons que nous sommes des fils de Dieu ; nous professons que nous attendons son retour dans la Gloire. Mais il nous est demandé davantage de foi et d'espérance qu'il ne fut demandé à Thomas ou à Marie-Madeleine.

Quand viendra la fin des temps, il faudra aux derniers chrétiens plus de foi et plus de grâce qu'aux premiers. Jeune, la Religion eut des amants. Ils l'embrassèrent avec passion. Ils l'épousèrent par espérance. [...] Vieille, elle n'aura plus que des fils, des soutiens de famille qui la garderont, la nourriront, l'entretiendront comme une mère appauvrie et tombée à leur charge (Marie Noël, *Notes intimes*, Stock, 1984).

L'Église universelle, comme celle de Québec, n'est pas « tombée à notre charge ». Au contraire, elle est chargée, comme l'arche de Noé. Chargée d'un couple de tous les animaux. On voit la chose ! Le lion, la lionne et la gazelle ; le tigre, la tigresse et l'antilope ; l'éléphante et l'éléphant, si tristes, et ne sachant sous quelles oreilles cacher l'éléphanteau conçu avant l'embarquement dans l'arche ; les girafes, l'hyène ricaneuse, le lièvre et la tortue, la mouche noire et le colibri.

Selon la liturgie des dernières semaines, Dieu déclare qu'il regrette d'avoir fait l'homme. Mais, dans le même mouvement, il ordonne à Noé de construire l'Arche. Trois jours plus tard, selon la suite des lectures de la messe, nous sommes à Babylone. C'est le récit de la tour de Babel. À peu que l'on croirait lire les journaux !

Je vous remercie de m'avoir soutenu de votre attention.

[358]

COMME UN VEILLEUR
Journal 2002-2003.

DOCUMENT 3

Vrai comme neige

[Retour à la table des matières](#)

Au point où nous en sommes, la neige est un événement, une nouvelle. De quoi parler de ; éditorialiser sur ; réfléchir à. De quoi contempler par la fenêtre, en se fourrageant le nez. Cet exercice, trop méconnu dans les écoles et les maisons bien tenues, est de toute façon le symbole suprême de la liberté. Les romanciers russes et les gosses d'ailleurs le savent depuis toujours.

Depuis trois ou quatre jours, beaucoup de gens croyaient que l'hiver était fini. Même les chauffeurs de taxi roulaient dans ce sens-là. Il leur semblait que c'était assez pour cette année ; qu'il fallait en garder pour l'avenir.

Les gens sont toujours prêts à espérer. C'est pour ça que tout va toujours si mal. Ils se méfient pas assez. Ils démobilisent à la moindre rumeur de printemps. Ils n'acceptent pas de vivre casqués, bottés, ceinturés.

Chaque guerre est toujours la dernière et c'est bien rien que pour cette raison qu'on y va. Savoir qu'il y en aurait une autre, on préférerait attendre. Chaque bordée de neige est toujours la dernière. Après, il fera beau pour toujours. On ira sur la Montagne et sur les Îles ; on sera heureux ; la nature sera là, qui nous tendra les bras et qui nous aimera, comme disait un poète provençal. Au premier clin d'œil du soleil, tout le monde marche. Le grand amour. Pour la vie. Ils se méfient pas. C'est

touchant, certes, mais ce n'est pas sérieux. Ce n'est pas comme ça que l'on va construire le Québec.

Faut vivre casqué, botté, ceinturé. C'est plein d'ennemis partout. Et la nature nous déteste. Elle veut pas de nous, c'est assez clair. Et sournoise, avec ça. On se couche en paix et on se réveille en tempête. Elle dormait pas, la vache.

Quelques petits malins ont quand même fini par comprendre que la meilleure façon de s'en tirer, c'est de se rapprocher du fondamental. Par exemple, s'acheter un métro portatif.

Plus on s'accule au fondamental, moins on est vulnérable. Ce qu'il faut, c'est présenter la plus petite surface possible aux hommes et aux choses. Se présenter de profil : le vent prend moins. Ou encore enlever tous ses masques, même si la face vient avec : c'est le meilleur déguisement.

C'est la neige et la tempête qui poussent à ces profondes réflexions. À partir de l'observation que le piéton demeure autonome quand les tracteurs eux-mêmes sont bloqués.

Fallait voir les piétons, hier. Ils marchaient, sculptés par le vent, présentant le moins de surface possible, comme des caribous dans un film de Perrault. Ils marchaient à même la liberté que l'on a toujours quand on ne dépend que de soi. C'est une liberté pataude, point brillante, mais qui ne fait jamais défaut.

[359]

Hier, on a touché le fond : les autobus ne circulaient pas ; les journaux circulaient quand même et les magasins de la Régie des alcools étaient fermés. Si vous pensez qu'il peut arriver plus de malheurs en même temps, faut pas le dire : ça se produirait.

(La Presse, 5 mars 1971)

[361]

COMME UN VEILLEUR

Journal 2002-2003.

TABLE ONOMASTIQUE

[Retour à la table des matières](#)

A

Abboud, Samir, 41
 Adenauer, Conrad, 348
 Alain, 61, 73, 92, 114, 127, 168, 185, 195, 228, 239, 305
 Albert le Grand, saint, 321
 Albom, Mitch, 24
 Allaire, Georges, 15
 Allen, Woody, 244
 Ambroise, saint, 149
 Amiel, Henri Frédéric, 62, 65
 Ampère, André Marie, 65
 Anderson, Leroy, 155
 André, Frère, 42
 Angelil, René, 45
 Angers, Bernard, 168
 Angers, François-Albert, 69, 267
 Anka, Paul, 313
 Antier, Jean-Jacques, 298
 Apollinaire, Guillaume, 44, 257
 Arafat, Yasser, 58, 180
 Arcand, Denys, 212, 239, 242, 245
 Arcand, Paul, 285, 289, 3 10
 Archambault, Luc, 43, 115

Arguin, Gérard, 168
 Aristote, 24, 78, 95, 117, 167, 196, 243, 248, 261, 278, 321, 323
 Armstrong, Neil, 198
 Asimov, Isaac, 262
 Athanase, saint, 68, 342
 Aubut, Firmin, frère, 202
 Auclair, Sylvain, 300
 Auden, W. H., 12, 18
 Auguste, César, 159
 Augustin, saint, 66, 84, 127, 144, 149, 151, 159, 185, 199, 213, 217, 219, 223, 259, 270, 280, 281, 342, 343
 Auzou, Georges, 44

B

Bacon, Francis, 321
 Baechler, Jean, 27
 Balthasar, Hans Urs von, 159
 Balthazar, Louis, 130, 174, 282
 Balzac, Honoré de, 299
 Bardot, Brigitte, 139
 Baril, Gilles, 23

- Barrès, Maurice, 51
 Basile le Grand, saint, 166
 Bastié, Maryse, 35
 Baudelaire, Charles, 193, 241, 261, 266, 287
 Baudrillard, Jean, 19
 Beauchamp, Line, 239
 Beaudoin, Andrée, 98, 111, 137, 156, 160, 176, 188, 268, 277, 278, 334
 Beaudoin, Dollard, 98, 111, 156, 160, 188, 268, 334
 Beaudoin, Louise, 212, 239
 Bédard, Éric, 98
 Bédard, Myriam, 195
 Beevor, Antony, 29, 32, 204, 223
 Bégin, Louis-Nazaire, 301
 Bégin, Paul, 124, 237
 Bélard, Claude, 334
 Bélanger, Dina, bienheureuse, 286
 Bélanger, Jeannine, 286
 Bélanger, Jules, 282
 Belisle, Danny, 34
 [362]
 Bell John Stewart, 320
 Bellone, Bruno, 134
 Bellone, Francesca, 134
 Ben Laden, Oussama, 342
 Benoît, saint, 21, 95, 287, 353
 Benoît XIII, 293
 Berger, Gaston, 281
 Bergson, Henri, 49
 Bernanos, 90
 Bernanos, Georges, 67, 80, 82, 109, 118, 283
 Bernard Landry, 90
 Bernard, saint, 68, 69, 150, 184
 Bernatchez, Jean-Charles, 220
 Bertrand, Alphonse, frère, 161
 Bertrand, Jean-François, 136
 Bertrand, Jean-Jacques, 348
 Billot, cardinal, 301
 Bissonnette, Lise, 118
 Biven, Peter, 226
 Blair, Tony, 81, 152, 190, 191
 Blais, Gérard, 30, 36, 37, 45, 66, 77, 108, 113, 129, 151, 156, 194, 197, 215, 228, 235, 259, 286, 300, 322
 Blais, Jacqueline, 131
 Blais, Jacques, 193, 196
 Blais, Martin, 309
 Blanchard, Claude, 22
 Blanchet, Bertrand, 147
 Blanchet, Claude, 73, 244, 254
 Blondel, Maurice, 275, 277
 Bloy, Léon, 21, 25, 41, 44, 51, 66, 82, 113, 116, 127, 139, 227, 261, 276, 346
 Blum, Léon, 177
 Booth, William, 133
 Borduas, Paul-Émile, 43
 Bossuet, Jacques Bénigne, 24, 115, 243
 Bouchard, Alain, 20, 81, 115, 169, 238, 267, 306, 334
 Bouchard, Andréa, 16, 231
 Bouchard, Gérard, 118, 205, 295
 Bouchard, Lucien, 118, 205, 254, 297, 348
 Bouchard, Monique, 231
 Bouchard, Sixte, 79
 Boucher, Daniel, 254
 Boucher, Max, 172
 Bourassa, Henri, 205
 Bourassa, Robert, 213, 254, 272, 348
 Bourdaloue, Louis, 231
 Bourgault, Pierre, 42, 251, 252, 253, 254, 255, 256
 Bourgeoys, Marguerite, 58, 140
 Bouthillier, Guy, 69
 Bovet, Sébastien, 174
 Brassard, Jacques, 44
 Brecht, Bertoldt, 45
 Breton, Brigitte, 15
 Briand, Aristide, 52
 Brien, Marcel, 137
 Brière, Hélène, 108
 Brisebois, Robert, 52, 111
 Broussais, François, 277
 Brown, Aaron, 208

- Bruchési, Louis-Joseph-Napoléon-Paul, 348
 Brunet, Pierre Phillippe, 121
 Bush, George W., 107, 144, 183, 184, 191, 329
 Bussires, Jean-Paul, 257
- C**
- Camus, Albert, 344
 Cantat, Bertrand, 304
 Cara, Laetitia, 139
 Careau, Marie, 112, 137
 Caron, Borrome, frre, 111
 Caron, Franois, 21, 27, 111, 211, 255, 285, 296, 302, 327, 334
 Caron, Yvan, 130
 Carr, Ambroise-Marie, 196, 199, 207, 209, 213, 214, 217, 219, 220, 281, 308
 Carrier, Roch, 169
 Carroll, Lewis, 161
 Castonguay, Claude, 189
 Castro, Bonifacio Rodriguez, 319
 Catherine d'Alexandrie, sainte, 140
 Caussade, Jean-Pierre de, 220
 Clestin V, 303
 Cline, 91
 Cline, Louis-Ferdinand, 31, 78, 82, 97, 250
 Crulaire, Michel, 75
 Chamberlain, Nevil, 190
 Chamfort, Sbastien Roch Nicolas, 223
 Champagnat, Marcellin, saint, 11, 247, 319
 Charbonneau, Joseph, 348
 Charest, Jean, 92, 83, 201, 223, 239, 244, 254, 271, 293, 297, 310, 313
 Charette, Christiane, 304
 Charland, Jean-Pierre, 59
 Charlebois, Robert, 54
 Charles IX, 201
 Charron Claude, 211
 Cheney, Dick, 207
 Chesterton, G. K., 75, 234, 342
- Chevrette, Guy, 44
 Chevrier, Antoine, saint, 38
 Chirac, Bernadette, 271
 Chirac, Jacques, 67, 73, 190, 271
 Chittister, Joan, 93, 88
 Chouraqui, Andr, 20, 39
 Chrtien, Jean, 80, 82, 83, 118, 144, 195, 244, 268, 313
 Churchill, Winston, 348
- Cimon, Dominique, 65
 Cioran, mile Michel, 239, 257
 Ciry, Marcel, 53
 Claudel, Paul, 32, 51, 157, 343
 Clmenceau, Georges, 41, 52
 Clment, Marcel, 165
 Clment, saint, 77
 Clment VIII, 83
 Clet, saint, 77
 Cloutier, Normand, 170
 Cochrane, Joyce, 112
 Cocteau, Jean, 50, 51
 Conche, Marcel, 207
 Congar, Yves, 133
 Constantin, empereur, 292, 336
 Coppens, Bruno, 58
 Copps, Sheila, 239
 Corbeil, Wilfrid, 172
 Corneille, 115
 Cornellier, Louis, 117, 118
 Corriveau, Bernard, 220
 Costa-Gravas, Kontandinos, 85, 86
 Couillard, Philippe, 283, 327
 Couture, Maurice, 348, 351
 Cross, Richard, 272
 Ct, Andr, frre, 202, 203
 Ct, Jean, 90, 102, 119, 130
 Ct, Michle, 334
 Ct, Roger, 203
 Cyprien, saint, 294
- D**
- Dac, Pierre, 58
 Daigle, Georges, 135
 Daigle, Michel, 259

- Daladier, Édouard, 190
 Dalida, 313
 D'Allioli, J.-F., 38, 39
 Dalloz, Pierre, 68
 Damien, Florent, frère, 225, 228
 Daniélou, Jean, 199
 Dante, Alighieri, 278
 Darwin, Charles, 230, 233
 Dassylva, Martial, 251
 David, Michel, 306
 De Beaumont, Pierre, 39
 De Bonal, Louis-Jacques-Maurice, 39
 De Maistre, Joseph, 116
 Debien, Léon, 182
 Debray, Régis, 290
 Decaux, Alain, 285
 Dèce, empereur, 294
 Declerck, Patrick, 13, 96, 97
 DeLamarre, Elzéard, 264
 Delisle, Esther, 69
 Delisle, Jacques, 266
 Delisle, Philippe, 266
 Delisle, Pierre, 266
 Deneuve, Catherine, 139
 Derorne, Bernard, 211
 Desbiens, Lucien, 54, 318
 Desbiens, Margot, 81, 334
 Desbiens, Mozart, 20, 149, 169,
 Desbiens, Reine, 81, 334
 Descartes, René, 261
 Desjardins, Alphonse, 285, 334
 Desmeules, François, 49
 Desmeules, Martin, 111
 Desrosiers, P.-H., 237
 Dion, Céline, 45, 154
 Dion, Guy, 16, 231
 Dion, Jean, 31
 Dion, Jean-Paul, 178, 337
 Dionne, Gérard, 17
 [364]
 Dizboni, Ali G., 98
 Domenach, Jean-Marie, 120, 342
 Dorion, Jean, 254
 Dossey, Larry, 320
 Dostie, Fernand, frère, 247
 Drainville, André C., 221
 Drainville, Martin, 289
 Drolet, Gilles, 129, 151, 300
 Du Bos, Charles, 343
 Dubois, Claude, 308
 Dubourg, Bernard, 53
 Dubuc, Alain, 102, 130
 Duceppe, Jean, 306
 Ducros, Françoise, 144
 Dufresne, Jacques, 310
 Dugré, Alexandre, 181
 Duhamel, Georges, 188, 189
 Dumais, Raymond, 145, 146, 147, 151,
 153, 166, 351
 Dumont, Fernand, 205, 209, 272, 285
 Dumont, Mario, 77, 78, 80, 82, 129, 201,
 211, 223
 Duplessis, Maurice, 77, 237, 310, 320,
 348
 Duruy, Victor, 83
 Dutrizac, Benoît, 304

 E

 Earhart, Amélia, 35
 Ebadi, Chirin, 309
 Edison, Thomas, 301
 El Greco, 347
 Elisabeth II, reine, 49
 Ellul, Jacques, 223
 Emmanuel, frère, 229
 Englebert, Omer, 97
 Épiménide, 313
 Épiphanie, saint, 351
 Eugène, 111, 68, 69
 Eulalius, 166

 F

 Fabre, Robert, 244
 Falardeau, Christiane, 137
 Falardeau, Jean-Charles, 209
 Falardeau, Pierre, 239
 Fecteau, Gaétan, frère, 154, 174, 250,
 315

- Ferland, Jean-Pierre, 62, 254
- Ferland, Louis, frère, 94, 291, 292, 314, 317
- Fessou, Didier, 11, 138, 148, 173, 192, 247, 248, 264, 265
- Ficin, Marsile, 84
- Fiedler, Arthur, 318
- Finkielkraut, Alain, 235
- Fleury, Robert, 223
- Foglia, Pierre, 27, 306, 312
- Fortin, Claude, 304
- Fourastié, Jean, 265, 354
- François d'Assise, saint, 226, 298
- François de Sales, saint, 115
- Franklin, Benjamin, 112, 178, 312
- Frédéric II, 77
- Freud, Sigmund, 60, 62
- Friedlander, Saul, 294
- Frossard, André, 343
- Fukuyama, Francis, 262
- G**
- Gaboury, Dom Pacôme, 285
- Gagné, Gaétan, 130, 174
- Gagné, Lucien, 245
- Gagné, Thérèse, 14, 27, 38, 60, 65, 85, 86, 104, 111, 112, 113, 143, 151, 176, 182, 192, 215, 219, 233, 236, 253, 258, 259, 268, 279, 289, 300, 313, 319
- Gagnon, André, 334
- Gagnon, Anne-Marie, 334
- Gagnon, Chantale, 81, 334
- Gagnon, Cynthia, 334
- Gagnon, Danielle, 81, 334
- Gagnon, Jean, 147
- Gagnon, Jean-Louis, 193
- Gagnon, Luc, 165, 334
- Gagnon, Lysiane, 255
- Gagnon, Marie, 158
- Gagnon, Martine, 334
- Gagnon, Richard, 334
- Gagnon, Vincent, 334
- Gaillot, Jacques, 166
- Gariépy, Gilles, 251
- Garneau, Lise, 143
- Garneau, Saint-Denys, 193, 285
- Gauchet, Marcel, 71
- Gaulle, Charles de, 67, 113, 127, 174, 285, 348
- Gauthier, Paule, 125
- Gauthier, Théophile, 334
- Gauvreau, Marie-Claude, 11, 34, 35, 68, 74, 98, 99, 101, 110, 119, 131, 150, 156, 160, 165, 174, 176, 188, 193, 210, 235, 246, 252, 253, 263, 267, 268, 277, 278, 330, 334, 336
- Georghiu, Virgil, 274
- Gere, Richard, 312
- Gérin-Lajoie, Jean, 182
- Gérin-Lajoie, Marie, 182
- Gérin-Lajoie, Paul, 251
- Gervais, Michel, 174
- Gervais, Richard, 20, 71
- Ghika, Vladimir, 220
- Gide, André, 314
- Girard, René, 29
- Giraudoux, Jean, 333
- Giuliani, Rudy, 11
- Godbout, Adéland, 348
- Goering, Hermann, 32, 329
- Golaneck, Élisabeth, 55
- Golaneck, Michel, 55
- Gorbatchev, Mikhaël, 350
- Goulakos, Socratès, 74, 89, 206
- Gourde, Geneviève, 194
- Grand'Maison, Jacques, 143
- Green, Julien, 17, 18, 53, 66
- Grégoire de Naziance, saint, 166
- Grégoire, Paul, 348
- Grignion de Montfort, Louis-Marie, saint, 349
- Grosser, Alfred, 295
- Grossman, Vasili, 224
- Groulx, Lionel, 69, 140, 205
- Guardini, Romano, 107
- Guderian, Heinz, 25

Guéno, Jean-Pierre, 237

Guillebaud, Jean-Claude, 20, 71

Guittton, Jean, 19, 27, 66, 67, 68, 138,
156, 165, 298, 344, 346, 348, 351,
354

H

Hadrien, empereur, 58

Haldane, John, 229

Harel, Louise, 254

Harris, Mike, 274

Havel, Vaclav, 348

Hébert, Anne, 193, 196

Hébert, Bruno, 172, 314

Hébert, Louis-Joseph, frère, 93, 94,
137, 172

Hébert, Louis-Philippe, 172, 314

Hébert, Simon, 98, 206

Hegel, Friedrich, 170

Hélène, sainte, 292

Hémon, Louis, 160, 264

Henri-Noé, frère, 197

Henry, Fred, 268

Heredia, José Maria de, 257

Herzl, Theodor, 222

Hilaire, saint, 68

Hitler, Adolf, 32, 36, 86, 88, 124, 136,
190, 196, 224, 271, 294, 348

Hochhuth, Rolf, 85

HoIzner, Joseph, 241

Hotte, Jocelyn, 153

Hourdin, Georges, 304

Huard, V.-A., 264

Hugo, Victor, 70, 115, 233, 243

Hussein, Saddam, 180, 190, 191, 196,
207, 250, 329

Huysmans, Georges-Charles, 44

I

Ignace de Loyola, saint, 202

Innocent IV, 84, 351

J

Jünger, Ernst, 25, 29, 66, 118, 131, 138,
177, 243, 260

Jacopone de Todi, 293

Jacquard, Albert, 210

Jacquard, Roland, 62, 65

Jacques 1^{er}, 81

Jacques Cartier, 11

Janvier, saint, 297

Jean XXIII, 69, 347

Jean-Paul 1^{er}, 322, 347

Jean-Paul II, 42, 48, 66, 79, 83, 89,
104, 106, 165, 190, 241, 242, 261,
277, 303, 308, 309, 312, 313, 314,
315, 316, 321, 325, 341, 347, 349,
351, 355

Jérôme, saint, 28, 287

[366]

Jobin, Philippe, 98, 119, 137, 206, 231,
232

Jobin, Raoul, 267

Johnson, Daniel, père, 348

Jospin, Lionel, 73

Joubert, Joseph, 331

Joveneau, Alexis, 148

Jovette Bernier, 91

Justin, saint, 77, 351

K

Küng, Hans, 146, 349

Kant, Emmanuel, 281

Kapek, Karel, 262

Kardoff, Ursula von, 224

Kennedy, John F., 348

Khrouchtchev, Nikita, 32, 295

Kierans, Eric, 251

Kipling, Rudyard, 118

L

La Fontaine, Jean de, 26, 86, 98

La Rochefoucauld, François de, 228

La Tour du Pin, Patrice de, 218, 293,
307

- Laberge, Louis, 3 10
 Labiche, Eugène, 244
 Labonté, Nazaire, frère, 225, 228
 Labrecque, Jean-Claude, 297, 306
 Labrie, Vivian, 141
 Laclos, Choderlos de, 16
 Lacoursière, Jacques, 59
 Lacroix, Benoît, 285
 Laflamme, Armand-Léo, frère, 289
 Lafleur, Guy, 169
 Lafleur, Léon, 324, 325
 Lafleur, Marielle, 137
 Laforest, Guy, 130, 174, 221
 Lajoie, Pierre, 238
 L'Allier, Jean-Paul, 77, 90
 Lamy, Georges, 141
 Landry, Bernard, 21, 23, 73, 83, 85, 118,
 124, 140, 161, 176, 195, 201, 211,
 212, 223, 239, 244, 250, 254,
 292, 297, 306, 313, 348
 Lang, Jack, 190
 Lapham, Lewis H., 44
 Lapointe, Eugène, 264
 Lapointe, Gatien, 193
 Lapointe, Jean, 22
 Lapointe, Paul-Marie, 193
 Lapointe, Robert, 259, 263
 Laporte, Stéphane, 268
 Laprade, Serge, 304
 Larose, Gérald, 324, 325
 Laurendeau, André, 205
 Laurendeau, Doris, 156, 160, 334
 Laurendeau, Jean-Marie, 156, 160, 334
 Laurent, saint, 104
 Laurier, Wilfrid, 169
 Laurin, Camille, 324
 Lautréamont, 139, 198
 Law, Bernard, 50
 Laygues, Bernard, 271
 Le Gendre, Olivier, 185, 350, 352
 Le Pen, Jean-Marie, 67, 73
 Le Senne, René, 281
 Leclerc, Félix, 62, 256
 Leclerc, Jean, 310
 Leclerc, Roland, 119, 143, 322
 Leduc, Ozias, 43
 Lefebvre, Marcel, 165
 Legault, François, 313
 Légaut, Marcel, 56, 57, 147, 228, 350,
 354, 355, 356
 Léger, Jean-Marc, 255
 Léger, Paul-Émile, 348
 Lelièvre, Roland, 62
 Lelièvre, Sylvain, 62
 Leloup, Jean, 310
 Lemire, Guy, 322
 Léon d' Assise, 337
 Léon-Dufour, Xavier, 39
 Lepaire, Noll, 16
 Lesage, Jean, 348
 Léveillé, Claude, 62
 Lévesque, René, 213, 251, 252, 256,
 272, 348
 Lévi, Primo, 173
 Lewis, C.S., 221
 Lin, saint, 77
 Loew, Jacques, 94
 Loisel, Jean-Marc, 320
 Lombardo, Guy, 167
 Lorenzo, frère, 101
 Louis, saint, 140
 Louis XIV, 47, 115, 154, 242
 Lubac, Henri de, 84, 185, 236, 342
 Lucius III, 69
 Lwanga, Charles, saint, 300

M

 Möhler, Johann Adam, 45
 Madiran, 165
 Magritte, René, 151
 Maine De Biran, Marie François, 277
 Malaurie, Jean, 96
 Malavoy, Anne-Marie, 171
 Malraux, André, 351
 Mamère, Nofi, 16
 Mann, Thomas, 86
 Manning, Henry, 133
 Mao Tsé-Toung, 294, 299, 348
 Maëmonide, 172

- Marc-Aurèle, empereur, 107
 Marconi, Guglielmo, 166
 Marcotte, Gilles, 285
 Margeret, princesse, 49
 Maria Monti, Luigi, 319
 Marois, Pauline, 73, 244, 254, 313
 Marrier, Roger, 209
 Marrou, Henri-Irénée, 281, 330, 331, 336
 Marsolais, Arthur, 141, 323
 Martel, Germaine, 119
 Martin de Tours, saint, 131
 Martin du Gard, Roger, 183
 Martin, Paul, 80, 313
 Martineau, Gilles, 72
 Martineau, Richard, 303
 Massé, Henri, 310
 Mauriac, François, 51
 Maurois, André, 51
 Maurras, Charles, 67, 118, 275
 Maxence, empereur, 140
 McCartney, Paul, 81
 Mejia, Jorge, 312
 Mercure, Françoise, 322, 325
 Messori, Vittorio, 159
 Meunier, Anik, 296
 Michaud, Luc, 336
 Michaud, Yves, 74
 Milner, Jean-Claude, 123
 Minogue, Stephen, frère, 100
 Minois, Georges, 242
 Minville, Esdras, 69
 Mitterand, François, 113
 Miville Couture, 91
 Molosz, Oscar de, 257
 Molyneux, Martin, 131
 Monet, Jacques, 285
 Montaigne, Michel de, 11, 66, 195
 Montfort, Simon de, 87
 Montminy, Jean-Paul, 285
 Montreuil, Micheline, 132
 Moreau, Pierre, 102
 Morgan, Jean-Louis, 97
 Mounier, Emmanuel, 281
 Mozart, Wolfgang Amadeus, 40, 48, 278, 318
 Mugnier, Arthur, 43, 50, 51, 78
 Mussolini, Benito, 348
 N
 Nadeau, Claudette, 11, 14, 35, 49, 62, 63, 68, 74, 82, 98, 102, 110, 111, 112, 114, 119, 128, 130, 131, 136, 137, 150, 156, 165, 173, 174, 176, 183, 188, 193, 196, 208, 210, 235, 246, 252, 257, 263, 267, 268, 269, 277, 278, 292, 327, 330, 334, 336
 Nadeau, Marguerite, 156, 165, 334, 336
 Napoléon Bonaparte, 27, 281
 Nash, Ogden, 92
 Naud, André, 60, 67, 96, 129, 151, 222, 223, 352
 Nelligan, Émile, 193
 Nepomuceno Zegri Y Moreno, Juan, 319
 Nevers, Edmond de, 236
 Newman, John Henry, 133
 Nicolas, saint, 146
 Nietzsche, Friedrich, 112, 189, 234, 312
 Nixon, Richard, 184
 Noailles, Anna, princesse de, 51, 78
 Noël, Marie, 44, 138, 357
 Nolin, Christian, 56, 96, 129, 232, 263
 Nourissier, François, 102, 299
 O
 Odescalchi, cardinal, 301
 O'Neil, Jean, 12, 43, 52, 60, 66, 71, 72, 92, 111, 121, 144, 156, 195, 253, 254, 317, 318, 320, 333
 [368]
 O'Neil, Kevin, 65
 Origène, 159, 166, 187
 Ortega y Gasset, 73, 280
 Osty, Émile, 240
 Ouellet, Bertrand, 227
 Ouellet, Georges, frère, 290, 314

Ouellet, Marc, 153, 174, 192, 223, 261,
289, 301, 328, 348, 351, 352, 354
Ouellette, Fernand, 142, 146, 158, 171,
172, 173, 354

P

Padre Pio, 297, 298
Paetz, Juliusz, 45
Pagnol, Marcel, 244
Paguay, Valentin, 319
Papineau, Louis-Joseph, 251
Papon, Maurice, 113
Paquet, Blanche L., 138
Paquet, Fernand, frère, 317
Paquet, Jean-Guy, 90, 102, 130, 174
Paradis, Marie-Léonie, 66
Paré, Jean, 85, 97
Parizeau, Jacques, 69, 267, 272, 293,
348
Pascal, Blaise, 17, 26, 46, 50, 108, 115,
127, 137, 148, 172, 209, 235, 249,
292, 305, 315, 345, 346
Pasteur, Louis, 291
Patriarche Maxim, 75
Patrick Declerck, 91
Patrick, saint, 81, 133
Paul Philippe, père, 68
Paul VI, 67, 68, 198, 199, 347, 349
Paulus, Freidrich, 32
Pauwels, Louis, 72, 78
Pecnard, Jérôme, 237
Péguy, Charles, 193, 356
Pellan, Alfred, 259
Pelletier, David, 27
Pennac, Daniel, 304
Pépin, Claire, 176
Pépin, Jean-Luc, 176
Père Damien, Joseph Deveuster dit, 97
Perrault, Pierre, 359
Perreault, Luc, 87
Petrowski, Nathalie, 233
Phaneuf, Luc, 227, 285
Picher, Claude, 331
Pie IX, 150

Pie V, 293
Pie X, 293
Pie XI, 347, 355
Pie XII, 85, 86, 87, 109, 294, 347
Pierre Emmanuel, 193
Pilon, Jean-Guy, 193
Plamondon, Antoine, 96
Plamondon, Jeannine, 119
Planck, Max, 258
Platon, 278
Polanski, Roman, 173
Pompidou, Georges, 303
Pouliot, Lucien, 143
Poupard, Paul, 139, 348, 356
Poutine, Vladimir, 123
Powell, Colin, 180
Pratte, André, 308
Prémont, Laurent, 73
Presley, Elvis, 107

R

Racine, Jean, 115
Radcliffe, Timothy, 353
Raffarin, Jean-Pierre, 244, 322
Rancourt, Luc, 108
Ratzinger, Joseph, 303, 355
Ravel, Maurice, 278
Raymond, Gérard, 285
Rembrant, Harmenszoon Van Rijn, 271
Renan, Ernest, 44, 78, 182
Renard, Jules, 44
Rendu, Rosalie, 319
René Girard, 91
Reno, Ginette, 254
Richard, Louis-André, 115, 269
Richard, Michèle, 167
Riché, Pierre, 281
Rina Ketty, 91
Riopelle, Jean-Paul, 40, 41, 42, 196, 252
Rioux, Marcel, 272
Robarts, John, 176
Roberge, Charles-A., 17
Robitaille, Pierre-Henri, 137
Rocher, Guy, 272

Romains, Jules, 188
 Romance, Viviane, 139, 245
 Roosevelt, F. D., 348
 Rossi, Tino, 139, 167, 278
 Rouleau, Jacques, 130, 174
 Rouleau, Maurice, 189
 Rouleau, Raymond-Marie, 301, 348
 Rousseau, Jean-Jacques, 220
 Routhier, Gilles, 285
 Roy, Alphonse, 130, 174
 Roy, Louis-Philippe, 193
 Roy, Marie-André, 131
 Roy, Maurice, 138, 301, 348
 Roy, Paul-Émile, 193
 Ryan, Claude, 272, 333, 334
 Ryan, Yves, 333

S

Saint-Avit, Albert de, 197
 Saint-Exupéry, Antoine de, 56
 Saint-Simon, duc de, 242
 Sainte-Luce, soeur, 264
 Salan, Raoul, 67
 Salé, Jamie, 27
 Samson, J.-Jacques, 283, 327
 San Antonio, 247, 251
 Sansfaçon, Jean-Robert, 123, 274
 Sartre, Jean-Paul, 78
 Sasseville, capitaine, 231
 Sauvé, Paul, 348
 Savard, Félix-Antoine, 264
 Savoie, Bertrand, 78
 Savon, Hervé, 45
 Schrödinger, Ernst, 258
 Schubert, Franz, 267
 Schwarz, Morrie, 25
 Scraire, Jean-Claude, 73
 Séguin, Yves, 250
 Sentenne, Olivier, frère, 101
 Sertillanges, A.-D., 331
 Shakespeare, William, 234
 Sienkiewicz, Henryk, 110
 Silvestre 1^{er}, saint, 336
 Sinclair, Margaret, 330

Socrate, 196
 Soljenitsyne, Alexandre, 32
 Soubirous, Bernadette, 150
 Spinoza, Baruch, 173, 277
 Staline, Joseph, 32, 86, 159, 294, 348
 Stanké, Alain, 52
 Stark, Mabel, 206
 Strauss, 155
 Sullivan, Jean, 165, 173, 347
 Suzoebelein, Judith, 72
 Szpilrnan, Vladyslaw, 173

T

Tagore, Rabindranath, 58
 Tailleur, Jean, 231
 Taschereau, Elzéar-Alexandre, 301, 348
 Teresa, Mère, bienheureuse, 312
 Tefley, William, 272
 Tétreault, Annie, 336
 Thérèse de Lisieux, 118, 343
 Thériault, Adrien, 268
 Thibault, Claude, 72, 74
 Thibon, Gustave, 209, 346
 Thomas d'Aquin, saint, 17, 42, 80, 94, 114, 125, 150, 175, 215, 243, 261, 321
 Thucydide, 12
 Tino Rossi, 91
 Tolstoï, Léon, 31, 97
 Tougas, Marie-Soleil, 252
 Tremblay, Alfred, 264
 Tremblay, Arthur, 209, 251
 Tremblay, Georges-Henri, frère, 314
 Tremblay, Jacques, 113
 Tremblay, Jean-Noël, 11, 20, 27, 29, 34, 35, 38, 68, 74, 82, 83, 89, 98, 99, 101, 110, 112, 119, 122, 125, 131, 137, 150, 156, 160, 165, 174, 188, 193, 206, 210, 235, 246, 252, 253, 254, 263, 267, 268, 270, 271, 276, 277, 278, 283, 296, 299, 304, 315, 322, 325, 330, 334, 336
 Tremblay, Jean-Paul, 230

Tremblay, Pascal, 325, 327
Tremblay, Raymond, 112
Tremblay, Régis, 22
Tremblay, Victor, 264
Trempe, Robert, 96, 263
Trenet, Charles, 266
Trépanier, Pierre, 69
Trevor, Antony, 173
Trintignant, Marie, 304
Trudeau, Pierre-Elliott, 176, 283, 330
[370]
Turcotte, Jean-Claude, 285, 348
Turgeon, Pierre, 237
Turgeon, Yvan, 325
Tyndale, William, 133

V

Vachon, Louis-Albert, 301, 348
Valadier, Paul, 236, 250, 256, 271, 323
Valensin, Auguste, 275, 277
Valérien, empereur, 294
Valéry, Paul, 24, 50, 51, 59, 127, 206
Vanier, Georges, 285
Vanier, Pauline, 285
Vastel, Michel, 115
Vélasquez, Diego de Silva, 271
Ventura, Ray, 136, 243, 250
Verlaine, Paul, 44, 193, 313

Vigneault, Gifles, 62, 129, 254
Vigny, Alfred de, 281
Villeneuve, Jean-Marie-Rodrigue, 301,
348
Vincent de Paul, saint, 106, 115, 301

Vlady, Marina, 139
Voltaire, 116, 344
Vorilhon, Claude, 160
Voyer, Jacques, 60, 61, 62, 72

W

Warren, Philippe, 285
Weil, Simone, 67, 129, 151
Wesley, John, 133
Westinghouse, George, 301
Weydert, Jean, 323
White, John, 12, 151, 324
Wittgenstein, Ludvig, 230
Wycliffes, John, 244

X

Xardel, Dominique, 94

Z

Zola, Émile, 44

Fin du texte